HAL
open science

Les lieux de l'interaction. Fréquentation du stade et intégration sociale à Neuchâtel

Roger Besson

To cite this version:

Roger Besson. Les lieux de l'interaction. Fréquentation du stade et intégration sociale à Neuchâtel. Géographie. Université de Neuchâtel; Université de Franche-Comté, 2012. Français. NNT : . tel-01374281

HAL Id: tel-01374281

https://hal.science/tel-01374281

Submitted on 30 Sep 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les lieux de l'interaction

Fréquentation du stade et intégration sociale à Neuchâtel

Roger Besson

Thèse de doctorat en co-tutelle

Faculté des Lettres et Sciences humaines,
Institut de géographie, Université de Neuchâtel

UFR Sciences du langage, de l'homme et de la société,
Laboratoire ThéMA (CNRS-UMR 6049), Université de Franche-Comté

Pour l'obtention des grades de docteur en Sciences humaines (Suisse) et
docteur en géographie et aménagement des territoires (France)

Sous la direction du Prof. Alexandre Moine (Université de Franche-Comté)
et du Prof. Etienne Piguet (Université de Neuchâtel)

Rapporteurs **:**

Christian Bromberger (Professeur à l'Université d'Aix-en-Provence)
Laurent Matthey (Directeur de la Fondation Braillard Architectes, Genève)
Claudio Minca (Professor at the Wageningen University, The Netherlands)

Soutenue le 18 octobre 2012 à l'Université de Neuchâtel

UNIVERSITÉ DE
NEUCHÂTEL

Faculté des Lettres et Sciences Humaines
Espace Louis-Agassiz 1
CH - 2000 Neuchâtel
Tél : +41 (0)32 718 17 00
Fax : +41 (0)32 718 17 71
secretariat.lettres@unine.ch

IMPRIMATUR

La Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Neuchâtel, sur les rapports de M. Etienne Piguet, co-directeur de thèse, professeur de géographie à l'Université de Neuchâtel ; M. Alexandre Moine, co-directeur de thèse, professeur de géographie à l'Université de Franche-Comté ; M. Christian Bromberger, professeur à l'Université de Provence ; M. Claudio Minca, professor of Wageningen University, The Netherland ; M. Laurent Matthey, directeur de la fondation Braillard Architectes, Genève, autorise l'impression de la thèse présentée par M. Roger Besson en laissant à l'auteur la responsabilité des opinions énoncées.

Neuchâtel, le 18 octobre 2012

Le doyen
Patrick Vincent

p. adre J. Daniel Maurer
vice-doyen

Résumé

Au cours du mois de février 2007, Neuchâtel célèbre l'inauguration d'un stade de football flambant neuf, intégré dans un grand complexe multifonctionnel. La réalisation de cet ambitieux projet s'inscrit dans une vague plus générale de modernisation des infrastructures sportives entamée en Suisse depuis le début des années 2000. Celle-ci consacre le développement de stratégies proactives visant à rationaliser des investissements auxquels participe un nombre croissant d'acteurs représentant des intérêts variés. Pour le club de Neuchâtel Xamax, qui fait face à des difficultés économiques chroniques, cet outil de travail laisse miroiter un avenir prometteur. On vante alors sans retenue le plus grand confort de la nouvelle enceinte, que l'on décrit comme un lieu de rencontre et de convivialité sensé attirer un public toujours plus nombreux pour de longs après-midis festifs consacrés au spectacle du football.

Analyser l'impact social réel de la modernisation de ce type d'infrastructure s'apparente toutefois à un exercice d'équilibriste. Il implique non seulement une réflexion critique sur des attributs qui peuvent être considérés comme «socialement vertueux» pour la collectivité, mais nécessite également de décrypter le fonctionnement du lieu dans son ensemble. Pour cette raison, cette recherche passe d'abord par la construction d'un outil théorique et méthodologique permettant d'organiser l'étude du «potentiel intégrateur» d'un tel type d'espace. Elle rejoint alors l'ambition partagée depuis plus de deux décennies par les chercheurs qui, dans le sillage de Robert Putnam, ont envisagé la densité des relations interpersonnelles comme une ressource collective quantifiable, autrement connue sous le nom de «capital social». Au final, la grille d'analyse met en relation de manière systématique les dimensions morphologiques, fonctionnelles et symboliques d'un lieu avec les conditions structurelles, praxéologiques et discursives qui confèrent une valeur intégrative aux interactions entre les individus. Elle formalise de ce fait une stratégie de recherche qui consiste à passer en revue un à un des critères reposant sur trois types d'éléments: la population qui fréquente le lieu, les pratiques qu'elle y adopte et les discours qu'elle y formule.

Dans le cadre d'une analyse portant sur un stade de football, l'utilisation de la grille de lecture nous montre que, à Neuchâtel, ce lieu offre un potentiel intégrateur plutôt élevé. Fondée sur différentes sources (enquêtes par questionnaire, statistiques relatives au nombre de spectateurs, analyse de discours sur un forum de discussion en ligne), la comparaison des situations qui caractérisent l'ancienne et la nouvelle infrastructure conduisent néanmoins à tirer un bilan nuancé du processus de modernisation. Ainsi, contrairement aux attentes des promoteurs, le nouveau stade ne garantit pas à lui seul une augmentation des affluences. La plus grande fragmentation de cet espace accentue quant à elle des mécanismes de redistribution interne en fonction des profils sociodémographiques des individus. Les formes de sociabilité qui caractérisent cet espace ne sont pas plus intenses ni régulières dans le temps. Après l'inauguration, le stade semble même moins propice aux nouvelles rencontres tandis que l'on affiche une tendance plus marquée à se distancier des autres spectateurs. De ce fait, les discours nostalgiques formulés par certains à propos de l'ancien stade trahissent aussi un sentiment grandissant d'inconfort qui ne plaide pas pour l'augmentation du potentiel intégrateur de ce lieu.

De manière plus générale, le stade de football constitue une sorte de laboratoire qui illustre parfaitement la variété des questions soulevées par une problématique s'intéressant au rôle social d'un lieu. A ce titre, cette étude poursuit l'ambition d'ouvrir de nouvelles pistes pour mesurer et comprendre la portée du lien social généré par des pratiques impliquant d'autres types d'espaces.

Mots-clés:
Lieu - Intégration sociale – Stades – Spectateurs – Football – Modernisation

Keywords:
Place – Social integration – Stadiums – Spectators – Football – Modernization

Remerciements

Cette recherche représente plusieurs années de travail et de réflexion. Elle n'aurait pas pu être menée à terme sans l'aide de très nombreuses personnes que je tiens à remercier chaleureusement. Je remercie tout d'abord Alexandre Moine et Etienne Piguet, les deux directeurs de thèse, pour leur disponibilité, la qualité de leur encadrement et les commentaires avisés qu'ils m'ont prodigué tout au long de mon parcours. Je remercie également les membres du jury – Christian Bromberger, Laurent Matthey et Claudio Minca – pour leur relecture attentive et la pertinence de leurs suggestions.

Je remercie ensuite tout particulièrement Raffaele Poli et Loïc Ravenel, pour leur contribution et pour leur appui, en particulier dans les moments de doute qui jalonnent nécessairement ce type d'exercice. Je remercie aussi tous mes collègues du Centre International d'Etude du Sport, institution qui offre un cadre de travail hautement stimulant et que j'associe pleinement à l'aboutissement de cette thèse.

Un grand merci aussi à tous les membres et anciens membres de l'Institut de Géographie de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Neuchâtel, où ce travail a été entamé alors que j'étais assistant et qui constitue un environnement propice aux discussions et à la réflexion. Les recherches auxquelles j'ai pu participer à cette période ont contribué à forger une très grande partie des connaissances et des compétences qui m'ont été utiles dans mon travail. Je remercie notamment Etienne Piguet et Patrick Rérat pour la confiance qu'ils m'ont accordée à plusieurs reprises.

Je remercie encore l'Office Fédéral du Sport qui a soutenu financièrement certains volets de la recherche, ainsi que l'équipe dirigeante de Neuchâtel Xamax en place au moment des enquêtes. Je souhaite d'ailleurs à ce club de retrouver rapidement le rang qui lui revient, malgré les moments difficiles qu'il a traversés au cours des derniers mois.

Je tiens également à adresser ma gratitude à toutes les personnes qui ont participé à la réalisation des différentes enquêtes, de même qu'à mes amis et ma famille qui ont toujours soutenu ma démarche. *Last but not least*, je remercie Muriel ma merveilleuse épouse pour sa patience, son réconfort et ses nombreuses relectures.

Table des matières

Introduction 1

I. Le potentiel d'intégration d'un lieu 9

Introduction 11

La dimension sociale des lieux 13

1. Le lieu: une multitude de définitions 13
2. Les principales conceptions du lieu en géographie 15
   - *a. L'approche géométrique et fonctionnelle 16*
   - *b. L'approche phénoménologique 17*
   - *c. Les approches sociales du lieu 19*
3. Une grille de lecture sociale du lieu 27

De l'intégration au lien social 31

1. Catégoriser les approches de l'intégration 31
2. Les approches différencialistes de l'intégration 35
   - *a. L'héritage de l'Ecole de Chicago 36*
   - *b. Les modalités de l'intégration dans l'approche différencialiste 39*
   - *c. Les limites de l'approche différencialiste 46*
3. Les approches relationnelles de l'intégration 48
   - *a. L'invention du «lien social» 48*
   - *b. Des rapports entre individus et société à l'analyse des interactions 52*
   - *c. Robert Putnam et le capital social 59*

d. L'interaction et ses composantes *73*

4. Synthèse: une approche hybride de l'intégration sociale 75

Les lieux de l'intégration sociale 79

1. Les géographies de l'intégration 79

a. L'approche territorialiste *80*

b. L'approche situationnelle *82*

c. Les «autres» lieux de l'interaction *90*

d. Les attributs théoriques renforçant le rôle social d'un lieu *102*

2. Le potentiel d'intégration du lieu 104

a. Morphologies et structures: la population du lieu *106*

b. La dimension fonctionnelle et l'activité du lieu *110*

c. Les dimensions symboliques du lieu et le discours sur l'interaction *112*

Conclusion 117

II. De la grille de lecture à la recherche empirique 119

Présentation de la démarche et du travail de terrain 121

1. Analyser le potentiel d'intégration sociale d'un stade 121

2. Le terrain de recherche 126

Les enquêtes par questionnaire 131

1. Introduction 131

2. Principes généraux des enquêtes par questionnaire 133

3. Réalisation pratique des enquêtes 134

a. Description de la première enquête par questionnaire *137*

b. Description de la seconde enquête par questionnaire *139*

L'exploitation du forum de discussion en ligne.....143

1. Généralités concernant ce type de sources 144
2. Présentation de xamaxforum.ch 151

Les statistiques sur les affluences 159

1. Des données «officielles» transmises à la presse 159
2. Le problème du décompte des spectateurs 161

Conclusion 167

III. Le contexte actuel de modernisation des stades 169

Introduction.....171

Les transformations du stade dans une perspective historique 173

1. Généralités.....173
2. Un essai de périodisation de l'histoire des stades.....175

a. Les premiers lieux du spectacle sportif: entre efficacité et capacité.....176

b. Prestige et esthétique: l'individualisation des enceintes sportives.....178

c. L'apogée des logiques d'adaptation 180

3. L'avènement récent des nouveaux «centres de profits» 183

La modernisation actuelle des stades en Suisse.....187

1. La chronologie de la modernisation 187
2. Les stades suisses avant le cycle de rénovation.....190
3. Décrypter les nouvelles stratégies de construction.....192

a. L'influence de la télévision.....193

b. La sécurisation du stade.....195

c. Attirer une clientèle aisée.....196

d. La multifonctionnalité et la rentabilité économique 198

e. Une localisation optimale 200

f. Les spécificités du cas helvétique.....205

4. Faire du stade un «lieu de vie» 210

La construction de la nouvelle Maladière à Neuchâtel.....213

1. Présentation du contexte.....213
2. Les caractéristiques de l'ancien stade.....214
3. La genèse du projet de nouveau stade 216
4. Le déménagement temporaire à La Chaux-de-Fonds.....218
5. Les caractéristiques du nouveau stade de la Maladière.....221
6. Les logiques proactives sous l'angle des spectateurs 225

Conclusion 229

IV. La population des tribunes 231

Introduction.....233

De la taille des infrastructures à la fréquentation des matchs.....235

1. La taille des infrastructures 236
2. Les affluences.....245

a. L'évolution de l'attractivité des matchs du championnat suisse 245

b. L'évolution des affluences à Neuchâtel.....254

3. Le remplissage du stade.....259
4. Du remplissage à l'accessibilité 264

L'ouverture sociale du stade de football.....265

1. L'aire de chalandise du club et la localisation du stade.....265

a. L'aire de chalandise d'une équipe de haut niveau.....266

b. La provenance géographique du public de Neuchâtel Xamax *268*

c. Se rendre au stade *271*

2. La billetterie et l'accessibilité économique du spectacle sportif 275

a. Les prix d'entrée au stade *275*

b. L'acquisition des billets *286*

c. L'information relative aux matchs *291*

3. La composition du public 293

a. Deux tendances dominantes: diversification et élitisation *294*

b. La définition des catégories et la population de référence ... *295*

c. Le public neuchâtelois, d'un stade à l'autre *298*

d. Composition sociale du public et de la population *306*

e. Présence étrangère et diversification du public *310*

4. De la composition du public à la mixité sociale réelle 316

La configuration interne du lieu et la mixité sociale 319

1. La fragmentation du stade 319

a. Un modèle d'évolution de la configuration interne du stade *319*

b. La sectorisation du stade *322*

c. La liberté de mouvement des spectateurs *323*

d. La multiplication des espaces privatifs *326*

2. Evolution de la mixité sociale interne 327

Conclusion 337

V. Les pratiques de fréquentation du stade 341

Introduction 343

Les rythmes de la fréquentation du stade 345

1. Chronologie de la fidélisation du public.....346
2. La durée de fréquentation du stade.....351
3. Fréquence des matchs et assiduité des spectateurs.....355
4. Des rythmes aux pratiques de fréquentation du stade 361

La différenciation des pratiques de fréquentation.....363

1. Le stade, le match et ses acteurs.....363
2. Catégoriser les spectateurs 367
3. Les structures collectives.....371
4. Du supporter au flâneur.....375
   a. Le degré d'extériorisation.....376
   b. L'ancrage local d'un club.....376
   c. Les types de spectateurs 377
   d. La répartition des types de spectateurs à l'intérieur du stade.....379
   e. Types de spectateurs et profils sociodémographiques 382
   f. Types de spectateurs et rythmes de fréquentation du stade.....385
5. Synthèse: des modes de fréquentation du stade aux modes de sociabilité.....386

Les formes de sociabilité des spectateurs 387

1. Avec qui assiste-t-on au match?.....387
2. Combien de personnes connues retrouve-t-on au stade?.....390
3. Fait-on de nouvelles rencontres au stade?.....393
4. Vers un affaiblissement du rôle social du stade?.....395

Conclusion.....397

VI. Les discours des spectateurs 399

Introduction.....401

Les discours sur la modernisation du stade 403

1. Un projet fédérateur.....403
2. La prise de possession des lieux 409
3. Les discours sur l'ancien stade 414
4. Du discours sur le stade au discours sur l'appartenance 418

Les discours sur l'appartenance 419

1. Le projet urbanistique, un objet de fierté locale 420
2. La portée symbolique du club et les rivalités territoriales.....421
3. Le rôle de Neuchâtel Xamax dans la formulation d'une identité locale.....428
   a. *Le club, un symbole valorisant.....433*
   b. *L'attachement local par la fréquentation du stade 435*
4. Synthèse: du discours sur soi au discours sur l'Autre 437

L'autre spectateur dans le contexte du match 439

1. Les rapports de proximité immédiate 439
2. Les discours sur les autres types de spectateurs 443

Conclusion 451

Conclusion 453

Bibliographie 473

Annexes 507

Introduction

Le football suisse est concerné depuis le début des années 2000 par une vague de modernisation de ses stades. Une dizaine de projets ont déjà été menés à terme. Et, d'ici quelques années, tous les clubs de haut niveau devraient bénéficier d'installations de «nouvelle génération». La reconstruction du stade de la Maladière à Neuchâtel s'inscrit pleinement dans ce processus. De taille relativement modeste (sa capacité est de 12'000 places), la nouvelle enceinte respecte parfaitement les canons les plus récents en matière d'infrastructures destinées au sport spectacle. A ce titre, il fait d'ailleurs figure de référence en Suisse pour d'autres agglomérations qui cherchent à rénover leurs installations. Fondé sur le principe de multifonctionnalité, le nouveau complexe permet non seulement d'accueillir des matchs de haut niveau, mais comprend également des infrastructures diverses avec notamment un centre commercial, des bureaux, des salles de sport ou encore une caserne de pompier. Il garantit de ce fait la rentabilisation d'un espace très convoité situé à un emplacement stratégique au sein même du tissu urbain.

Un stade de football a toujours représenté un investissement lourd qui relève du long terme. La vague de modernisation actuelle, soutenue par les acteurs du monde du football, concorde toutefois avec un renforcement considérable des logiques économiques, directement ou indirectement liées à la dimension sportive du lieu. De ce point de vue, la multifonctionnalité représente une des options les plus souvent envisagées permettant de générer les montants que demandent les normes et les impératifs actuels de construction. Cette multifonctionnalité implique par ailleurs un nombre croissant d'acteurs aux intérêts potentiellement divergents. Elle scelle dès lors le passage de principes de conceptions fondés sur des logiques réactives où il s'agissait d'adapter les installations aux besoins immédiats des seuls clubs sportifs à des logiques proactives, plus rationnelles, mais moins flexibles en raison de la complexité des modes de gestion que requièrent ces équipements.

A ce titre, le contexte semble restreindre la marge de manœuvre des spectateurs et des clubs – les utilisateurs originels – en ce qui concerne les modes d'appropriation et de fréquentation de ces espaces. L'ambition

des concepteurs est aussi d'offrir dès le départ un maximum de confort, de sécurité et des conditions d'accès optimales au site. Dès lors, si la construction de nouveaux complexes revêt en premier lieu des enjeux économiques, les promoteurs et architectes insistent énormément dans leur discours sur la convivialité que doivent offrir ces espaces. Des adjectifs comme «chaleureux», «confortables», «festifs» ou «agréables» sont autant d'arguments utilisés pour qualifier un lieu auquel on entend désormais associer un fort potentiel social. Ainsi, un fascicule publié quelques mois avant l'inauguration du nouveau stade à Genève apposait en première page le slogan «un lieu de vie, de rencontres et d'émotions». La fondation pilotant le même projet ajoutait plus loin:

> Espace convivial par excellence, le nouveau stade attirera à coup sûr le grand public. Celui-ci est devenu exigeant. Il n'entend plus battre la semelle sous la pluie. La recherche d'un certain confort est patente […] Les Genevois avaient fini par prendre en pitié ce bon vieux Parc des Sports des Charmilles. Ils pourraient bien, en famille, se laisser séduire par le Stade de Genève qui sera inauguré officiellement à la fin avril[1].

Le caractère festif et les riches possibilités d'interaction ou d'échanges que prétendent offrir les nouveaux stades constituent à coup sûr un très important argument de vente pour leurs promoteurs. On revendique d'ailleurs la prise en compte de ces éléments pour expliquer les logiques de conceptions architecturales du lieu. Dans un dossier vantant les mérites des nouvelles enceintes sportives, publié par la Ligue de Football Professionnel, Michel Rémon, architecte responsable de plusieurs projets en France (notamment ceux de Dijon et de Reims) explique à propos d'une de ses réalisations:

> La forme s'inspire d'un colisée créant un continuum entre les tribunes, manière de ne pas couper la «ola». L'objectif? Privilégier l'impression de fête et de convivialité […] Les spectateurs placés à moins de 1,50 mètres au-dessus de la pelouse pour les premiers rangs participent, ils font le spectacle. Ils peuvent circuler librement dans ce temple qui leur est dédié (LFP 2008: 13).

La convivialité des installations modernes tranche avec une vision péjorative de l'ancienne génération d'équipements. Ceux-ci sont décrits explicitement ou implicitement comme froids et inconfortables. On rap-

[1] Communiqué de presse de la Fondation du Stade de Genève, 11 novembre 2002.

pelle aussi leurs dangers en citant volontiers quelques-unes des grandes catastrophes qui ont touché l'histoire du football ce qui en fait des espaces favorisant les conflits et les débordements en tous genres. En laissant la place à un contexte plus serein favorisant les contacts amicaux, le processus de modernisation rendrait ces lieux bien plus propices au lien social qu'auparavant. Les discours qui vantent les qualités des nouveaux stades répondent bien sûr d'abord à des logiques promotionnelles. L'évolution des caractéristiques sociales de ces espaces mérite incontestablement une analyse plus approfondie – c'est précisément l'objet de cette recherche – car il semble évident que de telles infrastructures ont toujours eu comme fonction de rassembler les foules dans un cadre festif. Mettre l'accent sur la plus grande convivialité des nouveaux stades revient en quelque sorte à identifier dans les lieux dédiés au sport et au spectacle sportif un potentiel d'intégration sociale dont la portée peut évoluer

Le sport est communément considéré comme doté de nombreuses vertus. En plus d'être naturellement bon pour la santé, il constituerait un exutoire permettant de canaliser l'agressivité des personnes qui le pratiquent (Elias 1994). En rapprochant des individus provenant d'horizons différents, le sport renforcerait ensuite le lien social. Par l'obligation du respect de normes dans un cadre codifié, il faciliterait également l'apprentissage des règles qui s'appliquent en société. Enfin, de par ses dimensions symboliques, il serait source d'attachement et d'identification à la communauté. Pour toutes ces raisons, le sport est très souvent présenté comme un important vecteur d'intégration sociale. En Suisse, ce rôle apparaît de manière explicite dans le Concept du Conseil Fédéral pour une politique du sport établi pour la première fois en novembre 2000.

Le discours qui associe sport et intégration est au départ autant politique que médiatique. Il s'est fortement renforcé depuis les années 1980. Dans un contexte où de nombreuses voix s'élèvent pour dénoncer la crise du lien social et associatif «traditionnel» (fondé sur la famille, l'église, l'école ou l'armée), le sport a souvent été présenté comme un remède miracle. Les collectivités publiques en ont progressivement fait un instrument d'intervention privilégié. Du coté helvétique par exemple, la nouvelle Loi sur les étrangers (LEtr), entrée en vigueur au 1er janvier 2008, insiste sur le rôle que le sport est appelé à jouer en matière d'intégration pour les migrants.

La multiplication des dispositifs politiques d'intégration sociale par le sport n'est pas restée sans influence dans le domaine scientifique. Un champ de recherche s'est progressivement constitué au cours des deux dernières décennies dont certaines synthèses ont déjà été esquissées (Parisot 1992; Gastaut 2004; Falcoz et Koebel 2005; Poli et Besson 2007; Nicholson et Hoye 2008; Gasparini et Cometti 2010; Groeneveld, Houlihan et Ohl 2010). Toutes les disciplines des sciences sociales – de la sociologie à l'histoire en passant par la géographie – ont vu fleurir une multitude d'études adoptant une grande variété d'approches. Malgré ce foisonnement qui a également débouché sur la tenue de très nombreux colloques traitant de questions apparentées, les réflexions théoriques estampillées «sport et intégration» demeurent rares et les analyses n'ont que tardivement étudié le rôle intégrateur du sport dans la perspective d'une réflexion critique.

Dans un premier temps, comme le rappelle William Gasparini, la plupart des études, adoptant un ton très convenu, répondaient à des demandes d'institutions et de collectivités qui attendaient que les chercheurs valident les politiques suivies (2005). Une remise en cause des vertus intégratives du sport a néanmoins aussi vu le jour, ne fût-ce que parce qu'en se fondant sur un principe de compétition, l'activité semble par nature autant pouvoir diviser que rassembler. Le sport apparaît dès lors comme un facteur d'exclusion, notamment lorsqu'il véhicule des valeurs xénophobes, racistes, élitistes ou sexistes. Plus généralement, le sport «porte les valeurs qu'on lui prête» (Gasparini 2005) qu'elles soient perçues comme positives ou négatives. Comme le relève Alain Loret, il sert même souvent d'instrument de contestation sociale (2003). Ainsi, les slogans martelés par les marques multinationales du sport – le *Break the rules* de Nike par exemple – invitent explicitement à dépasser les limites et à enfreindre les règles, ce qui va intuitivement à l'encontre d'un idéal intégrateur.

De manière schématique, les recherches associant sport et intégration se sont surtout concentrées jusqu'ici sur trois types d'éléments: les premiers concernent la pratique et les sportifs; les deuxièmes touchent aux politiques et aux dispositifs institutionnels; les derniers renvoient aux dimensions symboliques et identitaires du sport.

La façon la plus fréquente d'envisager les processus d'intégration par le sport est celle qui s'intéresse à la pratique et aux pratiquants. Cette perspective englobe elle-même de nombreux objets de réflexion. Les

auteurs qui s'y intéressent se sont souvent penchés sur les vertus supposées du sport, notamment en qui concerne la sociabilité des individus (Garzunel et al. 1993; De Knop et Theebom 1996; Knobé 2005; Charrier et Jourdain 2005; Giess-Stuber 2010). Dans cette perspective, les personnes qui pratiquent une activité physique auraient plus de facilité à tisser des liens dans d'autres sphères de leur vie sociale (Laporte 2002). La question est très souvent envisagée du point de vue de groupes précisément identifiés, comme les handicapés (Marcellini 2003) ou les migrants (Vetter 1998; Jutzi, Käser et Lüthi 2000; Brocard 2002; Pieth 2010; Gasparini et Commetti 2010). Pour ces derniers, la pratique sportive serait également une manière de participer à la vie locale. Un des aspects qui a fait l'objet d'un important développement est celui des clubs «ethniques» ou «communautaires». Les processus d'intégration par le sport prennent ici un relief particulier. Les clubs «communautaires» impliquent en effet à la fois une forme d'inscription dans la société et la revendication d'un attachement par rapport à ses origines (Weiss et Talleu 2007; Poli, Berthoud, Busset et Kaya 2011). L'intérêt de la recherche s'est également focalisée sur les sportifs eux-mêmes avec notamment des questions portant sur l'adaptation à leurs lieux de résidence pour des sportifs de haut niveau de plus en plus mobiles (Monod 2000; Poli 2004, Poli 2008).

Dans le registre politique, les analyses envisagent d'abord les dispositifs mis en place à différentes échelles par les collectivités publiques. Cette perspective aborde généralement la question de l'intégration de manière évaluative. Il s'agit alors autant de décrire l'utilisation du sport en matière d'intégration sociale que d'en estimer les effets. De ce point de vue, Dominique Charrier (2007) a par exemple montré qu'en France, malgré l'abondance des leviers d'intervention sociale basée sur le sport, la situation des populations des zones défavorisées ne s'est pas améliorée au cours des vingt dernières années. Les remises en cause du rôle joué par le sport vont d'ailleurs parfois plus loin. Certains considèrent même la plupart de ces dispositifs comme des palliatifs visant à accompagner des politiques économiques néo-libérales produisant de nouveaux exclus (Gasparini 2005). D'autres, à l'instar de Christophe Jaccoud et Dominique Malatesta s'interrogent sur l'impact des politiques sportives au niveau, d'une part, de la demande sociale pour des activités sportives et, d'autre part, de leur accessibilité réelle pour certains groupes de populations (2008).

La question des politiques d'intégration sociale par le sport est également source de réflexion sur la nature des processus et leur appréhension par la collectivité (Cronnin et Mayall 1998). Des analyses dressant des comparaisons à l'échelle internationale mettent l'accent sur les spécificités des différents systèmes. En décrivant les dispositifs mis sur pied à Lyon et Birmingham, Arnaud contribue ainsi à une réflexion plus générale sur les conceptions, respectivement républicaines et multiculturalistes, de l'intégration (1999). De ce fait, le sport serait notamment le reflet par excellence des politiques publiques envers les minorités ethniques (Gasparini 2007).

Enfin, le troisième type d'élément sur lequel se concentre la recherche renvoie à la question des relations entre sport, intégration et identités. Le sport est en effet chargé d'une importante dimension symbolique et émotionnelle. Il semble de ce fait un moyen privilégié pour exprimer son appartenance à une communauté, ce qui constitue aussi une lecture possible de l'intégration. Toutefois, le fait de revendiquer un attachement par l'intermédiaire du sport n'implique pas nécessairement le fait d'être «accepté» par la collectivité. De même, il n'exclut pas le maintien d'autres affinités, en particulier avec ses origines, comme nous venons de le relever dans les cas des clubs communautaires. Cette perspective révèle par conséquent des processus d'une grande complexité, qui ont fait l'objet d'analyses couvrant les contextes les plus variés (Bradley 1996; Stevenson et Alaug 1997; Mignon 2000; Poli 2005; Poli 2006; Gillon et Poli 2007; Lajous 2007; Gastaut 2008).

La diversité des approches que nous venons d'esquisser est révélatrice de l'intérêt croissant que la recherche porte aux questions associant le sport et l'intégration sociale. Si le football est souvent au centre des discussions, les analyses ne se concentrent que rarement sur le public ou sur les pratiques de fréquentation du spectacle sportif. En outre, une telle démarche ne s'inscrit pas réellement dans l'un des trois registres (pratiques, dispositifs publics d'insertion et processus identitaires) présentés dans les lignes qui précèdent.

La relative rareté des études qui s'interrogent sur les processus intégrateurs à l'œuvre dans les gradins des stades s'explique en grande partie par le fait que les recherches en sciences sociales consacrées aux publics du sport sont très largement dominées par les questions relatives à la violence ou au hooliganisme (Mignon 1993; Dunning et Elias 1994; Dunning 2002; Bodin 2003; Hourcade 2004; Barbey 2005; Busset, Jac-

coud, Dubey et Malatesta 2008; Nuytens 2011). Dans ces perspectives, le stade est envisagé d'abord comme un lieu de tensions et de divisions. Le football, objet mondialisé par excellence, semble pourtant capable de susciter un intérêt auprès de personnes issues de tous les horizons et toutes les couches de la société. En attirant des populations aux profils les plus variés, le stade pourrait dès lors aussi être un lieu de rassemblement et de communion et, partant de là, un lieu d'intégration.

Une des difficultés posée par la littérature qui analyse le rôle du sport en matière d'intégration sociale est qu'elle ne présente de loin pas une vision convergente sur ce processus. Les nombreuses perspectives d'analyse renvoient en fait à une multitude de définitions. Certaines d'entre elles concernent la position de catégories de population précises (les migrants par exemple) tandis que d'autres adoptent une approche plus générale et déclinent leurs analyses en termes de lien ou de capital social, autant de notions apparentées qu'il est nécessaire de clarifier. Même les recherches qui utilisent le sport (et notamment les politiques sportives) pour interpréter la nature des processus successifs à la mise en contact de populations d'origines différentes, partent ou aboutissent à des conceptions qui peuvent très fortement s'écarter les unes des autres.

Cette difficulté à saisir le concept d'intégration n'est évidemment pas spécifique au domaine du sport. Ainsi, l'analyse du potentiel d'intégration sociale d'un lieu comme un stade de football est d'ailleurs une question bien plus large qui implique une réflexion générale relative à la dimension spatiale des processus. Pour cette raison, la recherche projetée ici possède une ambition méthodologique qui dépasse nettement la seule étude de cas consacrée au public du sport. Celle-ci nous conduit en effet au préalable à élaborer une grille de lecture théorique qui doit permettre d'organiser l'analyse et de comparer le rôle intégrateur de plusieurs lieux ou d'un même lieu à des moments différents. De ce point de vue, la question de la modernisation du stade de la Maladière constitue alors l'occasion de mettre en pratique et de tester la pertinence de cet outil.

Pour ce qui est du terrain empirique de cette étude, consacrée au stade de la Maladière dans lequel se produit Neuchâtel Xamax, il convient de préciser d'emblée, qu'en dehors de quelques éléments permettant de présenter le contexte plus général, nous focalisons le propos sur les dernières années où le club a évolué dans un stade d'ancienne génération (2003-2006) et sur celles qui ont suivi directement l'inauguration des

nouvelles installations (2007-2010). De ce point de vue, notre étude ne reviendra pas sur les développements récents et très médiatisés qui, après la reprise du club par un nouvel investisseur, ont débouché sur la faillite du club.

Au-delà de la question du potentiel d'intégration sociale d'un lieu, l'étude de cas que nous envisageons renvoie aussi en filigrane à deux autres axes de recherches actuels qui associent modernisation des infrastructures sportives et «consommation» du spectacle sportif. La première renvoie à l'emprise croissante des enjeux économiques qui se dessinent autour du football et aux résistances qu'elle peut provoquer pour une partie du public (Hamil et al. 2001, Crabbe et Brown 2004, Williams 2007). La seconde interroge la dimension patrimoniale des stades qui représentent à plus d'un titre des lieux porteurs d'une forte valeur symbolique (Porte 2006).

Le texte s'organise en six grandes sections. La partie théorique et conceptuelle nous amène à définir ce qu'on entend par «lieu» et par «intégration sociale» et à construire une grille de lecture pour organiser l'analyse du potentiel d'intégration sociale d'un lieu. La deuxième partie présente la méthodologie ainsi que les sources utilisées pour l'étude de cas. La troisième resitue le processus de modernisation des infrastructures qui s'opère actuellement en Suisse dans un cadre temporel et géographique plus large. Elle présente également les spécificités et les enjeux particuliers qui entourent la construction de la nouvelle Maladière à Neuchâtel. Après cette mise en contexte, les dernières parties sont consacrées à l'analyse empirique relative à l'évolution du potentiel d'intégration de ce lieu. Celle-ci s'organise autour de trois axes. Le premier (partie 4) met en relation la transformation morphologique du stade avec les caractéristiques structurelles de l'interaction qui s'y produit. Le deuxième (partie 5) se focalise sur la dimension fonctionnelle du lieu et sur les modalités pratiques de sa fréquentation. Enfin, la troisième (partie 6) s'intéresse aux discours que les spectateurs formulent par rapport à cet espace et à ses autres occupants.

Le potentiel d’intégration sociale d’un lieu

Introduction

Tenter d'analyser l'effet de la transformation d'un lieu comme le stade de football sur son potentiel d'intégration sociale soulève d'évidents problèmes de définition. Il s'agit donc avant toute chose de poser le cadre conceptuel et théorique de cette recherche. Cette étape est cruciale et l'enjeu dépasse les seules questions de terminologie dans la mesure où nous poursuivons également une ambition méthodologique visant à construire un outil d'analyse associant lieux et processus d'intégration.

Plus précisément, cette partie conceptuelle et théorique se divise en quatre chapitres. Les deux premiers définissent successivement le lieu et l'intégration sociale, deux concepts d'autant plus difficiles à saisir qu'ils peuvent être mobilisés dans des contextes et des perspectives extrêmement variées. Le troisième situe une démarche qui met en relation des lieux et des processus d'intégration, en montrant comment ce type de questions a été abordé jusqu'ici dans le champ de la géographie et des sciences sociales. Enfin, le dernier chapitre propose une grille d'analyse originale pour mesurer le rôle intégrateur d'un lieu en croisant les caractéristiques qui le définissent avec les composantes de l'intégration sociale.

Comme nous le verrons dans les pages qui suivent, le lieu est envisagé ici selon une approche «sociale» comme une «plateforme dynamique d'interaction» dont la description peut s'articuler autour de ses dimensions morphologiques, fonctionnelles et symboliques. L'intégration est appréhendée quant à elle selon une approche «relationnelle» comme un processus fondé sur des interactions sociales nombreuses qui répondent à des conditions structurelles, praxéologiques et cognitives. La stratégie de recherche consiste alors à organiser l'analyse en mettant prioritairement en relation la dimension morphologique du lieu avec la structure des interactions qui s'y produisent, le fonctionnement de cet espace avec des pratiques de fréquentation et, finalement, sa dimension symbolique avec des discours ou des représentations.

La dimension sociale des lieux

1. Le lieu: une multitude de définitions

Définir un «lieu» est une étape fondamentale dans la mesure où cette notion possède un caractère fortement polysémique. Le terme s'emploie en effet très couramment dans la vie quotidienne («c'est un lieu magnifique», «c'est mon lieu d'origine», etc.). Selon le contexte, il s'applique alors à des espaces aussi différents qu'une région, une ville, un quartier, une rue, une maison, une chambre, un site de rencontre sur internet ou la page «courrier des lecteurs» d'un quotidien. Il renvoie de ce fait aux échelles les plus variées et peut concerner autant des environnements réels que virtuels.

Dans le registre de la réflexion théorique, les géographes eux-mêmes sont depuis très longtemps divisés sur ce concept. A lui seul, le *Dictionnaire de la géographie et de l'Espace des Sociétés* dirigé par Jacques Levy et Michel Lussaut (2003), propose pas moins de quatre articles qui reflètent chaque fois une vision différente du «lieu».

Pour Augustin Berque, c'est à la fois «là où quelque chose se trouve / où se passe» (2003). En se référant à des philosophes grecs, sa définition associe des propriétés qui relèvent, d'une part, du *topos* aristotélicien, relatif aux coordonnées géométriques, et d'autre part, de la *chôra* de Platon, qui renvoie à une logique de mise en relation. Dans une perspective centrée sur l'individu, Nicholas Entrikin y voit quant à lui «une condition de l'expérience humaine». Dès sa naissance, l'individu évolue et interagit avec des lieux qu'il expérimente et auxquels il attribue un sens. Comme l'indique le géographe américain, «le lieu est homologue et constitutif de soi. La relation de soi au monde et de soi aux autres est construite par un discours joignant les éléments subjectifs et objectifs du lieu et de la communauté» (Entrikin 2003). Jacques Lévy associe plutôt les lieux à des «espaces dans lesquels la distance n'est pas pertinente» (2003). Néanmoins, en désignant des objets pouvant relever de différentes échelles géographiques, le concept n'est pas synonyme de «local» ou de «localisation». Un lieu se crée quand la position relative des phé-

nomènes les uns par rapport aux autres ne compte plus. Cette absence de distance suppose des processus de mise en contact. En d'autres termes,

> de par sa concentration et la condensation qu'il réalise d'une multitude de réalités sociales, le lieu est par excellence un objet d'étude pour les interactions au contact entre les différentes composantes d'une société (Levy 2003).

Michel Lussault prolonge la définition donnée par Jacques Lévy en insistant encore plus nettement sur la dimension sociale comme une condition essentielle d'existence du lieu. Ce type d'espace apparaît avant tout comme le produit d'une construction sociale. Le lieu se définit dès lors comme «la plus petite unité spatiale complexe de la société», la complexité découlant ici «d'une combinatoire de principes spatiaux élémentaires» (Lussault 2003). Etant donné son caractère spatialement «réduit», il semble s'appliquer à des espaces qui renvoient à l'individu et son environnement quotidien directement perceptible.

Les discussions théoriques qui se cristallisent autour de la définition du lieu existent également dans la littérature anglophone autour du concept de *place*, que l'on peut dans une large mesure considérer comme un équivalent. Si pour certains, celui-ci désigne simplement «un emplacement dans l'espace» (von Wright 1983), d'autres proposent des définitions bien plus élaborées. Dans le *Oxford Dictionary of Geography*, le concept de place renvoie par exemple à «a particular point on the earth's surface; an identifiable location for a situation imbued with human values» (Mayhew 1997: 327).

L'absence d'un consensus sur le lieu reflète non seulement la difficulté à en saisir toute la complexité, mais aussi les débats plus larges qui opposent ceux qui scrutent l'espace géographique. Le «lieu» est en effet un concept central voire, pour certains courants, une des raisons d'être de la discipline. Toutefois, malgré son importance, le «lieu» n'a pendant très longtemps pas fait l'objet d'une réflexion critique et théorique approfondie. Pour comprendre comment la lecture de ce concept s'est progressivement étoffée et diversifiée, nous pouvons nous appuyer sur la littérature qui dresse un tour d'horizon historique de la discipline (Claval 1998, Gould et Strohmayer 2004; Claval 2004). Dans cette perspective, des ouvrages d'introduction à la géographie humaine proposent nécessairement aussi des synthèses qui peuvent nous être utiles (Bailly et Béguin 2003; Cloke, Philo et Sadler 2004). Il existe enfin de très nombreux textes plus spécifiquement consacrés à ce type d'espace qui proposent un retour partiel ou exhaustif sur les approches et les définitions formulées

autant dans la littérature francophone (Berdoulay 1988; Debarbieux 1995; Mangematin, Nys et Younes 1996; Levy et Lussault 2000; Berque 2000; Di Méo 2001; Claval et Entrikin 2004; Hugonie 2007; Brochot et de la Soudière 2010) que dans la littérature anglophone (Swyngedouw 1989; Entrikin 1994; Massey 1995; Entrikin 1996; Entrikin 1997; Castree 2003; Cresswell 2004). A ce titre, la forte augmentation du nombre de références bibliographiques traitant du «lieu» observée depuis les années 1990 traduit aussi le retour en force d'une notion qui avait été parfois reléguée au second plan par la géographie.

2. Les principales conceptions du lieu en géographie

Au tout début du XXe siècle, le lieu occupe une place essentielle dans la géographie de Vidal de la Blache. En cherchant à se démarquer de la sociologie, il décrit sa discipline très explicitement comme la «science des lieux et non [celle] des hommes», précisant qu'

> elle s'intéresse aux événements de l'histoire en tant qu'ils mettent en œuvre et en lumière, dans les contrées où ils se produisent, des propriétés, des virtualités qui sans eux seraient restées latentes (Vidal de la Blache 1913: 298).

Dans la perspective possibiliste qu'il adopte et selon laquelle «la nature propose, l'Homme dispose», l'objectif de la géographie revient à étudier la diversité des lieux. Ceux-ci apparaissent comme la résultante de l'action des sociétés sur le milieu naturel qu'elles occupent. Si les lieux représentent donc l'objet d'étude privilégié du géographe, leur définition reste paradoxalement très imprécise. Le «lieu» s'apparente en quelque sorte à la «région», même s'il évoque une entité de taille plus petite. Intuitivement, deux caractéristiques semblent toutefois ressortir de l'utilisation faite par Vidal de la Blache. La première renvoie à la notion d'unité, où le lieu représente une portion d'espace finie et contigüe ayant des caractéristiques données. La seconde renvoie à sa singularité et sa spécificité, aucun lieu n'étant strictement identique à un autre. Ce sont ces caractéristiques intuitives qui prédominent pendant quelques décennies, le «lieu» conservant par ailleurs une importante fonction toponymique. Au fil de la réflexion géographique, avec le renouvellement des perspectives qui s'opère progressivement au cours du XXe siècle, la no-

tion de lieu va évoluer et faire l'objet de conceptualisations plus approfondies. Trois grandes familles d'approches vont dès lors se succéder.

a. L'approche géométrique et fonctionnelle

La première, l'approche géométrique et fonctionnelle, envisage les lieux comme des points définis par leur position dans l'espace des coordonnées géographiques et par leur rôle. Cette approche est notamment celle adoptée par les géographes de l'analyse spatiale. Ceux-ci ont cherché à élaborer des modèles théoriques permettant de comprendre l'organisation de l'espace en s'appuyant sur différents postulats dont le principe de la rationalité économique des individus. De ce point de vue, la distance et l'accessibilité constituent des éléments fondamentaux pour expliquer la distribution des activités humaines. Dans la théorie des lieux centraux de Walter Christaller (1933), elles déterminent le surcoût que représente le déplacement pour un consommateur désireux d'acquérir des biens ou des services. Ceux-ci se différencient alors selon une portée maximale (la distance maximale que le consommateur est prêt à parcourir pour se les procurer) et leur seuil d'apparition (fixé par le volume de clientèle nécessaire à la rentabilité de l'offre de service du point de vue du producteur).

Dans un espace parfaitement homogène, les «lieux centraux» dessinent alors une structure hexagonale hiérarchisée en fonction du niveau des biens ou des services offerts, ceux d'usage courant et bon marché étant distribués dans de nombreux petits centres proches des consommateurs, tandis que ceux dont la fréquentation est plus rare se localisent dans centres plus grands mais plus éloignés.

Tous les autres modèles «spatiaux», autant les modèles gravitaires, les modèles classiques de localisation ou leurs déclinaisons plus récentes utilisent cette même conception du lieu. Celle-ci s'inscrit ici à la fois dans le registre du «là où les choses se passent/se trouvent» et celui des «espaces dans lesquels la distance n'est pas pertinente». Leurs autres caractéristiques (par exemple esthétiques ou symboliques) ne présentent que peu d'intérêt. Les «lieux» finissent en quelque sorte par apparaître comme des coquilles vides, ce que les détracteurs de ce mode de penser la géographie ne manqueront pas de mettre en évidence.

b. L'approche phénoménologique

La deuxième grande approche du lieu s'enracine dans le contexte de la géographie «humaniste» qui apparaît et se développe dans les années 1960 et 1970. En réaction à l'analyse spatiale dont les théories et les postulats sont remis en cause – par exemple, en ce qui concerne la rationalité économique des individus ou le principe d'information parfaite –, ce courant adopte une démarche qui repose sur une approche à la fois existentialiste et phénoménologique. Il s'agit donc de privilégier une perspective qui s'intéresse aux individus et à leurs expériences de l'espace en se focalisant sur les pratiques au quotidien, sur les émotions ou les sentiments que suscite l'environnement. En d'autres termes, la géographie cherche à comprendre la manière dont l'homme «habite» des lieux et s'y projette en tenant compte de leurs dimensions autant fonctionnelles que symboliques[2].

Dans ce contexte, les lieux se définissent d'abord au travers de ceux qui les fréquentent. Ils doivent donc être envisagés comme une alchimie complexe résultant des modes de représentation et du vécu des individus dans des portions d'espaces qui ont des caractéristiques autant matérielles que symboliques. Les lieux possèdent des structures, des fonctions – le simple fait d'être un référentiel spatial leur confère d'ailleurs une raison d'être – et des caractéristiques symboliques dont les représentations peuvent varier entre les individus. La spécificité des lieux (dont la réalité tangible est toute relative) repose en grande partie sur les qualités qu'on leur prête. Pour le géographe américain Yi-Fu Tuan, un des fondateurs du courant humaniste, les lieux peuvent ainsi être associés à des valeurs positives (topophilie) ou au contraire susciter la méfiance ou le rejet (topophobie).

Dans le sillage d'Edward Relph se développe alors l'idée que le «sens du lieu» est un élément fondamental dans les systèmes de représentation et d'identification de l'homme. L'ouvrage publié en 1976 par le géographe canadien, *Place and Placelessness*, s'inscrit pleinement dans la démarche humaniste (elle la fonde même à plus d'un titre). A partir de recherches empiriques mettant en relation la dimension symbolique des

[2] En géographie, les questions relatives à l'affect et aux sentiments sont toutefois plus anciennes comme l'attestent, entre autres, les travaux sur la géosophie de John Wright (1947).

paysages du Bouclier Canadien avec l'identité canadienne, celui-ci élabore une réflexion critique de ce que représentent l'espace et les lieux. Du point de vue des individus, les lieux se distinguent selon certains traits permanents qui en font des points de repères et leur confèrent une identité. La différenciation s'opère à travers trois types de composantes: le cadre physique et matériel; les fonctions et les usages; et les significations projetées par ceux qui les fréquentent.

Sur ce socle se crée un «sens du lieu» qui varie, par exemple, selon son caractère familier et quotidien (*insideness*) ou, au contraire, étranger et nouveau (*outsideness*). On en vient alors à distinguer un sens du lieu «authentique», fruit d'une expérimentation directe faite par l'individu, et un sens du lieu «artificiel», indirect et formaté par des conventions sociales ou des stéréotypes collectifs. A travers l'exemple canadien, Relph montre que, dans le contexte de la seconde moitié du XXe siècle, les lieux se standardisent et perdent progressivement leurs spécificités. Ils voient, par conséquent, leur authenticité menacée. Ce mécanisme implique alors de manière plus générale, une tendance à la «disparition» des lieux, ceux-ci ne faisant plus sens pour l'individu.

Les approches humanistes comme celles développées par Yi-Fu Tuan ou Edward Relph placent les individus au centre des débats et ouvrent de ce fait une nouvelle manière d'envisager l'espace. Comme les lieux n'existent qu'au travers des gens, ils ne se limitent pas nécessairement à des réalités matérielles. Dans cette perspective, certains représentants de la géographie humaniste développent un intérêt tout particulier pour des espaces imaginaires, qu'on trouve par exemple dans la littérature. Pour les auteurs qui soutiennent cette démarche, ces «lieux inventés» ne sont d'ailleurs pas forcément plus subjectifs que n'importe quel lieu «réel». Leur description et leur analyse sont par conséquent riches en enseignement, d'une part sur la manière dont l'être humain évolue et interprète l'espace, et d'autre part sur la façon dont la société est organisée (Lowenthal et Bowden 1976).

Comme nous l'avons déjà suggéré, dans l'approche phénoménologique, le lieu ne renvoie pas à une réalité définitive et figée. Il s'adapte par conséquent à toutes les échelles dans lesquelles il est possible à l'homme, à un moment donné, de se projeter. La planète Terre en elle-même peut être considérée comme un lieu. A ce titre, Denis Cosgrove montre que les premiers clichés pris par les astronautes de la mission Apollo XII ont eu un impact majeur sur la manière dont les individus se

figurent le monde (2001). Pour de nombreuses personnes, ces photos auraient en effet conduit à une prise de conscience de la beauté et de la fragilité de la «planète bleue», créant de ce fait un attachement à ce «lieu de vie» idéal pour l'Homme.

L'approche phénoménologique privilégie le point de vue des individus. Elle définit les lieux en donnant la parole à ces derniers. L'accent mis sur les individus n'implique toutefois pas une vision individualiste de l'espace. Au contraire, les représentations ont une importante dimension collective. Dans un article publié en 1976, David Ley rappelle par exemple que «meanings are rarely fully private, but are invariably shared and reinforced in peer group action», ajoutant que «each individual has a history and a geography which imposes constraints within his life-world» (1976: 505).

De ce fait, les lieux doivent de ce fait aussi être envisagés d'après des représentations et des normes collectives. Le point de vue défendu par Ley, selon lequel l'intersubjectivité constitue le fondement du modèle social de l'homme annonce une autre conception du lieu, dont on souligne désormais le caractère socialement construit. L'analyse des schémas d'interdépendance qui se tissent entre les individus et les lieux reste néanmoins encore peu développée. C'est précisément dans cette direction que s'oriente l'approche sociale du lieu.

c. Les approches sociales du lieu

Depuis une trentaine d'années, la littérature géographique a développé une troisième manière d'appréhender le lieu qui met l'accent sur sa dimension sociale. Cette conception envisage en effet le lieu comme un produit social en constante interaction avec la société selon des processus et des mécanismes rétroactifs.

Au début, l'apparition de ce type d'approche s'est faite de manière très hésitante, notamment parce que dans les années 1970 le champ du «social» reste la chasse gardée des géographes marxistes. Le paradigme radical auquel ces derniers se rattachent conçoit la géographie sociale comme une discipline engagée qui doit mettre en lumière les mécanismes d'accumulation du capital et les relations de pouvoir qui se structurent au sein de la société. Les priorités de la recherche portent alors sur les questions de justice spatiale et de lutte contre les inégalités. On se

focalise d'abord sur les processus qui créent ou renforcent des déséquilibres géographiques en mettant l'accent sur les flux ou sur les interconnexions entre espaces. Dans cette perspective, les lieux ne font pas, au début, l'objet d'une conceptualisation théorique approfondie.

Les choses vont toutefois changer progressivement. Les conceptions sociales du lieu se multiplient et se diversifient considérablement au cours des années 1980. Ce type d'approche dessine alors un corpus de plus en plus hétérogène qui dépasse de loin le monde de la géographie. Son développement contribue d'ailleurs pleinement au retour en force du lieu dans les sciences sociales. Malgré leur grande diversité, les perspectives que l'on peut rattacher à l'approche sociale se rejoignent sur quelques points fondamentaux. Pour les illustrer, nous pouvons nous appuyer sur trois exemples a priori très éloignés les uns des autres. Le premier renvoie aux questions relatives à la globalisation et à l'articulation entre le local et le global. Le deuxième s'inscrit dans une démarche anthropologique où le lieu est d'abord défini par son contraire, le «non-lieu». Enfin, le troisième rejoint une approche systémique des territoires.

i. Le lieu et les discours sur la globalisation

Les débats portant sur la globalisation ont indiscutablement contribué au renouvellement du concept du lieu. C'est dans ce contexte que Doreen Massey envisage une définition qui renvoie à des processus d'interaction faisant intervenir différentes échelles géographiques. L'approche formulée par la géographe américaine trouve en partie son origine dans une réaction à une remise en cause plus fondamentale des lieux. Certains considèrent en effet ceux-ci comme des objets d'étude de moins en moins pertinents dans un contexte marqué par des processus d'uniformisation et de concentration. Ainsi, pour le sociologue espagnol Manuel Castells, la progression des nouvelles technologies de la communication et de l'information entraîne le renforcement d'une société fondée sur des réseaux. Avec l'avènement de nouvelles logiques économiques et techniques, les flux se substituent aux lieux, ceux-ci étant définis comme «des espaces dont la forme et le sens composent un ensemble d'une contiguïté physique» (Castells 1998: 475). Certes, dans l'esprit de Castells, les lieux restent des éléments importants pour un grand nombre de personnes car ils constituent leur cadre de vie. Mais, comme le pouvoir et l'économie s'articulent avant tout autour de

l'espace des flux, il y voit un objet d'étude en déclin pour ceux qui cherchent à comprendre le fonctionnement ou l'organisation de la société. Ce qui fait dire à Castells: «il y a des places, des endroits, qui n'ont pas de sens en tant que lieux. Ils n'ont de sens que s'ils font partie d'un réseau, ils appartiennent à l'espace des flux» (Pflieger 1997: 265).

En réaction, des voix s'élèvent alors pour regretter cette mise au second plan, et fustiger la faiblesse de la conceptualisation du lieu proposé par ceux qui adhérent à ce discours. Parmi elles, Doreen Massey soutient qu'il n'y a pas de hiérarchie entre l'espace des flux et l'espace des lieux, mais que les deux sont étroitement imbriqués l'un dans l'autre. En s'appuyant sur l'exemple du quartier londonien de Killburn, elle montre que la circulation croissante de biens, de personnes ou d'idées, contribue plutôt à la multiplication des éléments pouvant être combinés sur une portion d'espace (Massey 1994). Cette tendance entraîne donc à son tour un accroissement de la spécificité des lieux et stimule également le développement d'identités plus marquées. Dans cette perspective, la globalisation n'amène ni la disparition ni l'uniformisation des lieux mais l'enrichissement et le renouvellement des signes distinctifs qui les définissent.

Cette controverse constitue un point d'ancrage aux réflexions de Doreen Massey qui propose une réelle conceptualisation de ces espaces. De ce point de vue, l'étude des lieux doit en effet tenir compte de trois éléments fondamentaux. Tout d'abord, ils ne constituent en aucun cas des objets figés et statiques mais ils se transforment continuellement. Un lieu donné, dont le visage actuel n'est pas nécessairement celui de demain, doit donc être envisagé comme le résultat de processus complexes qui se déroulent dans la durée. Ensuite, les lieux ne se définissent pas de manière identique pour tous. Ils dépendent des individus et des groupes qui les fréquentent et qui peuvent en avoir des représentations différentes. Massey dénonce d'ailleurs à ce titre une erreur d'interprétation fréquente consistant à établir un raccourci entre lieux et communautés. Alors qu'une communauté peut exister indépendamment de sa localisation géographique, les lieux ne sont que très rarement homogènes dans leur composition sociale. L'attachement au lieu peut donc varier, tout comme la manière dont les acteurs sociaux se les représentent. Enfin, compte tenu du caractère subjectif du lieu, il n'est pas toujours possible de lui attribuer des limites précises et définitives. Ce ne sont pas les frontières qui définissent le lieu, mais les attributs spécifiques que lui prêtent des individus ou des groupes donnés.

De manière générale, en suivant Massey, on peut dire qu'aucun lieu ne ressemble à un autre. Les lieux représentent de ce fait une inscription singulière, à un moment donné, d'un agencement de processus sociaux dans l'espace, produits par des mécanismes multiscalaires de mise en relation et d'interaction. Dans cette optique, les flux et l'espace qu'ils dessinent sont de nature à renforcer leur spécificité (leur «raison d'être») et non à les rendre obsolètes. Pour comprendre les lieux, il faut donc tenir compte de ce qui se passe à d'autres échelles et développer ce que Massey désigne comme un «global sense of place».

ii. Le lieu et son contraire, le «non-lieu»

Les réflexions de Marc Augé sur les transformations contemporaines de la société qui accompagnent la diffusion des nouvelles technologies de l'information et de la communication aboutissent à un «diagnostique» très différent. Du point de vue conceptuel, elles présentent néanmoins des points de convergence avec l'approche de Massey. Contrairement à cette dernière, l'anthropologue français voit dans les flux et les mouvements des éléments qui sont plutôt de nature à créer du «non-lieu» dans un contexte marqué par la «surmodernité» (1992). La période actuelle serait en effet caractérisée par le développement et la combinaison de trois formes d'excès. La contraction de l'espace-temps, en facilitant les déplacements, en les rendant plus rapides, et en offrant la possibilité de scruter l'horizon géographique de manière instantanée à travers différents médias, tend tout d'abord à produire une «surabondance spatiale», dans la mesure où l'individu est confronté à un nombre de plus en plus important d'espaces s'inscrivant dans des échelles multiples. L'accélération des événements (par exemple dans le domaine des progrès technologiques), l'accès à une somme croissante de connaissances et d'informations (alimenté également par la «surabondance spatiale»), contribue ensuite à créer une «surabondance événementielle». Enfin, face à l'impossibilité de gérer les masses colossales de données auxquels il fait face, l'individu a tendance à sélectionner ce qui l'intéresse et finit par focaliser son attention sur lui-même. Cette tendance à la concentration sur soi participe ainsi à un processus de montée de l'individualisme ou à ce que Marc Augé nomme «l'individualisation des références». Le renforcement des ces trois formes d'excès – espace, temps et sujet – contribue alors à la multiplication des non-lieux. Ceux-ci constituent des

objets d'études particulièrement intéressants pour comprendre certains aspects de l'évolution du fonctionnement de la société.

Pour Augé, les non-lieux représentent des espaces neutres, interchangeables, sans âme dans lesquels l'individu brille par son effacement et son anonymat. Il ne s'y attarde pas, ni ne se les approprie. La logique qui domine est celle de la consommation et de la rationalité, tout étant organisé pour que l'individu puisse réaliser le plus efficacement les objectifs auxquels il aspire. Dans cette perspective, le lieu se définit comme l'antithèse du non-lieu. Il s'agit donc d'un type d'espace où l'on s'attarde, auquel on s'attache et qui n'existe qu'à travers des relations entre individus placés en situation de coprésence. L'interaction sociale et l'échange apparaissent comme des conditions fondamentales permettant au lieu d'exister. Or, dans un contexte marqué autant par l'accroissement de la mobilité que par l'accélération des déplacements, ces logiques s'effacent, comme l'illustrent les exemples types d'espaces désincarnés que constituent le hall d'aéroport, la gare ou le supermarché.

Notons que les lieux et les non-lieux sont des qualificatifs qui s'adaptent à des situations théoriques. Celles-ci n'existent pas en soi dans la réalité à l'état pur. Il y a toujours une part de non-lieu dans un lieu et inversement. Ce sont, comme l'indique Augé, des «polarités fuyantes: le premier n'est jamais complètement effacé et le second ne s'accomplit jamais totalement – palimpsestes où se réinscrit sans cesse le jeu brouillé de l'identité et de la relation» (1992: 101).

iii. Le lieu, le territoire et l'approche systémique

Dans un registre encore une fois très différent, le troisième exemple d'approche «sociale» du lieu que nous passons en revue s'inscrit dans une géographie qui s'intéresse aux systèmes territoriaux. Autre concept essentiel dans le vocabulaire de la géographie, les territoires peuvent être représentés, en suivant Alexandre Moine, comme des «systèmes complexes évolutifs qui associent un ensemble d'acteurs d'une part, l'espace géographique que ces acteurs utilisent, aménagent et gèrent, d'autre part» (2006: 126). Plus précisément, en combinant cette définition avec celle proposée dès le début des années 1980 par Claude Raffestin, les territoires peuvent être envisagés comme une construction sociale qui repose sur la mise en relation de trois éléments: des acteurs sociaux en interaction; des systèmes d'action et de représentations; et un espace physique, construit ou naturel.

Ces trois composantes forment un système, soit «un ensemble d'éléments en interaction dynamique, organisés en fonction d'un but» (De Rosnay 1975: 93). Or, comme le rappelle Alexandre Moine, les systèmes possèdent quelques propriétés fondamentales (2004: 16). Ce sont tout d'abord des constructions abstraites qui n'ont pas en soi de matérialité propre. Leurs éléments constitutifs sont organisés et hiérarchisés selon leur fonction et leur statut. Ils interagissent selon des modalités et des intensités variables, les relations dessinant par ailleurs généralement des boucles de rétroaction et de réciprocité. La variété, l'hétérogénéité et le caractère non définitif de ses composants fondent dans tous les cas un ensemble d'une grande complexité. Enfin, les systèmes doivent être envisagés dans leurs relations avec des systèmes plus larges tandis que leurs éléments peuvent être eux-mêmes étudiés comme des sous-systèmes.

A l'intérieur du système territorial, les acteurs sociaux en interaction, les modes de fonctionnement et de représentation ainsi que l'espace physique forment donc eux aussi des systèmes propres. Comprendre un territoire repose sur des grilles de lecture qui, précisément, tiennent compte de la complexité des objets qui entrent en jeu dans des mécanismes d'interaction impliquant en outre des relations avec des éléments extérieurs au système.

Dans le schéma de fonctionnement proposé par Moine, les territoires s'articulent, du point de vue de leur composante spatiale, autour de «lieux». Ceux-ci forment en quelque sorte les atomes géographiques du système. Ce sont les plus petites unités que l'on peut identifier à une échelle donnée sans que le territoire sur lequel on se concentre perde son intelligibilité. On retrouve ici l'idée formulée par Jacques Lévy selon laquelle le lieu forme un ensemble homogène au sein duquel la distance ne compte pas. Dès lors, ce qui caractérise le lieu, c'est son unicité, autant du point de vue de ses coordonnées géographiques que de celui de ses caractéristiques internes (Moine 2004: 38). A ce titre, la singularité du lieu est le fruit de la rencontre entre deux types d'éléments: ceux qui renvoient aux conditions de vie (climat, milieu physique, milieu naturel) et ceux qui reflètent l'appropriation matérielle et symbolique de cet espace par les individus. Dans un premier temps, cette conception singularisante peut sembler faire du lieu un objet creux, ce qui serait forcément réducteur, mais c'est oublier que, dans cette approche, les lieux, en tant que composante d'un système, sont eux-mêmes des sous-systèmes, et en

ont donc toutes les propriétés. Ainsi, lorsque l'on cherche à comprendre leur fonctionnement interne, ils peuvent être envisagés comme des territoires. A ce titre, la différence entre lieux et territoires reste souvent très mince et dépend principalement du point de vue. Comme le relève Guy Di Méo:

> Entre lieu et territoire, la différence tient le plus souvent à l'échelle et à la lisibilité géographique. Le territoire souvent abstrait, idéel, vécu et ressenti plus que visuellement repéré et circonscrit (lorsqu'il n'est pas d'essence strictement politique), englobe des lieux. Ceux-ci se singularisent, à sa différence, par leur valeur d'usage, par leur saisissante réalité (2001: 48).

iv. Le lieu comme plateforme d'interactions

Malgré leurs différences, les trois exemples que nous venons de présenter se rejoignent sur au moins trois points. Le premier est la mise en évidence par chacun de la nature profondément sociale des lieux dont les fondements sont autant «objectifs» et matériels que «subjectifs» et narratifs. Ceux-ci sont indissociables de l'action de la société qui, en agissant sur son environnement, les produit et les identifie. Par mécanisme de réciprocité, les lieux agissent à leur tour, autant sur les acteurs sociaux que sur d'autres portions d'espace. De cette manière, ils s'apparentent à des organismes vivants en perpétuelle évolution qui se nourrissent de sociétés et d'espaces et qui alimentent à leur tour ces sociétés et ces espaces.

Autant chez Massey, Augé ou Moine, les lieux s'inscrivent ensuite dans une très forte logique d'interdépendances. Ce sont d'ailleurs les mises en relation qui s'opèrent, à différents niveaux, autant entre acteurs sociaux, entre acteurs sociaux et espaces géographiques, ou entre espaces géographiques eux-mêmes qui leur permettent d'exister. Le lieu constitue de ce fait une interface qui condense et structure l'interaction.

Le troisième point de convergence repose sur le caractère unique du lieu. Produit par l'agencement d'une infinité d'éléments relevant des sphères géographiques et sociales, il ne peut exister qu'en un exemplaire. Le lieu est de ce fait un signe distinctif de l'inscription des systèmes d'acteurs en interaction dans l'espace.

Dans les exemples que nous avons parcourus, les lieux apparaissent donc au final comme des agencements spécifiques d'acteurs territorialisés. Sur le fond, de très nombreuses recherches peuvent être classées dans ce registre. Le développement d'une approche sociale répond en fait

à une ambition plus générale qui a progressivement fini par supplanter les définitions fonctionnelles et phénoménologiques. Les lieux dessinent en effet des dispositifs protéiformes qui s'imposent comme des objets d'étude particulièrement utiles lorsqu'il s'agit de décrypter la complexité de l'évolution des rapports entre les individus et l'espace. En s'attachant aux mutations actuelles de la territorialité, Vincent Berdoulay y voit par exemple une notion permettant de dépasser les contradictions apparentes opposant un espace public a priori «universalisant» et un espace géographique auquel il associe des propriétés «singularisantes»[3] (1997). La grande flexibilité du concept de lieu et sa capacité à traduire des logiques d'interactions sociales représentent certainement une des explications du retour en force qu'il effectue depuis une vingtaine d'années dans le champ de la géographie qui, en quelque sorte, est redevenu progressivement une «science des lieux».

Sur la base de ce qui précède, le lieu peut par conséquent être défini comme

> toute portion d'espace unique et identifiable qui, à un moment donné, fait sens pour un ensemble d'acteurs sociaux et qui sert de plateforme aux interactions multiples caractérisant un système territorial.

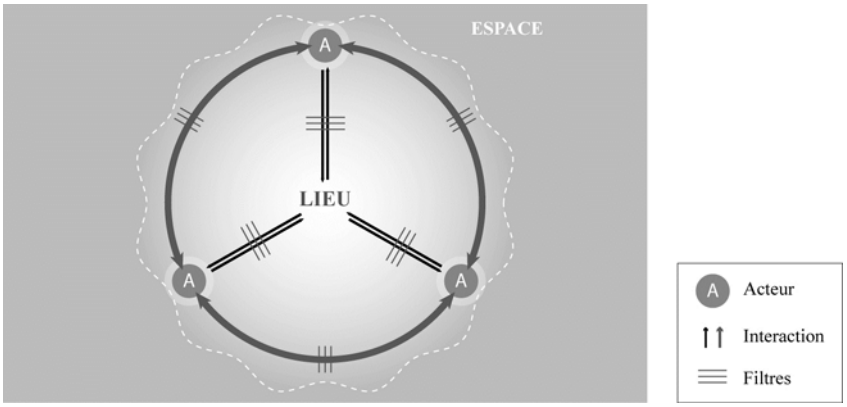
Les lieux constituent les résultantes de jeux d'actions réciproques et continuels impliquant des individus ou des groupes sociaux et leurs environnements matériels et symboliques. Ils se trouvent ainsi au centre d'un double processus de production et d'usage: ce sont d'une part des constructions créées et transformées par des systèmes d'acteurs agissant sur l'espace; d'autre part, en condensant et en modelant les interactions, ce sont également des entités qui influencent à leur tour activement le devenir des sociétés qui les utilisent, les aménagent et les gèrent.

Cette définition appelle toutefois encore trois remarques importantes. Le lieu est tout d'abord par nature un concept profondément multiscalaire. Même s'il semble évoquer quelque chose de réduit (il est souvent synonyme de local), il peut en effet qualifier des espaces de taille très différentes, tel que l'a montré Denis Cosgrove en ce qui concerne la planète. Ensuite, le lieu ne repose pas obligatoirement sur un espace

[3] Pour Berdoulay, la recherche en sciences sociales envisage le plus souvent les espaces publics comme des espaces de mise en présence de l'altérité ou de débats démocratiques, tandis que l'espace géographique y apparaît plutôt comme le «berceau» d'identités collectives (1997).

physique. Un lieu peut être virtuel ou imaginaire auquel cas il correspond à l'inscription d'une projection sociale dans un espace médiatisé, immatériel ou symbolique. Enfin, la délimitation de son périmètre est subjective et malléable. Elle dépend des individus qui l'identifient et du contexte dans lequel cet espace est projeté. Dans cet ordre d'idées, le «centre-ville» est un lieu qui, selon les cas, désignera une place publique, un quartier ou toute une étendue urbanisée.

Figure 1: Le lieu, une plateforme d'interaction sociale



3. Une grille de lecture sociale du lieu

Une fois la définition du «lieu» posée, il reste une étape importante: déterminer de quelle manière le décrire et l'étudier. Comme nous l'avons montré, le lieu possède en effet une multitude d'éléments constitutifs qui au final en font un objet singulier. Dans cette perspective, l'élaboration d'une grille d'analyse doit nous permettre de structurer l'étude d'un tel espace. Cette opération est d'autant plus importante lorsque l'on poursuit une ambition comparative et diachronique comme celle qui consiste à confronter les caractéristiques d'un stade de football avant et après sa transformation.

La littérature sur le lieu propose différentes pistes pour passer en revue de manière plus ou moins systématique les attributs d'un lieu. Dans

une synthèse récente sur le concept, Aline Brochot et Martin de la Soudière mettent par exemple en évidence trois dimensions constitutives qui peuvent être envisagées successivement (2010). La première a trait aux temporalités que le lieu condense: «autant qu'au passé, lieu peut aussi renvoyer au présent. A l'éphémère, en même temps qu'à la durée» (2010: 10). Etudier un lieu implique par conséquent de retracer les contours de son historique ainsi que d'identifier les événements qui s'y sont produits, s'y produisent ou s'y produiront. Le deuxième registre d'analyse proposé par ces deux auteurs touche à la centralité. Dans cette perspective, l'intérêt se focalise sur les éléments qui, d'une part, créent un point de convergence qui attire le regard et qui, d'autre part, différencient cette portion d'espace de son entour. Enfin, le troisième axe de recherche renvoie aux jeux d'échelles que le lieu met en relation.

Dans la littérature anglophone, Tim Cresswell propose quant à lui une grille de lecture qui s'articule autour de deux grands axes de réflexion (2005). La première s'intéresse à tout ce qui contribue à «produire» le lieu: les flux, les choses qui s'y passent ou encore les marques d'attachement des individus à l'espace. La seconde renvoie aux éléments qui «délimitent» le lieu, qu'ils prennent la forme de frontières matérielles, de populations ou de pratiques sociales spécifiques. Par extension, l'étude de ce type d'espace implique également de tenir compte de ce qui se situe «à l'extérieur» (Cresswell 2005: 102).

Dans tous les cas, l'identification de critères distinctifs permettant d'organiser le propos du chercheur dépend surtout des objectifs qu'il poursuit. Les typologies issues des études consacrées aux places centrales se fondent sur la nature ou la portée des activités qui les caractérisent et qui dessinent des structures hiérarchisées. L'approche phénoménologique peut, quant à elle, aboutir à des déclinaisons qui dépendent du sens donné au lieu par les individus. Le lieu étant appréhendé ici comme une «plateforme d'interactions», la description de cet objet doit dès lors surtout tenir compte de ce qui influence les modalités de l'interaction.

Notre définition sociale du lieu laisse en fait apparaître plusieurs éléments constitutifs: une portion d'espace, des acteurs qui interagissent ainsi que des filtres d'actions réciproques impliquant espaces et acteurs par le biais de mécanismes de production et d'usage. La combinaison de ces éléments prend la forme d'un espace dont on peut identifier trois grandes composantes: morphologique, fonctionnelle et symbolique.

La composante morphologique forme en quelque sorte le contexte dans lequel s'opèrent les interactions. Elle regroupe notamment toutes les caractéristiques «physiques» comme les dimensions du lieu (superficie, population, etc.), sa localisation – autant absolue (la position dans l'espace géométrique) que relative (envisagée en terme d'accessibilité) – ou son architecture externe et interne. Comme nous le verrons plus loin, un stade de football possède une certaine taille lui permettant d'accueillir un nombre variable de spectateurs; l'accès à ce lieu est conditionné par toute une série de filtres (localisation, tarifs d'entrée, etc.); tandis que sa configuration interne peut être plus ou moins complexe et segmentée.

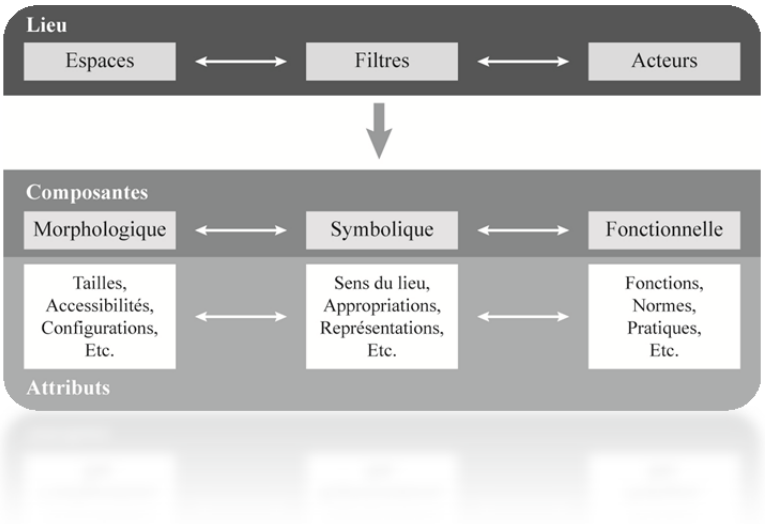
La composante fonctionnelle recouvre d'une part les caractéristiques relatives au rôle joué par le lieu et d'autre part celles qui renvoient à son mécanisme de fonctionnement. Les premières concernent notamment l'activité qui s'y déroule ou son statut (le simple fait d'être un repère géographique lui en confère un). Les secondes sont, par exemple, liées aux règles et aux normes qui s'y appliquent. Ces différentes caractéristiques reflètent et conditionnent les pratiques de fréquentation de cet espace et par là même, les formes et les modalités de l'interaction qui s'y produit.

Les caractéristiques symboliques forment le troisième type d'éléments dont il faut tenir compte pour décrire et comprendre un lieu. Cette composante renvoie notamment à la manière dont les acteurs qui fréquentent le lieu et participent à l'interaction sociale se représentent cet environnement. Elle couvre également les sentiments qu'il fait naître et les significations qu'on lui attribue, les modes d'appropriation et d'attachement ou les identités auxquels il participe. D'une certaine manière le lieu agit comme un miroir. En tant que plateforme d'interaction, il renvoie aux acteurs en présence une image d'eux-mêmes et de leurs propres interrelations.

Les trois composantes que nous venons d'énoncer forment un cadre de référence qui peut être utilisé pour organiser l'étude d'un lieu. L'exercice de description soulève toutefois encore au moins trois commentaires supplémentaires. Tout d'abord, les trois composantes – morphologique, fonctionnelle et symbolique – sont des constructions artificielles qui sont étroitement imbriquées les unes dans les autres. Elles n'ont réellement de sens que dans une perspective d'analyse des processus sociaux qui s'y déroulent. Ensuite, quand il s'agit de comparer un même lieu à deux moments différents, la description s'apparente à un

arrêt sur image valable à un moment donné. Or, comme nous l'avons vu, cet objet est le produit de processus dynamiques constants. Il est dès lors nécessaire d'envisager le contexte «historique» permettant de comprendre comment le lieu est devenu ce qu'il est, et ce qu'il pourrait être amené à devenir. Enfin, le lieu doit également être replacé dans un cadre local et géographique plus large. De ce point de vue, il n'est pas une entité isolée. Le comprendre suppose la prise en compte des influences externes ainsi que les flux de toute nature dans lesquels il s'inscrit et auxquels il participe.

Figure 2: Un exemple de grille de lecture sociale du lieu



De l'intégration au lien social

Après avoir décrit ce qu'est un lieu et esquissé une grille de lecture destinée à organiser l'analyse des processus sociaux qui caractérisent un tel espace, il s'agit maintenant de préciser ce qu'on entend par «intégration». Dans cette perspective, il nous faut brièvement revenir sur les difficultés et les dangers que soulève ce concept et passer en revue les différentes approches adoptées dans la littérature. Ce retour constitue à nouveau une étape indispensable car, dans les sciences sociales, l'intégration est un concept générique et flottant qui s'inscrit dans des registres très différents selon le contexte dans lequel il est utilisé.

1. Catégoriser les approches de l'intégration

A l'instar du «lieu», le terme «intégration» appartient au langage commun, mais peut être interprété de manière très variable. Chacun en a intuitivement une définition personnelle. Le flou qui entoure ce mot d'usage courant est d'autant plus fort qu'il existe une palette très large de synonymes potentiels qui renvoient à chaque fois à des nuances spécifiques. Le concept d'intégration recoupe en effet de nombreuses notions plus ou moins proches – inclusion, assimilation, acculturation, etc. – avec lesquelles il entretient des rapports parfois ambigus et qui reflètent des subtilités d'autant plus difficiles à saisir qu'elles sont elles-mêmes sujettes à controverse. On définit par ailleurs souvent l'intégration par ses contraires. De ce point de vue, la langue française (comme l'anglais) dispose également d'un très riche vocabulaire comprenant entre autres des mots comme exclusion, anomie, ségrégation, désintégration ou désaffiliation, qui sont tout aussi discutés.

Par ailleurs, le concept d'intégration (ou n'importe laquelle de ses déclinaisons) est indissociable des manières d'envisager la société et les modes de vie en communauté. De ce fait, il se situe au centre d'enjeux politiques qui lui confère une dimension normative à laquelle il est

presque impossible d'échapper. Pour cette raison, dans les sciences sociales, les questions relatives à l'intégration font depuis longtemps l'objet d'une réflexion critique visant à décrypter les enjeux réels des processus. Ainsi, nombre d'auteurs y ont vu l'expression d'entreprises de normalisation collective qui peuvent s'opérer par exemple au détriment de la diversité (Glazer et Moynihan 1963) ou de l'individu (Donzelot 1984). Dans un même ordre d'idées, le concept a aussi été attaqué pour son potentiel à légitimer des rapports de domination asymétriques par lesquels le plus fort impose ses vues au plus faible.

Une tentative de définition de ce concept soulève d'emblée un ensemble de questions théoriques et méthodologiques. Tout d'abord, l'intégration peut être à la fois un processus (s'intégrer) et un état (être intégré). Cette double lecture apparaît dans l'opposition qui se dessine entre la définition proposée par Michelle Tribalat où l'intégration désigne «l'état d'équilibre d'un système social» et celle de Costa Lascoux, qui y voit «avant tout un processus» (Boucher 2000: 38). Une très grande diversité de critères peut en constituer le fondement. Ces conditions sont d'ailleurs subjectives et renvoient largement à la dimension normative que nous venons d'énoncer. En outre, l'intégration peut s'observer autant au niveau des individus qu'au niveau de groupes d'individus et implique de ce fait plusieurs échelles d'analyse possibles (De Witte 1999: 25). Dans le même ordre d'idées, Dominique Schnapper a mis en évidence la différence qui existe entre le fait d'envisager l'intégration *à la société* et l'intégration *de la société* (Schnapper 2007). Enfin, l'intégration revêt dans tous les cas un caractère relatif. L'intégration «absolue» autant individuelle que collective n'existe pas. Elle s'opère ou s'observe obligatoirement par rapport à des ensembles de référence. Ainsi, un quartier peut compter une population hétérogène qui, sur la base de certaines conditions respecte une conception donnée de l'intégration sans que cela soit valable à l'échelle de la ville dans lequel ce quartier se trouve. De même, un individu pourra être jugé très bien intégré dans un groupe qui se situe en marge, voire s'oppose à un ensemble social plus large.

Les points que nous venons de soulever sont de nature à nourrir les lectures les plus variées de l'intégration sociale. Pour dresser un bilan des principales approches qui ont été envisagées, nous pouvons notamment nous appuyer sur quelques grandes synthèses générales (Schnapper 2007; Cusset 2007). Une multitude d'analyses contribuent par ailleurs

spécifiquement à l'état de la recherche sur les questions relatives à l'intégration dans le domaine de l'étude des migrations (Khelil 1991; Alba et Nee 1997; De Witte 1999; Boucher 2000; Dahinden et Piguet 2004; Freeman 2004; Portes et DeWind 2007; Castles et Miller 2009; Poli, Berthoud, Busset et Kaya 2010). Tous ces travaux insistent généralement sur la diversité des perspectives. Trier et décrire les principales approches n'est pas un exercice facile et peut déboucher sur des interprétations spécifiques.

Là encore les discussions sont très fortement nourries par les thématiques de recherches consacrées aux migrations. Les approches sont alors parfois classées par champ disciplinaire. L'épithète rattachée au terme intégration renvoie dans ce cas plus spécifiquement aux dimensions sociales, économiques ou politiques des processus (Rhein 2002). D'autres classifications dépassent le registre disciplinaire et se focalisent sur l'angle d'analyse envisagé. Alejandro Portes et Josh DeWind distinguent par exemple les recherches qui s'intéressent respectivement aux processus, aux conséquences ou aux contextes de l'intégration (2007). James Cohen différencie quant à lui les perspectives politico-juridiques – qui se focalisent notamment sur les droits des migrants ou sur la marge de manœuvre que leur accorde la société d'accueil – et des perspectives sociologiques – qui analysent les modalités du processus du point de vue des individus concernés. Dans le même ordre d'idées, Stephen Castles et Mark Miller identifient trois grandes familles d'approche de l'intégration (2009): des approches socio-économiques qui portent sur la position des migrants dans le marché de l'emploi ou sur l'impact des migrations; des approches ethnoculturelles qui traitent par exemple de toutes les questions relatives aux identités; ainsi que des approches politiques qui analysent notamment les réponses institutionnelles que suscitent l'arrivée de populations exogènes au sein d'un territoire donné.

Parmi les recherches consacrées à l'intégration des migrants, une des synthèses les plus riches est probablement celle proposée par Richard Alba et Victor Nee (1997). Ceux-ci distinguent les approches classiques «assimilationnistes» qui ont très longtemps dominé les débats – elles s'intéressent aux mécanismes d'incorporation au sein de sociétés d'accueil de groupes issus de la migration – et un ensemble diversifié de nouvelles perspectives qui sont apparues depuis la fin des années 1970. Ils identifient notamment parmi celles-ci des recherches qui se placent dans un registre écologique et s'interrogent sur le contexte dans lequel

s'opère l'intégration. Pour eux, ce type d'approches semble d'autant plus intéressant que les modalités des migrations sont elles-mêmes très hétérogènes et en constante évolution. Alba et Nee constatent par ailleurs que le renouvellement des perspectives théoriques et méthodologiques s'inscrit dans des réflexions relatives à la mesure des phénomènes, à leurs échelles ou à leur spatialité.

Raffaele Poli, Jérôme Berthoud, Thomas Busset et Bülent Kaya, identifient quant à eux trois grandes approches de l'intégration (2011). La première place la réflexion dans le registre culturel et se focalise sur des pratiques, des normes ou des valeurs plus ou moins différenciées selon les individus ou les groupes. La convergence de caractéristiques relatives à ces éléments détermine alors le degré ou la forme de l'intégration. La deuxième renvoie à une perspective structurelle et se fonde notamment sur la distribution des acteurs dans les différentes strates sociales indépendamment de leurs appartenances catégorielles. Enfin, les approches qui s'inscrivent dans le registre relationnel envisagent prioritairement l'intégration à travers l'analyse longitudinale des dynamiques d'interaction entre groupes et individus.

A l'instar de la synthèse de Castles et Miller que nous avons mentionnée plus haut, Steven Vertovec distingue les définitions politiques, sociales et culturelles de l'intégration (1999: xxvii-xxx). Ce dernier va toutefois encore plus loin et place ce processus dans le cadre d'une réflexion générale autour des questions de cohésion sociale. Sur ce dernier point, il identifie également deux grands types d'approches: d'une part, des conceptions sociologiques classiques inspirées par les «pères fondateurs» que sont par exemple Ferdinand Tönnies ou Emile Durckheim, et d'autre part, des conceptions politiques. Ces dernières renvoient en fait elles-mêmes à quatre grands types de questionnement qui portent respectivement sur le fonctionnement de la société civile; sur l'état nation, l'identité nationale et le nationalisme; sur les philosophies politiques normatives (marxisme, libéralisme, etc.); et enfin, sur le capital social, concept sur lequel nous reviendrons plus loin. Dans le sillage de la synthèse esquissée par Vertovec qui place la problématique de l'intégration dans une réflexion sur la cohésion sociale, on voit en fait apparaître des classifications plus généralistes. De cette manière, l'état des lieux sur les définitions de l'intégration ne s'applique plus uniquement à la question des migrants mais peut aussi concerner l'ensemble de la société. C'est dans cette optique que, comme nous venons de l'annoncer plus haut,

Dominique Schnapper distingue par exemple les approches qui envisagent l'intégration d'individus ou de groupes *à la société* (particulièrement adaptée à la question des migrants) et celles qui s'intéressent à l'intégration *de la société* et à la cohésion d'un ensemble marqué par nature du sceau de l'hétérogénéité.

En suivant une logique similaire, et en adoptant un point de vue qui se veut plus général, on peut en fait distinguer schématiquement deux grandes familles d'approches: «différencialistes» et «relationnelles». Les premières envisagent l'intégration à travers les différences ou les ressemblances qui se dessinent entre les acteurs sociaux. L'intégration consiste dans cette perspective en un processus d'homogénéisation où le groupe le plus intégré sera celui qui aura le profil le plus proche d'un idéal type donné. Les secondes définissent l'intégration par l'interaction. Le processus fait dès lors référence à la mise en relation d'éléments potentiellement très différents, la densité des réseaux ou des interrelations pouvant alors traduire le degré d'intégration. Comme nous le verrons dans les pages qui suivent la distinction proposée n'est pas toujours aussi nette, les perspectives différencialistes et relationnelles étant en fait complémentaires à de nombreux points de vue.

2. Les approches différencialistes de l'intégration

Le premier des deux grands types de conception se fonde sur la différence. L'intégration est envisagée ici comme la fusion d'éléments constitutifs d'un corps social donné dont l'homogénéité tend à augmenter. Le plus souvent, elle prend la forme d'un processus d'incorporation d'un individu ou d'un groupe dans un ensemble social dominant et légitimé. Cette conception s'applique particulièrement bien aux discours sur l'immigration ou à l'analyse des mécanismes de mise en contact consécutifs à des mouvements de population. L'intégration s'inscrit dès lors de manière générale dans «l'ensemble des transformations qui font suite à la migration» (Piguet 2005). Dans les sciences sociales, l'intérêt pour ces processus d'incorporation remonte notamment aux travaux relatifs à «l'assimilation» menés dès les années 1920 par les chercheurs de l'Ecole de Chicago.

a. L'héritage de l'Ecole de Chicago

Dans un contexte marqué par une urbanisation extrêmement rapide en grande partie liée à l'immigration (la population de Chicago passe d'environ 300'000 habitants en 1870 à près de 3 millions en 1920) et par une forte hétérogénéité sociale, ces pionniers de la sociologie urbaine ont fait des questions de délinquance et de relations interethniques un de leurs thèmes de recherche de prédilection. De ce point de vue, la question de l'adaptation des migrants à leur nouvel environnement fait l'objet de développements tout particuliers.

Rédigée par William Thomas et Florian Znianiecki, *The Polish Peasant in Europe and America* est une des premières études qui tente d'observer ces processus. Publiés entre 1918 et 1920, les cinq volumes de cette monographie décrivent et analysent les difficultés auxquelles sont confrontés les migrants polonais ayant quitté une société en crise et peu organisée pour rejoindre un univers complètement étranger dont ils ne maîtrisent pas les codes sociaux et culturels.

Ce classique de la sociologie, et notamment sa «note méthodologique» introductive, aura un écho important, comme en témoignent les commentaires critiques dont il fait l'objet dans les décennies qui suivent (Sinatti 2008: 2). L'ouvrage commence en effet par une réflexion sur les manières d'envisager la sociologie à l'époque, et pose les conceptions défendues par les deux auteurs, qui s'inscrivent pleinement dans la tradition de l'Ecole de Chicago. De ce point de vue, le *Paysan Polonais* s'érige notamment contre l'approche biologique des comportements humains qui prévalait jusque-là. En recourant à la notion «d'attitude» au détriment de «l'instinct», Thomas et Znianiecki défendent l'idée que le comportement des immigrants n'est pas d'ordre racial mais qu'il est directement lié au contexte difficile dans lesquels ils évoluent et aux problèmes de leur vie quotidienne. Ainsi, comme l'indique Jean-Michel Chapoulie, «de nombreux développements du Paysan Polonais sont destinés à illustrer l'interdépendance entre transformations sociales et transformations des attitudes» (2001: 150). Si l'œuvre porte en fait sur des questions de désorganisation sociale de manière générale et ne développe pas une réflexion théorique sur des processus qui pourraient s'apparenter à l'intégration ou à l'assimilation, elle place néanmoins au centre des débats un groupe d'immigrants et la distance qui le sépare de la société

d'accueil (en termes de comportement). En cela, elle correspond bien à une démarche fondée sur des différences. Comme l'explique Sinatti,

> although it historically preceded the development of a veritable migration theory, which would be dominated for many years by the assimilation paradigm and the idea of melting pot, in its own time *The Polish Peasant* offered important suggestions for the understanding of the phenomenon (2008: 8-9).

Dans cette optique, ce sont les recherches et les réflexions menées par une autre grande figure de l'Ecole de Chicago, Robert Park, qui posent les fondements théoriques de l'approche différencialiste de l'intégration.

En 1921, avec Ernest Burgess, il définit l'assimilation,

> as a process of interpenetration and fusion in which persons and groups acquire the memories, sentiments, and attitudes of other persons or groups, and, by sharing their experience and history, are incorporated with them in a common cultural life (Burgess et Park 1921: 735).

Comme le remarque Véronique De Rudder, contrairement à ce qui a pu être reproché à Park (ou surtout aux chercheurs qui se sont directement inspirés de ses travaux), cette interprétation n'implique pas l'abandon complet des caractéristiques d'un groupe minoritaire aux profits de celles d'un groupe majoritaire, ni l'effacement total des différences entre eux (2006: 42). Elle identifie par contre dans le modèle du sociologue américain un processus de convergence dont la dimension centrale est d'ordre culturel et qui renvoie à des modes de vie, à des valeurs ou à d'autres éléments symboliques. Ainsi, Park distingue l'assimilation de l'accomodation, processus qui se caractérise par une mise en contact fondée sur des collaborations intervenant dans un cadre fonctionnel.

Robert Park poursuit ses réflexions et formalise quelques années plus tard une «théorie des relations raciales», après une vaste série d'enquêtes codirigée en 1924 avec Merle Davis, en Californie et sur la Côte Pacifique, dans un contexte toujours marqué par les tensions raciales (en particulier contre les populations d'origine asiatique) et les débats sur la nécessité de limiter l'immigration (Toy 2006). La théorie qu'il formule décrit les différentes étapes qui doivent nécessairement faire suite à l'arrivée et l'installation d'une population allochtone sur un territoire donné.

Park met en évidence quatre phases. La première est une phase de compétition. La mise en contact des groupes de population crée une rivalité qui porte sur le contrôle de ressources à la fois matérielles, politiques et symboliques. Parmi celles-ci, les principaux facteurs de tensions sont

liés au marché de l'emploi et à l'habitat. Au cours de cette phase, le groupe majoritaire conserve ses acquis et les contacts entre les groupes sont quasiment inexistants.

Progressivement, le groupe dominé s'organise (notamment par l'intermédiaire de structures associatives) et ses revendications deviennent précises et plus pressantes. Il en résulte une phase de conflit où les rapports deviennent violents. Si les luttes divisent, elles ont aussi pour effet de familiariser les groupes en présence à l'image de l'Autre. Ce rapprochement débouche paradoxalement sur une forme d'adaptation mutuelle au cours de laquelle des compromis sont trouvés et les relations finissent par se normaliser. Débute alors une phase d'accommodation, qui marque le développement entre les uns et les autres de relations sociales qui, si elles restent très superficielles, sont plus amicales. Le processus se termine par la phase «d'assimilation», moment où le groupe minoritaire se fond complètement dans le courant majoritaire en adoptant des traits culturels communs.

Les travaux des pionniers de Chicago ont eu une influence fondamentale sur la recherche consacrée aux migrations et à leurs conséquences. Même s'ils ont aussi logiquement fait l'objet de critiques, parfois vives, débouchant par ailleurs sur de nombreux développements et ajustements sur lesquels nous reviendrons plus loin, ils ont incontestablement posé, d'un point de vue conceptuel, les grandes lignes de la tradition différencialiste de l'intégration et des processus apparentés. Notons toutefois que cette école a également manifesté un grand intérêt pour les modalités de la mise en contact des groupes et individus provenant d'horizons différents. Comme nous venons de le voir, chez Robert Park, l'assimilation concrétise en effet l'approfondissement des relations interpersonnelles qui se tissent entre les individus: l'effacement des caractéristiques du groupe originel s'accompagne alors par exemple d'une multiplication d'amitiés transversales ou de mariages mixtes.

Certains voient même aujourd'hui l'apport principal de cet auteur se situer dans un registre relationnel et non dans une différenciation fondée sur des groupes (Chapoulie 2002: 12). Cette remarque doit nous rendre attentif au caractère quelque peu artificiel de la distinction opérée entre approches différencialistes et relationnelles qui forment dans tous les cas deux ensembles qui, comme nous l'avons annoncé plus haut, ne sont pas hermétiques.

b. Les modalités de l'intégration dans l'approche différencialiste

Dans le sillage des pionniers de l'Ecole de Chicago, des générations de chercheurs vont s'attacher à décrire, analyser et préciser les mécanismes d'érosion progressive des différences entre populations issues de la migration et sociétés d'accueil. Les nombreux développements de la réflexion qui sont proposés peuvent être regroupés autour de trois axes complémentaires. Le premier porte sur la temporalité du processus (notamment sa durée ou ses étapes). Le deuxième renvoie aux dimensions et aux critères pris en compte pour qualifier ou mesurer la convergence. Le dernier concerne le sens dans lequel s'opèrent les mécanismes de convergence et oppose par exemple une vision assimilationniste et asymétrique à une vision plus universaliste de l'intégration selon laquelle convergence et réciprocité constituent des principes fondamentaux.

i. L'intégration dans sa durée

Dans les modèles de Park, l'intégration est un processus qui se déroule en plusieurs étapes, allant de la compétition à l'assimilation. Si l'énoncé de ces différentes phases implique nécessairement une mécanique qui s'inscrit dans la durée, les travaux du sociologue américain restent néanmoins plutôt vagues sur cet aspect. Dès lors, les questions du facteur temps et de la chronologie des processus s'imposent assez rapidement comme des éléments qu'il s'agit d'approfondir. De ce point de vue, de nombreuses études mettent en évidence le rôle fondamental des changements de génération. C'est le cas des recherches menées par Lloyd Warner et Leo Srole au cours des années 1930 à Newburyport, une ville du Massachussetts (1945). En analysant l'évolution de la situation de huit groupes d'immigrants d'origine européenne, ils constatent que:

> each consecutive ethnic generation pushes progressively farther out of the bottom level and into each successive layers above. That the class index of an ethnic group is related to the length of its settlement in the city is a manifestation of the continuous advance achieved in the hierarchy of each new generation (Warner and Srole 1945: 72).

Les transformations observées entre générations reposent sur l'environnement auquel les enfants sont confrontés en dehors du milieu familial. Si les parents tendent à reproduire et à promouvoir les normes et les pratiques des sociétés d'origine, les enfants, au contact de l'école ou des médias américains, apprennent les modes de vie de la société

d'accueil. En suivant ce schéma, le processus se répète à chaque nouvelle génération, entrainant la disparition progressive des spécificités qui caractérisaient la situation d'origine. La question des changements générationnels est un sujet récurrent dans les études relatives à l'intégration. Ainsi, au milieu des années 1970, les travaux d'Herbert Gans et Neil Sandberg s'intéressent aux minorités polonaises vivant aux Etats-Unis. Ils constatent que celles-ci forment un ensemble extrêmement hétérogène dont les membres présentent des caractéristiques très différentes selon la période de la vague migratoire ou la classe sociale qu'ils occupaient dans leur pays d'origine. Dans cette diversité, ils mettent en évidence des mécanismes d'ascension sociale fondés sur les générations.

Indépendamment de la question des changements de génération, le temps apparaît de manière incontestable comme un puissant facteur d'érosion des différences autant du point de vue des trajectoires de vie individuelles qu'à l'échelle de groupes. Les rythmes auxquels ces processus se déroulent peuvent être extrêmement variables selon le contexte. Leur vitesse est d'ailleurs un objet d'étude et de comparaison fréquent. Dans sa logique fonctionnelle, l'intégration a très souvent été envisagée comme un processus linéaire, inévitable et irréversible. Dès le début, c'est l'idée qui ressort dans les modèles formulés par Robert Park ou, plus tard, par Warner et Srole. Certains ont labellisé cette perspective sous les termes *straight-line assimilation theory* (Gans 1973). Or, les réflexions ultérieures ont souvent contribué à nuancer cette idée. En effet, de nombreuses recherches montrent que l'intégration n'est pas un processus inexorable tendant vers une homogénéisation parfaite. Elle peut par exemple se réaliser partiellement ou se heurter à des obstacles parfois très difficiles à surmonter en raison du cumul de désavantages (éducation, emploi, etc.) dont sont frappés certains groupes de population. Ce type de critiques est de plus en plus fréquent à partir des années 1960. Il est notamment formulé par Nathan Glazer et Patrick Moynihan sur la base d'une série d'études menées à New York auprès de cinq communautés (afro-américaines, portoricaines, juives, italiennes et irlandaises) (1963). Ceux-ci constatent en outre que la perte de traits culturels comme la langue ou certaines coutumes n'empêche pas la perpétuation d'une «conscience ethnique» et d'un «sentiment d'attachement» par rapport à ses origines. Ceux-ci peuvent se maintenir sur le long terme et survivre aux générations, notamment par le biais de traditions familiales profondément ancrées. L'intégration n'apparaît en outre pas comme un

phénomène définitif: les retours aux racines et les mécanismes de repli identitaires sont même assez fréquents. Dans cette optique, ce n'est plus l'homogénéité mais la diversité qui apparaît comme inévitable tandis que la société américaine est un parfait exemple de ce que les deux auteurs désignent comme *melting pot*.

La dimension temporelle de l'intégration repose aussi sur l'époque à laquelle on se situe et qui constitue un très important élément de contexte lorsqu'il s'agit de décrire et de comprendre les processus. Deux vagues migratoires successives de groupes de population provenant de la même origine ne s'opèrent jamais de manière complètement identique, ne fût-ce que parce que les caractéristiques des sociétés d'accueil et de départ ont nécessairement évolué entre temps. De même, certains s'interrogent sur les causes et la chronologie des mécanismes qui initient les processus de convergence. C'est dans cette optique que se situent les réflexions développées dès les années 1960 par Tamotsu Shibutani et Kian Kwan sur les mécanismes causaux qui conduisent à l'intégration de populations migrantes. Ceux-ci développent une approche «écologique» fondée sur le rôle du contexte. Ils s'appuient par ailleurs sur l'idée de «distance sociale» qui désigne, selon l'interprétation de Richard Alba et Victor Nee, «the subjective states of nearness felt to certain individuals» (1997: 838). Cette distance sociale conditionne le déroulement des processus successifs: elle doit être faible pour permettre d'autres formes d'intégration. Or la distance sociale, souvent institutionnalisée, est en principe très résistante aux changements. Les facteurs qui permettent de la réduire sont des modifications importantes du contexte écologique et des conditions de vie, liées par exemple à des innovations technologiques, à l'évolution des modes de production ou au basculement des rapports de force démographique (un groupe minoritaire devenant majoritaire). Envisagés sous cet angle, les mécanismes d'intégration décrits par Shibutani et Kwan s'opèrent donc nécessairement sur le long terme. La dimension diachronique des processus est appréhendée ici non seulement sur la durée, mais également à travers l'idée d'étapes que de très nombreux autres auteurs, en commençant par Robert Park, ont tenté d'identifier. L'analyse de leur chronologie et de leurs modalités renvoie à une discussion plus générale sur les critères et les dimensions qui permettent de distinguer différents degrés d'intégration.

ii. L'intégration et ses composantes

Comme nous venons de le relever, les processus sont en généralement décrits comme scandés en diverses étapes. L'homogénéisation des caractéristiques des groupes de populations en présence comporte de ce fait plusieurs modalités qui, selon les auteurs se suivent, dans un ordre plus ou moins précis. De ce point de vue, les travaux menés par Milton Gordon dans les années 1960 font encore aujourd'hui figure d'incontournables dans la littérature sur l'intégration. Dans son célèbre ouvrage *Assimilation in American life*, il distingue en tout sept composantes à prendre en compte (1964: 70):

- une composante culturelle (aussi désignée comme «acculturation») reposant sur l'adoption par le groupe minoritaire des traits culturels (par exemple la langue) du groupe dominant;
- une composante structurelle, liée à la participation aux institutions, aux associations ou au marché du travail;
- une composante maritale, «l'amalgation» réalisée lorsque les mariages «mixtes» deviennent la norme;
- une composante identificatoire par lequel se développe un sentiment d'appartenance à la société d'accueil dans laquelle on se projette;
- une composante liée au degré de tolérance et d'acceptation affiché par rapport aux groupes minoritaires;
- une composante liée aux comportements discriminatoires dont ce dernier peut faire l'objet;
- et une composante civique qui tend vers l'égalité des droits et la disparition des facteurs de conflit, qu'ils soient politiques ou symboliques.

Les dimensions identifiées par Gordon ne suivent pas nécessairement un ordre chronologique donné, même si dans l'optique de ce dernier l'acculturation précède en général les autres. Prises ensembles elles constituent une grille qui permet d'évaluer la situation de différents groupes par rapport à une assimilation complète. Comme il l'explique, «each of these steps or subprocesses may be thought of as constituting a particular stage of aspect of the assimilation process» (1964: 70). En adaptant cette grille aux minorités américaines, il pose par exemple l'hypothèse que les Portoricains qui forment alors un groupe d'implantation récente ne satisfont aucune des conditions, à l'exception d'une assimilation civique partielle (1964: 76). Les minorités catholiques (sans leurs populations noires ou hispanophones), remplissent quant à

elles presque tous les critères, sauf ceux qui renvoient à la composante identificatoire.

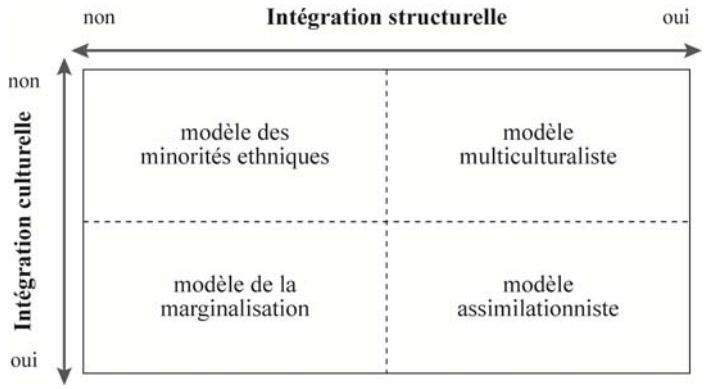
Comme nous pouvons le voir dans cet exemple, la définition de critères s'inscrit aussi dans une optique d'opérationnalisation, permettant notamment les comparaisons entre groupes, entre espaces ou entre périodes. Ce type de démarche, très courant aujourd'hui dans la recherche est déjà relativement ancien. Au début des années 1950, Werner Landecker propose déjà une synthèse des indices permettant de mesurer quatre types d'intégrations: culturelle (distance par rapport à des standard culturels), normative (respect des règles), communicative (fondée sur les échanges entre groupes) et fonctionnelle (niveau d'interdépendance dans les activités économiques) (1951). A titre d'exemple, pour caractériser un groupe sur l'axe de l'intégration communicationnelle, sa liste d'indicateurs contient des éléments tels que le pourcentage de personnes socialement isolées ou le taux de suicides.

Malgré la variété des critères qui peuvent être pris en compte et qui varient par ailleurs en fonction des périodes historiques ou des contextes géographiques, on voit progressivement apparaître, deux types de logiques dans les processus d'intégration: structurelles et culturelles, au sens large (Alba et Nee 1997). Comme le relèvent Philippe Wanner, Anna Neubauer et Joëlle Moret, l'intégration «structurelle» désigne «l'insertion ou la dispersion à travers la structure de classe de la société d'accueil (en termes de types d'occupations professionnelles et de formation par exemple)» (2002: 8). L'intégration «culturelle» s'applique quant à elle à l'ensemble des transformations culturelles (modes de vie quotidienne, systèmes de valeurs, langue parlée, religion, etc.).

Le consensus au sujet du caractère multidimensionnel de l'intégration, envisagée sous l'angle différencialiste, s'accompagne d'une reconnaissance du caractère souvent partiel des processus et de la non-corrélation entre leurs composantes. L'homogénéisation peut ne se réaliser que sur certains points. Les recherches menées par Milton Gordon mentionnent à ce titre le cas des communautés noires aux USA, qui possèdent tous les traits de la culture dominante, mais font l'objet de discriminations multiples et occupent une position en retrait sur l'échelle sociale. La combinaison des dimensions peut dès lors aboutir à une grande variété de scénarii. La superposition des axes structurels et culturels, proposée par Etienne Piguet conduit ainsi à distinguer quatre modalités (fig. 3), selon les caractéristiques des processus (2004):

- le modèle de l'assimilation se caractérise par un effacement des différences autant d'un point de vue structurel que culturel;
- le modèle multiculturaliste repose sur le maintien de certaines spécificités culturelles tandis que l'intégration structurelle tend à aboutir;
- le modèle de la marginalisation caractérise la situation inverse où «les différences culturelles s'estompent sans qu'une convergence structurelle se produise» (2004: 145);
- enfin, si ni l'intégration culturelle ni l'intégration structurelle ne se réalisent, on se retrouve dans une logique ségrégative qui aboutit à la formation de minorités ethniques occupant en principe une position en retrait sur l'échelle sociale et perpétuant des spécificités ethniques fortes.

Figure 3: Exemples de combinaisons entre les composantes structurelles et culturelles de l'intégration



Source: Piguet (2004)

La reconnaissance du caractère multidimensionnel de l'intégration s'accompagne par ailleurs d'une réflexion sur la diversité des leviers sur lesquelles repose le processus. De ce point de vue, de très nombreux éléments ont été identifiés selon les contextes comme la langue (communication), le travail (promotion du statut social) ou l'école (enseignement des règles). A ce titre, la pratique sportive – qui en soi pourrait fonder une dimension de l'intégration – est aussi souvent cité comme un instrument d'intégration favorisant l'apprentissage de règles ou facilitant le ralliement à des traits identitaires.

iii. Les géométries variables de l'homogénéisation

Le troisième type de développement suscité par la réflexion «différencialiste» concerne le sens dans lequel s'opère le rapprochement des caractéristiques des populations en présence. Dans l'optique de l'Ecole de Chicago, l'intégration (désigné par le terme d'assimilation) apparaît comme un processus nettement asymétrique qui repose en fin de compte sur la dissolution progressive des spécificités du groupe migrant minoritaire qui se fond complètement dans le courant majoritaire. Cette conception peut être remise en cause pour au moins deux raisons.

Tout d'abord, parce que, comme nous venons de le mentionner plus haut, l'intégration renvoie à un processus multidimensionnel qui suppose une lecture à plusieurs niveaux. L'intégration peut dès lors se réaliser sur un plan tandis que certains traits caractéristiques peuvent se maintenir sur un autre.

Ensuite, parce qu'il s'agit aussi de tenir compte de l'influence que les migrants exercent sur la société d'accueil en important par exemple des pratiques qui peuvent bousculer les standards en vigueur au sein de celle-ci. Le processus d'homogénéisation de l'ensemble s'opère alors dans une logique d'actions réciproques modifiant les caractéristiques du groupe majoritaire et le mouvement de convergence se produit dans les deux sens. De ce point de vue, des réflexions sur les mécanismes d'influence mutuelle ont par exemple été développés dans la littérature abordant l'intégration sous l'angle de la créolisation (Palmie 2006), de l'hybridisation (Werbner et Modood 1997) ou des identités multiples (De la Barre 2006). Il apparaît en outre que la question peut tout à fait se poser dans le sens inverse. L'homogénéisation se réalise en effet parfois globalement au détriment des spécificités d'un groupe majoritaire, en particulier quand le pouvoir est aux mains d'une minorité. C'est notamment ce qui se produit quand on envisage l'intégration de populations dans un contexte de colonisation (Bancel et Blanchard 2006; Kakou 2007).

De manière plus générale, le sens de ces processus dépend très largement d'enjeux de pouvoir qui se tissent au sein d'ensembles sociaux donnés. A ce titre, il faut encore tenir compte de la position et de l'attitude des acteurs en présence: dans le cas d'une migration classique, cela signifie autant celles du groupe migrant que celles de la société d'accueil. L'intégration possède en outre une dimension subjective qui renvoie par exemple à la manière de définir l'Autre et d'envisager la

différence. L'analyse des processus peut donc se focaliser sur la manière dont les acteurs en présence identifient l'altérité et fixent des seuils à partir desquels celle-ci deviendrait imperceptible, signifiant alors une intégration ressentie comme achevée. Dans cet ordre d'idées, si la perspective différencialiste associe l'intégration à un processus d'homogénéisation, celle-ci peut avoir des limites. Selon le contexte, le maintien d'un certain niveau de diversité peut être valorisé et considéré par les acteurs en présence comme une richesse. Ce genre de réflexion trouve notamment sa place dans les recherches qui s'intéressent à l'intégration sous l'angle des politiques migratoires qui reflètent des projets de société à géométrie variable (Geddes 2003). De ce point de vue, la littérature distingue par exemple des modèles d'intégration à dominante assimilationniste, en vigueur notamment dans une France «républicaine», à des modèles multiculturalistes qui prônent le maintien d'une certaine diversité et reconnaissent une convergence plus symétrique des caractéristiques des populations en présence, tels qu'appliqués en Grande-Bretagne.

c. Les limites de l'approche différencialiste

Dans la perspective différencialiste, l'intégration est donc envisagée sous l'angle du couple altérité/ressemblance. L'incorporation d'une population dans un ensemble social plus large conduit dans cette perspective à un processus d'homogénéisation dont la durée est variable. Pendant longtemps, les tenants de cette approche ont adopté un point de vue assimilationniste, souvent jugé comme ethnocentrique et trop simplificateur. Toutefois, les générations de chercheurs qui se sont succédées ont permis d'approfondir cette conception avec des réflexions portant notamment sur les étapes, sur le caractère multidimensionnel et sur la réciprocité des processus.

Grâce à ces avancées, on dispose désormais d'un cadre de référence plus flexible qui s'adapte à des contextes et des situations variées. Il se révèle notamment très utile pour décrire et analyser l'incorporation de populations clairement identifiées comme des personnes issues de la migration. Malgré l'enrichissement indiscutable des réflexions, l'approche différencialiste soulève pourtant toujours un problème fondamental en raison du caractère quasi illimité des critères de diversité

que l'on peut identifier dans n'importe quelle société, que ce soit au niveau des individus ou des groupes. De ce point de vue, la seule définition d'éléments de différenciation ou d'identification de groupes de population présente, de par son caractère subjectif et partial, d'évidentes limites. L'exercice de classification d'individus peut d'ailleurs même être considéré en soi comme une entreprise de normalisation, même lorsqu'il est réalisé dans une optique a priori neutre et purement analytique. Il conduit en outre à regrouper des personnes qui peuvent aussi avoir entre eux des profils très différents, et n'est en aucun cas garant d'homogénéité (Wimmer 2007).

L'intégration se heurte dès lors à une difficulté plus générale à articuler les échelles individuelles et collectives, ce qui entraîne deux types de conséquences. D'une part, il apparaît impossible de définir dans l'absolu, un individu type intégré, en particulier à l'échelle individuelle, car ce dernier n'existe pas (Piguet 2005). D'autre part, il est illusoire de déterminer l'aboutissement final d'un processus d'intégration, toute société étant par nature hétérogène et diversifiée. Ainsi, on pourra toujours se poser la question que soulève Dominique Schnapper: «être intégré, oui mais dans quoi?» (2007). Se fonder uniquement sur des différences difficiles à saisir et à interpréter s'avère donc une démarche, qui peut être utile, mais qui n'est en soi pas suffisante. De ce point de vue, la deuxième grande approche de l'intégration, l'approche relationnelle se révèle plus robuste et offre un cadre de départ mieux adapté à l'étude du rôle intégrateur d'un lieu comme le stade de football. Toutefois, il n'est évidemment pas question de rejeter en bloc ce que nous venons d'évoquer dans les pages qui précèdent. Bien au contraire, même si nous adoptons au final une approche relationnelle, plusieurs des éléments que nous venons de passer en revue vont nous servir à formaliser la grille d'analyse de l'intégration. A cette fin, des éléments concernant la durée, le caractère multidimensionnel ou la géométrie variable des processus pourront être très utiles pour décrire la portée des relations interpersonnelles. Ainsi, dans le contexte d'une recherche portant sur le spectacle sportif, le caractère récurrent et répétitif des matchs de football introduit nécessairement une logique temporelle à l'interaction entre les spectateurs.

3. Les approches relationnelles de l'intégration

Alors que l'approche différencialiste envisage prioritairement l'intégration sous l'angle de l'altérité, l'approche relationnelle s'intéresse au mécanisme de mise en relation de groupes ou d'individus. Cette approche tient compte du caractère hétérogène d'une société moderne dont le fonctionnement même repose sur la division des tâches et la complémentarité de ses membres. Dans cette perspective, l'intégration sociale, renvoie aussi de manière plus générale à la question du «lien social» qui ne constitue rien de moins qu'une des problématiques fondatrices pour les sciences sociales. Au XIXe siècle, les révolutions industrielles et démocratiques ainsi que les profondes transformations qui caractérisent les sociétés occidentales ont suscité des réflexions sur le «vouloir vivre ensemble» chez des grandes figures comme Ferdinand Tönnies et Emile Durkheim (Rhein 2003). Il apparaît donc difficile d'envisager l'intégration dans son approche relationnelle sans évoquer en quelques lignes l'influence de leurs travaux.

Etant donné que le lien social fonde une problématique touchant aussi bien les individus que les ensembles sociaux qu'ils forment, le rappel de ces fondements doit par ailleurs s'accompagner d'un retour sur les manières de concevoir les rapports entre ces deux types d'objets. Une fois ces éléments posés, il s'agit de dresser un tableau récapitulant comment les interdépendances peuvent être analysées et quantifiées. Les réflexions menées récemment sur le capital social ouvrent de ce point de vue des perspectives très intéressantes pour notre démarche, en particulier lorsqu'il est question plus loin d'analyser les processus à l'échelle de lieux.

a. L'invention du «lien social»

Comme nous venons de le relever plus haut, le XIXe siècle a été en Europe le théâtre de profondes transformations sociales accompagnant les révolutions industrielles et démocratiques. Celles-ci ont soulevé des questions – qui ont pleinement contribué au développement des sciences sociales – sur ce qui pouvait réunir les individus ou sur les relations plus générales qui se tissent entre individus, communautés et sociétés. En Allemagne, une des figures les plus marquantes qui s'interroge sur ces

relations est celle de Ferdinand Tönnies. Dans son ouvrage *Gemeinschaft und Gesellschaft*, publié en 1887, mais qui ne connaîtra le succès qu'une vingtaine d'années plus tard, il formule, à partir d'une approche psychologique, une réflexion théorique où il oppose deux types de configurations sociales: la *Gemeinschaft* (la communauté) et la *Gesellschaft* (la société).

La première, la *Gemeinschaft*, se caractérise par un principe d'unité absolue. Elle rassemble les individus à travers un puissant consensus (*Verständnis*) dicté par des logiques instinctives et organiques (*Wesenwille*) qui reposent sur les liens de sang ou l'amitié. La famille, le voisinage ou la corporation sont autant d'exemples de «communautés». La deuxième forme, la *Gesellschaft*, repose sur l'action rationnelle des individus. Ceux-ci tissent entre eux des liens souvent éphémères commandés par l'intérêt de chacun. De ce point de vue, l'entreprise économique est le prototype même de «l'association en *Gesellschaft*» (Cusset 2007).

Selon Tönnies, l'avènement du capitalisme est à l'origine de la forte expansion des logiques sociales relevant de la *Gesellschaft*. Ce processus est en outre considérablement renforcé par la croissance démographique. L'augmentation de la taille des «agrégats sociaux» qui en résulte aboutit à des groupes dont la taille est désormais souvent trop grande pour que des relations proches et intimes, relevant de la *Wesenwille*, puissent s'y développer de manière généralisée.

Or, l'affaiblissement des «unions en *Gemeinschaft*» au profit des «associations en *Gesellschaft*» pose problème (Cusset 2007). En effet, ces dernières sont au centre de tensions incessantes en raison des intérêts fluctuants et souvent contradictoires des uns et des autres. Un organe de contrôle fort, ici l'Etat, est par conséquent nécessaire pour assurer la paix civile. Dans cette perspective, quelque chose qui pourrait relever de «l'intégration sociale» (même si ce terme n'est pas énoncé par Tönnies) repose en grande partie sur l'établissement de normes codifiées et de lois visant à réguler ou normaliser les rapports entre les individus et à garantir ainsi la cohésion d'un ensemble sous la menace permanente de l'implosion.

On retrouve des idées du même ordre dans les travaux d'Emile Durkheim. Ses deux ouvrages majeurs, *De la Division du travail social*, publié en 1893, et *Le Suicide*, publié en 1897, analysent en effet largement ce qui peut rassembler les individus, en s'appuyant, contrairement à Tönnies, sur une démarche empirique. Dans la première des deux pu-

blications, il tente de décrypter les enjeux sociaux qui se cachent dans l'évolution du droit. Le sociologue français identifie pour ce faire deux formes de solidarité qui rappellent à plus d'un titre les formes d'organisations sociales énoncées par Tönnies: une solidarité d'ordre «mécanique» et une solidarité à caractère «organique».

La solidarité mécanique repose essentiellement sur la ressemblance entre les individus que ce soit du point de vue de leurs croyances, de leurs valeurs ou de leurs pratiques. Cette forme de solidarité renvoie à des sociétés primitives où les fonctions sociales des individus sont très peu différenciées. La solidarité organique repose quant à elle sur les nécessaires complémentarités qui se dessinent dans des sociétés plus complexes où les rôles de chacun sont diversifiés. Le passage d'une société fondée sur une solidarité mécanique à une société fondée sur une solidarité organique se lit à travers le passage d'une justice dominée par un droit répressif, dont l'action est commandée par la morale, à une justice restitutive qui vise à remettre les choses en place et à réparer des préjudices liées aux interactions entre les individus. Ainsi, dans un contexte marqué par «l'augmentation morale et matérielle» de la société (c'est à dire la multiplication des échanges et l'accroissement de la population),

> l'ensemble des relations soumises à une réglementation pénale ne représente donc que la plus petite fraction de la vie générale, et, par conséquent, les liens qui nous attachent à la société et qui dérivent de la communauté des croyances et des sentiments sont beaucoup moins nombreux que ceux qui résultent de la division du travail (Durkheim 1893: 119).

A l'instar de Tönnies, Durkheim voit dans les changements des logiques de solidarité, une menace potentielle pour le lien social, qu'il identifie notamment, dans son deuxième ouvrage, à travers l'évolution des formes de suicide. Pour lui le fait de se donner la mort n'est pas une simple pathologie individuelle mais constitue un phénomène social et collectif complexe. Il représente par ailleurs un excellent indicateur traduisant des défaillances dans les processus de socialisation.

Pour le sociologue Philippe Besnard, les processus de socialisation décrits par Durkheim relèvent en fait de deux logiques différentes: celle de la régulation et celle – c'est donc ici que le terme apparaît – de l'intégration (1984). Le premier processus, la régulation sociale, repose sur le contrôle des passions individuelles par la société qui impose une autorité morale et fait ressentir la hiérarchie sociale qui s'y dessine

comme légitime et juste. Parmi les quatre grands types de suicides identifiés par Durkheim, le suicide fataliste, apparaît de ce point de vue comme la conséquence de «règlementations» trop contraignantes. Celles-ci poussent les individus qui ne parviennent pas à s'y conformer à mettre fin à leurs jours (par exemple les femmes qui ne peuvent pas avoir d'enfants). A l'inverse, l'affaiblissement des normes sociales et la perte des repères rendent difficile pour les individus la conscience de leurs limites et dès lors aussi de la satisfaction de leurs désirs, ce qui peut les conduire au suicide anomique.

Le second processus, l'intégration sociale, passe quant à lui par des interactions fréquentes, par l'existence de passions uniformisées et la poursuite de buts communs. Lorsque l'intégration sociale est excessive, elle conduit au suicide altruiste. Dans ce cas, les groupes prennent à ce point l'ascendant sur l'individu que celui-ci en vient à perdre sa propre personnalité et peut se donner la mort pour le bien de la communauté. L'exemple classique est celui des militaires se sacrifiant pour leur compagnie. Ce type de suicide s'oppose à une forme liée à une intégration sociale déficiente. Comme l'égoïsme est «cet état où le moi individuel s'affirme avec excès en face du moi social et aux dépens de ce dernier», on peut donner «le nom d'égoïste au type particulier de suicide qui résulte d'une individuation démesurée» (1897: 69).

Durkheim constate à travers des analyses statistiques et cartographiques que dans la société moderne et industrialisée, les suicides altruistes et fatalistes deviennent très rares et font place aux suicides anomiques et égoïstes dont le nombre explose. Pour le sociologue français cette tendance confirme l'instabilité d'une société dont les logiques de cohésion reposent désormais sur une solidarité organique qui ne se crée plus de manière instinctive et automatique, malgré les rapports de complémentarité nés de la division du travail, et qui lui fait encourir un risque d'implosion. Il apparaît donc nécessaire d'agir autant en renforçant l'apprentissage de normes (notamment par l'éducation), qu'en créant du lien et en rendant plus consistants les groupes auxquels se rattachent l'individu (en particulier ceux qui relèvent de la sphère professionnelle).

b. Des rapports entre individus et société à l'analyse des interactions

Comme nous venons de le voir, les travaux de Durkheim laissent apparaître deux processus de socialisation: le premier, la régulation, étant imposé «par le haut» et le second, l'intégration, centré sur les individus. Cette différenciation reflète une conception qui fait des individus et des sociétés deux entités a priori distinctes. Or cette vision pose problème dans la mesure où l'intégration sociale s'inscrit toujours dans un rapport ambigu et complexe entre individus et sociétés.

La question des rapports qui lient ces deux types d'entités renvoie en fait à l'une des grandes controverses historique des sciences sociales. Pendant longtemps, comme le rappelle Roger Chartier dans l'avant-propos de *La société des individus* de Norbert Elias, deux approches diamétralement opposées ont dominé les discussions (Elias 1991). La première, dans laquelle se place Durkheim, considère les individus et la société comme deux types d'objets indépendants. L'échelle d'analyse pertinente est la société qui constitue une grande machine à travers laquelle on peut comprendre et expliquer les actions individuelles (holisme). Pour la seconde conception, à laquelle on rattache par exemple Max Weber, seules les études menées à l'échelle des individus ont du sens, la société étant une métaphore qui n'existe qu'à travers ces derniers (individualisme méthodologique). Dans cette perspective, tout ensemble social représente d'abord l'agrégat de caractéristiques individuelles.

Toutefois, comme le montre Elias, ce débat est stérile. Pour lui, c'est l'interaction dynamique des individus qui constitue le fondement de la société. Cette dernière n'est par conséquent ni extérieure, ni supérieure à eux. De son point de vue, la notion centrale qu'il développe est celle d'interdépendance. Il la clarifie au moyen d'une analogie à une partie d'échec au cours de laquelle:

> Toute action accomplie dans une relative indépendance représente un coup sur l'échiquier social, qui déclenche infailliblement un contrecoup d'un autre individu (sur l'échiquier social, il s'agit en réalité de beaucoup de contrecoups exécutés par beaucoup d'individus) limitant la liberté d'action du premier joueur (Elias 1985: 152-153).

Pour comprendre un ensemble social, il s'agit dès lors de raisonner en termes de «configurations» que représentent les formes spécifiques d'interdépendance qui unissent des individus. Elias fait à nouveau appel à une métaphore pour l'expliciter:

> Que l'on se représente pour symboliser la société un groupe de danseurs […], les pas et les révérences, tous les gestes et tous les mouvements qu'effectue chaque danseur se règlent entièrement sur ceux des autres danseurs et danseuses. Si l'on considérait séparément chacun des individus qui participent à cette danse, on ne comprendrait pas la fonction des mouvements. La façon dont l'individu se comporte en l'occurrence est déterminée par les relations des danseurs entre eux. Il n'en va pas très différemment du comportement des individus en général. Que leur rapport soit celui d'amis ou d'ennemis, de parents à enfants, de mari et femme ou bien de seigneur à serf, de roi à sujets, de directeur à ses employés, le comportement qu'adoptent les individus est toujours déterminé par des relations anciennes ou présentes avec les autres. (Elias 1991: 55-56).

Les idées défendues par Norbert Elias contribuent indiscutablement à renouveler la lecture d'un processus comme celui de l'intégration. En effet, l'analyse des interdépendances et des configurations ouvrent deux perspectives par rapport aux discussions qui précédent: celle d'envisager simultanément les individus et les ensembles sociaux dans lesquels ils s'inscrivent; et celle de placer la dynamique des interactions au centre de la réflexion. Dans cette optique, l'intégration peut être interprétée comme un mécanisme de mise en relation aboutissant à la constitution puis à la stabilisation d'un modèle d'interdépendance spécifique.

A l'instar de Norbert Elias, de nombreux auteurs ont placé l'interaction au centre de leurs propos, formalisant ainsi une approche relationnelle de l'intégration. De manière schématique, les interactions ont ici été successivement appréhendées sous trois angles qui se complètent: formel, structurel et quantitatif.

i. La forme des interactions

L'approche formelle s'intéresse à la manière dont les individus interagissent les uns avec les autres. Ce type d'analyse remonte au début du XXe siècle, lorsque Georges Simmel décrit les relations insignifiantes que l'on peut observer dans un contexte aussi anodin que celui d'un hall d'hôtel (Vandenberghe 2001). Celui-ci montre à ce propos que les formes de l'interaction varient selon le contexte structurel dans lequel elles se déroulent. Ainsi la qualité des relations entre individus peut être très différente dans un groupe de grande taille que dans un autre de taille réduite.

La forme des interactions est également au centre des propos des chercheurs qui, dans les années 1930, sous l'impulsion d'Herbert Mead fondent l'interactionnisme symbolique. Plus tard, les travaux d'Erving

Goffman se sont largement étendus, notamment dans son ouvrage *La mise en scène de la vie quotidienne*, sur le sens que l'on peut donner aux règles de vie en public (1959). Dans les rapports entre individus, le quotidien se caractérise en effet par d'innombrables routines – parmi lesquelles il distingue par exemple des rites confirmatifs ou des rites réparateurs – qui traduisent certains aspects du lien social. Comme ces routines relèvent très largement de normes collectives, elles reflètent en fait des logiques culturelles spécifiques. Le respect de ces conventions peut par conséquent être considéré comme un critère de distinction entre des individus ou des groupes. En se focalisant sur la forme des interactions, on retombe alors sur une approche plus différencialiste de l'intégration.

ii. La structure des interactions et la position dans les réseaux

Une autre manière d'envisager les interactions dans une problématique qui renvoie à l'intégration consiste à étudier leurs caractéristiques structurelles. Cette perspective ouvre elle-même deux voies distinctes. La première voie s'intéresse à l'identité des personnes avec qui on entretient des contacts. La seconde se concentre sur la structure des réseaux.

Les analyses de la sociabilité des individus s'inscrivent par exemple dans le registre de la sociométrie, développée dès les années 1930 par Jacob Lévy Moreno. Les méthodes formulées par ce dernier consistent à demander aux membres d'un groupe qui il désignerait parmi les autres membres du groupe pour réaliser une action dans un cadre donné. Elle sert à mettre en évidence des mécanismes d'affinités ou de répulsion, en confrontant les réponses avec des critères sociodémographiques. L'intérêt porte ici sur l'ensemble des relations directes. De ce point de vue, l'analyse des réseaux égocentrés a souvent été utilisée pour mesurer le degré de mixité qui caractérise les relations interpersonnelles.

Progressivement, le contexte dans lequel ces analyses sont effectuées a été étendu. Si Moreno limite ses premières études au cadre d'un pensionnat de jeunes filles à New York, le projet *Relations de la vie quotidienne* initié par l'INSEE en France en 1997 porte sur 6'000 ménages représentatifs de la population. A cette occasion, pour les personnes participant à l'enquête, il s'agit de reporter systématiquement dans un carnet, durant plusieurs semaines, toutes les personnes avec qui elles ont eu une discussion amicale de plus de cinq minutes (Pan Ké Shon 1998).

Les méthodes sociométriques ont depuis souvent été mobilisées dans des problématiques s'intéressant au statut de certains groupes. En Suisse,

l'étude menée par Andreas Wimmer à Bâle, Berne et Zurich, dans des quartiers à forte population immigrée relève de ce type de démarche, y associant en outre une dimension géographique (2003). L'objectif poursuivi par ce dernier est notamment de déterminer, à partir d'entretiens, si la concentration spatiale et ethnique s'accompagne d'un processus d'isolement social ou au contraire peut stimuler l'interaction, et dans ce cas avec quels types d'individus ou de groupes. En s'appuyant sur des questions visant à «générer des noms», l'étude vise à identifier les réseaux et la manière dont les personnes interrogées décrivent et classent leurs contacts.

L'analyse de réseaux égocentrés a également été mobilisée pour mesurer, parmi des populations migrantes, le maintien de liens transnationaux avec les pays d'origine. Dans une étude menée à Neuchâtel, Janine Dahinden distingue de cette manière plusieurs degrés de «transnationalité de réseaux» correspondant à des profils différents (2009). Ainsi, les personnes qui n'ont en proportion que peu de contacts avec l'étranger sont généralement nées en Suisse ou y vivent depuis longtemps et elles possèdent le passeport helvétique. A l'autre extrémité du spectre des possibilités,

> le groupe qui montre la plus forte «transnationalité de réseau» est composé de personnes nées à l'étranger, qui ont vécu dans différents pays, qui disposent d'un niveau de formation élevé et qui ne sont pas entrée en Suisse par la voie de l'asile (Dahinden 2009: 46).

La seconde voie s'intéresse à la position des individus ou groupes à l'intérieur de réseaux. Elle s'inscrit par exemple dans le sillage des réflexions développées à partir des années 1950 sur la base des théories des graphes. Celles-ci proposent des outils de représentation graphique et des calculs matriciels qui permettent de calculer le caractère central ou marginal de la position occupé par un individu. A l'instar des recherches menées par Stanley Milgram sur les «degrés de séparation», on peut dès lors mesurer la distance moyenne en termes d'interconnexions, qui séparent deux personnes qui ne se connaissent pas à l'intérieur d'un ensemble social donné (1967). De manière générale, plus ce nombre est petit, plus la cohésion semble forte.

Plus tard, des conclusions analogues apparaissent dans les travaux menés par Mark Granovetter sur la force des liens faibles (1973). Selon le sociologue américain, les relations qui se tissent entre les individus représentent des intensités variables. Les personnes qui se côtoient tous

les jours et sont très intimes forment un lien fort. Celles qui se rencontrent occasionnellement constituent un lien faible. Les réseaux que dessinent deux individus qui entretiennent entre eux un lien fort se recoupent très nettement. Les liens faibles permettent de ce fait d'ouvrir des portes vers de nouvelles sphères de sociabilité très utiles quand il s'agit d'accéder à certaines ressources. Ils constituent des «ponts locaux» entre des réseaux. Dans une communauté, la diffusion d'informations se fait surtout grâce aux liens faibles. A partir d'enquêtes menées auprès d'ouvriers de la région de Boston, Granovetter montre par exemple qu'il est plus fréquent de trouver un emploi grâce à des contacts occasionnels que grâce à des amis (1973: 1371). Articulant des réseaux à différentes échelles, les liens faibles seraient garants de cohésion sociale:

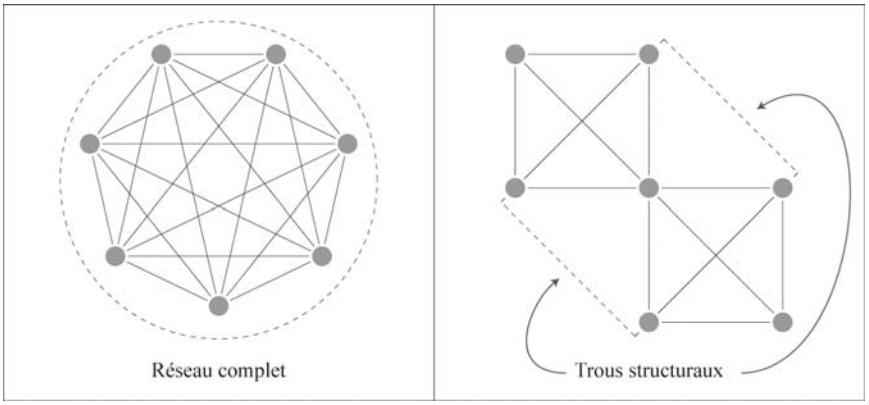
> weak ties, often denounced as generative of alienation […] are here seen as indispensable to individual's opportunities and to their integration into communities; strong ties, breeding local cohesion, lead to overall fragmentation (1973: 1378).

Les théories développées plus récemment par Ronald Burt s'inscrivent dans le même registre. Celui-ci énonce le concept de trou structural pour décrire les espaces vides qui existent entre deux ensembles de relations (1992). A l'intérieur d'un réseau, des relations sont redondantes si elles permettent d'accéder aux mêmes ressources. Les trous structuraux se forment quant à eux autour de relations non redondantes. Ils offrent une position stratégique à celui qui l'occupe lui permettant de jouer un rôle d'intermédiaire entre deux tiers non connectés. Burt distingue ainsi des réseaux riches en trous structuraux, où les relations non redondantes sont nombreuses, et des réseaux «complets», où tous les éléments sont interconnectés entre eux et dessinent un ensemble de relations totalement redondantes. Selon Burt, si les trous structuraux favorisent les aspirations individuelles, le modèle du réseau complet s'avère plus efficace à l'échelle du groupe car il y augmente le niveau de confiance et la connaissance des compétences respectives (2005).

Les travaux de Burt s'inscrivent dans une analyse économique qui s'intéresse par exemple à l'efficacité des entreprises. Elles ne concernent pas directement la question de l'intégration sociale. Mais elles s'appuient sur deux types de développements qui peuvent être particulièrement utiles par rapport à celle-ci. Les premiers cherchent à mesurer les confi-

gurations à l'aide notamment d'indicateurs de contrainte structurelle[4]. Les seconds consistent à envisager la forme du réseau comme une ressource potentielle[5]. Avec ces deux types de démarches, on bascule en fait vers un registre plus quantitatif.

Figure 4: Réseaux complets et trous structuraux



iii. Les interactions comme ressource quantifiable

La troisième manière d'envisager l'intégration dans une perspective relationnelle consiste à se focaliser sur le nombre et l'intensité des interactions qui caractérisent un ensemble social donné. Dans cette perspective, le lien social va de pair avec la quantité et la densité des relations interpersonnelles qui s'y produisent. L'intégration peut être envisagée comme un processus fondé sur la multiplication et le renforcement des interactions entre individus et/ou groupes. Celles-ci constituent dès lors une ressource et leur accumulation conduit à la formation d'un capital: le «capital social».

[4] Ce dernier tend vers zéro lorsqu'il y a très peu de contacts redondants et atteint une valeur maximale lorsqu'il existe des relations entre tous les individus.

[5] Celle-ci doit être envisagée différemment selon l'échelle sur laquelle on se place. Burt distingue de ce fait, un capital social de premier ordre qui renvoie à la «performance» d'un individu et un capital social de deuxième ordre qui s'applique à celle d'une équipe dans son ensemble.

Le concept de capital social, déjà évoqué par Ronald Burt, possède lui-même plusieurs définitions. Celles-ci dessinent deux grandes écoles. La première considère le capital social comme un bien qui s'applique à des individus ou des groupes pris séparément. Il s'inscrit de ce fait dans des logiques de compétition et de rapports de pouvoirs. Pour Pierre Bourdieu, le capital social fait partie d'un ensemble de quatre types de capitaux (économique, culturel, social et symbolique) qui permettent à un individu d'obtenir des avantages sociaux. Il représente

> l'ensemble des ressources actuelles ou potentielles qui sont liées à la possession d'un réseau durable de relations plus ou moins institutionnalisées d'interconnaissance et d'interreconnaissance (1980: 2).

Le capital social est donc d'une certaine façon le «carnet d'adresses» que l'on peut mobiliser pour obtenir des biens, des services ou des renseignements qui servent à progresser dans une hiérarchie sociale. A l'instar des autres formes de capitaux, il représente toutefois une ressource qui n'est pas illimitée et qui tend à susciter des convoitises. L'accumulation du capital social s'opère donc aussi au détriment d'autrui et constitue de ce fait un facteur d'inégalité. En ce sens il participe à des mécanismes d'exclusion peu compatibles avec des idéaux «intégrateurs».

La seconde définition envisage au contraire le capital social comme un bien collectif qui relève d'un intérêt plus général et qui s'applique à des structures sociales prises dans leur ensemble. Dans cette perspective, James Coleman propose la définition fonctionnelle suivante:

> it is not a single entity, but a variety of different entities, having two characteristics in common: they all consist of some aspect of a social structure, and they facilitate certain actions of individuals who are within the structure (1994: 302).

Pour Coleman, une structure sociale possède en effet toute une série d'attributs comme les formes d'attentes et d'obligations réciproques, les canaux de diffusion de l'information ou les normes et règlementations. Ces caractéristiques modèlent des mécanismes de contrôle social qui permettent de limiter l'incertitude entourant l'action individuelle et d'en augmenter l'efficacité. Dans l'optique de Coleman, le contrôle social représente une ressource qui, comme l'indique Sophie Ponthieux, sera d'autant mieux assuré «que la structure est fermée, que les relations y sont denses et les connexions multiples» (2008: 33).

L'effet positif d'un niveau d'interaction croissant est également au centre des théories développées par Robert Putnam. Ses travaux connais-

sent depuis une vingtaine d'années un succès important en raison d'une méthodologie qui vise à mesurer les phénomènes à des échelles agrégées. Celle-ci laisse apparaître de notre point de vue des perspectives très intéressantes pour construire des outils servant à comparer le rôle intégrateur de lieux. Il vaut donc la peine de s'y attarder un moment

c. Robert Putnam et le capital social

A l'instar de Coleman, le capital social de Putnam apparaît aussi comme une ressource collective qui profite aux individus. Dans une large mesure, celui-ci correspond à du lien social quantifié qui possède certaines vertus. Il se définit de manière très simple comme «l'ensemble des relations interpersonnelles et les normes de réciprocité et de confiance qui en découlent» (2000: 19). A vrai dire, certains auteurs avaient déjà formulé depuis longtemps des définitions similaires à celle de Putnam, mais elles n'avaient eu que peu d'écho et avaient été proposées de manière relativement isolée. A ce titre, Putnam cite lui-même un article rédigé au début du siècle passé par Lyda Hanifan dans lequel apparaîtrait pour la première fois une conception analogue du capital social. Dans ce texte, le capital social renvoie à

> these tangible substance count for most in the daily lives of a people, namely, goodwill, fellowship, mutual sympathy and social intercourse among a group of individuals and families (1916: 130).

Ce capital a une valeur hautement positive puisque

> the community as a whole will benefit by the cooperation of all its parts, while the individual will find in his associations the advantages of the help, the sympathy, and the fellowship of his neighbours (Hanifan 1916: 131).

Tout au long de son article, Hanifan montre que dans le cas d'une communauté rurale de Virginie les écoles sont des lieux essentiels dans le développement de ce capital. Sa conclusion est sans appel:

> first the people must be together. Social capital must be accumulated. The more the people do for themselves the larger will community social capital become, and the greater will be the dividends upon the social investment (1916: 138).

Près de 80 ans plus tard, les contacts qui se tissent entre les individus représentent aussi chez Putnam quelque chose de positif pour le collectif. Ce dernier puise son inspiration de la pensée libérale d'Alexis de Toque-

ville et de ses écrits sur les fondements de la démocratie américaine. Putnam prête par exemple un rôle tout particulier aux associations volontaires qui constituent des traits d'union entre l'individu et l'Etat. Comme le relève Audier,

> *De la démocratie en Amérique* [lui] aurait en effet montré le lien entre les «mœurs» d'une société et l'exercice de la politique: les associations civiques renforcent les «habitudes du cœur» indispensables à la vie de la démocratie (2006: 492).

Pour mieux comprendre les théories proposées par Putnam, on peut brièvement revenir sur son parcours et sur l'évolution de ses théories.

i. La performance institutionnelle des régions en Italie

A partir des années 1970, la carrière de Robert Putnam le conduit en Italie où il mène pendant longtemps des recherches sur le fonctionnement des institutions politiques et de l'administration dans les différentes parties du pays (1993). Dans cette perspective, il cherche à comparer sur plus de deux décennies, les performances institutionnelles mesurées dans une vingtaine de régions. Il constate de ce point de vue un important contraste entre le Nord et le Sud, ce dernier étant en retard à de très nombreux points de vue. En cherchant à expliquer les écarts de développement, il finit par identifier une relation générale entre l'implication civique de la population et la performance des institutions. La première se traduit par la persistance d'une tradition citoyenne plus solide dans les régions du Nord qui se lit à travers des indicateurs telle la participation à la vie politique ou associative et au travers de certaines pratiques citoyennes (la lecture régulière des quotidiens par exemple). Pour Putnam, le civisme est étroitement lié au degré de sociabilité d'une population. Les recherches menées en Italie, l'amènent en outre à la conclusion qu'il existe un lien entre l'intensité de la vie sociale et le développement économique et institutionnel d'entités géographiques. C'est ici qu'apparaît l'idée que le lien social constitue un capital dont les régions ou les pays peuvent tirer profit.

ii. La crise du lien social aux Etats-Unis

Dans les années 1990, il utilise les principaux éléments qui définissent le lien social dans des analyses consacrées aux Etats-Unis. Cette fois, l'approche envisagée est celle d'une analyse de l'évolution dans le temps des pratiques de sociabilité. Les recherches débouchent sur la publication

en 2000 du best-seller *Bowling Alone*. En utilisant des indicateurs du même type que ceux utilisées dans ses précédentes études en Italie, il constate tout d'abord que les deux premiers tiers du XXe siècle se caractérisent par un renforcement progressif de l'associationisme et de l'engagement civique. De ce point de vue, le «capital social» aurait atteint un âge d'or au cours des années 1960 et 1970.

Depuis, la tendance s'est nettement inversée. Pour illustrer ce changement, Putnam part de l'exemple de la pratique du bowling. Alors que ceux qui s'y rendent sont plus nombreux que trente ans auparavant, les clubs comptent quant à eux de moins en moins de membres. De ce point de vue, les pratiques associatives et collectives sont remplacées par des pratiques plus individualistes. Dans le même ordre d'idées, Putnam envisage alors successivement une batterie d'autres indicateurs qui tendent presque tous vers la même conclusion. Il constate ainsi non seulement un recul de l'engagement politique, de la participation à des associations volontaires ou des pratiques religieuses, mais également l'affaiblissement des liens sociaux informels (toutes les activités de loisirs qui impliquent de faire quelque chose avec quelqu'un) et d'une manière plus générale, une diminution de l'altruisme et de la tolérance tandis que les indices reflétant des attitudes de «mauvaise foi» et de méfiance progressent.

Putnam propose alors un diagnostic des causes de l'affaiblissement du lien social. Parmi les explications possibles, il décèle ainsi à tour de rôle la pression croissante du temps et de l'argent, le fait que les femmes travaillent plus, mais aussi l'étalement urbain et la mobilité croissante des populations ou encore les nouvelles technologies et les mass medias (en particulier la télévision). Mais, au-delà de toutes ces pistes, il y aurait surtout en amont un changement plus profond lié à l'évolution des systèmes de valeurs et des mentalités, débouchant sur un «changement de génération».

Malgré les conclusions pessimistes de *Bowling Alone*, Putnam affiche une volonté d'identifier de nouvelles manières de rétablir la confiance entre les individus. C'est l'un des objectifs fixés par le programme Saguaro Seminar qu'il contribue à créer au sein de l'Université de Harvard. Les travaux menés dans cette perspective débouchent sur une nouvelle publication, *Better Together*, qui propose la description d'une douzaine d'initiatives citoyennes qui ont permis de réactiver le lien social, tel un projet artistique participatif dans un vieux chantier naval à Portsmouth

ou le développement d'un forum en ligne devenu le point de rencontre de certains habitants de San Francisco (Putnam 2003). Les exemples développés dans l'ouvrage montrent, d'une part que la création de liens sociaux demande du temps et des efforts, et d'autre part, que le capital social implique que les individus se côtoient et se connaissent personnellement les uns les autres, ce qui rend le principe nécessairement local, point sur lequel nous reviendrons plus loin.

iii. La diversité et les composantes du lien social

Depuis *Bowling Alone*, Putnam a poursuivi ses réflexions sur les causes du recul du lien social. A ce titre, dans un article plus récent qui a déjà fait couler beaucoup d'encre, il analyse les effets de la diversité de la population engendrée, dans un pays comme les Etats-Unis, par une immigration croissante (Putnam 2007).

Pour comprendre le fondement de sa réflexion, il faut revenir sur une distinction importante utilisée par Putnam dont les principes sont repris par Michael Woolcock et Deepa Narayan dans une synthèse théorique sur le capital social (2000). Ce dernier se décompose en effet en au moins deux facettes distinctes: le capital social de type *bonding* («soudant») et celui de type *bridging* («reliant»)[6]. Le premier se crée entre des individus qui affichent un point commun; le second, entre des personnes qui, pour une raison ou une autre, ne se ressemblent pas (Putnam 2007: 143). Du point de vue communautaire, le capital social de type *bridging* semble avoir plus de valeur que le *bonding*. En effet, ce dernier peut aussi être de nature à créer des antagonismes avec des individus extérieurs au groupe en stimulant une loyauté intragroupale. Ainsi, comme l'indique Putnam, «we might expect negative external effects to be more common with this form of capital» (2000: 23). On peut toutefois remarquer d'entrée que la distinction entre *bridging* et *bonding* n'est pas toujours aussi évidente. En effet, il convient de relever, en suivant Jean Houard et Marc Jacquemain, que «beaucoup de groupes ou de réseaux peuvent être considérés comme *bonding* sous un aspect et *bridging* sous

[6] Certains auteurs ont encore affiné cette typologie en distinguant le *bridging social capital*, fondé sur les liens «horizontaux» entre personnes différentes mais dont le statut économique est identique, et le *linking social capital*, qui renvoie aux liens «verticaux» entre individus occupant des positions distinctes sur l'échelle sociale (Middleton, Murie et Groves 2005).

un autre» (2006: 16). La définition du type de lien auquel on fait face a donc la plupart du temps un caractère tout relatif qui dépend des critères sur lesquels on s'appuie. En formulant des critères d'identification et de classification, on bascule en fait à nouveau, comme nous le verrons plus loin, d'une approche relationnelle vers une approche différencialiste de l'intégration.

L'article de Putnam s'intéresse plus précisément à l'hétérogénéité de la population du point de vue de sa composition ethnique. Pour mesurer les effets de la diversité sur le lien social, il effectue une batterie d'analyses statistiques, à partir de données produites dans le cadre d'un ambitieux programme d'enquête, le *Benchmark Survey 2000*, mené aux Etat-Unis sur un échantillon de plus de 30'000 personnes.

Après avoir multiplié les échelles d'analyse et contrôlé les biais éventuels, dans une démarche qu'il cherche à rendre la plus transparente possible, il aboutit à la conclusion que lorsque la diversité augmente, le lien social tend à s'affaiblir. En d'autres termes, là où la population est très diversifiée, les individus ont moins de contacts et se font moins confiance. Fait plus étonnant, ce recul est général et s'opère autant au niveau des réseaux de type *bridging* que *bonding*. La théorie du «retrait» (*constrict theory*) qui fonde sa conclusion, s'écarte des deux théories les plus souvent défendues jusque-là: celles du «contact» et du «conflit».

Pour la première, formulée notamment, d'après Putnam, à partir d'études menées au sein de l'armée américaine (Stouffer 1949), le contact entre des individus issus de milieux différents permet aux uns et aux autres d'apprendre à se connaître. Il en résulterait une augmentation de la tolérance et de la solidarité interethnique. Dans le même temps, ce rapprochement s'accompagnerait d'une distanciation de l'individu par rapport à «son» groupe d'origine.

Dans la théorie du «conflit», le processus s'opère en sens inverse. Selon un schéma finalement pas si éloigné de celui défini par le modèle du cycle des relations raciales de Robert Park (voir plus haut), la mise en présence de la diversité s'accompagne pour les individus d'un repli sur les groupes formés par affinité élective avec ceux qui leur ressemblent. On constate dès lors un renforcement des réseaux de type *bonding* au détriment de ceux de type *bridging*.

Dans les deux théories, la diversité agit de manière inversement proportionnelle sur les deux types de capital social. Selon la théorie du retrait de Putnam, ils évoluent au contraire de manière parallèle. La mise

en présence de l'altérité entraîne en effet un mécanisme de repli des individus sur eux-mêmes et s'accompagne d'une diminution de l'interaction autant à l'échelle d'un groupe donné qu'entre des groupes différents. De cette manière, elle fait planer une menace générale sur le lien social. Les enseignements que l'on peut en tirer sont dès lors plutôt pessimistes étant donné la progression des facteurs conduisant à l'hétérogénéité, en particulier dans le contexte d'augmentation des flux migratoires. Dans ses conclusions, il rappelle toutefois que ses analyses ont un caractère statique. De ce point de vue, en s'intéressant aux dynamiques et en adoptant une vision à plus long terme, certains processus peuvent apparaître sous un autre jour. Putnam évoque alors des démarches croisant psychologie sociale et histoire (2007: 159). Dans ces domaines, les recherches ont montré que les identités sont des constructions sociales modelables qui peuvent évoluer plus ou moins rapidement. Celles-ci reposent sur des représentations au travers desquelles les individus ou les groupes se reconnaissent ou catégorisent les Autres.

En réponse à la question de la diversité, un des remèdes pourrait dès lors être de promouvoir des lieux, activités ou événements créateurs de nouvelles identités, dans lesquelles des individus aux profils différents se reconnaissent. Ainsi,

> the challenge is best met not by making «them» like «us», but rather by creating a new, more capacious sense of «we», a reconstruction of diversity that does not bleach out ethnic specificities, but creates overarching identities that ensure that those specificities do not trigger the allergic, «hunker down» reaction (Putnam 2007: 163-167).

Putnam définit donc ici, sans le nommer, un processus d'intégration, créateur de lien social, qui repose initialement sur la mise en contact, les relations interpersonnelles, le dialogue puis le partage d'expériences communes. Ce processus permettrait *in fine* de réactiver les mécanismes de réciprocité et de confiance propres au capital social.

iv. Le succès du capital social de Robert Putnam

Les théories développées par Robert Putnam connaissent depuis une quinzaine d'années un succès scientifique et politique retentissant, à un niveau rarement atteint pour des recherches menées dans le champ des sciences sociales. Son concept de capital social a été utilisé par de très nombreuses institutions. Certains pays, comme le Canada (Franke 2005) ont ainsi élaboré des rapports méthodologiques à destination des pou-

voirs publics locaux, régionaux ou nationaux. Dans d'autres Etats, comme l'Australie (ABS 2006), des offices statistiques ont mis sur pied des observatoires du lien social, en récoltant des données et indicateurs se situant dans la lignée des travaux de Putnam. Le concept de capital social a également été adopté par des organismes internationaux comme l'OCDE, la Banque Mondiale ou l'Unesco qui y voient aussi une solution prometteuse et peu coûteuse en matière de développement et de lutte contre les inégalités.

Au-delà de cette dimension étatique et institutionnelle, les travaux de Putnam ont surtout inspiré et alimenté d'innombrables travaux de chercheurs qui ont multiplié les études de cas et contribué à approfondir ses idées. Du point de vue théorique, il existe par ailleurs une kyrielle d'ouvrages et d'articles de synthèse (Woolcock 1998; Fine 2001; Houard et Jacquemain 2006; Häkli et Minca 2008). Cet engouement a permis la constitution de communautés de chercheurs, non seulement à Harvard autour de Putnam lui-même (le Saguaro Seminar déjà cité plus haut), mais également dans d'autres contextes comme le Social Capital Gateway créé en Europe à l'Université de Sienne[7].

Le travail de recherche est par ailleurs stimulé par de nombreuses enquêtes, parfois même commandées par les pouvoirs publics, taillées sur mesure pour fournir des indicateurs compatibles avec la démarche de Putnam. De la même manière, les grands programmes d'enquêtes sociales internationales (comme le World Value Survey ou l'European Social Survey) développent systématiquement des questions en rapport avec le capital social. En outre, la relative flexibilité de ce concept (dans la mesure où, comme nous y revenons plus loin, il porte autant sur la densité de la vie sociale que sur ses conséquences), permet d'utiliser des données a priori non constituées dans cette perspective. En Suisse, les enquêtes «ch-x» (Enquêtes fédérales auprès de la jeunesse) réalisées à intervalles réguliers auprès des jeunes (en particulier auprès des jeunes recrues) contiennent par exemple de nombreux éléments qui peuvent être utilisés pour mesurer le lien social.

Signe le plus manifeste de l'intérêt qu'elles suscitent, les idées qui renvoient directement ou indirectement aux travaux de Putnam sont d'ailleurs appliquées dans le cadre d'une multitude de projets menés à différentes échelles et dans différents contextes. C'est le cas en Suisse du

[7] www.socialcapitalgateway.org (consulté le 21 novembre 2010).

programme *Projets urbains - Intégration sociale dans des zones d'habitation*. Mis sur pied, sur la base d'un Rapport sur les mesures d'intégration publié en 2007[8], ce programme cherche à offrir «un soutien technique et financier aux villes […] qui comptent sur leur territoire des zones d'habitation sensibles et ne disposent pas d'instruments adéquats pour résoudre leurs problèmes». Parmi ceux-ci, le projet Clarensemble qui concerne un quartier de Montreux entend favoriser les échanges entre les habitants et la mixité sociale en impliquant la population dans la gestion d'équipements collectifs de proximité.

v. Les indicateurs du capital social

Comme nous l'avons annoncé plus haut, la volonté de quantifier les phénomènes est l'un des aspects les plus importants (et l'une des raisons du succès) de la réflexion menée par Putnam et ceux qui s'inspirent de sa démarche. Cet objectif passe par l'élaboration d'outils statistiques permettant de mesurer le capital (ou lien) social. De manière schématique, on distingue en fait deux types d'indicateurs.

Les premiers renvoient à l'interaction proprement dite. Ils reflètent directement l'intensité de la vie sociale. De ce point de vue, il y a tout d'abord les indicateurs qui renvoient à la vie associative ou à l'investissement citoyen dans les institutions politiques et démocratiques. Progressivement, des enquêtes spécifiques permettent aussi de produire des données plus spécifiques sur la vie sociale de la population grâce à des questions portant non seulement sur le nombre et la fréquence des contacts qu'elle entretient dans des contextes données, comme les rapports de voisinage, mais également leur nature ou leur qualité. Dans le même ordre d'idées, on développe des indicateurs reflétant des attitudes altruistes (participation à des activités bénévoles, dong du sang, etc.) ou philanthropiques.

Les seconds indicateurs ne renvoient pas directement à l'interaction, mais plutôt aux retombées ou aux vertus positives que l'on prête au capital social. Parmi eux, on compte une multitude d'éléments comme le degré de confiance affiché par la population à l'égard d'autrui ou envers

[8] *Rapport sur les mesures d'intégration, Rapport à l'intention du Conseil fédéral sur la nécessité d'agir et sur les mesures relatives à l'intégration des étrangers proposées au 30 juin 2007 par les services fédéraux compétents*, Office Fédéral des Migrations.

les institutions, l'efficacité économique d'un territoire et d'une manière encore plus générale tous les indices de bien être qui peuvent caractériser un ensemble social. Ces indicateurs «indirects» sont très courants. Le problème, c'est précisément qu'ils ne représentent pas le lien social lui-même, mais des effets supposés qui ne font pas l'unanimité. De ce fait, leur utilisation est de nature à susciter diverses critiques.

vi. Les limites du capital social

De manière plus générale, compte tenu de son succès, le concept de capital social proposé par Putnam soulève logiquement son lot de remises en questions dont on recense déjà certaines synthèses (De Filippis 2001, Ponthieux 2006, Cannone 2009).

Les critiques générales

Les premières sont des critiques d'ordre général. On reproche tout d'abord au capital social de Putnam de n'avoir rien d'original. Il serait de fait le résultat de la simple juxtaposition de notions (relations interpersonnelles, confiance, etc.) abondamment étudiées depuis longtemps. Le politologue américain reprend dans les grandes lignes une définition du capital social formulée en 1916 déjà. Il se réclame lui-même de la pensée de Tocqueville qui date de près de deux siècles et dont certains auteurs fustigent par ailleurs une lecture simpliste, partielle et déformée. Comme le rappelle Mauro Cannone, dans l'esprit de Tocqueville la société civile représente un contre-pouvoir dont le rôle est de dénoncer les faiblesses du système économique et politique dans laquelle elle se trouve (2009). Or, Putnam considère au contraire comme «civile» la part de la société qui agit de manière vertueuse en adhérent à des structures associatives jouant en faveur du système néo-libéral établi.

D'autres auteurs attaquent également le caractère réducteur d'une conception du capital social qui ne tient pas compte de la diversité des formes de l'interaction. Le concept de capital social tel qu'il apparaît ici est dès lors une sorte de «miroir aux alouettes», remède miracle destiné à résoudre des problèmes sociaux complexes engendrés en partie par les logiques néolibérales dont il est même un instrument de légitimation (Fine 2001: 189-190). En suivant les raisonnements de Putnam jusqu'au bout, il semble par exemple justifier le désengagement de l'Etat-providence, un processus largement en cours à l'heure actuelle, qui contribuerait à maintenir les individus en situation de dépendance passive

plutôt qu'à favoriser des réseaux de relations interpersonnelles (Cannone 2009). Dans cette optique, le bénévolat et les associations caritatives, garantes autant de capital social que d'économies substantielles pour les collectivités publiques, auraient tout pour séduire. Dès lors, le maître mot est celui de la «responsabilisation», formulé en Angleterre par le projet politique centriste de la «Troisième Voie» (Jobert 2002: 411). La promotion du concept de capital social répond dès lors aussi à des attentes politiques et militantes. Comme le relève Ponthieux (2006), parmi les trois raisons de mesurer le capital social données par le programme du Saguaro Seminar, il y a notamment la volonté explicite de démontrer la nécessité d'investir dans le capital social dans un contexte où la performance est un critère de plus en plus important d'allocation des ressources[9].

Un problème de définition

Le deuxième type de problème mis en exergue par les détracteurs de Putnam concerne sa définition du capital social. Celle-ci repose sur plusieurs autres notions utilisées de manière imprécise. Certains considèrent par exemple que la discussion des questions de confiance et de réciprocité (pour lesquelles il existe pourtant une importante littérature) est trop sommaire si bien que ce capital social revêt en fin de compte un caractère opaque (Méda 2002; Ponthieux 2006). A ce titre, la définition semble d'autant plus floue que, comme nous l'avons déjà soulevé, elle ne tient initialement pas compte de la nature des relations interpersonnelles, tout en partant du principe qu'elles ont un caractère positif puisque créatrices de confiance et de réciprocité. Les interactions entre les individus n'ont pourtant pas nécessairement un caractère amical et positif. Bien au contraire, les relations qui se tissent peuvent être de nature conflictuelle ou masquer des rapports de force latents. Ensuite, même lorsqu'elle va dans le «bon» sens, l'intensité des interactions, peut varier. De ce point de vue, il semble vain de vouloir comparer une population où les individus tendent à avoir beaucoup de connaissances superficielles à une population où les contacts sont peu nombreux mais réciproques, intenses et riches en termes de contenus.

Un autre reproche formulé à la définition de Putnam, est qu'elle élude la question des caractéristiques des acteurs qui interviennent dans

[9] www.hks.harvard.edu/saguaro/index.htm (consulté le 21 novembre 2010).

l'interaction. Cette critique importante a été prise en compte par les tenants de la vision putnamienne du capital social et a débouché sur l'introduction des distinctions entre capital social de type *bonding*, *bridging* et *linking* dont l'opérationnalisation semble d'autant plus difficile que, comme nous l'avons vu, les critères de différenciation sont multiples et se croisent.

De manière générale, la définition du capital social présente les relations interpersonnelles comme un bien collectif dont les retombées profitent à tous. Or, les individus qui forment un ensemble social ne tirent pas forcément les mêmes avantages d'un même stock de capital social (De Filippis 2001: 789). A titre d'exemple, pour les personnes vivant dans des *gated communities*, le repli ou la mise à l'écart peuvent même apparaître comme une ressource ou un avantage recherché. Le capital social n'est donc pas un attribut automatique ni homogène à l'échelle d'une collectivité et il convient de tenir compte des enjeux de pouvoir sous-jacents qui peuvent se dessiner.

Des fondements théoriques discutés

Plus que la définition du capital social, ce sont les fondements théoriques de ce concept qui sont aussi régulièrement remis en cause. De ce point de vue, trois faiblesses sont généralement mises en évidence. La première est le caractère supposément bénéfique du capital social. Il y a d'abord ici, comme nous venons de le mentionner, un problème de définition dans la mesure où il est présenté comme un attribut collectif alors que ses retombées peuvent en fait varier selon les individus ou les groupes. De ce fait, il peut aussi être de nature à générer des inégalités. En outre, comme nous l'avons mentionné plus haut, un certain stock de capital social n'a pas nécessairement que des effets positifs. Dans certains cas, le développement de relations interpersonnelles et les mécanismes de confiance ou de réciprocité qui lui sont liés sont aussi à l'origine de fractures sociales ou de conflits. La mafia sicilienne, Al Qaida ou le Klux Klux Klan sont en effet autant d'exemples de structures qui, si on appliquait les indicateurs suggérés par Putnam, contribueraient à augmenter le volume de capital social mais dont les conséquences pour la communauté dans son ensemble sont néfastes.

Le rapport ambigu entre le capital social et le fonctionnement des institutions démocratiques est le deuxième grand reproche théorique adressé à Putnam. Comme l'indique Paxton (2002), le capital social, tel qu'il

apparaît chez le politologue américain, est un facteur qui explique l'efficacité de l'action des collectivités et leur développement économique. Or, dans le même temps, autant un contexte économique positif que le bon fonctionnement des institutions démocratiques sont à leur tour des éléments qui peuvent créer du capital social, notamment en renforçant le degré de confiance envers autrui affiché par une population. Dans cette optique, il est très difficile de déterminer dans quelle mesure un capital social élevé est une raison ou une conséquence d'un développement économique favorable, ce qui soulève donc le problème de la circularité des mécanismes causaux.

L'ambiguïté qui se dégage ici reflète aussi une troisième limite: l'absence d'une réflexion de fond sur les rapports qu'entretien le capital social avec les autres formes de capitaux. Selon James De Filippis, pour avoir un sens, le capital social «must remain connected to the production and reproduction of capital in society» (2001: 791). Cette remarque est particulièrement pertinente dans le registre économique puisque le capital social est précisément conçu chez Putnam comme un facteur qui contribue à la performance de régions ou de collectivité. Or, comme l'indique De Filippis, «for social capital to make sense as a concept in a market economy, then networks, formal or informal, must operate in the competitive realm of market relations» (2001: 793). Putnam considère la densité des relations interpersonnelles comme un enrichissement pour les collectivités et pour les individus. Un des problèmes qui se pose ici est que, du point de vues des théories économiques élémentaires, en suivant les lois du marché, la situation théorique dans laquelle tout le monde est parfaitement connecté à l'ensemble de la société fait perdre toute valeur au réseau car celui-ci ne représente plus un avantage compétitif. Autrement dit, «if the social capital is a network that helps people find employment, it would clearly be in the interest of those realizing and appropriating the social capital to keep the network as closed as possible» (De Filippis 2001: 793). L'analyse du rapport entre capital social et d'autres formes de capitaux, notamment économiques, semble dès lors beaucoup plus complexe que ce qui apparaît dans les modèles définis par Putnam. C'est une des raisons essentielles qui rend l'analyse de l'impact économique du capital social si délicate.

Les critiques méthodologiques

Si l'utilisation d'outils de mesure est l'une des raisons du succès de la démarche de Putnam, ceux-ci posent aussi un certain nombre de problèmes. C'est le cas en particulier des indicateurs qui reflètent indirectement le capital social en se fondant sur des effets supposés qui ne vont pas forcément de soi, comme le degré de confiance affiché par la population à l'égard d'autrui.

Par ailleurs, même ceux qui renvoient directement à la vie sociale et aux relations interpersonnelles soulèvent des critiques. Les indicateurs qui reflètent l'activité associative peuvent par exemple apparaître insuffisants car ils ne tiennent pas compte des structures informelles qui forment pourtant aussi des éléments à part entière de la vie sociale. D'autres s'appliquent à des pratiques sociales (par exemple la religion) dont le caractère positif est pour le moins discuté. De même, les indicateurs délaissent encore très souvent les nouvelles formes d'interactions, notamment virtuelles. C'est précisément pour ces raisons que Putnam lui-même prône une démarche fondée sur le recours simultané à une multiplicité d'indicateurs différents.

Or, certaines analyses indiquent que les indicateurs du capital social ne sont souvent pas corrélés entre eux. Dans le cas des Pays-Bas, René Bekkers et Ingrid Veldhuizen, montrent par exemple que la pratique du don du sang et des indices de philanthropie comme la propension à venir en aide à ses voisins ne se distribuent pas de la même manière dans l'espace (2008). L'absence de corrélation entre ces éléments qui sont censés refléter la même chose, soit un certain niveau de capital social, prouve que l'on court bien évidemment le risque d'aboutir à des conclusions divergentes selon l'indicateur utilisé.

L'agrégation des données individuelles à l'échelle d'ensembles sociaux est un autre sujet de controverse, notamment quand il s'agit d'additionner des caractéristiques relatives à la densité des réseaux de relations personnelles. En outre, comme nous l'avons relevé plus haut, la société est toujours le produit d'interactions sociales complexes. Elle ne peut pas être uniquement réduite à une addition de caractéristiques individuelles. De même pour cerner la complexité du fonctionnement d'un ensemble social, la seule quantification ne suffit pas et il se révèle rapidement nécessaire de prendre en compte d'autres modèles d'évaluation fondés sur des méthodes qualitatives.

Dans un registre similaire, une critique souvent formulée, et sur laquelle nous revenons plus loin, porte sur l'échelle spatiale à laquelle sont effectuées les analyses. Si, selon Putnam, la dimension pertinente pour intervenir sur le lien social est plutôt locale, dans la pratique la démarche est souvent envisagée à des niveaux très différents, que ce soit des quartiers, des villes, des régions ou des pays. Dans la foulée, on fustige également une tendance à considérer les découpages géographiques utilisés dans les analyses comme des entités culturellement homogènes. Ce qui est d'autant plus gênant que, chez Putnam, la propension d'une population à générer du capital social trouve précisément un enracinement dans des logiques culturelles (Cannone 2009).

Des hypothèses aux conclusions

En fin de compte, le dernier type de critiques adressées à Putnam concerne la mise en pratique de ses méthodes et certaines des conclusions auxquelles il aboutit.

Par rapport aux principales idées défendues par Putnam, le lien fondamental entre capital social et développement économique n'est par exemple pas aussi simple et ne se vérifie pas toujours (Woolcock 1998). Certains remettent notamment en cause les conclusions spécifiques qu'il formule pour expliquer une Italie à deux vitesses, son premier grand terrain de recherche en lien avec le capital social (Sabetti 1996, Tarrow 1996, Cannone 2009). Si la relation statistique entre les indicateurs reflétant la participation civique et les critères de développement économique contemporain semble indiscutable, l'explication historique formulée par Putnam sur le caractère très ancien de la divergence laisse de nombreux chercheurs dubitatifs. Celle-ci repose en effet sur une série d'observations qui renvoient au Moyen-âge, puis au XIXe siècle et qui semblent indiquer que les conditions du capital social étaient déjà plus favorables dans la partie septentrionale que méridionale du pays. Or, comme l'indique Sidney Tarrow, il s'agit là d'un raccourci excessivement rapide, notamment parce que les valeurs que l'on attribue à la vie associative et aux relations interpersonnelles ont nécessairement évolué en fonction du contexte et des époques (1996). En outre, il s'agit de prendre en compte l'évolution de la forme des structures étatiques dans lesquelles apparaissent ces développements inégaux. Le fait que, dans son histoire, le Sud de l'Italie a continuellement été soumis à la domination de puissances étrangères qui opéraient dans une logique

d'exploitation coloniale, représente un élément fondamental pour expliquer encore aujourd'hui son retard économique. Et ce, d'autant que depuis l'unification italienne, les rapports asymétriques avec le Nord continuent d'alimenter une forme d'emprise (Tarrow 1996: 395).

Dans un registre différent, en s'attaquant aux conclusions de *Bowling Alone*, d'autres auteurs démontrent par l'absurde que malgré la crise du lien social qui caractériserait notre époque, on ne constate pas ni un effondrement de l'économie, ni la fin des démocraties occidentales (Thiebault 2003). En outre, l'érosion du capital social n'est pas généralisée et montre d'importantes divergences selon le contexte ou les catégories sociales auxquelles on s'intéresse. En Angleterre, le recul des indicateurs du capital social s'observerait prioritairement chez les ouvriers et les classes défavorisées et serait stables parmi les classes moyennes (Li, Savage et Pickles 2003).

Enfin, la relation négative mise à jour plus récemment entre diversité et capital social a également fait l'objet de critiques dans la mesure notamment où elle ne s'observerait pas partout. En appliquant une méthodologie identique à celle développée par Putnam, Laurent Eloi montre une relation statistique positive entre ces deux éléments à l'échelle des pays européens (2007).

d. L'interaction et ses composantes

Malgré les limites mises en exergue, la démarche proposée par Robert Putnam, qui se focalise sur l'interaction, reste une référence incontournable quand on cherche aujourd'hui à analyser le lien social. Le politologue américain a d'ailleurs lui-même puisé dans les critiques et les remises en cause pour affiner ses conceptualisations, notamment en proposant une distinction entre des logiques de type *bonding* et d'autres de type *bridging*. Les efforts successifs de clarification, effectués par les chercheurs qui s'inscrivent dans ce courant ont permis d'améliorer notablement certains aspects théoriques du capital social. Les approfondissements effectués correspondent en fait à un glissement vers des approches plus sophistiquées où la qualité, le contexte et les modalités précises des interactions jouent un rôle de plus en plus important.

De ce point de vue, Janine Nahapiet et Sumantra Goshal proposent une démarche particulièrement intéressante dans la mesure où elle ré-

pond à bon nombre des critiques formulés à l'encontre de la vision «putnamienne» du capital social. Ceux-ci mobilisent le concept dans le cadre d'une théorie de l'entreprise où ils analysent les facteurs qui contribuent à la constitution d'un capital intellectuel que représentent les savoirs et les savoir-faire (1998). Pour cela, Nahapiet et Goshal identifient trois grandes composantes qui doivent accompagner l'interaction pour lui permettre de se muer en capital social: structurelles, praxéologiques et cognitives.

La composante structurelle renvoie à la configuration générale des réseaux et aux caractéristiques des individus qui en font partie. Elle dépend notamment du caractère plus ou moins redondant des relations et du degré d'hétérogénéité de la population formant l'ensemble étudié. A l'échelle d'une entreprise, la diversité des acteurs en présence est une force car la combinaison d'idées et d'expériences favorise l'innovation. En outre, en s'appuyant sur les théories développées par Granovetter (1973) et par Burt (1992), le modèle formalisé par Nahapiet et Goshal montre que la diversité permet d'étoffer ses réseaux avec des relations peu redondantes facilitant l'accès à des ressources «nouvelles» (1998: 252).

La composante praxéologique repose quant à elle sur la forme et sur les modalités des interrelations. Elle dépend de la nature des pratiques qui accompagnent l'interaction ainsi que du degré d'attachement à des normes ou à des règlementations, qui d'une part dessinent des modèles d'obligations réciproques et, d'autre part, influencent des mécanismes de mise en confiance mutuelle. Le capital social sera plus élevé là où les contacts se produisent dans un contexte de pratiques fédératrices, convergentes et codifiées. Pour Nahapiet et Goshal, le développement des savoirs et savoir-faire est dès lors facilité quand le climat de confiance est favorable et qu'il améliore la coopération entre les acteurs, augmente la mise en commun d'informations et génère une bonne volonté participative permettant d'aller de l'avant (1998: 254).

Enfin, la composante cognitive, se rapporte aux ressources que permet le partage de systèmes de représentation, d'interprétation et de pensées (Cicourel in Nahapiet et Goshal 1998: 244). De ce point de vue, l'utilisation d'un langage commun est à elle seule un élément essentiel pour permettre des échanges d'informations. De même, le développement de référentiels historiques et symboliques partagés par un ensemble social,

> enables the creation and transfer of new interpretations of events, doing so in a way that facilitates the combination of different forms of knowledge, including those largely tacit (Nahapiet et Goshal 1998: 254).

Les trois dimensions identifiées par Nahapiet et Goshal forment un ensemble de conditions qui permettent réellement à l'interaction de former du capital social. Si ces conditions s'appliquent dans leur esprit au monde des entreprises, les logiques identifiées semblent tout à fait transposables dans un contexte plus large pour analyser des processus d'intégration. Ainsi, en suivant la logique structurelle, le développement de relations interpersonnelles transversales (avec des individus ou des groupes qui n'ont pas le même profil que soi), qui permettent une meilleur connaissance de ce que peut apporter l'Autre, semble être un critère nécessaire au fonctionnement «intégré» d'une collectivité dans son ensemble. Le critère de mixité renvoie en fait ici clairement aux logiques de type *bridging* auxquelles Putnam fait référence.

Autant du point de vue structurel, praxéologique que cognitif, les conditions posées en généralisant le modèle de Nahapiet et Goshal reposent sur l'affaiblissement des critères de distinction entre les individus ou les groupes. Dans le fond, cette démarche revient alors à combiner une approche de l'intégration fondée sur les dynamiques de l'interaction avec celle fondée sur des critères qualitatifs de différenciation.

4. Synthèse: une approche hybride de l'intégration sociale

Tout au long de cette partie, nous avons vu à quel point l'intégration sociale peut faire l'objet de lectures divergentes. De ce point de vue, les conceptions peuvent néanmoins être classées selon deux grandes approches.

Les premières relèvent d'une approche différencialiste et envisagent l'intégration sous l'angle du degré de ressemblance que l'on peut observer entre des individus ou des groupes. Le processus repose alors sur l'homogénéisation de l'ensemble social étudié et sur l'effacement des facteurs de différenciation. Comme nous l'avons vu, les principaux éléments de discussions qui sont apparus au fil de la réflexion théorique renvoient alors à la temporalité, aux dimensions concrètes et aux modali-

tés des mécanismes qui participent à la convergence des caractéristiques distinguant initialement les uns et les autres. La définition des critères de différenciation, l'identification des étapes ou la prise en compte de la nature plus ou moins symétrique des processus forment de ce fait les éléments constitutifs d'une grille de lecture différencialiste de l'intégration. Cette approche se heurte toutefois rapidement au caractère hétérogène par nature de toute société dont l'existence même tient à la diversité de ses composantes. Elle tend également à reléguer au second plan la question des mécanismes qui contribuent activement aux processus de convergences des ensembles sociaux en présence.

C'est précisément autour de ces questions que s'articulent les conceptions qui forment l'approche relationnelle de l'intégration. Celles-ci se focalisent sur des mécanismes de mise en contact impliquant des individus ou des groupes tous différents. L'approche relationnelle renvoie en fait de manière plus générale à la question des liens sociaux qui assurent la cohésion à l'intérieur d'ensembles largement fondés sur des principes de complémentarité. Cette problématique est en fait très ancienne puisqu'elle remonte aux origines mêmes des sciences sociales. Elle a notamment débouché sur des débats fondateurs concernant les rapports qui se dessinent entre individus et sociétés. Il est aujourd'hui largement reconnu que ces dernières doivent être envisagées comme le produit d'assemblages dynamiques qui résultent des processus d'interactions dont elles sont le théâtre. Dans cette perspective, les relations interpersonnelles se situent au cœur même de l'analyse des processus d'intégration.

Comme nous l'avons relevé, les sciences sociales ont successivement envisagé ces interactions sous l'angle formel et structurel avant de les assimiler à des ressources quantifiables dans des travaux relatifs au capital social. De ce point de vue, la démarche formulée depuis plus de deux décennies par Robert Putnam – qui définit ce capital social comme l'ensemble des relations interpersonnelles et des normes de confiance et de réciprocité qui en résultent – offre un cadre opérationnel pratique sur lequel il est tentant de s'appuyer. Les critiques dont le politologue américain a fait l'objet ont par ailleurs permis de consolider les théories en identifiant des conditions et des modalités qui permettent la valorisation de l'interaction et sa transformation en un réel capital. Dans cette perspective, la prise en compte des dimensions structurelles, praxéologiques et cognitives de l'interaction, telle que le proposent Nahapiet et Goshal,

implique en quelque sorte un retour vers une démarche qui par certains aspects (l'identification de critères distinctifs par exemple) rejoint l'approche différencialiste.

Dans les faits, les deux grandes approches de l'intégration – différencialiste et relationnelle – ne sont donc pas exclusives. Au contraire, elles montrent à plus d'un titre une forte complémentarité. Comme nous l'avons relevé, les théories sur les relations raciales de Robert Park contiennent une réflexion sur la mise en contact. De même, la définition de facteurs de différenciation transparaît également dans les discussions opposant le capital social de type «bridging» à celui de type «bonding». En raison de la complexité des processus, la démarche d'analyse de l'intégration sociale possède donc nécessairement un caractère hybride. Le choix d'une approche sert en fait surtout à organiser le propos en lui offrant un point d'ancrage. Dans cette optique, c'est plutôt une approche relationnelle que nous envisageons ici. Notre échelle d'analyse, le lieu, en tant que plateforme d'interactions suppose logiquement un intérêt privilégiant les mécanismes de mise en présence et d'interrelation. Toutefois, si notre démarche donne une priorité à la question des interactions, l'analyse du rôle social joué par un lieu doit être complétée par la prise en compte d'éléments contextuels ou formels, qui dépendent par exemple du profil des individus ou des groupes en présence ainsi que du type d'activité qu'il représente.

Compte tenu de tout ce qui précède, nous retenons donc la définition suivante de l'intégration:

> L'intégration désigne un processus qui repose sur le renforcement des relations interpersonnelles transversales, dans un contexte où se développent des pratiques convergentes et des facteurs d'identification communs (expériences partagées par exemple), favorisant des mécanismes de reconnaissance mutuelle.

En nous inspirant du modèle conceptuel élaboré par Nahapiet et Goshal en ce qui concerne le capital social, nous prenons en compte trois dimensions pour «mesurer» l'intégration: structurelle, praxéologique et cognitive. De ce point de vue, le processus d'intégration sera d'autant plus fort lorsque les conditions suivantes sont respectées: des relations interpersonnelles potentiellement nombreuses et une forte mixité sociale; des pratiques fédératrices et peu différenciées; un discours commun formalisant la reconnaissance de l'autre et le développement d'une identité partagée.

En adoptant une définition hybride qui, tout en partant des interactions, fait appel à des critères de différenciation, nous nous retrouvons toutefois confronté au fait que l'intégration absolue n'existe pas. Notre démarche n'a donc du sens que dans une perspective comparative comme celle qui consiste à confronter les caractéristiques d'un lieu à des moments différents.

Les lieux de l'intégration sociale

Dans les deux chapitres précédents, nous avons défini les deux concepts centraux de cette recherche. Le lieu y est présenté comme une plateforme d'interaction sociale dont on peut décrire trois types de caractéristiques – morphologique, fonctionnelle et symbolique. L'intégration apparaît quant à elle comme un processus de mise en relation fondé sur des liens interpersonnels dont les modalités reposent sur des critères structurels (mixité), praxéologiques (pratiques partagées) et représentationnels (reconnaissance mutuelle et identité). Il s'agit maintenant de croiser ces deux concepts et de construire une grille de lecture adaptée pour comparer le rôle social d'un stade de football avant et après sa modernisation. Si la question du rôle social des lieux n'a en fin de compte fait que rarement l'objet d'une réflexion théorique approfondie, l'intérêt pour la dimension spatiale de l'intégration n'est pas quelque chose de nouveau. Avant de poursuivre la présentation de notre démarche, nous revenons donc brièvement sur les contextes dans lesquels ce type de questions a été envisagé. L'objectif est de situer notre travail par rapport à un ensemble de recherches qui ont abordé la dimension géographique de l'intégration sociale. De cette manière, nous cherchons à montrer l'utilité et l'originalité de la démarche poursuivie, en particulier d'un point de vue méthodologique. Une fois le contexte scientifique posé, il s'agit alors de décrire plus en détail la grille d'analyse et la stratégie de recherche envisagée pour comparer le rôle intégrateur de deux lieux différents.

1. Les géographies de l'intégration

Comme le relèvent certains auteurs, l'intégration sociale est encore souvent considérée comme une thématique étrangère au champ de la géographie (Rhein 2002). Pourtant, elle possède de manière évidente et pour de multiples raisons une dimension spatiale. Dans le cadre de l'étude des

migrations, elle est une des questions qui se pose nécessairement après des mouvements de population. De plus, l'espace constitue toujours au minimum un élément de contexte. Enfin, la question de la distance physique peut être développée autant comme élément qui intervient de manière active dans les modalités de la mise en interaction que comme indicateur (par exemple, les indices de ségrégation). Certains champs d'études couverts par la géographie ont d'ailleurs développé pour diverses raisons un intérêt pour ces questions. Giles et John Mohan montrent par exemple que le capital social, en tant que facteur de croissance (et donc aussi d'inégalités), trouve des applications courantes dans les problématiques relatives au développement territorial, dans celles qui cherchent à diagnostiquer l'efficacité des collectivités ou encore dans le domaine de la géographie de la santé (2002). De manière plus générale, l'intégration trouve en fait incontestablement sa place dans une géographie sociale qui peut être définie, comme le propose Armand Frémont, comme «l'exploration des interrelations établies entre les relations sociales et les relations spatiales, et plus généralement entre les sociétés et les espaces» (1984: 121). La «spatialisation» de l'intégration débouche en fait sur deux grands types d'approche que nous proposons de désigner par les termes «territorialiste» et «situationnelle». Nous les passons brièvement en revue ici.

a. L'approche territorialiste

L'approche territorialiste est sans doute la plus courante des deux. Elle consiste à envisager les processus d'intégration sociale à l'échelle d'entités géographiques données. D'un point de vue analytique, elle se fonde sur des unités spatiales pour mesurer les phénomènes et dresser des comparaisons à différentes échelles et/ou à différentes périodes. Pour une région, on utilisera, selon la manière d'opérationnaliser l'intégration sociale, des indicateurs comme la densité de la vie associative, le taux de chômage ou le degré de confiance affiché par la population aux institutions politiques. Les principaux objectifs de cette approche territorialiste sont, d'une part, d'identifier des espaces où le lien social est déficient et, d'autre part, de comprendre des effets de contexte. Dans une très large mesure, cette approche correspond également à la logique des collectivités territoriales et administratives auxquelles ces mesures sont destinées

et qui doivent leur fournir un cadre évaluatif d'action et d'intervention. Le plus souvent, la délimitation des espaces étudiés constitue un cadre prédéfini peu malléable, conçu selon des logiques politiques. Dès lors, ces entités ne correspondent en général que de manière imparfaite avec une géographie réelle du lien social qui renverrait à des espaces vécus par la population et à des pratiques spatiales effectives.

Dans cette optique, des réflexions critiques ont été formulées pour identifier les échelles d'analyse les plus pertinentes et en adéquation avec les processus étudiés. A ce titre, les réflexions se sont orientées dans deux directions en particulier. La première envisage l'intégration sociale en soi comme quelque chose qui relève d'espaces de taille réduite. Si les indicateurs proposés par Robert Putnam sont couramment utilisés pour mesurer le capital social au niveau de régions ou de pays entiers, le politologue américain est d'ailleurs le premier à rendre attentif au fait qu'il s'agit d'un phénomène local avant tout. Selon lui, le développement de réseau de relations interpersonnelles demande du temps et de l'effort et n'est possible que dans un contexte de proximité qui facilite des contacts réguliers et fréquents. Ainsi, «even when we talk about social capital in national or regional organizations […], we are really talking about a network or accumulation of mainly local connections» (Putnam 2003: 9). L'identification des contextes caractérisés par un lien social élevé nécessite de ce fait un glissement vers des échelles d'analyse plus fines telles que le quartier ou le voisinage immédiat, ce que suggèrent par exemple Alan Middleton, Alan Murie et Rick Groves dans des études menées à Birmingham (2005).

La seconde piste suivie conduit à une remise en cause plus radicale de ce type de démarche. Selon elle, même des entités de faible dimension comme le voisinage ou le quartier doivent être envisagées avec la plus grande prudence pour la simple raison que ces espaces ne sont jamais ni définitifs, ni figés, ni surtout les mêmes pour tous. Comme l'indique Bradley Jorgensen, ces espaces sont des objets à géométrie variable qui dépendent des habitudes, des affinités et du vécu de chaque individu (2009: 557). Pour cette raison, des chercheurs se tournent vers d'autres méthodes et tentent de cartographier des entités socialement plus cohérentes en se basant notamment sur les représentations des individus. Cette démarche permettrait non seulement de mieux retranscrire des pratiques effectives de l'espace mais également d'avoir une interprétation plus judicieuse des fondements de leur engagement civique. Une

méthode de ce type est par exemple utilisée par David Brunckhorst, Philipp Coop et Ian Reeve dans une vaste enquête menée au Sud-Est de l'Australie dont le but est d'établir un nouveau découpage géographique qui doit favoriser l'implication et la participation des individus dans des questions liées à la gestion des ressources environnementales (2006). En s'appuyant sur des outils cartographiques, les trois chercheurs demandent alors aux personnes interrogées de délimiter les entités qu'ils associent à leur «communauté» et pour lesquelles elles seraient enclines à s'investir. Les résultats obtenus en superposant les réponses grâce à des logiciels SIG, confirme alors le décalage entre les espaces vécus par les individus et les circonscriptions administratives réelles.

Ce type de méthodes dessine un champ de recherche encore largement ouvert. Nous ne nous y attardons pas davantage, dans la mesure où notre démarche envisage la spatialisation de l'intégration dans un registre non pas territorialiste mais situationnel.

b. L'approche situationnelle

L'approche «situationnelle» représente la deuxième manière de spatialiser l'intégration. Elle prête un rôle plus actif à l'espace dans la création ou le renforcement des relations interpersonnelles et dans les dynamiques de mise en contact d'individus ou de groupes. Cette approche soulève elle-même deux types de questions. Les premières portent sur les effets de proximités. Les secondes renvoient plus précisément aux caractéristiques des «lieux» dans lesquels s'opère l'intégration sociale.

i. Proximités géographiques et distances sociales

Les éléments relatifs à la distance spatiale sont des critères souvent utilisés pour évaluer le caractère intégré d'une population ou d'une communauté. Dans cette perspective, des indices ont été proposés depuis longtemps pour mesurer l'éloignement géographique entre des groupes de population ou identifier des processus de ségrégation[10]. C'est le cas de

[10] Dans les faits, si la distance est l'élément prépondérant, il s'agit d'une démarche qui relève aussi de l'approche territoriale car le calcul des indices se fonde en général sur des entités géographiques définies.

l'indice de dissimilarité défini dans les années 1950 par Otis et Beverly Duncan. Celui-ci représente l'écart qui sépare la distribution de deux groupes de populations d'une situation de parfaite équi-répartition. L'idée sous-jacente à ce type de mesure est que le caractère intégré se traduit par une forte mixité ou une faible mise à distance. Ces réflexions suscitent des débats parmi ceux qui s'intéressent à la dimension spatiale du lien social.

Les géographes français Jean-Christophe François, Claude Grasland et Renaud Le Goix rappellent par exemple qu'il existe plusieurs formes de proximités à prendre en compte lorsqu'on cherche à mesurer des processus d'intégration. En effet, étant donné que «les métriques et les phénomènes sont complexes, on ne saurait se limiter aux seules distances conventionnelles». Pour cette raison, il s'agit d'envisager conjointement,

> la proximité spatiale (distance euclidienne, distance Manhattan), la proximité réticulaire (distances en réseau), la proximité territoriale (contiguïté des unités spatiales de référence, voisinages topologiques) et la proximité subjective (distance perçue) (François, Grasland et Le Goix 2002: 355).

S'il existe une tendance à voir dans le facteur distance un paramètre conditionnant la mise en relation, de nombreux auteurs ont montré à travers leurs études que la proximité spatiale n'implique pas nécessairement une proximité sociale. C'est ce qui ressort notamment des recherches menées dès la fin des années 1960 par Jean-Claude Chamboredon et Madeleine Lemaire sur le peuplement des «grands ensembles». Les projets urbanistiques visant au renouvellement de l'habitat s'accompagnent souvent d'un discours idéaliste annonçant «l'émergence d'une société nouvelle, affranchie des divisions de classes traditionnelles, et le plus souvent d'hommes nouveaux au psychisme original», ces transformations étant souvent associées «au seul pouvoir de la coexistence de groupes sociaux auparavant séparés» (1970: 3). Or, comme l'indiquent Chamboredon et Lemaire, les populations qui emménagent dans ces lotissements sont des populations «préconstruites» qui ont déjà un vécu et des réseaux propres, qui ne font finalement que se juxtaposer. Les enquêtes menées par les deux sociologues démontrent d'ailleurs au contraire que, malgré la mixité apparente, ces projets ne stimulent pas le développement de sociabilités transversales, mais qu'ils conduisent plutôt au renforcement des logiques liées à l'origine sociale ou à l'âge des individus. De ce fait, il semble évident qu'une proximité spatiale n'implique pas nécessairement une proximité sociale, et qu'elle

ne peut donc pas être utilisée à elle seule comme un indicateur fiable d'intégration (Rhein 2002: 195).

Si la proximité n'est pas un critère suffisant, les recherches tendent par contre à montrer qu'une mise à distance géographique apparaît généralement comme le reflet d'une mise à distance sociale. Dans leur ouvrage de référence, *American Apartheid*, Douglas Massey et Nancy Denton expliquent par exemple comment des ghettos ont été consciemment constitués aux Etats-Unis durant la première moitié du XXe siècle par une population blanche pour isoler une population urbaine noire en pleine croissance démographique (2001). Ceux-ci mettent notamment en exergue le rôle des agents immobiliers qui ont tiré profit d'un contexte marqué par des attitudes profondément xénophobes et discriminatoires pour réaliser des opérations spéculatives. Une des stratégies consiste alors à propager la rumeur d'une invasion imminente de populations noires dans les quartiers situés aux abords des zones qu'ils occupent déjà. Cette annonce a pour effet d'entraîner un effondrement de la valeur de biens immobiliers qui sont rachetés à bas prix puis revendus avec une plus-value à des populations noires un peu mieux loties que la moyenne. L'action des agents immobiliers est ensuite attisée par celui des institutions financières qui, invoquant des critères fondés sur la sécurité des investissements, refusent d'accorder des prêts dans ces quartiers, prêts qui auraient permis de revaloriser l'habitat et d'y améliorer les services disponibles. Les opérations décrites par Massey et Denton ont pour conséquence le renforcement des logiques ségrégatives et l'extension des ghettos dans lesquels les afro-américains sont confinés. Elles conduisent en outre à un cumul des désavantages et au développement d'une extrême pauvreté qui isole encore un peu plus dans la hiérarchie sociale les groupes de populations maintenus à l'écart. Le modèle qui s'impose est alors celui d'une hyperségrégation: «une extrême concentration des Noirs dans les mêmes quartiers, et l'exclusivité de ces quartiers comme lieux de résidence des ménages noirs» (Rhein 2002: 204).

Dans un autre registre, des réflexions sur les effets de proximité sont également formulées lorsqu'il s'agit d'analyser l'importance de la coprésence dans l'établissement de relations interpersonnelles. Cette question est notamment abordée dans des études qui s'intéressent aux conséquences sociales ou spatiales du développement des nouvelles technologies de l'information et de la communication. La diffusion de ces nouveaux médias soulève d'ailleurs des débats sur les rapports qui se

dessinent entre les modes d'interaction et qui opposent les tenants d'une théorie de la «substitution» à ceux qui défendent une théorie de «l'émulation» (Best et Krueger 2006). Pour les premiers, des outils comme internet, tendent à modifier considérablement les formes de sociabilité des individus. Etant donnée l'inélasticité du temps, les nouvelles technologies favoriseraient une raréfaction des interactions en situation de coprésence aux profits d'échanges à longue distance. Des analyses fondées sur des agendas journaliers semblent par exemple montrer que l'utilisation d'internet à la maison se fait au détriment de moments passés en compagnie de ses amis ou de sa famille, tandis que l'utilisation d'internet au travail aboutit à une diminution des discussions informelles avec ses collègues (Nie, Hyllygus et Erbring 2002). D'après les chercheurs de ce courant, l'interaction en ligne se caractérise par l'éloignement géographique, l'anonymat ou la faiblesse des attentes réciproques. Elle aboutit, selon eux, à des formes de sociabilités superficielles et volatiles. En outre, les nouveaux médias favorisent le développement de réseaux qui se calquent sur des besoins individuels. Fondés sur des principes électifs impliquant des personnes qui ont les mêmes profils et/ou les mêmes centres d'intérêts, ils affaibliraient de ce fait la mixité du tissu social qui se constitue autour de l'individu. Or, comme nous l'avons déjà évoqué précédemment, le rapport direct à l'altérité est pour certains chercheurs, un facteur qui permet des mécanismes de mise en confiance réciproques et, par extension, le développement d'une confiance plus généralisée envers la société. L'impact des nouvelles technologies sur le lien social serait par conséquent globalement négatif, comme le soutient le sociologue américain Eric Ulsaner. Celui-ci nous explique en effet que:

> most of our group memberships and informal socializing take place with people very much like ourselves. And there is no way to get from trust in people like yourself to trust in strangers […]. Trust develops between people of divergent backgrounds whereas the Net excels in bringing together people who already have something in common – be it family ties, friendship, working in the same office, political views, or needing the same kind of medical information and/or psychological support (2004: 227).

Pour les chercheurs qui soutiennent au contraire une théorie de l'émulation, les nouvelles technologies stimulent les contacts directs et offrent des possibilités de rencontres avec des personnes provenant d'horizons divers (Katz et Rice 2002). Les études qui soutiennent cette

hypothèse avancent généralement que ceux qui utilisent beaucoup les réseaux sociaux offerts par internet rencontrent aussi plus souvent leurs amis et ont une vie sociale plus dense. A ce titre, il s'agit par exemple d'établir qu'il existe un lien entre des contextes géographiques où les relations interpersonnelles sont denses et la diffusion des nouvelles technologies. Des enquêtes comme celles menées aux Pays-Bas par John Doors, Thomai Sotirelli et Stef Van Hoof (2007) indiquent alors que les personnes habitant en ville ont plus de contacts à la fois réels et virtuels que celles qui vivent en milieu rural et qu'elles tirent également plus de satisfaction de l'utilisation des nouveaux médias. Les formes de sociabilité qui se développent sur internet se calqueraient de ce fait très largement sur celles de la vie réelle et correspondraient dans une large mesure à des espaces de proximité. C'est ce qui ressort aussi de différentes enquêtes menées par Keith Hampton et Barry Wellman dans une banlieue de Toronto déjà très fortement «connectée» au début des années 2000 (2002).

La principale raison qui explique le renforcement mutuel des différentes modalités d'interaction est qu'elles ne sont pas équivalentes mais bien complémentaires. Comme le virtuel n'offre pas les mêmes possibilités et qu'il ne revêt pas le même statut que le face-à-face, il ne peut dans certains cas que très difficilement s'y substituer. A ce titre, les géographes économistes Edward Leamer et Michael Storper distinguent ce qui relève de la conversation, possible à longue distance, et ce qui relève de la «poignée de main», c'est à dire «des échanges d'informations qui se font lorsqu'on partage un même espace physique» (2005: 394). Pour eux, seule la coprésence «rend possible le contact visuel direct et la proximité émotionnelle, base de toute construction des relations humaines». Compte tenu de la difficulté à retranscrire des contextes, des non-dits ou des éléments renvoyant au langage corporel, une partie importante des messages «dématérialisés» ne peuvent pas être retranscrits de manière fidèle, et nécessiteront toujours la présence physique de son interlocuteur. Comme le notent les deux chercheurs, cette proximité assure «l'échange d'informations ambigües, qu'on ne peut pas coder» et «permet d'instaurer un degré élevé de confiance et un volume important de références partagées» (Leamer et Storper 2005: 395).

Plus généralement, le lien entre contacts directs et rapports de confiance a été mis en évidence dans de nombreux contextes. L'idée est très souvent défendue dans le champ de l'économie industrielle ou de la géo-

graphie régionale au sujet des milieux innovateurs (Maillat, Crevoisier et Lecoq 1993; Uzunidis 2010). Elle apparaît également implicitement dans les théories de Robert Putnam pour qui la confiance est, avec la réciprocité, un des corollaires des relations interpersonnelles et par conséquent aussi un des piliers sur lesquels repose le capital social (2000). Le rôle de la coprésence ou de la proximité dans les mécanismes de mise en confiance est donc logiquement un aspect important de la spatialisation de l'intégration. Comme le rappelle Jouni Häkli, la confiance facilite la coopération à l'échelle des individus, tandis qu'à l'échelle d'ensembles sociaux, elle renforce la transparence des débats démocratiques, l'associationnisme et la réduction des conflits. De cette manière, pour le chercheur finlandais, les géographies du lien social et celle de la confiance se rejoignent à plus d'un titre (Häkli 2008).

L'intérêt pour des effets de proximité physique et de coprésence nous conduit peu à peu vers un autre type de questions. Celles-ci touchent au contexte géographique dans lequel s'opèrent la mise en contact et les relations interpersonnelles. L'approche situationnelle repose ici sur des analyses qui concernent les lieux, leurs attributs et les modes de fréquentation qui leur sont associés. C'est précisément dans ce sens que s'oriente notre démarche qui vise à évaluer le rôle d'un stade de football en matière d'intégration. Il convient dès lors de présenter ce type d'approche plus en détail.

ii. Le contexte spatial de l'interaction

L'attribution d'un rôle prépondérant à certains lieux en matière d'intégration sociale n'est pas quelque chose de nouveau, loin de là. Comme nous l'avons relevé plus haut, Emile Durkheim pointait déjà du doigt le rôle fondamental joué par des institutions comme l'école, qui non seulement doivent assurer l'apprentissage des règles et des normes sociales, mais également permettre de découvrir et d'assimiler les fondements d'une société basée sur la diversité des individus et la complémentarité des fonctions qu'ils occupent. Compte tenu de la difficulté de définir aussi bien le lieu que le lien social, la relation entre ces deux objets d'étude ne peut être elle-même qu'une question d'une grande complexité. Ainsi, dans une synthèse théorique très dense, Philippe Genestier recense les attributs des lieux sur lesquels s'appuie l'opérationnalisation géographique du lien social (2006). Le fruit de ses réflexions consiste en une grille qui compte pas moins de sept niveaux d'analyse (politique,

sociale, culturelle, économique, psychologique et cognitive, morale et urbaine) et une multitude de modes de conceptualisation différents. Malgré la complexité de la combinaison des registres mis en avant par le géographe français, il existe schématiquement deux grandes manières d'envisager le rôle joué par un lieu sur les processus créant du lien social. La première est une approche «par le bas»: elle part de l'interaction et regarde ensuite comment et où elle se crée. La seconde est une approche «par la haut» qui se fonde sur les lieux et analyse les caractéristiques de l'interaction qui s'y produit.

De l'interaction à son ancrage géographique

La première des deux démarches consiste à remonter à l'origine de la mise en contact, en identifiant ou en recensant des environnements qui ont favorisé le développement de relations interpersonnelles spécifiques. Dans cette optique, certains chercheurs s'intéressent plus particulièrement aux lieux de rencontre du conjoint. C'est le cas de Michel Bozon et François Héran qui mènent en France, au milieu des années 1980, une grande étude sur la formation des couples. Ils utilisent pour ce faire les résultats d'enquêtes au cours desquelles il est demandé aux conjoints de décrire comment et où ils ont fait connaissance pour la première fois (1987: 948). Parmi les réponses les plus citées, on trouve des lieux comme les bals, les lieux publics, les lieux de travail, le domicile de particuliers chez qui ils ont été invités ou les structures associatives. Des comparaisons dans le temps et dans l'espace leur permettent alors de mettre en relief les résultats obtenus par rapport à des éléments contextuels. Les bals joueraient à ce titre un rôle beaucoup plus important en milieu rural qu'en ville où les lieux de rencontres sont plus diversifiés. En confrontant leurs résultats avec des enquêtes plus anciennes, ils constatent également le très net recul, au cours du XXe siècle, du voisinage en tant que lieu de découverte du conjoint. Mais là où leur démarche est particulièrement intéressante pour nous, c'est lorsqu'ils croisent les lieux de rencontres avec l'origine sociale respective des conjoints. Cette opération leur permet par exemple d'identifier des contextes favorables à la formation de couples mixtes. A ce sujet, ceux-ci constatent que:

> A lieu de rencontre atypique, choix du conjoint atypique. Très logiquement, les chances de rencontrer un conjoint de même origine sociale diminuent sensiblement lorsque la rencontre s'opère en dehors des lieux de sociabilité appréciés du milieu: hors des lieux fermés pour les classes supérieures ou hors des lieux publics pour les ouvriers. Ainsi, une fête publique, une foire, un bal de quartier ou une discothèque

> sont autant de lieu de perdition (ou d'encanaillement…) pour les enfants de cadre: leur chance d'épouser par ce biais d'autres enfants de cadres se réduisent de moitié […]. A l'autre extrémité de l'échelle sociale, les enfants d'ouvriers qualifiés trouvent dans des lieux fermés tels que les études, les associations, les clubs sportifs ou les soirées entre amis, des conjoints qui sont plus souvent d'origine bourgeoise que ceux qu'ils rencontrent dans les lieux ouverts; deux fois plus chez les filles, trois fois plus chez les garçons (Bozon et Héran 1988: 139).

Plus généralement, on retrouve une perspective similaire dans des recherches qui analysent des réseaux égocentrés en y ajoutant une dimension géographique. Celle-ci consiste à associer des relations interpersonnelles avec des lieux de vie. On trouve un exemple de ce type de démarche dans des enquêtes menées à Zurich par Timo Ohnmacht, Andreas Frei et Kay Axhausen (2008). Ces auteurs montrent à travers leur analyse empirique que les biographies de mobilité des individus ont des conséquences très nettes sur la nature et sur l'étendue spatiale des relations sociales auxquelles ils participent.

Du lieu à l'interaction

La seconde manière d'envisager les relations entre lieux et intégration sociale est une approche «par le haut». Il s'agit ici de partir des lieux pour étudier la force et la portée sociale de l'interaction qui s'y produit. De ce point de vue, les analyses concernent autant les modalités de la mise en contact que l'effet direct et individuel de la fréquentation du lieu ou encore son impact plus général sur la cohésion d'ensembles sociaux donnés voire de la société.

Pendant longtemps, les discussions relatives au lien social ont mis en avant trois espaces en particulier: le lieu de domicile (et par extension le voisinage), l'école et le lieu de travail. La principale raison de cet intérêt repose sur la quotidienneté de la fréquentation de ces espaces et la récurrence des relations qui s'y dessinent. Or, le rôle de ces trois types d'environnements du point de vue de l'intégration sociale est très discuté. Les limites mises en évidence sont spécifiques. Comme le montre un groupe de recherche de l'Université de Washington qui s'appuie sur l'exemple des mariages mixtes, les débats qui concernent le rôle du lieu de résidence convergent très nettement avec ceux qui relèvent d'une réflexion sur la proximité résidentielle (Houston et al. 2005). Le lieu de travail est incontestablement un puissant vecteur de mise en relation, agissant autant au niveau des contacts entre individus qu'à l'échelle sociétale en raison des complémentarités engendrées par la division des

tâches (Estlund 2003). Mais c'est également par essence un facteur de différenciation qui structure la vie et le statut social des individus (Flacher 2008). Enfin, l'école joue un rôle fondamental dans le parcours de vie des individus à plusieurs niveaux, mais elle reste très souvent un lieu à l'accessibilité inégale. Le système scolaire se caractérise en effet par de nombreux mécanismes sélectifs qui influencent la répartition des élèves entre différents établissements, le choix des filières d'étude et le niveau que l'on peut atteindre (Houston et al. 2005). Des facteurs liés au lieu de résidence ou à l'origine sociale, brouillent en fait la réelle capacité de l'école à stimuler la mise en présence de l'altérité sous toutes ses formes.

Le voisinage, le travail ou l'école sont des environnements qui peuvent autant créer l'interaction que produire, maintenir ou renforcer des clivages sociaux. Pour cette raison, les sciences sociales ont peu à peu vu se développer, en regard de la question du lien social, un intérêt pour d'autres types de lieux, notamment ceux dédiés aux loisirs, qui ne relèvent ni des sphères domestiques ni professionnelles. Ces lieux possèderaient un plus grand potentiel de mise en contact de l'altérité que les lieux fréquentés au quotidien car, comme le soutient Stéphanie Vermeersch «ce n'est qu'à l'occasion d'échanges éphémères, festifs et militants, que s'atténue, très temporairement, la ségrégation des liens sociaux» (Vermeersch 2006: résumé de l'article).

c. Les «autres» lieux de l'interaction

D'un point de vue géographique, ce renouvellement des perspectives peut être mis en relation avec différentes pistes de recherches, qui se rejoignent ou se recoupent sur certains points. Les réflexions envisagées successivement permettent de dégager quelques grandes idées qui peuvent constituer des points de repère lorsqu'il s'agit d'élaborer une grille de lecture du potentiel intégrateur d'un lieu.

i. Les recherches sur l'espace public

Un premier axe de recherche que l'on peut mentionner ici porte sur les espaces publics. En sciences sociales, l'intérêt pour ces derniers trouve son origine dans les travaux relatifs à la publicité menés dès les années 1960 par Jürgen Habermas. Ses recherches portent sur l'appropriation du domaine public par la bourgeoisie qui en fait aux XIXe et XXe un lieu de

critique du pouvoir. Dans sa forme la plus pure, l'espace public représente par définition un environnement qui appartient à tous et qui offre des libertés totales de circulation et d'expression. En pratique, ils forment toutefois des ensembles plus complexes dans lesquels ces libertés ne sont que partiellement assurées. Pour cette raison, des chercheurs ont proposé des démarches qui ont conduit à catégoriser les espaces publics, un des critères de distinction renvoyant alors aux caractéristiques des interactions sociales qui s'y produisent.

Un exemple d'analyse mettant en relation le lien social avec l'espace public est celle proposée par Cynthia Ghorra-Gobin. Dans le prolongement des théories défendues par Habermas, cette dernière montre que les lieux qui composent l'espace public aux Etats-Unis, ont été touchés par deux types de changements tout au long du XXe siècle (Ghorra-Gobin 2001). D'une part, ils ont été le théâtre d'un réinvestissement massif par le secteur privé qui y impose progressivement des logiques économiques et mercantilistes. D'autre part, ils ont perdu de leur importance sur le plan social en raison d'une forte revalorisation de la sphère privée comme espace de sociabilité. Ce double changement a eu pour conséquence d'affaiblir les attributs qui font des espaces publics traditionnels des environnements hautement favorables au lien social: possibilités de fréquentation régulières et peu contraignantes, mixité sociale et mise en scène de l'altérité, dimension égalitaire ou encore capacité à stimuler des identités partagées. Selon Ghorra-Gobin, le bilan de la mutation qui affecte l'espace public traditionnel serait donc négatif du point de vue du lien social qu'il peut générer. Alors que

> les espaces publics centraux, souvent encadrés par des bâtiments représentant les pouvoirs, ont permis, tout au long de l'histoire, à la population d'exprimer dans l'anonymat ses différences et ses ressemblances […] les espaces publics du centre commercial ne résultent d'aucune négociation, ne sont pourvus d'aucune historicité. Ils ne sont que simulacres des espaces publics connus tout au long de l'histoire (Ghorra-Gobin 2001: 8).

Les conclusions de la géographe française mettent néanmoins en évidence le potentiel social important que recèlent les espaces publics centraux. D'autres chercheurs se sont d'ailleurs focalisés plus spécifiquement sur ces derniers, en analysant des pratiques de fréquentation et des représentations qui leur seraient associées. Ainsi, un groupe de recherche constitué autour de Michel Bassand s'est interrogé, à travers des études menées à Genève, sur les rapports réciproques et ambigus qui se nouent

entre lien social et espaces publics centraux (Bassand et al. 2001). De ce point de vue, leurs analyses montrent que deux logiques complémentaires se combinent et brouillent la lecture du rôle réel joué par ces lieux: celle de l'espace «déterminant» et celle de l'espace «déterminé». Selon la première, la fréquentation régulière des espaces publics contribue à en faire des environnements plus familiers qui permettent aux individus de s'y sentir plus à l'aise et d'étoffer leur réseau de sociabilité. La seconde logique, celle de l'espace «déterminé» inverse le raisonnement: c'est alors «la fréquentation des espaces publics [qui] est supposée être déterminée par la position socio-spatiale, le mode de vie, le lien social et le système de valeurs de l'habitant-usager-citoyen» (Bassand et al. 2001: 86). L'individu, aurait de ce fait une propension d'autant plus forte à se rendre dans des espaces publics qu'il a lui-même un grand réseau de connaissances et d'amis. Au final, cette deuxième logique ne doit pas être sous-estimée, bien au contraire. Les conclusions de leurs enquêtes indiquent d'ailleurs qu'elle supplante souvent celle de l'espace «déterminant», si bien que

> favoriser l'usage des espaces publics du centre, par exemple en améliorant leur accessibilité, en organisant des événements festifs, en y offrant des services (commerces, administration, etc.), n'incitent pas les citadins à développer un lien social entre eux (Bassand et al. 2001: 107).

Cette conclusion, qui nuance les idées développées par Ghorra-Gobin, soulève deux enseignements utiles pour notre démarche qui vise à élaborer une grille de lecture du potentiel intégrateur d'un lieu. La première est que la fréquentation de cet espace n'est pas une condition suffisante à un processus d'intégration (elle peut néanmoins être une condition nécessaire). La seconde est qu'il faut rester vigilant à la réciprocité des rapports qui peuvent exister entre les caractéristiques d'un lieu et des formes du lien social. Comme nous l'avons vu en posant la définition du lieu, celui-ci se trouve constamment en interaction avec les ensembles sociaux qui le créent. Le lieu et ses modes de fréquentation peuvent de ce fait tout autant influencer qu'être eux-mêmes influencés par des attributs renvoyant au lien social.

ii. Les free spaces et l'expression de revendications politiques

Un deuxième corpus regroupe des recherches qui s'appuient sur le concept de *free spaces*. Comme le rappelle Francesca Polletta en dressant un bilan de cette littérature, le terme recouvre lui-même de très nombreuses

notions plus ou moins proches (*safe places*, *havens*, etc.) (1999). Influencé par les travaux d'Habermas (tout comme les travaux sur l'espace public que nous venons d'évoquer), le concept de *free spaces* est utilisé à partir de la fin des années 1970 par la géographie marxiste. Ce type de lieux représentent pour Harry Boyte et Sara Evans des

> public places in the community […] in which people are able to learn a new self-respect, a deeper and more assertive group identity, public skills, and values of co-operation and civic virtue […] settings between private lives and large-scale institutions […] with a relatively open and participatory character (1992: ix).

Comme l'indiquent les deux chercheurs, il s'agit en fait d'un type spécifique d'espace public. L'identification de ces lieux s'inscrit dans des discussions sur les inégalités sociales, les rapports de force et les enjeux de pouvoir. Leur principale caractéristique est l'absence, du moins partielle, d'une emprise liée à un groupe social dominant. Ils encouragent de ce fait la mixité, l'égalité et la réciprocité des échanges. Ouverts à tous, les *free spaces* assurent en théorie la mise en contact de personnes issues de toutes les couches de la société. Ils permettent à des individus habituellement marginalisés ou à des groupes minoritaires de s'exprimer librement et favorisent en théorie des mécanismes de reconnaissance mutuelle. Pour toutes ces raisons, ils seraient de nature à créer du lien social et à contribuer, de manière plus générale, au bon fonctionnement des institutions démocratiques. Comme l'expliquent Boyte et Evans:

> these are, in the main, voluntary forms of association with a relatively open and participatory character – many religious organizations, clubs, self-help and mutual aid societies, reform groups, neighbourhood, civic, and ethnic groups and host of other associations grounded in the fabric of community life (1992: 17-18).

D'un point de vue morphologique, ce sont en principe des espaces physiques dont les caractéristiques – taille réduite, haut degré d'intimité, enracinement ou familiarité – facilitent les mécanismes de mise en confiance et l'égalité des rapports de force (Polletta 1999). De très nombreux «lieux» revêtiraient potentiellement ces qualités, comme les bars ainsi que les locaux accueillant des associations de quartier, des cercles d'étudiants ou des mouvements syndicaux (Fantasia et Hirsch 1995)[11]. Peu à peu, le concept a également été utilisé pour décrire autre chose que

[11] Pour ces derniers, on peut toutefois rétorquer que l'égalité des rapports de force est en grande partie liée au profil des membres.

des lieux géographiques. Par extension, il s'applique en effet à des objets très variés – des journaux, des dialectes, des coutumes, etc. – dont le point commun reste toujours de faciliter l'expression et la diffusion de revendications. A ce titre, comme l'indique Polletta, les *free spaces* possèdent en fait une forte connotation culturelle et identitaire (1999). C'est donc aussi dans ce sens que la mise en présence de l'altérité est prioritairement envisagée. Ce type de questions réapparaît dans une littérature qui s'intéresse plus particulièrement à l'«interculturalité».

iii. Les lieux de l'interculturalité

La troisième piste de recherche s'inscrit dans les thématiques relatives à l'étude des migrations. Elle se focalise plus spécifiquement sur les «lieux d'échange et de transaction entre des populations autochtones et immigrantes», que certains désignent dans la littérature francophone comme les «lieux de l'interculturalité» (Marengo 1998). A première vue, les recherches en question adoptent une approche différencialiste de l'intégration. Elles placent néanmoins les modalités de la mise en contacts entre les individus et les groupes au centre de l'analyse.

Fondé sur les principes de tolérance et de reconnaissance, les lieux de l'interculturalité apparaissent en théorie comme des interfaces qui jouent un rôle de vitrine pour l'altérité. A ce titre, ils possèderaient plusieurs caractéristiques. Tout d'abord, ce seraient des espaces «ouverts» à des personnes aux profils variés. Ils constitueraient de ce fait une mosaïque de destins individuels spécifiques renvoyant chacun à des identités multiples et recomposées. La complexité des combinaisons qui se réalisent au contact de l'Autre stimulerait chez ceux qui fréquentent ces lieux le développement de sentiments d'appartenance propres, indistinctement de leur parcours de vie. Ces institutions marqueraient en outre une forme de participation active dans la vie locale. Cette implication s'accompagnerait souvent d'une reconnaissance officielle de la part des collectivités, passant par exemple par la création d'associations reconnues et l'acquisition d'un statut légal. Toutefois, ces espaces pourraient aussi avoir un statut moins formel. Dans ce cas, leur reconnaissance tacite reposerait notamment sur l'expression d'une conception valorisante de la mixité culturelle. A titre d'exemple, les jardins communautaires sont parfois perçus comme des espaces de loisirs où des gens d'origines

géographiques différentes peuvent se côtoyer de manière positive (Shinew, Glover et Parry 2005)[12]. Dans tous les cas, qu'ils soient formellement reconnus ou non, avec le temps, ces lieux d'interculturalité finiraient par devenir des «acteurs» de la vie locale à part entière.

En raison des brassages démographiques qui s'y opèrent et de leur position comme porte d'entrée pour les migrations internationales, les villes représenteraient un terrain propice à l'apparition de ce type de lieux. A l'échelle de l'agglomération, ces derniers forment alors une constellation d'éléments hétérogènes qui participeraient à la mise en valeur de la différence. Dans certains cas, leur multiplication aboutirait à un modèle de ville cosmopolite, dont Toronto serait l'incarnation parfaite, et dans laquelle, comme le rappelle Jean-Bernard Racine «plurality is sought and encouraged by the groups themselves and by the political authorities» (2000: 71).

De manière générale, de nombreux espaces ont pu être associés à des lieux d'interculturalité. Dans leur projet de recherche consacré à l'agglomération lausannoise, l'équipe constituée autour de Jean Bernard Racine et Marina Marengo, s'est par exemple intéressée à des lieux comme le centre espagnol Garcia Lorca à Crissier, l'association Colonia Libera Italiana à Renens, la librairie interculturelle Globlivres à Renens, l'association Français en jeu, le Centre islamique de Lausanne, ainsi que les centres de loisirs de la Bourdonette et de Chailly (1995). A ce titre, les associations sportives sont très souvent mentionnées en raison de leur fort potentiel de mise en présence de l'altérité. C'est le cas en particulier des clubs communautaires qui représentent, de la part de groupes composés initialement par des populations migrantes, une forme de participation à la vie locale (Weiss 2007). Néanmoins, comme l'expliquent Raffaele Poli, Jérôme Berthoud, Thomas Busset et Bülent Kaya, ces structures peuvent en théorie aussi exprimer une hypothèse opposée, c'est à dire celle d'un «repli communautaire contribuant à fragmenter la société et à exacerber les tensions» (2011: 129). Leur étude menée en Suisse sur des clubs fondés par des migrants portugais et albanais semble toutefois indiquer que ceux-ci remplissent une fonction de support à l'échange et peuvent de ce fait être assimilés à des lieux

[12] Le jardin communautaire est toutefois un espace social ambigu, dans la mesure où, comme l'expliquent Nathalie Bouvier-Daclon et Gilles Sénécal, «il est à la fois public et réservé, à la fois espace collectif et espace individualisé» (2002: 509).

d'interculturalité. Au niveau thématique, il faut relever ici que, depuis le début de la discussion relative la dimension spatiale de l'intégration, c'est la première fois que le sport se place au centre des débats théoriques et conceptuels. On se rapproche clairement de notre terrain de recherche empirique, même si la démarche reste différente dans la mesure où elle se focalise sur des groupes de populations précis (les migrants de certaines origines). Pour retrouver une ambition plus générale on peut alors se tourner vers un champ de recherche dédié aux «troisièmes lieux».

iv. Les troisièmes lieux

Une autre grande piste de réflexion renvoie à la notion de *third place* proposée par le sociologue Ray Oldenburg à la fin des années 1980. Les «troisièmes lieux» se distinguent des «premiers lieux», qui correspondent à ceux du domicile privé, et des «deuxièmes lieux», ceux du monde du travail (Oldenburg 1987). Ils désignent, de manière générale, tous les lieux informels de rassemblement, de réunion et d'échange. Le bar, le café ou la bibliothèque en constituent des exemples types. Par rapport au domicile et au travail, les troisièmes lieux «s'entendent comme un volet complémentaire, dédié à la vie sociale de la communauté» (Servet 2010: 57). Plus précisément, pour Oldenburg, ils assurent une fonction essentielle en termes de lien social. A ce titre, comme nous allons le voir, la démarche qu'il envisage et les thèses qu'il défend présentent une forte complémentarité avec les travaux relatifs au capital social s'inscrivant dans le sillage de Robert Putnam.

En théorie, plusieurs attributs – que l'on retrouve aussi dans les littératures relatives aux espaces publics, aux *free spaces* et aux lieux de l'interculturalité – définissent un «troisième lieu» et lui permettent de jouer ce rôle de mise en relation entre les individus ou les groupes. Un troisième lieu est tout d'abord un terrain neutre sur lequel règne une forte liberté de mouvement. On y vient quand on veut, sans contraintes. De ce point de vue, la neutralité de ces espaces repose également sur l'absence des devoirs réciproques qui lient par exemple un hôte et ses invités ou un employeur et ses salariés dans les cadres respectifs du domicile et du travail. Le troisième lieu est ensuite un espace inclusif, dans la mesure où l'on y trouve des biens, des services ou des occupations qui concernent tout le monde. Egalitaire, il ne doit pas nécessairement être approprié par un groupe social qui y exerce une emprise et établit une quel-

conque hiérarchie sociale. Un tel espace stimule au contraire le dialogue. La discussion en constitue d'ailleurs une des principales activités voire une de ses raisons d'être. Accessibles, accueillants et confortables, les troisièmes lieux incitent à une fréquentation régulière. Si ce sont en fin de compte les habitués qui les font vivre au quotidien, ils doivent rester ouverts aux nouveaux venus. De manière plus générale, ces espaces ne favorisent pas des mécanismes de distinction sociale: «in cultures where mass advertising prevails and appearance is valued over substance, the third place is all the more likely not to impress the uninitiated» (Oldenburg 2007: 168). Enfin, le troisième lieu procure chez ceux qui le fréquentent autant de la bonne humeur et de la bonhomie qu'un sentiment de confort psychologique.

Le rôle social de ce type d'espace repose, toujours en théorie, sur plusieurs mécanismes. Son ouverture en fait une porte d'entrée dans le tissu local pour de nouveaux arrivants et doit permettre la création de réseaux de connaissances. Les rencontres effectuées sur place conduisent l'individu à développer dans un deuxième temps des liens plus intimes. Ces lieux offrent également une plateforme d'information qui permet d'exposer ses compétences tout en découvrant celles des autres membres de la communauté. Ils exercent également un contrôle social, à travers des personnages publics, comme l'épicier ou le barman, qui connaissent tout le monde et peuvent servir d'intermédiaires sociaux. En stimulant la mixité sociale sous toutes ces formes, ces lieux permettraient à ceux qui les fréquentent d'«apprendre» l'altérité. Ce sont enfin des forums intellectuels et politiques qui stimulent la diffusion des idées et les revendications sociales. A ce titre, Oldenburg rappelle que bien des mouvements politiques sont nés dans des lieux comme les bars ou les cafés.

Malgré les nombreuses caractéristiques théoriques que nous venons de mentionner, les troisièmes lieux peuvent prendre des formes très différentes. Parmi eux, on trouve au premier rang, des espaces comme les bars ou les débits de boissons. Dans son ouvrage *Great Good Places*, Oldenburg analyse en particulier le rôle des German-American Lager Beer aux Etats-Unis, des pubs au Royaume-Uni ou des cafés français. Au sujet de ces derniers, il explique par exemple que ce sont des établissements publics dont le nom n'est jamais important (les gens disent simplement «on va au bistrot») et qui disposent de terrasses tournées vers la rue, symbolisant ainsi leur ouverture vers l'extérieur. Les «cafés français» sont par ailleurs des espaces où peuvent se dérouler de nombreuses

activités (discussion, jeux de cartes, écriture, etc.) et qui offrent en même temps autant un cadre de socialisation qu'un espace qui peut procurer si besoin de l'intimité.

Le chercheur américain évoque également d'autres types d'espaces qui peuvent répondre aux caractéristiques d'un troisième lieu. Il montre par exemple que pendant longtemps, les offices postaux des Etats-Unis en possédaient tous les attributs. Oldenburg rappelle que, par le passé, tout le monde y avait une boîte aux lettres et s'y rendait régulièrement pour poster ou retirer son courrier. Fonctionnant parfois même 24 heures sur 24, ils offraient des possibilités inégalées de rencontre et de discussion. Toutefois, au cours du siècle, de nombreux offices ont été fermés pour des raisons économiques. Ceux qui subsistent ont vu leurs horaires réduits et prendre une forme plus impersonnelle. De ce fait, les offices postaux ont progressivement cessé de jouer la fonction sociale de point de rencontres.

Dans le même ordre d'idée, Oldenburg explique que l'épicerie traditionnelle tend à être remplacée par des centres commerciaux qui n'ont pas les mêmes attributs en termes de lien social. Si l'épicier connaissait personnellement ses clients et leur entourage, et pouvait diffuser des informations sur la communauté, les vendeurs des grandes surfaces n'assument plus ce rôle et n'ont même, le plus souvent, aucune idée de l'identité de leur clientèle.

Oldenburg, conclut ses réflexions en mettant l'accent sur la raréfaction du nombre de «troisièmes lieux» et la diminution de leur fréquentation, signes d'un affaiblissement du lien social. Les causes évoquées par le sociologue américain annoncent par ailleurs celles que mentionne Robert Putnam dans ses travaux. Parmi elles, on relève la montée de l'individualisme, la suburbanisation ou les mass médias. De même, pour Oldenburg (qui rejoint ici ce que nous avons relevé chez Ghorra-Gobin), la marchandisation de l'espace public et le consumérisme galopant conduisent à faire d'anciens lieux de rencontres, des environnements anonymes et aseptisés, comme l'illustre la disparition de la petite épicerie de quartier aux profits du centre commercial.

A la suite des travaux d'Oldenburg, on voit apparaître des recherches «monographiques» qui envisagent le rôle social de lieux plus précisément identifiés. Dans cette optique, Mathilde Servet s'intéresse par exemple aux bibliothèques (2010). En passant en revue les attributs qui définissent un troisième lieu, elle discute de l'impact du développement

d'une nouvelle génération d'établissements incarnés par l'Openbaare Bibliotheek van Amsterdam et par un projet en cours de réalisation à Angoulème. Les bibliothèques en question semblent dotées d'un plus grand potentiel social, en raison par exemple d'une diversification des activités qui y sont organisées – favorisant une fréquentation plus régulière – ou d'une architecture mieux réfléchie assurant autant la mise en contact que le confort ou l'intimité des usagers. Ainsi,

> nombre de nouveaux établissements s'entendent comme des *home away from home* par excellence, véritables *living rooms* publics […], et développent le concept dans des proportions rarement atteintes par des lieux publics. En outre, les bibliothèques […] se déclinent en fait en troisièmes lieux culturels, proposant des cheminements variés vers une culture protéiforme (Servet 2010: 60).

Néanmoins, la modernisation de ces espaces soulève aussi des interrogations en raison de l'implication croissante d'acteurs défendant des intérêts privés et commerciaux. Dans cette perspective, les nouvelles bibliothèques se doivent en effet de faire concurrence à l'industrie des loisirs et des produits culturels, en étant plus attractives et en offrant de nouvelles prestations. Dès lors, «l'usager est appréhendé comme un client dont il s'agit de gagner les faveurs en lui procurant des moments forts» (Servet 2010: 62), ce qui semble peu compatibles avec les attributs théoriques du troisième lieu. Toutefois, pour Servet,

> cette contradiction semble se désamorcer en bibliothèque, car les objectifs poursuivis ne sont pas d'ordre financier. Il s'agit avant tout d'amener l'usager à la culture par des voies variées, attrayantes et novatrices, de lui présenter une expérience qui fait sens pour lui, à un niveau émotionnel et intellectuel (2010: 63).

Parmi d'autres analyses qui s'appuient sur le concept de troisième lieu, on trouve également quelques réflexions qui envisagent le cas du spectacle sportif. Ainsi, Roman Horak voit dans le stade de football un environnement qui, sur bon nombre de points, répondrait aux idées formulées par Oldenburg (2004). En se fondant sur une analogie entre la fréquentation des matchs de football et celle des clubs de musique, les conclusions d'un autre chercheur germanophone, Christoph Jacke, vont dans le même sens (2009). A travers une réflexion qui s'inscrit surtout dans un registre théorique, il défend par ailleurs l'idée que les fortes logiques de consommation qui entourent autant les spectacles sportifs que musicaux, ne sont pas incompatibles avec leur capacité à réunir librement des individus et à créer du lien social. A ce titre, il s'écarte des conceptions d'Oldenburg qui voit dans les principes de marchandisation un danger

pour le devenir des troisièmes lieux comme pour celui du lien social de manière plus générale.

Les débats soulevés par les transformations qui découlent du renforcement des intérêts économiques qui se créent autour de certains espaces (et notamment les stades) sont particulièrement intéressants par rapport à notre terrain de recherche. Toutefois, de manière plus générale, la littérature sur les troisièmes lieux ne propose que très peu d'outils méthodologiques permettant d'effectuer des analyses et des comparaisons plus systématiques dans le temps et dans l'espace.

v. Le lieu dans les théories relatives au capital social

La dernière piste de réflexion qui envisage le rôle intégrateur de certains lieux renvoie directement à la littérature sur le capital social tel qu'il est défini par Robert Putnam. Les travaux de ce dernier fournissent au départ un cadre opérationnel, qui à travers la définition d'indicateurs, doit permettre de mesurer le capital social à l'échelle d'entités spatiales. En cela, la démarche relève d'abord d'une approche «territorialiste» de l'intégration sociale. Toutefois, comme nous l'avons déjà évoqué précédemment, dans l'esprit de Putnam, le capital social possède nécessairement des racines «locales» notamment parce que sa formation demande des contacts personnels directs et répétés dans la durée. Il dépend de ce fait également des possibilités et des conditions de mise en relations qu'offre l'espace. L'interaction passe notamment par des lieux comme les associations dont la densité et le nombre d'adhérents représentent justement des indicateurs pour mesurer le capital social. Face au constat de l'affaiblissement des logiques associatives traditionnelles, Putnam s'intéresse alors à d'autres types de lieux qui stimuleraient aussi le développement de relations interpersonnelles empreintes de réciprocité et générant de la confiance. Les exemples qu'il développe dans l'ouvrage *Better Together*, que nous avons déjà cité plus haut, se calquent alors explicitement sur la démarche suivie par Oldenburg au sujet des troisièmes lieux[13]. Ce sont d'ailleurs globalement les mêmes attributs qui

[13] Les recherches de Putnam contribuent à leur tour à réactiver l'intérêt pour les travaux d'Oldenburg. Comme nous l'avons déjà relevé, leurs démarches sont très complémentaires. La principale différence entre les deux auteurs se situe au niveau du cheminement de la réflexion, qui détermine des hiérarchies différentes dans l'ordre des concepts utilisés. Si Putnam part de la question du capital social pour aborder ensuite celle des lieux

permettent aux espaces décrits par Putnam ou ses suiveurs de contribuer au capital social. Leurs travaux se concentrent de ce fait aussi sur des lieux similaires comme les jardins communautaires ou les bibliothèques publiques. En ce qui concerne ces dernières, Andreas Varheim conclut sa réflexion en expliquant notamment que les «public libraries, more than most contexts, fulfill the conditions of equality in the contact situation» (2009: 378).

Les travaux sur le capital social ouvrent également la porte à d'autres formes d'analyses. Dans cette perspective, certains s'intéressent plus spécifiquement à la manière dont les contextes géographiques donnés stimulent les processus de mise en confiance, fondamentaux dans la perspective du capital social. Un ouvrage édité par Jouni Häkli et Claudio Minca rassemble plusieurs textes qui montrent comment ces mécanismes s'articulent ou s'organisent, autant physiquement que symboliquement, autour de lieux (2009). A ce titre, le second des deux auteurs montre par exemple, à partir d'enquêtes menées en Italie dans la ville de Trieste, que les espaces associés à l'utilisation du dialecte local sont ceux qui sont les plus efficaces en termes de confiance et de capital social. Comme l'indique l'auteur,

> Triestine social capital not only expresses itself in a series of spatial practices but activates itself through a specific language which, in that particular moment and place, makes possible a connection between the individuals, the city and its memory, determining the success (or failure) of future projects (Häkli et Minca 2009: 9).

De manière générale, l'étude du rôle joué par les lieux sur le capital social met également en exergue des logiques indirectes. Il ne s'agit plus seulement d'envisager les modalités de fréquentation de ces espaces, mais également de tenir compte de la manière dont ils peuvent servir de supports, mêmes symboliques, à des projets communautaires qui impliquent la création de nombreuses relations interpersonnelles dans un cadre fédérateur. De ce point de vue, une étude réalisée par Stefano Soriani décrit par exemple comment le Port de Venise, en proie à de graves problèmes qui soulèvent des enjeux majeurs pour l'avenir de la cité est lui-même devenu un acteur autour duquel se tissent des réseaux de rela-

qui stimulent l'interaction, Oldenburg s'interroge d'abord sur les caractéristiques des troisièmes lieux pour aboutir à une réflexion plus générale sur l'intégration sociale.

tion, dont la portée géographique le dépasse nettement, dans l'optique de sa revitalisation (2009).

d. Les attributs théoriques renforçant le rôle social d'un lieu

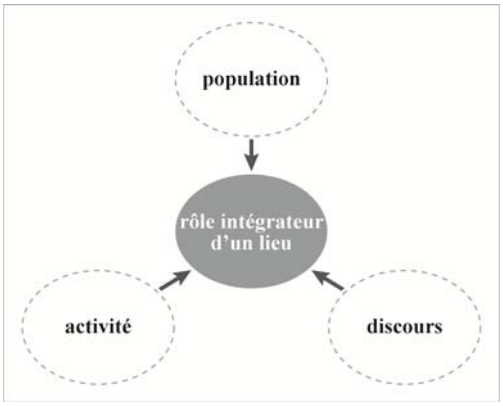
Dans les pages qui précèdent, nous avons décrit les deux grandes façons de «spatialiser» l'intégration sociale. La première, l'approche territorialiste, s'appuie sur des entités géographiques qui apparaissent comme des «contenants». Celles-ci représentent alors autant des unités d'analyse pour mesurer la distribution géographique du lien social que des espaces d'intervention pour les collectivités. La seconde, l'approche situationnelle, prête à l'espace un rôle actif. Elle s'intéresse d'une part aux effets de la proximité géographique et d'autre part à la façon dont les lieux servent de points d'ancrage aux interactions et constituent, pour des ensembles sociaux hétérogènes, des espaces de mise en présence. Notre question de recherche s'inscrit très clairement dans ce registre.

Pendant longtemps, les travaux que l'on peut classer dans l'approche situationnelle ont d'abord privilégié trois types d'espace: ceux du voisinage ou du domicile, ceux du monde du travail et ceux qui ont une fonction éducative. Comme nous l'avons vu, les réflexions se sont ensuite ouvertes à d'autres environnements, notamment dans les littératures relatives aux «espaces publics», aux *free spaces*, aux «lieux de l'interculturalité» ou aux «troisièmes lieux». Plusieurs idées centrales y apparaissent de manière récurrente. Celles-ci portent sur trois types d'éléments: la population, l'activité et les représentations associées au lieu.

Un premier type d'attribut «intégrateur» concerne la population qui fréquente cet espace. A ce niveau, la mixité constitue un critère énoncé presque systématiquement, tandis que l'idée du «brassage» renvoie aussi bien au nombre de personnes en présence qu'à l'ouverture ou au caractère inclusif du lieu. Un deuxième type de propriétés se rapporte ensuite à l'activité du lieu. D'un point de vue formel, pour être «intégrateur», il ne doit par exemple pas être le théâtre ni favoriser des relations interpersonnelles marquées par une hostilité réciproque. On retrouve au contraire l'idée qu'il doit stimuler le dialogue et l'établissement de contacts amicaux entre des individus qui ne se connaissent pas forcément. Les recherches mettent habituellement l'accent aussi sur le statut des personnes

en présence, un contexte égalitaire et faiblement hiérarchisé étant plus propice au lien social. De manière plus générale, des rythmes réguliers de fréquentation et de fonctionnement de cet espace représentent un autre atout dans la mesure où ils rendent en théorie l'environnement plus familier et renforcent l'intensité de l'interaction. La dernière catégorie d'éléments concerne les discours et les représentations associés à la fréquentation de cet espace. Le potentiel intégrateur du lieu repose ici notamment sur un degré élevé de confort psychologique (sentiment d'être chez soi, dans un environnement hospitalier), sur l'expression de traits identitaires partagés et sur des mécanismes de reconnaissance mutuelle ou de mise en valeur de l'altérité.

Figure 5: Le rôle intégrateur d'un lieu: les trois registres d'analyse



La plupart des éléments que nous venons d'évoquer dans les pages qui précèdent n'ont pas l'ambition de s'appuyer sur une définition théorique approfondie du concept de lieu. De manière générale, bien que des espaces se trouvent au centre de la réflexion, la dimension géographique y est même souvent secondaire. Il n'existe pas à notre connaissance de réelles grilles de lecture croisant les deux concepts et qui permettraient d'organiser l'analyse pour comparer de manière systématique le rôle intégrateur de lieux potentiellement très différents. Or la construction d'un tel outil est souhaitable car, étant donnée la complexité des processus sociaux étudiés, un lieu peu très bien être intégrateur à un titre et ne

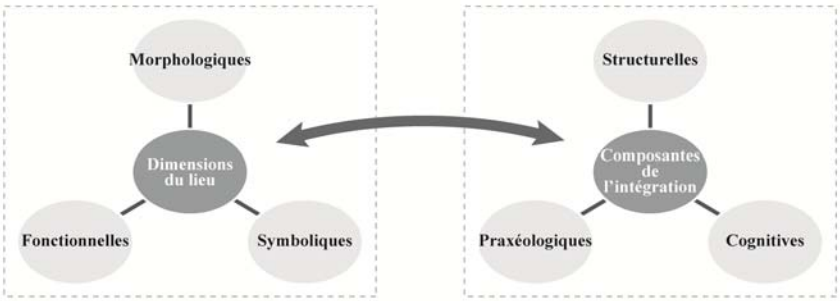
pas l'être à un autre. C'est très vraisemblablement cette ambition qui confère à notre démarche toute son originalité.

2. Le potentiel d'intégration du lieu

Comme nous l'avons vu plus haut, la description d'un lieu appréhendé comme une plateforme d'interaction sociale, nécessite la prise en compte de trois types de caractéristiques. Les premières, les caractéristiques morphologiques, concernent d'abord le contexte physique et matériel qui constitue en quelque sorte le substrat aux interactions. Parmi elles, on relève des éléments comme la taille du lieu, son accessibilité ou ses caractéristiques architecturales. Les attributs qui composent la dimension fonctionnelle du lieu renvoient à ses fonctions et aux principes qui régissent, de manière plus ou moins formalisée, l'activité qui s'y produit. Enfin, les caractéristiques symboliques reposent sur tous les éléments qui relèvent des représentations et des discours associés à cet espace (son histoire, par exemple).

Selon la définition que nous avons formulée, la force d'un processus d'intégration repose sur de l'interaction sociale dont on peut distinguer des caractéristiques structurelles (par exemple, le nombre de personnes en présence), praxéologiques (comme le caractère fédérateur et le degré de convergence des pratiques qui l'accompagnent) et cognitives (à travers notamment les représentations de soi et de l'Autre qu'elle stimule).

Figure 6: Les dimensions du lieu et les composantes de l'intégration sociale



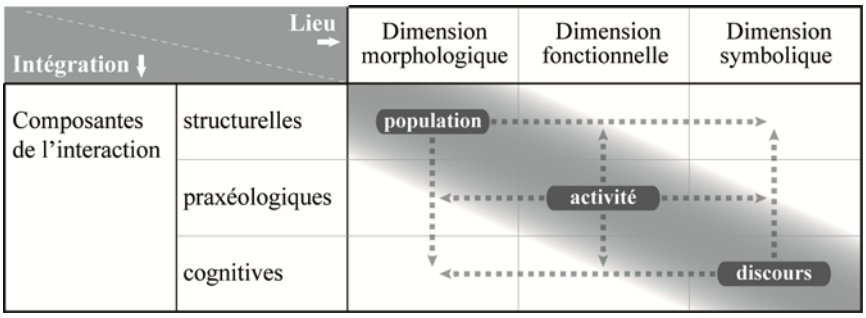
Pour construire la grille d'analyse du potentiel d'intégration sociale, il s'agit alors de croiser chacune des dimensions du lieu avec les caractéristiques de l'interaction qui s'y déroule. Le tout consiste en fait à dresser un tableau à neuf entrées. Dans la perspective d'une démarche exhaustive, chaque case de cette grille doit alors en principe faire l'objet d'une analyse spécifique. Faire le lien entre la morphologie du lieu et la structure de l'interaction consiste alors, par exemple, à envisager des éléments relatifs à la taille de cet espace qui ont une influence sur le volume des relations interpersonnelles qu'il peut générer.

Dans les faits, ni les dimensions morphologiques, fonctionnelles ou symboliques du lieu, ni les composantes structurelles, praxéologiques ou cognitives de l'interaction, ne forment des ensembles réellement «hermétiques». En outre, des complémentarités évidentes se dessinent entre les attributs du lieu et celles de l'intégration sociale, en particulier lorsque l'on dresse un parallèle avec les trois registres (population, activité et discours) évoqués plus haut (fig. 5). Pour simplifier les analyses et éviter des développements potentiellement très redondants, nous proposons dès lors d'articuler notre grille de lecture autour d'axes prioritaires. Ceux-ci forment en quelque sorte les «portes d'entrée» qui nous permettent d'organiser l'ensemble des discussions relatives au rôle intégrateur du lieu (fig. 7).

Le premier axe met en relation la structure des interactions et la morphologie de cet espace, et se concentre sur les caractéristiques de la population qui le fréquentent. Le deuxième associe la composante praxéologique de l'interaction avec le fonctionnement du lieu et se focalise sur l'activité qui s'y produit. Le dernier axe repose en priorité sur une approche cognitive et symbolique qui s'intéresse aux discours et aux représentations des individus.

Ce que nous proposons ici n'est rien d'autre qu'une stratégie d'analyse. En aucun cas les axes prioritaires que nous venons d'identifier ne sont exclusifs. Ceux-ci peuvent très bien amener, le cas échéant, des discussions impliquant les autres dimensions du lieu ou de l'intégration. Ainsi, les réflexions initiées autour du lien entre la structure de l'interaction et la morphologie du lieu déborderont inévitablement sur des aspects qui renvoient aux caractéristiques fonctionnelles et symboliques de cet espace.

Figure 7: Les axes d'analyse prioritaires du rôle intégrateur d'un lieu



Une fois les grandes lignes de la stratégie de recherche posées, il s'agit de définir des critères d'analyse plus précis, en nous inspirant de l'abondante littérature que nous avons passée en revue. Ceux-ci doivent couvrir des aspects complémentaires pour constituer un «faisceau d'indices» permettant d'attribuer un rôle plus ou moins intégrateur à un lieu. De ce point de vue, les choix effectués ici n'ont pas l'ambition d'être exhaustifs. Dans la perspective comparative poursuivie, il convient d'ailleurs d'insister sur le fait qu'aucun des points abordés ne suffit jamais pour mesurer à lui seul le potentiel d'intégration sociale du lieu. De même, rappelons qu'il n'existe jamais de lieu totalement intégrateur, ni de lieu dont le potentiel correspondrait au zéro absolu de l'intégration. Même dans les circonstances les plus défavorables, on ne peut pas complètement exclure que des interactions se produisent, créant d'une certaine manière du lien social.

a. Morphologies et structures: la population du lieu

La confrontation des caractéristiques morphologiques du lieu avec celles de la structure de l'interaction converge autour de trois questions qui se rapportent à la population mise en présence: celles relatives au potentiel théorique d'interaction que permet la taille du lieu et sa fréquentation; celles relatives à son ouverture sociale qui renvoient notamment à l'accessibilité ou à la diversité sociale qu'il condense; et celles relatives à sa fragmentation interne et à la répartition spatiale des individus selon leurs profils sociodémographiques.

i. Le volume potentiel d'interactions

La taille du lieu détermine le nombre d'individus qui peut s'y trouver simultanément en présence. De ce fait, elle définit en quelque sorte un volume maximal théorique d'interrelations. Pour cerner pleinement ce potentiel, il faut tenir compte non seulement de la capacité d'accueil du lieu mais également de sa fréquentation effective. La comparaison entre la place disponible dans un espace et sa population offre par ailleurs une indication sur la densité des interactions. Un lieu de plusieurs hectares sur lesquels se dispersent une centaine d'individu aura a priori un potentiel plus faible qu'un lieu de quelques mètres carrés où se regroupe une dizaine de personnes. A ce titre, les discours sur la fréquentation d'un lieu trahissent également des représentations importantes à prendre en compte pour dresser le contexte de l'interaction. Celui qui brasse les foules mais où les individus se sentent seuls n'aura logiquement pas le même potentiel qu'un lieu peu peuplé mais identifié comme très vivant.

De manière générale, une forte fréquentation offre un avantage en termes d'intégration. Ce n'est toutefois pas un critère suffisant en soi. Au contraire, la foule peut très bien constituer un terrain favorable à l'anonymat et à l'individualisme. Les non-lieux décrits par Marc Augé, comme le hall de gare ou l'aéroport, sont généralement des espaces très fréquentés. Différents auteurs ont d'ailleurs mis en évidence des relations inverses entre la taille des agrégats sociaux et la force des liens qui unissent les individus et ceci, dans de nombreuses situations. Lors d'expériences devenues très célèbres, les psycho-sociologues Bibb Latané et John Darley ont montré que face à une situation d'urgence, la présence d'un grand nombre de témoins potentiels, entraînait souvent une dilution de la responsabilité individuelle, ce qui avait comme conséquence paradoxale de réduire la propension à venir en aide à une personne dans le besoin (1970). Il ne s'agit pas ici d'entrer dans ces discussions mais de relever que le volume de population fréquentant un espace ne peut représenter un élément intégrateur que si d'autres conditions sont réunies.

ii. L'ouverture sociale

La question de l'ouverture sociale d'un lieu présente deux facettes complémentaires: l'une concerne ses conditions d'accès, l'autre porte sur la composition sociale de la population qui le fréquente. Comme le relève

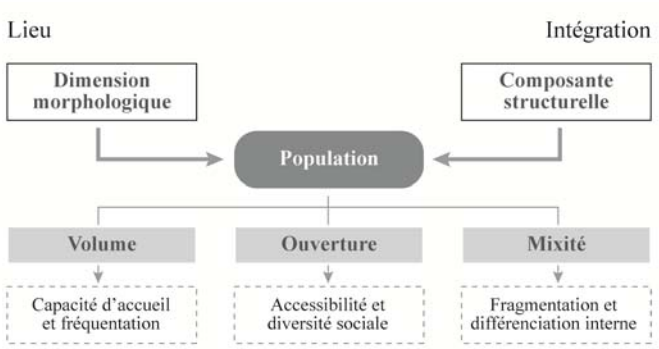
Laurent Chapelon, l'accessibilité d'un lieu désigne «la plus ou moins grande facilité avec laquelle ce dernier peut être atteint à partir d'un ou plusieurs autres lieux»[14]. De manière intuitive, elle renvoie à une localisation dans l'espace géographique. Elle dépend alors du coût ou du temps de déplacement que l'individu consacre pour s'y rendre. La question des conditions d'accès au lieu est également à envisager dans un sens beaucoup plus large. Elle a en effet une portée bien plus générale qui dépasse le critère purement spatial et lui associe des distances sociales et psychologiques. L'accessibilité d'un lieu renvoie en fait à tous les attributs qui limitent ou stimulent sa fréquentation (Sansot 1990). Il s'agit ici de tenir compte d'éventuels mécanismes sélectifs qui peuvent influencer le profil des individus qui fréquentent cet espace. A ce titre, deux logiques différentes se dessinent. La première est une logique restrictive. Celle-ci renvoie à toutes les barrières économiques, sociales, culturelles ou psychologiques – formelles ou informelles – qui filtrent l'accès au lieu. Ce dernier est plus ou moins ouvert selon les normes sociales qui le règlementent: un bar peut être interdit aux mineurs, une association de migrants peut refuser l'accès à ceux qui n'appartiennent pas à une communauté donnée. De même, des discriminations réelles ou ressenties peuvent également conduire des personnes à ne pas fréquenter certains espaces. De manière générale, plus ces mécanismes restrictifs prennent de l'importance, plus le potentiel d'intégration sociale diminue. La deuxième logique est une logique attractive. Elle renvoie aux facteurs qui stimulent la présence de certaines catégories de population plus précises. De ce fait, il s'agit de prendre en compte dans l'analyse, des «canaux» qui conduisent l'individu ou le groupe à fréquenter l'espace en question. Comme le relève Oldenburg au sujet des «troisièmes lieux», le caractère inclusif et le pouvoir d'attraction varient souvent selon le profil des individus. Au final, le potentiel d'intégration sociale du lieu est donc d'autant plus élevé que sa fréquentation concerne des personnes aux profils différents et que celle-ci reflète la population d'ensembles territoriaux plus larges.

[14] www.hypergeo.eu/spip.php?article30.

iii. La mixité réelle

Après l'analyse de l'ouverture sociale du lieu qui donne une indication globale sur la mixité sociale qui le caractérise, il s'agit dans la foulée de tenir compte de la configuration interne de cet espace. L'intérêt porte alors sur les segmentations qui structurent le lieu de l'intérieur et sur la manière dont les délimitations définissent des sous-espaces plus ou moins hermétiques aux seins desquels se distribuent des individus aux profils distincts. La question de la configuration interne ouvre en fait deux perspectives complémentaires. La première s'intéresse aux possibilités de circulation à l'intérieur de cet espace. La seconde analyse la mixité sociale réelle. De ce point de vue, un lieu très sectorisé avec une répartition sociale très inégale représente un contexte moins favorable au lien social qu'un lieu peu fragmenté où des individus se distribuent indistinctement de leur appartenance sociale et forment des ensembles hétérogènes. Cependant, un contexte qui favorise la mise en contact d'individus ou de groupes ne donne aucune information sur l'existence ni sur les modalités réelles de l'interaction. Ces critères ne suffisent donc pas à eux-seuls à mesurer le rôle intégrateur d'un lieu. Ils nécessitent d'élargir le propos en tenant alors compte des composantes praxéologiques ou cognitives de l'intégration.

Figure 8: l'axe morphologique et structurel



b. La dimension fonctionnelle et l'activité du lieu

Le deuxième axe de la grille de lecture met en relation la composante praxéologique de l'intégration avec la dimension fonctionnelle du lieu. Elle nous conduit à nous intéresser aux caractéristiques de l'activité sociale qui s'y produit. Trois types d'éléments peuvent être envisagés successivement. Les premiers reposent sur les rythmes de l'activité du lieu et la durée de l'interaction. Les deuxièmes renvoient aux modes de fréquentation de cet espace et à la diversité des comportements adoptés par les acteurs selon leur statut ou leur profil sociodémographique. Enfin, les troisièmes concernent les caractéristiques formelles de la sociabilité associée au lieu.

i. Les rythmes de l'interaction

L'intégration sociale est un processus qui s'inscrit dans la durée. A ce titre, le potentiel intégrateur d'un lieu dépend des rythmes auxquels il fonctionne et se fréquente. De manière générale, des activités relevant du long terme contribuent davantage au lien social. Elles doivent toutefois aussi permettre l'accueil de nouveaux venus. Si la pérennité et le renouvellement du public fréquentant cet espace renforcent son potentiel d'intégration sociale, il en va de même pour la durée ou la récurrence de son fonctionnement. Dans cette perspective, il convient par exemple de tenir compte de l'assiduité des utilisateurs du lieu. La régularité de la fréquentation d'un espace renforce en effet les probabilités de mise en contact entre les individus. En outre, la récurrence contribue à rendre l'espace en question plus familier et à en faire un environnement où l'on se sent plus facilement «chez soi» pour reprendre un des principes énoncés par Ray Oldenburg en ce qui concerne les troisièmes lieux.

Toutefois, à l'instar des autres conditions présentées jusqu'ici, les critères relatifs aux rythmes de l'interaction ne sont pas suffisants pour déterminer à eux-seuls le potentiel d'intégration du lieu. Nombre d'espaces dont l'activité ne s'interrompt presque jamais comme les gares ou les aéroports sont des exemples de «non-lieux» particulièrement peu propices au lien social, où règne l'anonymat et l'individualisme. En outre, des environnements trop familiers, fréquentés au quotidien par un «public» d'habitués sont plutôt susceptibles de générer un capital social de type *bonding* plutôt que de type *bridging*. En mettant en présence des personnes qui se ressemblent et qui se connaissent déjà bien, ils auront

aussi tendance à favoriser des liens sociaux forts – entre des individus dont les réseaux sont largement redondants – au détriment des liens faibles.

ii. Les modes de fréquentation

En regard du mode de fonctionnement d'un lieu, il convient ensuite de tenir compte des pratiques qui «encadrent» l'interaction. En effet, celles-ci dépendent étroitement des fonctions ou des statuts respectifs des acteurs mis en présence. Ces pratiques sont également dictées par des normes et des règles explicites ou implicites. Tout ce qui est de nature à affaiblir les critères de distinction et à favoriser des modes de fréquentation convergents indépendamment du profil sociodémographique représente un attribut positif du point de vue du lien social. A ce titre, l'idéal intégrateur, que l'on retrouve notamment dans les théories relatives aux *free spaces*, serait un espace «neutre» mettant tous les individus sur un pied d'égalité.

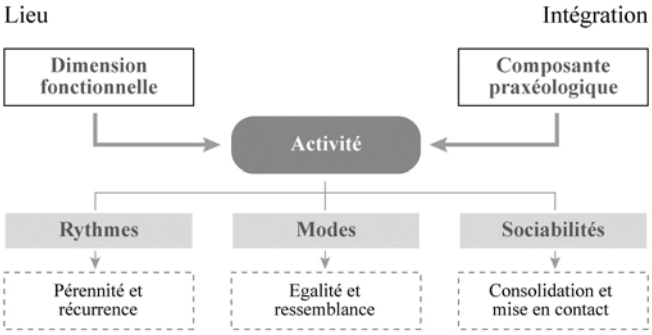
Une fois encore, il convient de prendre du recul par rapport à un tel schéma. Des contextes marqués par des configurations sociales très égalitaires n'amènent pas forcément des conclusions identiques. Des positions mal définies peuvent aussi générer des conflits. Dans certains cas, l'uniformisation des pratiques de fréquentation revient à nier l'altérité plutôt qu'à la valoriser. De même, un lieu dont le fonctionnement répond à des règles trop strictes peut apparaître comme liberticide et favoriser l'exclusion. Ce n'est donc que quand d'autres conditions sont simultanément observées que la convergence des pratiques de fréquentation du stade peut revêtir une valeur intégrative.

iii. Les formes de sociabilité

Le fonctionnement du lieu détermine à la fois les mécanismes de mise en présence et la forme de l'interaction. Le premier des deux aspects est étroitement lié aux activités ou fonctions jouées par cet espace. Il renvoie également à des attributs plus généraux comme son confort ou son agencement. Le deuxième aspect renvoie à l'intensité de l'activité sociale qui caractérise cet espace. Elle dépend notamment du nombre ou du type de relations qui s'y produisent ainsi que de leur effet au niveau des réseaux qui se dessinent autour des individus. Ainsi, il s'agit notamment de déterminer dans quelle mesure le lieu stimule la création de relations inter-

personnelles dont la portée dépasse le cadre de cet espace. Une des conditions améliorant le potentiel d'intégration social du lieu est donc sa capacité à enrichir et diversifier le tissu social des individus; autrement dit, quand il permet à des personnes d'horizons différents de faire connaissance et de nouer des relations, créant ainsi des ponts transversaux entre acteurs sociaux.

Figure 9: l'axe fonctionnel et praxéologique



c. Les dimensions symboliques du lieu et le discours sur l'interaction

La confrontation entre la composante cognitive de l'intégration et la dimension symbolique du lieu débouche sur une analyse des discours[15] associés à sa fréquentation. Dans cette perspective, trois types d'éléments peuvent à nouveau être envisagés. Les premiers renvoient à la manière dont les acteurs en présence développent un sens du lieu positif et des représentations plus ou moins différenciées de cet espace. Les deuxièmes portent sur les identités collectives et sur la façon dont le lieu, en canalisant la multiplicité des référentiels individuels, peut favoriser la revendication d'appartenances communes chez des personnes ou des groupes issus d'horizons divers. Enfin, le dernier aspect concerne les

[15] Le «discours» est lui-même un concept difficile à saisir qui peut être l'objet d'approches très différentes (Keller 2007). Nous l'envisageons ici de manière pragmatique comme un ensemble de messages exprimés par les individus, et qui sont sensés traduire une certaine interprétation – consciente ou non – du monde qui les entoure.

attitudes mutuelles adoptées en situation de coprésence et les discours que l'on développe par rapport à ceux avec lesquels on interagit.

i. Le discours sur l'environnement

Les travaux des géographes behaviouristes ont montré que, du point de vue de l'individu ou du groupe, le lieu est un espace chargé de sens. Il peut ainsi être associé à des connotations positives (relevant de la «topophilie») ou au contraire à des connotations négatives (relevant de la «topophobie»). Il constitue un environnement plus ou moins accueillant selon les représentations qu'il stimule. Celles-ci dépendent de la position et du statut des individus ou des groupes qui habitent cet espace. Du point de vue du prisonnier, la prison apparaîtra, selon toute vraisemblance, comme un lieu hostile marqué du sceau de la contrainte. Sa vision des choses sera assurément très différente de celle du gardien pour qui ce même espace représente le monde du travail et des collègues, suscitant plus facilement une appréciation positive. Dans cet exemple, les représentations différentes du même espace que se font les deux types d'acteurs rendent le dialogue entre eux encore plus difficile. Elles constituent alors un élément susceptible d'accentuer d'entrée de jeu la distance qui les sépare en raison de leurs statuts respectifs.

En suivant cette logique, le potentiel d'intégration d'un lieu sera d'autant plus fort qu'il procure un sentiment de confort psychologique et qu'il stimule des représentations partagées indépendamment du rôle et du profil des personnes mises en présence. La grille que nous construisons considère donc aussi que le fait de développer des discours partagés facilite la compréhension entre les individus et renforce les relations interpersonnelles.

ii. Le discours sur l'appartenance

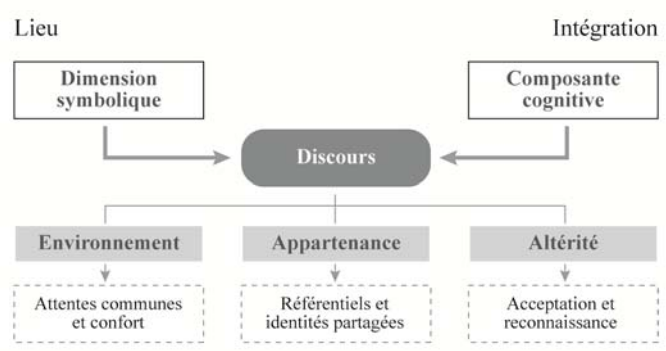
Le deuxième point abordé dans le registre symbolique concerne le sentiment d'appartenance et l'identité collective. Celle-ci désigne comme l'indique Bernard Debarbieux, «le sentiment et la volonté partagée par plusieurs individus d'appartenir à un même groupe» (2006: 342). Le sentiment d'appartenance repose sur tout «objet» qui permet à l'individu de se démarquer de l'Autre. De ce point de vue, le lieu offre – que ce soit en partie ou dans sa globalité – une kyrielle de signes et d'éléments constitutifs auxquels il est possible de s'attacher. Ceux-ci concernent

notamment son histoire, ses caractéristiques architecturales, le type d'activité qui s'y déroule, les pratiques qui lui sont associées ou les personnes qui le fréquentent. A ce titre, deux aspects peuvent être envisagés ici. Le premier s'intéresse aux référentiels que le lieu condense et la manière dont ils se combinent avec la multiplicité des critères d'appartenance que les individus revendiquent au gré de leurs vécus respectifs. Le lieu sera d'autant plus intégrateur qu'il offre des points d'ancrages communs qui cristallisent le développement d'identités partagées par des personnes provenant d'horizons différents ou qui n'entretiennent pas au départ d'affinités entre elles. Le second envisage le rôle joué par le lieu dans le développement d'une identité liée à des ensembles plus larges. Le potentiel d'intégration sera d'autant plus élevé qu'il contribue à renforcer le sentiment d'appartenance associant les ensembles territoriaux et sociaux que le lieu représente.

iii. Le discours sur les Autres

Le lieu, en tant que plateforme d'interaction, suppose nécessairement une mise en contact avec d'autres individus ou groupes. Il renvoie aux personnes impliquées une image directe de ceux qui participent à l'interaction. Par ailleurs, les activités et les discours qui se produisent en situation de coprésence alimentent à leur tour des discussions qui peuvent concerner l'Autre de manière plus générale. Dans cette perspective, il s'agit donc de voir dans quelle mesure la fréquentation du lieu modifie le discours sur soi et sur l'altérité. Certains lieux stimulent la haine – une salle accueillant un rassemblement de néo-nazis – tandis que d'autres contribuent plutôt à valoriser l'altérité – les lieux de l'interculturalité décrits notamment par Marina Marengo. Le potentiel d'intégration du lieu est par conséquent d'autant plus élevé que les échanges qui s'y opèrent contribuent directement ou indirectement à la reconnaissance ou à l'acceptation de la différence.

Figure 10: l'axe symbolique et cognitif



Conclusion

L'objectif final de cette partie conceptuelle et théorique était de créer un outil pour comparer le potentiel d'intégration sociale de différents lieux. Il s'agissait de ce fait de déterminer des aspects à passer en revue pour, au final, attribuer une valeur sociale plus élevée à un lieu qu'à un autre. Après avoir défini ce qu'on entend par lieu et par intégration sociale, nous avons construit une grille de lecture du potentiel intégrateur d'un lieu. En suivant celle-ci, le lieu intégrateur pas excellence cumulerait donc les caractéristiques suivantes.

D'un point de vue morphologique, il serait très fréquenté et suffisamment grand pour pouvoir répondre à toute demande. Ouvert à tous, sa composition sociale reflèterait parfaitement celle d'une population d'un ensemble territorial de référence plus vaste. Enfin, la répartition des individus à l'intérieur de cet espace se ferait de manière homogène, indistinctement de leur appartenance sociale, tandis qu'aucune contrainte ne viendrait limiter leur possibilité de mouvement.

D'un point de vue fonctionnel, ce lieu serait le théâtre de relations interpersonnelles régulières et suivies dans le temps. Les interactions se produiraient en outre dans un contexte marqué par des pratiques sociales fédératrices et convergentes, les individus adoptant alors des codes ou des comportements identiques quel que soit leur profil. En outre, les interactions ne se limiteraient pas à des contacts préexistants: ce lieu stimulerait les nouvelles rencontres et permettrait aux individus d'étoffer leurs réseaux de relations, en particulier avec des personnes aux profils différents.

Enfin, d'un point de vue symbolique, ce lieu serait perçu par tous comme accueillant et confortable. Il stimulerait des sentiments d'appartenance et des identités partagées. De cette manière, il contribuerait aussi à des mécanismes de reconnaissance mutuelle permettant l'acceptation et la valorisation de l'altérité.

Le lieu que nous venons de décrire relève bien évidemment autant de l'absurde que de l'utopie. Comme nous l'avons déjà relevé plusieurs fois, un espace doté d'un potentiel d'intégration absolu n'existera jamais. Son contraire non plus, parce que, selon notre définition, le lieu naît tou-

jours d'une interaction. Dans la perspective comparative envisagée, il s'agit donc de passer en revue systématiquement les éléments que nous venons d'énumérer en les faisant entrer dans une balance globale. Dans tous les cas, on ne peut que s'attendre à des conclusions nuancées.

De la grille de lecture à la recherche empirique

Présentation de la démarche et du travail de terrain

L'élaboration d'une grille de lecture du potentiel d'intégration sociale d'un lieu constitue en soi un résultat à part entière de ce travail. A l'aide de cet outil théorique de portée générale, nous pouvons désormais revenir à notre question de recherche initiale. Celle-ci concerne le rôle social que joue un stade de football. Elle s'interroge en particulier sur les conséquences que le processus récent de modernisation des infrastructures peut avoir eu à ce niveau en Suisse et à Neuchâtel. L'objectif est donc de mesurer le potentiel d'intégration d'un stade et de comparer la situation telle qu'elle se présente avant et après la transformation de ce lieu. Avant de revenir en détail sur le terrain de recherche, les sources utilisées et les enquêtes réalisées, il s'agit de décrire comment cette grille de lecture s'applique au cas qui nous intéresse et sur quels critères concrets nous pouvons fonder nos développements. A ce titre, précisons d'emblée que nous limitons les analyses à la composante «sportive» du lieu «stade», c'est-à-dire uniquement dans le contexte des rencontres de football de haut niveau. Cette remarque n'est pas anodine dans la mesure où le stade est un lieu qui peut avoir d'autres fonctions que le seul spectacle sportif et que le contexte de modernisation se caractérise précisément par une tendance à la diversification des activités d'un tel site, comme nous le verrons plus loin.

1. Analyser le potentiel d'intégration sociale d'un stade

Le premier axe de l'analyse croise la composante structurelle de l'intégration avec la dimension morphologique du lieu. Il se concentre plus précisément sur les caractéristiques de la population qui fréquente cet espace, en l'occurrence un stade de football dans le cas qui nous concerne. Dans cette perspective, trois types d'éléments peuvent être envisagés. Les premiers renvoient au volume d'interactions possibles que représente le nombre maximal d'individus (qui peuvent être) mis en

présence. Celui-ci dépend de la capacité d'accueil et du degré de fréquentation de cet espace. Dans le cas du stade de football, les indicateurs qui s'imposent d'emblée renvoient au nombre de places disponibles dans les gradins et aux affluences réellement enregistrées à l'occasion des matchs. En comparant l'offre et la demande, on peut ensuite calculer un taux de remplissage qui fournit une indication de la densité et de la saturation qui caractérisent cet espace. Cette réflexion débouche ensuite sur un deuxième type de questions relatives à «l'ouverture sociale» du lieu. Celle-ci dépend des conditions d'accès à cet espace et du profil des individus qui le fréquentent. En ce qui concerne l'accessibilité, les éléments envisagés dans le cas d'une analyse portant sur des stades renvoient à leur localisation, à la billetterie ainsi qu'à la diffusion de l'information consacrée au club et aux matchs. La composition sociale du public est définie quant à elle selon des critères comme l'âge, le sexe ou le statut socio-professionnel. Il s'agit alors non seulement de faire une description du profil des spectateurs mais également de dresser une comparaison avec la population de la région dans laquelle le stade est situé. Le troisième élément qui nourrit l'approche morphologique et structurelle est la question de la mixité sociale réelle. Celle-ci dépend du degré de segmentation physique et des logiques de répartition des catégories sociales à l'intérieur de l'espace identifié. De ce point de vue, le stade est un lieu formellement organisé en tribunes, en secteurs et en sous-secteurs dont on peut compter le nombre et décrire la «perméabilité». Dans la foulée, il s'agit ensuite d'analyser la distribution des spectateurs au sein de ces différents sous-espaces selon des critères liés au profil sociodémographique.

Le deuxième axe de la grille de lecture met en relation la composante praxéologique de l'interaction avec la dimension fonctionnelle du lieu. L'intérêt se focalise alors sur l'activité qui le caractérise. Dans un registre théorique, trois aspects complémentaires ont été mis en évidence. Le premier concerne les rythmes d'activité du lieu et soulève une réflexion sur sa pérennité et la récurrence de sa fréquentation. Dans le cas d'une analyse consacrée à un stade de football, il s'agit alors de retracer l'historique du club résidant et de comprendre les logiques chronologiques de fidélisation des spectateurs. La grille de lecture nous amène également à nous intéresser à la fréquence des matchs et au temps que le public y consacre plus ou moins régulièrement. Dans la foulée, il s'agit de mesurer la variabilité des affluences et l'assiduité des spectateurs. Le

deuxième aspect renvoie aux modes de fréquentation du lieu. Dans le contexte d'un match, la mise en pratique de la grille d'analyse nous conduit à décrire la diversité des acteurs présents autour du terrain et de préciser le statut du spectateur dans cet ensemble. Au sein même du public, il s'agit alors de mesurer le caractère plus ou moins diversifié des pratiques partisanes et de dresser une typologie des supporters. Rappelons à ce titre qu'un environnement caractérisé par des modes de fréquentation très segmentés est en théorie peu intégrateur. Enfin, le dernier aspect de l'axe morphologique et fonctionnel s'intéresse aux formes de la sociabilité qui caractérisent le lieu. Dans le cas du stade, la question est de savoir avec qui les spectateurs se rendent aux matchs et combien de connaissances elles y retrouvent. Par ailleurs, il s'agit aussi d'analyser la portée réelle de la fréquentation de cet espace du point de vue des réseaux personnels et d'estimer dans quelle mesure il offre des opportunités de rencontres entre des individus qui ne se connaissent pas au préalable.

Le troisième axe de notre grille d'analyse du potentiel d'intégration du lieu se concentre sur les représentations et les discours formulés par les individus qui le fréquentent. Ceux-ci s'inscrivent dans trois registres différents. Il y a tout d'abord des discours généraux sur l'environnement offert par le stade. L'intérêt se focalise alors sur les attentes que les spectateurs expriment par rapport au projet de rénovation. Une analyse du bilan qu'ils dressent après son inauguration doit également nous permettre de déterminer dans quelle mesure des divergences apparaissent dans les représentations associées au lieu, traduisant des sentiments de confort variables. Le deuxième registre d'analyse renvoie à la nature des sentiments d'appartenance que la fréquentation du stade peut stimuler. Il s'agit alors de s'interroger sur la portée territoriale symbolique véhiculée par le club résidant auprès des spectateurs et sur la manière dont cette lecture «géographique» peut varier. Il s'agit ensuite de déterminer dans quelle mesure le stade participe à l'expression d'un sentiment d'identité local partagé par une large proportion du public. Le troisième registre analysé est celui du discours que les spectateurs tiennent à propos des autres personnes présentes dans le stade. Deux questions plus précises se posent ici. Les premières portent sur les rapports de proximité immédiate. Les secondes envisagent la manière dont on décrit l'Autre de manière plus générale. Dans le contexte d'un match, l'altérité renvoie en

premier lieu à des composantes du public et à des pratiques de fréquentation différenciées.

Au final, compte tenu de la diversité des éléments qui composent la grille de lecture du potentiel d'intégration sociale d'un lieu, la mise en pratique de cet outil dans le cas d'une analyse consacrée à un stade de football implique nécessairement une démarche protéiforme. A ce titre, trois niveaux de complexité semblent se dégager. Le premier concerne la très forte hétérogénéité des informations que nous pouvons mobiliser. Celle-ci porte successivement sur les caractéristiques du stade (par exemple, le nombre de places disponibles), sur son degré de fréquentation (comme l'évolution des affluences), sur la composition du public (notamment selon des critères sociodémographiques), sur les pratiques participatives des spectateurs (telle l'assiduité) ou encore sur leurs opinions (par exemple, concernant l'ambiance) et certaines représentations (comme celles relatives aux appartenances). Dans cet ensemble, on trouve des données factuelles qui «existent» en l'état (le prix des billets par exemple). D'autres au contraire doivent être produites selon différentes méthodes d'enquêtes (observation, questionnaires, etc.). Le deuxième facteur de complexité est lié aux types d'analyses à effectuer. La grille de lecture suppose en effet d'adopter une démarche qui se fonde tour à tour sur un travail de description, sur des analyses statistiques et sur des analyses de discours. Enfin, le troisième élément que nous pouvons identifier ici renvoie aux points d'ancrages sur lesquels s'articule la comparaison entre l'ancien et le nouveau stade. L'analyse repose en effet autant sur des données «ponctuelles» qui correspondent à un arrêt sur image de la situation à un instant t que sur la prise en compte d'un cadre temporel plus large permettant d'identifier des évolutions dans la durée.

Précisons encore une fois que l'élaboration de la grille de lecture théorique du potentiel d'intégration sociale d'un lieu constitue en soi un des objectifs de ce travail. Sa finalisation a été menée en parallèle avec la recherche de terrain. Celui-ci a d'ailleurs largement contribué à alimenter la réflexion. Dans certains cas, c'est le matériel empirique qui nous a amené à redéfinir certains critères composant la grille, nous faisant basculer d'une démarche d'opérationnalisation vers une démarche de théorisation.

Figure 11 : La grille de lecture du potentiel d'intégration sociale d'un lieu adaptée à une étude consacrée à des stades de football

Axe morphologique et structurel «Population»	**Volume potentiel d'interactions**	capacité	nombre de places disponibles
		fréquentation	affluences à l'occasion des matchs
			taux de remplissage
	Ouverture sociale	accessibilité	localisation du stade
			prix d'entrée et fonctionnement de la billetterie
		diversité	composition sociale du public
	Mixité réelle	fragmentation	nombre et perméabilité des secteurs
		différenciation interne	répartition des spectateurs selon le profil sociodémographique
Axe fonctionnel et praxéologique «Activité»	**Rythme de l'interaction**	pérennité	ancienneté du club
			période de fidélisation du spectateur
		récurrence	fréquence et durée des matchs
			variabilité des affluences et assiduité des spectateurs
	Mode de fréquentation	égalité	acteurs présents autour du terrain et statut du public
		ressemblance	types de spectateurs et caractère convergent des pratiques partisanes
	Sociabilité	consolidation	type d'accompagnement
			nombre de contacts dans le stade
		mise en contact	nombre de nouvelles rencontres
Axe symbolique et cognitif «Discours»	**Discours sur l'environnement**	confort	degré d'appréciation des caractéristiques du stade
		consensus	différenciation des discours à propos du stade
	Discours sur l'appartenance	référentiels	estimation de la portée symbolique du club par les spectateurs
		identités	analyse du rôle joué par le club dans l'expression d'un attachement local
			affluences enregistrées lors des derbys
	Discours sur les Autres	acceptation	attitude relative aux rapports de proximité immédiate dans le public
		reconnaissance	degré de distanciation par rapport aux autres spectateurs

2. Le terrain de recherche

A Neuchâtel, le projet de rénovation du stade de la Maladière est amorcé au début des années 2000. Les anciennes installations sont détruites en 2004. Le club de Neuchâtel Xamax s'exile alors pendant deux saisons et demie à la Chaux-de-Fonds dans un stade de remplacement dont les caractéristiques rappellent totalement celles de l'ancienne Maladière. Le nouveau complexe est inauguré en 2007. La période ciblée par notre recherche couvre par conséquent les années 2000 à 2010. Si nous avons l'ambition de porter un regard plus général sur la transformation du lieu, une partie importante de notre recherche de terrain repose sur une double enquête par questionnaire réalisée à l'occasion de matchs de Neuchâtel Xamax lors de la saison 2006/07. Ces deux enquêtes ont été menées à quelques mois d'intervalles, alors que le club évoluait respectivement dans «l'ancien» stade de la Charrière et dans la «nouvelle» Maladière. Leur réalisation a été possible grâce à un financement de l'Office Fédéral du Sport dans le cadre de son programme «Sport et Mouvement». Ces enquêtes permettent d'apporter des points de comparaison particulièrement utiles pour différencier la situation qui caractérise le public d'un stade d'ancienne et de nouvelle génération, au niveau de sa composition, de ses pratiques de fréquentation du lieu ou de certaines opinions et/ou discours concernant l'équipe neuchâteloise, son stade ou le football de manière plus générale. La production de ce type d'information est d'autant plus importante qu'il n'existe pas, en Suisse, et encore moins à Neuchâtel, d'études permettant de dresser le profil des spectateurs.

L'exploitation des résultats des enquêtes par questionnaire réalisées sur place présente néanmoins d'évidentes limites. Il y a tout d'abord le caractère toujours très circonstancié d'un match de football. La situation peut en effet changer d'un match à l'autre, étant donné que les affluences (et donc la composition, les pratiques ou les opinions du public) varient selon de nombreux paramètres comme l'adversaire, la forme de l'équipe, l'enjeu ou même les conditions climatiques. Précisons d'ailleurs d'entrée de jeu que le calendrier de la recherche n'a pas permis la réalisation d'une enquête dans l'ancien stade de la Maladière, élément qui peut biaiser certaines interprétations, en ce qui concerne par exemple la composition du public. En outre, la grille de lecture que nous avons construite suppose toute une série d'éléments que les enquêtes par questionnaire ne

permettent pas de mettre en avant. D'autres analyses complémentaires sont nécessaires, autant pour conforter certains résultats obtenus, en vertu du principe de triangulation méthodologique, que pour approfondir d'autres aspects, notamment ceux relatifs aux discours des spectateurs.

Dans cette perspective, le forum de discussion en ligne consacré au club (www.xamaxforum.ch) représente une source particulièrement utile à laquelle nous avons eu abondamment recours. Elle constitue tout d'abord une mine d'or pour retrouver la quasi-totalité des informations factuelles concernant le club et son stade. Par ailleurs, en tant que plateforme de discussion concernant le club et son stade, elle permet de saisir dans une large mesure les principaux discours et opinions que les spectateurs formulent à propos du lieu, de son activité et de ses utilisateurs.

Les statistiques officielles sur le nombre de spectateurs sont un autre élément important de notre réflexion. Seules données quantitatives à propos des stades que l'on peut retracer sur le moyen ou le long terme jusqu'à l'échelle du match, elles servent autant à poser le contexte relatif à la fréquentation générale du lieu qu'à analyser certaines tendance relatives au comportement général du public. Ces statistiques nous permettent par exemple de déterminer dans quelle mesure l'inauguration d'un nouveau stade s'accompagne d'une augmentation des affluences, et partant de là, du potentiel d'interaction du lieu.

Les enquêtes par questionnaire réalisées au stade, l'exploitation du forum de discussion et les analyses statistiques sur l'évolution du nombre de spectateurs représentent les trois principaux axes empiriques de cette recherche. Le choix de se concentrer sur ceux-ci se fonde sur deux critères. Il répond tout d'abord à un objectif visant à mesurer le potentiel d'intégration du lieu dans son ensemble – en privilégiant sa dimension collective –, tout en adoptant une démarche réaliste compte tenu du temps et des moyens à disposition. Il reflète ensuite une volonté de privilégier des développements qui présentent sur le plan méthodologique un caractère novateur et original. Pour cette raison, ces trois principaux axes d'analyse méritent des présentations détaillées dans les pages qui suivent. Ceux-ci présentent néanmoins d'évidentes limites surtout lorsque l'on cherche à passer du général au particulier. A ce titre, des développements complémentaires doivent être envisagés pour consolider, illustrer et nuancer certains résultats ainsi que pour lancer de nouvelles pistes de recherche. Dans cette perspective, nous avons mobilisé trois autres corpus.

Le premier repose sur un travail d'observation mené à l'occasion des matchs joués par Neuchâtel Xamax à domicile lors des saisons 2005/06 (11 rencontres suivies), 2006/07 (16) et 2007/08 (10). Si les repérages ont été indispensables dans le cadre de la préparation pratique des enquêtes par questionnaire, l'objectif était également de récolter de nombreuses informations sur le déroulement d'un match du point de vue des tribunes ou sur toutes les interactions qui peuvent se produire entre les spectateurs. Par la suite, nous avons continué à assister à des matchs dans un cadre moins formel. Des discussions menées ici et là avec des personnes rencontrées au stade ont néanmoins contribué (et contribuent toujours) à alimenter notre réflexion.

Dans le cadre de l'étude «S'intégrer en étant supporter», financée par l'Office fédéral du Sport, une série d'entretiens ont également été réalisés. Une dizaine de personnes issues de l'immigration s'intéressant toutes à Neuchâtel Xamax depuis un certain nombre années ont été interrogées de manière formelle[16]. Les principaux éléments abordés ont notamment concerné l'évolution «biographique» de leur pratiques de fréquentation du stade; le contexte dans lequel ces personnes ont commencé à s'intéresser au club; la place que le stade occupe dans leur vie sociale; les enjeux identitaires que reflète le football (en particulier du point de vue des identités multiples); et, d'une manière plus générale, leur conception personnelle de l'intégration. Comme nous l'avons relevé, en plus de ces entretiens, de très nombreuses discussions informelles avec des personnes s'intéressant de près ou de loin au club ont également orienté nos analyses.

Figure 12: Liste des personnes interrogées

- FG, 11 avril 2006, Neuchâtel
- SG, 20 avril 2006, Neuchâtel
- SP, 15 mai 2006, Marin-Epagnier
- DK, 24 mai 1006, Neuchâtel
- YK, 6 février 2007, Neuchâtel
- OB, 15 février 2007, Neuchâtel
- AO, 21 février 2007, Neuchâtel

[16] Parmi les personnes interrogées, on compte une femme, deux membres de groupes de supporters et un membre d'un club de soutien.

- LS, 6 mars 2007, Cortaillod
- FB, 15 mai 2007, Cormondrèche
- TDB, 18 juin 2007, Neuchâtel
- FN, 21 juin 2007, Neuchâtel
- PM, 22 juin 2007, Neuchâtel

Enfin, la presse et les publications liées au club forment le dernier corpus que nous avons exploité. De ce point de vue, nous avons suivi et archivé systématiquement les articles concernant Neuchâtel Xamax ou son stade dans les journaux *L'Express* (presse régionale) et *Le Temps* (quotidien de référence en Suisse romande) depuis septembre 2000. Nous avons également parcouru toute une série de publications liées au club[17], à son stade[18], à ses supporters[19] ou à son histoire.

[17] Parmi lesquelles on trouve notamment les fascicules et les programmes de matchs distribués au stade (*Infomax* depuis l'inauguration), mais également des magazines souvent éphémères consacrés au club comme *XA'mag* (publié entre 2009 et 2010) ou, si l'on remonte dans le temps, le *Journal du Club* (1994-1997) et *Neuchâtel Xamax magazine* (1983-1994).

[18] Par exemple, les publications du service des Sports de la ville de Neuchâtel, dont un numéro spécial concerne la Maladière.

[19] Des magazines ou des fanzines produits occasionnellement par des groupes de supporters notamment *Tigers 95: fanzine* ou *Magazine Fanati'x* dont un numéro a été publié spécialement à l'occasion du match d'inauguration de la Maladière.

Les enquêtes par questionnaire

1. Introduction

Un volet important de la recherche empirique repose sur une double enquête par questionnaire, réalisée en 2006/07, à l'occasion des matchs de l'équipe de Neuchâtel Xamax. La première dans un stade d'ancienne génération, la seconde, quelques mois plus tard, dans une enceinte flambant neuve. En suivant la grille de lecture du potentiel d'intégration, il s'agissait de produire des données concernant le profil des spectateurs (âge, sexe, niveau de formation, etc.), leurs pratiques de fréquentation du lieu (par exemple, à quelle fréquence assistez-vous aux matchs?) ou leurs discours et opinions (par exemple: vous sentez-vous Neuchâtelois? Si oui, quel rôle Neuchâtel Xamax joue-t-il dans cet attachement?)[18]. Sur le fond, une enquête par questionnaire permet un traitement quantitatif, très précieux pour dessiner des tendances générales. La démarche a toutefois ses limites, notamment par rapport à la qualité et à la précision des informations qui sont obtenues, en raison des contraintes liées au temps de complétion du questionnaire (un questionnaire trop long pouvant être source de non-réponse) et à sa compréhension[19].

De manière plus générale, le recours à un matériel empirique fondé sur des questionnaires auto-administrés soulève d'emblée deux grands biais potentiels auxquels il convient d'être attentif lors de la mise sur pied des dispositifs d'enquête et au moment d'interpréter certains résultats. Le premier concerne les personnes qui ne peuvent (par exemple pour des questions linguistiques) ou ne veulent pas participer. Pour limiter ce biais, la réalisation pratique des enquêtes doit être la plus soignée possible et limiter le taux de non-réponse. De même, il convient de prévoir des stratégies permettant de contrôler si la participation varie selon le

[18] Pour les questionnaires distribués lors de ces deux enquêtes, voir annexes.

[19] Dans cette perspective, il était inutile d'envisager par exemple des questions permettant une analyse fine des réseaux égocentrés.

profil des individus sollicités. Lors des analyses, le croisement des réponses données par les différentes catégories de population doit enfin nous permettre de déceler d'éventuels effets structurels qui pourraient trahir ce type de problème.

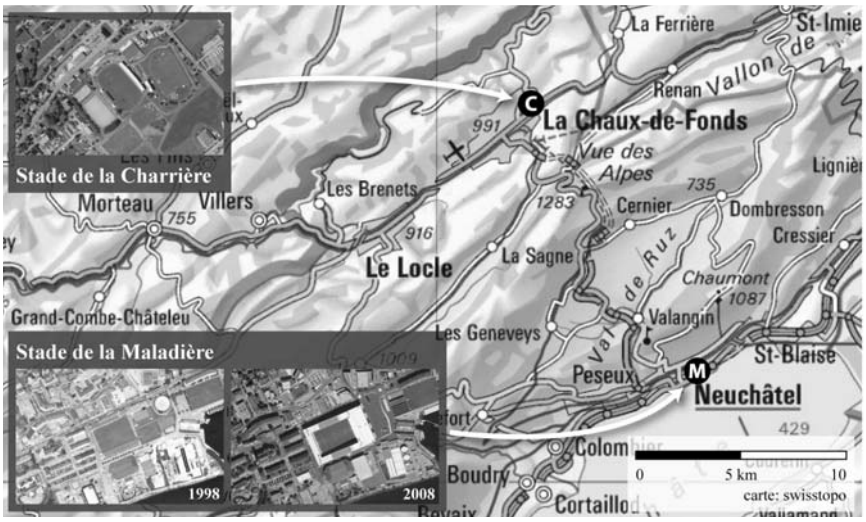
La deuxième grande source d'erreur concerne la compréhension du questionnaire et le degré de précision des réponses données par les personnes interrogées. Le problème est d'autant plus sensible avec des questions ouvertes qui peuvent impliquer un travail de recodage aussi conséquent que subjectif de la part du chercheur, notamment lorsque les réponses des sondés sont évasives (le risque se pose souvent en ce qui concerne la profession). Pour cette raison, nous avons opté le plus souvent possible pour des questions fermées et nous avons mobilisé en priorité ces dernières dans les analyses. De même, afin de s'assurer de l'univocité des questions, nous avons «pré-testé» le formulaire auprès d'une quinzaine de personnes ayant des profils différents. Au final, s'il semble vain de contrôler tous les paramètres inhérents à de telles enquêtes, on peut néanmoins supposer que les biais restent fixes lorsqu'elles sont réalisées dans des conditions analogues. Dans une perspective comparative, la démarche envisagée ici semble dès lors conserver toute sa pertinence.

La double enquête a été menée dans le cadre d'un projet de recherche subventionné par l'Office Fédéral du Sport (Besson et Poli 2007)[20]. Le financement obtenu était nécessaire pour mettre sur pied un dispositif relativement contraignant, compte tenu des conditions d'enquêtes difficiles, sur lesquelles nous revenons plus loin[21]. Par ailleurs, pour des raisons liées au calendrier (le projet de la nouvelle Maladière avait déjà démarré), il n'était plus possible de réaliser l'enquête dans l'ancien stade. Ainsi, la première distribution de questionnaires a eu lieu en octobre 2006 au stade de la Charrière à La Chaux-de-Fonds. Il s'agit là bien évidemment d'une limite à la comparabilité des résultats puisque ce déménagement implique pour les spectateurs un déplacement d'une vingtaine de kilomètres (fig. 13). Néanmoins, comme nous le verrons plus loin, les caractéristiques du stade de la Charrière rejoignent dans une très large mesure celles de l'ancienne Maladière. Les deux installa-

[20] Ce projet s'inscrivait dans le contexte du plan directeur 2004-2007, «Sport et Mouvement».
[21] Le budget des deux enquêtes s'est élevé à près de 12'000 francs suisses.

tions constituent de ce point de vue des environnements radicalement différents du nouveau complexe. L'analyse qui se focalise sur les deux types de lieu et se construit sur des résultats exprimées en valeurs relatives conserve dès lors tout son sens.

Figure 13: Localisation des stades de la Maladière (Neuchâtel) et de la Charrière (La Chaux-de-Fonds)



2. Principes généraux des enquêtes par questionnaire

En Suisse, les enquêtes réalisées auprès du public des matchs de football, même journalistiques, restent rares. Le profil des spectateurs qui fréquentent les stades reste de ce fait très peu connu. Les recherches qui se sont intéressées aux tribunes se sont surtout concentrées sur certaines catégories de supporters comme ceux qui se réclament de la mouvance ultra[22] (Busset et al. 2007; Berthoud 2007) et se basent sur d'autres mé-

[22] Les ultras sont groupes de supporters qui participent activement à l'animation des tribunes et soutiennent le club de manière fanatique et exubérante.

thodes que les questionnaires, en particulier l'observation et les entretiens. Pour cette raison, l'étude élaborée ici possède aussi un intérêt méthodologique particulier et le dispositif mis en place mérite une présentation détaillée.

Les deux enquêtes par questionnaire ont été réalisées au stade en tenant compte des remarques formulées par Malcolm et al. (2000) dans un article décrivant la procédure suivie lors de recherches analogues menées en Angleterre. Pour ce faire, nous avons placé des enquêteurs aux différents points d'accès de l'enceinte afin qu'ils remettent les questionnaires aux spectateurs de manière aléatoire, selon une cadence prédéfinie. L'objectif qui a guidé notre démarche était que toutes les personnes pénétrant dans l'enceinte aient une probabilité identique de faire partie de l'échantillon. Le principal avantage de la procédure employée est que, contrairement aux enquêtes réalisées à partir de fichiers d'abonnés, il n'existe pas de biais liés au caractère spécifique des spectateurs interrogés.

Dans la mesure où Malcolm et al. (2000) ont montré que le profil des spectateurs varie en fonction de leur horaire d'arrivée, il était aussi important de veiller à ce que le filtrage à l'entrée soit régulier et se poursuive jusqu'au début du match. Ceci représente un des aspects les plus complexes de la démarche, car il nécessite des estimations relativement précises, et parfois difficiles à effectuer, concernant l'affluence du public. Il convenait également d'être attentif à ce que la cadence de distribution soit identique pour les différents points d'accès. Comme nous le verrons plus loin, l'emplacement dans le stade constitue en effet un important élément de différenciation entre spectateurs.

3. Réalisation pratique des enquêtes

D'un point de vue pratique, le contexte inhabituel de l'enquête a constitué une des principales difficultés. Dans la perspective d'un avant-match, il était en effet légitime de s'attendre à ce que les personnes qui pénètrent dans le stade soient pressées et peu enclines à s'arrêter pour prendre un questionnaire et y répondre. Pourtant, il était d'autant plus important de capter l'attention des individus sélectionnés dans l'échantillon que les

possibilités de relance n'existaient pas. Pour cette raison, les aspects matériels de l'enquête ont fait l'objet d'une préparation minutieuse.

Différentes solutions ont été envisagées pour maximiser le taux de réponse. Les questionnaires ont été distribués sous plis, accompagnés, en plus d'une lettre expliquant la démarche, d'un stylo et d'une enveloppe préaffranchie. Nous avons en outre offert la possibilité aux personnes sollicitées de participer de deux manières différentes. Si elles voulaient remplir le questionnaire sur place, elles pouvaient le déposer dans une des urnes disposées dans le stade à des emplacements stratégiques, ou les remettre aux enquêteurs circulant pendant la mi-temps dans les travées du stade. Si elles préféraient répondre au questionnaire plus tard, elles pouvaient le renvoyer par la poste au moyen de l'enveloppe préaffranchie.

En suivant les conseils formulés dans la littérature relative aux techniques d'enquête (Singer 2002; Ryu, Couper et Marans 2006), des rétributions symboliques incitant à la participation (un bon pour une boisson) ont été ajoutées dans chaque enveloppe[23]. Les observations effectuées lors de la distribution confirment le bien-fondé de cette démarche. Notre expérience a clairement montré que le fait de faire valoir ce cadeau était souvent décisif au moment d'attirer l'attention des personnes ciblées afin qu'elles se saisissent du questionnaire. Quelle que soit la portée réelle sur le taux de réponse, la technique utilisée a de toute évidence contribué à diminuer le nombre de refus. L'excellente collaboration du club a aussi permis à l'enquête de gagner en visibilité, notamment grâce à des annonces effectuées par le speaker avant le match et pendant la mi-temps. Des vêtements aux couleurs du club ont également été fournis aux enquêteurs, qui étaient de ce fait facilement identifiables.

L'objectif était de procéder à une distribution aléatoire des questionnaires en suivant une cadence régulière en fonction de l'ordre d'arrivée des spectateurs. La procédure de distribution et les consignes données aux enquêteurs ont soulevé des questions pratiques auxquelles nous ne nous attendions pas. Ainsi, il a notamment fallu être attentif au problème que peuvent poser les effets d'entraînement sur les refus. A l'occasion de la première enquête, nous avons constaté que lorsqu'une personne ne prenait pas le questionnaire, il était plus difficile d'atteindre les sui-

[23] Les études mentionnées montrent que les incitations sont plus efficaces que les récompenses faites a posteriori.

vantes. A l'opposé, lors d'arrivées simultanées, les personnes ne recevant pas l'enveloppe pouvaient la réclamer. Lors de la deuxième enquête, nous avons alors distribué les questionnaires par vagues lors de la deuxième enquête, selon une cadence régulière, soit tous les vingt spectateurs.

Le choix des matchs a été un autre aspect méthodologique important de la recherche. L'attractivité d'une rencontre – et donc l'affluence en termes de spectateurs – peut varier de manière importante selon des paramètres tels que le jour du match, l'adversaire ou l'enjeu. Notre objectif était de mener nos enquêtes lors de deux journées de championnat représentant des situations comparables et drainant un public «standard». Nous avons cherché à éviter des situations atypiques, notamment les matchs opposant Neuchâtel Xamax à une équipe avec laquelle il existe une rivalité traditionnelle. De même, nous avons préféré ne pas fixer les enquêtes lors des rencontres situées au début ou à la fin de la saison sportive, car celles-ci peuvent revêtir des enjeux particuliers et, de ce fait, attirer un public inhabituel. En évitant les plus grosses affluences, nous avons en outre bénéficié de meilleures conditions de travail, les mesures de sécurité étant par exemple moins contraignantes. Enfin, les matchs choisis pour l'enquête présentaient l'avantage de ne pas poser le problème du mélange des supporters neuchâtelois et visiteurs, ces derniers étant pratiquement absents.

a. Description de la première enquête par questionnaire

La première enquête s'est déroulée le dimanche 22 octobre 2006 à l'occasion du match opposant Neuchâtel Xamax au FC Locarno, au stade de la Charrière de La Chaux-de-Fonds[24]. D'après nos décomptes, environ 1'500 spectateurs ont assisté à cette rencontre[25]. Le match s'est déroulé dans d'excellentes conditions météorologiques (ce qui était d'autant plus appréciable que le stade de la Charrière n'est que partiellement couvert) et s'est terminé par une large victoire de Neuchâtel Xamax (4-1). Ces deux éléments ont certainement facilité notre travail.

Au niveau de la configuration, la Charrière offre un environnement plutôt facile à gérer, idéal pour une première enquête. Deux entrées seulement (dont une réservée aux VIP) permettent en effet aux supporters neuchâtelois d'accéder à l'enceinte du stade. Elles sont situées à proximité immédiate l'une de l'autre. Cinq enquêteurs se sont placés au niveau de l'entrée principale, juste derrière les membres du service de sécurité chargés de la fouille des spectateurs. Deux autres se sont postés à l'entrée VIP, où la fréquence des arrivées est moins importante. Une personne située en retrait, ayant ainsi une vision d'ensemble, a été chargée d'observer le bon déroulement de l'enquête et de décompter, entre autre, le nombre de personnes refusant le questionnaire ou évitant l'enquêteur[26].

Trois urnes destinées à recevoir les questionnaires en retour ont été disposées à proximité des points de sortie. Durant la mi-temps, une partie des enquêteurs a sillonné le stade pour récolter les formulaires déjà remplis par les spectateurs. Cette procédure s'est révélée très efficace. Les autres enquêteurs sont restés auprès des urnes pour inciter les gens à les utiliser et éviter les actes de vandalisme.

Compte tenu du nombre de spectateurs prévus (entre 1'500 et 2'000), un échantillon d'au moins 300 individus était nécessaire pour atteindre notre objectif initial, soit une marge d'erreur inférieure à 5%. Le taux de

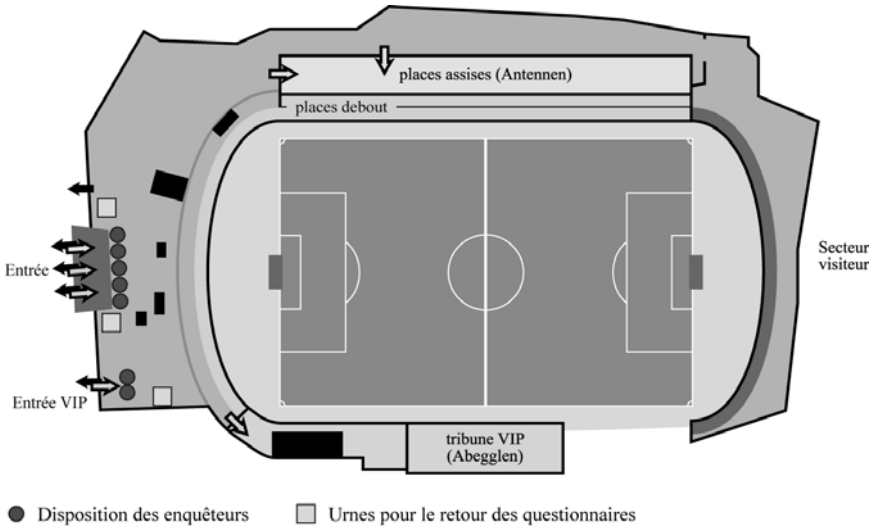
[24] Neuchâtel Xamax occupe au moment de l'enquête la troisième position du championnat de Challenge League, alors que le FC Locarno est classé quinzième (sur dix-huit équipes).

[25] Le nombre de spectateurs officiellement annoncé pour ce match était de 2'550.

[26] Les observations réalisées durant l'enquête n'indiquent pas une participation moins élevée d'un type facilement identifiable de spectateurs (les jeunes par exemple).

réponse espéré étant de 30%, environ 1'000 questionnaires (996) ont été distribués. La consigne donnée a été, dès l'ouverture des portes à 13h30, soit une heure avant le coup d'envoi, de distribuer un questionnaire à chaque spectateur entrant dans le stade (y compris les enfants), à l'exception des rares personnes affichant clairement les couleurs de l'équipe adverse. Nous avons estimé à deux sur dix la proportion de personnes que les enquêteurs n'ont pas pu atteindre (en raison par exemple d'une augmentation du flux) ou qui ont refusé de prendre le questionnaire. La distribution a pris fin cinq minutes avant le début du match.

Figure 14: Dispositif mis sur pied pour l'enquête par questionnaire réalisée dans le stade de la Charrière[27]



Au total, 761 questionnaires ont été retournés, dont 606 sur place et 151 par voie postale. En comptant au dénominateur les personnes ayant refusé de prendre le questionnaire ou n'ayant pu être atteintes par les enquêteurs (environ 200), le taux de réponse a atteint 63%, ce qui est nette-

[27] En particulier les membres du groupe ultra du FC Locarno («Cirrosi Epatica»), très facilement identifiables, arrivés ensemble dès l'ouverture des portes. Au total, une quinzaine de personnes ont suivi le match depuis le secteur visiteur. Compte tenu de cette faible affluence, l'entrée réservée uniquement aux visiteurs n'a pas été ouverte.

ment supérieur à nos prévisions. Cette forte participation a contribué à augmenter la représentativité de l'échantillon et à réduire la marge d'erreur (environ 2.5%)[28]. Elle a également permis de confirmer le bien fondé des choix méthodologiques et des dispositifs utilisés.

b. Description de la seconde enquête par questionnaire

La deuxième enquête a été menée le dimanche 21 avril 2007 au stade de la Maladière, lors du match Neuchâtel Xamax – FC Wohlen[29]. D'après les statistiques officielles, 3'267 spectateurs[30] ont assisté à cette rencontre qui s'est également déroulée dans d'excellentes conditions météorologiques. A l'instar de la première enquête, le match a aussi débouché sur une large victoire du club neuchâtelois (4-0).

Lors de cette enquête, le public suivant la rencontre depuis les loges n'a pas été pris en compte. Ce choix, lié à des raisons pratiques[31], a été sans conséquence pour nous car ces emplacements ne regroupent qu'un nombre limité de spectateurs (environ 120), dont le profil est très particulier. Il s'agit en effet essentiellement de personnes invitées par les entreprises qui louent ces emplacements. En suivant une procédure identique à l'enquête menée à La Chaux-de-Fonds, nous avons également choisi de ne pas distribuer de questionnaires aux supporters affichant ostensiblement les couleurs de l'équipe adverse. D'après notre dé-

[28] L'intervalle de confiance est de 95% (z=1.96); le pourcentage estimé est fixé à 50% (p=0.5); la population (N) est de 1'550 spectateurs; la taille de l'échantillon (n) est de 761. Comme l'échantillon représente plus de 10% de la population, la marge d'erreur se calcule avec la formule suivante: $marge\ d'erreur = z \times \sqrt{[(N-n) \times p(1-p)]/n(N-1)}$.

[29] A ce moment Neuchâtel Xamax vient de remporter plusieurs victoires consécutives lui permettant d'occuper la deuxième place du classement. Son adversaire est en seizième position et lutte contre la relégation.

[30] Ce chiffre correspond tout à fait à notre décompte, ce qui confirme le caractère beaucoup plus précis des affluences annoncées dans le nouveau stade.

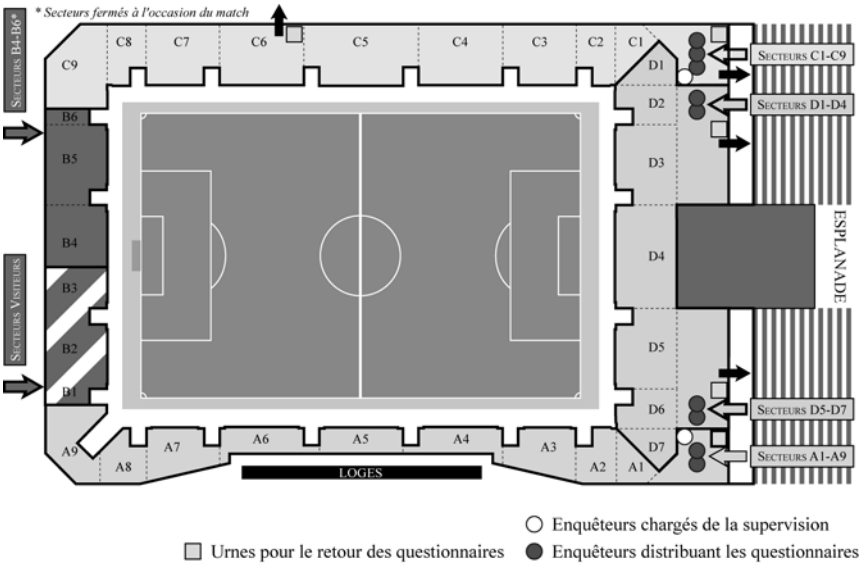
[31] En général, l'accès aux loges est possible par un accès réservé, directement depuis le parking du centre commercial. Il est dès lors plus difficile d'organiser une distribution, d'autant plus que les personnes qui se rendent dans ces emplacements arrivent généralement plus tôt et que les dirigeants ne souhaitaient pas que nous circulions dans les loges. Le club nous a par contre proposé d'y déposer des questionnaires, ce à quoi nous avons renoncé car nous avons préféré garder un contrôle complet sur l'ensemble du processus de distribution et de récolte.

compte, ils étaient environ une septantaine. En excluant les personnes non concernées par l'enquête, la population cible était d'environ 3'050 personnes.

La configuration du nouveau stade de la Maladière a rendu l'organisation de l'enquête plus complexe qu'au stade de la Charrière. Les spectateurs pénètrent dans le stade par différentes entrées, les secteurs sont séparés, et il n'est pas possible de circuler entre eux. Onze enquêteurs ont été répartis sur les quatre points d'accès ouverts à l'occasion de ce match.

Deux enquêteurs se sont vus confier un rôle de supervision consistant notamment à identifier les refus et à surveiller l'état des stocks disposés aux différents points d'entrée d'après les prévisions établies sur la base de l'occupation du stade lors des rencontres précédentes. Enfin, une personne circulant à l'extérieur du stade a permis la coordination logistique entre les enquêteurs. A l'instar de l'enquête menée à La Chaux-de-Fonds, des urnes ont été positionnées à proximité des points de sorties. La mi-temps a également permis aux enquêteurs de se déplacer dans les travées pour récupérer une partie des questionnaires.

Figure 15: Dispositif mis sur pied pour l'enquête par questionnaire menée dans le nouveau stade de la Maladière



Compte tenu d'une affluence prévisible de 3'500 à 4'000 spectateurs, il fallait récolter environ 1'000 questionnaires pour s'approcher de la marge d'erreur obtenue à La Chaux-de-Fonds. En nous basant sur le nombre de retours enregistrés lors de la première enquête, nous avons dès lors distribué 1'500 formulaires. La principale différence par rapport à l'enquête menée à La Chaux-de-Fonds résidait dans la cadence de distribution fixée, cette fois, à une personne sur deux, par volées de vingt.

Au total, 1'460 questionnaires ont pu être distribués, avec un petit surplus final. Cet excédent s'explique par une affluence légèrement plus faible que celle prévue initialement, en particulier dans le secteur A. Contrairement à l'enquête menée à La Chaux-de-Fonds, des questionnaires ont pu être distribués à quelques retardataires même après le début de la rencontre, ce qui constitue une amélioration du point de vue de la représentativité de l'échantillon. En ce qui concerne les stocks prévus pour les différents secteurs, seuls de très légers ajustements ont été nécessaires.

Au total, 948 questionnaires nous ont été retournés, dont 684 directement au stade et 264 par courrier. En portant au dénominateur les personnes ayant refusé de prendre le questionnaire ou n'ayant pu être atteintes par les enquêteurs[32], le taux de réponse final atteint 57%, ce qui représente à nouveau un résultat très élevé renforçant la valeur des données produites[33]. La marge d'erreur (2.1%)[34] est par ailleurs encore plus faible qu'à La Chaux-de-Fonds.

[32] Au total, cela représente 205 tentatives de distribution avortées, dont 145 refus et 60 qui n'ont pas pu être atteintes en raison d'une accélération des flux d'entrée. Notons que le secteur A est celui où nous avons rencontré le plus de refus (55 contre 20 en D5-7, 20 en D1-4 et 50 en C). Le nombre de personnes non atteintes reste stable entre les secteurs (respectivement 20 en A, 10 en D5-7, 10 en D1-4 et 20 en C).

[33] Le taux de réponse est toutefois légèrement inférieur à celui de l'enquête menée à La Chaux- de-Fonds (63%). Une des raisons possibles de cette diminution pourrait être liée au fait qu'une partie des personnes interrogées était sollicitée pour la seconde fois en l'espace de six mois.

[34] L'intervalle de confiance est de 95% (z=1.96); le pourcentage estimé est fixé à 50% (p=0.5); la population (N) est de 3'050 spectateurs; la taille de l'échantillon (n) est de 948.

L'exploitation du forum de discussion en ligne

Le forum de discussion en ligne consacré au club[35] est la deuxième grande source d'information que nous avons utilisée pour notre recherche. Celui-ci se présente indiscutablement comme un prolongement à la fréquentation du stade. S'il ne s'agit pas de rentrer ici dans les débats concernant les relations entre interactions réelles et virtuelles qui, comme nous l'avons relevé dans la partie théorique, opposent les tenants d'une théorie de la substitution à ceux qui défendent une théorie de l'émulation, il se confirme rapidement à la lecture des messages postés que les matchs vécus au stade constituent un point d'ancrage central au propos des utilisateurs[36].

Cette source est particulièrement intéressante car elle fournit non seulement une quantité importante d'informations factuelles sur cet espace, mais aussi des témoignages sur des pratiques de fréquentation. Les débats et les discussions qui s'y tiennent reflètent par ailleurs aussi les discours et les opinions d'une partie des spectateurs. Cette plateforme constitue de ce fait un complément aux analyses plus quantitatives envisagées jusqu'ici.

Le recours à des forums de discussion en ligne pour des recherches en sciences sociales est encore peu habituel. Si ce type de plateforme offre de nombreux avantages, il présente aussi des limites qui se doivent d'être passées en revue. Nous en profitons également pour soulever une réflexion plus générale sur le recours à des sources «virtuelles» dans une recherche en sciences sociales.

[35] www.xamaxforum.ch.

[36] Une analyse du rythme des interventions et du nombre de personnes connectées au forum montre par ailleurs une activité très ralentie lors des matchs à domicile. Celle-ci augmente ensuite très rapidement dans les heures qui suivent le coup de sifflet final d'une rencontre.

1. Généralités concernant ce type de sources

Depuis une dizaine d'années de nombreuses synthèses méthodologiques concernant l'utilisation d'internet pour des recherches en sciences sociales ont été publiées (Dochartaigh 2002; Markham 2004; Hewson, Yule, Laurent et Vogel 2003; Fielding, Lee et Blank 2010). Dans cette perspective, les communautés virtuelles, qui se structurent autour de blogs, de systèmes de messagerie instantanée ou encore de listes de diffusions, ont fait l'objet d'une attention croissante, en raison des renseignements que le chercheur peut y trouver ou des possibilités d'interaction qu'elles lui offrent avec certaines populations (Paccagnella 1997; Proulx 2007; Venturini et Latour 2010; Barr 2010). Les forums entrent dans cette catégorie d'interfaces. Ils permettent autant la discussion que la diffusion d'informations par les utilisateurs eux-mêmes. Certains sujets, notamment ceux qui portent sur des loisirs ou des divertissements comme le football sont particulièrement concernés par ce genre de plateformes. Les forums de discussion présentent dès lors un grand intérêt, d'autant qu'ils offrent plusieurs avantages pratiques pour le chercheur.

La première raison est que les forums sont des espaces d'expression «publique», dans la mesure où les messages rédigés sont en principe visibles par tous les autres membres. Les discussions qui s'y tiennent se caractérisent en outre par une très grande flexibilité. Le nombre d'intervenants n'est en effet pas limité tandis qu'il n'est pas nécessaire d'être connecté simultanément pour pouvoir réagir et relancer un sujet. De ce point de vue, pour un chercheur, les forums offrent aussi l'avantage de conserver des traces des discussions. Celles-ci peuvent rester accessibles – d'une certaine manière, elles sont même archivées – sur une plus ou moins longue durée. Enfin, les discussions sont organisées par les utilisateurs eux-mêmes en thématiques précises, facilitant ainsi la recherche d'éléments selon différents critères: mots-clés, sujets et sous-sujets, date ou utilisateur, etc.

De manière générale, les forums de discussions offrent au chercheur trois perspectives d'exploitation. La première est la recherche d'informations factuelles relayées par les internautes. Ceux-ci sont en effet souvent très au fait de l'actualité, parfois même en avance sur les médias traditionnels, avec néanmoins aussi toutes les réserves que cela

suppose en termes de fiabilité. Le deuxième type d'analyse porte sur le fonctionnement du forum: l'intérêt se focalise alors notamment sur les modalités de l'interaction, le rythme d'activité du site ou le profil des utilisateurs. La dernière perspective consiste en une analyse du discours des membres. Le traitement peut alors s'effectuer selon une démarche quantitative visant à mesurer la récurrence de thématiques ou d'opinions (Millward 2006) ou selon une démarche plus qualitative visant à recenser des catégories de discours (Barr 2010). Le chercheur procède alors en quelque sorte à un travail d'observation qui peut être réalisé de manière active et participante – en stimulant la discussion et en intervenant dans les débats – ou de manière passive et invisible. Cette seconde posture, que Chris Mann et Fiona Stewart désignent par le terme *lurking* («épier en cachette») (2000: 86), est en fait très difficile à adopter lors d'une enquête réalisée sur le terrain où la simple présence physique du chercheur peut en soit être un élément perturbateur. A ce titre, internet offre des nouvelles perspectives ethno-méthodologiques qui permettent notamment d'effectuer la démarche d'observation sans influencer en théorie le discours de la population étudiée. C'est notamment ce qu'explique le géographe Stewart Barr pour qui, dans une interface comme un forum de discussion en ligne, «the openness with which individuals express themselves offers a unique opportunity to explore discourses unimpeded by researcher contact» (2010: 15). Il convient néanmoins de ne pas sous-estimer non plus les effets de mise en scène de soi, dans la mesure où une partie des membres sont bien conscients de la présence parmi eux d'acteurs représentant des intérêts spécifiques. Dans le cas du forum consacré à Neuchâtel Xamax de nombreux messages postés laissent en effet entendre que le forum est régulièrement parcouru par des joueurs, des dirigeants, des journalistes ou… des chercheurs.

Comme nous l'avons annoncé plus haut, l'exploitation des forums de discussion pour identifier des opinions ou des représentations soulève certaines questions. Avant de décrire plus précisément la source utilisée pour notre recherche ou nos méthodes d'investigation, il s'agit de répertorier à quels types de dangers il faut être attentif pour ne pas surinterpréter certaines discussions ou certains commentaires.

Le premier élément à mentionner est la question de la représentativité des utilisateurs du forum par rapport à la population étudiée. Si le cyberespace compte de plus en plus de connectés issus de toutes les couches de la société, le profil des personnes qui fréquente ces plateformes est

souvent encore spécifique, avec notamment une surreprésentation de jeunes adultes. La question de la représentativité se pose en outre avec d'autant plus d'acuité lorsqu'il existe plusieurs forums dédiés à un même sujet qui peuvent alors refléter des sensibilités différentes. Pour mesurer la portée des opinions qui sont exprimées sur cette interface, il s'agit par conséquent aussi de s'interroger sur le profil des utilisateurs. De même, il convient d'identifier la place occupée par le forum étudié par rapport à d'autres modules du même type.

Une deuxième limite tient à l'anonymat relatif qu'offrent ces forums de discussions. Les utilisateurs interviennent en général sous un pseudonyme et ne révèlent presque jamais «publiquement» leur identité en signant un message de leur vrai nom. Le danger est dès lors que certains profitent de cette situation pour jouer un rôle ou faire passer des messages en se présentant sous une autre identité[37]. Ce risque est d'autant plus grand que, supposant la présence sur le forum des acteurs qui se trouvent au centre de leur attention (les dirigeants ou les joueurs, dans le cas d'un forum consacré à un club de footballeurs), certains utilisent le forum pour faire passer des messages précis. Dans une excellente synthèse sur l'utilisation d'internet dans des recherches consacrées à un sujet sensible – la consommation de sexe tarifé –, Sarah Earl et Keith Sharp proposent dès lors plusieurs stratégies pour réduire le risque de se faire abuser par des mises en scène de soi fantaisistes (2007): apprécier la cohérence des propos par rapport à d'autres interventions du même utilisateurs; tenir compte de l'historique de son activité; mesurer la pertinence et le sens du commentaire posté par rapport à la discussion; et, surtout, tenir compte des réactions des autres utilisateurs. Ce dernier élément est probablement le plus important. Si l'identité réelle des utilisateurs n'est pas publique, les pseudonymes ont un historique marqué par des prises de position que les autres utilisateurs finissent par reconnaître. Dans cette perspective, un forum de discussion est dirigé et géré par des administrateurs et des modérateurs qui peuvent intervenir pour exclure les affabulateurs afin de préserver la réputation de la plateforme.

[37] Un des modérateurs du site xamaxforum.ch nous a par exemple expliqué avoir repéré au moyen de l'adresse IP et de l'adresse e-mail qu'un des membres n'était autre qu'un des joueurs qui utilisait le forum pour inscrire, sous couvert d'une identité «fictive», des commentaires positifs à son égard.

Des commentaires injurieux ou absurdes peuvent en effet porter atteinte à la crédibilité du site, et de ce fait, aussi à sa popularité.

Si le contrôle de l'information est souvent nécessaire pour éviter des dérapages (des insultes par exemple) et permettre au forum d'être une vraie plateforme d'échange, il soulève aussi la question de la censure. Celle-ci peut s'opérer par respect de règlementations exogènes – le fait de tolérer des propos racistes peut tomber sous le coup de la loi – mais également par rapport aux idées défendues par les responsables eux-mêmes. A tout moment, les administrateurs et les modérateurs peuvent en effet bannir un utilisateur ou modifier (voir supprimer) une partie de ses propos s'ils sont jugés inadéquats ou contre-productifs. Ils ont de ce fait en théorie un droit de regard sur les commentaires laissés, même s'il ne semble pas non plus dans leur intérêt d'abuser de ce pouvoir sous peine de voir les intéressés s'en aller voir ailleurs. La plupart des forums proposent en fait un règlement stipulant les limites à ne pas franchir que les utilisateurs doivent s'engager à respecter pour pouvoir être enregistrés. Celui du forum consacré à Neuchâtel Xamax se termine explicitement par la mention suivante:

> Les forums peuvent être fermés sans préavis sur décision de l'équipe de modération. Dans tous les cas, les administrateurs et les modérateurs sont les seuls juges et ne sont pas tenus de se justifier de leurs actions[38].

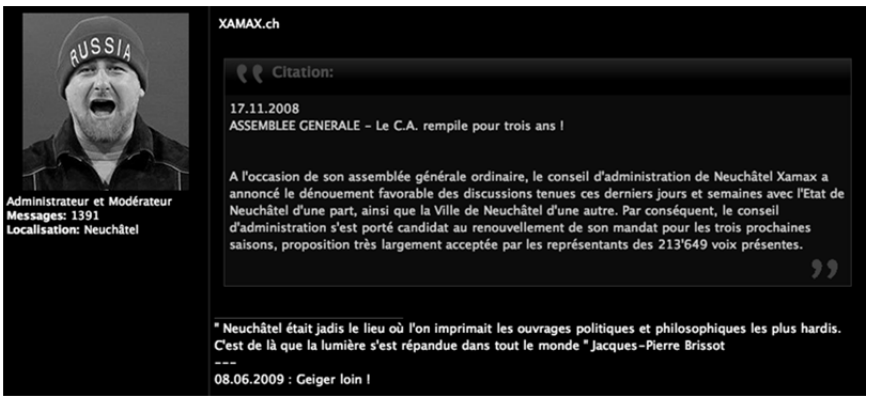
Du point de vue de l'analyse, le risque est donc de prendre au premier degré des commentaires modifiés qui ne correspondent pas réellement aux opinions des membres du forum qui les ont initialement rédigés. Il est en outre nécessaire de réfléchir aux types de discours ou de représentations que l'on cherche à identifier. A ce titre, l'utilisation d'un forum de discussion ne sera certainement pas le meilleur canal pour mesurer la diffusion d'idées xénophobes puisque les messages qui véhiculent ce genre de propos finissent rapidement par être effacés.

Un autre élément qui peut poser problème tient à la dimension diachronique de cette source d'information. Si le caractère asynchrone des interactions est un avantage – qui permet à un plus grand nombre d'intervenir dans la discussion – il est fréquent que le contexte évolue entre deux messages. C'est le cas, en particulier, lorsque le fil d'une discussion reprend après s'être arrêté pendant un long moment. Il con-

[38] www.xamaxforum.ch/viewtopic.php?f=3&t=95, page consultée le 20 mars 2011.

vient donc d'être particulièrement attentifs aux indications qui renseignent la date de l'intervention et qui permettent ensuite de la contextualiser. En outre, malgré le principe d'archivage automatisé qui caractérise le fonctionnement d'un forum, on y trouve également toute une série d'éléments qui ont un caractère éphémère et qui peuvent être modifiés à tout instant. Les membres disposent par exemple de différents moyens pour personnaliser leur profil avec des images, des citations ou d'autres éléments contextuels. La mise à jour de ces éléments, qui peuvent être particulièrement intéressants, dans la mesure où ils reflètent généralement une opinion ou un état d'esprit à un moment donné, se répercute souvent sur l'ensemble de l'historique des discussions. De ce fait, ces indications contextuelles se trouvent souvent en décalage avec la nature des commentaires rédigés par l'utilisateur en question comme le montre la figure 16.

Figure 16: Message posté en 2008, accompagnée du profil actualisé de l'utilisateur (mai 2011)[39]



[39] Dans cet exemple, le message posté en novembre 2008 relaie une information datant du mois de novembre 2008 sur le renouvellement du mandat du conseil d'administration du club de Neuchâtel Xamax. L'image associée à l'utilisateur est celle du président de la république de Tchétchénie, Ramzan Kadyrov. Elle fait référence, au second degré, à la reprise du club par l'investisseur Bulat Chagaev en 2011, celui-ci ayant affirmé que «le président Kadyrov était comme son frère». Les éléments situés sous le message – la citation et la mention «08.06.2009: Geiger Loin» ont été modifiés en 2009.

Par ailleurs, s'ils conservent les messages durant une plus ou moins longue durée, les forums restent des sources d'une grande fragilité. Comme nous l'avons vu, des commentaires peuvent être supprimés par les responsables sans préavis ni justifications. De cette manière, des discussions entières sont même parfois réinitialisées intégralement après une période donnée. Ainsi, les forums consacrés à certains clubs – ce n'est pas le cas du forum relatif à Neuchâtel Xamax sur la période analysée[40] –, remettent parfois les discussions à zéro au début de la saison. De même, les forums fonctionnent essentiellement grâce à des passionnés ou des bénévoles. Leur activité peut dès lors s'arrêter brusquement, entraînant la perte de toutes les informations qui y étaient répertoriées.

Enfin, un des avantages d'un forum étant la facilité d'accès aux informations, il convient toutefois de relever que celui-ci est souvent partiel pour un non-initié. De nombreux forums nécessitent une inscription qui peut faire l'objet de critères plus ou moins sélectifs selon les cas. L'enregistrement à xamaxforum.ch nécessite par exemple de fournir une adresse e-mail valable et invite la personne intéressée à laisser certains renseignements (âge, sexe, etc.). Les sites prévoient également souvent différents niveaux d'appartenance à la communauté virtuelle. Les utilisateurs les plus réguliers ou ceux jugés les plus fiables (selon les critères définis par les modérateurs et/ou par d'autres membres) bénéficient souvent de certains avantages, comme l'accès à des «salons» de discussions exclusifs où s'échangent des informations spécifiques.

Malgré tout ce que nous venons d'évoquer, le travail de critique des informations ou des discours que l'on trouve sur un forum ne s'écarte finalement pas beaucoup, au niveau du contenu des messages, d'autres types de sources plus traditionnelles. Ce sont en fait des questions très classiques qui se posent (qui? quoi? quand? dans quel contexte? etc.). L'exploitation d'éléments issus des discussions nécessite toutefois une attention particulière à deux types d'éléments spécifiques. La première est une question d'éthique par rapport au travail d'observation réalisé par le chercheur, surtout lorsque cette observation s'effectue de manière «cachée». Il existe en effet des débats entre chercheurs en ce qui concerne, d'une part, le caractère public des discussions qui se tiennent sur

[40] Nous ne sommes toutefois jamais à l'abri d'une dissolution du forum (par exemple si le club devait disparaître). Nous avons donc procédé à un archivage personnel des discussions les plus importantes.

un forum et, d'autre part, l'utilisation qui peut en être faite par des tiers. Comme le relève Christine Hine, malgré l'anonymat des intervenants, certains considèrent les recherches menées sur ce type de plateforme comme des formes d'intrusions non consenties et donc comme une atteinte à la sphère privée (2005). Le sentiment de s'exprimer sans être connu peut amener l'utilisateur à en révéler d'avantage sur ses pratiques qu'en temps normal sans être conscient de la portée réelle des commentaires postés (Joinson 2005). De même, le fait – très rare – de signer un message sous son vrai nom représente un geste fort, indiquant une volonté d'exprimer plus ouvertement ses opinions sur la place publique[41]. Or, ce qui relève des sphères publiques et privées n'est de loin pas aussi clair. Comme nous l'avons déjà mentionné, l'anonymat n'est souvent que très relatif. Sur un forum comme celui consacré à Neuchâtel Xamax, bon nombre d'utilisateurs se connaissent personnellement ou finissent par apprendre à travers leurs relations qui se cache derrière tel ou tel pseudonyme. Il convient dès lors d'utiliser ces données avec prudence en faisant attention à tout ce qui pourrait être de nature confidentielle ou à nuire à des intérêts personnels spécifiques. Dans tous les cas, même si nous connaissons l'identité réelle des intervenants, la limite que nous fixons est de ne citer dans nos analyses que ce qui est accessible à tout un chacun, sous couvert des pseudonyme[42].

Le second problème spécifique qui se pose au chercheur lorsqu'il appuie son travail sur des forums de discussion, est qu'il ne maîtrise pas la production de l'information qu'il veut analyser. Il en résulte un décalage quasiment inévitable entre les discours qu'il essaie de mettre en évidence et la structuration des échanges effectuée par les utilisateurs eux-mêmes. Le forum s'organise en effet en différentes thématiques qui se divisent en sujets et sous-sujets dont les grandes lignes sont définies par les modérateurs et dont la mise en pratique dépend des internautes. De ce points de vue, comme l'indique Michel Marcoccia,

> la manière dont les utilisateurs d'un forum branchent leurs interventions dans la discussion constitue la structure arborescente de la conversation elle-même; la manière dont l'analyste décrit ces échanges et les structures peut être tout à fait diffé-

[41] Un des membres actif du forum consacré à Neuchâtel Xamax avait par exemple signé un message de son vrai nom pour soutenir une pétition engagée contre un changement de secteurs dont certains abonnés avaient été victimes.

[42] Par convention, ceux-ci sont mentionnés entre crochets: par exemple [losimonel].

> rente de l'organisation de la conversation telle qu'elle se présente dans le forum (2004: 25).

Assez souvent, il peut en effet sembler logique et pertinent de chercher à réorganiser la lecture des discussions pour la rendre intelligible. C'est le cas notamment lorsque les échanges sont discontinus (s'arrêtent durant un moment pour reprendre plus tard), lorsqu'il y a plusieurs niveaux d'interaction simultanés ou encore lorsque des messages apparaissent clairement mal situés[43].

Toutefois, en procédant de la sorte, le risque que court le chercheur est de rendre cohérent ce qui ne l'est pas nécessairement ou de surinterpréter certaines interactions (Marcoccia 2004: 32). Pour limiter ce biais, il est nécessaire de procéder à un suivi régulier des discussions. De cette manière, il s'agit de se construire une connaissance globale des sujets développés à l'intérieur du forum et de ses modes de fonctionnement, par exemple en ce qui concerne l'édition de messages par les modérateurs ou leur réattribution à des sujets plus appropriés.

2. Présentation de xamaxforum.ch

Sous différentes formes successives le forum en ligne consacré à Neuchâtel Xamax existe depuis près d'une dizaine d'années. Il est étroitement lié au principal site non officiel consacré au club[44]. Il prend réellement son envol avec l'inauguration d'une deuxième version sous le système Aceboard en mars 2003[45]. Alors que le nombre d'utilisateurs augmente constamment, son fonctionnement et son organisation restent stables pendant cinq ans, jusqu'en octobre 2008, mois qui marque le passage à une nouvelle solution logicielle (phpBB) assez différente de l'ancienne (que nous désignons «troisième version»). Cette refonte technique qui s'accompagne d'un nouveau rendu visuel et de l'apparition de

[43] Il arrive d'ailleurs fréquemment que les utilisateurs canalisent eux-mêmes la discussion en attirant l'attention des auteurs de certains messages sur la présence d'un sujet traitant déjà d'une question donnée.
[44] www.xamaxonline.net
[45] Tous les messages avant cette date sur la première version ont disparu.

quelques options pratiques supplémentaires, apporte surtout une amélioration au niveau de la stabilité du système. Elle ne change par contre que très peu de chose au niveau des contenus et des modes de fonctionnement, signe que la plateforme semble avoir atteint une certaine maturité.

La transition de 2008 s'opère en douceur, sans provoquer un changement des membres de la «communauté». Au niveau de son utilisateur, la principale modification introduite par cette version phpBB est qu'elle nécessite un enregistrement pour pouvoir accéder aux discussions. Cette inscription reste en théorie peu contraignante puisqu'il ne s'agit en principe pour la personne intéressée que de s'attribuer un pseudonyme et de fournir au moins une adresse e-mail valable[46]. L'administrateur du forum nous a toutefois expliqué qu'il lui arrivait de refuser certaines demandes après avoir procédé à quelques vérifications élémentaires. C'est en particulier le cas pour des supporters d'équipes adverses qui avaient déjà été bannis pour des messages insultants[47].

Fait relativement rare dans l'univers des forums de discussion et particulièrement appréciable pour nous, malgré la refonte du forum en 2008, la version précédente a été conservée en l'état. Si on ne peut plus rien y modifier, elle est restée accessible pendant très longtemps grâce à un lien affiché sur la page d'accueil de la nouvelle version. Cet archivage nous a permis de retracer toutes les discussions depuis 2003. L'historique de cette plateforme de discussion est donc relativement ancien. En outre, elle n'a jamais eu de réelle concurrence. Sur la toile, elle constitue indiscutablement un des principaux points de ralliement pour ceux qui suivent la vie du club. Il existe certes d'autres forums qui tournent autour de Neuchâtel Xamax, et notamment ceux des deux groupes de supporters (Fanati'x 03 et Tigers 95). Mais ceux-ci sont réservés à leurs membres et les discussions renvoient essentiellement à la vie interne de ces deux structures. Ils représentent en fait des interfaces complémentaires à xamaxforum. Une grande majorité de leurs utilisateurs parcourent le forum principal, et y conservent même souvent un pseudonyme (quasiment) identique. On peut également remarquer qu'il n'y a jusqu'à au-

[46] Sur l'ancienne version, une grande partie des discussions étaient accessibles sans inscription.

[47] Il semble en effet possible – par exemple au moyen de l'adresse IP, de l'adresse e-mail ou de la provenance géographique détectée par le système – de retrouver des utilisateurs qui avaient été jugés indésirables.

jourd'hui jamais eu un forum de discussion «officiel », directement piloté par l'administration du club neuchâtelois[48]. Le contexte favorise par conséquent une communauté d'utilisateurs plus diversifiée que ce type de médias ne pourrait laisser présager. De nombreux commentaires laissent penser que le forum est suivi par de nombreux acteurs qui gravitent autour du club ou qui y sont impliqués. Par ailleurs, comme nous pouvons le constater assez rapidement en le parcourant, de vrais débats existent, les discussions sont loin d'être consensuelles et les échanges peuvent être vifs malgré le contrôle exercé par les modérateurs. Les indications laissées par les utilisateurs semblent néanmoins confirmer la très forte présence parmi les utilisateurs de jeunes adultes localisés dans la région [49] tandis que les commentaires indiquent qu'une écrasante majorité de ceux-ci sont de sexe masculin[50].

En mai 2011, le forum compte au total plus de 1'800 membres enregistrés[51]. Parmi eux, plus de 550 ont laissé au moins une fois une contribution, 120 dépassent la barre des 100 tandis que 26 en ont rédigée plus de 1'000 chacun depuis octobre 2008[52].

En tout, ce sont près de 94'000 messages qui ont été laissés en un peu plus de deux ans et demi, soit une centaine (102) par jours. L'activité semble par ailleurs en légère progression: sur l'ancienne version du fo-

[48] A titre d'exemple, les personnes qui suivent le FC Sion peuvent s'exprimer sur deux forums «généralistes». Le plus ancien et le plus populaire, est le forum fcsion4ever.com, un forum non officiel, créé par des supporters. Un second forum officiel, intégré au site internet du club, a été créé en 2008. Il semble que la mise sur pied de ce dernier soit une réponse des dirigeants au ton souvent critique des commentaires postés sur la plateforme non officielle.

[49] Les pages profils, accessibles à tous, permettent en effet à ceux qui le souhaitent de faire apparaître des renseignements comme l'âge, la «localisation» ou l'activité. Si, dans l'ensemble, peu d'utilisateurs inscrits laissent ce genre d'informations, la pratique est nettement plus répandue parmi ceux qui sont très prolifiques. En mai 2011, sur les 121 membres qui ont posté au total plus de 100 commentaires, 41 mentionnent leur âge, pour une moyenne de 28 ans.

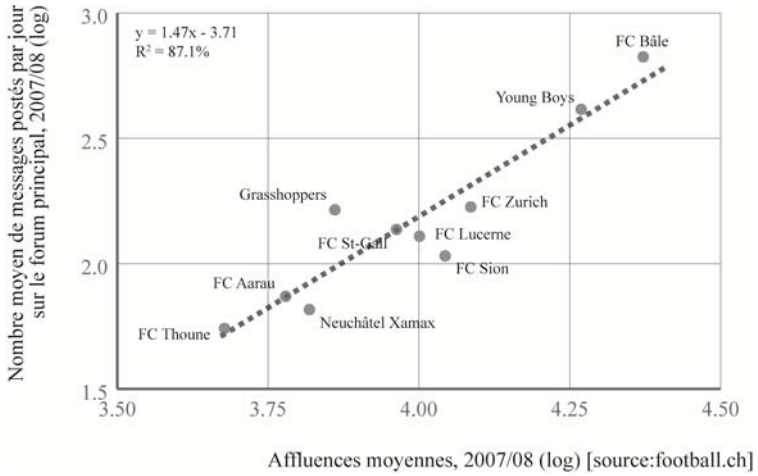
[50] De ce point de vue, on peut aussi se fier à des éléments contextuels ou certains indices comme l'emploi de certains substantifs, l'accord des adjectifs ou des participes passés. Par exemple, un pseudo écrivant «je suis partie à la mi-temps» semble être une femme.

[51] Si elle ne nécessitait pas d'inscription obligatoire, l'ancienne version du forum, comptait quant à elle déjà plus 1'100 membres.

[52] Avec 4'405 messages, c'est l'utilisateur [fullmetal] qui détient la palme du plus gros contributeur (situation au 8 mai 2011).

rum, le rythme était en effet d'environ 70 messages quotidiens. De manière plus générale, une analyse menée sur la base de la saison 2007/08 montre qu'il existe une très forte corrélation entre l'activité des principaux forums consacrés aux clubs de Super League et les affluences enregistrées lors des matchs (R^2=87%)[53]. Ce constat conforte par ailleurs l'idée que ce type de plateforme de discussion reflète, dans une certaine mesure, les pratiques réelles de fréquentation du stade.

Figure 17: Corrélation entre le nombre de messages postés par les utilisateurs et le nombre de spectateurs (saison 2007/08).



Le forum consacré à Neuchâtel Xamax est géré par plusieurs personnes qui encadrent son fonctionnement. Dans cet édifice, le personnage central est l'administrateur, qui est d'ailleurs aussi l'initiateur de la plateforme[54]. Au final, c'est lui qui définit la structure de l'ensemble, organise

[53] L'analyse en question a été réalisée à l'occasion du colloque «Questionning the field: research practices and methods in contemporary geography» (Jongny, 29 mai 2008). Elle a nécessité un travail d'identification du principal forum consacré à chacun des clubs de Super League lors de cette saison, ainsi que la mesure de son activité quotidienne au cours d'une période s'étalant depuis le mois de juin 2007 jusqu'au début du mois de mai 2008.

[54] Connu sous le pseudonyme [chicken], cet ancien étudiant diplômé de l'Université de Neuchâtel, a également créé le site internet consacré au club (www.xamaxonline.net) que nous avons cité plus haut. Celui-ci a fêté ses dix années d'existence en octobre 2010.

les thématiques et fixe les conditions d'accès. L'administrateur est secondé par un aide qui s'occupe des questions techniques et par différents modérateurs qui suivent les discussions. Ces derniers ont notamment pour tâche de veiller à ce qu'aucun dérapage ne se produise. Le cas échéant, ils peuvent intervenir pour «éditer» les commentaires et bannir les membres qui enfreignent les règles. En mai 2011, le forum compte cinq modérateurs[55] qui se répartissent le suivi des principales thématiques[56].

De manière générale, il est difficile de déterminer précisément l'intensité du contrôle exercé par la modération. Les bannissements sont toutefois assez rares, surtout en ce qui concerne des utilisateurs présents depuis un certain temps. A la lecture des discussions, les interventions les plus fréquentes semblent concerner des questions liées à l'expression[57]. Au niveau du contenu, les modérateurs sanctionnent surtout des insultes ou des dérapages flagrants. Les discussions qui tournent en rond conduisent parfois au verrouillage de certains sujets[58]. On note également quelques cas de censures notamment en ce qui concerne des thématiques plus «sensibles», comme celles relatives à des rumeurs de transferts ou à l'actualité liée à la gestion du club. Ces interventions semblent en augmentation, principalement en raison du succès grandissant d'une plateforme suivie par un nombre croissant d'acteurs qui y trouvent une source d'informations palliant les lacunes des canaux «officiels» comme le site internet du club ou la presse locale. De ce point de vue, l'attitude des membres du forum semble parfois ambiguë. D'une part, il y a indiscutablement une certaine fierté à être suivi et à servir de référence ou de source d'informations. Mais d'autre part, certains n'hésitent pas à adopter une position très critique lorsque des rumeurs diffusées par le forum sont reprises, par exemple, par des journalistes. La question de ce qui peut être révélé sur le forum est d'ailleurs épisodi-

[55] Leur nombre varie. En 2008, avant l'inauguration de la nouvelle version, le forum a compté un maximum de neuf modérateurs.

[56] En mai 2011, la modération de la partie destinée aux membres germanophones est par exemple confiée à l'utilisateur [Lajos Detari], du nom d'un ancien joueur du club.

[57] Le forum ne tolère pas le langage sms, prône un français correct sans trop de fautes d'orthographe, déconseille l'emploi des majuscules, etc.

[58] Il est notamment demandé aux utilisateurs d'éviter les messages du style «+1», utilisés pour montrer son approbation par rapport à un commentaire. Lorsqu'un sujet est verrouillé, celui-ci reste accessible à la lecture mais ne peut plus être relancé.

quement discutée par certains utilisateurs. Ceux-ci craignent en effet qu'une trop grande liberté d'expression constitue une menace autant pour les intérêts du club que pour la pérennité de la plateforme de discussion[59]. Pour les membres les plus actifs et les plus impliqués du forum, une des réponses est notamment la mise sur pied de salons de discussion réservés, invisibles au grand public, dans lesquelles s'échangent des informations plus confidentielles sur la vie du club.

A la lecture du forum, il apparaît de manière évidente que les sujets de discussion qui peuvent nous intéresser directement – ceux qui portent sur des pratiques de fréquentation du stade – sont très peu concernés par la modération. La principale exception concerne les discours xénophobes non tolérés par le forum. Inutile donc d'utiliser cette source pour évaluer de manière directe la diffusion de telles idées parmi les spectateurs, sauf lorsque des utilisateurs utilisent la plateforme pour s'indigner de certaines insultes entendues dans les tribunes. Dans une moindre mesure, il est aussi probable que certaines discussions concernant des débordements entre supporters ou des actes de violence auxquels des membres du forum ou leurs proches peuvent être mêlés, font l'objet d'un contrôle plus serré.

De manière classique, la structure arborescente du forum consacré à Neuchâtel Xamax s'articule en quatre niveaux: (1) des grandes thématiques qui se divisent (2) en salons, dans lesquels sont développés (3) des sujets qui contiennent (4) les messages archivés en ordre chronologique ascendant (du plus ancien au plus récent).

On compte trois grandes thématiques. La première – Neuchâtel Xamax – est de loin la plus importante. Elle porte sur tout ce qui touche de manière directe à la vie du club et concentre près de 80% des commentaires postés par les utilisateurs. C'est essentiellement cette partie du forum que nous exploitons[60]. Elle comporte par exemple un salon géné-

[59] Au mois de mai 2011, juste après la reprise du club neuchâtelois par l'investisseur d'origine tchétchène, le forum a d'ailleurs été mis en cause par l'équipe dirigeante du club, qui a d'ailleurs menacé de poursuivre ses responsables pour diffamation. S'ils n'ont pas clos le sujet concernant la présidence du club, les modérateurs semblent toutefois avoir été ensuite plus sensibles au contenu des messages rédigés.

[60] La deuxième thématique – Bavardages – regroupe des discussions qui concernent le football suisse ou international, et le sport de manière plus générale. Elle contient également un salon intitulé «coin bar» dans lequel, comme l'indique le descriptif «on parle de tout sauf de sport! Jeux, musiques et autres vidéos humoristiques y sont postés en vrac!».

ral où sont abordés «tous les sujets ayant trait à la gestion administrative (finances, philosophie, image, etc.) et sportive (sauf matchs et joueurs) du club» ou encore un salon consacré au staff, joueurs et transferts particulièrement actif lors du *mercato* (ce sont d'ailleurs les salons qui enregistrent l'activité la plus importante). Dans cet ensemble trois salons présentent d'entrée de jeu un intérêt plus particulier pour nous. Le premier, intitulé *Maladière et Billetterie*, concentre des discussions qui portent sur le stade. Le second, *Déplacements, supporters et merchandising*, commente des pratiques de fréquentation de ce lieu. Le troisième est un salon consacré aux matchs. On y trouve non seulement des discussions d'avant match (composition probable des équipes, etc.) mais aussi systématiquement des comptes rendus dans lesquels sont aussi évoqués des éléments en rapport avec tout ce qui se passe autour du terrain.

La démarche envisagée consiste d'abord en un suivi régulier et sur une longue durée (depuis 2003) de l'activité du forum. De cette manière, nous avons progressivement acquis une vision d'ensemble du fonctionnement de la plateforme, de son organisation, des sujets abordés ainsi que des principaux types de discours qui peuvent y être observés. La connaissance pratique que nous avons développée nous a conduit à identifier des sujets de discussions qui, par leur contenu, s'imposaient comme pertinentes par rapport à une série d'analyses de discours plus approfondies. Ainsi, nous avons réalisé un dépouillement systématique d'une trentaine de sujets, ce qui implique une retranscription complète du contenu textuel de la discussion. Ce travail peut représenter des volumes d'informations très variables[61].

Cette thématique représente environ 20% de l'activité du forum. Enfin, la dernière partie, celle qui suscite le moins de réactions, est consacrée au forum en lui-même. On y trouve des salons permettant aux membres de se présenter, de formuler des remarques concernant le site et d'obtenir de l'aide et des conseils techniques (par exemple, comment insérer une image dans un message).

[61] Ayant suscité plus de 800 messages sur la deuxième version du forum et plus de 300 sur la troisième, le sujet *Annonce: Billets (généralité)* est le plus long que nous avons entièrement dépouillé. A l'inverse le sujet *premier bilan* initié par [xamaxforlife], deux semaines après l'inauguration de la nouvelle Maladière ne contient que 41 messages.

Les statistiques sur les affluences

Les statistiques relatives au nombre de spectateurs constituent un troisième pilier que nous exploitons dans la recherche. Elles nous permettent d'analyser l'effet d'un nouveau stade sur les affluences et d'envisager d'autres aspects comme l'évolution du taux de remplissage des tribunes ou le comportement du public de manière plus générale (variabilité, types de matchs suscitant le plus d'intérêt, etc.). Ces statistiques, bien que relativement anciennes, n'ont que rarement été exploitées dans le cadre de recherches scientifiques. Une critique serrée est nécessaire pour définir les limites de leur utilisation.

1. Des données «officielles» transmises à la presse

Les seules statistiques que nous ayons à disposition pour analyser l'évolution des affluences sur une période de temps qui dépasse plusieurs saisons sont les données communiquées par les clubs aux médias et à la fédération suisse. En Suisse, ces informations sont systématiquement reprises dans la presse (généraliste et sportive) qui les mentionne depuis très longtemps dans les comptes rendus des rencontres[62]. On peut dès lors reproduire des séries temporelles à l'échelle du match sur de longues périodes. Certaines publications (notamment de la presse sportive) proposent aussi régulièrement des bilans récapitulatifs à l'échelle de la (demi-)saison. Ces informations sont également recensées par la Swiss Football League (et avant elle par la Ligue Nationale) de manière systé-

[62] Des sondages réalisés dans des journaux comme *Der Sport* montrent que cette donnée apparaît déjà de manière systématique dans les années 1960. Cette pratique ne va pas de soi. Dans certains contextes nationaux la question semble ne jamais avoir suscité d'intérêt. Encore aujourd'hui, dans le cas du championnat de Turquie, les statistiques sur le nombre de spectateurs ne sont presque jamais mentionnées, malgré l'engouement et la popularité du football dans ce pays.

matique depuis une dizaine d'années. Les données concernant les dernières saisons sont mêmes accessibles directement depuis le site internet de l'Association Suisse de Football[63]. Enfin, les clubs ou leurs supporters collectent aussi souvent eux-mêmes ce type de statistiques qui peuvent alors réapparaître dans différentes publications commémoratives. En 1990, à l'occasion du 500e match de Neuchâtel Xamax en Ligue Nationale A, le club publiait une plaquette répertoriant pour toutes les rencontres un certain nombre de données parmi lesquelles le nombre de spectateurs.

S'il n'y a pas de bases de données regroupant toute l'information, il existe en fin de compte de très nombreux canaux pour compléter les séries. Les comparaisons des données récoltées dans différents médias montrent par ailleurs une très grande homogénéité. D'une source à l'autre, les divergences sont extrêmement rares et s'expliquent vraisemblablement par des erreurs de retranscription[64].

Malgré leur accès relativement aisé et l'uniformité des sources, les données relatives aux affluences présentent d'évidentes limites. D'une part, elles sont produites à l'origine par les clubs eux-mêmes selon des modalités imprécises et non définies. D'autre part, comme nous allons le voir, elles masquent de manière indirecte des enjeux «politiques» contradictoires. Une critique serrée de ces statistiques, en particulier dans le cas neuchâtelois, est dès lors indispensable, pour déterminer dans quelle mesure elles peuvent être utilisées pour cerner des évolutions. En outre, ce commentaire doit non seulement nous permettre d'envisager les analyses (et ses résultats) avec un certain recul, mais il répond également à des objectifs pratiques liés par exemple à la préparation des enquêtes par questionnaire, réalisées auprès du public de Neuchâtel Xamax. En effet, la seule définition de la taille de l'échantillon implique alors de connaître la population de référence.

[63] www.football.ch

[64] Dans cette perspective, pour les analyses concernant les périodes plus anciennes (avant 2000), nous avons notamment dépouillé les périodiques suivants: *Der Sport*, *La Semaine Sportive* (avant 1987), *Foot Hebdo* (1987-1994) et *Match Mag* (1994-2002), ainsi que le journal *L'Express* dans le cas neuchâtelois.

2. Le problème du décompte des spectateurs

Les statistiques relatives au nombre de spectateurs doivent être envisagées avec prudence. En Suisse, jusque récemment, les statistiques transmises aux médias et aux instances dirigeantes du football n'ont en effet eu qu'une valeur indicative. Les enceintes d'ancienne génération, contrairement aux nouveaux stades, ne possèdent pas les dispositifs techniques de contrôle permettant un décompte précis du nombre de spectateurs présents. Les chiffres annoncés sont donc approximatifs, sauf en ce qui concerne (en principe) les matchs joués à guichets fermés.

Pour les dirigeants de clubs, la question du nombre de spectateurs déclarés soulève en fait des enjeux contradictoires. D'une part, ils ont des comptes à rendre aux collectivités publiques, notamment là où les communes collectent des taxes sur les spectacles, le plus souvent proportionnelles au nombre de billets vendus. Pour cette raison, les clubs peuvent être tentés de minimiser le nombre de spectateurs présents ou de tickets écoulés. C'est potentiellement le cas à Neuchâtel où, jusqu'en 2003, la ville appliquait une taxe représentant 15% du prix du billet, un des taux qui faisait alors partie des plus élevés de Suisse. Réduite ensuite à 10%, cette taxe a continué de représenter une charge importante. A la fin de l'année 2003, le club traîne par exemple un arriéré de 87'000 francs auprès de la commune de Neuchâtel qu'il peine à rembourser[65].

D'autre part, les clubs ont intérêt à gonfler artificiellement les affluences pour attirer les sponsors et générer les recettes publicitaires les plus élevées possibles. En outre, un public nombreux sert le prestige du club et constitue un objet de fierté qui alimente le discours des spectateurs eux-mêmes. Dans les faits, c'est probablement cette deuxième tendance qui l'emporte. En effet, l'annonce publique n'a pas de poids légal et les clubs peuvent fournir, ce qui est souvent le cas, des données différentes aux autorités concernées. Et ce, d'autant plus que les taxes ne portent généralement pas sur l'ensemble des spectateurs présents. Dans

[65] «La ville fait crédit, mais…», *L'Express*, 10 décembre 2003. Confronté à de gros problèmes de trésorerie, le club de Neuchâtel Xamax en a même été exempté à plusieurs reprises au milieu des années 1990. Depuis peu, la taxe sur le spectacle imposée au club est comprise dans les montants négociés pour la location du stade.

l'ancienne Maladière, les enfants entrent gratuitement et ne sont pas pris en compte dans le calcul des montants imposés par la ville.

Figure 18: Comparaison entre les affluences communiquées à la presse et le nombre de billets vendus soumis à la taxe sur le spectacle (Neuchâtel Xamax, saison 2003/04)[66].

Date	Adversaire	Presse	Service des Sport	Rapport	Différence
19.07.03	FC St-Gall	5'600	1'224	21.9%	-4376
02.08.03	Young Boys	10'600	3'520	33.2%	-7080
08.08.03	FC Zurich	8'200	1'080	13.2%	-7120
22.08.03	FC Aarau	5'800	1'300	22.4%	-4500
03.09.03	Servette FC	8'000	1'279	16.0%	-6721
14.09.03	GC Zurich	7'800	1'058	13.6%	-6742
02.10.03	FC Bâle	12'100	2'945	24.3%	-9155
29.10.03	FC Wil	3'000	199	6.6%	-2801
23.11.03	FC Thoune	6'400	39	0.6%	-6361
22.02.04	FC Wil	3'700	616	16.6%	-3084
07.03.04	Young Boys	5'800	1'637	28.2%	-4163
21.03.04	Thoune	3'900	568	14.6%	-3332
04.04.04	FC Aarau	4'700	656	14.0%	-4044
15.04.04	FC Zurich	5'000	634	12.7%	-4366
24.04.04	FC Servette	7'200	1'119	15.5%	-6081
01.05.04	FC St-Gall	7'900	1'184	15.0%	-6716
12.05.04	FC Bâle	8'200	1'254	15.3%	-6946
23.05.04	GC Zurich	5'200	590	11.3%	-4610
29.05.04	FC Vaduz	9'400	1'636	17.4%	7'764

A Neuchâtel, pendant longtemps, les affluences annoncées officiellement à la presse tiennent en fait compte des abonnés (même s'ils ne sont pas tous là), des billets vendus, des invitations, ainsi que d'une approximation du nombre de personnes ayant accès gratuitement au stade (les enfants en bas âge par exemple). Les chiffres communiqués ont dès lors tendance à surestimer, parfois nettement, le nombre de personnes physi-

[66] Cette saison est prise comme exemple. Il s'agit de la dernière au cours de laquelle le club évolue dans l'ancienne Maladière. Les analyses effectuées pour d'autres années aboutissent à des constats identiques.

quement présentes. Les observations effectuées durant la préparation de l'enquête par questionnaires, menée au stade de la Charrière à La Chaux-de-Fonds, confirment ce constat. Le jour du match, l'annonce aux médias faisait état de 2'550 spectateurs, alors que le nombre de personnes que nous avons comptabilisées à l'entrée était de 1'550.

La comparaison du nombre de spectateurs déclarés à la presse et des données transmises à la ville montre que le degré de surestimation fluctue selon les matchs. Par exemple, au cours de la dernière saison durant laquelle Neuchâtel Xamax a évolué dans l'ancienne Maladière (2003/04), la différence entre l'affluence annoncée dans les médias et le nombre de billets soumis à la taxe sur le spectacle va de 2'801 pour le match opposant Neuchâtel Xamax au FC Wil (29 octobre 2003) à 9'155 (!) pour la rencontre contre le FC Bâle (2 octobre 2003).

Le nombre d'abonnés restant stable, les variations qui ressortent au niveau de la colonne «différence» (fig. 18), sont beaucoup trop fortes pour être imputées aux spectateurs accédant gratuitement au stade (enfants et invités), même si des opérations spéciales visant à attirer du monde peuvent aussi expliquer certains chiffres hors normes[67].

Avant la modernisation des infrastructures, les statistiques concernant le public reflètent donc aussi en partie un discours exprimant ce qu'on juge acceptable à un moment et dans des circonstances données. Même si les informations sont balisées par un certain nombre d'éléments comme le nombre de billets vendus, il faut rester conscient qu'elles constituent une image que les acteurs du football entendent projeter de la popularité de leur sport ou de leur club.

Une analyse comparative systématique couvrant les quatre dernières saisons jouées à la Maladière (1999/00 à 2003/04) montre toutefois que si l'écart entre les statistiques communiquées à la presse et celles collectées par la ville de Neuchâtel est variable, il reste contenu le plus souvent dans une fourchette allant de 2'000 à 5'000 unités (48 matchs sur 71), la

[67] C'est le cas de la rencontre disputée le 23 novembre contre le FC Thoune. Il s'agissait en fait du 500ème match de première division joué par le club à domicile. Pour l'occasion, l'entrée est gratuite aux tribunes Sud et aux places debout. De même, en mai 2004, lors du dernier match joué dans l'ancienne Maladière contre le FC Vaduz, de nombreuses personnes sont conviées tandis que plusieurs actions sont lancées pour garantir des tribunes bien garnies compte tenu de l'enjeu sportif qui entoure ce match (le maintien en Super League).

moyenne étant de 4'416. Par ailleurs, si on calcule le rapport entre les deux types d'informations, les différences entre les matchs semblent un peu moins nettes. Dans une grande majorité des cas, le nombre de billets vendus recensés pour la taxe sur le spectacle représente une part allant de 10 à 20% de l'affluence annoncée.

Figure 19: Distribution des écarts entre l'annonce faite à la presse et au service des Sports (Neuchâtel Xamax, 1999-2003).

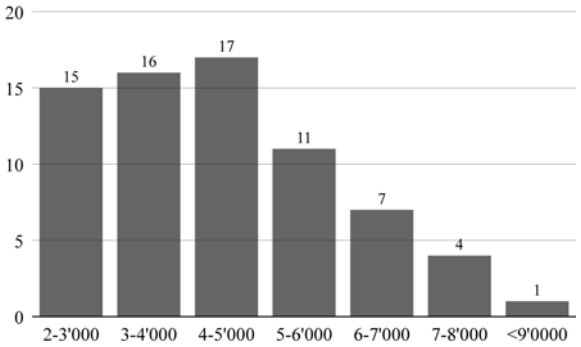
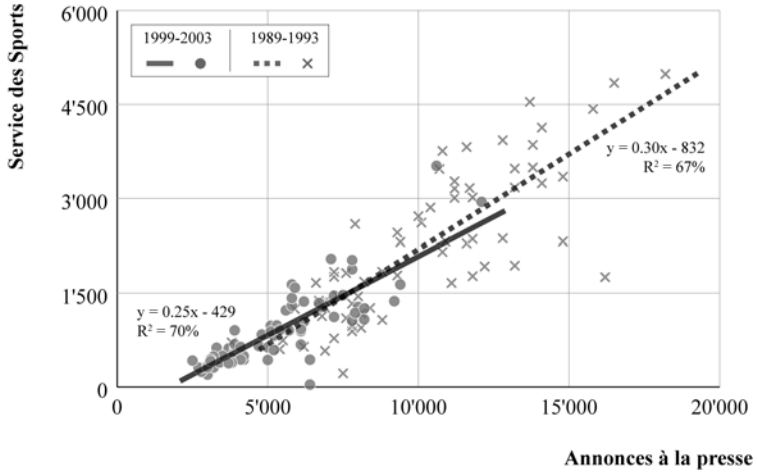


Figure 20: Affluences annoncées à la presse et au Service des Sport de Neuchâtel: comparaison entre les périodes 1989-1993 et 1999-2003



De manière générale, pour la période 1999/00 à 2003/04, on constate toutefois aussi une très forte corrélation entre les deux types de données

(R^2=70%). Le chiffre communiqué à la Ville est en effet directement proportionnel à celui transmis aux médias. Le nuage de points montre en outre une dispersion homogène le long de la droite de régression.

Une analyse du même type sur la période allant de 1989/90 à 1993/94 permet d'aboutir à des conclusions identiques. La corrélation qui se dessine est en effet aussi élevée (R^2=67%) tandis que la droite de régression présente une pente tout à fait comparable. Malgré l'incertitude qui entoure les données relatives aux affluences, la force et la régularité de cette corrélation donnent incontestablement du sens à l'utilisation de ce type d'informations et apportent de la crédibilité à une démarche qui s'intéresse non pas à des valeurs réelles mais à des évolutions.

Au niveau des statistiques, la situation change radicalement avec la construction de nouveaux stades. Ceux-ci sont désormais équipés de système de décompte très précis (billets munis de code-barres, passages à tourniquet, etc.) qui peuvent faire l'objet d'un contrôle permanent. Ces dispositifs participent d'ailleurs pleinement à la sécurisation du lieu et permettent par exemple de veiller à ce que la capacité de l'enceinte ne soit pas dépassée. Ils sont également utilisés par d'autres acteurs impliqués dans la gestion des installations et qui souhaitent mieux connaître sa fréquentation. A Neuchâtel, celle-ci intéresse tout particulièrement la ville, propriétaire des lieux, en raison de la taxe sur le spectacle qu'elle perçoit. Ainsi lors de l'enquête menée dans la nouvelle Maladière, un des responsables du club nous a demandé, dans la mesure du possible, de contourner les portiques. Facturés alors 5 francs, les passages au tourniquet des enquêteurs et coordinateurs auraient rapidement pu représenter quelques centaines de francs…

Les moyens techniques à disposition dans le nouveau stade permettent donc en principe un décompte automatique et exact du nombre de personnes pénétrant dans l'enceinte. Le comptage est dès lors clairement plus précis, ce qui est confirmé par les observations que nous avons effectuées sur place, notamment lors de la préparation de l'enquête par questionnaire. Plus récemment (depuis la fin de la saison 2009/10), certaines annonces ont parfois semblé étonnamment faibles[68]. Il n'est pas

[68] Par exemple, à l'occasion du match Neuchâtel Xamax - FC Sion du 6 février 2011 qui s'est déroulé officiellement devant une assistance de 5'550 spectateurs. Si nous n'avons pas effectué de relevé précis lors de cette rencontre, les gradins semblaient remplis au deux tiers. Plusieurs témoignages sur le forum de discussion du club ont par ailleurs

exclu que le club, qui paie alors des taxes selon le nombre d'entrées réelles ait changé de fusil d'épaule et sous-déclare légèrement le nombre de spectateurs, dans un contexte marqué par des discussions relatives à la prise en charge des frais de sécurité. Quoi qu'il en soit, la situation contraste nettement avec celle de l'ancien stade, et il faut sans aucun doute tenir compte d'une diminution de l'exagération du public présent lorsque l'on envisage d'analyser l'évolution des affluences entre les deux périodes.

relevé le caractère étonnant de l'annonce. Ainsi, l'utilisateur [fab2016] de déclarer en réponse à d'autres membres du forum: «Moi j'ai également un gros doute sur le nombre de spectateurs. D'après moi ils se sont trompés. J'aurais plutôt dis 6'000-7'000 spectateurs». Sujet *Super League 10/11, 19ème journée: Xamax-Sion*, message posté le 6 février 2011.

Conclusion

Pour conclure cette partie, nous pouvons esquisser un bilan des éléments sur lesquels repose la recherche. Trois corpus principaux se trouvent au centre de nos développements. Une partie importante de notre travail se fonde tout d'abord sur deux enquêtes par questionnaire réalisées avant et après l'inauguration du nouveau stade. Celles-ci nous permettent en particulier de produire des analyses concernant la composition du public (âge, sexe, niveau de formation, etc.), les pratiques de fréquentation du lieu (assiduité, propension à revêtir les couleurs du club, etc.), ou encore les opinions et les discours qui lui sont associés. Une autre composante importante de la recherche repose ensuite sur des analyses statistiques relatives aux affluences. Celles-ci nous permettent de saisir l'évolution de la fréquentation du stade sur le moyen terme. Elles apportent également un éclairage complémentaire aux analyses effectuées sur la base des questionnaires. A titre d'exemple, la variabilité des affluences représente une autre manière d'estimer l'assiduité des spectateurs, en s'affranchissant du contexte circonstancié dans lequel les enquêtes ont été effectuées. Enfin, le forum de discussion en ligne consacré au club constitue le troisième pilier de cette recherche. Celui-ci est particulièrement précieux pour aborder les questions relatives aux discours des spectateurs.

Tout au long de notre travail, de très nombreux autres éléments ont été mobilisés. Des documents officiels, des articles de presse, des entretiens et des observations effectuées au stade ont ainsi continuellement permis d'alimenter notre réflexion. Ces analyses nous ont conduits à identifier des aspects que nous n'avions pas pris en compte auparavant. Si au final, notre grille de lecture donne l'impression d'une relative cohérence, celle-ci n'était pas totalement établie au départ de la recherche empirique. A ce titre, la démarche que nous avons suivie possède une forte dimension exploratoire.

Le contexte actuel de modernisation des stades

Introduction

Avant d'analyser l'évolution du potentiel intégrateur du stade de football dans un contexte de transformation de ce lieu, il est nécessaire de présenter les caractéristiques générales du processus de modernisation qui touche les stades suisses depuis une dizaine d'années. Il s'agit en particulier de décrire la genèse et les contours du projet neuchâtelois.

La transformation des infrastructures en cours représente sans nul doute une rupture fondamentale dans l'histoire du football suisse. A l'occasion de l'inauguration du premier stade de nouvelle génération à Bâle en 2001, les médias ne tarissaient pas d'éloge par rapport à ce qui constituait une véritable révolution dans le paysage sportif helvétique. A l'instar de la plupart de ses confrères, le journaliste Yves Terrani s'exclamait dans les colonnes du quotidien *Le Temps*: «Quel chef-d'œuvre que ce stade à l'anglaise où les spectateurs sont proches de la pelouse, seulement séparés d'elle par une belle cohorte de stewards aux chasubles vert fluo»[69], tandis que René Jäggi, alors président du FC Bâle, expliquait que:

> Une enceinte pareille, c'est à la fois une belle carte de visite pour le football helvétique, un lieu de loisirs, le point de rencontre de Bâlois de toutes les classes et une attraction touristique[70].

Pour mieux cerner la portée réelle de la vague récente de reconstruction des infrastructures sportives en Suisse, nous commençons ce chapitre en resituant le processus dans un cadre temporel et géographique plus large. De cette manière, il s'agit d'identifier autant sur le plan architectural que fonctionnel, en quoi il modifie les conditions de production et de consommation du spectacle sportif.

La construction de nouveaux stades, intégrés dans des complexes multifonctionnels, scelle en effet le passage d'une époque dominée par des principes de conception réactifs – durant laquelle le lieu était transformé progressivement en fonction de son utilisation réelle et de besoins

[69] «Un ensemble dédié au confort des spectateurs», *Le Temps*, 17 mars 2001.
[70] «Bâle redécouvre les frissons d'un stade bondé», *Le Temps*, 17 mars 2001.

immédiats –, à une période où ce sont désormais des stratégies proactives qui l'emportent. Dans cette perspective, le lieu «stade» est souvent planifié selon des logiques plurielles de rentabilité et intègre de nombreuses autres activités que le football.

Les principes de rationalité qui entourent leur construction visent à favoriser des pratiques de fréquentation plus prévisibles et plus intéressantes d'un point de vue économique. A l'occasion des matchs, il s'agit par exemple d'attirer des spectateurs plus aisés et de réduire les facteurs de risques qui peuvent ternir l'image de ces manifestations. La transformation du lieu est de ce fait aussi de nature à modifier les pratiques de fréquentation de cet espace. Elle doit donc aussi logiquement avoir des répercussions sur les formes de sociabilité qui s'y produisent.

Les transformations du stade dans une perspective historique

1. Généralités

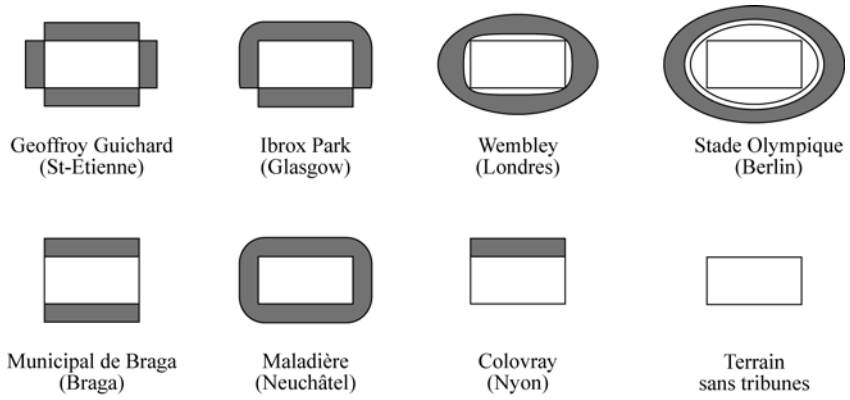
Au départ, le stade se présente comme une surface délimitée, consacrée à la pratique d'un sport – un rectangle d'environ cent mètres sur cinquante dans le cas du football – autour de laquelle sont érigées des installations servant à accueillir des spectateurs. Conçues selon des modèles qui rappellent les stades de la Grèce antique et les arènes romaines, elles doivent avant tout permettre, comme l'indique François Vigneau, de concilier capacité et visibilité (1998). Le plan architectural qui se dessine autour de l'aire de jeu peut prendre différentes formes et atteindre des niveaux de sophistication très variables, d'une part, selon le(s) sport(s) pratiqué(s) ou les autres activités envisagées et, d'autre part, en fonction du contexte sportif et géographique.

En ce qui concerne le football, une des catégorisations les plus communes distingue les stades construits «à l'anglaise» qui suivent un format strictement rectangulaire et qui sont spécifiquement destinés à ce sport (éventuellement au rugby), et les stades entourés de tribunes plus ou moins incurvées qui comportent généralement une piste d'athlétisme et offrent plus d'espace exploitable dans la zone centrale. Si dans les seconds, la présence de virages améliore l'angle de vision, dans les premiers, les rangées de spectateurs sont en principe plus proches de l'action et des joueurs. Il existe bien sûr une panoplie très large de configurations possibles entre ces deux modèles.

La disposition générale des éléments autour de l'aire de jeu est d'ailleurs un critère souvent utilisé pour qualifier les stades autant du point de vue des architectes (Faroldi 2006) que de ceux qui, pour diverses raisons, s'intéressent ou se passionnent pour ce genre d'infrastructures. Le site internet www.fussballtempel.net qui recensait un nombre impressionnant de données relatives à des stades de football à

travers le monde[70], utilisait par exemple une signalétique fondée sur la forme de la partie centrale, la disposition schématique des tribunes et la courbure des angles. Dans cette optique, le stade de Geoffroy Guichard de l'AS St-Etienne est un modèle de stade construit selon un plan rectangulaire avec quatre pans de tribunes indépendants. Celui d'Ibrox Park, où évolue le club du Celtic Glasgow, apparaît comme un stade «à l'anglaise» où les tribunes dessinent des angles arrondis sur un des côtés latéraux. Le nouveau stade de Wembley, inauguré en 2007, présente des extrémités semi-circulaires et des tribunes latérales légèrement courbées. Celui-ci ne dispose pas de piste d'athlétisme contrairement au stade Olympique de Berlin dont le plan dessine une forme ovale quasiment parfaite. Dans de nombreux cas, la disposition des tribunes autour de l'aire de jeu n'est que partielle.

Figure 21: Représentations schématiques de la disposition des tribunes autour de l'aire de jeu, selon le site fussballtempel.net



La diversité des formes évoquée ici n'est pas anodine. D'une part, la seule disposition des tribunes autour du terrain a nécessairement un impact sur les possibilités offertes aux spectateurs de circuler autour du terrain, et de ce fait, sur les formes de l'interaction sociale. D'autre part, ces quelques schémas reflètent à eux seuls la variété des modes de conception du lieu et leur évolution à travers le temps. Pour cerner les en-

[70] Tenu par des amateurs, ce site internet a été fermé en 2011.

jeux et les spécificités de la modernisation récente des stades en Suisse, il s'agit dès lors de revenir brièvement sur l'histoire de la configuration de ce type de lieu et sur les logiques qui sous-tendent leur construction.

2. Un essai de périodisation de l'histoire des stades

S'il existe bien une riche documentation monographique composée notamment d'ouvrages commémorant l'histoire de certaines enceintes sportives, peu de ces publications ont une réelle ambition scientifique. De manière générale, l'histoire des stades reste en fait un champ très largement sous-exploité, comme le rappelait Paul Dietschy à l'occasion d'une journée d'étude organisée en mai 2009 au Centre d'Histoire de Sciences Po à Paris. Deux problèmes récurrents semblent en partie expliquer cette lacune: d'une part la difficulté à ancrer l'histoire des stades dans un champ de recherche précis, celle-ci pouvant relever autant de l'histoire urbaine, de l'histoire de l'architecture que de l'histoire culturelle au sens large, pour ne citer que quelques exemples; d'autre part, la difficulté à envisager ces infrastructures comme des objets d'étude à part entière. Celles-ci sont en effet le plus souvent évoquées de manière accessoire ou contextuelle, en particulier parce que, comme l'explique Marc Perelman, l'intérêt tend à se focaliser sur les exploits sportifs qui s'y accomplissent ou sur les autres événements dont elles sont le théâtre (2007).

Depuis les dernières décennies du XIXe siècle, la morphologie de ces lieux initialement dédiés à la seule pratique puis très rapidement ensuite à la consommation de spectacles sportifs a considérablement évolué. Comme le note Alain Ehrenberg, au départ, «la pratique de l'exercice physique ne se différencie pas encore de l'assistance à son exhibition» (1980: 25). En d'autres termes, être sportif ou spectateur revient au même. A partir des années 1880, le stade va ensuite progressivement servir la promotion du sport dans la mesure où «le spectateur est alors l'embryon du sportif et le passage de l'un à l'autre s'effectue par le spectacle de la compétition» (1980: 43). Les infrastructures doivent de ce fait permettre d'assurer et de valoriser une certaine «qualité sportive». Ce n'est que dans un troisième temps que, la massification de l'assistance et

la différenciation de plus en plus marquée entre sportifs et spectateurs débouche sur une modification des principes directeurs de construction des stades. Le spectateur devient un problème qu'il s'agit de maîtriser en suivant des tactiques autant «éducatives» que «sécuritaires» (1980: 49).

Parallèlement au développement, à la professionnalisation et à la mise en scène de plus en plus sophistiquée du sport, et du football en particulier, les stades se dotent alors de nouvelles fonctions et de nouveaux attributs. Même si la démarche est nécessairement réductrice, on peut identifier trois étapes successives dans l'évolution des logiques qui modèlent la morphologie de ces lieux jusqu'à la période récente.

a. Les premiers lieux du spectacle sportif: entre efficacité et capacité

Une première phase s'étendrait de la fin du XIXe siècle jusqu'au lendemain de la Première Guerre Mondiale. Durant cette période, sous l'impulsion des fédérations nationales fraîchement constituées, les premières enceintes sont construites avant tout pour accueillir les compétitions prévues. En général, celles-ci respectent le principe de multifonctionnalité sportive: les modèles les plus fréquents en France et en Belgique sont ceux du stade olympique et du stade vélodrome (Delépine 2010). Selon le contexte, comme en Angleterre, on voit également se multiplier des installations spécialement adaptées à la pratique du football (Inglis 2005). Face au rapide succès que rencontrent les événements sportifs, notamment le football dans les Iles britanniques[71], l'installation de tribunes répond à des logiques d'efficacité dans la mesure où il s'agit avant tout d'accueillir le plus grand nombre de spectateurs, les critères d'élégance esthétique ne venant que dans un deuxième temps (Paramio, Buraimo et Campos 2008: 520). Sur le plan architectural, les premières enceintes se fondent dans leur environnement et sont loin de suivre un modèle précis. Elles ne font pas par ailleurs l'objet d'un consensus[72].

[71] Dès les premières années qui suivent la création du championnat anglais, les rencontres sont régulièrement suivies par des dizaines de milliers de spectateurs (Cox, Vampley et Russel 2002).

[72] Comme le montre Patrick Clastres, Pierre de Coubertin lui-même avait par exemple une vision très négative de ce qui se faisait, préférant un modèle de stade utopique fondé

Figure 22: Les plans du stade Villa Park (Birmingham), dessinés par Archibald Leitch (1914).

Source: Inglis (2005)

En Angleterre, la construction de ces stades, qui doit être rapide et se faire à moindre coût, se calque le plus souvent sur celle de bâtiments industriels. C'est le modèle suivi notamment par Archibald Leitch, une des figures marquantes de l'architecture sportive, qui construit une quarantaine de stades au début du siècle en Grande Bretagne (Inglis 2005). Au départ, les tribunes sont le plus souvent constituées en briques ou en bois. Rapidement d'évidents problèmes de confort et de sécurité se posent, en particulier lorsque des catastrophes surviennent, comme en 1902 dans le stade d'Ibrox Park à Glasgow, où 26 personnes meurent dans l'effondrement d'une tribune[73]. En raison de ce type d'événement, la solidité des constructions va progressivement faire l'objet d'une attention accrue tandis que des améliorations seront apportées au confort de certaines catégories de spectateurs. Ainsi, on voit apparaître des secteurs

sur le provisoire et l'utilisation de pentes gazonnées, et qui devait être au service des athlètes (2005).

[73] Martin Johnes précise à ce propos que, à cette occasion, l'effondrement de la tribune ayant fait 26 victimes et plus de 500 blessés sera imputé à la qualité du bois utilisé. De ce fait, «la catastrophe a été considéré davantage comme un incident technique que comme le résultat d'une industrie désireuse d'entasser le plus de spectateurs en minimisant les dépenses au niveau de leur confort ou de leur sécurité» (2005: 11). Ainsi l'architecte Archibald Leitch ne sera pas mis en cause (et continuera à dessiner des stades), tandis que le maître d'ouvrage ne sera finalement pas jugé coupable d'homicide.

assis et/ou couverts. Mais le confort reste rudimentaire. Si les places assises consistent en principe en des bancs en bois, la surface des toits qui protègent les spectateurs reste limitée tandis que les piliers qui les soutiennent sont de nature à gêner la vision du terrain.

b. Prestige et esthétique: l'individualisation des enceintes sportives

Une deuxième phase commencerait au début des années 1920 pour se poursuivre jusqu'au début des années 1950. Tandis que les constructions se multiplient, le béton armé et l'acier s'imposent désormais comme les matériaux de prédilection des concepteurs. Ces matériaux permettent une meilleure maîtrise des facteurs de risque, et donnent aux architectes beaucoup plus de liberté du point de vue esthétique. De manière générale, les enceintes sportives s'individualisent et se complexifient, autant du point de leur aspect extérieur qu'au niveau de leur configuration interne (Paramio, Buraimo et Campos 2008). Le confort et la sécurité des spectateurs gagnent du terrain par rapport au seul critère d'efficacité[74]. Il ne s'agit plus seulement d'entasser le plus de spectateurs, mais de leur fournir un minimum d'équipements que ce soit des lieux de ravitaillement en boisson ou nourriture, ou des installations sanitaires. Par ailleurs, les armatures en béton et en acier permettent désormais de soutenir des structures qui surplombent des pans de gradins plus étendus. On dispose dès lors de plus de places à l'abri des intempéries. Le stade se segmente avec la multiplication de catégories qui correspondent à des degrés de confort variables, les plus prisées, destinées aux notables, étant les places assises couvertes situées à la hauteur de la ligne médiane du terrain (Bale 1993).

Si le confort et la sécurité sont des enjeux plus importants, la capacité des stades continue d'être augmentée lorsqu'il s'agit de répondre à des affluences plus nombreuses. Du point de vue de leur taille, on observe en fait aussi une logique de diversification croissante en fonction des besoins, avec de nombreux stades réduits qui représentent un sport de haut niveau local en pleine expansion et d'autres dédiés aux tout grands évé-

[74] Si les tragédies se font plus rares, les logiques sécuritaires n'empêchent pas de nouvelles catastrophes. Au Burnden Park (Bolton) en mars 1946, 33 personnes meurent en raison d'une affluence excessive, dépassant la capacité maximale prévue (Johnes 2005).

nements. Ces derniers dépassent de plus en plus souvent la barre des 50'000 places. Le stade du Centenario de Montevideo, inauguré en 1930 à l'occasion de la première Coupe du Monde permet même à plus de 100'000 personnes de suivre certaines rencontres (Lanfranchi 2007).

Figure 23: Le stade du Centenario (Montevideo), presque comme en 1930

Photo: Roger Besson (2009)

L'édification de ces stades monumentaux illustre à quel point ils répondent à des enjeux de prestige symbolique. De ce point de vue, leur dimension patrimoniale semble particulièrement forte dans des contextes peu dotés en infrastructures historiques, comme dans certaines villes d'Amérique du Nord (Trumpbour 2007). De manière générale, la valeur symbolique de ces édifices se confirme dans de nombreux contextes et concerne également des constructions plus modestes, comme le montre l'histoire du stade Geoffroy Guichard à St-Etienne (Merle 2004). La dimension urbanistique de ces infrastructures se double par ailleurs d'une dimension politique. Les stades se transforment en d'évidents instruments de propagande, notamment quand ils sont aux services des régimes totalitaires à l'aube de la Deuxième Guerre Mondiale. Difficile de ne pas évoquer ici le stade Olympique de Berlin, un des premiers grands projets architecturaux du Troisième Reich, construit comme une vitrine du National Socialisme pour frapper l'imagination. L'édifice, déjà impressionnant de par ses proportions (près de 110'000 places),

s'inscrit dans un ensemble composé de terrains et d'esplanades monumentales où peuvent se dérouler des défilés de masse, comme ceux de la Jeunesse hitlérienne (Bolz 2008).

Au final, cette deuxième phase correspond donc surtout à une période de multiplication des modèles de stades dont la forme reflète la diversité des enjeux qui entourent leur construction. Cette nouvelle diversification se répercute aussi dans l'utilisation du stade. Lieu idéal pour rassembler des foules, il sert progressivement aussi à des défilés, à des célébrations politiques ou à des spectacles autres que sportifs. En 1931, comme l'illustre Daniel Legros, une représentation de l'opéra Aïda de Verdi est mise sur pied dans le stade de Colombe à Paris (1995: 45), ce qui constitue alors une forme encore très inhabituelle d'exploitation de cet espace.

c. L'apogée des logiques d'adaptation

On peut situer une troisième phase entre les années 1950 et 1990, durant lesquelles les affluences que peuvent drainer les événements sportifs continuent de progresser. Dans un contexte où la grande majorité de l'offre est encore constituée de places debout, la capacité d'accueil des stades est encore étendue et atteint des records. Par exemple, le stade Santiago Bernabeu de Madrid (alors connu sous le nom de *El Nuévo Chamartin*), culmine à 125'000 places en 1954, dont les trois quarts sont debout[75]. En Suisse aussi, les stades atteignent également, à des rythmes divers, leur point culminant en termes de capacité. Comme nous le verrons plus loin, dès les années 1950, le stade du Wankdorf peut accueillir 64'000 personnes (dont 8'000 assises).

Avec l'agrandissement des stades, les tribunes prennent des formes plus complexes, surtout lorsqu'elles se superposent aux structures existantes, notamment par l'adjonction de tribunes ou d'étages supplémentaires, parfois même «durablement provisoires» (voir fig. 24). La confi-

[75] On y dénombre alors exactement 7'149 places assises couvertes, 24'079 places assises non couvertes, 19'000 places debout couvertes et 74'772 places debout non couvertes. Malgré de nouvelles phases d'agrandissement des tribunes, ce chiffre sera revu à la baisse suite la transformation progressive des différents secteurs en places assises. Aujourd'hui le stade ne compte plus que 80'000 places (www.realmadrid.com, site consulté le 07.10.2010).

guration interne est dès lors plus segmentée avec une palette d'offres plus fournie. On voit par exemple apparaître en Angleterre, de nouvelles prestations pour répondre aux souhaits d'un public privilégié lui permettant par exemple de suivre les rencontres confortablement installé dans des loges. Par ailleurs, face à la montée des phénomènes de violence entre supporters adverses, les tribunes sont progressivement délimitées par des séparations physiques plus hermétiques. La stratégie suivie consiste généralement à poser des grillages avec fils barbelés pour contenir les spectateurs dans leur secteur et éviter qu'ils ne cherchent le contact avec le public adverse à l'intérieur et à l'extérieur du stade, tandis que des fosses séparent même parfois le terrain des gradins. Dans ce contexte, le stade devient un lieu aux cloisonnements multiples où la différenciation interne est de plus en plus marquée (Bale 2000). Ce cloisonnement censé protéger les spectateurs se retournera d'ailleurs contre eux et sera responsable de certaines catastrophes qui endeuilleront le monde du football durant cette période, comme celle de Hillsborough (Sheffield) en 1989 où 96 personnes meurent piétinées par une foule en surnombre qui ne parvient pas à évacuer un des secteurs (Johnes 2005). De manière générale, on constate d'ailleurs une multiplication du nombre de tragédies qui, quel que soit leurs causes précises, mettent en évidence les limites des modèles de construction en vigueur.

Figure 24: Le stade Artemio Franchi (Sienne), du «provisoire qui dure»: l'essence des logiques d'adaptation

Photo: Roger Besson (2007)

Cette troisième phase est également marquée par l'introduction de nombreuses innovations techniques qui permettent non seulement d'accroître le confort des spectateurs (du moins pour certains d'entre eux) mais également de s'affranchir progressivement de certaines contraintes environnementales. Une des évolutions importantes de ce point de vue est l'illumination artificielle des terrains. En Angleterre, après de nombreuses discussions, des systèmes d'éclairages commencent à être utilisés pour la première fois dans les années 1950 dans des compétitions officielles. Ceux-ci vont rapidement se perfectionner (notamment pour répondre aux besoins de la télévision couleur) et se généraliser (Coyle 2002: 123). Ces installations permettent désormais de jouer des matchs en nocturne, créneau particulièrement intéressant pour une diffusion radiophonique ou télévisée, surtout lorsque les matchs ont lieu en milieu de semaine. L'arrivée de la télévision constitue d'ailleurs un changement fondamental qui va, à terme, laisser une empreinte de plus en plus perceptible dans la manière dont les stades sont pensés et configurés.

En fin de compte, si elle ne révolutionne pas non plus complètement les principes de construction, cette phase consacre le cumul et le renforcement des différentes logiques que nous avons mentionnées jusqu'ici. Elle marque en fait l'apogée d'une tradition «réactive» qui repose notamment sur l'optimisation de la capacité des enceintes en fonction de la demande; la sécurisation de l'espace selon les risques identifiés; l'augmentation du confort et le développement esthétique de l'édifice au gré des enjeux symboliques et de prestige; ou l'affranchissement du contexte naturel dans une perspective d'équité sportive.

On voit toutefois se développer quelques tentatives d'une exploitation plus rationnelle de ces espaces que ce soit du point de vue des clubs qui y résident que des acteurs publics et privés qui en sont propriétaires. Peu à peu, les stades offrent en effet de nouvelles perspectives de valorisation économique et culturelle. Dans cette optique, on voit se multiplier des formes d'utilisation annexes et extra-sportives. Si depuis longtemps, ces enceintes servent de tribunes politiques et symboliques[76], d'autres types

[76] On peut également mentionner de ce point de vue toutes les formes d'utilisation liées au contrôle et au regroupement d'individus dans un lieu clos. Perelmann rappelle que, dans les années 1970, plus de 40'000 personnes ont «séjourné» dans le Estadio Nacional

d'activités et d'événements y deviennent plus fréquents. Les progrès techniques en matière d'amplification du son permettent par exemple d'exploiter les lieux à l'occasion de concerts géants. En 1965, les Beatles sont le premier groupe de rock à se produire dans un stade, le Shea Stadium de New York. Compte tenu des possibilités qu'ouvrent ces infrastructures, de tels événements, annonçant une évolution vers la multifonctionnalité, se sont largement banalisés (Hennion et Mignon 1991).

3. L'avènement récent des nouveaux «centres de profits»

La combinaison des logiques énoncées ci-dessus a progressivement débouché sur une quatrième phase de modernisation qui est celle en cours actuellement en Suisse. Cette phase correspond à un glissement vers un nouveau paradigme en matière d'infrastructures sportives. Les jalons de ce changement ont été posés en Amérique du Nord, comme en témoigne l'histoire des débats sur le financement des «nouvelles cathédrales» décrit par Robert Trumpbour (2007). L'apparition de cette nouvelle génération d'enceintes constitue en fait un véritable renversement des perspectives puisque, comme nous allons le voir plus loin, on passe d'une logique essentiellement réactive à des stratégies de plus en plus proactives dont l'objectif n'est plus seulement de couvrir les investissements que représentent les stades, mais d'en tirer un bénéfice économique et symbolique. Cette phase marque par ailleurs la prise de pouvoir d'acteurs privés extérieurs au football dans la gestion de ces équipements. Ces logiques qui s'imposent dans le contexte américain depuis plusieurs décennies déjà ne commencent réellement à toucher le football européen qu'à partir du début des années 1990[77]. A ce titre, le cham-

de Santiago de Chili en tant que prisonniers politiques, tandis que «3'000 à 7'000 d'entre eux disparaîtront dans les geôles de la dictature de Pinochet» (2010: 87).

[77] Entamé depuis début des années 1990, ce processus de modernisation proactif suit des rythmes différents selon les contextes nationaux. Si pratiquement tous les stades du championnat allemand sont des constructions récentes de ce type, l'Italie a pris beaucoup de retard: seul le Stadio delle Alpi inauguré en 2011 à Turin semble répondre aux caractéristiques que nous décrivons dans les pages suivantes.

pionnat suisse où le contraste entre l'ancienne et la nouvelle génération de stades est particulièrement net constitue un terrain d'étude très intéressant pour décrypter le processus.

De manière générale, le développement actuel de nouvelles enceintes coïncide aussi avec la transformation progressive du football professionnel en une industrie de spectacle régie par une logique marchande, y compris dans sa dimension identitaire et symbolique (Bourgeois et Watson 1995). Ces stades, adaptés aux besoins des annonceurs et des médias, comme nous le verrons plus loin, sont en général intégrés dans des complexes multifonctionnels. Ces derniers répondent aux intérêts de nombreux acteurs, privés comme publics, dont le but est d'optimiser la rentabilité de l'investissement immobilier, tant sur le plan strictement financier que dans une perspective de marketing urbain. Leur diffusion s'inscrit par ailleurs pleinement dans les processus plus généraux de transformation des villes qui, de centres de production sont progressivement devenus des centres de consommation (Harvey 1989) et de services (Sassen 1996).

Alors que les stades étaient auparavant pensés uniquement pour le sport et répondaient à des besoins immédiats, les nouvelles logiques font d'eux de véritables centres de profit, conçus selon des logiques plurielles où la demande pour le spectacle sportif n'est plus que l'un des éléments entrant en ligne de compte dans leur conception. En Europe, un des exemples les plus aboutis de cette nouvelle génération d'infrastructures est celui de l'Amsterdam Arena[78]. Inauguré en 1996, ce stade de 51'000 places fait figure de référence en matière d'infrastructure sportive à de nombreux points de vue. Première enceinte en Europe à disposer d'un toit rétractable, l'Arena se situe toujours quinze ans après, à la pointe en matière de confort. On n'y trouve que des places assises offrant une visibilité maximale quel que soit l'endroit où l'on se trouve. Les équipements permettant de restaurer les spectateurs sont nombreux, de même que les installations sanitaires. A l'occasion des matchs, la configuration des lieux permet d'offrir une large palette de prestations haut de gamme aux dénominations les plus variées («loges», «business seats», «skybox», «secteurs VIP», etc.).

En marge du football, le stade accueille en outre très régulièrement d'autres événements que des rencontres sportives, comme des concerts,

[78] Voir www.amsterdamarena.nl (site consulté le 7 octobre 2010).

des congrès ou des expositions. Le complexe dispose aussi d'une multitude de salles de conférences et de restaurants ouverts en tout temps, alors que l'Ajax d'Amsterdam, principal résident du lieu, y possède ses locaux administratifs, son musée et sa boutique officielle. Des visites guidées du stade, se déclinant sous différentes formules («groupes», «anniversaires», etc.), sont organisées tout au long de l'année. D'un point de vue géographique, le complexe se trouve au centre d'un pôle situé au Sud-Est d'Amsterdam («Arena Boulevard»), largement consacré aux loisirs, où l'on compte pêle-mêle, des centres commerciaux, des centres culturels, des salles de concerts, un cinéma multiplexe, des hôtels, des bureaux et des écoles supérieures. Dans cette perspective, le football ne constitue plus qu'un élément du puzzle.

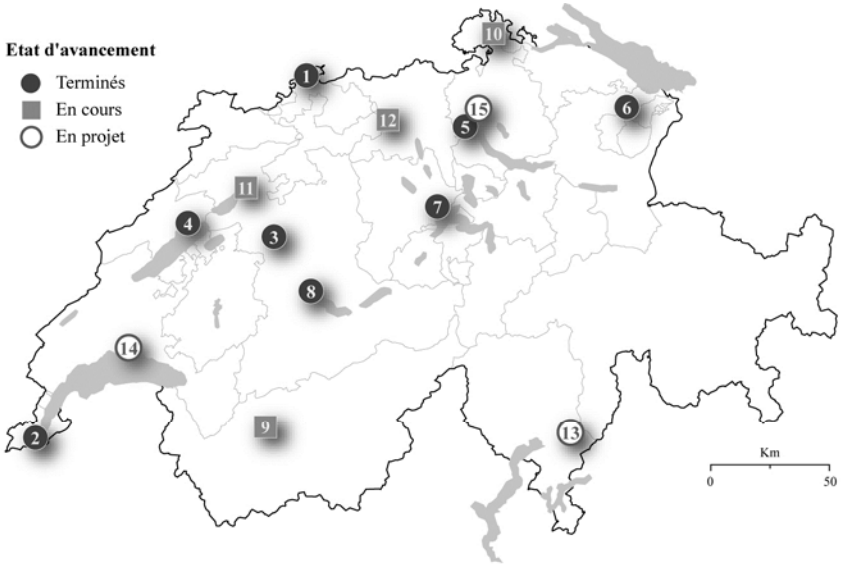
La modernisation actuelle des stades en Suisse

L'exemple de l'Amsterdam Arena condense parfaitement tous les discours et les objectifs qui ont été formulés autour des constructions récentes de stades en Suisse. Sans atteindre ce niveau de perfectionnement, les projets de complexes multifonctionnels comprenant des stades de football se sont multipliés en Suisse depuis une dizaine d'années. Dans les pages qui suivent, nous présentons les spécificités du cas helvétique. Nous revenons en particulier sur les mécanismes qui conduisent au processus de modernisation et sur la place occupée par les questions «sociales» dans l'élaboration des nouveaux projets.

1. La chronologie de la modernisation

Le premier de ces nouveaux stades est inauguré à Bâle en 2001. Une nouvelle enceinte y est érigée à la place de l'ancien stade Saint-Jacques, détruit trois ans plus tôt. Cette enceinte est par la suite encore agrandie dans le cadre d'un nouveau projet immobilier en 2007. Trois autres réalisations, la Praille à Genève (2003), le stade de Suisse à Berne (2005) – sur le site de l'ancien Wankdorf – et le Letzigrund à Zurich (2007) permettent à la Suisse et à l'Autriche d'organiser en juin 2008, le Championnat d'Europe de football. Avec la Maladière à Neuchâtel, l'AFG Arena de St-Gall, ainsi que le Swissporarena de Lucerne et le Stadion Thun-Süd inaugurés tout récemment, la Confédération helvétique compte au début de l'année 2012 huit stades répondant aux standards les plus modernes. A ceci s'ajoutent encore une dizaine d'autres projets en cours dont le niveau d'avancement est variable (voir tableau).

Figure 25: Liste des principaux projets de stades en Suisse



Nom (commune)	Club principal	Capacité	Remarques
1 St-Jacques (Bâle)	FC Bâle	38'500	Inauguré en 2001 (32'000 places); aggrandi en 2007 en vue de l'Euro 2008.
2 Praille (Lancy)	FC Servette	30'000	Inauguré en 2003.
3 Stade de Suisse (Berne)	Young Boys	32'000	Inauguré en 2005.
4 Maladière (Neuchâtel)	Neuchâtel Xamax	12'000	Inauguré en 2007.
5 Letzigrund (Zurich)	FC Zurich	25'000	Inauguré en 2007.
6 AFG Arena (Winkeln, SG)	FC St-Gall	19'500	Inauguré en 2007.
7 Swissporarena (Lucerne)	FC Lucerne	18'000	Inauguré en 2011.
8 Thun-Süd (Thoune)	FC Thoune	10'000	Inauguré en 2011.
9 Tourbillon (Sion)	FC Sion	15'000	Echecs de plusieurs projets de délocalisation. Rénovation progressive du stade pour 2013.
10 FCS Park (Schaffhouse)	FC Schaffhouse	8'000	Début des travaux prévus en 2013. Inauguration en 2014.
11 Les Stades (Bienne)	FC Bienne	6'000	Octroi du permis de construire en novembre 2010. Inauguration prévue en 2015
12 Torfel-Süd (Aarau)	FC Aarau	10'000	Début des travaux prévus en 2013. Inauguration prévue en 2015.
13 Comunale (Bellinzone)	Lausanne-Sport	12'000	Présentation du projet attendu pour fin 2012. Début des travaux possibles en 2013.
14 Stade de Vidy (Lausanne)	AC Bellinzona	13'000	Projet accepté en votation en 2009. Début des travaux possibles en 2014.
15 Stadion Zürich (Zurich)	Grasshoppers	16'000	Initialement prévu pour l'Euro 2008. Toujours en discussion. Calendrier et forme incertains.

D'ici quelques années, il y aura, selon toute vraisemblance un renouvellement quasi complet des stades des équipes de Super League et de Challenge League, les deux catégories de jeu les plus élevées en football à l'échelle nationale[79]. Pour les clubs suisses, le renouvellement des enceintes offre de nouvelles perspectives de développement dans la mesure où ils évoluaient tous dans des installations vétustes et dépassées, datant parfois de plus d'un demi-siècle. Le fossé séparant les stades d'ancienne génération avec les enceintes construites selon les critères actuels est tel qu'il est presque systématiquement nécessaire de repartir sur de nouvelles bases.

Compte tenu de l'importance des travaux nécessaires, la transition vers les nouvelles générations de stades soulève en Suisse des enjeux qui dépassent largement le sport et touchent les domaines de la planification territoriale, de l'aménagement et de l'urbanisme. Il n'est dès lors pas surprenant de constater que, sur la quinzaine de projets réalisés ou à réaliser, une moitié est concernée par un déplacement du site. A Genève, le stade des Charmilles a été remplacé par le stade de la Praille, situé à Lancy, à quelques kilomètres de l'ancien emplacement. A St-Gall, l'AFG Arena a été érigée en périphérie (à Winkeln), sur un site très accessible, favorable aux activités commerciales. Dans leur forme actuelle, les projets en cours à Thoune, Aarau, Schaffhouse, Lausanne, Sion ou Bienne impliquent également une délocalisation. Dans les cas où il n'y a pas de changement de site, la refonte complète des infrastructures a imposé aux clubs résidents un déménagement temporaire. Ainsi, le FC Bâle a dû évoluer pendant deux ans, entre 1999 et 2001, à la Schützenmatte, un petit stade de 8'000 places, tandis qu'entre 2001 et 2005, les Young Boys de Berne ont joué au stade du Neufeld. De la même manière, au cours des années 2009 et 2010, le FC Lucerne prend ses quartiers dans un stade de la commune d'Emmen, auquel on ajoute des tribunes provisoires. Alors que ces trois clubs ont pu trouver une solution provisoire

[79] On observe une évolution identique pour le hockey sur glace, l'autre grand sport d'équipe populaire en Suisse. Comme pour le football, c'est à Bâle que la première patinoire «nouvelle génération» a été inaugurée en 2002 (St-Jakob Halle). D'autres projets importants de construction ou de rénovation ont été ensuite menés à terme en 2005 à Zürich (le nouvel Hallenstadion), en 2006 à Rapperswil (Diners Clubs Arena), en 2008 à Kloten (Kolping Arena) et Berne (Postfinance Arena) et en 2010 à Zoug (Bosshard Arena).

dans leur agglomération d'origine, Neuchâtel Xamax est contraint, comme nous l'avons relevé en introduction, de s'exiler pendant deux saisons et demie à une vingtaine de kilomètres, au stade de la Charrière de La Chaux-de-Fonds.

2. Les stades suisses avant le cycle de rénovation

Avant de présenter les particularités du processus de modernisation des infrastructures en Suisse et à Neuchâtel, il convient de dresser rapidement la situation telle qu'elle se présente à la fin des années 1990. A ce moment, les stades dans lesquels évoluent les clubs suisses des premiers niveaux de compétitions sont vétustes étant donnée qu'ils ont pour la plupart été inauguré avant les années 1960 (Huber 2008). Leur rénovation, lorsqu'elle a eu lieu, s'est faite par adaptations progressives. C'est pourquoi la configuration et la structure de ces enceintes ont le plus souvent pris la forme d'un bricolage sans réelle uniformité, tant du point de vue esthétique et architectural que sur le plan de leur utilisation pratique.

La principale raison expliquant ce type d'évolution «pas à pas» est que la rénovation des stades, financée par les clubs eux-mêmes ou par les collectivités locales, a d'abord répondu à des besoins immédiats. Les transformations ont été effectuées avec des moyens limités dans une perspective à court terme, les rénovations se calquant jusque-là sur l'évolution des performances sportives des équipes. Cette logique «d'adaptation» conduit les clubs à construire ou à agrandir des tribunes lorsque leur réussite sportive attire un public plus nombreux. Même le stade du Hardturm du Grasshopper Club Zurich, le club dont le palmarès est le plus riche en Suisse, affiche un historique de ce type. Rénové complètement en 1954 à l'occasion de la Coupe du Monde, ses différentes composantes seront progressivement modifiées: la tribune principale est reconstruite à la fin des années 1960 suite à un incendie; la tribune qui lui fait face est refaite en 1985, suivie un an plus tard par la tribune Est. A la fin des années 1990, c'est la tribune Ouest, toute neuve, mais peu intégrée au reste du stade, qui voit le jour (Fischer 2009).

Figure 26: Liste des stades utilisés pour le championnat suisse de football de LNA en 1998

Club	Stade	Capacité	Places assises
1. FC Bâle	St-Jacques	36'800	6'500
2. Young Boys	Wankdorf	28'000	15'600
3. FC Zurich	Letzigrund	23'600	11'600
4. FC Sion	Tourbillon	20'100	8'000
5. Grasshoppers	Hardturm	20'000	16'000
6. FC Lucerne	Allmend	17'400	6'900
7. Lausanne-Sports	Pontaise	15'900	15'900
8. FC Lugano	Cornaredo	14'900	4'900
9. FC Aarau	Brugglifeld	13'500	1'500
10. Neuchâtel Xamax	Maladière	13'300	5'281
11. FC St-Gall	Espenmoos	11'600	3'300
12. FC Servette	Charmilles	11'000	11'000

Dans cette approche privilégiant le court terme, les transformations apportées aux stades n'ont parfois qu'un caractère temporaire. On retrouve cette même logique à l'occasion de la Coupe du Monde 1954 où, encore quelques semaines avant la compétition, on ajoute des structures provisoires et on transforme certains secteurs debout, pour répondre à une demande en places assises qu'on estime plus importante que prévue. A Berne, ces modifications de dernière minute permettent même de gagner près de 20'000 places assises (Besson et Garufo 2009). Le stade retrouve sa configuration initiale à la fin du tournoi. Ce genre de construction plus ou moins éphémère se perpétue tout au long de la deuxième moitié du XXe siècle, en raison de leur très faible coût et de leur flexibilité. En suivant cette même approche, l'ASF dépose au début des années 1990 un dossier de candidature pour l'organisation de la Coupe du Monde 1998 qui repose dans une large mesure sur l'installation de tribunes démontables, la palme revenant «au Lachen de Thoune dont on avait prévu de recouvrir complètement l'anneau d'athlétisme (...) masquant la petite tribune datant des années 1950» (Huber 2008). Plus récemment, lors de la dernière promotion de l'équipe d'Yverdon-Sport en Super League, en 2005/06, des structures provisoires destinées aux supporters adverses sont montées dans le stade Municipal puis démontées à la fin de l'année après la relégation du club en Challenge League. Dans certains cas, les transformations ont même été effectuées pour une seule rencontre. Ainsi, lors de la venue du Real Madrid en 1986, Neuchâtel Xamax installe des

tribunes supplémentaires pour augmenter la capacité du stade. Il atteindra grâce à celles-ci la plus forte affluence de toute son histoire (25'500 spectateurs). A l'inverse, certaines de ces constructions provisoires vont avoir tendance à perdurer. Dans les années 1990, une tribune tubulaire est montée derrière un des buts de l'Espenmoos à St-Gall. Après le titre de champion obtenu par le club st-gallois en 2000, celle-ci est convertie en tribune assise et recouverte pas un toit tandis qu'un petit secteur visiteur est ajouté à côté d'elle. Cette installation temporaire n'est finalement démontée qu'en 2008, au moment où le club émigre vers son nouveau stade.

Bien que toujours pratiqué, ce type d'adaptation provisoire tend aujourd'hui à être évité autant que possible, notamment en raison des risques de sécurité qu'il comporte. En 1992, une tribune construite à la hâte pour accueillir un match de Coupe de France entre le SC Bastia et l'Olympique de Marseille s'effondre avant le coup d'envoi et fait 18 victimes et 2'857 blessés. Comme le rappelle Huber, cet événement dramatique met un coup d'arrêt aux (très maigres) chances du dossier suisse en vue la Coupe du Monde 1998 (2008: 29). Il a par ailleurs très vraisemblablement contribué à une prise de conscience du danger que représentent certains stades.

L'utilisation fréquente de tribunes provisoires reflète parfaitement la prédominance des logiques réactives. Les critères liés aux affluences potentielles ou aux attentes du public sont les principaux éléments de configuration du stade. De ce point de vue la Suisse se situe pleinement dans le schéma général esquissé précédemment.

3. Décrypter les nouvelles stratégies de construction

Plusieurs facteurs conduisent à la définition de nouveaux standards de conception et soulèvent pour de nombreux clubs et collectivités la question d'un renouvellement en profondeur des installations. L'influence des médias comme la télévision, les enjeux liés à la sécurité et à l'ordre public, la recherche par les clubs professionnels de nouvelles ressources financières et l'intérêt de nouveaux investisseurs pour le potentiel économique ou symbolique que représentent les sites d'un point de vue fon-

cier sont autant d'éléments qui accélèrent le passage à des logiques proactives et bousculent le parc des stades de football en Suisse depuis une dizaine d'années. Notons également que si la plupart des logiques mises en avant ici sont valables dans d'autres contextes, certaines sont plus spécifiques au cas helvétique.

a. L'influence de la télévision

Le premier facteur qui modifie la configuration des stades est lié à la médiatisation croissante du football et aux besoins de la diffusion télévisée. Si, pendant longtemps, la télévision s'adapte aux conditions offertes, moyennant parfois quelques aménagements (l'éclairage, la construction de «tours», etc.), ce sont désormais les stades qui doivent être configurés pour répondre aux exigences des médias télévisuels. Le pouvoir de ces derniers vis-à-vis des clubs n'a cessé de grandir à partir de la fin des années 1980 dans le contexte de la forte augmentation des frais payés par les télévisions, publiques comme privées, pour les droits de retransmission des matchs (Andreff et Nys 2004, Bourg et Gouguet 2005).

L'explosion de ces derniers concerne avant tout les grandes ligues ou les grands événements. A titre d'exemple, lors de la saison 2008/09, la télévision rapporte 1,1 milliards d'euros à la Premier League anglaise. Dans un contexte où la répartition de ces revenus dépend du classement, les «quatre grands» (Chelsea, Manchester United, Arsenal et Liverpool) récoltent en moyenne 49 millions chacun (Deloitte 2010: 29). En comparaison, les chiffres en jeu en Suisse semblent presque ridicules. Ils se comptent toutefois aussi en millions et représentent des rentrées que l'on ne peut pas se permettre de refuser[80]. En outre, la participation à des compétitions européennes qui constitue une ambition pour la plupart des équipes fait miroiter des perspectives beaucoup plus intéressantes. En juillet 2010, la seule qualification pour les phases de groupes de la ligue des Champions assure au FC Bâle un gain minimum d'environ 10 mil-

[80] Pour la saison 2009/10, la Swiss Football League enregistre une rentrée de 14,9 millions de francs au titre des droits de retransmission. Elle en redistribue 4,5 millions aux clubs de Super League au titre de prime fixe et 4,0 millions au titre de prime de classement (Rapport annuel de la SFL 2008-2009). Pour Neuchâtel Xamax, cela représente une somme d'environ 800'000 francs.

lions de francs[81]. Même dans un pays comme la Suisse où les sommes en jeu sont a priori moins élevées qu'ailleurs, la télévision constitue un acteur essentiel de la modernisation des stades[82].

Le changement des rapports de force entre les clubs ou les fédérations d'une part et les télévisions d'autre part a deux types de conséquences. Tout d'abord, les stades doivent offrir aux médias des conditions de travail optimales et standardisées. Sur ce point, les règlements édictés par la Swiss Football League sont particulièrement précis. Pour obtenir le label A, permettant à un stade d'accueillir des rencontres du championnat suisse de Super League, il faut respecter un cahier des charges imposant notamment un éclairage adapté à toutes les situations, des plateformes pour les caméras, des emplacements pour les commentateurs, des salles de presse, des studios de présentation ou encore des voies d'accès et des places de stationnement pour les cars de retransmission[83].

Compte tenu des sommes investies en droits télévisés, les enceintes sont aussi conçues pour limiter au maximum les événements aléatoires qui pourraient perturber le bon déroulement des rencontres et leur retransmission (au niveau des horaires par exemple). De ce point de vue, certains clubs optent pour une pelouse artificielle qui permet presque complètement de s'affranchir des conditions climatiques, en offrant aux joueurs un environnement censé être propice au «beau jeu» par tous les temps. Dans le même ordre d'idées, les stades sont également conçus pour limiter tout événement pouvant ternir l'image du sport et faire fuir les annonceurs. Ce constat renvoie aux mesures prises pour endiguer la violence et pour augmenter la sécurité des spectateurs.

[81] Selon la clé de répartition définie par l'UEFA, la prime de qualification s'élève à 7,1 millions d'euros auxquels il faut ajouter des primes selon les performances (800'000 euros par victoire et 400'000 euros par match nul). Ces revenus sont directement liés aux droits télévisuels et aux contrats commerciaux que permet la médiatisation de la compétition.

[82] Il convient de rappeler également que quatre des stades construits récemment en Suisse ont accueilli des matchs l'Euro 2008, compétition dont les recettes de la télévision représentent des sommes atteignant 1,3 milliards de francs («L'UEFA table sur 2,1 milliards de francs de recettes», *Le Temps*, 06.06.2008).

[83] *Catalogue SFL pour les stades de la catégorie A et A+*, disponible sur le site www.football.ch/sfl.

b. La sécurisation du stade

Le deuxième facteur de modernisation renvoie aux contraintes sécuritaires. Dans les années 1980, une succession de grandes catastrophes, dont certaines ont même été vécues en direct par des millions de personnes secouent le football européen. En 1982, un mouvement de foule survenu quelques minutes avant la fin d'un match dans une des rampes d'accès du stade Luzhniki de Moscou fait officiellement une soixantaine de victimes (officieusement plus de 300)[84]. En 1985, 56 spectateurs meurent suite à l'incendie d'une tribune à Bradford. La même année, le stade du Heysel, où se déroule la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions, est le théâtre d'affrontements entraînant des mouvements de foule qui provoquent la mort de 39 personnes. A cette liste s'ajoutent encore les tragédies de Hillsborough en 1989 et de Furiani en 1992 que nous avons déjà évoquées plus haut. Liées à des violences, à des mouvements de foule et à la configuration architecturale des lieux, ces catastrophes mettent en lumière les dangers que peuvent représenter les stades tels qu'ils sont alors bâtis. Ces événements provoquent une prise de conscience des collectivités publiques qui va aboutir, dans un premier temps, à un durcissement général des normes de sécurité. Les premières mesures sont prises en Angleterre suite à la publication du *Rapport Taylor*. Très rapidement l'UEFA emboîte le pas, et contraint les fédérations membres à prendre des dispositions pour que leurs clubs puissent participer à des compétitions internationales. L'ASF, en accord avec les collectivités publiques met dès lors sur pied un catalogue de mesures.

Les premières consistent à limiter artificiellement la capacité des tribunes en diminuant leur densité d'occupation, notamment celles qui offrent des places debout, et à fermer celles qui présentent un danger immédiat. Ainsi, à la fin des années 1980, l'ancien stade du Wankdorf accueille plus de 50'000 spectateurs. Sans transformations majeures, sa capacité maximale est alors réduite à 22'000 places juste avant sa démolition en 2001. D'autres mesures consistent à séparer de manière de plus en plus hermétique les secteurs réservés aux supporters des deux équipes. Cette évolution implique la nécessité de repenser non seulement

[84] www.guardian.co.uk/football/2007/oct/22/europeanfootball.sport1 (consulté le 11 octobre 2010).

la configuration interne des stades, mais aussi les plans d'accès et de circulation dans leur environnement immédiat.

La question de la sécurité amène progressivement des changements encore plus radicaux dans les principes de conception des stades. Le *Rapport Taylor*, publié en Angleterre en 1990 suite à la catastrophe de Hillsborough, prône désormais le «tous assis». En plus d'une augmentation du confort, l'avantage est de limiter les risques liés aux mouvements de foule. Dès lors, les places debout sont considérablement réduites, quand elles ne sont pas complètement supprimées. Le contrôle des spectateurs implique également la mise sur pied d'installations de surveillance et de dispositifs sécuritaires directement intégrés dans l'architecture du stade. Des normes de plus en plus strictes sont aussi fixées en ce qui concerne les voies d'accès, les issues de secours ou encore la présence d'espaces pour prodiguer les premiers soins aux spectateurs blessés.

En parallèle, on supprime les grillages munis de fils barbelés et on développe de nouvelles stratégies pour délimiter l'espace. Les guides de construction de stades préconisent par exemple le recours à des «zones stériles» (rangées de sièges inutilisées) ou des barrières humaines assurées par un service d'ordre (Geraint, Sheard et Vickery 2007). De même, un des objectifs désormais poursuivi est de fluidifier la circulation du public. A l'intérieur, du stade, des stratégies facilitant par exemple l'acheminement du spectateur vers sa place, grâce à un système qui, idéalement, le met face à une succession de choix binaires (supporter local/visiteur; assis/debout; en haut/en bas; section rouge/bleue; rangée 1-10/11-20; etc.). A l'extérieur, elle repose sur la définition de périmètres concentriques qui permettent notamment de diluer l'afflux et de réduire la pression de la foule (Geraint, Sheard et Vickery 2007: 155).

Tous ces éléments impliquent dans bien des cas une révision en profondeur de la configuration des lieux. La question de la sécurité constitue ainsi sans nul doute un des moteurs les plus importants de l'évolution des stades de «nouvelle génération».

c. Attirer une clientèle aisée

La professionnalisation croissante du football et l'augmentation générale des sommes nécessaires au fonctionnement d'une équipe de haut niveau

conduisent les clubs à rechercher de nouvelles rentrées financières. Une manière d'accroître les revenus est liée au développement de nouvelles prestations destinées aux hommes d'affaires, aux entreprises et aux annonceurs (Marchesi 2006). Les discours dominant des promoteurs présentent le match de football comme une occasion privilégiée de soigner les contacts et d'étoffer son carnet d'adresses professionnelles. Il doit aussi permettre à des sociétés d'inviter des clients ou des partenaires dans un contexte informel favorable à la création d'un climat de confiance réciproque.

Le stade est dès lors conçu pour attirer des clients plus fortunés, prêts à investir des sommes importantes pour un produit «haut de gamme». La revalorisation sociale du stade nécessite la mise en place d'infrastructures adéquates. Celles-ci consistent non seulement en un ensemble segmenté de secteurs VIP, *business seats* ou autres loges, mais également en des équipements divers qui permettent un accueil digne d'un standing supérieur (espaces privilèges, restaurants gastronomiques, etc.). De ce point de vue, la qualité et la cohérence générale des infrastructures (l'architecture du stade par exemple) ainsi que leur confort, constituent des arguments de vente fondamentaux. Le bricolage et les transformations «cosmétiques» ne sont plus suffisants pour produire l'effet escompté.

Le phénomène consistant à faire venir un public fortuné est le plus visible dans les stades qui abritent les plus grands clubs européens. Une des références en matière de rentabilité à l'heure actuelle est l'Emirates Stadium d'Arsenal. Inaugurée en 2006, cette enceinte pouvant accueillir 60'000 spectateurs dispose de 7'139 places VIP (*club level*) dont le prix annuel va de 2'500 à 4'750 livres, ainsi que de 2'222 sièges répartis dans 150 loges, dont les moins chères sont louées 65'000 livres par saison[85]. Ces offres haut de gamme qui donnent droit à diverses prestations connaissent un grand succès. Un système de listes d'attente, pour lesquelles la simple inscription vaut 50 livres, a d'ailleurs été mis en place. Un espace encore plus sélectif, le «Diamond Club», réservé à quelques 80 personnes (dont l'accès nécessite une inscription préalable de 25'000 livres et coûte 25'000 livres supplémentaire par an, pour une durée mi-

[85] www.arsenal.com/platinum/ (consulté le 20 août 2008; certaines données relatives aux prix n'y sont plus indiquées).

nimale de trois saisons), complète la panoplie. Toutes ces prestations ont permis au club londonien d'augmenter substantiellement ses revenus.

Bien que la taille des stades et les offres en matière d'accueil soient moins étoffées que dans d'autres pays, la Suisse est elle aussi touchée par ce phénomène de création d'espaces «privilège». Si ces nouvelles prestations ne concernent qu'une faible proportion du public, elles constituent une manne financière très importante. Ainsi, dans le nouveau stade de Suisse à Berne, où se produit le club de Young Boys, la location annuelle d'une loge de 12 places coûte en 2010, 150'000 francs, les 100 places de la Sky Lounge sont facturées 12'000 francs la saison, tandis que les 1'600 places VIP, destinées aux clubs de soutien, sont vendues entre 3'500 et 9'000 francs[86].

d. La multifonctionnalité et la rentabilité économique

L'intérêt de nouveaux investisseurs pour le potentiel économique ou symbolique que représentent les sites constitue un quatrième facteur de modernisation des infrastructures. Les stades représentent des surfaces importantes, souvent bien situées et accessibles. Du point de vue du rendement foncier, ces surfaces tendaient à être sous-exploitées (Marchesi 2006). On l'a dit, l'option d'utiliser l'espace du stade à des fins uniquement sportives laisse place à des logiques consistant à développer des activités multiples sur le même périmètre, en recourant de plus en plus à la verticalité. Ce type de projets ouvre de nouvelles perspectives et attire de nouveaux acteurs, a priori peu concernés par la seule dimension sportive du lieu.

Le stade s'insère désormais dans des projets immobiliers dont la rentabilité est assurée par d'autres activités. En Suisse, l'intégration de centres commerciaux est presque systématique: parmi les nouvelles enceintes construites ces dernières années, seul le Letzigrund à Zurich n'en possède pas. Selon les cas, ces complexes permettent encore bien d'autres utilisations. Ils disposent ainsi d'éléments aussi variés que des

[86] Voir le document *Ubersicht VIP-angebot*, téléchargeable depuis le site www.bscyb.ch/ (consulté le 11 octobre 2010). Sans tenir compte de la loge présidentielle (25 places), l'ensemble de ces prestations représente un revenu potentiel de plus de 10 millions de francs sur la base des tarifs annuels.

salles de gymnastiques, des centres de fitness, des bureaux, des centres de conférences, des logements, et même des institutions pour personnes âgées (à Bâle) ou une caserne de pompiers (à Neuchâtel).

Si l'espace «stade» des complexes n'est en général pas le plus rentable, il présente une plus-value en termes de publicité et d'image, tant pour les collectivités publiques que les investisseurs privés. Du point de vue des premières, de tels projets sont intéressants parce qu'ils permettent le renouvellement de l'équipement sportif et s'inscrivent dans la stratégie plus générale de promotion de la ville en tant que centre de services, de consommations et de «spectacle». Pour les seconds, ces projets ouvrent de nouvelles possibilités de gains, tant au niveau financier que sur le plan de leur image. Du point de vue des logiques d'aménagement, on observe ici aussi le passage à des logiques proactives[87].

En outre, de plus en plus d'entreprises cherchent à associer leur nom à un lieu à forte charge symbolique, identitaire et émotionnelle comme le stade de football. Cette pratique, appelée *naming*, s'est développée aux Etats-Unis depuis une vingtaine d'année. Elle tend à se répandre désormais aussi en Europe, surtout dans le contexte de modernisation et de renouvellement des installations. Le nouveau stade d'Arsenal, qui aurait initialement du s'appeler «New Highsbury», a été par exemple baptisé «Emirates Stadium», moyennant un montant d'environ 100 millions de livres pour un contrat de 15 ans[88]. Dans certains pays, le phénomène tend à se généraliser. Lors de la saison 2010/11, treize des dix-huit clubs de Bundesliga évoluent dans une enceinte portant le nom d'un sponsor[89].

En Suisse, à l'heure actuelle, l'AFG Arena du FC St-Gall et la Swissporarena de Lucerne sont les seuls stades de football concernés par la pratique du *naming*. Pour le premier, le contrat, d'une durée de dix ans depuis l'inauguration du stade, garantit un montant annuel d'un peu plus d'un million de francs[90]. Une des particularités du cas st-gallois est que

[87] Stéphane Merle montre à partir de l'exemple du stade Geoffroy Guichard (St-Etienne), que, si pendant longtemps la construction d'un stade (et ses transformations) pouvait générer un patrimoine, c'est désormais souvent au contraire la dimension patrimoniale du lieu qui nourrit les projets d'aménagement (2004).

[88] news.bbc.co.uk/sport2/hi/football/teams/a/arsenal/3715678.stm, consulté le 11 octobre 2010.

[89] Stadionwelt.de, consulté le 11 octobre 2010.

[90] «Nach Espenmoos die AFG-ARENA», *St. Galler Tagblatt*, 3 juin 2006.

le sponsor (AFG Arbonia-Forster-Holding AG) a également attribué le nom de quatre de ses filiales aux différentes tribunes (Arbonia, Ego-kiefer, Forster et Piatti). En ce qui concerne le stade lucernois, le nom a été acheté pour une durée de dix ans par la société Swisspor pour une somme de 10 millions de francs[91]. Malgré ces deux exemples, la pratique du *naming* demeure marginale en Suisse, du moins pour les stades de football. Le phénomène est plus répandu en hockey sur glace où quatre patinoires de Ligue nationale A ont déjà adopté un nom d'entreprise (la Postfinance Arena à Berne, la Kolping Arena à Kloten, la Vaillant Arena de Davos et la Diners Club Arena de Rapperswil).

Tandis que la valeur symbolique du nom et du lieu semble s'accroître, les stades sont désormais des constructions que l'on visite à l'instar d'autres édifices de grande envergure (Raspaud 2001, Geraint 2002, Parenteau 2006, Mignon 2006). La modernisation actuelle des installations s'accompagne de ce point de vue du renforcement de cette vocation touristique. Pendant longtemps, il ne concernait que quelques grandes enceintes à travers le monde (le Nou Camp de Barcelone par exemple). A l'heure actuelle, les nouvelles constructions offrent presque systématiquement cette possibilité, même dans un contexte moins prestigieux comme celui du championnat suisse. On peut par exemple faire une visite guidée de 75 minutes dans les travées du stade St-Jacques, pour un prix d'entrée de 15 francs par adulte[92].

e. Une localisation optimale

La modernisation des infrastructures s'accompagne souvent d'une volonté de redynamiser les compétitions nationales. Dans une optique de rentabilité économique, les projets les plus ambitieux prévoient dans certains cas une réorganisation géographique de la compétition dans son ensemble qui implique la délocalisation de certains clubs. En terme de fréquentation des lieux, de tels projets correspondent évidemment à des ruptures complètes surtout lorsque le déplacement s'opère sur de très

[91] «Sportarena Allmend heisst Swissporarena», *Neue Luzerner Zeitung*, 12 décembre 2008.

[92] Ces visites se font sur rendez-vous. Voir www.baselunited.ch/ (consulté le 12 octobre 2010).

grandes distances. Si le sport nord-américain, connaît assez régulièrement ce type d'événements, il est beaucoup plus rare en Europe. Lorsqu'elles sont réalisées ou seulement évoquées, les délocalisations prévues portent en outre sur des distances plus modestes.

i. Modernisation des infrastructures et délocalisations de clubs

Au début des années 2000, dans le cas du championnat de Belgique, le géographe Trudo Dejonghe prône par exemple une réduction du nombre d'équipes participant au championnat de première division (2003). Son projet implique des fusions et/ou la relocalisation de certains clubs, mais à un niveau qui reste spatialement très confiné. Malgré cela, le modèle élaboré n'a jamais été appliqué jusqu'au bout, en raison des enjeux identitaires et symboliques que revêt l'attachement local aux équipes de football.

Les projets de relocalisations se heurtent toujours à de très fortes résistances de la part du public qui est attaché au club. Un des rares exemples qui a été mené à terme dans le football européen au cours de ces dernières années concerne le FC Wimbledon. En 2004, ce club «migre» d'une centaine de kilomètres en direction de la ville de Milton Keynes et prend le nom de Milton Keynes Dons FC. Pour les supporters du club de la première heure, ce départ a le même effet que s'il avait cessé d'exister. En réponse, un nouveau club est créé, l'AFC Wimbledon. Celui-ci prend symboliquement la place de l'ancien même s'il repart depuis l'échelon de compétition le plus bas. Avec le soutien des fans d'autres équipes, appelant au boycott du club évoluant désormais à Milton Keynes, les supporters de l'AFC Wimbledon obtiennent finalement le rapatriement des trophées glanés par la structure dont il réclame la filiation[93].

En Suisse, de telles délocalisations n'ont jamais été réalisées. Dans un contexte de modernisation des infrastructures, un déplacement du site relativement conséquent a néanmoins été discuté dans le cas du FC Sion. Sur la base de critères relatifs au bassin de population théoriquement nécessaire à la pérennité d'un club de haut niveau, un premier projet prévoyait la construction du nouveau stade, intégré à un complexe com-

[93] «Merton given back Dons trophies», *news.bbc.co.uk*, 2 août 2007 (consulté le 10 janvier 2011).

mercial, dans le Chablais à une quarantaine de kilomètres du chef-lieu valaisan (Berthoud 2007). D'autres implantations ont ensuite été ensuite envisagées à Martigny, puis à Riddes, à chaque fois un peu plus près du point d'origine. Ces projets ont finalement été abandonnés, suite non seulement à divers blocages ou recours administratifs, mais également à une opinion très clairement exprimée par une partie du public contre le principe d'un déménagement (Berthoud 2007). Les travaux de rénovation du stade de Tourbillon entrepris par la ville de Sion[94], pour un total de 13 millions de francs, finissent par mettre un terme au projet de délocalisation. La remise aux normes des installations doit en effet permettre de répondre au cahier des charges de la Swiss Football League et même d'y accueillir les matchs des premiers tours des compétitions européennes[95].

Des menaces de délocalisation, vers des villes même très éloignées, ont également été brandies par certains clubs. Ces annonces, pas réellement sérieuses, s'inscrivent surtout dans une stratégie de communication visant à faire pression pour diverses raisons autant sur les autorités locales que sur les instances dirigeantes du football helvétique. En 2008, après une promotion en Super League, l'AC Bellinzone, dont les installations ne sont pas aux normes, annonce dans la presse qu'il jouera désormais ses matchs à Bâle ou St-Gall[96]. Un compromis est finalement trouvé permettant au club de continue à jouer dans le chef-lieu tessinois. Dans un autre ordre d'idées, pour protester contre le prix du loyer du nouveau Letzigrund, le Grasshoppers Zurich a mis récemment un terme au contrat de bail qui le liait à la ville, clamant haut et fort qu'il irait jouer à Aarau ou à Lucerne. Les autorités communales ont finalement accepté de revoir les charges à la baisse et le club a renoncé à son projet de délocalisation[97].

[94] *Tourbillon. Le stade dans la ville. Bulletin d'information édité par la Ville de Sion*, numéro spécial, automne 2010.

[95] On peut toutefois remarquer qu'il s'agit là plus d'un réaménagement de l'infrastructure que d'une réelle transformation en profondeur. De cette manière, le cas sédunois s'écarte des canons modernes en matière de construction de stade, prônés par la Swiss Football League.

[96] «Il Ticino alla ricerca di uno stadio da serie A», *swissinfo.ch*, 5 juin 2008.

[97] «Le chantage des Grasshoppers», *Le Temps*, 17 mars 2011.

Dans le contexte suisse, la modernisation du stade se résume à donc deux options possibles au niveau de sa localisation: la reconstruction sur l'ancien site ou le déplacement à l'intérieur même de l'agglomération.

ii. L'option de la relocalisation intra-urbaine

La construction des nouveaux complexes incorporant par exemple un centre commercial implique souvent un déplacement du site en direction de la proche périphérie. Ce type de relocalisation offre en général un cadre moins contraignant pour des projets de très grande envergure, comme celui qui entoure l'Amsterdam Arena aux Pays-Bas. Moins exposé aux résistances d'un voisinage qui verrait l'implantation de telles constructions comme une source importante de nuisances, ce type de localisation offre d'autres avantages comme des terrains meilleurs marchés ou une gestion plus aisée des flux de spectateurs générés à l'occasion des matchs. Implantés à proximités d'échangeurs autoroutiers, ils offrent des possibilités d'accès inégalés en particulier pour des spectateurs se rendant au stade en voiture. Pour cette raison, de telles implantations suburbaines ont dominé le paysage aux Etats-Unis durant les années 1960 et les années 1970 (John, Sheard et Vickery 2007).

Certains considèrent aujourd'hui ce modèle «périurbain» comme dépassé, non seulement par rapport à des principes de durabilité environnementale – fondés par exemple sur l'efficacité du réseau des transports publics ou sur la densification du cadre bâti – mais également pour des raisons de fréquentation du lieu. Daniel Gill, dans une analyse sur l'évolution de l'aire d'achalandage des équipes de baseball en Amérique du Nord, voit dans l'implantation des stades en périphérie une des principales explications de la diminution des spectateurs jusqu'au milieu des années 1990 (2003). Cette tendance s'inscrit selon l'urbaniste canadien, dans une tendance plus générale de revitalisation des centres-villes:

> la construction de nouveaux stades et leur déplacement vers le centre-ville étaient l'une des premières conditions pour favoriser le retour des fidèles au stade, l'emplacement des stades en périphérie ne pouvant plus faire le poids face à la concentration croissante des activités dans les centre-villes, devenus les nouveaux lieux de divertissement (Gil 2003: 127).

La conclusion de Gill ne fait toutefois pas l'unanimité. Elle contraste avec le discours dominant qui présente les nouveaux complexes comme des centres de loisir et des lieux de vie à part entière. Dans les faits, il n'y a évidemment pas un modèle universel de localisation des infrastruc-

tures sportives à l'intérieur d'une région urbaine. Comme l'indiquent Geraint John, Rod Sheard et Ben Vickery, dans leur manuel destiné aux architectes, de très nombreux autres paramètres entrent en ligne de compte pour le choix optimal de l'emplacement comme la disponibilité du terrain, son prix, la taille de la ville ou les caractéristiques du réseau de transport préexistant (2007). En outre, même dans le cas de constructions en marge de ville, celles-ci s'accompagnent toujours de plans de développement des transports individuels et collectifs, conditions élémentaires à la viabilité économique de ces complexes multifonctionnels. L'Ajax Arena se situe dans un quartier très bien desservi par différents réseaux de trains, métro et bus qui permettent de rallier le centre-ville amstellodamois en un quart d'heure seulement.

En Suisse, à ce jour, trois clubs ayant inauguré une nouvelle installation sont concernés par le déplacement du site (le FC Servette, le FC St-Gall et le FC Thoune)[98]. Ces trois relocalisations se font en direction de la proche périphérie sur de très courtes distances. Le plus éloigné concerne le FC St-Gall qui évolue désormais à Winkeln, à environ 6 kilomètres à l'Ouest du centre de l'agglomération. Le complexe peut toutefois être atteint facilement en transports publics grâce à trois lignes de bus, tandis qu'un arrêt de train permet de rallier la gare centrale de l'agglomération en cinq minutes. Les jours de matchs, plusieurs convois supplémentaires sont organisés. Le club recommande par ailleurs l'utilisation des transports publics, car malgré la proximité immédiate d'une sortie d'autoroute le nombre de places disponibles dans le parking est très limité[99].

iii. Reconstruction du stade et maintien du site

Le choix de la conservation de l'emplacement est celui qui est le plus fréquent en Suisse jusqu'à maintenant. A l'instar de Neuchâtel, il concerne les projets réalisés à Bâle, Berne, Lucerne ou ceux de Zurich (même si le dossier du Hardturm reste bloqué). Dans les cas concernés,

[98] Dans les prochaines années, plusieurs autres villes (Lausanne, Bienne, Schaffhouse et Aarau) devraient inaugurer de nouvelles installations sur un autre emplacement que le site actuel. Les logiques suivies se calquent sur celles décrites pour Genève, St-Gall et Thoune.

[99] C'est ce qu'indique notamment le site internet du stade, www.afgarena.ch (consulté le 10 janvier 2011).

les sites d'origine offrent incontestablement une série d'avantages, liés autant à leur valeur foncière qu'à leur dimension symbolique. Ces stades constituent en outre souvent dès le départ des lieux faciles d'accès, reliés à différents réseaux.

Malgré une localisation fixe, le bilan de la modernisation des infrastructures n'est pas neutre en termes d'accessibilité. La reconstruction des stades s'accompagne en effet aussi de stratégies visant à améliorer les réseaux de transport, pour répondre également aux besoins des autres activités qui y sont prévues (notamment des centres commerciaux). A ce titre, l'accent est mis – comme pour les relocalisations – sur les transports publics, sous l'impulsion de l'Association Transport Environnement (ATE) qui dispose d'un droit de recours contre des projets qui ne respectent pas certains critères de durabilité environnementale. Dans cette perspective, à Bâle, alors que le site est déjà desservi par les trams et les bus, une station ferroviaire est encore aménagée juste à côté du stade facilitant considérablement un acheminement massif de spectateurs.

f. Les spécificités du cas helvétique

Les éléments que nous venons de passer en revue jusqu'ici forment le cadre général de la modernisation actuelle des stades. Il convient d'ajouter un ensemble de trois autres leviers qui caractérisent plus spécifiquement le contexte helvétique: l'organisation de la phase finale des Championnats d'Europe des nations en 2008, les pressions exercées par la Swiss Football League – l'instance faîtière du football professionnel – et le contexte économique du football suisse.

i. L'Euro 2008, un catalyseur

Les grandes compétitions internationales sont toujours assorties d'une mise à jour des infrastructures, selon les modèles les plus récents. De ce fait, elles créent une empreinte qui peut marquer durablement le paysage sportif des pays concernés. Ainsi, en Italie, un pays aujourd'hui en retard par rapport au processus de rénovation de ses infrastructures, de nombreux stades ont été construits ou rénovés dans la perspective de la Coupe du monde 1990, à un moment où les standards de conception relevaient encore d'un modèle plus ancien. Mais la palme du plus grand

impact en termes d'infrastructure revient incontestablement à la Coupe du Monde 2002 organisée par le Japon et la Corée du Sud, où dix-huit des vingt stades qui ont accueilli des rencontres ont été inaugurés durant les deux années qui ont précédé l'événement[100].

Dans le cas suisse, l'effet direct de l'organisation de l'Euro 2008 semble plus limité, dans la mesure où, à l'échelle nationale, seuls quatre projets sont directement concernés par l'événement. De plus, trois d'entre eux sont déjà très avancés lors de la désignation par l'UEFA du tandem austro-helvétique. Pour rappel, les premiers contacts entre les délégations des deux pays en vue d'une candidature commune remontent à 2000[101] et l'attribution de l'événement a lieu le 12 décembre 2002. Or à ce moment, le stade St-Jacques a déjà été inauguré; Genève s'apprête aussi à inaugurer le stade de la Praille dans les mois qui suivent; l'ancien Wankdorf de Berne a été dynamité et les travaux sont en cours. Paradoxalement, la reconstruction du Hardturm de Zurich, le seul dossier constitué plus explicitement en vue de l'événement[102], finit par tomber à l'eau, englué dans les multiples recours auxquels il est confronté. Pour pallier cette défection, la municipalité zurichoise accélère en urgence un autre projet qui était aussi déjà en discussion, celui de la rénovation du Letzigrund[103]. L'organisation de l'Euro 2008, permet toutefois d'apporter quelques retouches (surtout cosmétiques) aux trois autres stades. De ce point de vue, la seule réalisation d'une certaine envergure, est l'agrandissement du stade St-Jacques que l'on dote d'un troisième anneau le long d'une des tribunes latérales portant la capacité de l'ensemble à 42'000 places. Si cette extension s'inscrit dans le cadre d'un projet immobilier (elle s'accompagne de la construction d'une tour qui doit accueillir des bureaux et des logements), elle bénéficie d'une participation de l'ASF de l'ordre de 5 millions de francs attribuée en vue de l'événement (sur le montant total de 25 millions de francs)[104].

[100] www.worldstadiums.com/stadium_menu/tournaments/worldcup2002.shtml, consulté le 12 octobre 2010.

[101] «La Suisse croit en ses chances d'organiser l'Euro de football de 2008 avec l'Autriche», *Le Temps*, 5 janvier 2001.

[102] «Eurofoot 2008: la Suisse pourrait enfin atteindre son but», *Le Temps*, 10 décembre 2002.

[103] «Zurich aura son Eurofoot 2008»,*Le Temps*, 15 juillet 2005.

[104] «Bâle devient la capitale du football suisse», *Le Temps*, 28 juin 2003.

En fin de compte, dans un contexte où l'on a souvent l'habitude d'associer l'Euro 2008 et la modernisation des stades[105], ceux qui ont été utilisés à cette occasion ont surtout servi d'exemple et encouragé d'autres clubs et d'autres collectivités publiques à rénover leurs installations, produisant un effet boule de neige à l'échelle nationale. L'Euro 2008 semble ainsi avoir stimulé la construction de stades de manière indirecte, en donnant un coup de fouet à une modernisation plus générale des infrastructures.

ii. Le rôle actif de la Swiss Football League

Le deuxième élément qui façonne les spécificités de la rénovation des stades en Suisse est le rôle moteur joué par la Swiss Football League, l'instance dirigeante nationale, qui a imposé aux clubs un calendrier contraignant. Ce calendrier coïncide avec une refonte plus générale des compétitions, visant notamment à redynamiser un football suisse en perte de vitesse dans les années 1990. Dans cette optique, elle édicte un important catalogue de mesures calquées sur les caractéristiques des stades de nouvelle génération telles qu'elles sont prônées par l'UEFA ou la FIFA[106].

Pour participer à la Super League, les clubs doivent posséder des installations qui répondent à un cahier des charges comprenant près de 70 critères. Ceux-ci concernent sept types d'objets:

- le terrain de jeu (revêtements, bancs de touche, bandes publicitaires, etc.);
- les locaux nécessaires à la compétition (vestiaires, bureaux pour délégués, zones d'échauffement, etc.);
- les locaux et les infrastructures pour les médias (compartiments pour les commentateurs, salles de presse, etc.);
- les locaux liés à la gestion de l'événement (salle de surveillance vidéo, espace pour le service d'ordre, etc.);

[105] «Une frénésie de projets à l'approche de l'Euro 2008», *Le Temps*, 17 juin 2004.

[106] *Catalogue SFL pour les stades des catégories A et A+ pour le déroulement des matchs de Super League et des compétitions interclubs UEFA*, disponible en ligne sur le site www.football.ch/sfl. La dernière version date du 22 novembre 2011. Le label «A» permet au stade d'accueillir des matchs de Super League et le label «A+» des matchs de compétitions européennes de clubs. Il existe aussi un label «B», moins contraignant, destiné aux stades des équipes de Challenge League.

- les équipements techniques (éclairage, panneaux d'affichage, etc.);
- les places de stationnement;
- et les installations destinées aux spectateurs.

C'est indiscutablement sur ce dernier point que les changements sont les plus visibles pour le grand public. Au niveau de la Super League, les stades doivent tout d'abord disposer d'une capacité minimale de 10'000 places. Les standards en matière de confort et de sécurité sont devenus plus exigeants. Ainsi, toutes les parties du stade accueillant des spectateurs doivent être couvertes. Le stade doit posséder un minimum d'équipements de service, par exemple en ce qui concerne les buvettes ou les toilettes. Les points d'accès et les voies d'évacuation doivent répondre à des normes précises. Si des places debout sont encore tolérées, les deux tiers de l'offre doivent désormais consister en des places assises. Les stades doivent enfin disposer de tribunes VIP, de loges et de secteurs *business*.

Si les exigences sont nombreuses, elles s'accompagnent d'une période transitoire durant laquelle les clubs peuvent obtenir des dérogations. En 2010, dans la partie relative aux dispositions transitoires du *Catalogue pour les stades des catégories A et A+* (art. 8), il était encore stipulé que:

> une autorisation exceptionnelle ne pourra plus être octroyée que si le candidat produit, en même temps que sa demande de licence pour la saison 2011/12, la preuve écrite qu'il a déposé auprès de l'autorité compétente une demande de permis de construire formellement et matériellement complète ou une autre mesure de planification, prévue par le droit cantonal respectif et dont le degré de précision est comparable à une demande de permis de construire, concernant la transformation du stade utilisé jusque-là ou la construction d'un nouveau stade.

Si elle n'implique pas forcément la construction d'un nouveau stade, la nécessité de produire un document ayant valeur de permis de construire contraint les clubs qui ne respectent pas les conditions à envisager des transformations en profondeur de leur enceinte. De cette manière, la Swiss Football League prône clairement la reconstruction plutôt que l'adaptation des installations.

iii. Des clubs aux moyens financiers limités

La troisième spécificité du cas helvétique est liée à son contexte économique. A l'échelle européenne, les clubs suisses disposent de revenus limités et affichent des budgets difficilement comparables avec ceux des

grands championnats voisins. Lors de la saison 2007/08 par exemple, le budget moyen d'un club suisse de Super League, environ 10 millions de francs, était 15 à 20 fois moins élevé que celui d'un club de Premier League anglaise (Poli 2008). La taille réduite du marché helvétique limite en effet fortement les retombées liées aux droits de retransmissions télévisées et les aires de chalandise des clubs ne permettent que des affluences modestes et des revenus de billetterie en conséquence.

Le manque de moyens des clubs suisses de haut niveau est par ailleurs encore plus net à la fin des années 1990. En 2000, les équipes participant au championnat de LNA disposaient d'une enveloppe annuelle allant de 3.5 millions pour Yverdon-Sports à 18 millions pour Grasshoppers Club Zurich, cette dernière se situant alors nettement au-dessus du lot[107]. Les mesures visant à redynamiser le championnat (dont font partie les projets de construction de nouvelles enceintes) coïncident avec une augmentation des budgets des équipes. Alors que seules deux d'entre elles affichent un montant supérieur à 10 millions lors de la saison 2000/01 (FC Bâle et Grasshoppers Clubs Zurich), elles sont six à disposer au moins de cette somme en 2010/11[108].

Les moyens réduits rendent difficiles la gestion et le renouvellement des infrastructures sans aides extérieures. Ce manque de moyens chronique a deux conséquences. Premièrement, il explique pourquoi pendant longtemps les stades suisses n'ont que très peu changé et sont devenus de plus en plus obsolètes. Deuxièmement, alors que la nécessité de rénover les stades est de plus en plus pressante, les clubs sont dans l'impossibilité de financer eux-mêmes les travaux. Les collectivités hésitent également à investir leur temps et leur argent, même au nom de l'intérêt général, dans des projets qui ne sont pas rentables, d'autant que les consultations populaires sont presque systématiques pour ce genre d'objets en Suisse, faisant planer un risque important sur la réussite d'une telle entreprise. Dès lors, la solution qui se profile presque toujours est celle de la multifonctionnalité et du partenariat entre clubs, collectivités publiques et investisseurs privés. A l'exception du Letzigrund de Zurich, tous les stades construits récemment (y compris celui de Neuchâtel Xamax) ou en projet s'inscrivent dans cette logique.

[107] Présentation des équipes de LNA, *MatchMag*, 12 juillet 2000.
[108] *Top football*, juillet 2010.

4. Faire du stade un «lieu de vie»

Au cours des pages qui précèdent, nous avons décrit les principaux moteurs de la modernisation récente des infrastructures sportives. Ceux-ci répondent à des enjeux économiques, sportifs et sécuritaires multiples, parmi lesquels certains sont spécifiques au cas helvétique. En plus de tous ces facteurs, un autre élément – particulièrement important pour notre question de recherche – ressort de manière récurrente dans le discours des acteurs impliqués dans les projets de construction: l'ambition d'en faire un «lieu de vie» attractif et doté d'un potentiel social élevé.

La réalisation de cet objectif s'inscrit dans deux registres complémentaires. Le premier repose sur le renforcement des connotations positives associées au spectacle sportif. Comme l'explique Vic Duke, la transformation des stades répond désormais à des principes qui reflètent sur bien des points ceux appliqués aux parcs d'attraction, résumés par le terme de «Disneysation» (2002). Dans cette perspective, le stade doit être un lieu où l'on se sent bien et qui constitue un environnement familier. Sa configuration architecturale doit à elle-seule créer une ambiance agréable. A cet effet, des tribunes d'un seul tenant, structurées de manière régulière et légèrement incurvées sont par exemple plus adaptées à la «ola», symbole par excellence d'une atmosphère festive et conviviale[109]. Sa conception doit ainsi stimuler des sentiments de fraternité, d'amitié et favoriser une plus grande ouverture sociale. Le stade moderne se destine en effet à attirer un public plus familial, bon enfant et diversifié. De ce point de vue, la volonté de promouvoir l'accès à tous se concrétise par exemple par la planification d'équipements adaptés aux personnes à mobilité réduite[110].

La deuxième manière de renforcer la fonction sociale du stade est de stimuler une fréquentation prolongée de cet espace. Dans cette perspec-

[109] La «ola» est une chorégraphie spontanée que les spectateurs créent eux-mêmes en se levant à tour de rôle de manière synchronisée, donnant l'impression qu'une «vague» se répand dans les tribunes.

[110] En Suisse, pour accueillir des matchs de Super League, les infrastructures doivent désormais disposer au minimum de deux places pour personnes utilisant un fauteuil roulant par tranche de 1'000 spectacteurs (*Catalogue pour les stades de catégories A et A+*, art. 3.12).

tive, les nouvelles constructions doivent permettre de retenir les spectateurs plus longtemps avant et après les matchs. On y trouve dès lors des équipements annexes comme des boutiques ou des musées consacrés au club. Les infrastructures sont également conçues pour simplifier l'organisation d'animations annexes que ce soit sur le terrain (par exemple, avant une rencontre) ou aux abords immédiats du stade. Par ailleurs, il s'agit également de renforcer le *catering*. A ce titre, les nouvelles enceintes sont dotées d'équipements plus nombreux et confortables qui incitent les spectateurs à se retrouver ou à fraterniser autour d'un verre avant, pendant et après le match. En Europe, une des réalisations les plus abouties à ce niveau est celle de la Veltins Arena, stade de 60'000 places situé à Schalke. Celui-ci dispose de plus d'une trentaine de buvettes qui sont même approvisionnées en permanence en bière à l'aide d'un pipeline de plusieurs kilomètres de long[111]. Les stades construits en Suisse ont tous vu le nombre d'équipements permettant le «ravitaillement» du public être revu à la hausse. Il faut dire que l'enjeu économique de cette évolution est important. Un prolongement du temps de présence au stade représente en effet la perspective de dépenses de consommation plus élevées de la part des spectateurs, et de ce fait des revenus supplémentaires pour le club. De manière plus générale, la mise en avant du potentiel social du stade revêt une dimension à la fois économique et symbolique. Elle participe à la valorisation de cet espace et de ses activités auprès des annonceurs qui peuvent alors y voir un élément décisif pour y associer leur image. De même, elle contribue à la diffusion des messages vertueux prônant la tolérance ou la non-violence que le monde du football entend faire passer dans la perspective plus générale de promotion du sport.

Si l'on exprime volontiers la nécessité d'intégrer la dimension sociale dans les projets de stade, cette ambition rencontre bien évidemment des sensibilités très différentes selon les acteurs. Elle représente le plus souvent un élément secondaire par rapport aux enjeux économiques qui conditionnent réellement le processus de modernisation.

[111] www.veltins-arena.de.

La construction de la nouvelle Maladière à Neuchâtel

Après avoir décrit dans leurs grandes lignes les contours de la modernisation récente des infrastructures en Suisse, il s'agit d'envisager plus en détail la genèse de la construction du nouveau stade dans le cas neuchâtelois. De cette manière, nous cherchons à montrer en quoi le projet de la Maladière répond aux logiques économiques proactives que nous venons de mettre en évidence et quels sont ses enjeux spécifiques. Plus généralement, cette présentation constitue aussi l'occasion de poser le contexte de cette recherche.

1. Présentation du contexte

A partir du milieu des années 1990, à la suite de la crise immobilière qui freine les activités de l'entreprise du président-mécène Gilbert Facchinetti, le club de Neuchâtel Xamax entre dans une période très difficile sur le plan financier. En 1995, la ville de Neuchâtel doit intervenir et acquiert l'ancien stade pour un montant d'environ 3,25 millions de francs. Ce rachat permet au club d'éponger temporairement ses dettes. L'état des finances de Neuchâtel Xamax se détériore à nouveau au tournant des années 2000 et la survie du club est menacée à plusieurs reprises. La situation est d'autant plus préoccupante qu'une autre question se profile de manière de plus en plus urgente: celle du stade. Les infrastructures vieillissent et ne répondent plus du tout aux nouvelles prescriptions formulées par les instances dirigeantes du football suisse et européen en ce qui concerne la sécurité, le confort des spectateurs ou encore les conditions de travail de la télévision.

Or, pour redynamiser le championnat suisse, confronté à une désaffection croissante du public et des sponsors, des réformes sont mises sur pied par la Swiss Football League. Comme nous l'avons vu, il est question de durcir les conditions d'octroi des licences, en y intégrant des critères liés aux infrastructures. À relativement court terme, Neuchâtel

Xamax se voit contraint de moderniser ses installations, pour être en conformité avec les règlements en préparation. En outre, alors que le club a cruellement besoin d'investisseurs, le caractère vétuste du stade constitue un frein pour ceux qui manifestent un intérêt. En mars 2001, des discussions au sujet d'une reprise du club menées avec Marc Biver, alors patron de la branche suisse de la société de marketing sportif IMG, n'aboutissent pas[112]. Une des conditions essentielles posées par ce dernier pour un engagement financier est la rénovation du stade par la ville de Neuchâtel. Or, aucun projet concret n'est encore à l'ordre du jour. Du coup, la collaboration ne se fait pas.

2. Les caractéristiques de l'ancien stade

Inauguré en 1924, le stade de la Maladière semble pouvoir accueillir à ses débuts environ 10'000 spectateurs. La seule réelle construction consiste alors en une tribune de bois où peuvent s'abriter quelque 300 privilégiés (Huber 2008). Dans les années 1940, un incendie détruit cette tribune, qui est remplacée par une nouvelle structure. Après plusieurs travaux d'agrandissement, les couches successives se superposent pour donner au tout un aspect hétérogène et architecturalement peu cohérent. Le stade parvient alors à sa configuration quasi définitive dans les années 1980. Sa capacité maximale atteint 22'000 places, dont la majorité sont des places debout, couvertes (7'898) et non couvertes (8'700). Pour les grandes occasions, la configuration du stade offre la possibilité d'ajouter des structures provisoires derrière les deux buts. Ainsi, plus de 25'000 personnes assistent en 1986 au quart de finale aller de la Coupe de l'UEFA qui oppose Neuchâtel Xamax au Real Madrid.

Le stade ne subira par la suite que de légères retouches, principalement liées à la sécurité avec, par exemple, la séparation du secteur «visiteur» du reste du stade à l'aide grilles et de barrières. L'évolution des normes dans ce domaine conduit à une diminution artificielle de la capacité maximale de l'enceinte. Celle-ci se fait essentiellement au niveau

[112] «Marc Biver ne sera pas le sauveur tant attendu par Neuchâtel Xamax», *Le Temps*, 7 mars 2001.

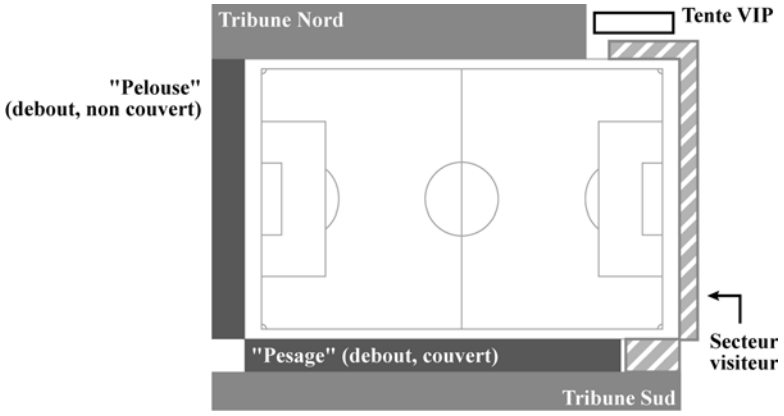
des places debout. En 1998, la petite tribune «Nord-Est» (251 places) est détruite, pour être plus tard remplacée par une tente «VIP».

Figure 27: Vue depuis la tribune Sud de l'ancienne Maladière

Photo: stades.ch

Avant sa démolition, le stade se divise en cinq parties: deux secteurs situés derrière les buts, comptant des places debout non couvertes (appelés «pelouse»), dont un réservé aux supporters visiteurs; un secteur latéral, situé côté sud, comptant des places debout couvertes (appelé «pesage»); et deux secteurs latéraux comptant des places assises, le premier au sud, surplombant le «pesage» (2'721 places), le second au nord (2'560 places). Illustration de l'évolution des règlements et du caractère désuet du stade, le match de Coupe UEFA disputé contre l'AJ Auxerre en 2003 se déroule avec une capacité réduite à 6'165 places assises. Des chaises sont ajoutées pour l'occasion sur l'emplacement du «pesage», tandis que les deux secteurs «pelouse» restent fermés.

Figure 28: Plan de l'ancien stade avant sa démolition



3. La genèse du projet de nouveau stade

Au cours de l'année 2002, alors que la Ville estime à environ 20 millions les coûts de rénovation du stade de la Maladière[113], les événements s'accélèrent. Un premier projet impliquant une délocalisation vers Ma-

[113] «Pour pas un sou, Neuchâtel s'offre un temple voué au sport, au spectacle et au commerce», *Le Temps*, 8 novembre 2002.

rin-Epagnier, une autre commune de l'agglomération, aboutit à une impasse. Les riverains refusent en effet de voir s'implanter un troisième centre commercial sur le territoire communal susceptible de provoquer un encombrement excessif du trafic automobile[114]. C'est finalement une solution impliquant le maintien du site qui sera retenu.

Sous l'impulsion des architectes Laurent Geninasca et Laurent Delfortrie, et du conseiller communal, ultérieurement devenu Conseiller Fédéral, Didier Burkhalter, un montage ambitieux impliquant acteurs publics et acteurs privés (avec notamment COOP, un géant suisse de la grande distribution, et HRS, une grande entreprise du secteur de la construction) se met en place (Widmer 2007). Celui-ci prévoit la construction sur l'emplacement de l'ancien stade d'un complexe comprenant, en plus d'une enceinte répondant aux normes UEFA pouvant accueillir 12'000 spectateurs, un centre commercial de plus de 25'000 m^2, une caserne pour le Service d'incendie et secours (SIS), des salles de sport, divers locaux et un parking souterrain de 930 places. Le projet est devisé à 200 millions de francs, dont 36 millions pour la partie «stade».

Le financement du complexe est pris en charge pas des investisseurs «privés»: Publica, la caisse de pension du personnel de la Confédération, et Swisscanto, la fondation de placement des banques cantonales, les deux investisseurs étant «intégrés dans un consortium organisé sous forme de société simple appelée Publicanto» (Csikos 2009). La ville reste toutefois propriétaire de la partie «stade» du complexe en échange de la parcelle de 30'000 m^2 sur laquelle le complexe est construit[115]. C'est donc avec le Service des Sports de la Ville que le club doit négocier pour l'utilisation des infrastructures. L'élaboration du projet est particulièrement rapide. En novembre 2002, les différentes parties signent un accord de principe. Le projet soulève l'enthousiasme et ne rencontre que peu d'obstacles. Les oppositions engagées contre le plan spécial d'aménagement puis lors de la mise à l'enquête du projet aboutissent rapidement à des compromis (Widmer 2007: 47). Dès lors, le permis de construire est délivré en février 2004. En juin, après une cérémonie d'adieu, l'ancien stade est démoli. Deux ans et demi plus tard, au mois d'octobre 2006, le centre commercial ouvre ses portes. Le stade, quant à

[114] «Pour ne pas étouffer sous les voitures, Marin renonce à un projet pharaonique de Coop», *Le Temps*, 5 octobre 2002.
[115] Cahier spécial «Maladière», *L'Express*, 16 février 2007.

lui, accueille son premier match, le 18 février 2007, une rencontre symbolique qui oppose Neuchâtel Xamax au FC La Chaux-de-Fonds.

Pour le club et ses dirigeants, le nouveau stade représente plus qu'une aubaine: «le fait que ce projet soit réalisé est un miracle» résume Philippe Salvi, le directeur administratif de Neuchâtel Xamax[116]. La perspective d'un stade «moderne» crée une dynamique positive autour du club. La nomination d'un nouveau président, en la personne de l'entrepreneur Sylvio Bernasconi, entouré d'investisseurs locaux, met fin à une période d'instabilité et de dissensions internes[117]. De toute évidence, l'arrivée d'un nouvel homme fort à la tête du club est étroitement liée au projet. Interrogé sur ses motivations, juste après son intronisation par le Conseil d'administration, il déclare: «on ne pouvait pas laisser mourir Xamax. Surtout pas avec la perspective de disposer du véritable bijou que sera le nouveau stade de la Maladière»[118]. Il convient de relever que l'entreprise Bernasconi est aussi surtout directement impliquée dans la construction du complexe…

4. Le déménagement temporaire à La Chaux-de-Fonds

Pendant les travaux de construction du nouveau complexe de la Maladière, entre juillet 2004 et février 2007, il faut trouver un autre terrain pour Neuchâtel Xamax. En vertu des accords conclus avec la Ville, les promoteurs du nouveau stade mettent à disposition une enveloppe pour faciliter le déménagement du club. Plusieurs possibilités sont envisagées. Dans un premier temps, il est question de déménager dans une autre commune de l'agglomération, même si aucun stade en l'état ne permet d'accueillir des rencontres de Super League. Une solution intéressante semble se profiler avec l'anneau d'athlétisme de Colombier, en raison de sa proximité et de son accessibilité. Environ 2,6 millions de francs seraient nécessaires pour sa mise aux normes et l'installation de tribunes

[116] *Sportville Mag* n°6, mai 2005

[117] Le groupe d'investisseurs injecte dès son arrivée 1,8 millions de francs pour sauver le club de la faillite.

[118] «Le Xamax de Sylvio Bernasconi», *Le Temps*, 9 juin 2005.

provisoires. Une demande de permis de construire est même publiée en novembre 2003. Mais, suite à l'opposition de riverains menaçant de multiplier les recours, c'est finalement vers l'autre principale ville du canton, La Chaux-de-Fonds, que le club se tourne[119].

Figure 29: Liste des aménagements nécessaires pour la mise aux normes de la Charrière

- Pose d'un grillage de 2,50 m à la zone périphérique du stade
- Aménagement d'une cantine (18m x 6m) pour les «amis de Xamax»
- Transformation de la tribune Ouest (sièges)
- Construction d'un restaurant et bar VIP au nord de la tribune Ouest
- Construction d'un vestiaire, de douches et d'une salle de presse au sud de la tribune Ouest
- Remise en état des bancs de la tribune Est
- Aménagement d'une buvette et d'une cantine pour visiteurs de la tribune Est
- Transformation des WC du secteur visiteurs
- Sonorisation et éclairage du stade
- Aménagement d'une estrade et d'emplacements pour la télévision
- Pose de panneaux publicitaires

Source: rapport du conseil communal, La Chaux-de-Fonds, 11 août 2004

Cette décision ne fait pas que des heureux. Bien que distantes d'une vingtaine de kilomètres seulement, les villes de Neuchâtel et de La Chaux-de-Fonds nourrissent historiquement des relations empreintes de rivalité. Alors que certains grincent des dents en raison du clivage qui oppose traditionnellement le haut et le bas du canton, d'autres au contraire voient dans ce choix une occasion de rapprocher les deux agglomérations. Un projet bien plus général de mise en réseau des villes cantonales, le Réseau Urbain Neuchâtelois (RUN), est d'ailleurs déjà en cours à ce moment-là. Moyennant quelques aménagements (fig. 29), le stade de la Charrière permet de répondre aux critères dictés par la Swiss Football League pour ceux qui cherchent une solution provisoire en attendant

[119] «La Chaux-de-Fonds attend un geste», *L'Express*, 14 janvier 2004.

de nouvelles installations. Les travaux coûtent environ un million de francs et sont pris en charge par les promoteurs du nouveau complexe[120].

A l'instar de l'ancienne Maladière, le stade de la Charrière offre une majorité de places debout, toutes non-couvertes (environ 10'200), pour une capacité totale de 12'700 places. Sa configuration presque définitive date des années 1950. La petite tribune principale, appelée «Abegglen» du nom d'un ancien international du club, est construite en 1940. La grande tribune qui lui fait face, baptisée «Antenen», le nom d'un autre ancien international chaux-de-fonnier, est érigée en 1956. Par la suite, il n'y a eu que de très légères retouches, comme l'ajout de poteaux d'éclairage (Huber 2008).

Figure 30: Vue de la tribune Antenen du stade de la Charrière

Photo: Christopher Voitus (2007)

[120] «Bienvenue au grand frère», *L'Express*, 24 avril 2004.

5. Les caractéristiques du nouveau stade de la Maladière

En février 2007, après plus de deux ans d'attente, le club peut enfin investir une installation flambant neuve. Le contraste entre l'ancien et le nouveau stade est saisissant. Ce dernier compte 11'997 places, toutes assises et couvertes, réparties entre 5 secteurs distincts, dont un réservé aux supporters adverses. En plus de places et de salons destinés aux VIP, il compte également 10 loges permettant d'accueillir chacune une douzaine de personnes. Pour le confort des spectateurs, huit buvettes équipées par un partenaire du club ont été installées dans les différents secteurs. L'enceinte dispose également d'un nombre réglementaire de toilettes et d'installations sanitaires. Enfin, un écran géant dernier cri est placé derrière la tribune occupée par les groupes de supporters.

Le stade répond désormais à tous les critères édictés par la Swiss Football League et permet également d'y jouer des matchs dans le cadre de compétitions UEFA. Il dispose d'infrastructures facilitant le travail des médias (plateformes pour les caméras, salles de réalisation, etc.) et la tenue de conférences de presse. Du point de vue de la sécurité, un local de surveillance vidéo permet d'analyser en temps réel les images transmises par les nombreuses caméras qui couvrent tous les recoins du stade et son périmètre immédiat, même en dehors des matchs[121].

L'enceinte dispose enfin d'une pelouse artificielle des plus modernes (estampillée «FIFA-2 star») qui doit assurer des conditions de jeu optimales par tout type de temps. Le choix d'une telle surface représente également des perspectives d'économie dans la mesure où elle nécessite un entretien moins contraignant qu'une pelouse naturelle. Par contre, elle ne permet pas d'accueillir des rencontres de sélections nationales, les règlements de la FIFA imposant l'utilisation de surfaces naturelles pour ce type de compétitions. De ce fait, à l'occasion de l'Euro 2008, il faut revêtir temporairement le terrain avec du gazon naturel pour que le stade puisse servir de terrain d'entraînement à l'équipe du Portugal qui choisit Neuchâtel comme camp de base à cette occasion. Les coûts que cela représente sont couverts par la vente de billets pour les deux entrainements publics, le déficit final (120'000 francs) étant à la charge du can-

[121] «Match ou pas, des caméras filment les abords du stade de la Maladière», *L'Express*, 22 avril 2007.

ton qui s'était engagé dans ce sens afin de pouvoir accueillir les lusitaniens et être de cette manière aussi impliqué dans ce grand événement[122].

Figure 31 : Le nouveau stade de la Maladière

Photo: Roger Besson (2009)

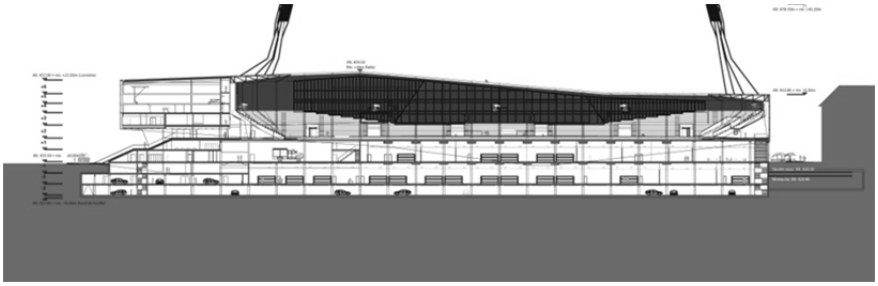
Situé sur une dalle à une hauteur de six mètres, le stade surplombe un complexe multifonctionnel. Comme nous l'avons déjà mentionné, celui-ci comprend une caserne de pompier, des espaces commerciaux d'une surface totale d'environ 25'000 m^2, six salles de sports et un parking souterrain de 930 places. Par ailleurs, à côté des vestiaires du stade, on trouve des bureaux occupés notamment par l'administration de Neuchâtel Xamax et le service des Sports de la ville de Neuchâtel.

Dans ses grandes lignes, la concrétisation du projet illustre parfaitement le passage à des stratégies proactives poursuivies dans un objectif de rentabilité économique des différents acteurs impliqués. Le complexe

[122] «Nous avons gagné le match de la convivialité et de la sécurité», *L'Express*, 2 février 2008.

est d'ailleurs souvent présenté comme un exemple à suivre[123]. Ainsi, il est régulièrement visité par des délégations qui désirent reproduire le modèle dans d'autres villes comme Thoune ou Aarau[124]. Il a également obtenu plusieurs distinctions à des concours d'architecture[125].

Figure 32: Coupe longitudinale du stade de la Maladière



Source: Sportville Mag (février 2007)

En réalité, le projet connaît aussi ses «ratés» dont les faits sont commentés par la presse. Il y a tout d'abord des dépenses imprévues pour certains partenaires. La ville de Neuchâtel doit débourser 1,8 million de francs pour équiper le stade et les locaux dont elle a la charge (en buvettes, matériel de sécurité, vidéosurveillance, etc.), contre 800'000 francs devisés au départ[126]. Pour les collectivités publiques, les dépassements constatés restent toutefois limités par rapport à d'autres projets, comme celui du stade de Genève où ils se chiffrent en dizaine de millions[127].

[123] En novembre 2008, lors d'un congrès organisé à Zurich par le groupe international d'investissement Schroders, l'architecte Charles Botta déclarait par exemple «pour moi, le modèle à suivre dans l'investissement dans les stades de football, c'est la Maladière, à Neuchâtel», *Le Temps*, 21 novembre 2008.
[124] «Des Argoviens en visite en ville samedi», *L'Express*, 9 septembre 2010.
[125] Pour cette réalisation, le bureau d'architectes Geninasca & Delfortrie a notamment été primé au concours Charles Duyer 2008 (Bruxelles) et à l'IAKS Award (Cologne). Il a également reçu un prix en 2010 lors de la deuxième Distinction romande d'architecture.
[126] «1,8 million d'équipements», *L'Express*, 23 septembre 2006.
[127] «Le Conseil d'Etat exige du maire de Genève qu'il dévoile les comptes financiers du stade de la Praille», *Le Temps*, 9 mai 2003.

Une autre controverse éclate quelques semaines avant l'inauguration du complexe en raison de la hauteur des poteaux d'éclairages non conforme au plan du complexe mis à l'enquête (41 mètres contre 33 prévus initialement) et jugés peu esthétiques par certains[128]. Un comité se met en place pour dénoncer une manœuvre consistant à mettre consciemment les habitants du quartier devant le fait accompli et pour refuser la modification du plan spécial, faisant planer durant un instant une menace sur le bon déroulement du match d'inauguration. Les différents acteurs (les architectes, le constructeur et la ville qui a validé les plans) se renvoient la balle[129] et finissent par accepter l'engagement d'une expertise neutre pour déterminer les faits et identifier les responsabilités[130]. D'autres solutions sont alors proposées par les opposants, comme la pose de rails lumineux surélevés[131], tandis qu'en 2010 la procédure suit toujours son cours.

Contrairement à ce qui était prévu, l'usage révèle que le stade est peu adapté à l'organisation de concerts. Les voies d'accès ne permettent pas l'acheminement aisé du matériel destiné à l'installation d'une scène, si bien que lors des concerts célébrant la première fête du stade, il faut utiliser un treuil pour transporter les éléments sur le terrain. Le bruit des manifestations pose des problèmes de voisinages, en particulier en raison de la présence d'un hôpital situé à quelque centaine de mètres seulement[132]. Initialement établie à 19'000 places, la capacité du mode «concert» est revue à la baisse à cause de la place que prennent réellement la scène et les installations techniques. De manière générale, les dimensions de l'édifice semblent en outre insuffisantes pour attirer des artistes d'envergure internationale susceptibles de se produire dans un stade mais dépasse souvent le potentiel de groupes un peu moins populaires qui tournent en Suisse romande, comme l'expliquait Vincent Sager, patron d'Opus One dans les colonnes du journal *L'Express*[133]. Certains nous ont déclaré que les concerts organisés en 2007, à l'occasion de la pre-

[128] «Spots trop haut perchés», *L'Express*, 4 octobre 2006.
[129] «Quelle vérité sur les spots?», *L'Express*, 25 novembre 2006.
[130] «La Ville accepte qu'un expert neutre examine les spots», *L'Express*, 21 juin 2007.
[131] «Remplacer les mâts de la Maladière par des rails est possible, mais...», *L'Express*, 11 novembre 2009.
[132] «J'ai vécu un enfer durant les concerts de la Maladière», *L'Express*, 27 juin 2007.
[133] «Pas de stars de la chanson, en 2009, ni à la Maladière ni aux patinoires!», *L'Express*, 11 novembre 2008.

mière fête du stade seraient vraisemblablement les derniers. A ce jour, ils n'ont pas été contredits.

Enfin, l'exploitation des lieux ne s'avère pas toujours aussi intéressante au niveau financier que ne le projetait la Ville. Dès la première année, elle enregistre un manque à gagner d'un million de francs[134], notamment en raison de projections trop optimistes concernant les retombées des manifestations, des frais d'entretiens sous-évalués et des erreurs de gestion[135]. En outre, des tensions éclatent entre le club et l'administration communale au sujet des coûts de location des infrastructures. Sur la base d'un premier bail établi avant la fin des travaux la facture annuelle se monte au départ à près d'un million de francs. Très vite la charge finit par être jugée excessive par le club qui enregistre des affluences moins élevées que prévu et qui se trouve confronté à la question de la prise en charge des coûts d'une partie des frais de sécurité à l'extérieur du stade. Les dirigeants se plaignent également de l'inégalité de traitement dont ils font l'objet par rapport aux tarifs appliqués à d'autres utilisateurs[136], tout en dénonçant le non-respect de certains engagements par le bailleur au niveau des installations. Ils entament alors un bras de fer, allant jusqu'à menacer de ne plus payer une partie du loyer. Les négociations aboutissent finalement à une facture revue à la baisse. Désormais, le club doit s'acquitter d'une somme qui représente à peu près 600'000 francs (variant en fait selon le nombre de spectateurs enregistrés), taxe sur le spectacle incluse[137].

6. Les logiques proactives sous l'angle des spectateurs

Les épisodes que nous venons de mentionner peuvent paraître anecdotiques, mais ils reflètent la complexité de la gestion d'une infrastructure

[134] «Un premier bilan mitigé à la Maladière», *Le Temps*, 6 octobre 2008.
[135] «Naïvement peut-être, on pensait couvrir les coûts avec des sponsors», *L'Express*, 5 mars 2008.
[136] «C'est la mort de Xamax si Studer insiste!», *L'Express*, 10 novembre 2007.
[137] «Le Conseil communal et Xamax trouvent un terrain d'entente», *L'Express*, 26 novembre2008

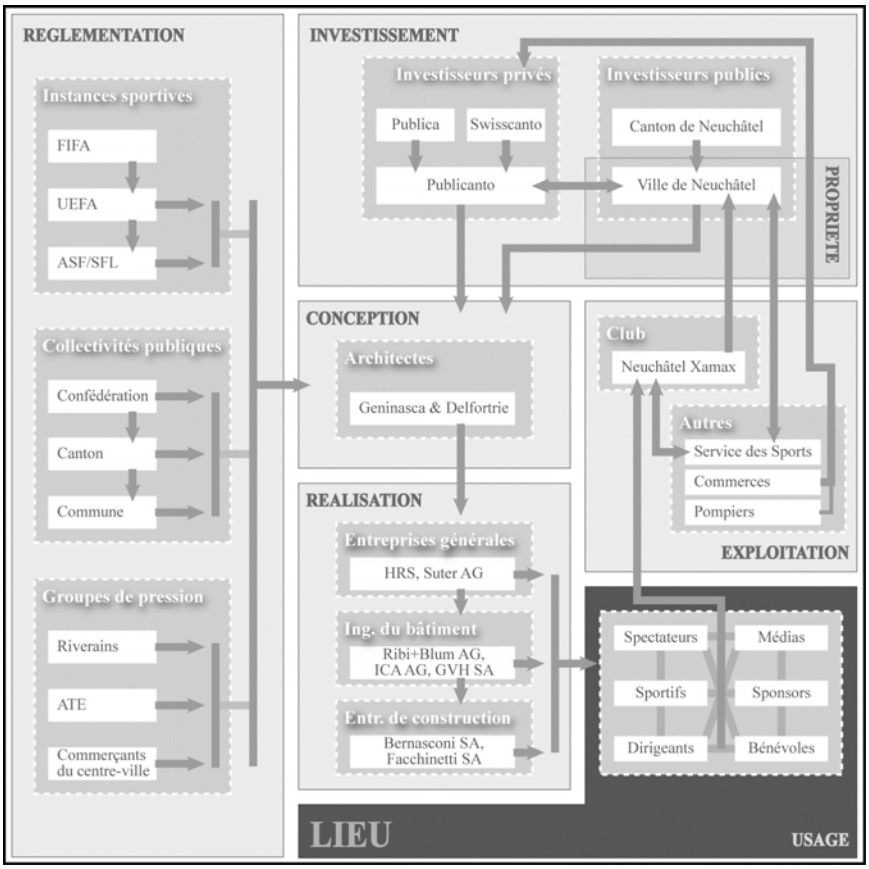
dans laquelle de nombreux acteurs représentant des fonctions et des intérêts différents sont impliqués. Si l'on se limite à la seule partie «stade» du complexe, on compte au moins huit types d'acteurs:

- les collectivités publiques représentant différentes échelles administratives (commune, canton, Confédération) qui fixent notamment un cadre légal (la hauteur de la construction par exemple);
- les fédérations sportives, en particulier la Swiss Football League, qui bien qu'extérieures au projet, définissent aussi des critères à respecter (ceux formulés dans le *Catalogue SFL pour les stades de la catégorie A et A+*);
- les groupes de pression qui défendent les intérêts de particuliers (riverains) ou d'associations (en particulier l'Association Transport et Environnement);
- les investisseurs privés (Publicanto) et publics (la mise à disposition du terrain par la ville représente à elle seule une forme d'investissement) qui apportent les fonds et qui conditionnent de ce fait les dimensions et la qualité du projet;
- les propriétaires des installations (la ville de Neuchâtel pour la partie stade du complexe);
- les architectes (Geninasca et Delfortrie) qui dessinent les plans et imaginent l'esthétique du bâtiment;
- les entreprises générales (HRS, Suter AG), les ingénieurs du bâtiment (Ribi + Blum AG, ICA AG et GVH SA) et les entreprises de construction (Bernasconi SA et Facchinetti SA) qui réalisent l'édifice;
- et les acteurs qui exploitent les lieux, que ce soit de manière directe (notamment le club ou les commerçants) ou de manière indirecte (les télévisions par exemple). Selon les propos de Didier Bukhalter, tous ceux-ci ont davantage été «tenus informés» que consultés lors de l'élaboration du projet (2007: 33).

Dans cet ensemble, les intérêts économiques sont très largement prédominants. Ils vont de soi pour les investisseurs ou pour les entreprises de construction. Pour les collectivités locales, la concrétisation du projet permet aussi de résoudre l'équation financière insoluble que représentait une rénovation de l'infrastructure. Le club quant à lui compte profiter de ses nouvelles installations pour générer des recettes supplémentaires. Par contre, alors qu'elle est souvent présentée comme un des aspects importants du projet, la dimension sociale ne constitue qu'un enjeu secondaire pour la plupart des acteurs concernés. Cet objectif apparaît ponctuelle-

ment chez les architectes responsables qui tirent prestige à défendre un concept valorisant une réflexion intégrée du lieu. De même, elle constitue un argument de vente brandi par le club qui entend profiter du nouvel équipement pour attirer des spectateurs, suivant par ailleurs une logique promotionnelle.

Figure 33: Acteurs qui contribuent à définir les caractéristiques morphologiques de la partie stade du complexe de la Maladière.



Au final, en fonction de leurs intérêts respectifs, chacun de ces acteurs a imprimé une marque plus ou moins importante à la réalisation. Une fois terminé, le réseau que constituent les partenaires impliqués confère à l'ouvrage une très forte inertie et rend les réaménagements du lieu diffi-

ciles. De ce point de vue, à l'instar des autres usagers, le spectateur qui se rend au stade pour consommer du football se situe donc tout au bout d'une longue chaîne de décisions et ne semble disposer que d'une faible emprise sur le destin de cette infrastructure.

Alors qu'auparavant la configuration du stade évoluait en fonction du public, la logique s'inverse et c'est désormais plutôt le public qui doit s'adapter aux installations disponibles. Dans le cas hypothétique où, sur le moyen ou le long terme, les affluences des matchs de Neuchâtel Xamax devaient augmenter de manière significative, il est peu probable qu'il soit techniquement possible d'augmenter la capacité des lieux. De même, les revendications formulées par certains spectateurs au sujet de la configuration interne ne rencontrent que peu d'échos. C'est ce que reflètent notamment à Neuchâtel les discussions relatives aux places debout, qui constituent une revendication d'une portion du public (notamment des associations de supporters).

Au départ les nouveaux règlements de la Swiss Football League en matière de stade préconisaient de manière stricte l'utilisation de places assises uniquement. Constatant qu'une partie du public continue de suivre les rencontres debout malgré les sièges et suivant l'exemple d'autres pays comme l'Allemagne, les instances dirigeantes helvétiques reviennent en arrière et tolèrent, pour les compétitions nationales, le maintien de secteurs debout de taille réduite. Lors de nos enquêtes, un des membres des Fanati'x, nous explique que dès le départ des discussions ont été entamées à ce sujet avec le club. Malgré quelques hésitations, ce dernier finit par accepter l'idée pour le secteur D4 à condition que les groupes s'occupent du démontage des sièges et s'engagent à les remettre en place à chaque fois que cela se révèle nécessaire. Le club transmet alors la demande à la ville, propriétaire des lieux, qui refuse mettant en avant des raisons de sécurité et de faisabilité, la hauteur et l'espacement des marches n'étant selon elle pas adaptée tandis que l'installation de rambardes entraînerait de nouvelles dépenses. Les discussions aboutissent alors à une impasse. Cet exemple montre tout le décalage qui peut exister entre la manière dont le lieu est planifié et celle dont les utilisateurs s'y projettent.

Conclusion

La construction du nouveau stade de la Maladière illustre parfaitement la transition que connaît le football suisse entre une période où les infrastructures étaient adaptées au cas par cas, selon les besoins, et celle où ce sont désormais des logiques proactives qui dominent. Pour un club comme celui de Neuchâtel, en proie à des difficultés financières chroniques, la modernisation des installations permet ainsi de viser de nouvelles sources de revenus fondées sur une clientèle plus lucrative. De manière générale, les projets récents marquent en fait surtout une très nette augmentation du nombre d'acteurs impliqués que ce soit de manière directe ou indirecte. Ils consacrent aussi l'arrivée en force d'investisseurs externes qui voient dans ces lieux un potentiel économique et symbolique élevé. Dans cette perspective, pour être rentables et pour répondre aux besoins d'autres activités que le sport, ces espaces doivent être standardisés et rationalisés.

L'implication d'un grand nombre de partenaires différents débouche alors sur des constructions peu modulables, pour lesquelles des adaptations par rapport à une utilisation réelle sont plus difficiles à envisager. Les possibilités d'action du public par rapport à la transformation de cet espace tendent dès lors à s'affaiblir. Un tel contexte – et c'est entre autre ce que nous allons analyser – peut alors affaiblir les mécanismes d'appropriation du lieu par les spectateurs ou formater les comportements.

Dans tous les cas, les nouvelles enceintes dessinent des espaces beaucoup plus complexes que ceux de l'ancienne génération. La lecture du potentiel intégrateur de ce lieu ne peut qu'en être plus difficile. La seule description d'un projet comme celui de la Maladière suffit à faire apparaître des logiques contradictoires de ce point de vue. La gestion plus rationnelle du lieu offre en théorie des avantages en termes de sécurité et d'encadrement de la foule, de meilleures conditions de circulation ou encore une augmentation du confort. En contrepartie, il représente un espace plus contraignant par rapport à des aspirations individuelles. Conçus pour canaliser la circulation et limiter les mouvements, ces constructions semblent alors favoriser des catégorisations prédéfinies et, de

manière plus générale, à stimuler des processus de sélection et d'exclusion, autant de facettes du lien social que nous passons en revue dans les parties suivantes.

La population des tribunes

Introduction

Dans cette première partie de l'analyse, l'objectif consiste à mettre en relation la transformation morphologique du stade de football avec l'évolution des caractéristiques structurelles de l'interaction sociale qui s'y produit. A ce titre, la grille de lecture du potentiel d'intégration sociale d'un lieu nous conduit à envisager si la modernisation des enceintes destinées au sport spectacle offre des opportunités de relations interpersonnelles transversales en augmentation et si l'évolution de leur configuration interne est propice à un renforcement de la mixité sociale.

Trois questions peuvent être envisagées successivement. La première concerne le potentiel théorique d'interaction que représente le volume de personnes qui peuvent être mises en présence en un lieu. Selon notre grille d'analyse, un lieu possède un potentiel intégrateur plus important s'il dispose d'une capacité d'accueil élevée et s'il est fréquenté par de nombreuses personnes. De ce point de vue, nous nous intéressons plus particulièrement à la taille des installations (nombre de places disponibles) et aux affluences enregistrées lors des matchs de championnat. Dans la foulée, il s'agit également d'envisager une réflexion sur le rapport entre la taille des installations et le nombre de spectateurs, en mettant l'accent sur d'éventuels phénomènes de saturation qui peuvent survenir si l'offre est régulièrement dépassée par la demande. Une forte augmentation du taux de remplissage du stade est en effet une évolution qui stimule des processus d'exclusion de certaines catégories de spectateurs.

Cette réflexion nous conduit logiquement, à aborder ensuite une deuxième série de questions qui concernent l'ouverture sociale du lieu. Il s'agit ici de confronter l'évolution des conditions d'accès au stade à celle de la composition du public qui s'y rend. Dans cette optique, nous cherchons à identifier des éléments structurant qui peuvent constituer des filtres sélectifs formatant la fréquentation du lieu. Les analyses nous conduisent à envisager des aspects liés à la localisation du stade et à l'acquisition de billets. L'objectif est ensuite de décrire l'évolution de la composition du public qui accompagne le changement de stade. La comparaison du profil des spectateurs présents avant et après la modernisa-

tion des installations nous amène également à envisager d'autres facteurs pouvant expliquer l'attractivité différenciée du lieu selon des critères sociodémographiques.

L'analyse des caractéristiques morphologiques du stade soulève une troisième question en ce qui concerne la mixité sociale réelle. Celle-ci renvoie d'une part à la fragmentation interne de cet espace et d'autre part aux caractéristiques de la distribution des spectateurs à l'intérieur de son périmètre. En d'autres termes, il s'agit ici d'analyser dans quelle mesure le lieu est spatialement segmenté et si cet agencement se traduit par des distributions sociodémographiques plus ou moins inégales. La modernisation des infrastructures doit être mise en relation avec sa capacité à renforcer la mixité et les contacts «transversaux», ou au contraire, l'entre soi et le confinement.

De la taille des infrastructures à la fréquentation des matchs

Une première série d'analyses porte sur le nombre potentiel d'interactions qui caractérisent le stade. En confrontant l'évolution de l'offre à celle de la demande, plusieurs scénarii peuvent être envisagés. Une réduction conjointe du nombre de places disponibles et du nombre de spectateurs représenterait incontestablement un recul du potentiel d'interaction du lieu. A l'inverse, un accroissement équivalent de la taille des installations et du public présent aux matchs renforcerait le volume théorique d'interactions possibles. On peut bien sûr imaginer une large palette de situations intermédiaires qui aboutissent à des bilans plus nuancés, avec par exemple une diminution du nombre de places disponibles et une augmentation du nombre de spectateurs.

Ce type de réflexion nous conduit à nous interroger sur le remplissage du stade. Il s'agit de déterminer dans quelle mesure l'évolution tend vers une saturation de l'offre. La question est d'autant plus pertinente que la modernisation des stades, qui représentent des investissements de plus en plus importants, vise une utilisation plus rationnelle de ces espaces et s'accompagne du passage de logiques réactives à des logiques proactives réduisant les possibilités d'adaptation du lieu par rapport à une demande qui peut évoluer.

Pour cerner la portée de l'évolution observée récemment à Neuchâtel en ce qui concerne la capacité du stade et les affluences, il peut être utile de la replacer dans un cadre temporel et géographique plus large. Dans les développements qui suivent, nous revenons donc brièvement sur les principales tendances observées dans le contexte du football suisse depuis une vingtaine d'années.

1. La taille des infrastructures

En Suisse, le potentiel maximal en termes de spectateurs est atteint durant les années 1980. Si les plus grands stades, érigés à l'occasion de la Coupe du Monde 1954, existent déjà presqu'en l'état depuis un quart de siècle, les autres ont été agrandis par étapes successives. Lors de la saison 1979/80, les 16 clubs de Ligue nationale A (LNA) disposent tous d'un stade pouvant accueillir plus de 10'000 personnes[138]. La taille moyenne des 20 plus grands[139], LNA et LNB confondues est d'environ 25'000 places, chiffre qui correspond au Cornaredo de Lugano ou au Letzigrund de Zurich. La grande majorité de l'offre (85%) repose sur des places debout. Ces dernières sont presque toujours non couvertes. Avec 16'000 places, Neuchâtel Xamax dispose alors d'une enceinte un peu en dessous de la norme pour un club de ce niveau.

Il n'y a pratiquement aucun changement durant la décennie suivante. En 1989, la moyenne des 20 plus grands est toujours d'environ 25'000 places. Quelques stades voient leur capacité augmenter très légèrement. C'est le cas du stade de la Maladière qui, après des travaux de construction d'une nouvelle tribune peut accueillir 4'000 personnes de plus.

Le contraste avec les capacités affichées en 1998[140] est très net. Les 20 plus grandes installations ne disposent alors en moyenne plus que de 14'000 places, soit un recul de 11'000 unités en 10 ans qui ne s'explique pas par le changement des équipes prenant part aux compétitions de

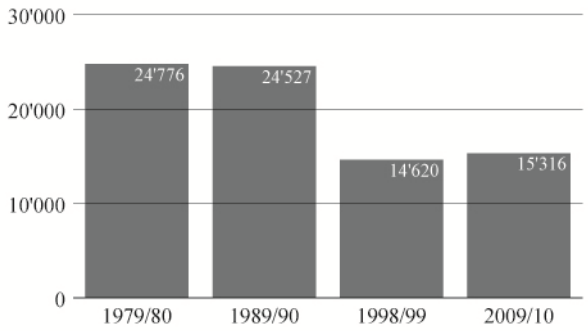
[138] Les chiffres concernant la capacité des stades correspondent à ceux qui sont cités dans la presse sportive. Ils apparaissent presque systématiquement dans les présentations d'avant saison. On remarque qu'à la fin des années 1990, les médias deviennent plus discrets sur ce type d'éléments. Les informations communiquées sont même parfois contradictoires. Dans ce cas, nous avons procédé par recoupement et retenu les données les plus plausibles.

[139] En ne retenant que les 20 premiers, on évite des effets liés à l'apparition sporadique de tout petits clubs qui évoluent parfois dans des installations champêtres, comme en 1979, le FC Rarogne et son stade de 3'000 places sans éclairage. Par ailleurs, seules les capacités des stades de clubs évoluant à un certain niveau de compétition sont documentées dans les archives de la presse sportive.

[140] Nous avons pris cette année comme point de comparaison car c'est celle qui précède le chantier bâlois, stade qui initie la vague de modernisation récente en Suisse.

LNA et LNB. Seules cinq enceintes dépassent encore la barre des 20'000. Cette diminution ne reflète pas non plus une transformation du bâti. Elle résulte plutôt d'une double logique: la progression des places assises et le renforcement des normes de sécurité.

Figure 34: Evolution de la capacité moyenne officielle des 20 plus grands stades de LNA et LNB (1979-2009)



L'augmentation du nombre de places assises varie selon les clubs. Elle est particulièrement nette aux Charmilles à Genève où les places debout disparaissent complètement en 1998. Dans le même temps, la capacité du stade qui atteignait 30'000 places en 1989, est divisée par trois (11'000). Si pendant très longtemps, on était littéralement prêt à entasser les spectateurs[141], les grandes catastrophes des années 1980 vont amener, comme nous l'avons évoqué précédemment, un renforcement des normes de sécurité. Celles-ci aboutissent notamment à la réduction de la densité maximale légale (nombre de personnes par m^2), l'espacement des voies d'accès et de dégagement, la mise en place de mains courantes et de rambardes, la pose de grilles ou la délimitation de «zones stériles» séparant les supporters des deux camps. Dans certains stades, des secteurs entiers ne peuvent plus être utilisés pour accueillir des spectateurs (par exemple les pentes bétonnées situées dans les angles du Wankdorf).

[141] Dans les années 1950 et 1960, en Suisse, le service d'ordre avait même pour objectif de faire resserrer les rangs lors de fortes affluences (Besson et Garufo 2008).

Avec les nouvelles normes, la capacité de la Maladière est également revue à la baisse, passant à environ 13'300, alors que le chiffre de 20'000 places continue d'être cité dans les médias[142].

Entre 1998 et 2009, la taille moyenne des stades connait une légère hausse. Cette évolution recouvre en fait deux tendances opposées. Les clubs dont les enceintes n'ont pas été rénovées voient leur capacité d'accueil encore réduite. Par exemple, le stade communal de Bellinzone ne compte plus que 6'000 places, contre 20'000 en 1989. Inversement, les clubs qui ont inauguré de nouvelles installations affichent une contenance légèrement revue à la hausse mais à un niveau généralement plus bas que celui du début des années 1990. C'est notamment le cas du stade St-Jacques qui depuis 2007 affiche une capacité de 38'500 places, celle-ci ayant été réduite de 60'000 à 36'000 dans la seconde moitié des années 1990. L'ensemble du processus de modernisation initié avec la définition de normes de sécurité plus strictes a donc globalement entraîné une diminution de l'offre qui est encore plus flagrante si l'on tient compte de l'évolution de la population des agglomérations respectives[143]. Ainsi, parmi tous les clubs présents dans les deux premières catégories de jeu lors des saisons 1989/90 et 2009/10, seuls deux (FC St-Gall et Yverdon-Sports) affichent une offre relative en progression sur l'ensemble de la période. A Neuchâtel, la capacité passe de 27 à 15 places pour 100 habitants entre 1989 et 2009[144]. Si l'on retranche également dans les calculs les places qu'il faut désormais réserver aux supporters de l'équipe visiteuse (environ 1'000), on peut considérer que l'offre y a été réduite de moitié.

[142] Ce dernier chiffre, qui a de quoi laisser sceptique, se situe dans tous les cas très loin des affluences réelles que le club enregistre alors. En outre, lors d'un des rares matchs à guichets fermés de la deuxième moitié des années 1990, dans une configuration validée par l'UEFA, l'ajout d'installations provisoires ne permet plus d'accueillir que 11'000 spectateurs pour la venue de l'Inter Milan en 1997.

[143] Nous partons du postulat que la grande partie du public se recrute au sein de l'agglomération que le club représente. Nous revenons plus en détail sur cet aspect plus loin. La délimitation des agglomérations correspond à celle formulée par l'OFS à partir des résultats du Recensement Fédéral de la Population de l'année 2000.

[144] En 1989, l'agglomération neuchâteloise compte 74'507 habitants pour un stade de 20'400 places; en 2009, 80'389 pour un stade de 11'997 places (sources: OFS et ASF).

Figure 35: Evolution du nombre de places disponibles pour 100 habitants, clubs présents aux deux premiers échelons de compétition en 1989 et 2009

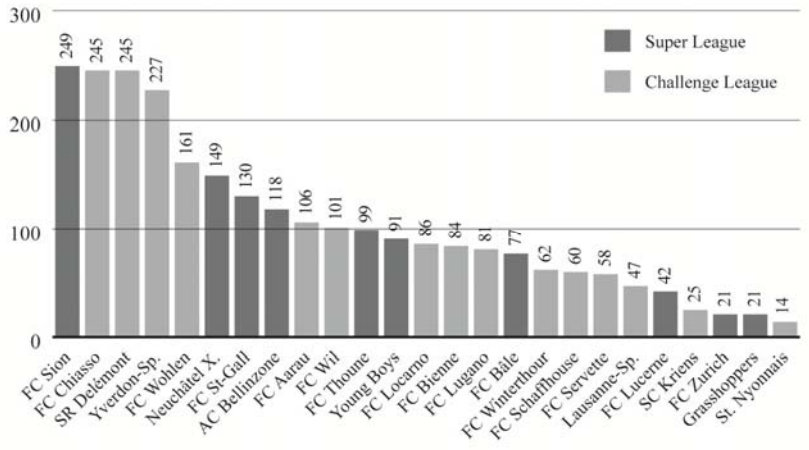
Agglomération	Club	Stades	1989/90	2009/10	Evol.
St-Gall	FC St-Gall	Espenmoos (1989), AFG Arena (2009)	10.7	13.2	2.4
Yverdon	Yverdon Sport	Municipal	20.4	22.7	2.3
Zurich	FC Zurich	Letzigrund	2.8	2.1	-0.6
Genève	Servette FC	Charmilles (1989), Stade de Genève (2009)	7.0	5.8	-1.2
Zurich	Grasshoppers	Hardturm (1989); Letzigrund (2009)	3.7	2.1	-1.6
Bâle	FC Bâle	St-Jacques	12.7	7.7	-5.0
Winterthour	FC Winterthour	Schutzenwiese	13.0	6.2	-6.8
Aarau	FC Aarau	Brügglifeld	18.3	10.6	-7.7
Berne	BSC Young Boys	Wankdorf (1989), Stade de Suisse (2009)	17.1	9.1	-8.0
Lucerne	FC Lucerne	Allmend (1989), Gersag (2009)	12.6	4.2	-8.4
Lausanne	Lausanne-Sports	Pontaise	13.2	4.8	-8.5
Chiasso-Mendrisio	FC Chiasso	Comunale	34.0	24.8	-9.1
Sion	FC Sion	Tourbillon	35.3	24.9	-10.4
Neuchâtel	Neuchâtel Xamax	Maladière	27.7	14.9	-12.8
Locarno	FC Locarno	Lido	22.2	8.6	-13.6
Lugano	FC Lugano	Cornaredo	22.5	8.1	-14.5
Bellinzone	AC Bellinzone	Comunale	46.6	11.8	-34.8

Population: ESPOP 1989 et ESPOP 2009

Malgré sa diminution, la capacité d'accueil dont dispose le club neuchâtelois reste comparativement très élevée pour une agglomération de cette taille. Parmi les clubs de LNA, seul le stade de Tourbillon présente une capacité d'accueil supérieure et pourrait contenir le quart de la population sédunoise. A l'autre extrême, deux personnes de l'agglomération

zurichoise sur cent peuvent se rendre simultanément à un match de championnat du FC Zurich. Dans l'absolu, ces chiffres restent bien évidemment très difficiles à comparer puisque, en suivant une logique qui renvoie à la hiérarchie urbaine, Neuchâtel ou Sion ne possèdent pas une palette aussi riche d'activités sportives et culturelles qu'une ville comme Zurich ou Berne (Besson 2004). Ils restent toutefois des indices de la pression qui peut exister en théorie pour accéder au stade.

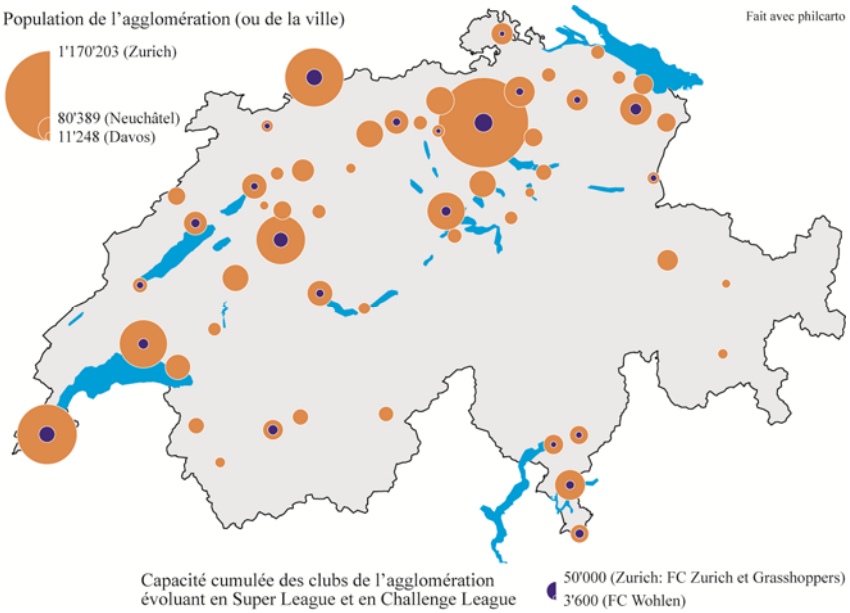
Figure 36: Nombre de places disponibles pour 1'000 habitants de l'agglomération, clubs de Super League et Challenge League (2009/10)



Source: ASF, ESPOP 2009

La définition de la taille des stades repose notamment sur des critères liés au coût de construction et de fonctionnement des installations. L'objectif poursuivi est de rentabiliser les équipements dans la durée, en se fondant sur des stratégies de développement commercial. Celles-ci visent, certes, à stimuler une demande mais dans des perspectives qui restent raisonnables car, en théorie, il s'agit d'éviter les risques économiques inhérents à des projets démesurés. Cette logique marque la fin d'une tradition visant à construire de grands stades qui ne peuvent être pleinement exploités qu'à de très rares occasions. On retrouve ce discours chez les promoteurs, mais également chez d'autres utilisateurs et même parmi certains spectateurs.

Figure 37: Taille des agglomérations et capacité d'accueil des équipes de football de haut niveau (2009/10)



L'attribution de l'organisation du championnat d'Europe au tandem Suisse-Autriche se fait sur la base d'un dossier qui prévoit du côté helvétique au moins trois stades de 30'000 places et un de plus de 40'000 permettant d'accueillir le match d'ouverture ainsi que des quart- et demi-finales. Cette perspective influence la taille des projets dans les villes qui se portent candidates. A Bâle, comme nous l'avons expliqué plus haut, le stade est même agrandi et devient du coup le centre névralgique de l'événement en Suisse. Pour le reste, on s'en tient au cahier des charges minimal: l'événement n'est pas l'occasion de reconstruire des installations permettant d'atteindre à nouveau la barre des 60'000. Avant même la compétition, des voix s'élèvent pour regretter l'étroitesse des installations, compte tenu d'une demande qui, pour cette compétition, dépasse plus de dix fois l'offre totale de tickets[145]. Initialement prévue à 36'000

[145] «Ces billets que l'on s'arrache», *Le Temps*, 9 mai 2008.

places, la capacité du Stade de Suisse est finalement revue à la baisse à 31'000 places[146]. A Zurich, celle du Letzigrund n'atteint pas, en temps normal, les 30'000 places requises, mais la construction est pensée pour permettre facilement l'ajout de quelques rangées de sièges supplémentaires tout autour de l'anneau lors d'une grande occasion comme l'Euro 2008.

Ailleurs, les discussions relatives à la taille des projets sont également très instructives sur la manière dont on conçoit les lieux et leur utilisation. De ce point de vue, ce sont toujours les mêmes critères de rationalisation qui s'imposent. Le cas du stade de la Maladière suit pleinement cette logique. Lors de la conférence de presse présentant le projet neuchâtelois en novembre 2002, la contenance relativement modeste de la partie stade du complexe constitue un des points d'interrogation auquel les promoteurs doivent faire face. Dans sa publication célébrant la nouvelle Maladière, Didier Burkhalter explique ainsi qu'à cette occasion «la question la plus souvent posée […]: pourquoi ne pas faire un stade encore plus grand?». Les arguments avancés sont «des raisons financières, architecturales, de sécurité et aussi pour favoriser une atmosphère conviviale même lorsque l'affluence n'est pas forte», même si les promoteurs semblent reconnaître que «la région neuchâteloise, qui n'a visiblement pas oublié les mémorables soirées européennes attirant plus de 20'000 spectateurs, rêve toujours de revivre l'aventure» (Burkhalter 2007: 35). Sur ce point, comme nous l'avons déjà relevé plus haut, Neuchâtel Xamax n'a pas réellement été consulté, même s'il a été tenu au courant. A la sortie de la conférence, Freddy Rumo, le président de la SA qui gère le club, trop content des perspectives inespérées qu'offre le projet, n'émet pourtant aucune réserve et lance triomphalement: «on aura notre petit Saint-Jacques à nous»[147]!

Du côté des supporters, la taille constitue aussi un objet de débat. Sur le forum internet consacré au club, un sondage auquel 72 membres participent montre qu'une majorité d'entre eux (deux tiers) souhaitent un stade plus grand[148]. La discussion permet d'esquisser les principaux arguments en présence. Plusieurs membres regrettent le manque

[146] «Bâle devient la capitale du football suisse», *Le Temps*, 28 juin 2003.
[147] «Neuchâtel suit le mouvement», *L'Express*, 8 novembre 2002.
[148] Sujet «Maladière, contenance suffisante», proposé par [SeV], 28 décembre 2004.

d'ambition sportive que semble offrir le nouveau complexe. Pour l'utilisateur [xamaxforlife],

> la capacité est suffisante tant que l'on reste dans le cadre de la Challenge league et de la Super league […] mais comme les dirigeants ont l'intention de bâtir une équipe qui se fera petit a petit sa place au niveau européen que fera-t-on le jour où l'on se qualifie pour la Champions League?[149]

Dans le même ordre d'idée, pour [péa] «16'000 aurait été idéal en cas de ‹jolis coups› ce qui arrive toujours dans la vie d'un club de foot»[150]. D'autres s'inquiètent déjà de l'effet de la contenance sur les prix. Pour [Bobby Sands] «les matches se joueront à la Maladière en fonction de l'offre et de la demande, des prix de folie s'il y a des grandes affiches»[151]. Certains tentent de se rassurer, rappelant que le projet initial prévoyait la possibilité de convertir un des secteurs en places debout, permettant d'augmenter la capacité totale. Ainsi, [renard] explique avoir

> voté 12'000, mais modulable à 16'000 places comme cela était prévu (à propos où en est-on?), en rendant debout les places tribunes Est pour les matches importants non UEFA (demi-finale de coupe suisse, derbies, etc...)[152].

D'autres utilisateurs sont plus sceptiques et se félicitent au contraire d'une taille plus conforme à la réalité qui avantage en outre une meilleure ambiance. Ainsi, selon [inna] «12'000 sont largement suffisant! Mieux vaut un chaudron qu'un stade à moitié ou au 3/4 vide vu nos dernières moyennes!»[153].

On retrouve ce genre de discussions autour des autres projets de stade qui se montent en Suisse. A Lausanne, dans le cadre d'une démarche plus participative qu'à Neuchâtel, le comité de soutien au projet Métamorphose réalise un sondage concernant le stade de football, auprès de 500 personnes, «transmis à la Municipalité de Lausanne ainsi qu'aux responsables du projet»[154]. Les réponses semblent indiquer un souhait de voir s'ériger une enceinte de 15'000 à 20'000 places car notamment «un

[149] Sujet «Maladière, contenance suffisante», 8 janvier 2007.
[150] Sujet «Maladière, contenance suffisante», 9 janvier 2007.
[151] Sujet «Maladière, contenance suffisante», 10 janvier 2007.
[152] Sujet «Maladière, contenance suffisante», 28 décembre 2005.
[153] Sujet «Maladière, contenance suffisante», 30 décembre 2005.
[154] www.lausanne-metamorphose.ch, site consulté le 22 octobre 2010.

stade de 13'000 places convient bien à des villes comme Neuchâtel ou Thoune, mais c'est trop modeste pour une région aussi peuplée que l'agglomération lausannoise»[155]. L'initiative n'a qu'un faible impact, le site du même comité adressant par ailleurs en novembre 2009 un communiqué sur son site internet pour faire «taire les rumeurs et/ou souhait d'une augmentation du nombre de places», notamment parce que «les coûts d'une augmentation de 13'000 à 18'000 places reviendraient à quelque 15 millions de francs» tandis que «il est préférable […] de voir évoluer le Lausanne-Sport dans un stade bien rempli»[156].

L'exemple à ne pas suivre semble être celui du stade de Genève. Alors que sa construction occasionne des dépassements budgétaires très importants, il semble nettement surdimensionné par rapport à son utilisation réelle, ce qui en fait selon certains «un lieu désespérant, froid, mal foutu, sinistre»[157]. L'animateur d'un blog de supporters du FC Servette conclut en expliquant qu'en raison de la trop grande capacité du stade, le club «ne retrouvera jamais un petit chaudron comme à l'époque des Charmilles ou bien comme le FC St-Gall aujourd'hui. A moins que nos nouveaux dirigeants aient la volonté de reconstruire un stade…»[158].

[155] Sondage «nouveau stade de football près-de-Vidy», 15 octobre 2009.
[156] www.lausanne-metamorphose.ch, site consulté le 22 octobre 2010.
[157] «Ils veulent la disparition du Stade de Genève», *Le Matin*, 2 décembre 2009.
[158] «Le stade qu'il nous aurait fallu», www.enfantsduservette.ch, consulté le 16 octobre 2008.

2. Les affluences

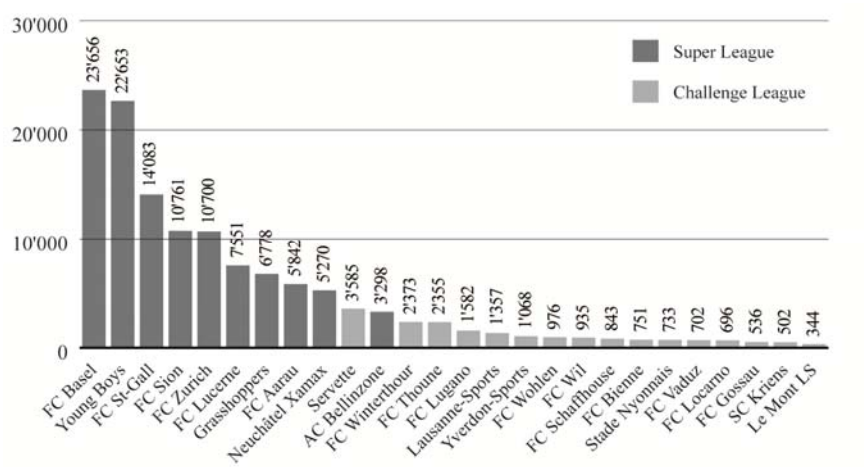
Après avoir envisagé le potentiel d'interaction que représente le stade du point de vue de sa capacité d'accueil, nous envisageons ce même potentiel sous l'angle de la fréquentation effective. Il s'agit ici d'analyser si la modernisation des infrastructures s'accompagne d'une augmentation des affluences. A ce titre, nous abordons aussi la question plus générale de l'attractivé des rencontres sportives, lors d'une digression portant sur le rôle du contexte sportif dans la fréquentation du stade. Celle-ci doit nous permettre de mieux cerner la part des évolutions liées aux performances et celle que l'on pourrait réellement imputer au nouveau stade.

a. L'évolution de l'attractivité des matchs du championnat suisse

Lors de la saison 2009/10, un match de Super League attire en moyenne 11'000 personnes. On constate des différences relativement importantes entre les dix clubs prenant part à ce championnat. Avec des moyennes dépassant la barre des 20'000, le FC Bâle et les Young Boys de Berne se démarquent très nettement des autres. Trois équipes – le FC St-Gall, le FC Zurich et le FC Sion – enregistrent des affluences supérieures à 10'000.

Dans ce classement, avec une moyenne de 5'200, Neuchâtel Xamax occupe l'avant-dernière position devant l'AC Bellinzone, la seule équipe qui affiche une statistique inférieure à 5'000 spectateurs. A l'échelon de compétition inférieur, durant la même saison, un match de Challenge League attire en moyenne 1'200 personnes, soit dix fois moins que la Super League. Sept équipes dépassent la limite des 1'000, le maximum étant enregistré pour le Servette de Genève. Avec 3'500 spectateurs par match, ce club dépasse même la plus faible affluence de Super League. A l'exception du FC Le Mont-sur-Lausanne, une équipe qui évoluait pour la première fois de son histoire à ce niveau de compétition, toutes les autres affichent des moyennes comprises entre 500 et 1'000.

Figure 38: Affluences moyennes des matchs de Super League et de Challenge League (2009/10)

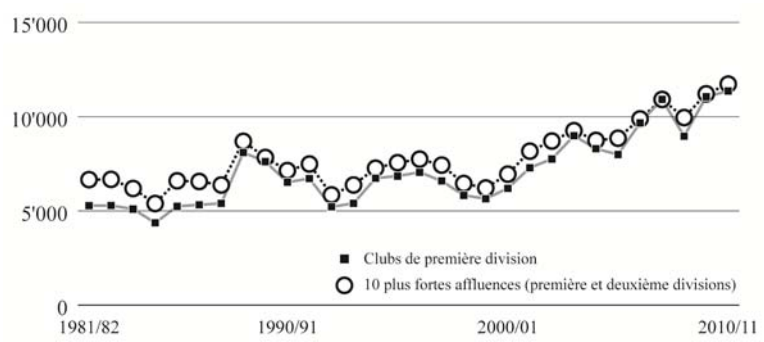


Source: www.football.ch

De manière générale, sur l'ensemble des 30 dernières années, les affluences des équipes de la plus haute catégorie de jeu ont nettement augmenté[159]. Au début des années 1980, avec des valeurs se situant autour des 5'000, elles ne représentaient même pas la moitié de celles enregistrées en 2009/10. La modification apportée en 1987 à la formule du championnat s'accompagne d'une première hausse du nombre de spectateurs. La moyenne culmine à plus de 8'000 spectateurs lors de la saison 1987/88. Dans les années 1990, les affluences fluctuent entre 6'000 et 7'000 et finissent par reculer, un match-type de première division helvétique n'attirant en moyenne plus que 5'600 spectateurs en 1999/00. La hausse enregistrée est donc un phénomène récent qui s'est accéléré au cours des cinq dernières années.

[159] Les affluences sont calculées sur l'ensemble de la saison (tours finaux et de promotion/relégation compris), à l'exception des matchs de barrage qui opposent depuis 2003 le deuxième de Challenge League à l'avant-dernier de Super League.

Figure 39: Evolution du nombre moyen de spectateurs pour un match du championnat suisse de football (1980-2010)



Source: annonces officielles à la presse

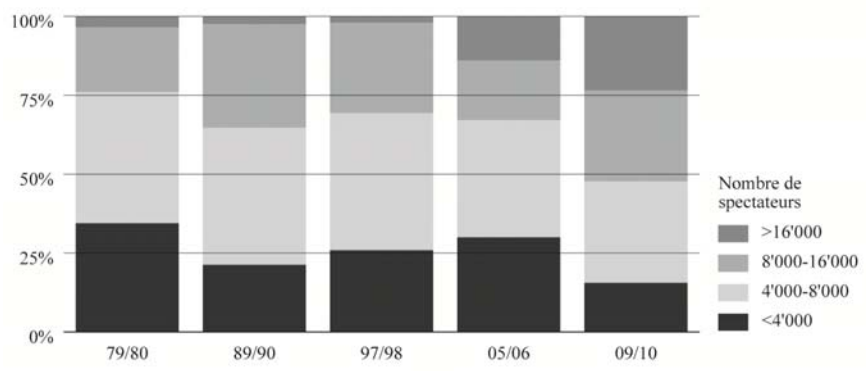
Certains rétorqueront ici qu'une partie de l'évolution peut s'expliquer par la diminution du nombre d'équipes participant au championnat de premier niveau[160]. Ainsi, la hausse enregistrée en 1987 coïncide avec une réduction de la première catégorie de jeu de seize à douze équipes, tandis que la Super League créée en 2003 n'en compte plus que dix. Pour répondre à cette objection, on peut restreindre l'analyse aux clubs qui affichent chaque année les dix plus fortes moyennes d'affluence, première et

[160] Si on remonte à 1980, le championnat de première division a connu trois grandes périodes. Entre 1980 et 1987, il se déroule de manière classique entre 16 équipes qui s'affrontent selon un modèle simple de matchs aller/retour. Le championnat se déroule sur 30 journées (avec pour chaque équipe 15 matchs à domicile) pour un total de 210 rencontres. De 1988 à 2003, la compétition adopte le modèle «Rumo». Le championnat commence par un tour de qualification avec 12 équipes. Les huit premières participent à un tour final durant le printemps tandis que les quatre dernières doivent jouer un tour de promotion/relégation avec les équipes classées aux premiers rangs du tour qualificatif de LNB. Chacune des douze équipes de LNA joue un total de 18 rencontres à domicile: 11 pour le tour de qualification et 7 pour le tour final ou de promotion/relégation. Depuis 2003, un modèle plus classique a été réintroduit. La catégorie de jeu la plus élevée se déroule entre 10 équipes qui s'affrontent en deux phases de matchs aller/retour et qui évoluent toujours en tout 18 fois à domicile durant la saison. Le championnat de deuxième division a connu des modifications encore plus importantes et a même été partiellement régionalisé entre 1987 et 1995 (avec un groupe Est et un groupe Ouest).

deuxième division confondues[161]. De ce point de vue, les constats rejoignent pleinement ceux formulés plus haut. Même si l'écart par rapport au tout début de la période d'analyse est légèrement plus faible, la hausse mesurée depuis 1998, reste très nette. Alors que les dix équipes les plus populaires ont attiré 6'200 spectateurs lors de la saison 1999/2000, leur moyenne atteint 11'200 dix ans plus tard.

L'analyse de la distribution des valeurs au cours d'une saison sur la base de relevés match par match, indique une très nette progression de la proportion de rencontres attirant plus de 16'000 personnes[162]. C'est à nouveau au cours de la dernière décennie que les changements sont les plus marqués. Si ces très fortes affluences sont exceptionnelles, autant en 1979/80, 1989/90 qu'en 1997/98 où elles concernent moins d'une rencontre sur vingt, elles en représentent le quart en 2009/10. De même, durant cette dernière saison, la moitié des matchs se déroulent devant plus de 8'000 personnes, contre un tiers environ en 1997 et un quart en 1979.

Figure 40: Répartition des matchs du premier niveau de compétition selon l'affluence (1979-2010)



[161] Ceci permet de prendre en compte, le cas échéant, des équipes populaires qui n'évoluent temporairement pas en première division.

[162] A l'exception des dernières saisons pour lesquelles les informations sont disponibles sur le site internet de l'ASF (www.football.ch), il a fallu effectuer un dépouillement systématique des comptes-rendus de matchs dans la presse. Compte tenu du travail que cela représente, nous avons limité l'analyse à un échantillon de saisons.

L'augmentation récente de la fréquentation des matchs du championnat suisse est d'autant plus nette que la pratique d'exagération «traditionnelle» des chiffres tend à être réduite par les systèmes de comptage automatique installés dans les nouvelles infrastructures. Le processus de modernisation des stades coïncide donc à l'échelle suisse avec une nette hausse du nombre de spectateurs se rendant aux matchs. Il peut être tentant d'y voir une causalité directe. De manière générale, si les discours des promoteurs considèrent souvent l'effet «nouveau stade» comme allant de soi, il n'a que rarement fait l'objet d'analyses approfondies. La littérature qui existe sur ce point porte principalement sur d'autres sports que le football dans le cas nord-américain (Clapp 2005).

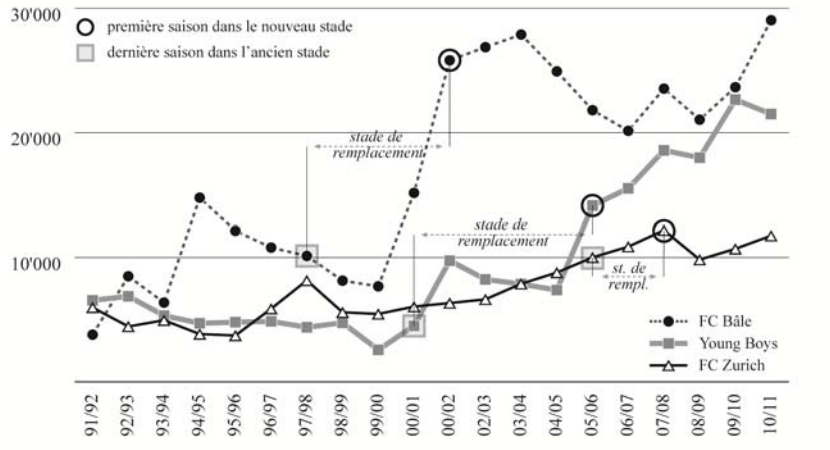
Cet effet «nouveau stade» n'est pourtant pas aussi évident dans la mesure où il va généralement de pair avec une dynamique sportive positive qui joue aussi un rôle important sur l'attractivité des rencontres sportives. A l'échelle suisse, la modernisation des installations, prônée par les instances dirigeantes, s'inscrit d'ailleurs précisément dans un vaste projet de revalorisation des compétitions nationales passant notamment par une concentration économique du haut niveau et une professionnalisation généralisée des structures[163]. L'amélioration de la qualité des équipes participant au championnat suisse qui en résulte, pourrait alors très bien expliquer à elle-seule une partie importante de l'augmentation du public.

De nombreux auteurs ont montré que les critères liés aux performances sont, à différentes échelles, les éléments essentiels à prendre en compte pour expliquer les affluences (Sloane 1971; Dobson et Godard 1996; Forrest et Simmons 2006). Pour mettre en perspective les tendances observées à Neuchâtel, nous ouvrons ici une parenthèse en évoquant brièvement le cas des six autres clubs suisses qui ont connu un changement de stade entre 2000 et 2010. Les équipes en question connaissent en effet des situations très différentes qui illustrent la complexité d'une analyse dont l'objetif est de déterminer l'impact réel des nouvelles installations sur la courbe des affluences.

[163] Sur la base des recommandations du rapport *l'Etude sur le potentiel économique du football suisse de Ligue nationale* finalisé en 2000 par l'ancienne multinationale de la consultance, Arthur Andersen.

Pour trois clubs – le FC Bâle, les Young Boys de Berne et le FC Zurich –, la modernisation des installations intervient dans une réelle spirale du succès. Le FC Bâle est le premier à inaugurer son stade. Même si l'on fait abstraction de la période de transition durant laquelle il émigre provisoirement à la Schützenmatte (une enceinte plus petite), ses affluences passent du simple au double, d'environ 10'100 à 25'800 par match entre 1997 et 2002. Cette évolution consacre en fait aussi le retour au sommet d'un club qui, après avoir déjà dominé les compétitions nationales dans les années 1970, a vécu une période de près de vingt ans de disette, ponctuée même par plusieurs passages en deuxième division. Remportant plusieurs titres de champions depuis 2001, il se profile désormais comme le porte-drapeau du football helvétique sur la scène continentale où il réalise quelques exploits retentissants. Malgré l'enchaînement des succès et malgré la deuxième phase d'agrandissement de son stade, les affluences se stabilisent, puis connaissent un léger recul après 2004, sans toutefois repasser sous la barre des 20'000. Un nouvel élan semble par ailleurs s'être amorcé récemment avec l'intronisation d'un nouveau staff technique, prônant un jeu plus spectaculaire. Le record du nombre de spectateurs a ainsi été battu lors de la saison 2010/11.

Figure 41: Evolution des affluences moyennes annuelles du FC Bâle, des Young Boys et du FC Zurich (1991-2010)



Source: annonces officielles à la presse

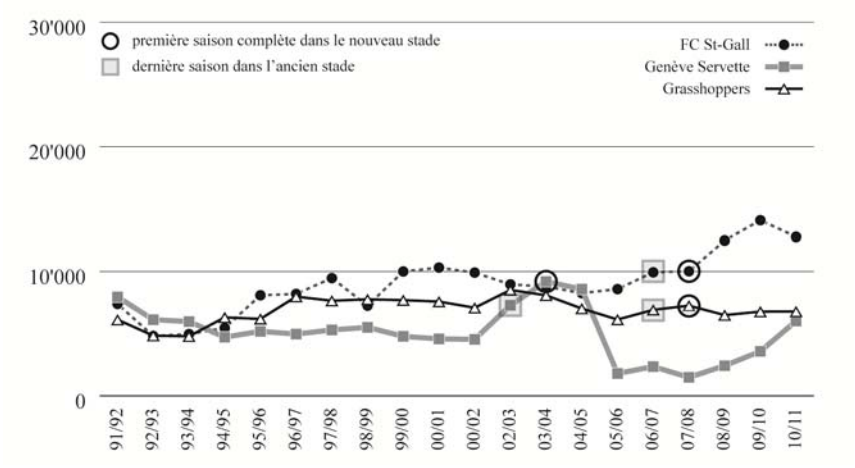
A l'instar du club bâlois, les Young Boys de Berne connaissent également un retour au premier plan dans les années 2000, après avoir connu une période particulièrement difficile à la fin des années 1990. En 1999/00, il évite même la relégation en première ligue (le troisième échelon de compétition) devant une moyenne de tout juste 2'500 spectateurs. Six saisons plus tard, après l'inauguration du nouveau stade, les matchs attirent plus de 14'000 personnes, une popularité que le club n'avait même jamais atteint de toute son histoire. Ses performances le hissent désormais régulièrement parmi le trio de tête du championnat. Contrairement au FC Bâle, dont les affluences finissent par stagner, le club bernois voit son public continuer à augmenter pour franchir récemment la barre des 20'000 spectateurs.

Malgré une dynamique très favorable sur le plan sportif, le FC Zurich affiche une évolution moins évidente que les deux premiers clubs en ce qui concerne le nombre de spectateurs. Devancé dans les années 1990 au niveau des résultats par l'autre club de Zurich (Grasshopper), le FC Zurich présente alors des affluences moyennes qui tournent autour des 5'000 personnes par match. Celles-ci augmentent progressivement à partir du début de la décennie suivante alors que le FC Zurich prend l'ascendant sur son rival et qu'il devient une des équipes sur lesquelles il faut compter pour la course au titre. En 2007, l'équipe devient championne de Suisse pour la deuxième fois consécutive devant une moyenne qui dépasse les 10'000 spectateurs, alors qu'elle a dû s'exiler au Hardturm en raison des travaux de reconstruction du nouveau stade. Malgré l'inauguration de ce dernier, d'autres excellents résultats (notamment dans les compétitions européennes) et un jeu considéré comme un des plus attractifs en Suisse, les affluences ne poursuivent pas leur progression.

Pour les trois autres clubs, le FC St-Gall, le Servette de Genève et les Grasshoppers de Zurich, la dynamique des résultats n'est pas au rendez-vous du nouveau stade. Le FC St-Gall connaît sa période la plus faste à la fin des années 1990. Il obtient le titre de champion suisse lors de la saison 1999/00, durant laquelle les affluences dépassent régulièrement les 10'000 places, soit le double de ce qu'elles étaient quelques années plus tôt. Avec seulement 11'300 places, le stade est même souvent trop étroit pour répondre à la demande. Après cette période d'euphorie, le soufflé retombe quelque peu. Les résultats obtenus par le club sont moins bons, tandis que la moyenne des spectateurs, certes toujours bri-

dée par la taille des installations, redescend autour des 8'000. Le club inaugure finalement ses nouvelles installations qui disposent désormais de plus de 19'000 places alors qu'il vient d'être relégué en Challenge League. La moyenne obtenue au cours de cette saison atteint 12'000 spectateurs par match. Si ce chiffre semble très élevé pour un club de deuxième division, l'effet des nouvelles infrastructures semble toutefois limité dans la mesure où les affluences auraient probablement pu être plus importantes les années précédentes si l'ancien stade avait été plus grand. En outre, la promotion obtenue en Super League, ne permet qu'une faible progression du nombre de spectateurs lors de la saison 2009/10. Le contexte sportif reste difficile tandis que l'avenir du club est très incertain à bien des égards – notamment en raison des problèmes de gestion que posent les nouvelles infrastructures –, ce qui atténue l'engouement populaire.

Figure 42: Evolution des affluences moyennes annuelles du FC St-Gall, du Servette de Genève et des Grasshoppers de Zurich (1991-2010)



Source: annonces officielles à la presse

D'emblée, le cas du FC Servette apparaît comme très particulier, notamment parce que le club, déclaré en faillite en 2004, disparaît alors temporairement du haut niveau. Au cours des années 1990, les moyennes enregistrées sont stables (autour des 5'000) malgré les succès sportifs (un dernier titre de champion en mai 1999). L'inauguration du nouveau stade

s'accompagne clairement d'une augmentation du nombre de spectateurs. Lors de la saison 2003/04, le club décroche une troisième place avec une affluence moyenne qui atteint sa valeur la plus élevée (9'200 spectateurs par match). La faillite et la chute en première ligue rompent définitivement la dynamique. Depuis que le club est revenu en Challenge League, les dirigeants qui se sont succédé à la tête du club ont eu beaucoup de peine à mettre sur pied un projet sportif cohérent ou fédérateur, et à amener du monde au stade. La promotion obtenue lors de la saison 2010/11 a néanmoins permis d'attirer un public dépassant à nouveau les 6'000 personnes par match.

Le Grasshoppers, le deuxième grand club de l'agglomération zurichoise connaît lui-aussi une situation singulière, dans la mesure où s'il joue bien désormais dans de «nouvelles» installations, ce ne sont pas réellement les «siennes». En attendant un déblocage toujours plus hypothétique du dossier du Hardturm, l'équipe évolue en effet aujourd'hui dans le stade historique associé à son rival, le FC Zurich. Sur l'ensemble de la période 1990-2010, les affluences sont relativement stables. C'est dans la deuxième moitié des années 1990 que le club est au sommet. Il attire alors en moyenne environ 7'500 spectateurs pour un match de championnat. Les affluences atteignent ensuite une valeur maximale en 2002/03 lorsque le club décroche son dernier sacre (8'500). Depuis, les Grasshoppers connaissent, par rapport à leur glorieux passé, une phase de recul sur le plan sportif, tandis que leur public est lui-aussi légèrement moins nombreux. L'entrée dans le nouveau stade du Letzigrund n'a pas permis à la courbe de décoller. Confronté à des problèmes récurrents de trésorerie, le club préfère mettre l'accent depuis quelques années sur la formation. Cette stratégie, bien que couronnée d'un certain succès, ne lui permet plus de se mêler directement à la lutte pour le titre, ce qui constitue une forme d'échec quand on dispose de loin du plus grand palmarès du pays.

Les cas passés en revue nuancent le bilan de nouvelles installations. La construction d'un stade n'apparaît pas comme un élément suffisant pour garantir une augmentation du public. Dans un contexte où le football suisse gagne en attractivité suite aux réformes dont il a fait l'objet, à l'échelle des clubs de football, les facteurs relatifs à la qualité du spectacle offert sur le terrain et aux performances sportives semblent jouer un rôle prépondérant dans la plupart des exemples. De ce point de vue, une part importante de l'évolution du potentiel d'interaction mesuré, en

termes de fréquentation du lieu ne dépendrait pas directement du processus de modernisation mais plutôt de la dynamique sportive. Le cas neuchâtelois que nous détaillons de manière plus approfondie confirme cette logique.

b. L'évolution des affluences à Neuchâtel

Sur le long terme, à l'instar de ce qui se dégage pour d'autres clubs, les affluences enregistrées par Neuchâtel Xamax semblent calquées sur les résultats obtenus en championnat. Avant de détailler l'évolution annuelle du nombre de spectateurs, nous revenons sur les grandes étapes de l'historique sportif du club.

i. Bref retour sur l'historique sportif du club

L'équipe de Neuchâtel Xamax naît en 1970 de la fusion de deux clubs de l'agglomération, le FC Cantonal (devenu Neuchâtel-Sports en 1969) et le FC Xamax. Trois ans plus tard, elle accède à la LNA et s'impose progressivement comme un des éléments importants du championnat suisse. Durant les années 1980, le club vit sa plus belle période, ponctuée notamment par deux titres de champion. Il réussit alors aussi quelques très belles percées sur la scène européenne, atteignant à deux reprises les quarts de finale de la Coupe UEFA, et affronte des adversaires aussi prestigieux que le Real Madrid ou le Bayern Munich. Comme nous le verrons plus loin, ces exploits restent les références historiques pour la grande majorité des supporters du club, même parmi les plus jeunes générations. Ils alimentent une forme de mythologie fondatrice, constituée autour des figures emblématiques du club que l'on mentionne souvent, notamment sur le forum de discussion en ligne consacré au club.

Si la première partie des années 1990 constitue le prolongement de cette époque faste, les ambitions du club reculent après 1997, alors que Neuchâtel Xamax manque de peu le titre de champion. Régulièrement en proie à des difficultés financières, l'équipe évite de peu la faillite. Les résultats sur le plan sportif s'en ressentent: le club lutte désormais avec un budget réduit contre la relégation, si l'on excepte la saison 2002/03, où il obtient une surprenante troisième place en championnat. En 2004, le projet de la nouvelle Maladière, porteur d'espoir, impose au club de jouer ses matchs à domicile à La Chaux-de-Fonds pendant plus de deux

ans. Cette période de transition est particulièrement difficile à plus d'un titre. Au terme de la saison 2005/06, Neuchâtel Xamax finit par connaître la relégation, après 33 années de présence ininterrompue dans le plus haut niveau de la compétition helvétique.

Lors de la saison suivante, le club part sur de nouvelles bases sous la houlette d'une équipe dirigeante dont l'objectif est de retrouver le plus rapidement possible la Super League. Alors que se profile l'inauguration du stade de la Maladière, programmée en février 2007, le club est le favori tout désigné du championnat et lutte pour le titre, qu'il finit par remporter. Par la suite, Neuchâtel Xamax participe à nouveau au championnat de Super League, mais figure dans le bas du classement et lutte régulièrement contre la relégation.

ii. Des performances aux affluences

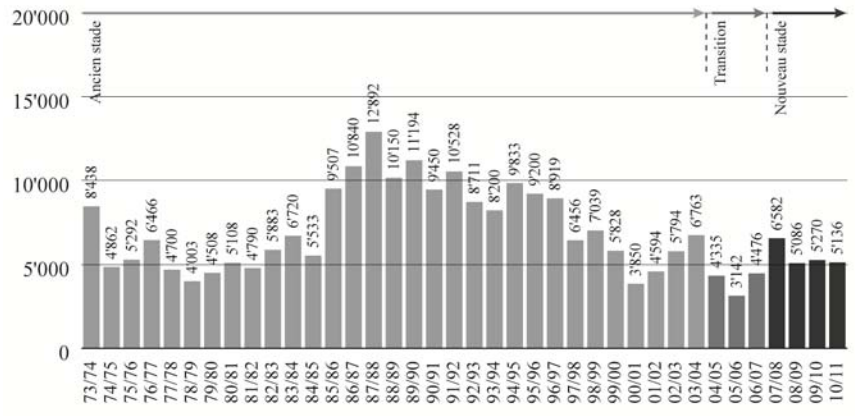
Jusqu'en 1985, si l'on excepte l'engouement suscité en 1973/74 par la promotion en Ligue National A, environ 4'000 à 6'000 spectateurs sont en moyenne annoncés pour un match de championnat. Dès 1986, alors que le club multiplie les exploits, les rencontres dans l'ancien stade de la Maladière se déroulent régulièrement devant plus de 10'000 personnes. Lors de la saison 1987/88, l'affluence moyenne atteint son record absolu (environ 12'900), alors que le club décroche son deuxième titre de champion.

Le début des années 1990 est marqué par une légère diminution du nombre de spectateurs. Lorsque le club participe pour la première fois au tour de promotion-relégation en 1993/94, la moyenne resdescend autour de 8'000 spectateurs par match. L'embellie enregistrée entre 1995 et 1997 n'est que de courte durée: l'érosion du public reprend jusqu'en 2001, année où l'ancien stade de la Maladière connaît ses plus faibles affluences (3'850 en moyenne). Les meilleurs résultats obtenus lors de la saison 2002/03 s'accompagnent d'une légère reprise, dont l'effet se prolonge jusqu'en 2003/04, puisque la moyenne dépasse à nouveau la barre des 6'000 spectateurs. Le déménagement à La Chaux-de-Fonds coupe cette progression et entraine une nouvelle diminution du public. L'année 2005/06 qui se termine par la relégation du club en Challenge League, voit les affluences atteindre le plus bas niveau de son histoire (2'966 par match).

La tendance s'inverse la saison suivante que l'on présente volontiers comme celle du renouveau, avec l'inauguration du stade en ligne de

mire. Durant la première moitié du championnat, qui se déroule encore au stade de La Charrière à La Chaux-de-Fonds, le nombre de spectateurs augmente déjà légèrement. Cette reprise s'accélère au cours du deuxième tour, alors que Neuchâtel Xamax investit ses nouvelles installations. Le premier match se joue à guichets fermés, tandis que les suivants attirent en moyenne 4'500 personnes. La reprise se confirme l'année suivante avec une affluence qui dépasse à nouveau 6'000 spectateurs par match. Malgré cette progression, l'effet de la nouvelle infrastructure semble particulièrement limité, et ce pour plusieurs raisons.

Figure 43: Neuchâtel Xamax: évolution de l'affluence annuelle moyenne (1973-2010)



Source: annonces officielles à la presse

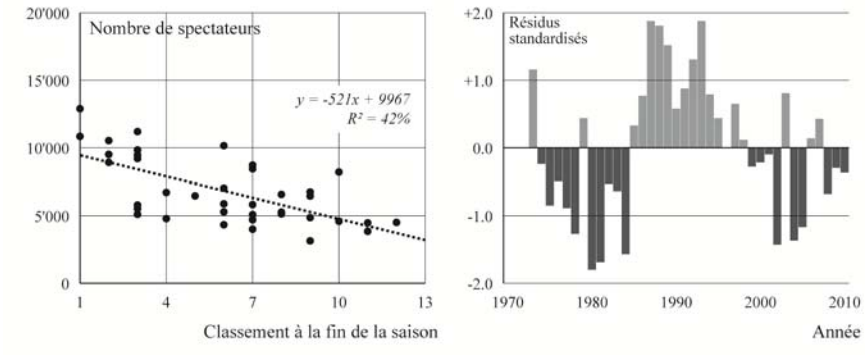
Premièrement, les moyennes retombent après seulement deux ans pour se stabiliser autour des 5'000 spectateurs par match. De ce point de vue, il faut remarquer que l'effet réellement attractif du nouveau stade se répercute aussi sur les supporters des équipes adverses, qui se déplacent en plus grand nombre pour, eux aussi, «inaugurer» les lieux. Occupant non seulement le secteur visiteur, mais aussi d'autres espaces du stade, l'augmentation de leur présence constitue une part importante de la croissance, compte tenu de la capacité relativement limité de la Maladière. En septembre 2007, lors de la première venue du FC Bâle, les supporters du club rhénans débordent très largement des secteurs B et utilisent à eux seuls plus de 2'100 places.

Deuxièmement, malgré l'inauguration du stade, on n'atteint plus jamais le niveau des affluences qui ont pu être mesurées dans les années 1990. Dans la nouvelle Maladière, la moyenne officielle la plus élevée (6'500 en 2007/08) est même inférieure à celle de la dernière saison jouée dans l'ancienne Maladière (6'600 et 2003/04), très loin derrière celles enregistrées à la fin des années 1980. Les modes de comptabilisation dans l'ancien stade induisent certes une surestimation du nombre de spectateurs. Il semble ainsi plus que probable que les statistiques de 2003/04 soient en fait inférieures à celle de 2007/08. Cependant, même en tenant compte de ce paramètre, l'augmentation réelle ne peut être au mieux que limitée.

Enfin, la dernière raison que nous pouvons invoquer repose sur l'analyse de la relation entre performance et affluence. En tenant compte du classement obtenu au terme de la saison, la corrélation avec le nombre moyen de spectateurs est a priori très significative (R^2=41%)[164]. Ce résultat doit néanmoins être envisagé avec la plus grande prudence dans la mesure où, d'un point de vue statistique, l'utilisation d'une analyse de régression avec des séries temporelles entraîne des risques élevés d'autocorrélation et de non-indépendance entre les observations. A ce titre, une analyse effectuée sur les résidus, confirme un effet d'hétéroscédasticité. Quelle que soit la validité de la démarche, un élément important semble pourtant se dégager ici: contrairement aux attentes que pourraient susciter l'inauguration, le modèle tend en effet à surestimer le nombre de spectateurs au cours des dernières saisons et non à le sous-estimer. Cette indication semble dès lors, elle-aussi contredire l'idée d'un changement dans la fréquentation des matchs suite à la reconstruction des infrastructures.

[164] On tient compte ici de tous les échelons de compétition. Une équipe terminant à la dernière position d'une catégorie de jeu précède celle qui se trouve en tête de la catégorie inférieure. Dans la formule en vigueur durant la période 1988-2003, un club terminant en tête du tour de promotion/relégation obtient le neuvième rang, les huit participants au «tour final» se classant avant lui.

Figure 44: Neuchâtel Xamax: relation entre les affluences moyennes et le classement obtenu lors des saisons respectives (1971-2009)

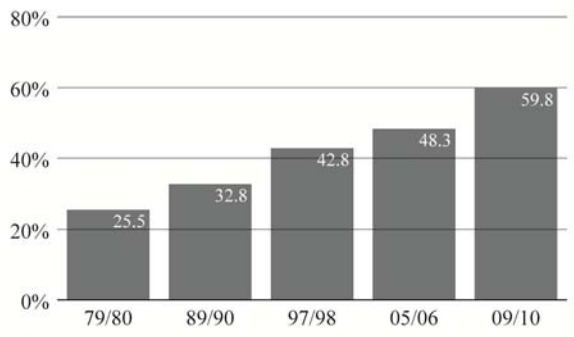


Ainsi, s'il est en général difficile d'estimer précisément l'effet du nouveau stade sur l'évolution des affluences, nous pouvons toutefois faire le constat que, dans le cas neuchâtelois, il n'a été au mieux que très modeste. La nouvelle construction a en fait surtout contribué à stopper l'hémorragie du nombre de spectateurs amorcée depuis plusieurs années, sans susciter un net engouement au sein de la population. Une des explications de ce semi-échec est probablement à chercher dans la difficulté à obtenir des résultats probants, même si, bien évidemment, d'autres facteurs peuvent être avancés pour expliquer l'attractivité du lieu qu'est le stade. La prise en compte des résultats semble par ailleurs aussi indiquer qu'en cas de succès sportifs, un engouement populaire peut toujours se produire. Dans cet ordre d'idées, certains matchs de prestige (comme celui de l'inauguration) ont d'ailleurs fait plein. A ce titre, le potentiel d'interaction doit également être envisagé en relation avec une capacité à répondre à une demande potentielle, que l'on peut mieux estimer en s'intéressant à l'évolution du taux de remplissage du stade.

3. Le remplissage du stade

A l'échelle suisse, la diminution de la capacité des stades, cumulée à la hausse des affluences se traduit de manière générale par une nette augmentation du taux de remplissage des gradins. Lors de la saison 2009/10, 60% des places étaient en moyenne occupées lors des matchs de Super League, contre 25% en 1979/80. On obtient des valeurs quasiment identiques si on limite l'analyse, en raison des variations des modes de compétitions, aux équipes qui terminent la saison aux dix premiers rangs de la hiérarchie nationale. La progression s'accélère entre 1989 et 1997 où elle reflète surtout le renforcement des contraintes sécuritaires. Elle est également très forte entre 2005 et 2009, où elle correspond cette fois à une augmentation réelle des affluences. L'évolution constatée ici peut donner lieu à deux interprétations distinctes. D'une part, elle traduit une utilisation plus rationnelle des infrastructures dont les dimensions semblent plus conformes aux affluences réelles. D'autre part, elle indique clairement une augmentation de la pression de la demande sur l'offre de places disponibles.

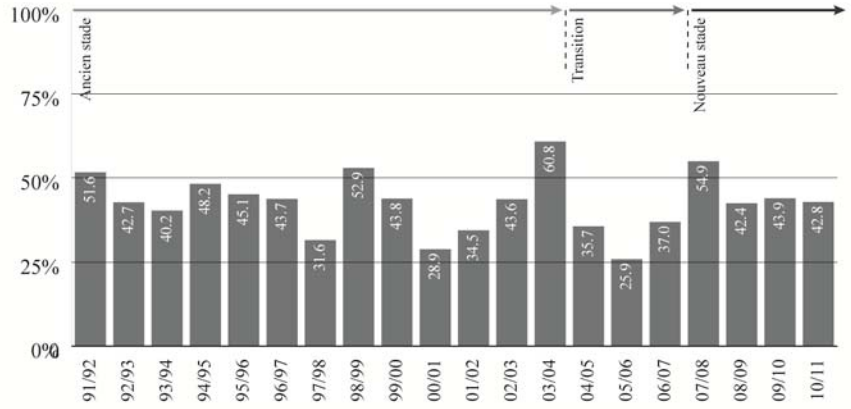
Figure 45: Evolution du taux de remplissage des stades des clubs du premier niveau de compétition (1979-2009)



Les variations du taux de remplissage que l'on observe à Neuchâtel ne se calquent pas sur la tendance observée à l'échelle nationale. Ce qui ressort en effet c'est sa relative stabilité sur l'ensemble de la période couvrant les années 1990 et 2000. Ainsi, le taux de remplissage mesuré en

2009 (44%) est pratiquement identique à celui mesuré en 1992 (43%). Dans l'ensemble, la stabilité mesurée ici traduit une diminution de même intensité du nombre de spectateurs et de la taille des infrastructures. Deux phases de recul viennent toutefois ponctuer cette évolution: la première correspond aux années 2000 à 2002 lorsque le club participe plusieurs saisons de suite au tour de promotion-relégation, et la seconde survient durant l'intermède chaux-de-fonnier. Ces creux font échos à ceux enregistrés au niveau des affluences.

Figure 46: Evolution du taux de remplissage des matchs à domicile de Neuchâtel Xamax (1991-2010)



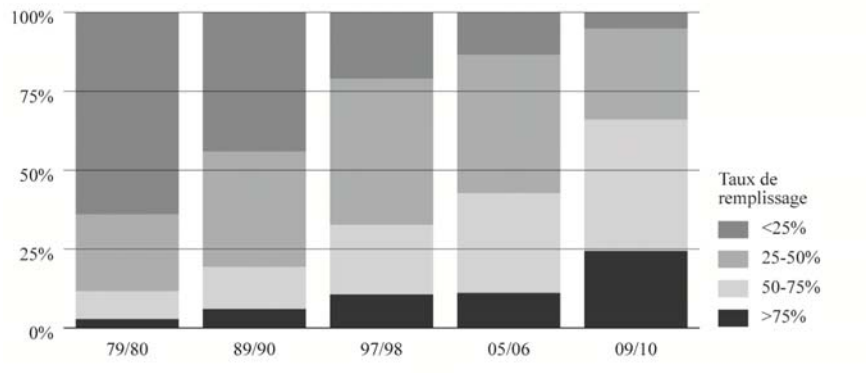
En ce qui concerne la répartition des matchs selon le taux de remplissage, on note que lors de la saison 2009/10, deux tiers des matchs de Super League ont été joués dans des stades au moins à moitié rempli contre un cinquième en 1989/90. Dans un match sur quatre, le degré d'occupation des tribunes est aujourd'hui supérieur à 75%, soit quatre fois plus souvent qu'il y a 20 ans. On enregistre surtout aussi une très forte augmentation du nombre de rencontres de championnat se déroulant à «guichets fermés»[165]. Durant l'exercice 1989/90, seul le match

[165] Dans les pages qui suivent, nous considérons que le stade est plein lorsque le taux de remplissage dépasse la barre des 95%.

décisif pour le titre entre le FC Lucerne et les Grasshoppers a eu lieu dans un stade comble. En 2009/10, neuf matchs peuvent être considérés comme *sold out*. Cette saison n'a alors rien exceptionnelle. Entre 2005 et 2010, onze clubs se répartissent en effet une quarantaine de rencontres affichant un taux de remplissage proche des 100%.

On constate le même type d'évolutions si l'on s'intéresse à d'autres compétitions, comme les Coupes d'Europe ou les matchs de l'équipe nationale. A titre d'exemple, dans les années 2000, huit des dix finales de la Coupe de Suisse se sont déroulées dans un stade comble, contre deux dans les années 1990 et aucune dans les années 1980.

Figure 47: Evolution de la distribution des taux de remplissage des matchs du premier niveau de compétition (1979-2009)



A Neuchâtel, si le public n'a pas augmenté de manière nette et si le taux de remplissage est resté stable, quatre rencontres se sont tout de même jouées à guichets fermés, au cours des trois saisons qui ont suivi l'inauguration du stade[166]. Ce type d'événement est très rare dans l'histoire du club. Dans l'ancien stade, en championnat, Neuchâtel

[166] En outre, à la fin de la saison 2010/11, la nouvelle direction du club a offert l'entrée gratuite à l'occasion des deux derniers matchs de la saison. Ceux-ci se sont déroulés dans un stade comble.

Xamax n'a du refuser du monde qu'à deux reprises: en 1986 et en 1988, à chaque fois pour un match décisif pour l'attribution du titre[167].

En février 2007, l'histoire de la nouvelle Maladière commence d'entrée de jeu par un match à guichets fermés. Les 8'000 billets mis en vente s'arrachent en 75 minutes seulement, ce qui crée immédiatement une polémique sur les conditions de distribution[168]. Dans la presse et dans d'autres médias (comme le forum de discussion), de nombreuses personnes expriment leur déception (ou leur colère) de n'avoir pas obtenu de tickets, même en s'étant rendu bien à l'avance dans un des points de vente. Cet épisode met en évidence deux éléments intéressants sur lesquels nous reviendrons plus loin. D'une part, l'importance des canaux de distribution. De ce point de vue, l'achat en ligne, nouveauté à laquelle certains ne sont pas encore habitués s'avère beaucoup plus efficace que l'achat dans un des points de vente. D'autre part, elle soulève la question de la dimension économique de l'accès au stade. Une très forte demande comme celle enregistrée lors de ce match d'inauguration ne joue en effet pas de manière uniforme sur toutes les catégories de billets. Les places les plus économiques partent en premier et les spectateurs doivent alors se rabattre sur des offres plus chères s'ils veulent entrer dans le stade. Ainsi, les tickets à 25 francs sont rapidement épuisés, suivis de ceux à 35 francs, et ne restent qu'en dernier lieu ceux à 50 francs, prix dissuasifs pour de nombreuses personnes. Ainsi une personne interrogée par un journaliste de *L'Express* explique: «je voulais prendre des billets pour mon fils et mes petit-enfants. Mais à 50 francs, c'est trop cher». Dans la foulée, sur le forum de discussion on évoque ensuite l'apparition d'un marché noir sur les sites internet de ventes aux enchères où les prix s'envolent.

Pour Neuchâtel Xamax, un tel engouement reste tout à fait exceptionnel. Il ne s'est plus jamais reproduit depuis avec une telle intensité. Pour les autres matchs joués à guichets fermés, l'écoulement des billets s'est fait de manière beaucoup plus lente. Ceux qui s'y sont pris suffisamment tôt n'ont eu aucun problème pour dénicher une place. En outre,

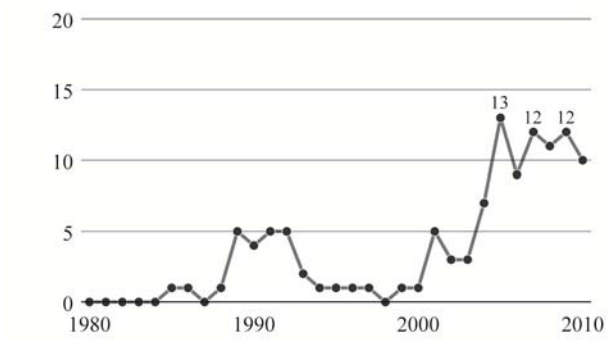
[167] La Maladière a également été pleine lors d'une demi-douzaine de matchs de Coupe d'Europe. Pour certains d'entre eux, on érige même des tribunes provisoires supplémentaires permettant d'accueillir quelques milliers de spectateurs de plus.
[168] «Ruée sur les billets», *L'Express*, 2 février 2007.

pour deux de ces rencontres – contre le FC Bâle et les Young Boys de Berne – le remplissage du stade doit beaucoup aux supporters adverses. Quant au dernier en date enregistré avant 2011 – contre le FC St-Gall en octobre 2009 –, il fait suite à une opération «stade plein» au cours de laquelle les billets ont été bradés à 5 francs pièce.

Si l'on compte tient compte de tous les matchs de championnats qui ont été joués entre 2007 et 2010 (plus de 60), le «guichets fermés» reste un événement exceptionnel dans le cas neuchâtelois. Or, c'est surtout quand celui-ci se répète régulièrement que l'accès au stade devient problématique, comme cela s'est produit pour le FC St-Gall au tournant des années 2000. Tandis que le club vient d'obtenir un titre de champion, le stade de 11'000 places est en effet souvent trop petit pour satisfaire la demande. La raréfaction de l'offre est alors un processus qui ne concerne plus seulement la vente des billets pour un match, mais aussi celle des abonnements.

Dans cet ordre d'idées, en Suisse, le meilleur exemple de saturation de l'accès au spectacle sportif est très certainement celui du club de hockey du CP Berne. Bien qu'il dispose de la plus grande patinoire de Suisse (17'000 places), il a dû plafonner le nombre d'abonnement à 13'000. De même, alors que la contenance de la salle est restée stable depuis plusieurs décennies, les matchs annoncés *sold out* se sont multipliés au cours des dernières années (fig. 48), créant une situation où il peut être très difficile pour un non initié d'obtenir des billets, en particulier pour les rencontres les plus importantes.

Figure 48: Evolution du nombre de matchs à guichets fermés, CP Berne (1980-2010)



4. Du remplissage à l'accessibilité

Au cours de la dernière décennie, deux tendances opposées caractérisent le contexte de la fréquentation des matchs du championnat suisse de football. D'une part, la taille des infrastructures a été revue à la baisse en vertu de critères de sécurité et de rentabilité économique. D'autre part, les affluences ont progressé, en raison notamment des mesures prises pour revaloriser les compétitions nationales, mesures dont fait partie la modernisation des infrastructures. Au niveau des possibilités d'interaction sociale offertes par ce lieu, le bilan est donc contrasté. Si la hausse des affluences augmente le nombre potentiel de relations interpersonnelles, la diminution de la capacité d'accueil le limite. Par ailleurs, la double évolution observée ici conduit à une augmentation du taux de remplissage des gradins. Celle-ci peut donner lieu à différentes interprétations. D'une part, elle répond aux objectifs des promoteurs qui visent à rationaliser l'utilisation de l'infrastructure. En densifiant l'occupation de l'espace, elle renforce la proximité physique entre les spectateurs, ce qui selon certains améliore l'ambiance de lieu et ne peut le rendre que plus chaleureux. D'autre part, elle entraîne aussi une augmentation de la pression de la demande sur l'offre. A ce titre, elle conduit à une raréfaction des places disponibles qui, lorsqu'elle devient excessive, crée une réelle limite physique à l'accessibilité du lieu pouvant à son tour aboutir à des processus mécaniques de filtrage du public.

Les tendances observées pour Neuchâtel Xamax sont très loin de suivre cette logique et ne se calquent d'ailleurs pas sur ce que l'on observe à l'échelle nationale. Si la capacité des installations a été légèrement réduite, les affluences n'augmentent pas nettement après l'inauguration du nouveau stade. Cette double évolution contribue pour l'instant à une diminution du volume de l'interaction possible et donc du potentiel intégrateur de ce lieu. En revanche, elle n'amène pas une saturation de l'accès au stade. Dans le cas neuchâtelois, l'impact du nouveau stade sur le niveau général de fréquentation reste donc très limité. De ce point de vue, les affluences décevantes enregistrées durant ces dernières années semblent surtout à mettre au crédit des résultats obtenus par le club.

L'ouverture sociale du stade de football

La taille des installations et le nombre de places disponibles constituent une limite physique à la fréquentation du lieu. Ses caractéristiques morphologiques soulèvent de ce point de vue une deuxième série de questions qui renvoient à son ouverture sociale de manière plus générale. Dans cette perspective, il s'agit de mettre en relation les conditions d'accès au match avec la composition du public. A ce titre, le potentiel d'intégration d'un lieu est d'autant plus fort qu'il est facile d'y accéder et que la population qui le fréquente est diversifiée. Pour déterminer si la modernisation des infrastructures contribue sur ce point à une augmentation du potentiel d'intégration sociale, nous commençons par analyser l'évolution des conditions d'accès, en nous focalisant successivement sur deux aspects: la localisation du stade (y compris sa connexion aux réseaux de transport) et le fonctionnement de la billetterie. Dans un troisième temps, nous nous intéressons au profil des spectateurs. Celui-ci fait l'objet d'une double comparaison qui met en relation d'une part la situation avant et après l'inauguration du stade, et d'autre part la composition du public avec celle de la population qui correspond à l'aire de chalandise du club. Cette analyse nous amène également à explorer quelques pistes expliquant la plus ou moins forte propension à fréquenter ce lieu selon le profil sociodémographique.

1. L'aire de chalandise du club et la localisation du stade

En termes d'accessibilité, le premier élément qui vient à l'esprit est la localisation du stade. Celle-ci renvoie en fait aussi directement à la question de la provenance géographique des spectateurs et des conditions (notamment les moyens de transport) dans lesquelles ils effectuent le déplacement. Dans le cadre du championnat, nous n'envisageons que le cas des spectateurs qui suivent l'équipe évoluant «à domicile». Ceux-ci constituent en principe l'écrasante majorité des personnes présentes dans

le stade. L'analyse des pratiques spatiales des supporters qui suivent leur club «à l'extérieur» appartient à un autre registre sur lequel nous ne nous attardons pas ici.

a. L'aire de chalandise d'une équipe de haut niveau

Pour accueillir des rencontres de haut niveau, un stade de football se doit d'être un lieu facile d'accès. D'un point de vue géographique, il s'agit donc d'un équipement urbain qui, à l'échelle de régions, occupe presque toujours une position centrale. Très rares sont les clubs de haut niveau qui se maintiennent durablement à l'extérieur des villes dans des régions périphériques[169]. De manière plus générale, les meilleures équipes, et par conséquent les plus grands stades appartiennent en général au sommet de la hiérarchie urbaine (Ravenel 1998; Besson 2004).

A l'échelle régionale ou intraurbaine, les modèles gravitaires s'adaptent généralement très bien au spectacle sportif (Feehan, Forrest et Simmons 2003). Le coût du déplacement (en argent et en temps) vient majorer le coût du billet et dessine des aires concentriques qui correspondent à une attractivité qui diminue avec la distance. Contrairement à certaines idées reçues véhiculées par les dirigeants et les promoteurs du sport, l'aire de chalandise réelle d'une équipe de football (celle des spectateurs qui se rendent physiquement au stade), semble limitée dans l'espace, même à très haut niveau[170]. Malgré les nombreux discours qui tendent à exagérer, parfois considérablement, la portée géographique des clubs sportifs, c'est d'abord une logique de proximité qui prévaut comme le montre Loïc Ravenel dans le cas français, (2009: 174). Des études menées sur différents clubs du championnat hexagonal indiquent

[169] En Suisse, l'exception la plus connue est celle du club de hockey sur glace, le HC Ambri-Piotta. L'implantation de ce club et sa pérennité au plus haut niveau s'explique autant par des facteurs historiques que par la rivalité qu'il entretient avec le HC Lugano, le club du pôle économique cantonal.

[170] Sur ce point, rappelons que notre propos reste limité aux rencontres entre clubs dans le contexte classique et régulier d'un championnat. D'autres types de matchs, plus exceptionnels – une finale de Coupe, une rencontre d'une équipe nationale, etc. – qui drainent des publics beaucoup plus éloignés, répondent à des logiques qui n'entrent pas en ligne de compte dans cette recherche.

que, dans les gradins, une très grande majorité du public (environ 80%) qui se rend physiquement au stade pour soutenir une équipe de haut niveau provient d'un rayon inférieur à une trentaine de kilomètres[171]. Malgré la portée médiatique mondiale de certains clubs, des observations identiques ont été faites pour le championnat anglais, où une très forte proportion des spectateurs habite dans la ville même, à moins de dix miles du stade (Forrest, Simmons et Feehan 2002; Buraimo et Simmons 2006)[172]. Même dans le sport nord-américain, dont l'organisation des compétitions s'inscrit dans des stratégies commerciales qui aboutissent parfois à la délocalisation des équipes dont la rentabilité décline, l'unité d'analyse pour mesurer l'aire de marché d'une franchise reste l'agglomération (Schmidt et Berri 2001).

En Suisse, la provenance géographique des spectateurs n'a jamais été analysée de manière systématique. Toutefois, compte tenu d'un contexte territorial marqué par de nombreuses fragmentations administratives et identitaires, au sein d'un espace national déjà exigu, il semble aller de soi que les aires de chalandises sont elles-mêmes peu étendues. Lors des compétitions nationales, on constate d'ailleurs un très fort attachement de la presse locale aux représentants sportifs régionaux. Cet attachement décline rapidement lorsqu'on franchit les frontières cantonales[173]. L'analyse plus approfondie de la provenance géographique des spectateurs de Neuchâtel Xamax fournit un point de référence à ce niveau.

[171] Il ne s'agit de tenir compte ici que des supporters «locaux». Le comportement des spectateurs qui suivent leur équipe en déplacement n'est pas pris en compte dans ces modèles.

[172] Quelques clubs du sommet de la hiérarchie semblent toutefois s'écarter de ce schéma, comme Manchester United qui possède une aire d'affluence clairement plus étendue (Williams 2001). Les récentes enquêtes menées en Angleterre montrent également une extension de l'aire de recrutement pour des spectateurs occasionnels suivant les clubs les plus prestigieux (Premier League Fan Survey 2007), comme le relèvent aussi Andreff et Szymanski: «Most fan support is local but as geographical migration increases, so average distance travelled to matches, increases» (2006: 79).

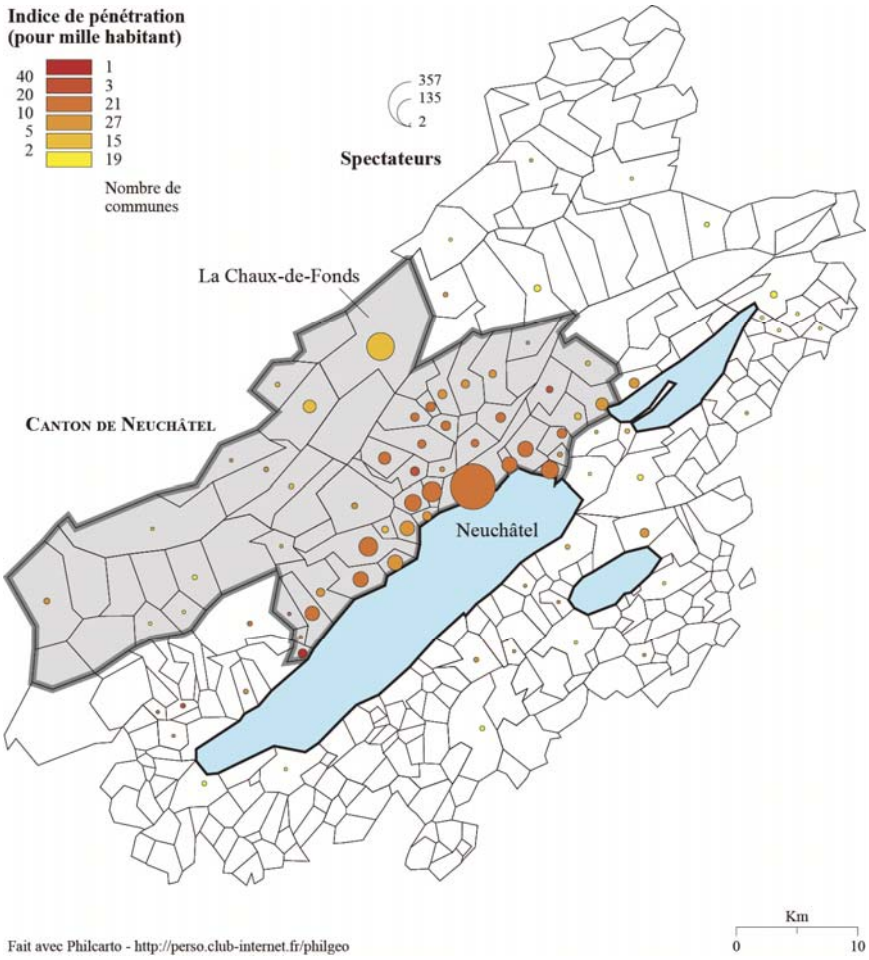
[173] Les articles relatifs au HC Gottéron occupent une place très importante dans les pages sportives du quotidien fribourgeois *La Liberté*. Alors que le canton ne possède aucune équipe de football évoluant à haut niveau, les clubs des villes les plus proches – Young Boys et Neuchâtel Xamax, avec lesquels il existe pourtant des liens notamment en termes de formation – ne font par contre pas l'objet d'un traitement particulier.

b. La provenance géographique du public de Neuchâtel Xamax

Les enquêtes par questionnaire réalisées auprès du public neuchâtelois confirment cette logique de proximité. Les spectateurs présents à la Maladière en avril 2007, lors du match Neuchâtel Xamax – FC Wohlen sont dans une très large mesure (85%) domiciliés dans le canton. A l'intérieur de celui-ci l'essentiel se recrute dans les districts du Bas (Neuchâtel, Boudry et Val-de-Ruz représentent ensemble quatre spectateurs sur cinq), et en particulier dans l'agglomération de Neuchâtel (trois spectateurs sur cinq). Pour le reste, seule une personne sur dix provient des districts les plus proches des cantons de Berne (Courtelary, La Neuveville et Erlach), Vaud (Grandson et Avenches) et Fribourg (District du Lac), ainsi que d'autres agglomérations plus ou moins éloignées (Bienne, Yverdon, Berne et Lausanne). On ne compte pratiquement aucun spectateur provenant de France voisine. En plus de la distance, la frontière linguistique et le clivage qui oppose le littoral et les montagnes structurent eux-aussi l'aire d'attraction du club. Du point de vue des personnes qui fréquentent le stade, Neuchâtel Xamax possède même une dimension plus locale que régionale.

Ainsi, la première enquête menée à La Chaux-de-Fonds, durant la période de construction du nouveau stade, apporte des enseignements particulièrement intéressants. Elle confirme tout d'abord l'assise du club dans le Bas du canton (trois personnes sur quatre). Le déménagement n'a eu qu'un effet très limité sur la provenance relative des spectateurs. La part des districts du Haut (La Chaux-de-Fonds et Le Locle) augmente légèrement, ce qui laisse malgré tout apparaître un modeste effet de proximité géographique. Ces deux districts représentent un peu plus d'un spectateur sur dix à la Charrière (12%) contre trois fois moins dans la nouvelle Maladière (4%). Cette tendance est également perceptible en valeur absolue, malgré l'affluence globalement plus élevée enregistrée lors de la deuxième enquête. Ainsi, en se basant sur l'échantillon, on peut estimer à environ 180 le nombre de spectateurs issus du Haut du canton présents au stade de la Charrière, contre 110 dans la nouvelle Maladière.

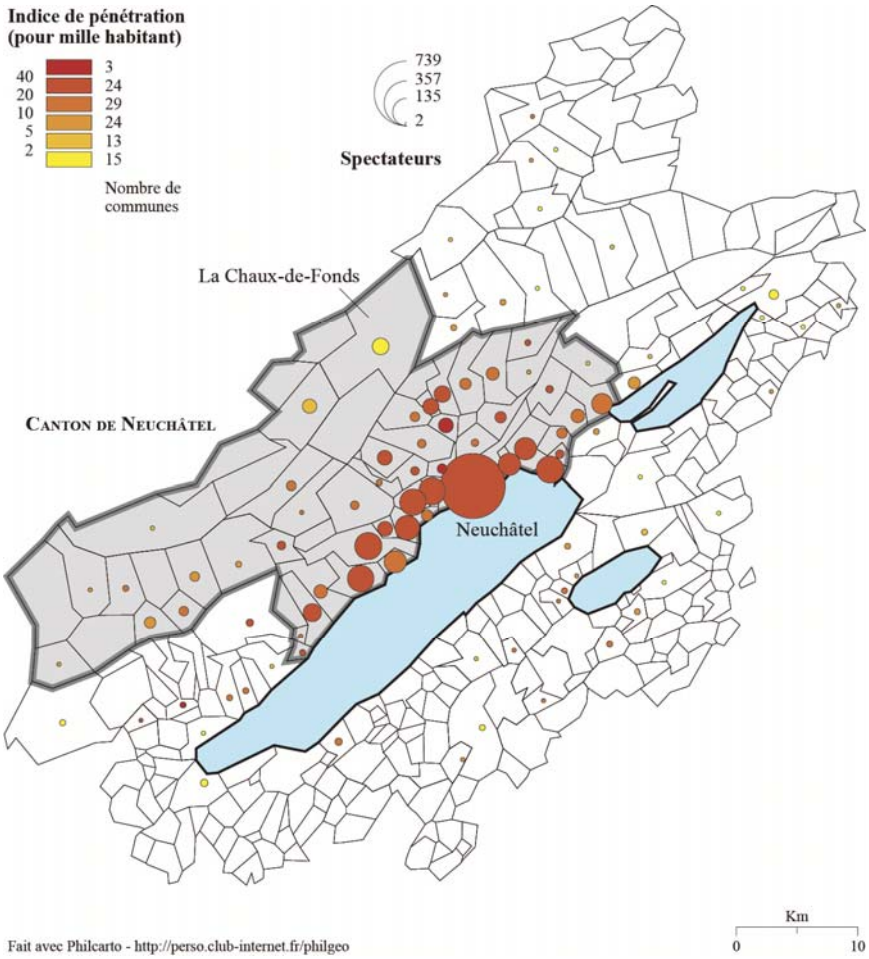
Figure 49: Provenance des spectateurs, stade de la Charrière (22 octobre 2006)



Comme les deux matchs au cours desquels les enquêtes ont été réalisées sont comparables sur le plan des enjeux sportifs, il en ressort que la proximité spatiale entre lieu de résidence et lieu du match n'a amené que quelques dizaines de personnes supplémentaires du Haut du canton à se rendre au stade. Cet effet est d'autant plus faible quand on tient compte de la population des communes respectives (en particulier la ville de La Chaux-de-Fonds) et que l'on calcule des indices de pénétration. La pers-

pective du retour programmé à Neuchâtel l'emporte donc sur des logiques purement économiques. En outre, malgré un discours politique qui cherche à promouvoir la dimension cantonale du club – notamment dans le contexte du développement d'un réseau urbain neuchâtelois (RUN) –, le faible engouement qu'il suscite à La Chaux-de-Fonds reflète aussi les rivalités locales historiques entre les deux parties du canton.

Figure 50: Provenance des spectateurs, stade de la Maladière (21 avril 2007)



Si la proximité physique des matchs n'a qu'un effet limité sur la population du Haut du canton, l'éloignement a une influence plus marquée sur la présence absolue de spectateurs provenant du Bas. Selon l'estimation effectuée à partir des résultats de l'enquête, environ 1'100 d'entre eux se sont rendus à la Charrière pour assister au match Neuchâtel Xamax – FC Locarno. A la Maladière, à l'occasion du match Neuchâtel Xamax – FC Wohlen, leur nombre est deux fois plus élevé (environ 2'400)[174].

c. Se rendre au stade

Pendant la période de transition durant laquelle le club trouve l'exil à La Chaux-de-Fonds, il est assurément moins facile de se rendre aux matchs pour une partie des spectateurs. Selon nos observations, ceux provenant du bas du canton effectuent dans une très large mesure les déplacements en voiture. Les différentes initiatives entreprises pour inciter l'utilisation des transports publics ne semblent pas avoir le succès escompté tandis que la ville de La Chaux-de-Fonds, confrontée à des difficultés financières, finit même par suspendre la gratuité des bus les jours de matchs qu'elle avait initialement instaurée[175]. Pour une personne venant de Neuchâtel, le trajet en train représente en outre plus d'une heure, contre une vingtaine de minutes en voiture, tandis que l'offre en parkings à proximité du stade de la Charrière est bien suffisante même pour ceux qui arrivent au dernier moment.

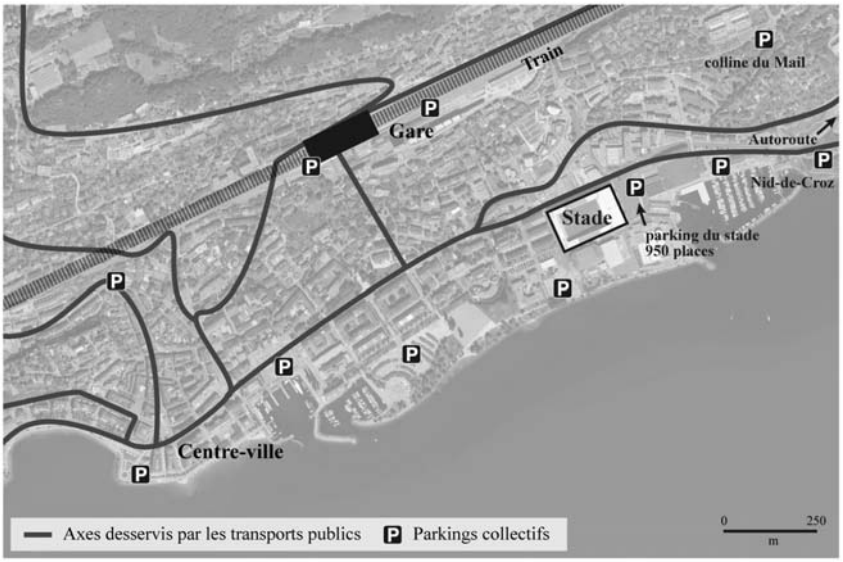
Du point de vue de l'accessibilité, la concrétisation du projet de stade à Neuchâtel amène également l'élaboration d'un nouveau plan de circu-

[174] Les observations effectuées ici doivent être replacées dans le contexte de l'enquête, qui est celui de matchs de Challenge League, contre des adversaires modestes. Le constat de la stabilité de l'aire de provenance et le niveau peu élevé des taux de pénétration mesurés à l'échelle des communes (qui ne dépassent que rarement la barre des 4%) semble toutefois conforter l'idée que même dans des circonstances qui pourraient susciter un engouement plus élevé (résultats, adveraire ou enjeu), les configurations spatiales observées restent fondées sur des logiques de proximité.

[175] «Les bus ne sont plus gratuits», *L'Express*, 24 mars 2006.

lation[176]. L'augmentation prévisible du trafic induit par l'implantation du centre commercial et les besoins de la caserne des pompiers, implique des travaux d'aménagement au niveau de la voirie. Les routes menant au stade sont dès lors élargies tandis que la construction de ronds-points en direction de la sortie de la ville doit en principe contribuer à une fluidification de la circulation. Le complexe comprend en outre un grand parking souterrain de 950 places. Au niveau des transports publics, une nouvelle ligne de bus ralliant le centre-ville à une piscine de l'agglomération est mise sur pied. Les collectivités publiques adoptent des stratégies visant à inciter l'emploi de transports publics. Sur le littoral neuchâtelois, bus et trams sont désormais gratuits les jours de match pour les détenteurs d'un billet ou d'un abonnement[177].

Figure 51: Plan de situation du stade de la Maladière



[176] Document «La Maladière», Résumé du rapport justificatif au sens de l'article 47 OAT et du rapport d'impact sur l'environnement mis en consultation auprès des services cantonaux, mars 2003.

[177] Jusqu'à deux heures avant et après une rencontre de Neuchâtel Xamax. Cette offre n'est pas valable à l'aller pour un spectateur n'ayant pas acheté son billet à l'avance.

Au final, si l'augmentation de l'accessibilité des matchs par rapport à la période de transition à La Chaux-de-Fonds va de soi, il semble aussi y avoir une amélioration des conditions permettant de se rendre au stade par rapport à l'ancienne Maladière. Les pratiques et les témoignages de spectateurs dans la période qui suit l'inauguration sont parfois plus nuancés. Certains expliquent par exemple que les bus, dont les cadences ne sont pas augmentées, arrivent parfois à saturation. Un utilisateur mécontent témoigne alors sur le forum en ligne, en réponse à un message invitant les spectateurs à se déplacer en bus:

> Les TN? Et bien mon ami, ne conseille jamais ça… Des bus toutes les 20 minutes le dimanche qui ne se s'arrêtent pas à tous les arrêts faute de place […]. Tant qu'ils ne font pas des bus supplémentaires comme pour le match inaugural […] ne prenez jamais les TN pour venir au stade[178]!

Malgré le nouveau parking de la Maladière, certains automobilistes ressentent également une diminution de la qualité de l'accessibilité au stade. Au début, pour ceux qui se garent directement dans le complexe, ce n'est pas tant le prix du parking (devenu payant) que l'encombrement du trafic rencontré avant et après le match qui posent problème. Ainsi, comme l'explique [AZ]:

> Bonjour la sortie. 98% des clients circulant à ce moment-là venaient du match. Donc trafic maximal, et qui dit trafic maximal, dit bouchons. Bouchons parce qu'à chaque passage de véhicule, la barrière de sortie s'ouvre et se referme et qu'il n'y a qu'une seule sortie sur une seule piste. La meilleure idée, ce sont encore les giratoires en bout de piste. Bref, 30 bonnes minutes d'attente dans les gaz[179]!

Une partie des habitués prend l'habitude de parquer son véhicule dans les quartiers environnants, notamment du côté de la colline du Mail ou de la piscine du Nid de Crô, et ce d'autant que le prix du parking principal est ensuite revu à la hausse, avec l'introduction d'un tarif unique de 10 francs, en vigueur les soirs ou les après-midi de match. Comme le conseille [RedNBlack] à un autre membre du forum s'interrogeant sur les meilleures solutions pour se rendre au stade en voiture:

> Ne va en aucun cas au parking de la Maladière. Si tu échappes par miracle à l'empoisonnement au CO, tu devras attendre au moins 45 minutes avant de sortir,

[178] [das weisse licht], sujet «parcage», 28 septembre 2007.
[179] Sujet «parcage», 27 septembre 2007.

> sans compter les prix prohibitifs du parking. Il vaut mieux parquer dans les environs et marcher quelques minutes au grand air[180].

Les plus mal lotis de ce point de vue seraient donc les spectateurs dont la mobilité est réduite (les personnes âgées, handicapés, etc.) et qui ne peuvent pas forcément envisager une autre solution. Les difficultés de circulation et de parcage semblent particulièrement mal perçues par des spectateurs occasionnels qui ne connaissent pas les «bons plans». C'est particulièrement le cas pour ceux qui en plus sortent insatisfaits de la rencontre qu'ils viennent de suivre. Les conditions de stationnement peuvent alors participer à une accumulation d'éléments négatifs. Après une nette défaite de Neuchâtel Xamax, un spectateur dégoûté qui était venu pour la première fois nous explique par exemple que:

> presque 20 minutes depuis la sortie d'autoroute pour arriver au stade, 10 francs de parking à ajouter aux 30 francs pour le billet d'entrée le moins cher, puis mettre presque quarante minutes pour sortir, tout ça pour voir des chèvres qui regardent l'adversaire jouer! Plus jamais![181]

Même s'il relève de l'anecdote, ce témoignage montre comment des détails mis bout-à-bout peuvent affaiblir la propension à se rendre dans un lieu. A ce titre, on entendait déjà des commentaires de ce type à propos de l'ancienne Maladière, et plus encore lors de la période de la Charrière, durant laquelle certaines personnes du bas du canton ont alors simplement renoncé à se rendre au stade. Il va de soi que le déplacement est un obstacle plus important pour des spectateurs occasionnels. Un contraste se dessine ici avec les habitués pour qui le stade est un environnement familier et qui connaissent toutes les astuces pour s'y rendre en évitant les embuches. De ce point de vue, ce sont surtout des clivages entre des modes de fréquentation du lieu, sur lesquels nous reviendrons plus loin, qui prédominent. Malgré les réflexions élaborées autour des questions de localisation et les discours vantant la facilité d'accès du nouveau complexe, les changements réels et ressentis semblent finalement très modestes dans le cas neuchâtelois.

[180] Sujet «parcage», 23 mars 2008.
[181] Discussion informelle avec un spectateur, Neuchâtel, décembre 2010.

2. La billetterie et l'accessibilité économique du spectacle sportif

Alors que la localisation des infrastructures représente pour les spectateurs la perspective de coûts variables en temps et en argent, la billetterie est elle-aussi un facteur important qui structure l'accessibilité du stade. La billetterie soulève en fait deux types de questions. Les premières concernent la tarification de l'entrée au stade. Les secondes renvoient aux modalités d'acquisition et aux canaux de distribution des tickets. De ce point de vue il s'agit également d'évoquer la diffusion de l'information relative au match.

a. Les prix d'entrée au stade

Le prix d'entrée est un élément important qui influence la fréquentation d'un stade. Il existe une littérature relativement riche qui analyse l'impact des tarifs sur les affluences (Dobson et Godard 1995; Forrest et Simmons 2006). Dans le champ de l'économie du sport et des loisirs, une des questions centrales vise à déterminer, compte tenu du comportement supposé rationnel du spectateur et de toute une série de paramètres (qualité du spectacle, etc.), les conditions de maximisation du profit des clubs (Sloane 1972, Krautmann 2007, Fort et Quirk 2010)[182]. Par contre, comme le relève Courty (2000), la question du prix n'a pas souvent été envisagée dans sa dimension sociale. En ce qui concerne l'accessibilité du spectacle sportif, les études qui analysent l'effet différentiel d'une évolution des prix sur l'origine sociale des spectateurs sont rares (Crabbe et Brown 2004).

[182] Si les enjeux sont importants, en particulier pour les clubs, de nombreuses questions restent en suspens. Rares sont les recherches qui tentent de cerner les motivations et les comportements réels face à des fluctuations tarifaires. Une enquête menée par la fédération des supporters anglais semble indiquer de ce point de vue que certains spectateurs n'hésitent pas à faire de très gros sacrifices voire à s'endetter pour suivre leur club. Voir le rapport *Football fans in the red*, uk.virginmoney.com, consulté le 26 janvier 2011.

i. Une tendance générale inflationniste

Dans le contexte actuel de modernisation des stades, les discours dominants pointent du doigt une tendance à la hausse des prix des billets. Cette progression est liée non seulement au développement des prestations haut de gamme que nous avons évoquées plus haut (loges VIP, *business seats*, etc.) mais également à la réévaluation des tarifs pour les catégories de places les moins chères. L'augmentation des prix est particulièrement forte et bien documentée pour la Premier League anglaise depuis une vingtaine d'années (Williams 2007)[183]. Dans des contextes où la demande dépasse l'offre, ces hausses, justifiées notamment par l'augmentation du confort et les impératifs liés à la sécurité, masquent assez difficilement la volonté des promoteurs de réaliser des bénéfices plus élevés. De ce point de vue, la modernisation des infrastructures joue un rôle de catalyseur et s'inscrit explicitement dans un processus de revalorisation du spectacle footballistique qui implique aussi l'arrivée d'un public plus fortuné au détriment de catégories moins aisées (Crabbe and Brown 2004).

En Suisse, cette tendance à la hausse des prix semble se vérifier à l'image des tarifs appliqués pour la finale de la Coupe de Suisse qui constitue un point de comparaison stable dans le temps. En juin 1990, un adulte pouvait suivre cette rencontre en déboursant 15 francs. Vingt ans plus tard, les prix les moins chers se situent à 45 francs. En tenant compte de l'indice des prix à la consommation – le tarif pratiqué en 1990 correspond à l'équivalent de 20 francs pour l'année 2010[184] –, le prix a par conséquent plus que doublé dans l'intervalle. En championnat, la

[183] Les premières éditions de la Premier League Fan Survey, qui abordaient la question du prix, montrent qu'un spectateur dépensait en moyenne 15 livres pour aller voir un match de première division anglaise en 1996 contre 26 seulement cinq années plus tard. A cela s'ajoute, la très forte augmentation des dépenses annexes qui accompagnent le déplacement au stade, si bien que le football représente un loisir de plus en plus difficile d'accès pour certaines catégories sociales. Selon une analyse réalisée par Virgin Money sur un échantillon plus de 4'000 personnes, le panier moyen du spectateur – comptant le coût du déplacement, le ticket d'entrée, la boisson et la nourriture consommée au stade – est passé de 78 livres en 2006 à 101 livres en 2009 (voir http://uk.virginmoney.com/virgin/news-centre/press-releases/2009/Football-fans-in-the-red.jsp).

[184] Voir la calculatrice du renchérissement sur le site internet de l'OFS: www.portal-stat.admin.ch/lik_rechner/f/lik_rechner.htm.

question de l'augmentation des prix semble se poser partout. Au cours de ces dernières années, la hausse des tarifs a débouché sur des actions collectives de protestation, dont les plus visibles sont celles menées par les groupes de supporters. A la fin de l'année 2007, lors du premier déplacement du FC Bâle dans le Letzigrund «refait» (le stade du FC Zurich), les supporters du club rhénan organisent un mouvement de grève pour dénoncer les prix. A cette occasion, les groupes se rendent sur place, mais restent à l'extérieur du stade[185].

ii. Les facteurs de variation des prix

D'un point de vue méthodologique, l'évolution de l'accessibilité «économique» du spectacle sportif n'est pas toujours facile à déterminer dans la mesure où les facteurs de variation du prix sont nombreux ce qui rend une comparaison souvent hasardeuse. Avant de développer le cas neuchâtelois, il convient de faire une courte parenthèse permettant de dresser une liste de paramètres qui peuvent influencer autant le coût du ticket d'entrée que le montant que le spectateur est prêt à payer.

Le premier renvoie à la «qualité» du spectacle proposé que l'on peut définir non seulement en fonction des prestations sportives offertes, du niveau de compétition – les prix d'entrée sont en principe plus élevés en première division qu'en deuxième – mais également par l'enjeu – une finale est mieux cotée qu'une demi-finale. En outre, au sein d'une même compétition, certains clubs déterminent des prix en fonction de l'adversaire. Une rencontre contre un des leaders du championnat ou une autre opposant deux équipes qui entretiennent des rivalités historiques peut donner lieu à des tarifs plus élevés. Cette pratique est très courante dans les plus grands championnats comme en Angleterre ou en France. A titre d'exemple, le club de ligue 1 du FC Sochaux propose trois catégories de prix – normal, gala et supergala – pouvant faire passer le billet le moins cher pour un adulte de 11 à 25 euros. En Suisse, les clubs privilégient plutôt la stabilité des tarifs au sein d'une même compétition, ce qui ne les empêche pas de réaliser des actions promotionnelles à certaines occasions. En octobre 2009, dans le cadre d'une opération «stade

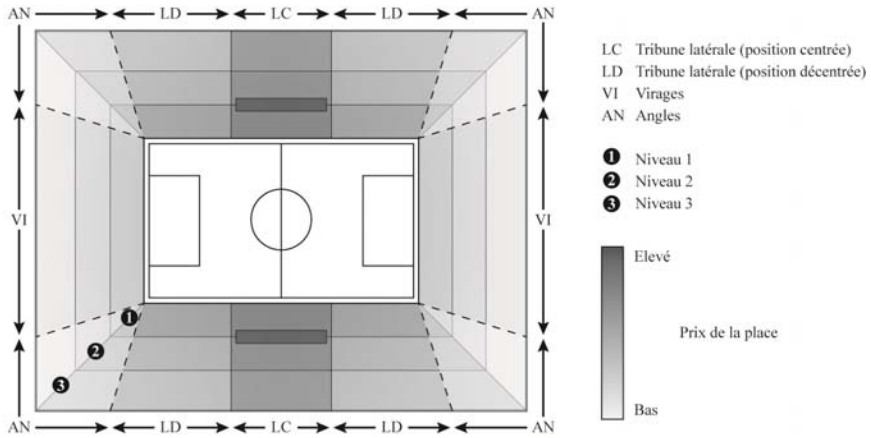
[185] «Hohe Letzigrund-Preise: Fans planen Boykott-Aktion», *20 Minuten*, 24 septembre 2007.

plein», Neuchâtel Xamax propose ainsi un tarif unique à 5 francs, valable pour l'ensemble du stade.

Un deuxième facteur de différenciation du prix du billet est le confort de la place, qui varie lui-même à l'intérieur du stade, d'un secteur à l'autre, en fonction de trois critères.

- La position par rapport à l'axe du terrain qui détermine l'angle de vue. On distingue généralement les secteurs des tribunes latérales, les secteurs derrière les buts (les «virages») et les secteurs situés dans les angles. Ces derniers sont généralement les plus abordables, tandis que les emplacements latéraux situés à la hauteur du rond central sont ceux qui coûtent le plus cher.
- L'éloignement par rapport au terrain. Les tribunes sont parfois organisées en plusieurs niveaux. Ceux qui sont situés à proximité de la pelouse coûtent en principe plus chers que ceux qui sont plus éloignés. L'évolution du prix des places n'est toutefois pas linéaire: les meilleures places étant souvent situées à mi-hauteur entre le premier et le deuxième niveau car elles offrent un compromis entre visibilité d'ensemble sur le terrain et proximité de l'action.
- Le type de place (debout, assis, sièges avec ou sans accoudoirs, etc.) et les prestations annexes associées au billet qui, comme nous l'avons relevé plus haut, peuvent être diversifiées (repas, accès à des salons réservés, etc.).

Figure 52: Schéma théorique du prix des places selon la position dans le stade



Les prix d'entrée dépendent en outre des réductions plus ou moins importantes proposées par les clubs pour certaines catégories sociales précisément identifiées, comme les enfants, les étudiants, les retraités, les sans-emplois, ou les handicapés et leurs accompagnants. Ces rabais sont parfois limités à certains secteurs ou à certaines rencontres. Dans le même ordre d'idées, les clubs réalisent aussi des opérations ponctuelles visant à attirer un nouveau public. Depuis quelques saisons les Young Boys de Berne ont mis plusieurs fois sur pied des *Lady's day*, qui permettaient aux femmes d'entrer gratuitement au match.

Il existe également des avantages pour des personnes qui ont un statut particulier en raison de leur fidélité ou de leur implication sportive. L'entourage immédiat du club (joueurs, bénévoles, etc.) a souvent droit à des prix préférentiels, de même que les membres affiliés aux fédérations (arbitres, entraîneurs, instructeurs, etc.). Dans un autre registre, l'appartenance à des groupes de supporters reconnus permet aussi de bénéficier d'avantages comparatifs. Si les fans clubs ou les groupes ultras (sur lesquels nous reviendrons plus loin) obtiennent régulièrement des réductions pour leur membres, notamment pour les abonnements, dans de nombreux cas, l'acquisition de «cartes de supporter» offre certains privilèges, comme des droits de préemption ou des remises sur l'achat de billets. C'est le cas de la plupart des équipes de Premier League en Angleterre qui vendent, parfois même assez cher, des cartes de membres (les «Red card» à Arsenal ou les «True Blue card» à Chelsea). L'adhésion n'apporte généralement pas de contrepartie immédiate mais est presque indispensable pour avoir une chance de se procurer un billet dans un contexte où la demande dépasse nettement l'offre.

Enfin, au prix du billet s'ajoutent encore toutes les dépenses annexes que peut engendrer le fait de se rendre au match. Parmi elles, il y a les coûts potentiels du déplacement ainsi que les consommations effectuées dans l'enceinte du stade. Ainsi les boissons et autres denrées alimentaires viennent souvent gonfler le prix du ticket, surtout lorsque les règlements interdisent aux spectateurs d'entrer au match avec leurs propres consommations.

Pour cette raison, il s'agit non seulement de replacer les évolutions dans un contexte général, mais également de leur donner du relief, en distinguant différentes catégories de places et de spectateurs. Par rapport à la question de l'accessibilité, la logique veut en effet que l'on se focalise sur les prix les moins chers. Il convient toutefois de tenir compte de

plusieurs niveaux de contrainte. Les spectateurs potentiels peuvent en effet avoir des attentes ou des exigences variables. Certains ne seront par exemple pas prêts à se déplacer au stade s'ils doivent rester debout. Pour ceux-ci, l'accessibilité économique du stade implique de tenir compte du prix des places assises les moins chères.

iii. L'évolution des prix dans le cas neuchâtelois

En 2003, dans l'ancien stade, une entrée normale[186] d'un match de championnat se vend dès 12 francs en place debout pour un adulte, alors qu'il lui faut débourser 35 francs pour être assis. Le club applique des réductions importantes dans chaque tribune pour les retraités, les étudiants ou apprentis, les sans-emplois ainsi que ceux qui vivent d'une rente d'invalidité. Ceux-ci peuvent en effet suivre les rencontres à partir de 5 francs en place debout et 20 francs en place assise. Par ailleurs, les enfants jusqu'à 14 ans entrent gratuitement dans n'importe quel secteur[187].

Figure 53: Prix des places dans l'ancienne Maladière (saison 2003/04)

		Billet	Abonnement	Abo/match
Tribunes Nord/Sud (assis, latéral)	Adulte	35.-	450.-	25.-
	Adulte femme	35.-	350.-	19.-
	Adultes (couple)	70.-	700.-	39.-
	AVS, AI, chômeur, étudiant, apprenti	20.-	350.-	19.-
	Enfant jusqu'à 14 ans (avec un adulte)	gratuit	gratuit	gratuit
Pelouse Sud (debout, latéral)	Adulte	18.-	230.-	13.-
	AVS, AI, chômeur, étudiant, apprenti	10.-	160.-	9.-
	Enfant jusqu'à 14 ans (avec un adulte)	gratuit	gratuit	gratuit
Pelouse Est/Ouest (debout, axial)	Adulte	12.-	150.-	8.-
	AVS, AI, chômeur, étudiant, apprenti	5.-	80.-	4.-
	Enfant jusqu'à 14 ans (avec un adulte)	gratuit	gratuit	gratuit

Les abonnements qui permettent d'assister à 18 rencontres, s'écoulent dès 150 francs pour le secteur debout et dès 450 francs pour les places assises. Là encore, le club propose des tarifs réduits: dès 80 francs pour

[186] Le cas particulier des membres des clubs de soutien et des groupes de supporters est abordé plus loin.
[187] Uniquement accompagnés d'un adulte dans les secteurs assis.

un abonnement debout (soit un rabais de 70 francs par rapport à l'achat au match), et dès 350 francs pour un abonnement assis (soit un rabais de 100 francs). En place assise, des réductions sont également offertes aux femmes et aux couples. Les tarifs enregistrés en 2003 avant la démolition de l'ancien stade sont à peu près les mêmes que ceux appliqués à la fin des années 1980[188]. La situation reste identique durant la période de transition à La Chaux-de-Fonds où le prix des abonnements est même très légèrement revu à la baisse pour compenser les inconvénients liés au déplacement[189].

Figure 54: Prix des places dans la nouvelle Maladière (saison 2010/11)

		Billet	Abonnement	Abo/match
Secteurs A et C (assis, latéral)	Adulte	40.-	500.-	28.-
	AVS, AI, chômeur, étudiant, apprenti	33.-	400.-	22.-
	Enfant (6-16 ans)	10.-	150.-	8.-
	Enfant jusqu'à 6 ans	gratuit	gratuit	gratuit
Secteur D et B (assis, axial)	Adulte	30.-	350.-	19.-
	AVS, AI, chômeur, étudiant, apprenti	25.-	250.-	14.-
	Enfant (6-16 ans)	10.-	150.-	8.-

Remarque: Secteur famille (d1 et d7): 350.- pour le premier adulte, 300.- pour le deuxième; gratuit pour le premier enfant, puis 150.- par enfant supplémentaire

L'inauguration de la Maladière en 2007 donne lieu à une nette hausse du prix des places, notamment en raison de la disparition des places debout, soit celles qui étaient financièrement les plus accessibles. L'entrée la plus abordable coûte 25 francs pour un adulte, 20 francs pour les catégories ayant droit à une réduction. Les enfants jusqu'à 16 ans paient désormais 10 francs quel que soit le secteur. Seuls ceux de moins de 6 ans entrent gratuitement avec leurs parents. Le prix des abonnements les moins coûteux prend également l'ascenseur: au minimum 350 francs pour un adulte et 250 francs avec la réduction. Il existe toujours des offres pour les familles, mais celles-ci sont limitées à deux des secteurs, situés dans les angles du stade (D1 et D7). Notons qu'après 2007, les prix ont encore légèrement été revus à la hausse. Cette augmentation, qui

[188] A titre d'exemple, l'abonnement le moins cher en place debout pour un adulte coûte déjà 150 francs lors de la saison 1989/90.

[189] L'abonnement en place assise est fixé à 400 francs pour un adulte; celui en place debout vaut 140 francs.

ne concerne pas les abonnés, porte le billet le moins cher à 30 francs pour un adulte et 25 francs avec la réduction.

Pour mesurer plus précisément la portée réelle de l'évolution des prix qui accompagne l'inauguration du stade de la Maladière en tenant compte de la diversité de l'offre, on peut tenter de comparer quelques situations type. Dans cette perspective, nous envisageons les dépenses que représente le match pour trois catégories de spectateurs – l'adulte, l'étudiant et le couple avec deux enfants d'environ dix ans – et trois niveaux de contraintes – aucune, être assis et être assis en tribune latérale – le tout en faisant la distinction entre les billets simples et les abonnements annuels.

Si l'on ne pose aucune contrainte et qu'on mesure l'accessibilité en tenant compte de la place la moins chère quel qu'elle soit, l'évolution enregistrée entre 2003 et 2010 est particulièrement salée pour l'étudiant. Ce dernier voit en effet le prix d'entrée multiplié par 5, passant de 5 à 25 francs. En valeur absolue, c'est le couple avec enfants qui subit la plus forte progression, et doit débourser 56 francs de plus. L'adulte subit quant à lui presque un triplement du tarif. Pour les trois catégories, l'augmentation du prix des abonnements est aussi très marquée et se chiffre en centaines de francs.

Les spectateurs qui ne se rendent au stade que s'ils peuvent être assis constituent le deuxième cas de figure. Pour ceux-ci, les changements observés sont beaucoup moins nets. Il faut dire que la suppression des places debout rend désormais possible de s'asseoir dans les secteurs situés derrière les buts. Pour l'adulte, on note même une très légère diminution du prix (de 35 à 30 francs).

Enfin, en ce qui concerne la contrainte d'être assis et bien placé (en tribune latérale), l'augmentation est à nouveau plus nette, en particulier pour l'étudiant et pour le couple accompagné de ses deux enfants, autant au niveau du billet simple que de l'abonnement.

L'évolution des tarifs représente en fin de compte un poids très inégal selon le profil et les attentes des personnes concernées. Alors que les personnes les moins aisées financièrement sont logiquement les premières «victimes» potentielles d'un renchérissement, ce processus ne peut être qu'accentué par le fait que ce sont précisément les catégories de place les plus accessibles dont le prix augmente le plus. Le contexte qui se dessine est très clairement de nature à stimuler d'une part un proces-

sus d'éviction de certaines catégories de personnes et d'autre part une réorganisation de la répartition des spectateurs dans le stade.

Le niveau des prix fixés après l'inauguration du stade se situe dans la moyenne pour un club de première division suisse. On assiste en fait depuis quelques années à un nivellement par le haut, les clubs jusque-là les plus concurrentiels, comme Neuchâtel Xamax, justifiant en partie les hausses en se référant aux prix pratiqués ailleurs[190].

Figure 55: Comparaison de l'évolution du prix d'entrée pour trois catégories de spectateurs

a) Billet pour un match

		2003/04	2007/08	2010/11	Evolution 2003-2010	
places les moins chères	adulte	12.-	25.-	30.-	+18.-	(+150%)
	étudiant/retraité	5.-	20.-	25.-	+20.-	(+400%)
	couple avec 2 enfants	24.-	70.-	80.-	+56.-	(+233%)
places assises les moins chères	adulte	35.-	25.-	30.-	-5.-	(-14%)
	étudiant	20.-	20.-	25.-	+5.-	(+25%)
	couple avec 2 enfants	70.-	70.-	90.-	+20.-	(+29%)
places assises latérales	adulte	35.-	35.-	40.-	+5.-	(+14%)
	étudiant/retraité	20.-	28.-	33.-	+13.-	(+65%)
	couple avec 2 enfants	70.-	90.-	100.-	+30.-	(+43%)

b) Abonnement de saison

		2003/04	2007/08	2010/11	Evolution 2003-2010	
places les moins chères	adulte	150.-	350.-	350.-	+200.-	(+133%)
	étudiant/retraité	80.-	250.-	250.-	+170.-	(+213%)
	couple avec 2 enfants	300.-	800.-	800.-	+500.-	(+167%)
places assises les moins chères	adulte	450.-	350.-	350.-	-100.-	(-22%)
	étudiant	350.-	250.-	250.-	-100.-	(-29%)
	couple avec 2 enfants	700.-	800.-	800.-	+100.-	(+14%)
places assises latérales	adulte	450.-	500.-	500.-	+50.-	(+11%)
	étudiant/retraité	350.-	400.-	400.-	+50.-	(+14%)
	couple avec 2 enfants	700.-	1300.-	1300.-	+600.-	(+86%)

iv. La réaction des spectateurs

L'augmentation générale du prix des places les moins chères ne passe pas inaperçue et suscite de très vives réactions parmi les spectateurs.

[190] «Xamax offre des prix concurrentiels», *L'Express*, 3 novembre 2007.

Lors de l'enquête par questionnaire que nous avons menée après l'inauguration du stade, il s'agit de la principale critique formulée dans la partie permettant d'exprimer des commentaires libres. Au total, 85 personnes sur 948 y mentionnent spontanément le prix comme facteur d'insatisfaction. En comparaison, lors de la première enquête menée à La Chaux-de-Fonds, la question des tarifs n'a jamais été mentionnée. De même, lors des entretiens que nous avons menés, plusieurs personnes nous ont clairement indiqué que l'évolution du prix des places entre l'ancienne et la nouvelle Maladière était devenue un obstacle pour elles ou pour certaines de leurs connaissances.

A plusieurs reprises, le problème des tarifs est également soulevé dans les colonnes de la presse locale. C'est le cas juste après l'inauguration du stade, alors que le club évolue encore en Challenge League[191]. Les dirigeants tentent alors de justifier les prix par une volonté de promouvoir les abonnements. Pour calmer le jeu, ils décident alors temporairement de ne pas augmenter les tarifs malgré la promotion en Super League. Mais dans le même temps, en invoquant des difficultés logistiques et les files d'attente aux caisses, le club décide de suspendre toutes les réductions pour les billets achetés le jour du match[192]. A nouveau les réactions fusent, en particulier chez les parents qui découvrent souvent sur place qu'ils doivent débourser le prix plein pour leurs enfants[193]. Face au tollé que crée cette situation, le club finit quelques mois plus tard par revenir sur sa décision. Plus récemment, les médias ont également largement relayé l'initiative mise sur pied par les clubs de supporters demandant la création d'un secteur debout avec des prix populaires[194]. Cette pétition, signée par 1'502 personnes a été déposée début 2011 auprès des autorités communales[195].

On trouve par ailleurs de très nombreuses critiques par rapport aux prix dans le forum de discussion en ligne. La question revient de manière

[191] «Chère Maladière…», *L'Express*, 4 mai 2007.
[192] «Il vaut mieux acheter son billet à l'avance», *L'Express*, 17 août 2007.
[193] «Les tarifs de Xamax consternent les parents», *L'Express*, 8 septembre 2007.
[194] «Les supporters veulent être debout à la Maladière», *L'Express*, 31 décembre 2007.
[195] Si le club semble appuyer la demande, c'est à la ville en tant que propriétaire des lieux qu'appartient la décision de modifier un secteur, et le cas échéant de gérer les travaux nécessaires au changement.

récurrente dans divers sujets, que ce soit ceux qui portent directement sur le fonctionnement de la billetterie ou ceux dans lesquels les intervenants posent leur diagnostic concernant des affluences jugées décevantes.

La réaction par rapport au prix est d'autant plus forte que l'augmentation perçue est elle-aussi très élevée. Le football de haut niveau apparaît en effet de plus en plus souvent comme un loisir destiné à ceux qui en ont les moyens. Une des raisons qui explique ce type de discours se situe vraisemblablement dans l'explosion des prix et les phénomènes de course aux billets qui touchent les grands événements. Lors du championnat d'Europe 2008, co-organisé par la Suisse, sans compter le marché noir, la place la moins chère pour un match du premier tour coûte 70 francs auxquels s'ajoutent 16 francs de taxes et de frais de traitement. Pour la finale, les prix démarrent à 255 francs[196]. Compte tenu de la demande, l'acquisition des précieux sésames passe en outre par un système de tirage au sort alors que les équipes en présence ne sont même pas encore connues.

Au niveau des clubs suisses, des prix plus élevés sont également pratiqués pour ceux qui participent à des compétitions européennes. Une qualification pour la Champions League est l'occasion pour le club concerné de gonfler les prix des places par rapport à ceux pratiqués pour un match de championnat. Lors de la saison 2010/11, le supporter du FC Bâle aura dû débourser au minimum 108 francs, soit 36 francs par match, pour assister aux rencontres disputées respectivement contre le Bayern Munich, l'AS Roma et le CRF Cluj[197]. Les supporters de Neuchâtel Xamax ont quant à eux encore en mémoire le dernier match de Coupe d'Europe organisé en 2003 contre le club français de l'AJ Auxerre et pour lequel les billets se sont vendus au prix unique de 60 francs. Les prix pratiqués à l'occasion de ces matchs d'exception contribuent indiscutablement à donner du football l'image d'un sport qui brasse des sommes de plus en plus importantes et qui n'est plus donné à tout le monde. Ainsi, sur le forum consacré à Xamax, l'annonce de la mise en vente des places pour le championnat d'Europe 2008, entraîne

[196] «La chasse aux billets pour l'Euro 2008 est ouverte», *Le Temps*, 1er mars 2007.

[197] Le club commence par mettre en vente des packages pour les trois matchs qui, compte tenu de la demande, sont une obligation pour celui qui veut obtenir un billet.

de nombreuses réactions, comme celle de [Bobby Sands] qui explique avec ironie que:

> Ce sera sans moi. Pour ma part, je participerai aux dizaines de concours qu'il y aura en 2008, sans grande chance de gagner, et si je perds j'aurai quand même amorti mon écran 16/9 «spécial Euro» que je compte m'acheter dans les soldes début 2008[198].

b. L'acquisition des billets

Sans qu'il y ait nécessairement un lien direct, la période récente de modernisation des infrastructures coïncide avec une diversification des modalités d'achat et de vente de billets, liée notamment au développement des nouvelles technologies de l'information et de la communication.

Quel que soit le contexte, il existe différents canaux «classiques» de distribution de billets. Le plus simple reste évidemment la vente directe aux caisses du stade le jour même du match. Ceux qui souhaitent éviter les files d'attentes ou se réserver une place précise, peuvent aussi se rendre à l'avance au secrétariat ou dans une boutique du club. Enfin, pour éviter un déplacement supplémentaire, il est parfois possible de commander son billet par téléphone ou par courrier[199]. En raison des moyens logistiques qu'elle implique, cette modalité se limite généralement à certaines prestations (abonnements, achats groupés, etc.). Les clubs s'appuient en outre parfois sur des structures intermédiaires. Les groupes de supporters jouent par exemple souvent un rôle de distributeurs. Certains ont même fini par obtenir l'exclusivité de la vente pour des parties délimitées du stade. A Marseille, ce sont les groupes ultras qui gèrent de manière exclusive la billetterie dans les tribunes qu'ils occupent (Lestrelin 2010). Dans le même ordre d'idées, les associations de supporters jouent également un rôle important dans la distribution des tickets réservés aux visiteurs pour les matchs joués «à l'extérieur».

Les modes classiques et contingentés de vente de billets posent néanmoins certaines difficultés de gestion comme l'illustre l'exemple

[198] Sujet «Divers/Euro 2008». 1 mars 2007.

[199] On trouve par exemple des bons de commande que l'on peut découper dans les magazines consacrés au club ou dans d'autres médias.

des finales de la Coupe de Suisse. Pour cet événement, une partie des billets est destinée aux supporters des deux clubs en présence. Ceux-ci se chargent eux-mêmes de la vente des billets auprès de leurs supporters respectifs. En 2003, Neuchâtel Xamax se qualifie pour cette finale. Les proches du club, les abonnés et les groupes de soutien bénéficient alors d'une priorité d'achat. Différents points de vente sont ensuite définis pour écouler les 3'500 billets restants[200]. Le jour prévu, alors que des files s'y forment, on annonce la présence en ville de Neuchâtel de supporters du club adverse (le FC Bâle) venus se procurer des billets en rupture de stock chez eux. Afin de privilégier les supporters neuchâtelois et de garantir la sécurité à l'intérieur du stade, le club change de stratégie au dernier moment et rapatrie tous les billets vers le seul secrétariat du club, invite les personnes intéressées à se munir d'une carte d'identité et limite la vente à cinq unités[201]. Au final, certains spectateurs mettent plusieurs heures pour obtenir le précieux sésame. Un tel jeu de piste décourage les spectateurs les moins persévérants et ce, d'autant plus que la vente débute l'après-midi d'un jour ouvrable (vendredi) et qu'elle oblige certains à prendre des dispositions en confiant l'achat à un tiers. Fait étonnant, alors que des supporters bâlois bien organisés, réussissent tout de même à obtenir des billets, le club ne parvient finalement pas à vendre tout le contingent qui lui a été attribué.

Comme on vient de le voir, l'acquisition des billets n'est pas toujours aussi facile. A certaines occasions, les canaux de distribution avantagent des spectateurs initiés, bien informés ou suffisamment motivés pour y consacrer du temps. Ce type de situation ne se produit jamais à Neuchâtel dans le contexte d'un match normal de championnat. L'acquisition de billets y est extrêmement simple, notamment parce que le stade ne fait que très rarement le plein et qu'il reste de la place dans tous les secteurs du stade jusqu'au dernier moment. En outre depuis l'inauguration du nouveau stade, de nouveaux canaux de distribution facilitent l'achat de billets à l'avance. De manière générale, deux grandes tendances caractérisent l'évolution récente de la billetterie: le recours à des partenaires externes; et l'utilisation de plateformes en ligne. Celles-ci permettent non seulement de commander les billets sur internet mais également de

[200] «A la chasse», *L'Express*, 2 mai 2003.
[201] «Un moindre mal», *L'Express*, 3 mai 2003.

plus en plus souvent, de les imprimer directement à domicile selon le principe du *print at home*.

A Neuchâtel, après l'inauguration du nouveau stade, le club peut compter sur de nouveaux points de vente, situés dans le centre commercial de la Maladière et en ville. Il fait également appel aux services de la société Ticketportal qui s'appuie sur un réseau de plusieurs centaines de points de vente en Suisse et qui offre une plateforme en ligne (showare). Cette dernière rend l'achat des billets quasiment instantané. Elle permet également de choisir précisément la position du siège que l'on désire occuper sur un module interactif dessinant le plan du stade. Pour le spectateur, cette nouvelle offre représente assurément un gain de temps et de confort. Les perspectives tendent même encore à se diversifier dans la mesure où les systèmes de vente en ligne se perfectionnent continuellement.

Pour le club, ces nouvelles modalités présentent également de gros avantages. L'informatisation de la vente simplifie la gestion des stocks. L'impression de billets en temps réel supprime les problèmes d'éparpillement et permet au club une estimation plus précise du public qui devrait être présent au stade ainsi que de la logistique à déployer pour la rencontre. Pour toutes les raisons que nous venons d'évoquer, les nouveaux modes de distribution améliorent autant l'accessibilité que l'organisation du spectacle sportif. Dans la pratique elles posent aussi certains problèmes.

Lorsque la demande est très forte, l'acquisition de billets peut alors dépendre de la facilité d'utilisation des nouveaux médias ou de la qualité des connexions. Or la population reste encore très inégale face aux nouvelles technologies. Cette «fracture numérique» désavantage certaines catégories sociales, notamment les plus âgées (Dupuy 2007). C'est précisément ce qui se passe à Neuchâtel à l'occasion du match d'inauguration où le recours à internet se révèle bien plus efficace que le déplacement dans un des points de vente. L'achat en ligne nécessite en outre généralement des formes de paiement spécifiques, comme des cartes de crédit. Les spectateurs qui n'ont pas accès à ces options (notamment les jeunes) ou ceux qui hésitent à effectuer des transactions bancaires en ligne, sont alors défavorisés.

Les nouveaux canaux de diffusion engendrent également des effets indésirables. D'une part, ils stimulent le développement du marché noir. Ils facilitent en effet non seulement l'acquisition de tickets pour ceux qui

montrent de l'aisance (et de la persévérance) avec les nouveaux médias, mais également la revente, par le biais de sites d'enchères en ligne. A l'occasion de l'inauguration de la Maladière, plusieurs messages postés sur le forum dénoncent l'apparition quasiment immédiate sur les plateformes ricardo.ch ou anibis.ch d'un marché noir avec des prix pouvant atteindre 150 francs le billet.

D'autre part, le recours à des plateformes en ligne pose plus facilement le problème du contrôle des acheteurs. A Neuchâtel, au début de l'année 2008, les dirigeants neuchâtelois décident d'augmenter le prix des billets du secteur visiteur de 25 à 35 francs. En réaction, les fans clubs du FC Lucerne, la première équipe à se rendre à la Maladière en ce début d'année, achètent des billets en nombre pour le secteur occupé par les groupes de supporters neuchâtelois où les prix ne sont pas encore revus à la hausse[202]. Face au danger évident que représente la situation, les dirigeants finissent par laisser entrer les lucernois dans le secteur qui leur est réservé.

De manière générale, le public neuchâtelois semble apprécier les nouvelles possibilités d'achat de billets. Les commentaires relevés sur le forum de discussion sont très positifs à chaque fois qu'une option supplémentaire est proposée dans la mesure où l'on espère que cela peut contribuer à doper les affluences. A ce titre, la diversification des canaux de distribution semble donc contribuer à rendre le stade plus accessible. Dans les faits, il faut néanmoins se montrer plus nuancé.

A Neuchâtel, pour une grande partie des spectateurs, cette nouvelle offre ne change pas grand-chose. La question est secondaire pour les abonnés dont la carte, sauf contre-indication, est renouvelée automatiquement d'une année à l'autre. Ceux qui veulent s'en procurer une pour la première fois, se déplacent généralement au secrétariat du club, la vente en ligne n'étant d'ailleurs pas disponible pour cette prestation. Par ailleurs, à l'exception de quelques matchs particuliers, une partie importante des non-abonnés continue d'acheter ses billets directement au stade[203]. L'inauguration de la Maladière n'a donc qu'un impact limité de ce point de vue.

[202] Sujet «Sonntag 03.02.2008, 16:00; NE Xamax - FC Luzern», www.fclforum.ch.

[203] Le service d'achat en ligne proposé depuis l'inauguration du stade permet en effet de suivre très précisément la vente des billets en temps réel jusqu'à deux jours avant le

Au contraire, au tout début, la billetterie connaît quelques soucis de gestion qui contribuent d'une certaine manière à réduire l'accessibilité du lieu. Lors des premiers matchs, les guichets où les billets sont désormais imprimés en temps réels, ne fonctionnent pas assez vite pour endiguer le flot de spectateurs arrivant avant le début des rencontres. Le système élaboré propose en fait aux spectateurs de choisir précisément leur place ce qui ralentit considérablement le traitement de chaque demande. De nombreux spectateurs ratent alors le début de certains matchs. Ainsi, comme le relève [moulou7], à l'occasion de Neuchâtel Xamax - YF Juventus, «après 20 minutes de jeu il y avait toujours deux belles files d'attente aux caisses»[204], alors que l'affluence n'était que de 4'300 spectateurs ce jour-là. En réaction, le club décide par la suite de pré-imprimer des billets, et supprime du même coup tous les avantages (réductions et choix de la place) le jour du match.

Un an plus tard, en juin 2008, le club corrige l'affectation de certains secteurs du stade. Comme nous l'avons évoqué plus haut, le secteur C5, situé dans la tribune latérale à la hauteur du rond central, qui offre aussi les meilleures places, est désormais attribué au Club des 200, un des groupes de soutien du club. Ce changement implique le déplacement de tous les abonnés présents dans cette zone. Le club invite les spectateurs concernés à se rendre au secrétariat pour choisir un nouvel emplacement. Au final, l'opération est un fiasco, en raison notamment des délais très courts, de l'horaire fixé et des conditions d'accueil. De nombreuses personnes patientent plusieurs heures dans des couloirs surchauffés en attendant leur tour. Certains abonnés, profondément déçus par le manque de reconnaissance que leur témoigne le club et par la gestion de cette affaire, organisent un groupe de protestation et décident de ne pas renouveler leur carte[205]. Cet épisode fait l'objet d'une forte couverture média-

match. Des sondages réalisés à l'occasion de plusieurs matchs montrent que le nombre de billets achetés à l'avance ne dépasse souvent pas quelques centaines. Notons qu'au cours des deux premiers semestres qui suivent l'inauguration du nouveau stade, ce service a été davantage exploité.

[204] Message posté le 4 mars 2005, sujet «Neuchâtel Xamax-YF Juventus: billeterie».

[205] «Le secteur de la discorde», *L'Express*, 17 juin 2008.

tique à l'échelle locale. Il aura en fin de compte un effet très négatif au niveau de l'image du club et de son administration.

Comme le montrent les exemples que nous avons évoqués, il semble que même dans un cas où l'offre est nettement plus abondante que la demande, des problèmes d'organisation peuvent contribuer à détourner une partie du public du stade. De ce point de vue, des spectateurs initiés, bien informés des modalités les plus pratiques d'accès au stade, sont avantagés par rapport à des spectateurs plus occasionnels.

c. L'information relative aux matchs

L'inauguration du nouveau stade a été accompagnée d'un battage médiatique sans précédent autour du club qui contribue à accroître une visibilité déjà très forte dans les médias régionaux. En tant que porte-drapeau du sport local, il entretient avec eux des liens étroits depuis longtemps. Neuchâtel Xamax constitue d'ailleurs un sujet vendeur. Dans le journal *L'Express*, rares sont les jours où le nom du club n'est pas cité au moins une fois. Une recherche par mot clé sur la période 2005-2010, indique par exemple que le mot «Xamax» apparaît en moyenne dans près de 640 articles par an. Le club fait aussi l'objet d'un traitement particulier sur la chaîne de radio RTN, qui couvre en direct l'intégralité des matchs, ainsi que sur la télévision locale Canal Alpha. De manière générale, la collaboration entre le club et les médias locaux semble se renforcer après l'inauguration du stade. On constate par exemple une augmentation du nombre d'insertions publicitaires présentant le match de la semaine dans le quotidien *L'Express* [206]. Le renforcement de la présence dans les médias régionaux répond indiscutablement à l'objectif d'accroître la visibilité du club[207].

[206] Un seul match de championnat annoncé en 2001, 3 en 2002 et 2003, 24 en 2004, 10 en 2005. Depuis le retour en Super League (et jusqu'en 2010), les annonces sont presque systématiques.

[207] Le président du club, Sylvio Bernasconi, est même à la base d'un projet de télévision locale (ARC TV), défendu en 2008 lors de la mise au concours par l'Office Fédéral de la Communication (OFCOM) du renouvellement des concessions radiotélévisées locales. C'est finalement le dossier concurrent, celui de la chaîne existante Canal Alpha, qui remporte le marché.

Dans le contexte de marchandisation du spectacle sportif, la tendance est clairement à la professionnalisation des stratégies de communication. Neuchâtel Xamax n'échappe pas à ce modèle. Parallèlement à l'inauguration du stade, le club annonce ainsi la création d'une structure destinée à promouvoir l'image du club, nommée Pro-imax, à la tête de laquelle est nommé Alexandre Rey, un ancien joueur reconverti. Celui-ci a pour mission de redéfinir le marketing du club dans le but d'attirer des spectateurs et des annonceurs. De manière générale, différents chantiers sont alors entrepris pour promouvoir le club. Une des premières réalisations est la création en 2006 d'un nouveau site internet. Elle est suivie peu de temps après par une remise à jour de l'identité visuelle du club, plus en phase avec l'ère du temps. Progressivement d'autres stratégies commerciales destinées à diffuser l'information relative au club sont envisagées. Elles aboutissent par exemple en 2009, au lancement de campagnes d'affichage professionnelles d'envergure pour stimuler la vente d'abonnements, avec des slogans comme «Venez Vibrez». Par ailleurs, le club s'associe également à différentes actions visant à renforcer son empreinte dans le quotidien des Neuchâtelois. Il participe par exemple à l'opération «Neuchâtel roule», un service de prêts de vélos créé dans la perspective des politiques de durabilité élaborée par la Ville de Neuchâtel.

La volonté de faire parler de lui conduit également le club à s'associer au lancement d'un magazine consacré entièrement aux deux principaux représentants des sports d'équipes du canton, Neuchâtel Xamax et HC La Chaux-de-Fonds[208]. Cette publication, initiée en décembre 2009, n'a toutefois pas le succès escompté et s'interrompt en juin 2010 après le sixième numéro.

De manière plus générale, il semble que l'élan publicitaire engendré par le nouveau stade s'essouffle progressivement. En outre, malgré les efforts consentis, les choix effectués en matière de communication ne semblent pas faire l'unanimité auprès des spectateurs. Certains commen-

[208] Le club a lui-même publié un magazine consacré au club pendant très longtemps. Cette parution a disparu au milieu des années 1990, faute de moyens. Elle a été remplacée par un petit fascicule de présentation du match distribué gratuitement aux spectateurs à l'entrée du stade. Après avoir changé plusieurs fois de format, celui-ci est renommé *Infomax* après l'inauguration du nouveau stade.

taires, notamment ceux des plus «anciens», témoignent même d'une pointe d'agacement par rapport au ton adopté par le club parfois perçu comme arrogant[209]. On regrette également que la professionnalisation des stratégies de communication se fasse au détriment d'opérations bénévoles, plus spontanées et proches des gens. Des messages postés sur le forum en ligne regrettent par exemple la disparition des affichettes annonçant les matchs, placardées ici et là dans la rue et chez les commerçants.

Par ailleurs, le bouche à oreille reste un vecteur important de diffusion de l'information. A ce titre, il convient de souligner le rôle croissant joué par le forum de discussion en ligne qui, comme nous l'avons déjà relevé plus haut, constitue non seulement un lieu de débat mais également une source d'information essentielle pour de nombreux acteurs. Sur bien des plans, le développement de cette plateforme s'avère même plus efficace que les stratégies promotionnelles professionnelles envisagées par le club.

3. La composition du public

Après avoir envisagé la modernisation du stade sous l'angle des conditions d'accès, il s'agit de déterminer dans quelle mesure les changements décrits jusqu'ici affectent le profil sociodémographique des spectateurs qui se rendent aux matchs. De ce point de vue, le potentiel d'intégration du lieu augmente s'il est fréquenté par un public plus représentatif de la population de l'ensemble territorial dans lequel il se situe. Pour répondre à cette question, il s'agit de procéder en deux étapes. La première consiste à comparer le profil sociodémographique des spectateurs présents dans un stade d'ancienne et de nouvelle génération. La seconde vise à

[209] La communication représente d'ailleurs un des sujets importants sur xamaxforum. Un sujet initié en janvier 2009, commentant les options choisies par le club à ce niveau, a suscité 470 commentaires qui ont généré un cumul de 16'000 visites. Les discussions mettent à plusieurs reprises en avant les déclarations maladroites des dirigeants en ce qui concerne le traitement de certains dossiers sportifs ou les rapports avec les spectateurs.

confronter la composition du public avec celle d'une population de référence. Cette mise en relief nous conduit également à envisager au cas par cas une série d'éléments pouvant expliquer l'évolution différentielle de l'attractivité des rencontres sportives selon la catégorie sociale.

a. Deux tendances dominantes: diversification et élitisation

Les chercheurs s'intéressant à l'évolution de la composition sociale du public du football dans le contexte européen, mettent en exergue deux grandes tendances pouvant être résumées par les notions de diversification et d'élitisation (Malcolm, Jones et Waddington 2000; Moor 2007; Dobson et Goddard 2007).

La première notion fait référence à l'augmentation de la fréquentation du stade par des populations initialement peu présentes comme les femmes, les personnes âgées ou les migrants. Ce processus de diversification renvoie à plusieurs explications. Tout d'abord, il peut être lié à des changements démographiques plus généraux induits par exemple par l'allongement de l'espérance de vie ou par l'accroissement de la mobilité résidentielle. Il témoigne ensuite de la popularité croissante et du caractère de plus en plus universel du football. Les effets de l'amélioration des conditions d'accessibilité au stade et du développement par les clubs de nouvelles stratégies de communication s'inscrivent d'ailleurs dans cette logique. Certaines études font aussi ressortir des mécanismes spécifiques selon les catégories sociales ciblées. Ainsi, l'augmentation de la présence féminine dans les gradins est souvent aussi associée à des mécanismes d'émancipation, comme l'a montré Christian Bromberger dans le cas des femmes iraniennes (1998), à des phénomènes de starification d'un football de plus en plus «glamour» et «sexy» (Bourgeois et Whitson 1995) ou encore à la progression de la fréquentation familiale des stades (Duke 2002).

La deuxième notion, l'élitisation, fait référence à la présence croissante de catégories sociales aisées parmi les spectateurs et/ou la mise à l'écart de personnes appartenant à des milieux plus populaires. Cette élitisation serait la conséquence d'un double processus. Tout d'abord, elle reflète la multiplication des prestations «haut de gamme», destinées à un public privilégié. Ces nouvelles offres que nous avons décrites plus haut sont tout particulièrement mises en avant en raison des perspectives

financières qu'elles offrent. La volonté de revalorisation sociale du spectacle footballistique se reflète en outre de manière plus générale dans l'augmentation globale du prix des billets. Cette hausse, justifiée publiquement par l'amélioration du confort des stades et par le besoin de sécurité, masque difficilement des stratégies visant à réaliser des bénéfices plus élevés, surtout dans les contextes où la demande dépasse l'offre. Alors que les prestations «haut de gamme» ne concernent qu'une partie réduite du stade, l'augmentation générale du prix des billets a en théorie un effet sélectif plus large, affectant la présence de certaines catégories, en particulier les jeunes ou les personnes ayant un revenu modeste. Le risque de cette évolution n'est autre que l'exclusion d'une grande partie du public habituel, et notamment des groupes qui assurent l'ambiance dans les tribunes, «dénaturant» ainsi le spectacle que constitue le match de football (Crabbe et Brown 2004).

Du point de vue du potentiel d'intégration sociale, les deux tendances mises en évidence (diversification et élitisation) ont des implications inverses. La diversification contribue à rendre le public plus représentatif de la population en générale. Elle renforce dès lors le rôle intégrateur joué par le stade. L'élitisation crée des processus d'exclusion fondés sur des logiques économiques et de distinction sociale qui, au contraire, peut l'affaiblir.

Avant de tester les hypothèses de diversification et d'élitisation dans le cas neuchâtelois, en nous focalisant sur les deux enquêtes par questionnaire réalisées, il convient de passer en revue les catégories d'analyse retenues. A ce titre, les critères de l'âge, du sexe et de l'origine géographique nous permettent surtout de mesurer un éventuel processus de diversification. La position sociale sert quant à elle à tester l'hypothèse de l'élitisation.

b. La définition des catégories et la population de référence

Si les groupes constitués à partir de l'âge et du sexe ne suscitent pas de commentaires particuliers, il en va autrement de ceux utilisés pour mesurer la position sociale et l'origine géographique des individus.

Le statut social est généralement envisagé à partir d'indicateurs tels que le revenu et le niveau de formation. Dans le cadre de cette étude, c'est ce dernier critère qui est pris en compte. Ce choix répond à des

considérations pratiques liées aussi bien à une volonté d'élaborer un questionnaire simple et rapide à compléter[210], qu'à la nécessité de construire des catégories facilement identifiables dans le cadre d'un traitement statistique. De nombreuses études confirment toutefois un lien fort entre le niveau de formation et le pouvoir d'achat, les personnes ayant poursuivi de plus longues études occupant tendanciellement des postes à plus grande responsabilité[211].

En se calquant sur les données produites par l'Office fédéral de la statistique, les spectateurs de plus de quinze ans ont été répartis en trois sous-groupes, en fonction du plus haut niveau de formation qu'ils déclarent avoir achevé:

- niveau de formation élémentaire (aucune formation ou scolarité obligatoire);
- niveau de formation intermédiaire, aussi bien professionnelle (apprentissage ou école professionnelle) que générale (bac, maturité ou école normale);
- et niveau de formation avancé (Universités, Hautes écoles, écoles professionnelles supérieures)[212].

Pour prolonger les analyses relatives au statut social, nous avons aussi envisagé à certains endroits le critère de la profession, un des points abordés dans les questionnaires distribués au stade. Cet aspect soulève néanmoins différents problèmes méthodologiques qui rendent son exploitation fragile. En effet, compte tenu des contraintes liées à la longueur des formulaires, la question a volontairement été posée de manière ouverte, laissant la place aux réponses évasives ou difficilement interprétables, à l'instar du cantonnier se disant «employé communal» ou de l'électronicien se présentant comme «technicien». Par ailleurs, les pro-

[210] Comme il était prévu dès le départ de laisser la possibilité de répondre au questionnaire directement au stade, soit en présence d'autres spectateurs, nous avons choisi d'éviter des questions embarrassantes (le revenu par exemple) qui auraient pu réduire le taux de participation.

[211] *L'Enquête suisse sur la structure des salaires* (2006) révèle par exemple que le salaire mensuel brut médian d'une personne disposant d'un titre universitaire (9'837 francs) représente plus du double de celle qui n'a pas effectué de formation professionnelle complète (4'333 francs).

[212] Dans les tableaux et les graphiques qui suivent nous utilisons parfois les abréviations suivantes: [Form. I.], [Form. II], et [Form. III].

fessions forment un ensemble d'une rare diversité et les regroupements restent des exercices très difficiles voire hasardeux. En adoptant une démarche intuitive, nous avons tout de même tenté de répartir les individus ayant un emploi parmi huit catégories socio-professionnelles, sur la base d'une grille d'attribution définie par l'OFS (2011)[213]. Dans tous les cas, il convient de rester très prudent avec les données produites qui n'ont au mieux qu'une valeur indicative. On peut néanmoins penser que les sources d'erreurs restent stables entre les deux enquêtes, rendant une démarche comparative tout de même envisageable.

La catégorisation de l'origine géographique des personnes peut elle-aussi être également appréhendée d'une multitude de manières. Le critère de la nationalité est sans nul doute un des plus courants. Il convient de rappeler qu'il représente surtout un statut juridique qui traduit une certaine implication – notamment sur le plan politique – par rapport aux collectivités locales. Ce critère ne fournit par contre qu'un reflet approximatif de l'origine réelle de l'individu. Des familles présentes en Suisse depuis plusieurs générations peuvent en effet avoir conservé leur nationalité d'origine alors que d'autres personnes nées à l'étranger peuvent avoir obtenu le passeport helvétique après six ans de résidence dans le cas d'une procédure de naturalisation facilitée[214]. Pour cette raison, nous envisageons ponctuellement une définition beaucoup plus large de l'origine géographique, fondée sur le parcours migratoire des personnes interrogées et sur celui de leurs parents[215]. En ne tenant compte que des spectateurs de plus de quinze ans résidant dans le canton de Neuchâtel, nous opérons la distinction suivante:

- les Neuchâtelois d'origine sont les personnes qui vivent dans le canton et dont au moins un des deux parents y a passé son enfance;
- et les personnes issues de la migration sont celles qui vivent dans le canton mais dont aucun des deux parents n'y a passé son enfance. Cette

[213] Les huit catégories sont: «dirigeants», «professions libérales», «autres indépendants», «professions intellectuelles et d'encadrement», «professions intermédiaires», «employés», «manuels qualifiés» et «travailleurs non qualifiés».

[214] Douze années pour une procédure ordinaire.

[215] Le parcours migratoire a pu être établi en posant la question du lieu où la personne a vécu lors de la période de la scolarité obligatoire (entre 6 et 15 ans). Une question identique a été posée au sujet des parents des individus interrogés.

catégorie se divise en deux sous-groupes: les migrants de la deuxième génération ont eux-mêmes grandi dans le canton tandis que les migrants de première génération ne s'y sont installés qu'après l'âge de 15 ans.

Compte-tenu des données disponibles auprès de l'OFS, la comparaison entre la composition du public du stade et celle de la population prise dans son ensemble ne peut toutefois être effectuée qu'à partir du critère de la nationalité.

Dans les analyses qui suivent, l'échelle de référence est le canton de Neuchâtel qui, rappelons-le, représente 85% de la provenance des spectateurs. Les comparaisons entre le public et la population se fondent sur les données du Recensement Fédéral de l'année 2000, le dernier disponible au moment où les enquêtes ont été réalisées. Cette source statistique est la seule qui nous permet de faire des croisements tenant compte simultanément de l'âge, du sexe, du niveau de formation et de l'origine. En raison du léger décalage temporel existant avec la date des enquêtes, nous avons également fait quelques analyses supplémentaires sur la base des données moins détaillées de l'Enquête sur la Population (ESPOP) 2006. Celles-ci permettent de vérifier que, dans l'ensemble, des évolutions importantes ne sont pas produites entre-temps, par exemple en ce qui concerne le pourcentage d'étrangers présents dans la population.

c. Le public neuchâtelois, d'un stade à l'autre

La première étape de l'analyse consiste à comparer la présence de chacune des catégories sociales lors des enquêtes réalisées au stade de la Charrière et dans celui de la Maladière[216].

i. La présence des femmes

Le stade est traditionnellement un lieu vers lequel converge un public majoritairement masculin. Dans le discours dominant, la modernisation des enceintes sportives et l'amélioration de leur confort sont interprétées

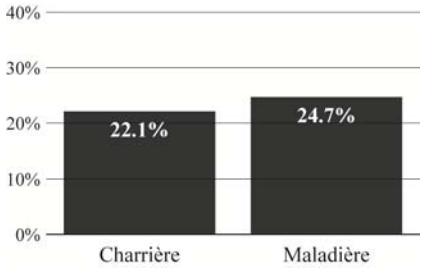
[216] La significativité des différences est vérifiée en utilisant le plus souvent le test du $\chi 2$. Dans les pages qui suivent nous utilisons les abréviations suivantes: [ns] pour non significatif, [*] pour significatif ($p<0.050$), et [**] pour très significatif ($p<0.010$).

comme des éléments favorisant la présence féminine. Edmond Isoz, directeur de la Swiss Football League, déclare par exemple:

> depuis que les gradins ne sont plus exposés à la pluie et au vent, depuis que les stades possèdent des installations sanitaires et des points de ravitaillement en nombre suffisants, la fréquentation des femmes a sensiblement augmenté[217].

D'un point de vue empirique, la question semble toutefois plus complexe qu'il n'y paraît. Si Christian Bromberger (1996) observe déjà cette féminisation dans le cas de l'Olympique de Marseille entre les années 1980 et 1990, Dominic Malcolm, Ian Jones et Ivan Waddington (2000) relativisent le phénomène dans le cas anglais.

Figure 56: Pourcentage de femmes parmi les spectateurs



En ce qui concerne Neuchâtel Xamax, le passage du stade de la Charrière au nouveau stade de la Maladière ne semble pas s'accompagner d'une augmentation marquée de la présence féminine. Celle-ci s'avère en fait déjà assez élevée lors de la première enquête, pour laquelle on dénombre 168 spectatrices sur les 761 personnes interrogées (22%). Malgré la vétusté du stade, ce résultat est supérieur à ce qui peut être relevé dans d'autres contextes, où la proportion ne dépasse que rarement le cinquième des effectifs. Les enquêtes réalisées en Angleterre ces dernières années font par exemple état d'une moyenne de 15% de femmes pour l'ensemble des clubs de la Premier League (Premier League 2007). En France, à l'occasion de la saison 2006/07 de Ligue 1, une étude aboutit à un résultat similaire (environ 13%, LFP 2007). En Espagne, dans une étude menée à Lleida appliquant une méthodologie proche de la

[217] «Le football suisse, un produit boosté par ses stades», *Le Temps*, 26 septembre 2007

nôtre, Molina Luque (2003) compte également 13% de femmes parmi les abonnés[218].

Par rapport au stade de la Charrière, les femmes sont encore légèrement plus nombreuses dans la nouvelle Maladière (25%). Cette augmentation de près de 3% n'est toutefois pas statistiquement significative[219].

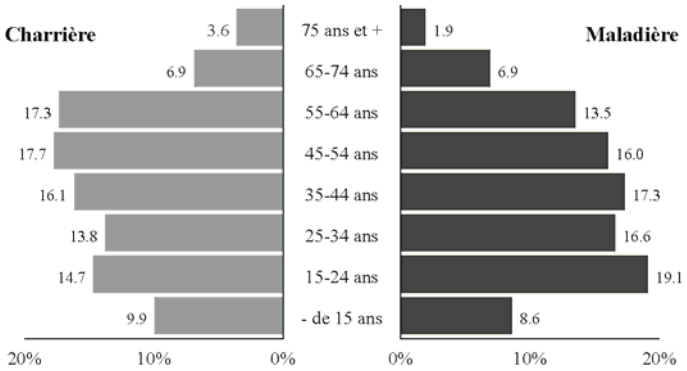
ii. La structure par âge

Si l'évolution selon le genre reste modeste, l'inauguration du stade s'accompagne d'un rajeunissement du public. La moyenne d'âge recule de deux ans, passant de 40.8 ans pour les spectateurs de la Charrière à 38.6 ans pour ceux de la nouvelle Maladière. Ce rajeunissement significatif correspond avant tout à une présence plus marquée des jeunes adultes[220]. Le poids des 15-24 ans passe en effet de 15% à 19%; celui des 25-34 ans, de 14% à 17%. Au-delà d'une transformation plus générale imputable directement à la modernisation des infrastructures, la progression de ces catégories d'âge doit toutefois aussi être reliée à l'effet du déménagement à La Chaux-de-Fonds. Dans cette optique, ce déplacement représente en effet un frein plus important pour des jeunes adultes qui ne sont pas motorisés et qui ne se rendent plus forcément au stade avec leurs parents.

De manière générale, le public de Neuchâtel Xamax semble plus âgé que celui d'autres clubs. Ainsi, les enquêtes menées en Angleterre (Malcolm 2000), en Espagne (Molina-Luque 2002), en Italie et en France (Bromberger 1996) mettent en évidence une présence beaucoup plus marquée de jeunes adultes (entre 20 et 30 ans). En ce sens, la diminution de l'âge du public neuchâtelois peut être interprétée comme un alignement par rapport à des valeurs plus proches des normes constatées ailleurs. Comme nous le verrons plus loin, l'âge élevé des spectateurs neuchâtelois renvoie en fait largement au passé sportif du club et au rôle joué par les années 1980, période où le club a obtenu ses meilleurs résultats.

[218] Cette étude montre aussi que les femmes représentent 23% des non abonnés.
[219] $\chi 2=1.6$, dl=1, p=0.213, [ns].
[220] $\chi 2$: $\chi 2=17.3$, dl=7, p=0.016, [*].

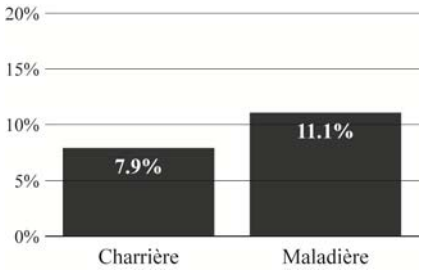
Figure 57: Structure du public par âge



iii. L'origine géographique

D'une enquête à l'autre, on constate aussi une progression de la présence de spectateurs de nationalité étrangère. Au stade de la Charrière, ceux-ci constituent 8% des effectifs. Dans la nouvelle Maladière, 104 des 940 personnes qui indiquent une nationalité – un peu plus d'une sur dix (11%) – ne possède pas le passeport helvétique. Si la différence semble faible (une progression d'un peu plus de 3%), elle est toutefois statistiquement significative[221].

Figure 58: Pourcentage d'étrangers parmi les spectateurs



[221] $\chi 2=4.7$, dl=1, p=0.030, [*].

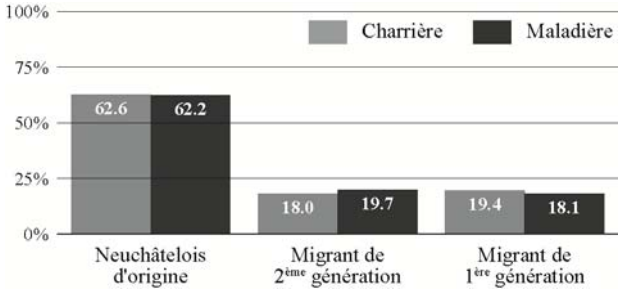
Si les ressortissants étrangers forment un ensemble hétérogène au niveau des nationalités, les principales origines représentées restent les mêmes lors des deux enquêtes. Ainsi, au stade de la Maladière, les 104 ressortissants étrangers de l'échantillon se répartissent en une vingtaine de nationalités. Les Italiens forment de loin le groupe le plus présent. Ils constituent plus du tiers des effectifs (43). Les Portugais (17), les Français (8), les ressortissants d'ex-Yougoslavie (7) et les Espagnols (6) sont les autres nationalités les plus représentées. Ces groupes forment par ailleurs les communautés les plus nombreuses dans le canton de Neuchâtel.

Lorsque nous envisageons l'origine des spectateurs en nous référant à la situation migratoire des spectateurs et non pas à leur nationalité, l'augmentation constatée précédemment ne se vérifie plus[222]. La part des Neuchâtelois d'origine – les personnes qui vivent dans le canton et dont au moins un des deux parents y a passé son enfance – reste fixe et rassemble presque deux tiers des effectifs (respectivement 63% à la Charrière et 62% à la Maladière). Parmi les «migrants», nous constatons une légère augmentation de ceux de deuxième génération – qui, contrairement à leurs parents, ont grandi dans le canton – (de 18% à 20%) et, parallèlement, une diminution des migrants les plus récents (de 19% à 18%), les deux groupes constituant au final des effectifs de même taille.

Les différences constatées en comparant les critères de la nationalité et de la situation migratoire suggèrent que l'impact du changement de stade se fait d'abord ressentir au niveau de la présence d'individus dont le statut juridique traduit en théorie un certain attachement par rapport à la communauté locale. Il n'a par contre que peu d'effet sur celle de personnes qui se sont implantées récemment dans la région ou n'y bénéficie pas d'un ancrage familial plus ancien.

[222] $\chi 2=0.7$, dl=2, p=0.686, [ns].

Figure 59: Situation migratoire des spectateurs



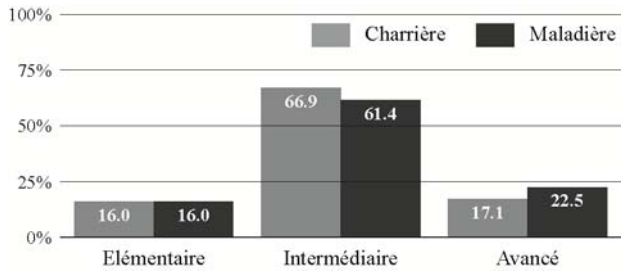
Du point de vue de l'origine, il est difficile de comparer le cas neuchâtelois avec d'autres enquêtes, notamment en raison de la diversité des critères utilisés pour distinguer une population «allochtone». La nationalité – une question rarement posée dans ce genre d'enquêtes – ne permettrait d'ailleurs que des comparaisons très hasardeuses étant donné la variabilité des conditions d'accès à la naturalisation d'un pays à l'autre. Certaines enquêtes semblent toutefois montrer que, à l'instar du cas neuchâtelois, la proportion de spectateurs «issus de la migration» augmente dans un contexte où les infrastructures se modernisent. Les études réalisées pour la Premier League indiquent à cet effet que la présence des «minorités visibles» a plus que doublé entre la fin des années 1990 (3% des effectifs) et les saisons 2006/07 ou 2007/08 (respectivement 6% et 7%). Ces enquêtes ne tiennent toutefois pas compte de l'évolution générale du poids démographique de ces groupes au sein de la population.

iv. Le niveau de formation et la profession

Par rapport à la première enquête, le poids des personnes ayant un niveau de formation avancé (de 17% à 23%) a augmenté au détriment des formations intermédiaires (de 67% à 61%). L'évolution enregistrée ici indique une élévation significative du niveau de formation des spectateurs directement en lien avec le retour au stade de la Maladière[223].

[223] $\chi 2=6.0$, dl=2, p=0.028, [*].

Figure 60: Niveau de formation des spectateurs

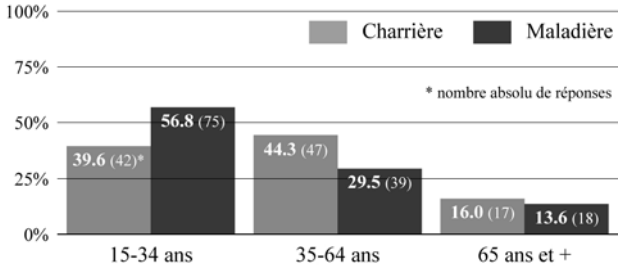


Le pourcentage de personnes ayant un niveau de formation élémentaire reste stable. Il s'agit en fait d'un effet lié au rajeunissement du public et à l'augmentation de la proportion de jeunes adultes dont une grande partie est encore en cours de formation. La structure par âge de la catégorie «formation élémentaire» change d'ailleurs significativement entre les deux enquêtes[224]. Au stade de la Charrière, 40% des personnes concernées ont entre 15 et 34 ans contre près de 60% à la Maladière (57%). Au final, les résultats confirment une baisse de la présence dans le stade de personnes actives sur le plan professionnel dont le niveau de formation est élémentaire, ce qui plaide en faveur d'une élitisation des tribunes.

La tendance observée à Neuchâtel rejoint les analyses bien documentées concernant l'Angleterre. Comme le montrent certaines recherches, les tarifs de plus en plus élevés pratiqués par les clubs de Premier League contribuent en effet clairement à un «embourgeoisement» des stades au détriment de catégories sociales moins aisées (Crabbe et Brown 2004). Les changements y sont même particulièrement nets, comme l'indique l'augmentation du revenu moyen des spectateurs. Celui-ci passe en effet de 34'000 à 40'000 livres par an entre les saisons 2002/03 et 2006/07, alors que la proportion de spectateurs ayant un revenu annuel supérieur à 30'000 livres était déjà passé de 19% à 37% entre 1997 et 2002 (EPL National Fan Survey 2002, 2003 et 2007).

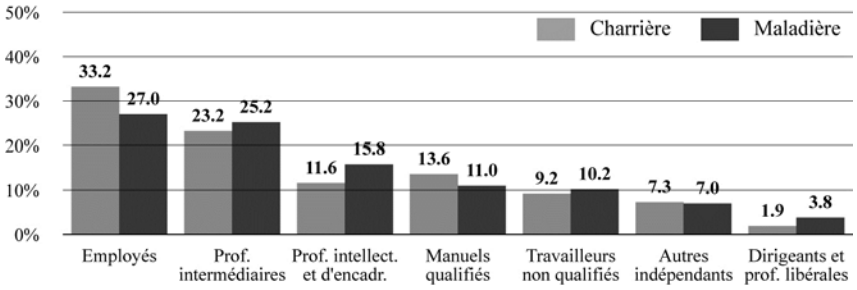
[224] $\chi 2=7.3$, dl=2, p=0.026, [*].

Figure 61: Age des personnes indiquant un niveau de formation élémentaire



Au niveau de la profession, les spectateurs ont des occupations très variées. Les personnes interrogées mentionnent en effet une large panoplie de métiers différents. Dans cet ensemble, «employés de bureau» (auquel on associe «employé de commerce») représente de loin la réponse la plus souvent citée, autant à la Charrière (51) que dans la nouvelle Maladière (62). Du point de vue des catégories socio-professionnelles que l'on définit en s'inspirant des classifications proposées par l'OFS, les personnes exerçant une «profession intermédiaire» et les «employés» représentent ensemble plus de la moitié des effectifs.

Figure 62: Catégories «socio-professionnelles» des spectateurs ayant un emploi



D'une enquête à l'autre, on observe notamment une diminution de la présence des «employés» (de 33 à 27%) et des «travailleurs non qualifiés» (de 13 à 11%), tandis que celle des «professions intellectuelles et d'encadrement» (de 12 à 14%) ou des «dirigeants et professions libérales» (2 à 4%) progresse. Cette évolution confirme l'élévation du statut social du public. Néanmoins, le type de professions qui restent les plus

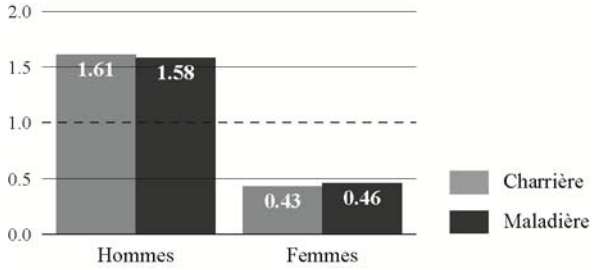
nombreuses correspondent aux classes moyennes. Or celles-ci forment aussi les effectifs majoritaires au sein de la population. De ce point de vue, il s'agit maintenant de confronter la présence des différents groupes parmi les spectateurs avec la structure sociodémographique du canton de Neuchâtel. De cette manière, on cherche à déterminer si l'évolution de la composition du public se rapproche ou s'écarte de celle de la population. Le processus d'élitisation n'aura en effet pas la même portée en termes d'intégration si les catégories aisées étaient absentes du stade au départ et qu'elles tendent à être mieux représentées par rapport à leur poids démographique ou si, au contraire, elles y étaient déjà très nombreuses.

d. Composition sociale du public et de la population

Pour comparer la composition du public avec celle de la population, nous utilisons des indices de présence[225]. Parmi toutes les catégories retenues pour les analyses, les femmes sont le groupe le plus sous-représenté dans le stade. Alors qu'elles constituent un peu plus de la moitié de la population, elles représentent moins d'un quart des personnes interrogées. Si le public neuchâtelois se caractérise initialement par un public plus féminin qu'ailleurs, l'évolution de la présence relative de spectatrices (l'indice vaut 0.43 à la Charrière et 0.46 dans la Maladière) n'indique pas une répartition par sexe beaucoup plus conforme à celle du canton de Neuchâtel.

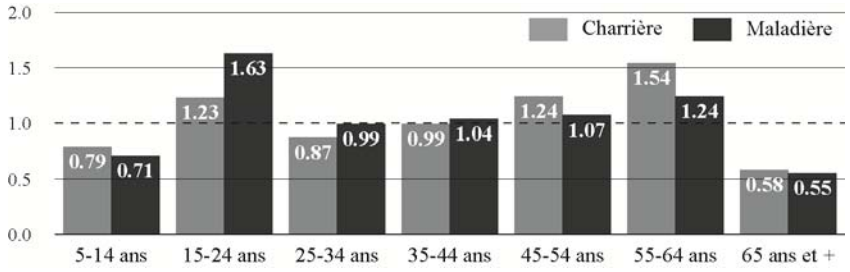
[225] Ces indices se calculent en rapportant le pourcentage que les différentes catégories sociales représentent au sein du public à celui qu'elles représentent à l'échelle de la population du canton. Par souci de comparabilité, seuls les spectateurs domiciliés dans le canton de Neuchâtel (environ 85% des effectifs) sont pris en compte ici. Une valeur supérieure à un indique que la catégorie en question est surreprésentée dans le stade. Inversement, dans le cas d'une valeur inférieure à l'unité, le groupe est sous-représenté.

Figure 63: Indice de présence dans le stade des hommes et des femmes



Au niveau de l'âge, les jeunes adultes (15-24 ans) forment, avec un indice de présence de 1.63, le groupe le plus surreprésenté dans le stade de la Maladière. La part des classes d'âge situées entre 25 et 65 ans correspond à peu près à leur poids démographique tandis que les enfants et les plus de 65 ans sont au contraire sous-représentés[226]. Par rapport à l'enquête réalisée à la Charrière, la situation évolue nettement pour trois des catégories. Si les personnes âgées de 45-54 et 55-64 ans voient leurs effectifs s'équilibrer par rapport à leur poids démographique dans la population, les jeunes adultes de 15-24 ans, déjà surreprésentés au départ sont quant à eux encore plus nombreux. A ce titre, la tendance peut donc aussi être interprétée comme l'inverse d'une diversification.

Figure 64: Indice de présence selon l'âge

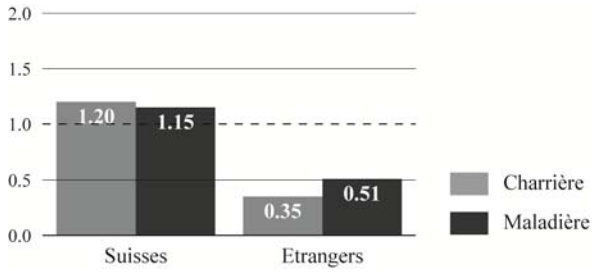


[226] Précisons que le mode d'enquête peut néanmoins entraîner une sous-estimation des effectifs de jeunes. Les observations effectuées lors de la distribution des questionnaires semblent toutefois confirmer la faible présence d'enfants en bas âge.

Les individus ne possédant pas de passeport suisse sont nettement sous-représentés dans le stade (0.51). L'évolution observée par rapport à la première enquête va dans le sens d'une timide diversification du public puisque les étrangers formaient alors, devant les femmes, le groupe le plus sous-représenté à la Charrière (0.35).

Toutes les nationalités sont concernées par la sous-représentation. Toutefois, les Italiens, plus anciennement installés dans le canton, forment le groupe dont la présence au stade se rapproche le plus de leur poids démographique à l'échelle du canton (0.91). A l'inverse les Français sont quatre fois moins nombreux dans le stade qu'ils ne le sont dans la population (0.25).

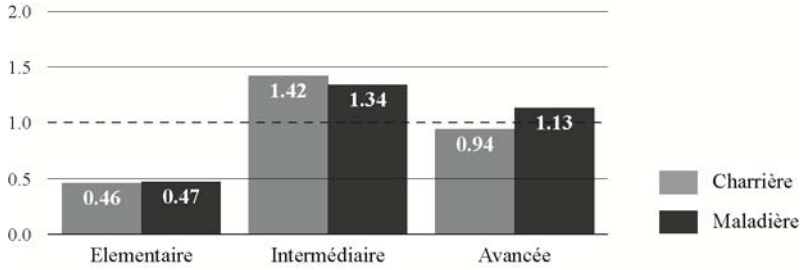
Figure 65: Indice de présence selon l'origine



Enfin, les données récoltées indiquent que les personnes ayant un niveau de formation intermédiaire sont surreprésentées dans le stade. Cette surreprésentation diminue puisque l'indice est un peu moins fort dans le stade de la Maladière (1.34) qu'à la Charrière (1.42). Les spectateurs ayant un niveau de formation avancé enregistrent une évolution contraire. Légèrement sous-représentés à La Chaux-de-Fonds (0.94), leur présence dépasse ensuite leur poids démographique (1.13).

Les personnes dont la formation est élémentaire sont par contre très nettement sous-représentées. Cette sous-représentation est stable. L'indice de présence montre tant à la Charrière (0.46) que dans la nouvelle Maladière (0.47), qu'elles sont plus de deux fois moins nombreuses dans le public (environ 16%) que dans la population neuchâteloise (35%).

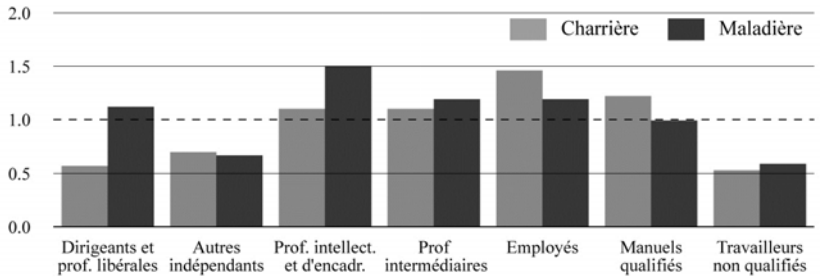
Figure 66: Indice de présence selon le niveau de formation



Or, comme nous l'avons déjà relevé, le rajeunissement du public masque en partie une diminution sensible de la présence des personnes de faible niveau de formation qui sont en âge d'exercer une activité professionnelle. Si l'on distingue les spectateurs selon l'âge, on constate que l'indice de présence des «formations élémentaires» âgés de 35 à 64 ans passe de 0.40 lors de l'enquête menée à la Charrière à 0.31 lors de celle menée dans la Maladière. Dans le même temps, ceux de 15 à 34 ans voient leur indice de présence progresser de 0.64 à 0.75.

Parmi les actifs occupés, la présence des «dirigeants et professions libérales», initialement sous-représentés, semblent constituer des effectifs plus conformes à leur poids démographique lors de la deuxième enquête. Les personnes exerçant une «profession intellectuelle ou d'encadrement» tendent quant à elles à être de plus en plus surreprésentées. Inversement, les «employés» et les «manuels qualifiés», voient leurs effectifs comparativement réduits.

Figure 67: Indice de présence selon la catégorie socio-professionnelle



Compte tenu des remarques méthodologiques formulées plus haut, les comparaisons effectuées entre la population du stade et celle de la région au niveau des catégories socioprofessionnelles est bien sûr à prendre avec des pincettes. Elles confirment néanmoins l'impression qui se dégage de l'augmentation du nombre de personnes ayant un niveau de formation avancé au détriment de celles de niveau de formation intermédiaire.

Sur la base d'une analyse tenant compte des caractéristiques sociodémographiques de la population neuchâteloise dans son ensemble, l'analyse du profil des spectateurs laisse apparaître deux enseignements intéressants. Le premier est un net renforcement de la présence de catégories sociales aisées au détriment de personnes dont les moyens financiers sont plus limités. Cette tendance à l'élitisation répond parfaitement aux enjeux que nous avons déjà largement soulevés plus haut en ce qui concerne les conditions d'accès au stade et l'évolution du prix des billets. Le second concerne la légère augmentation de la présence des étrangers. Dans le cas neuchâtelois, il s'agit en fait du seul groupe qui pourrait justifier un processus de diversification du profil des spectateurs. Pour cette raison, l'évolution de cette catégorie mérite une analyse plus approfondie.

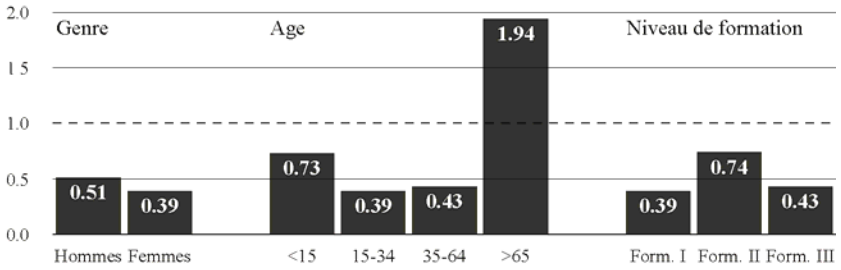
e. Présence étrangère et diversification du public

Avant d'envisager plus en détails comment le changement de stade peut affecter en particulier la présence de spectateurs de nationalité étrangère, il convient toutefois d'anticiper des objections relatives à des biais méthodologiques ou des effets de structure.

Une première source d'erreur possible renvoie au mode d'enquête par questionnaire auto-administré. Des difficultés de compréhension des questions ont pu décourager certaines personnes à répondre, en particulier celles dont le niveau de formation est bas, les plus jeunes ou les étrangers. Les taux de réponse très élevés obtenus (plus de 50% lors des deux enquêtes) tendent cependant à réduire ce biais. Comme nous l'avons déjà relevé, des observations effectuées pendant la distribution des questionnaires semblent par ailleurs indiquer que les refus de répondre étaient le fait de personnes aux profils variés.

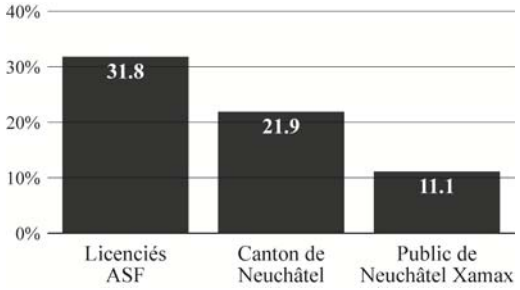
Il est ensuite nécessaire de vérifier que la présence plus ou moins marquée de certains groupes sociodémographiques dans le stade n'est pas le reflet de la composition de ces catégories à l'échelle de la population, impliquant dès lors de possibles effets de structure. Ainsi, à l'échelle du canton de Neuchâtel, les personnes de niveau de formation élémentaire comprennent une proportion importante de femmes (61%) et de personnes âgées (25%). Or, ces deux groupes sont précisément sous-représentés parmi les spectateurs, ce qui peut faire penser à un effet de structure. Si nous calculons des indices de présence pour les trois niveaux de formation selon l'âge et selon le sexe, nous constatons toutefois que les formations élémentaires sont autant sous-représentées chez les hommes que chez les femmes, ainsi que parmi les jeunes et les personnes âgées. La sous-représentation des étrangers pourrait elle-aussi être liée à un tel effet en raison de la différence du profil des migrants par rapport à la population suisse, notamment en ce qui concerne le niveau de formation. De manière générale, les étrangers se caractérisent en effet par un niveau de formation plus faible qui «traduit clairement les spécificités des flux migratoires en direction de la Suisse, ceux-ci ayant dans un premier temps privilégié les travailleurs peu qualifiés» (Wanner 2004: 30). A nouveau, cette explication n'est pas suffisante. Calculés pour trois variables sociodémographiques (sexe, âge et niveau de formation), les indices de présence confirment la sous-représentation des étrangers dans presque toutes les catégories. Les étrangers sont particulièrement sous-représentés parmi les 15-34 ans (0.39), groupe parmi lequel ils représentent 12% des spectateurs domiciliés dans le canton de Neuchâtel, contre 30% au niveau de la population. Les étrangers de 65 ans et plus constituent le seul groupe surreprésenté (1.94).

Figure 68: Indice de présence des étrangers lors de l'enquête réalisée au stade de la Maladière, selon le genre, l'âge et le niveau de formation.



La population étrangère est sous-représentée dans le stade. Seuls 11% des spectateurs du stade de la Maladière ne disposent pas du passeport à croix blanche, une proportion deux fois plus faible que dans l'ensemble de la population du canton (23%). Or cette sous-représentation ne dépend pas d'un effet de structure. Elle est même plus étonnante encore si l'on compare le profil du public avec celui des licenciés de l'Association Suisse de Football, où à l'échelle nationale les étrangers constituent presque un tiers des effectifs (32%). Plusieurs pistes de réflexion peuvent être envisagées ici pour expliquer leur faible présence dans le stade et leur légère progression après l'inauguration.

Figure 69: Pourcentage d'étrangers parmi les spectateurs de la Maladière, parmi la population neuchâteloise et parmi les licenciés de l'ASF (2007).



Sources: Licenciés ASF (2007), Population ESPOP (2007)

Un premier type d'explication de la sous-représentation étrangère s'inscrit dans un modèle de «l'entre soi». En suivant cette logique, le stade apparaîtrait comme un lieu de repli communautaire, propice aux

manifestations xénophobes, où les migrants ne seraient pas les bienvenus et dans lequel ils ne s'investiraient pas. Cette interprétation se heurte à deux types de constatations. D'une part, le contexte «xamaxien» ne se caractérise pas par une xénophobie ouvertement affichée. Lors des matchs que nous avons suivis autant dans l'ancien que dans le nouveau stade, aucune manifestation raciste ou xénophobe flagrante, ni signe distinctif, même codé, d'affiliation à des idéologies relevant de l'extrême-droite n'ont été observés dans les tribunes. L'hypothèse de «l'entre soi» ne semble pas pouvoir s'appliquer au cas du public de Neuchâtel Xamax. Il n'est toutefois pas exclu que, du point de vue de l'étranger, la propension à se rendre au stade soit freinée par différentes barrières psychologiques, fondées sur des a priori qui renvoient au caractère violent et raciste du public de football. Comme nous l'avons expliqué à plusieurs reprises, les nouveaux stades sont présentés par leurs promoteurs comme des lieux au visage plus accueillant. Leur construction répond dès lors à des objectifs sécuritaires et au contrôle de comportements déviants. Dans cette perspective, tout ce qui peut nuire à l'image du football fait l'objet d'une attention toute particulière de la part de la Swiss Football League et des dirigeants de clubs. Les mesures prises pour lutter contre la violence ou le racisme pourraient dès lors expliquer une diminution des clichés négatifs associés au football et de ce fait aussi une augmentation de la présence étrangère dans le stade. Cette explication n'est pas convaincante. Si la sécurité augmente à l'intérieur du stade, les problèmes n'ont de loin pas disparu à l'extérieur. La visibilité des actes de hooliganisme semble d'ailleurs nettement plus élevée qu'avant en raison notamment des nouvelles technologies de communication qui permettent même aux fauteurs de trouble de se mettre en scène. La médiatisation croissante des débordements contribuerait en fait plutôt à renforcer les connotations négatives associées au football.

Une autre explication plus plausible pour rendre compte de la sous-représentation de personnes issues de la migration, plus plausible, est qu'il existe différents effets de seuil qui font obstacle à la fréquentation des étrangers aux matchs de Neuchâtel Xamax. Le premier de ces effets est lié à la temporalité du développement d'une identification pour une équipe de football. Nous constatons en effet que ce processus a lieu très tôt dans le parcours d'un individu. En croisant l'âge du spectateur avec la date à laquelle il déclare avoir commencé à suivre le club, on constate dans un cas sur deux (49%) que l'attachement au club se développe

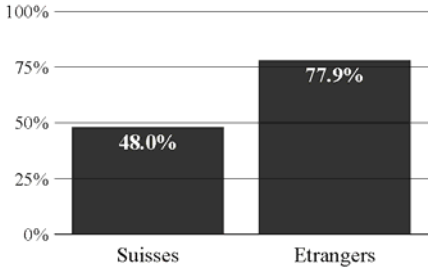
avant l'âge de 15 ans. De ce point de vue, il convient de rappeler que les étrangers qui vivent en Suisse y sont souvent arrivés après l'enfance. Entre 1991 et 2006, 83% des migrants étrangers qui se sont installés en Suisse avaient plus de 15 ans au moment de leur arrivée et, pour 75%, plus de 20 ans[227]. Or les deux enquêtes confirment par ailleurs que les non-nationaux ne développent pas un intérêt beaucoup plus tardivement que les Suisses[228], ce qui limite leur présence dans le stade. Une majorité des spectateurs étrangers domiciliés dans le canton y a d'ailleurs passé son enfance (52%) ou a moins de 15 ans (12%).

Un deuxième effet de seuil, qui limite la présence des étrangers dans le stade, est lié au rôle moins important joué par la famille dans la transmission d'un attachement au club. Lors de l'enquête par questionnaire, les étrangers sont en effet bien moins nombreux que les Suisses à associer leur intérêt pour Neuchâtel Xamax au contexte familial[229]. Ainsi, un étranger sur cinq (20%) juge que la famille a eu un rôle dans le fait de s'intéresser à Neuchâtel Xamax, contre le double pour les Suisses (38%). Des contrastes identiques peuvent être relevés entre Neuchâtelois d'origine (41%) et migrants de première génération (21%).

Le troisième élément pouvant freiner l'intérêt pour un club suisse réside dans les liens que les migrants conservent avec leur pays d'origine, où les compétitions de football sont souvent de meilleur niveau. A ce titre, on constate que, parmi les personnes d'origine étrangère présentes au stade, une majorité déclare être supporters, en plus de Neuchâtel Xamax, d'au moins une équipe d'un autre pays (78%). Sur ce point, la différence avec les spectateurs suisses (48%) est très nette[230].

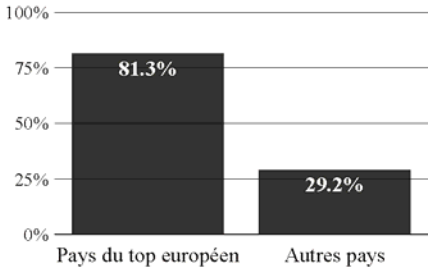
[227] Source: Office Fédéral de la Statistique (OFS): migrations internationales de la population résidante permanente selon l'âge. Somme des décomptes annuels entre 1991 et 2006. Cette information ne tient compte que des flux. Au niveau des effectifs, il faut tenir compte que 25% des étrangers sont nés en Suisse, et n'ont de ce fait pas migré. La grande majorité des étrangers (75%) est toutefois née hors de Suisse.
[228] $\chi 2=8.4$, dl=4, p=0.077, [ns].
[229] $\chi 2=13.0$, dl=1, p=0.001, [**].
[230] Test du $\chi 2$: $\chi 2=33.1$, dl=1, p=0.001, [**].

Figure 70: Proportion de spectateurs déclarant un intérêt pour un club étranger



En outre, ce sont en particulier les ressortissants des meilleures nations sur le plan footballistique qui affichent cet intérêt. Les personnes originaires des six premiers pays dans le classement UEFA pour la saison 2007/2008 (Espagne, Italie, Angleterre, France, Allemagne, Portugal) sont supporters d'une équipe du pays d'origine dans 81% des cas, contre 29% pour les ressortissants d'autres nationalités[231].

Figure 71: Proportion des spectateurs étrangers déclarant un intérêt pour un club de leur pays d'origine, selon le niveau footballistique de ce dernier[232]



S'additionnant les uns avec les autres, les effets de seuil mentionnés expliquent au départ la sous-représentation des étrangers dans les rangs du public de Neuchâtel Xamax. Ces effets de seuil s'atténuent puisque la

[231] $\chi 2$=23.5, dl=1, p=0.001, [**].
[232] Les pays du top européen représentent les six pays les mieux classés selon le coefficien UEFA lors de la saison 2007/08 (Angleterre, Espagne, Italie, Allemagne, France et Portugal).

proportion d'étrangers augmente dans le nouveau stade. Or, le contexte lié au parcours de vie des migrants et le rôle joué par la famille dans le développement d'un attachement envers le club constituent deux éléments qui n'ont pas changé entre les deux enquêtes. L'augmentation de la présence étrangère ne peut donc s'expliquer ici que par une plus grande sensibilité par rapport à la «qualité» du projet sportif. Le maintien de liens privilégiés avec le pays d'origine grâce au football offre en effet un point de comparaison très nettement défavorable pour le club neuchâtelois. Le nouveau stade et la dynamique sportive qui l'accompagnent dessinent au moment de l'enquête un contexte plus attractif dont on peut penser qu'il agit plus fortement sur cette population. De ce point de vue, la modernisation des infrastructures semble bien participer directement à une légère diversification du profil des spectateurs.

4. De la composition du public à la mixité sociale réelle

L'analyse de l'évolution des conditions d'accès et de la composition du public montre un bilan très nuancé au niveau du potentiel d'intégration sociale du lieu. La principale raison est liée à l'augmentation générale des prix, particulièrement élevée pour les catégories de places les moins chères. Contrairement à ce qui peut être constaté dans d'autres contextes, la gestion plus intégrée du stade par rapport aux réseaux de transports, la diversification des canaux de distribution des billets ou toutes les initiatives promotionnelles liées au club, ne semblent pas avoir d'effets marquants (ni positifs, ni négatifs) dans le cas neuchâtelois. Il faut dire que l'accès physique à l'ancien stade n'a jamais représenté de difficultés particulières tandis que l'inauguration du nouveau complexe n'entraîne pas une saturation de l'offre, le nombre de spectateurs recensés restant le plus souvent bien inférieur à la capacité des installations.

Au niveau de la composition du public, la modernisation du stade s'accompagne d'une tendance à l'élitisation des tribunes. Celle-ci n'est pas uniquement liée à l'apparition d'espaces VIP et de prestations haut de gamme, mais elle renvoie aussi, en raison notamment de l'évolution du prix des places, à l'augmentation de la présence de personnes ayant un haut niveau de formation ainsi qu'à des processus d'exclusion de

spectateurs au pouvoir d'achat moins élevé. Dans le même temps, malgré une volonté d'attirer des catégories sociales traditionnellement peu présentes dans les gradins, le profil sociodémographique du public n'est pas devenu subitement plus représentatif de celui de l'ensemble de la population du canton. Ainsi, le plus grand confort des tribunes n'entraîne pas une augmentation marquée du nombre de femmes. Le public neuchâtelois se caractérise d'ailleurs déjà, avant la construction du nouveau stade, par une présence féminine supérieure à la norme. Cette présence semble de ce fait davantage liée au contexte local qu'à la «qualité» des infrastructures.

De manière plus générale, on ne constate pas une tendance à la diversification sociale des spectateurs après l'inauguration des nouvelles installations. Au contraire, la catégorie initialement la plus présente, les jeunes adultes de sexe masculin, est celle dont les effectifs progressent le plus d'un stade à l'autre. Dans cette perspective, les spectateurs d'origine étrangère qui semblent plus sensibles à la qualité du spectacle et aux conditions qui l'entoure, font figure d'exception. Cette tendance, bien que significative, reste toutefois très limitée par rapport aux effectifs que représentent les étrangers parmi ceux qui pratiquent le football dans un des clubs affiliés à l'ASF.

Jusqu'ici nous avons analysé la composition du public de manière générale sur l'ensemble du stade. Or, comme nous avons pu l'entrevoir à plusieurs reprises, il s'agit d'un lieu qui possède une structure interne précise et dans lequel il existe différents types de secteurs, potentiellement destinées à différents types de spectateurs. Ce sont ici les questions relatives à la liberté de mouvement au sein de cet espace et à la mixité sociale réelle qui se doivent d'être posées.

La configuration interne du lieu et la mixité sociale

La dernière partie de l'analyse morphologique et structurelle se focalise sur la configuration interne du stade et sur les logiques de répartition spatiale des spectateurs selon leur profil sociodémographique. Deux questions complémentaires sont envisagées ici. Celle des contraintes physiques et symboliques qui peuvent limiter le mouvement des personnes et affaiblir l'interaction, ainsi que celle de la mixité sociale réelle. De ce point de vue, il ne suffit pas à un lieu d'accueillir des personnes provenant d'horizons différents pour représenter un potentiel élevé d'intégration sociale, encore faut-il que celles-ci se répartissent de manière homogène au sein de cet espace. En d'autres termes la modernisation du stade ne peut aboutir à un renforcement du rôle social de cet espace que si elle correspond à une réduction des logiques de sectorisation et à une augmentation de la mixité sociale «réelle».

1. La fragmentation du stade

Peu d'études mettent en relation les conditions définies par l'architecture interne d'un lieu et les formes de l'interaction sociale qui s'y produisent. Dans le cas des enceintes sportives, cette question a toutefois déjà été envisagée par le géographe anglais John Bale.

a. Un modèle d'évolution de la configuration interne du stade

Au début des années 1990, John Bale propose une série de réflexions fouillées sur la transformation morphologique progressive des stades de football et ses conséquences en termes de fréquentation du lieu (1993). Il discerne de ce point de vue une chronologie scandée en quatre temps. Au tout début, la surface de jeu n'est pas définie de manière précise. Les différences entre pratiquants et spectateurs sont minces voire inexis-

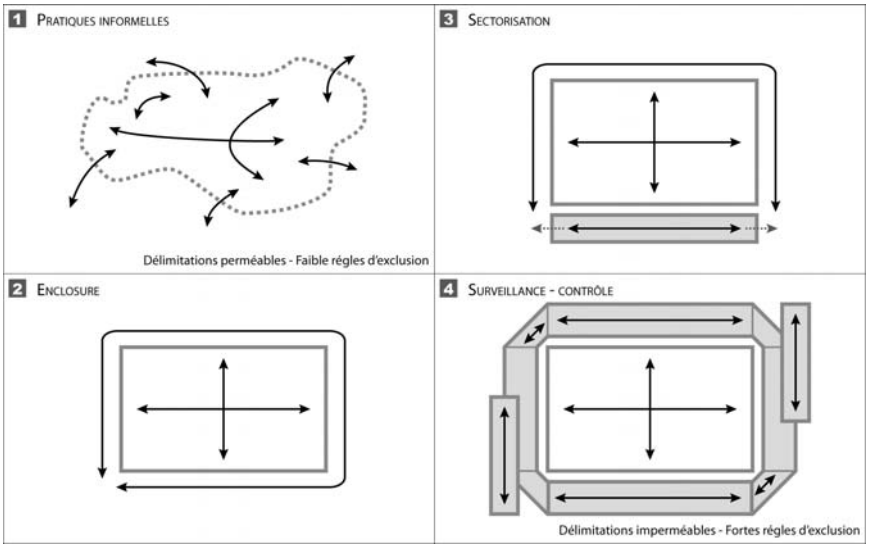
tantes. Le modèle qui se dessine est celui d'une interaction généralisée et de faibles règles d'exclusion. La codification du sport aboutit ensuite, dans un deuxième temps, à la délimitation du périmètre entourant l'aire de jeu. Les spectateurs sont désormais séparés des joueurs. A l'intérieur de ces deux grands ensembles (terrain et tribunes), il n'existe toutefois pas encore de réelle compartimentation limitant physiquement les mouvements et la répartition spatiale des individus. Un spectateur peut ainsi circuler librement autour du terrain sans rencontrer d'obstacles.

Progressivement, on voit toutefois apparaître des secteurs réservés aux notables disposant de places assises et couvertes. On entre alors dans une troisième étape marquant les débuts de la segmentation des tribunes. Les restrictions d'accès à certains espaces restent asymétriques et les spectateurs privilégiés peuvent très bien se mêler à la foule, en particulier avant et après le match. Dans l'ensemble le public conserve une grande liberté de mouvement autour du terrain. Ainsi, il est fréquent de voir une partie du public changer de côté à la mi-temps pour se placer derrière le but adverse et mieux profiter des actions offensives de l'équipe dont il est supporter. Ces «transhumances» posent peu à peu toute une série de problèmes. D'une part, elles se heurtent à des formes d'appropriation informelles de certains secteurs par des groupes plus organisés (notamment les fans club) qui revendiquent parfois aussi une appartenance sociale ou géographique définie (Bale 1993:23). D'autre part, elles mettent physiquement en présence des supporters adverses, ce qui peut générer des conflits. Des barrières physiques infranchissables sont alors érigées pour séparer certaines portions du public. Les plus étanches délimitent les secteurs réservés aux supporters visiteurs. Ceux-ci finissent même par être complètement isolés du reste du public. Acheminés jusqu'au stade par des cordons de sécurité contraignants, ils restent parfois confinés dans leur secteur après la fin du match en attendant que le reste du public quitte les lieux, avant d'être raccompagnés jusqu'à bon port. D'autres limites physique robustes séparent aussi progressivement les spectateurs les plus privilégiés qui suivent les rencontres dans le confort de loges protégées parfois du vent et du froid par des vitres, formant ainsi des «communautés fermées» à l'intérieur du stade, volontairement isolées des autres spectateurs.

Ainsi, les logiques de fragmentation de l'espace s'intensifient et s'accompagnent lors d'une quatrième étape d'un net renforcement des mécanismes de contrôle et de surveillance, ce qui limite encore davan-

tage la liberté de mouvement des spectateurs. Dans cette perspective, la médiatisation et l'utilisation croissante de la vidéosurveillance contribuent à faire du stade une forme d'espace panoptique généralisé. Les installations doivent non seulement offrir une bonne visibilité de l'action qui se déroule sur l'aire de jeu, mais elles doivent également permettre d'avoir toujours aussi un œil à ce qui se passe dans les tribunes (Bale 1993: 27). Le spectateur peut dès lors être observé à tout moment. Alors qu'il fait l'objet d'un contrôle plus serré, son statut change: il devient lui-même acteur d'un spectacle retransmis en direct à la télévision. Ce nouveau rôle stimule des modes de fréquentation du stade précisément définis pour lesquels la position occupée dans les gradins a son importance. Aux différentes étapes de la transformation morphologique des stades, la segmentation de plus en plus marquée de l'espace s'accompagne donc à la fois d'une diminution de la liberté de mouvement des individus et d'un net renforcement des logiques de distinction et d'exclusion.

Figure 72: Les étapes de la transformation morphologique du stade selon John Bale (1993)



Les évolutions décrites par John Bale s'inscrivent dans le long terme. On en retrouve indiscutablement plusieurs aspects dans le processus actuel de modernisation des stades en Suisse. Le contexte helvétique est d'ailleurs particulièrement intéressant de ce point de vue en raison des contrastes importants entre l'ancienne et la nouvelle génération d'infrastructures. Trois types d'éléments modifiant les conditions de circulation à l'intérieur du stade et l'interaction sociale entre les spectateurs doivent être mis en évidence ici: le renforcement des logiques de segmentation internes; l'apparition de nouvelles règles de fonctionnement du lieu favorisant le maintien du spectateur à sa place ; et la multiplication des espaces privatifs.

b. La sectorisation du stade

Les enceintes inaugurées en Suisse se caractérisent tout d'abord par une sectorisation nettement plus marquée que les anciennes. Par exemple, en 1998, l'ancien stade St-Jacques de Bâle comptait au total une dizaine de secteurs. Dans la nouvelle enceinte, après la fin de la deuxième vague de travaux en 2007, il y en avait plus d'une soixantaine. L'évolution est particulièrement marquée pour l'ancienne grande tribune latérale «debout» qui fait face à la tribune principale, le long des voies de chemin de fer. A l'origine constituée en deux ensembles (une basse et une haute), qui pouvait contenir une grande partie de l'affluence totale, celle-ci est désormais fragmentée en 26 blocs répartis sur trois niveaux.

Le cas neuchâtelois n'échappe pas à ce principe. Avant sa démolition, l'ancienne Maladière se divise en cinq grands secteurs (tribune Nord, tribune Sud (assis), Pelouse, Pesage et secteur Visiteur)[233]. Découpé en quatre grandes zones (dont une pour les supporters visiteurs), le stade de la Charrière, dans lequel le club évolue provisoirement entre 2004 et 2006, offre une liberté de mouvement encore plus grande[234]. Les possibilités d'interactions y sont d'autant plus élevées que les spectateurs ayant un billet pour les places assises peuvent se rendre dans les parties com-

[233] Voir figure, page 216.
[234] Voir figure, page 138.

munes du stade, comme nous l'avons relevé dans la partie présentant l'organisation des enquêtes par questionnaire.

En comparaison, le plan de la nouvelle Maladière comporte officiellement 32 secteurs différents dont les capacités respectives vont de 100 à 800 places[235]. Il convient néanmoins de préciser que dans la pratique, la plupart sont des délimitations symboliques, associées à une signalétique mise en évidence. Comme dans l'ancienne Maladière, les séparations physiques infranchissables ne divisent réellement le stade qu'en cinq parties (secteurs A, D, C, B et Visiteurs). Les observations effectuées sur place montrent toutefois assez clairement que ces délimitations virtuelles ont un effet sur les pratiques des spectateurs. Une personne ayant un billet dans le secteur C3 ne se déplace généralement pas jusqu'au secteur C7. De plus, à la mi-temps ou après le match, elle ne fréquente pas forcément les mêmes buvettes qu'une personne assise dans un autre secteur non plus. Lors des matchs où les affluences sont plus fortes, cette délimitation permet aux membres de la sécurité de filtrer les arrivées et de réorienter les spectateurs qui ne sont pas dans le bon secteur.

c. La liberté de mouvement des spectateurs

Alors que les infrastructures sont formellement sectorisées en davantage de sous-espaces, de nouvelles règles plus ou moins contraignantes réduisent aussi, autant les possibilités réelles de mouvement que le sentiment de liberté du spectateur. De ce point de vue, on peut mentionner la généralisation des places assises et numérotées. Il s'agit d'un changement majeur par rapport à l'ancien stade où seuls certains secteurs offraient de telles prestations. Dans les semaines qui suivent l'inauguration du nouveau complexe, les places assises numérotées font d'ailleurs rapidement l'objet de débats, notamment parmi les spectateurs déjà fermement opposés à la disparition des secteurs debout.

Un sujet traitant de la question est très rapidement ouvert sur le forum en ligne. Pour [cesc], l'initiateur de la discussion, la suppression de la numérotation dans tout le stade à l'exception des «tribunes d'honneur»

[235] Voir figure, page 140.

serait une bonne chose car «cela permettrait aux abonnés de se rendre au stade avec des non-abonnés sans risquer de devoir se séparer»[236]. Cette opinion ne fait toutefois pas l'unanimité. D'autres abonnés y voient au contraire un privilège qui doit récompenser les plus fidèles, comme le montre la réponse de [sugarfree]:

> Je serais pour qu'on supprime la numérotation sur les billets vendus à chaque match. Par contre, la numérotation doit rester active pour les gens qui ont un abonnement. Certains se sont déplacés [au secrétariat] pour choisir une place qui leur convenait dans le stade et il n'y a pas de raison qu'ils ne bénéficient pas de ce qu'ils ont légitimement acquis. Avoir sa place fait partie des privilèges et du confort lié à l'abonnement… Un abonné doit pouvoir arriver cinq minutes avant le match s'il le souhaite sans pour autant renoncer à être parfaitement placé pour suivre la partie[237].

Dans l'ensemble, la possibilité de réserver sa place semble accueillie plutôt positivement. Lors de l'enquête par questionnaire réalisée au stade, à la question invitant à évaluer différents aspects relatifs à la configuration des lieux, seule une minorité (14%) des personnes interrogées se montre négative («plutôt mauvais» et «mauvais») par rapport à la numérotation des places, tandis que la grande majorité (86%) la plébiscite.

Compte tenu des affluences enregistrées, cette numérotation semble toutefois un faux problème. Ainsi, l'utilisateur [Bobby Sands] de déclarer par rapport au même sujet:

> Pour la suppression à 100%, mais pour le dernier match en C on était tous ensemble avec des amis sans qu'aucun soit à sa place… Y aura peut-être une fois par année où cette numérotation va nous faire chier, et encore, comme c'est parti…[238]

Dans les faits, la numérotation n'est réellement contraignante que dans les secteurs les plus prisés (en particulier les secteurs C3 à C5) où se trouvent de nombreux abonnés ainsi qu'à l'occasion des matchs attirant de plus fortes affluences. Dans ce dernier cas de figure, il convient de relever que des stadiers peuvent aussi filtrer l'entrée des tribunes.

[236] Sujet «Suppression de la numérotation des places…», 13 mars 2007.
[237] Sujet «Suppression de la numérotation des places…»,13 mars 2007.
[238] Sujet «Suppression de la numérotation des places…», 13 mars 2007. Sa dernière remarque renvoie à l'affluence et au résultat du match que Neuchâtel Xamax vient de perdre.

Si les contraintes restent souvent toutes théoriques et s'il existe en réalité une certaine liberté de mouvement, une grande partie du public respecte sa place, même lorsque cela ne semble pas nécessaire. Lors de discussions informelles menées spontanément avec des spectateurs, la principale raison évoquée est la crainte d'occuper des sièges appartenant à d'autres et, le cas échéant, de devoir libérer l'emplacement en cas d'arrivée tardive des titulaires des billets. Ce genre de réactions spontanées est assez fréquent chez les spectateurs plus occasionnels qui ne connaissent pas forcément le niveau réel d'occupation des tribunes. De ce point de vue, il est d'ailleurs fréquent d'assister à des scènes cocasses où les détenteurs des bons billets, constatant que leurs places sont prises, exigent aux personnes concernées, parfois même agressivement, de se décaler alors que les sièges situés tout autour sont très largement inoccupés. La situation peut alors susciter quelques railleries, notamment dans les secteurs situés derrière les buts où une partie du public ne tient pas du tout compte de la numérotation, suivant le principe du premier arrivé, premier servi. Dans certains cas, un refus de se déplacer peut entraîner des réactions plus agressives de part et d'autre. De manière générale, la numérotation crée un «droit» que l'on respecte et qui contribue dans bien souvent à «fixer» le spectateur.

Un deuxième élément qui limite le mouvement est lié à la définition de règlements plus contraignants: il s'agit notamment de l'interdiction faite aux individus ayant déjà pénétré dans l'enceinte du stade de retourner à l'extérieur, toute sortie étant désormais considérée comme définitive. Cette mesure répond à deux logiques. D'une part, elle participe à des objectifs sécuritaires visant notamment à éviter des confrontations entre supporters adverses. D'autre part elle s'inscrit dans une stratégie commerciale visant à maintenir le public captif et à augmenter leurs dépenses en consommation à l'intérieur du stade. Pour les spectateurs, ce nouveau contexte réduit les possibilités de rencontre avec des connaissances, lorsque celles-ci ne se rendent pas dans le même secteur. Dans l'ancien stade de la Maladière ou au stade de la Charrière, de nombreux supporters avaient en effet l'habitude de se rejoindre à la mi-temps, moment très propice aux échanges, dans les bars situés autour du stade.

Il existe bien sûr toujours des points de ralliement pour l'avant et l'après match. Le bar «Le Gibraltar» est par exemple le point de chute de certains groupes de supporters sur le chemin du stade. Conscient de la demande et des intérêts en jeu, le club a fini aussi par installer des stands

sur la grande esplanade qui jouxte le complexe, où tous les spectateurs peuvent se retrouver. De même, une grande partie des restrictions au mouvement des personnes sont levées après la fin des matchs, si bien qu'il redevient alors tout à fait possible d'aller boire un verre avec des amis à la buvette d'un autre secteur. Encore une fois, les effets réels des mesures restrictives sont donc dans l'ensemble limités. Elles sont néanmoins révélatrices d'un contexte où les marques de délimitation et de distinction – ne fut ce que symbolique – se généralisent.

d. La multiplication des espaces privatifs

La plus grande fragmentation du stade et les restrictions aux mouvements internes vont de pair avec la multiplication des espaces privatifs. Comme nous l'avons vu, la modernisation des stades se caractérise par le développement de prestations haut de gamme destinées à un public privilégié. Ces prestations correspondent à des emplacements spécifiques dans le stade qui fonctionne de plus en plus souvent en vase clos, l'accès à ceux-ci étant étroitement contrôlé. Le stade de la Maladière dispose ainsi d'une dizaine de loges dotées chacune d'un salon privé. Les membres des clubs de soutient (le Club des Amis et le club des 200) ont également accès à des espaces qu'ils ne partagent pas avec les autres spectateurs.

Pour le club, l'enjeu est bien sûr ici de préserver le caractère sélectif de ces prestations qui représentent des rentrées d'argent importantes. De même, pour les utilisateurs des espaces privatifs, le maintien d'une distance avec les autres spectateurs répond également à une volonté de ne pas partager des privilèges pour lesquels ils ont mis le prix et de faire valoir leur statut. Cette logique défensive transparaît par exemple en juin 2008 dans l'affaire de la réaffectation du Club des 200 au secteur C5 (voir p. 290). Si le club présente cette opération comme une amélioration de la prestation offerte à ce groupe, cette relocalisation semble aussi, selon certains témoignages, liée à des tensions qui ont pu se créer avec le Club des Amis. Ce dernier n'aurait en effet pas vu d'un bon œil le fait que les membres du Club des 200, occupant des places dans le même secteur, viennent de plus en plus souvent profiter des espaces et des prestations qui leur sont exclusivement réservées. Pour éviter cette situation, le club aurait alors décidé d'éloigner le Club des 200. Dans un contexte

où de tels enjeux se développent, il apparaît évident que les échanges entre les spectateurs privilégiés et le reste du public tendent à se raréfier. Cette logique de distanciation physique et de défense d'intérêts particuliers n'est toutefois pas au goût de tous. Ainsi, à la fin d'un entretien que nous a accordé à l'un des membres du club des Amis – l'entretien étant réalisé quelques semaines après l'inauguration du nouveau stade –, celui-ci nous explique que:

> Après le premier match, j'étais à l'Espace Facchinetti. J'ai vu un ami derrière la vitre. Je lui ai fait signe de monter, mais on m'a dit que ce n'était pas possible. Dans l'ancien café des Amis et à La Chaux-de-Fonds, on trouvait toujours une solution. Je trouve ça dommage […] mais on dirait que c'est ce que veulent la plupart des Amis[239].

2. Evolution de la mixité sociale interne

Comme nous venons de le décrire, la modernisation des infrastructures destinées au football de haut niveau s'accompagne en Suisse et à Neuchâtel d'une sectorisation plus marquée de ces espaces. Dans la foulée, il s'agit maintenant de s'intéresser aux logiques de répartition des spectateurs entre les différentes parties du stade selon leur profil sociodémographique.

Pour comprendre la portée du processus de modernisation, l'évolution de la mixité sociale réelle des spectateurs est une donnée centrale. Pour Christian Bromberger, la position occupée par les individus dans les gradins est une question fondamentale qui constitue même le principal critère de distinction des spectateurs (1996). Derrière celui-ci, il y a tout d'abord d'évidents mécanismes sélectifs liés au prix des billets. Ainsi, les places les plus chères sont logiquement plus souvent occupées par des personnes issues de catégories sociales aisées que les places les moins chères. L'ethnologue français montre aussi que l'emplacement choisi dans le stade dépend également d'une combinaison complexe d'éléments qui se rapportent à l'âge, à la profession ou au lieu

[239] Entretien avec LS, Cortaillod, 6 mars 2007.

de résidence. Ses analyses menées dans le cas du Vélodrome de Marseille permettent par exemple de dresser des parallélismes plus généraux entre la géographie du stade et celle de la ville, certains secteurs pouvant être associés à des quartiers spécifiques. En outre, Bromberger identifie encore des processus de migrations internes au fil des grandes étapes biographiques de la vie des individus. En vieillissant, les spectateurs tendent à délaisser les virages pour se rapprocher des positions situées dans les tribunes latérales à proximité de la ligne médiane.

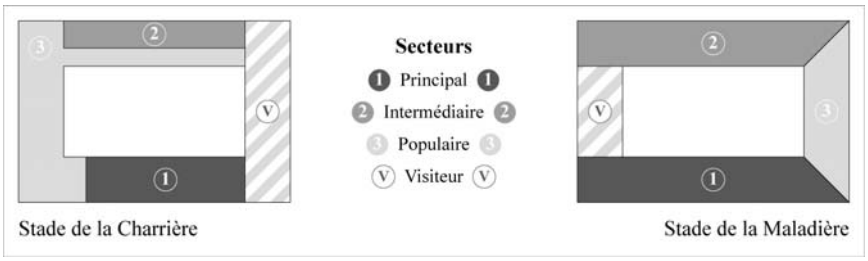
Compte tenu des mécanismes décrits par Bromberger, la répartition spatiale des spectateurs entre les tribunes ne peut pas être socialement homogène. Or, dans le même temps, le fractionnement interne du stade qui accompagne le processus de modernisation correspond à une offre plus ciblée par rapport à des profils sociodémographiques donnés. De ce point de vue, on peut donc légitimement penser que la sectorisation est de nature à accroître l'hétérogénéité naturelle de la distribution interne du public. Pour se faire une idée plus précise des effets de la modernisation du stade dans le cas de Neuchâtel Xamax, on peut tenter de mesurer l'évolution de la concentration de quelques grandes catégories sociales à partir des résultats des deux enquêtes par questionnaire que nous avons réalisées[240]. Ce type d'exercice s'annonce toutefois difficile dans la mesure où, d'une part la configuration des deux stades n'est pas la même, avec chacun leur propre sectorisation, et d'autre part, que ces derniers représentent en outre des effectifs inégaux. Avant d'envisager toute analyse, il convient donc d'identifier plus précisément à l'intérieur du stade des espaces qui peuvent servir de référence dans une optique comparative. Regrouper des sous-secteurs est une opération simplificatrice qui limite la précision des analyses. On peut toutefois affirmer que si un processus de concentration est déjà perceptible à cette échelle, il doit nécessairement se répercuter à des échelles plus fines.

En excluant d'emblée les secteurs réservés aux visiteurs (qui étaient d'ailleurs fermés lors de la deuxième enquête), et en se fondant sur des critères de contiguïté, sur l'absence de délimitations internes physiques

[240] Une des questions posées était «Dans quel secteur assistez-vous au match aujourd'hui». Nous avons également effectué des relevés aux différents points d'accès aux tribunes. Ceux-ci correspondent totalement avec les réponses données par les spectateurs, ce qui conforte le caractère représentatif de nos échantillons.

et sur le prix des billets, on peut distinguer à chaque fois trois ensembles. Le premier recouvre les espaces «populaires» où se trouvent les places les moins chères. A la Chaux-de-Fonds, il correspond à l'intégralité du grand secteur debout. Rappelons ici qu'il se compose lui-même de deux sous-parties: une première derrière les buts et une seconde le long de la tribune latérale[241]. Dans la nouvelle Maladière, l'espace populaire comprend les secteurs situés derrière le but dans la tribune D. Bien qu'il dispose de deux voies d'accès différentes (destinées à des sous-secteurs différents), aucune limite matérielle n'empêche un spectateur de circuler partout dans cet espace.

Figure 73: Localisation des types de secteurs dans les stades de la Charrière et de la Maladière



Le deuxième ensemble représente un espace offrant des places de catégorie «moyenne». A la Charrière, il couvre le grand secteur situé à l'étage de la tribune «Antenen». Dans la Maladière, il correspond à l'ensemble du secteur C. Enfin, le troisième est celui des tribunes «principales», dans lesquelles on retrouve notamment des membres des Clubs des Amis et des 200: il s'agit de la tribune Abegglen à La Chaux-de-Fonds et du secteur A à Neuchâtel[242]. Lors des deux enquêtes, aucun des

[241] S'il n'y a pas de barrière physique entre ces deux parties, il existe une zone de démarcation informelle où la densité des spectateurs est plus faible. Le fait de se positionner dans l'une ou l'autre de ces parties correspond aussi à des pratiques de fréquentation distinctes. Les espaces délimités ici doivent de ce fait être envisagés avec prudence.

[242] Lors de l'enquête dans la nouvelle Maladière, le Club des 200 n'avait pas encore été déplacé en direction du secteur C5. On exclut de l'analyse les loges qui forment un espace à part. Celui-ci ne concerne au plus qu'une centaine de personnes parmi lesquelles

trois ensembles n'était rempli, loin de là. Il ne peut donc pas y avoir, dans les cas qui nous intéressent, des mécanismes de report potentiellement sélectif d'une partie du public vers d'autres secteurs en raison de problèmes liés à leurs capacités respectives.

A la Charrière, la moitié des spectateurs donne une réponse qui les associe aux secteurs populaires (51%). Parmi eux, la majorité (environ quatre sur cinq) prend plus précisément place dans la sous-partie située le long de la tribune latérale. Un bon tiers s'installe dans le secteur assis de la tribune Antenen qui correspond à la catégorie intermédiaire (36%), alors que les autres suivent le match depuis la petite tribune principale (13%). A la Maladière, la tribune principale reste la partie du stade la moins fréquentée (9%), tandis que les secteurs populaires (D) et intermédiaires (C) représentent respectivement quatre et cinq spectateurs sur dix[243]. Dans l'ensemble, on observe donc une forte progression du poids des secteurs intermédiaires au détriment des secteurs populaires. Ce résultat est en soit, un élément qui reflète le processus d'élitisation du public.

Pour déterminer la répartition des spectateurs selon leur profil au sein des différents espaces du stade, nous avons calculé un indice de localisation. Celui-ci rapporte le pourcentage d'une catégorie donnée répartie dans un secteur avec le pourcentage de tous les spectateurs qui sont présents dans ce même secteur[244].

Autant à la Chaux-de-Fonds qu'à la Maladière, l'indice de localisation dans le secteur populaire se caractérise par des contrastes importants

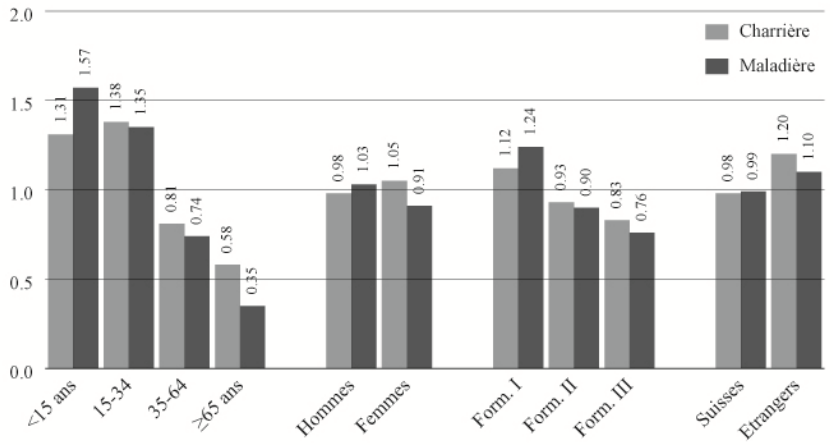
on retrouve les dirigeants du club, leur entourage et des sponsors importants. Comme nous l'avons relevé plus haut, il n'existe par ailleurs pas de structure équivalente à La Chaux-de-Fonds.

[243] D'après les relevés précis effectués à l'entrée, 55% des spectateurs se retrouvent en C, 37% en D et 12% en A. Les écarts par rapport aux réponses données dans ce questionnaire ne sont pas significatifs ($p>0.05$).

[244] Si la moitié des individus d'un groupe donné se concentre dans une tribune qui regroupe en tout un quart de l'ensemble des spectateurs, l'indice vaut deux, ce qui signifie que la présence du groupe en question y est deux fois supérieure aux autres. De manière générale une valeur supérieure à l'unité indique une surreprésentation tandis qu'une valeur inférieure qualifie une situation de sous-représentation.

en fonction de l'âge et du niveau de formation[245]. On y enregistre en effet une nette surreprésentation des plus jeunes et, inversement, une forte sous-représentation des seniors, tandis que le degré de présence diminue lorsque la position sociale s'élève. Par ailleurs, les contrastes selon l'âge et le niveau de formation tendent à se renforcer. Ainsi, à la Maladière, les moins de 15 ans sont comparativement presque 4.5 fois plus nombreux à se rendre dans les secteurs populaires que les plus de 65 ans. Le même rapport n'est que de 2.2 à la Charrière.

Figure 74: Indice de localisation dans les tribunes populaires, selon la catégorie sociodémographique



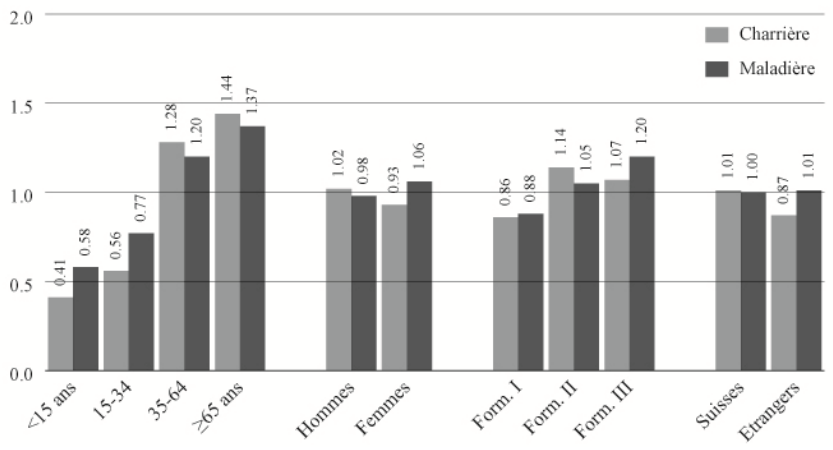
En comparaison de l'âge et du niveau de formation, les écarts sont nettement moins forts en ce qui concerne les critères du genre et de

[245] Pour contrôler l'effet d'interaction entre les variables, nous avons également effectué une analyse de régression logistique multinomiale. Celle-ci permet de mesurer la propension réelle des différentes catégories sociodémographiques à se rendre dans chacune des tribunes «toutes choses étant égales par ailleurs». Cette analyse confirme le rôle significatif joué par l'âge et le niveau de formation dans la répartition interne des spectateurs, et ce, autant à la Charrière (p=0.000 pour l'âge, p=0.047 pour le niveau de formation) qu'à la Maladière (p=0.000 pour l'âge, p=0.008 pour le niveau de formation). De ce point de vue, le rôle joué par le sexe et l'origine ne sont pas significatifs.

l'origine. La tendance à se rendre dans le secteur populaire est d'un ordre de grandeur tout à fait comparable chez les hommes et les femmes ainsi que chez les Suisses et les étrangers. Pour être précis, on note toutefois une légère tendance à la diminution de l'indice de localisation des femmes (de 1.05 à 0.91) et un léger rééquilibrage de la présence des étrangers (de 1.20 à 1.10).

Du point de vue des secteurs intermédiaires, l'âge et le niveau de formation restent les principaux éléments de différenciation. Les observations effectuées ici sont à l'opposé de celles qui concernent les secteurs populaires. Il s'agit en effet d'un espace vers lequel converge un public plus âgé. Les moins de 15 ans et les 15-34 ans y sont nettement sous-représentés tandis que les 35-64 et les plus de 65 ans sont surreprésentés. La propension à se rendre dans ce secteur tend à augmenter avec le niveau de formation. Autant à la Charrière qu'à la Maladière, les personnes ayant un niveau de formation élémentaire y sont sous-représentées et celles qui ont effectué des études supérieures surreprésentées. En comparaison, les écarts enregistrés selon le genre et l'origine sont à nouveau beaucoup plus modestes.

Figure 75: Indice de localisation dans les tribunes intermédiaires, selon la catégorie sociodémographique

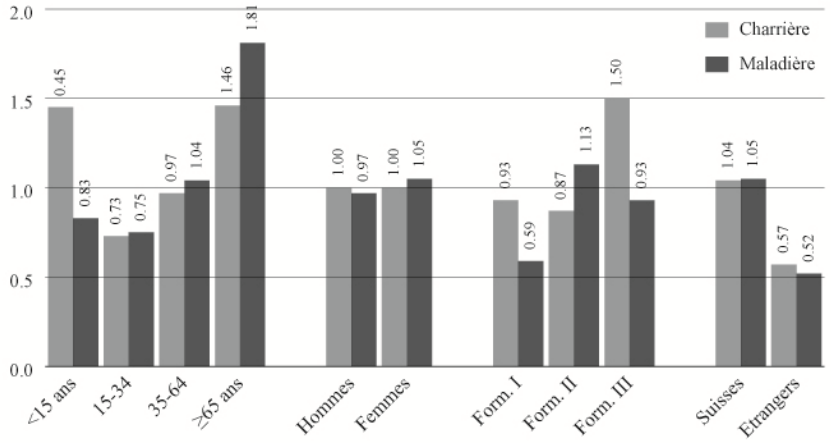


Contrairement aux secteurs populaires, les spécificités de la composition des secteurs intermédiaires s'atténuent: les indices de présence se rap-

prochent en effet de l'unité pour toutes les catégories envisagées. La seule exception concerne les formations supérieures dont l'indice de localisation passe de 1.07 à 1.20.

Les résultats enregistrés pour les tribunes principales montrent des évolutions plus spécifiques. L'âge reste un critère très important. On note en particulier une très forte surreprésentation des seniors, aussi bien à la Charrière qu'à la Maladière. Les moins de 15 ans qui sont surreprésentés lors de la première enquête voient par contre leur degré de présence chuter nettement et sont sous-représentés dans ces secteurs lors de la deuxième enquête[246]. On note ensuite à nouveau d'importants écarts selon le niveau de formation.

Figure 76: Indice de localisation dans les tribunes principales, selon la catégorie sociodémographique



Lors des deux enquêtes, les personnes ayant terminé des études supérieures y sont proportionnellement beaucoup plus nombreuses que celles

[246] Les effectifs concernés étant assez faibles, il convient d'interpréter cette évolution avec prudence. On peut toutefois y déceler le signe du renforcement de certains modes de fréquentation du lieu. Dans cette perspective, l'intensification des logiques liées au réseautage professionnel concerne en premier lieu les secteurs principaux dans lesquels il est dès lors moins fréquent de s'y rendre avec ses enfants.

ayant un niveau de formation élémentaire. Les deux catégories voient toutefois leur poids diminuer nettement au détriment des formations intermédiaires. Si on peut penser à un renforcement des effets sélectifs liés aux prix en ce qui concerne les formations élémentaires, la plus faible propension à se rendre dans ces secteurs affichés par les formations supérieures peut s'expliquer par leur report vers des secteurs intermédiaires dans lesquels la nouvelle Maladière offre un niveau de confort désormais suffisant. Du point de vue des tribunes principales, le dernier point à relever est la sous-représentation constante des étrangers. La propension de ces derniers à se rendre dans ce secteur est en effet deux fois plus faible que les Suisses. Cette sous-représentation qu'on ne retrouve pas de manière aussi nette dans les autres parties du stade peut s'expliquer par le fait que ces tribunes comprennent davantage de personnes qui gravitent dans l'entourage direct de la direction du club, ayant de ce fait aussi un ancrage local plus marqué.

La comparaison des résultats des deux enquêtes montre dans l'ensemble que la spécificité de la composition sociale des secteurs populaires et, dans une moindre mesure, celle des secteurs principaux tend à se renforcer avec la modernisation des installations. Inversement, les secteurs intermédiaires ont un public légèrement moins hétérogène à la Maladière qu'à la Charrière. Le degré de spécificité reste néanmoins encore très fort autant en ce qui concerne l'âge que le niveau de formation. Le calcul d'un indice de dissimilarité[247] permet de se forger une idée encore plus précise de l'évolution de la distribution dans le stade des différentes catégories sociales.

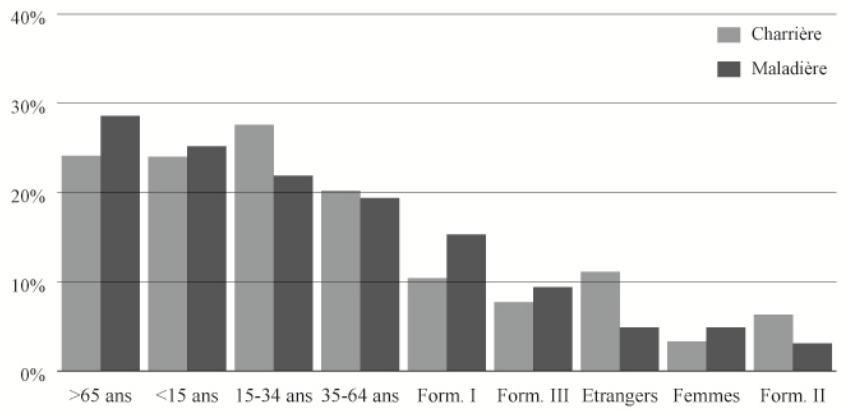
Ces indices font ressortir en premier lieu des clivages intergénérationnels. Autant à la Charrière qu'à la Maladière, le critère de l'âge est de loin celui qui influence le plus la distribution des personnes à l'intérieur du stade. Sur le fond, la nouvelle enceinte n'a rien changé à la donne. Pour les moins de 15 ans et les plus de 65 ans, le degré de con-

[247] L'indice de ségrégation de Duncan et Duncan (1955) compare les distributions de deux groupes par rapport à un ensemble d'entités spatiales. Utilisé dans le cadre de nombreuses études de ségrégation résidentielle, il exprime la part d'un groupe donné qui doit changer d'entités géographiques afin qu'il soit distribué de la même manière que le reste de la population. Il varie de 0 à 1, valeurs qui correspondent respectivement à une équirépartition parfaite ou, au contraire, à une concentration maximale.

centration tend même à se renforcer encore plus. Les jeunes qui optaient majoritairement pour les places debout au stade de la Charrière vont dans le secteur D du nouveau stade, situé derrière le but, tandis que les plus âgés, qui occupaient les places assises, optent massivement pour les secteurs intermédiaires et principaux. La répartition des jeunes adultes semblent par contre s'équilibrer légèrement, même si la dissimilarité par rapport aux autres catégories d'âge reste assez élevée.

Le niveau de formation ressort comme le deuxième critère de différenciation. La double enquête permet d'identifier le renforcement de la spécificité des catégories représentant les deux extrémités de l'échelle sociale. Dans un contexte de revalorisation sociale du spectacle footballistique, ce facteur devient un élément de plus en plus discriminant. Ainsi, les personnes ayant un niveau de formation élémentaire sont comparativement plus nombreuses à occuper les secteurs où les prix sont moins élevés. Inversement, les personnes ayant un niveau de formation avancé optent plus qu'avant pour des places correspondant à un standing plus élevé. De ce point de vue, les évolutions constatées semblent autant liées à un effet sélectif joué par les prix qu'à une logique renforcée de différenciation ou de distinction sociale, aspects sur lesquels nous revenons dans les parties suivantes.

Figure 77: Répartition des principales catégories sociales dans le stade: indice de dissimilarité. Comparaison entre la Charrière et la Maladière.



Dans un contexte où le public devient globalement moins représentatif de l'ensemble de la population, il semble donc en outre, comme l'indiquent l'âge et le niveau de formation, que la mixité sociale réelle à l'intérieur du stade s'affaiblit elle aussi. Parmi les critères pris en compte, seule l'origine s'écarte de ce schéma. L'augmentation de la présence étrangère constatée à l'échelle du stade s'accompagne en effet d'une répartition plus équilibrée à l'exception de la tribune principale: l'indice de dissimilarité de non nationaux passe de 11.1 à 4.9, soit moins de la moitié.

Conclusion

En Suisse, le processus de modernisation amorcé depuis le début des années 2000 formalise une tendance à la réduction de la taille des installations initiée une dizaine d'années plus tôt avec le renforcement des contraintes liées à la sécurité des spectateurs. Le complexe de la Maladière inauguré à Neuchâtel en 2007 ne compte ainsi que 12'000 places alors que l'ancien stade pouvait contenir plus de 20'000 personnes. L'évolution de la morphologie du lieu est donc de nature à réduire le nombre maximal d'interactions qui peuvent s'y produire. Toutefois, la construction d'un stade s'accompagne généralement d'une hausse des affluences. Le nombre de spectateurs recensés autour des pelouses helvétiques a d'ailleurs fortement augmenté au cours des dernières années, au fur et à mesure que de nouvelles enceintes ont vu le jour. Ce n'est pas le cas à Neuchâtel, où l'évolution des affluences n'a été que très limitée depuis l'inauguration de la nouvelle Maladière, surtout si l'on compare la situation actuelle avec celle du début des années 1990. Au niveau du volume potentiel d'interaction, le bilan y est donc globalement négatif. Une des principales raisons de ce désintérêt est certainement liée aux caractéristiques du projet sportif et aux résultats décevants que le club enregistre dans le championnat national. En effet, la modernisation des infrastructures n'est pas en soi un élément suffisant pour garantir le succès populaire d'un club. A ce titre, les performances restent en effet un élément essentiel pour expliquer les affluences. Plusieurs exemples ponctuels ont d'ailleurs montré récemment que, même à Neuchâtel, un engouement populaire est possible ce qui soulève alors la question du remplissage des installations. En Suisse, celle-ci devient plus pressante au vu de la forte augmentation du nombre de matchs se jouant à guichets fermés. Se pose alors aussi la question des mécanismes plus ou moins sélectifs laissant une partie du public potentiel sur le carreau compte tenu de la taille réduite des nouvelles infrastructures.

Alors que la pression de la demande sur le nombre de places disponibles s'intensifie, la modernisation des stades s'accompagne d'une augmentation générale des prix des billets, qui contribue elle-aussi à réduire l'accessibilité du spectacle sportif. La hausse des tarifs, justifiée

par l'amélioration du confort, participe à un processus plus général d'élitisation des tribunes. Celui-ci fait écho en premier lieu au développement de stratégies visant à attirer un public privilégié avec des prestations haut de gamme. A Neuchâtel, il repose aussi sur une forte réévaluation du prix des places les plus abordables qui se répercute directement sur la composition du public dans son ensemble. Alors que le stade offre désormais des loges et des espaces VIP, les gradins comptent proportionnellement plus de spectateurs occupant des positions sociales élevées. Les familles issues de milieux modestes renoncent quant à elles plus fréquemment à se rendre aux matchs, d'autant que la gratuité des enfants a été en partie supprimée. Par ailleurs, contrairement à d'autres contextes où l'amélioration du confort a permis d'attirer un public plus hétérogène indépendamment des questions liées au revenu, il n'y a pas réellement de processus de diversification du public à Neuchâtel. Au contraire, les deux enquêtes par questionnaire montrent que ce sont les catégories les plus surreprésentées (les jeunes adultes) dont les effectifs progressent le plus. Alors que les promoteurs insistent sur l'ouverture sociale de leurs projets, le contexte semble en fait plus propice à des mécanismes d'exclusion qui touche plus particulièrement un public de non-initiés, qui ne connaît pas les «bons plans» et ne bénéficie pas d'avantages liés à sa fidélité. En ce sens, la modernisation semble plutôt générer de l'interaction sociale de type «bonding» que de type «bridging».

En outre, à Neuchâtel, comme en Suisse, la modernisation récente des infrastructures entraîne un renforcement de la sectorisation de l'espace. Les délimitations aussi bien physiques que symboliques sont plus contraignantes, tandis que de nombreux éléments tendent à réduire la liberté de mouvement du spectateur de manière formelle (règlements intérieurs) ou informelle (numérotation des places). Dans la foulée, apparaissent des espaces privatifs dont l'accès est sévèrement contrôlé quand ils ne sont pas quasiment isolés du reste du public, à l'instar des loges de la Maladière. Cette sectorisation correspond en fait à une offre plus ciblée. La répartition des différentes catégories sociales devient dès lors de plus en plus typée, notamment en ce qui concerne l'âge ou le niveau de formation. De manière générale, la mixité sociale réelle semble s'affaiblir même si des exceptions peuvent être relevées, comme pour les étrangers dont la répartition est plus proche de celle des Suisses dans le nouveau stade que dans l'ancien.

Au final, ce premier axe de l'analyse qui met en relation la morphologie du stade et le contexte structurel de l'interaction aboutit à un bilan pour le moins nuancé en termes d'intégration sociale dans le cas neuchâtelois. Moins de places disponibles, un public à peine plus nombreux, des tarifs à la hausse, l'amorce d'un processus d'élitisation, des secteurs plus nombreux et plus étanches, une distribution interne socialement plus déséquilibrée, etc. Très peu des éléments envisagés jusqu'ici ne plaident en faveur d'une augmentation du potentiel d'intégration du lieu.

Cette première partie de l'analyse empirique confirme le bien-fondé d'une démarche mettant en relation toutes les dimensions d'un lieu avec les différentes composantes qui conditionnent un processus d'intégration sociale. Ainsi, mesurer le potentiel intégrateur d'un stade par le nombre de spectateurs qui s'y rend – à l'instar de Putnam qui fonde son capital social sur la densité de la vie associative d'une région – n'est de loin pas suffisant. En effet, la propension d'une population à participer à une activité comme un spectacle sportif révèle très rapidement des enjeux qui renvoient à son accessibilité ou au profil réel des individus qui le fréquentent. Dans la foulée, conformément à notre grille de lecture, se posent aussi des questions relatives aux modes de fréquentation que le lieu condense.

L’activité et les pratiques de fréquentation du stade

Introduction

Dans cette deuxième partie empirique de la recherche, nous nous intéressons au «fonctionnement» du stade et aux pratiques de fréquentation de cet espace. Comme annoncé dans la grille de lecture du potentiel d'intégration sociale, nous passons en revue trois types d'éléments. Les premiers renvoient à la temporalité des processus sociaux qui se produisent en un lieu. Ils concernent plus particulièrement les rythmes d'activité et de fréquentation du lieu. Dans le cas du football, ces deux éléments peuvent être envisagés simultanément autour de trois questions. La première concerne l'ancrage historique du club à l'échelle locale et l'ancienneté de la fréquentation du stade. La deuxième renvoie à la durée de son activité à l'occasion d'un match et au temps passé sur place par les spectateurs. La troisième analyse la fréquence de déroulement des rencontres sportives et l'assiduité du public. Selon notre grille de lecture, plus un espace se caractérise par une activité de longue durée qui se répète dans le temps, plus il est habité de manière assidue, plus son potentiel d'intégration sociale sera élevé. En ce qui concerne la question relative à l'ancienneté, le modèle optimal en termes d'intégration repose quant à lui sur une présence équilibrée d'anciens habitués et de nouveaux arrivants, indice que le lieu est ouvert aux nouveaux venus et qu'il entretient de ce fait une forme de durabilité.

La deuxième série d'analyses envisagées dans cette partie concerne les modes de fréquentation du lieu ou les pratiques participatives qui contextualisent l'interaction. L'aspect fonctionnel renvoie ici à la multiplicité des rôles ou des statuts qui différencient les individus présents dans cet espace. L'objectif est de décrire et de quantifier ces acteurs en mettant l'accent sur le public (et non sur les joueurs, dirigeants ou autres sponsors). De ce point de vue, nous cherchons à identifier des types précis de spectateurs et à évaluer l'évolution de leur présence. Dans un premier temps, il s'agit également d'établir des liens entre les catégories identifiées et des profils sociodémographiques particuliers. De ce point de vue, la modernisation du stade entraîne une augmentation du potentiel d'intégration sociale si l'on constate une tendance à l'homogénéisation

du public et à la convergence des pratiques indépendamment de l'appartenance sociale des individus.

La troisième étape de cette partie se focalise sur les formes de sociabilité à proprement parler. De ce point de vue, la modernisation offre un contexte plus propice au lien social si elle favorise un nombre élevé de relations interpersonnelles et le renouvellement des réseaux de relations constitués autour des individus.

Les rythmes de la fréquentation du stade

La première partie de l'analyse envisagée ici s'intéresse aux rythmes de l'activité et de la fréquentation du lieu. Dans le cas du football, trois questions se posent de manière plus spécifique. La première concerne la chronologie de la fidélisation des spectateurs. L'enjeu est double. Cette chronologie renvoie tout d'abord à la diversité des parcours biographiques amenant l'individu à fréquenter le stade. Le potentiel intégrateur du lieu dépend alors de sa capacité à attirer de nouveaux venus indépendamment de leur profil sociodémographique. Cet aspect coïncide très largement avec ce qui a été développé précédemment au sujet de la composition sociale du public, raison pour laquelle nous ne l'abordons que de manière indirecte ici. Le second enjeu relève de la pérennité du lieu, c'est-à-dire de sa capacité à «renouveler» sa population dans la durée. De ce point de vue, le potentiel d'intégration sociale augmente si le fonctionnement du lieu permet d'absorber de nouveaux arrivants sans exclure les anciens. Le modèle optimal repose alors sur un mécanisme de fidélisation constant dans le temps.

La deuxième question concerne la durée de l'activité du stade à l'occasion d'un match et celle de la présence des spectateurs. Ensemble, ces deux éléments peuvent contribuer à augmenter les occasions de rencontres et renforcer les interactions. La situation sera en effet très différente si le public se compose majoritairement de spectateurs pressés, arrivant au dernier moment et s'éclipsant dès le coup de sifflet final. Ou si au contraire, le contexte incite à rester sur place bien avant et bien après la rencontre.

Enfin, la troisième question concerne le caractère plus ou moins régulier, à la fois des matchs et de leur fréquentation. De ce point de vue, une activité récurrente et la présence assidue de spectateurs auront un impact positif au niveau du potentiel d'intégration sociale du lieu. Au final, il s'agit donc de déterminer si la modernisation du stade s'accompagne d'un renforcement des mécanismes de fidélisation du public, d'un allongement de l'activité qui s'y déroule à l'occasion des matchs et d'une activité plus régulière qui concerne des spectateurs plus assidus.

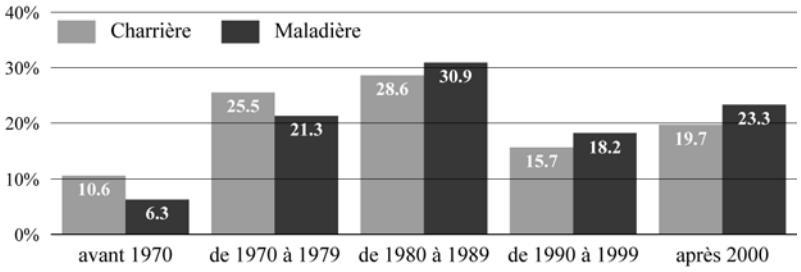
1. Chronologie de la fidélisation du public

La présence du sport spectacle à une échelle locale n'est pas nécessairement quelque chose d'ancien. Des projets de construction de stades peuvent parfois déboucher sur la création de clubs dans un environnement totalement dépourvu d'une tradition du sport de haut niveau. Dans cette situation, le public qui investit le lieu est lui-aussi forcément nouveau. Ce n'est pas le cas à Neuchâtel où le football de haut niveau possède un ancrage historique et où les meilleurs représentants régionaux s'illustrent sur le plan national depuis maintenant près d'un siècle. Les anciens se rappellent ainsi des succès du FC Cantonal (club auquel Neuchâtel Xamax a directement succédé) jusque dans les années 1960 ou de ceux du FC La Chaux-de-Fonds. Certains évoquent aussi avec nostalgie les exploits du club de hockey des Young Sprinters dans les années 1950 ou de ceux plus récents du HC La Chaux-de-Fonds qui milite encore toujours en Ligue nationale B. Dès lors, pour un Neuchâtelois, aller au stade pour assister à des matchs est une activité qui semble avoir toujours existé dans la région.

Lors des enquêtes par questionnaire réalisées au stade, un des aspects abordé concernait l'ancienneté de l'intérêt pour Neuchâtel Xamax. Autant à la Charrière qu'à la Maladière, les réponses font ressortir le rôle charnière des années 1980. Dans les deux cas, environ 30% des personnes interrogées mentionnent une date qui correspond à cette décennie. Cette réponse met en évidence l'importance de l'histoire sportive du club, la deuxième partie des années 1980 correspondant à ses années les plus fastes. L'augmentation des affluences enregistrée durant cette période a ainsi permis de fidéliser un public nombreux sur le long terme. Alors que le nombre moins élevé de réponses renvoyant à des périodes anciennes semble liée à un mécanisme d'éviction «naturelle» (lié à la mortalité des personnes âgées), la forme générale de la courbe de fréquence s'écarte clairement d'un modèle de renouvellement linéaire du public. Ainsi, les années 1990, qui représentent 15% des réponses à la Charrière et 18% à la Maladière, marquent un creux dans l'évolution du nombre de spectateurs. Les pourcentages remontent certes légèrement en ce qui concerne la période la plus récente, mais restent bien inférieurs à ceux des années 1980.

La comparaison des résultats obtenus lors des deux enquêtes fait ressortir un léger rajeunissement de l'intérêt pour Neuchâtel Xamax. A la Charrière, la réponse médiane renvoie à l'année 1982 contre 1985 à la Maladière. Même modestes, les différences qui apparaissent dans les répartitions par tranches d'ancienneté sont d'ailleurs significatives[247]. En y regardant de plus près, la comparaison des enquêtes fait ressortir deux éléments complémentaires intéressants. La première est la diminution des personnes qui déclarent un intérêt datant d'avant les années 1970 (11% à la Charrière contre 6% à la Maladière). Lors des deux enquêtes, la moyenne d'âge associée à cette réponse est de 62 ans. L'évolution constatée ici semble dès lors être la conséquence d'un rajeunissement plus général du public dans son ensemble.

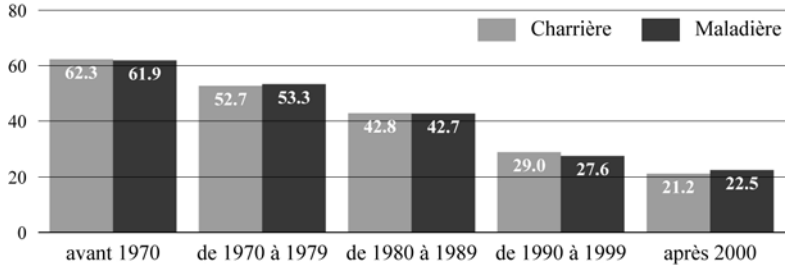
Figure 78: Ancienneté de l'intérêt pour Neuchâtel Xamax



Le deuxième élément qui ressort de la comparaison est une légère augmentation du public déclarant un intérêt récent. Il ne faut toutefois pas y voir trop vite un effet directement lié à l'inauguration du nouveau stade. A la Maladière, seules 23 des personnes (3%) indiquent un intérêt né au cours des derniers mois (c'est-à-dire en 2007). Ces réponses sont d'ailleurs même moins élevées que celles mentionnant les années 2005 (30) et 2006 (25). Par ailleurs, l'augmentation des personnes déclarant un intérêt récent semble en fait assez logique compte tenu de la progression dans le public des effectifs de jeunes adultes. On ne peut donc pas l'imputer réellement au seul nouveau stade.

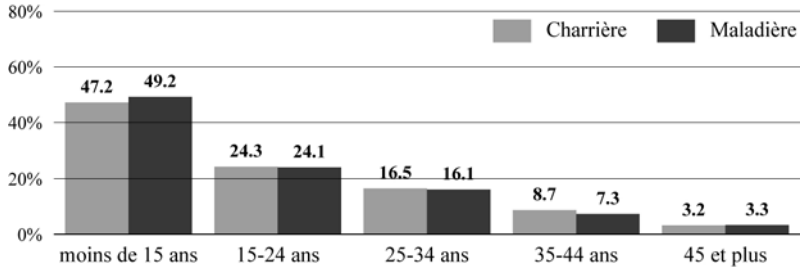
[247] $\chi 2=15.8$, dl=4, p=0.003, [**].

Figure 79: Ancienneté de l'intérêt et âge des spectateurs.



Comme nous venons de le relever, il existe un lien étroit entre l'âge des spectateurs et la période de fidélisation. Cette relation est associée à la trajectoire biographique des individus et à l'historique du développement de leur intérêt pour le club. En calculant la différence entre l'année mentionnée et l'âge des personnes interrogées, il est possible de déduire pour chacune d'entre elles un âge de fidélisation. Celui-ci est de 18 ans en moyenne, autant à la Charrière qu'à la Maladière, les différences mesurées entre les deux enquêtes n'étant pas significatives[248]. Près de la moitié des personnes interrogées ont développé un intérêt avant l'âge de 15 ans et près des trois quarts avant 25 ans. Les proportions diminuent ensuite de manière accélérée pour les catégories d'âge suivantes. Ainsi, les spectateurs qui déclarent un attachement survenu après l'âge de 45 relèvent de l'exception (3%).

Figure 80: Age de fidélisation des spectateurs.

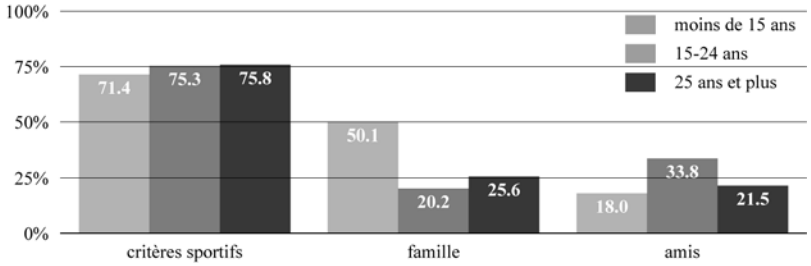


[248] $\chi 2=1.35$, dl=4, p=0.853, [ns].

C'est donc en premier lieu durant l'enfance ou l'adolescence que l'on commence à se rendre au stade. Les principales raisons évoquées pour expliquer le développement de cet intérêt (dans trois cas sur quatre) sont directement liées au football (performances du club ou présence de certains joueurs). De ce point de vue, les réponses données par ceux qui ont commencé à suivre le club avant 15 ans ou entre 15 et 25 ans, ne divergent pas des autres spectateurs[249]. Par contre, le rôle de la famille apparaît beaucoup plus important pour ceux qui déclarent un intérêt datant de l'enfance. Parmi eux, cette réponse est citée dans la moitié des cas, contre moins d'un quart pour les deux autres catégories[250]. Au cours de certains des entretiens qui nous ont permis de compléter l'analyse, l'élément familial apparaît même au départ comme une forme de contrainte pour des enfants qui n'affichent pas nécessairement un intérêt pour le club ou pour le sport. En baignant dans cet environnement depuis l'enfance, l'attachement peut alors finir par s'opérer automatiquement comme nous l'explique [PM]:

> Mon père me traînait souvent voir les matchs. Au début, j'étais petit, je n'y comprenais pas grand-chose, je ne jouais même pas au foot […] Tout ce qui m'intéressait, c'était les chips à la pause […] En hiver, je me souviens quand il faisait froid, j'avais les pieds gelés et tout... Je n'avais qu'une envie, c'était de rentrer le plus vite à la maison […] Je ne sais même plus vraiment quand ça a changé. Mais c'est clair que c'est la famille qui m'a amené à Xamax[251].

Figure 81: Rôle des critères sportifs, de la famille des amis dans l'attachement à Neuchâtel Xamax selon l'âge



[249] $\chi 2$=1.8, dl=2, p=0.409, [ns].
[250] $\chi 2$=66.1, dl=2, p=0.000, [**].
[251] Entretien avec PM, Neuchâtel, 16 juin 2007.

Pour les jeunes dont la famille n'apparaît pas comme un élément incitant la fréquentation du stade, c'est souvent le prix des billets qui est présenté comme prépondérant dans la fidélisation. La gratuité ou les tarifs très bas pratiqués pendant longtemps leur a permis plus facilement de se rendre au match sans leurs parents. C'est le cas de [FB]:

> J'allais même souvent tout seul. C'était gratuit, mais mon père me donnait une tune et j'allais manger des frites à la mi-temps. C'était le bon vieux temps. Aujourd'hui, c'est devenu complètement exagéré[252].

Comme nous l'avons vu, l'inauguration du nouveau stade s'accompagne d'une hausse des tarifs qui touche en premier lieu les familles et les enfants. Cette évolution entraîne donc non seulement un risque d'éviction de certaines catégories sociales mais elle fragilise aussi des mécanismes de fidélisation durant la jeunesse. Le préjudice est d'autant plus élevé que, si un intérêt plus tardif est toujours possible, il reste comparativement bien plus sensible au seul contexte sportif. C'est d'ailleurs là que des performances hors du commun sont souvent nécessaires pour jouer un rôle de catalyseur. De ce point de vue, les résultats obtenus par le club dans les années 1980 ont notamment permis d'attirer d'avantage de personnes qui ne bénéficiaient pas d'un ancrage local. Ainsi, [OB], un spectateur d'origine polonaise, d'expliquer son intérêt:

> Je suis arrivé le 14 février 1986. Au mois de mars, il y a le Real qui vient pour jouer les quarts de finale de la coupe UEFA. Je suis allé au match, je ne parlais même pas le français. Et puis quand j'arrive au stade et que je vois justement les supporters espagnols, Manolo à Neuchâtel et tout ça. Oh mon Dieu, je me dis, on est dans une ville vraiment extraordinaire[253].

Au final, au niveau de l'ancienneté du public, on ne constate que peu de changements entre les deux enquêtes. Les légères différences reflètent surtout l'évolution de la structure par âge. Le nouveau stade semble par ailleurs plus un argument favorisant le retour de spectateurs plus anciens qu'il n'en attire de nouveaux. On reste très loin de la fidélisation qui s'est opérée dans les années 1980. Et, comme nous l'avons relevé plus haut, la question du prix représente un frein pour les plus jeunes, ce qui contribue à réduire d'avantage le mécanisme de renouvellement des

[252] Entretien avec FB, Neuchâtel, 15 mai 2007.
[253] Entretien avec OB, Neuchâtel, 15 février 2006.

spectateurs. Menaçant alors autant la pérennité du club qu'une mixité sociale projetée dans l'avenir, elle pourrait affecter de manière indirecte le potentiel d'intégration sociale du lieu.

2. La durée de fréquentation du stade

En ce qui concerne la durée du spectacle sportif, un premier constat s'impose d'emblée: la modernisation n'a rien modifié à l'objet en soi. Quel que soit le contexte, un match de football s'étale toujours de manière immuable sur une période de 90 minutes entrecoupées d'une pause de 15 minutes. Cette remarque n'est pas aussi anodine qu'elle n'en a l'air dans la mesure où de nombreux événements sportifs sont concernés par des changements de règles qui affectent leur durée. La télévision constitue à ce titre un puissant levier qui contribue à raccourcir des compétitions ou à multiplier les pauses permettant la diffusion de spots publicitaires. La plupart des modifications s'inscrivent dans une perspective de spectacularisation du jeu à laquelle contribue précisément aussi la transformation des infrastructures.

Si la durée des rencontres reste fixe, c'est essentiellement au niveau des avant- et après-matchs que le temps de fréquentation du stade peut évoluer. Comme nous l'avons déjà relevé, une des volontés exprimées par les promoteurs de stade de nouvelle génération est d'en faire un lieu de vie dont l'activité est prolongée bien au-delà du simple spectacle. On cite souvent l'exemple allemand, dont la compétition, boostée par ses nouvelles infrastructures connaît un succès populaire quasiment inégalé depuis quelques années et dont les matchs de championnat standards accueillent des spectateurs sur place parfois plusieurs heures à l'avance[254].

On ne retrouve rien de comparable à Neuchâtel. Autant dans l'ancien que dans le nouveau stade, l'ouverture des portes a lieu environ une heure avant le début du match. A la Maladière, le club doit d'ailleurs

[254] «La Ruhr attend sa résurrection du Mondial», *Le Temps*, 6 juin 2006.

même faire face à un contexte plus restrictif qu'auparavant notamment pour les matchs se déroulant en semaine ou le samedi en fin d'après-midi, et ceci, en raison des horaires d'ouverture du centre commercial (certains règlements limitent en effet l'utilisation simultanée des deux infrastructures). Les observations effectuées sur place semblent par contre indiquer que la fermeture des portes est légèrement plus tardive que dans l'ancien stade, les buvettes restant ouvertes un peu plus longtemps. Celle-ci n'intervient toutefois rarement plus d'une heure après la fin du match. Les espaces privatifs réservés ou les salons VIP, qui ne concernent qu'une petite frange du public, se caractérisent quant à eux par une durée d'activité plus longue, aussi bien avant qu'après le match.

Durant la préparation des enquêtes par questionnaire, nous avons mesuré le rythme d'arrivée des spectateurs au stade. D'après des relevés effectués à l'entrée principale à la Charrière, environ un quart des spectateurs pénètre dans le stade plus d'une demi-heure avant le match[255]. Le flux s'accélère ensuite nettement pour atteindre un maximum entre 15 et 20 minutes avant le coup d'envoi. Ainsi, près de trois personnes sur dix arrivent durant le dernier quart d'heure. Les observations effectuées à l'entrée de la tribune C de la Maladière lors de la préparation de la deuxième enquête dessinent une courbe correspondant à une arrivée légèrement plus tardive des spectateurs. On note ainsi une augmentation des personnes qui entrent au stade dans le dernier quart d'heure et qui représentent désormais plus de 25% des effectifs. Cette progression semble surtout se faire par rapport aux personnes arrivant entre 15 et 30 minutes avant le match, puisque les pourcentages associés à des temps plus longs restent stables.[256]

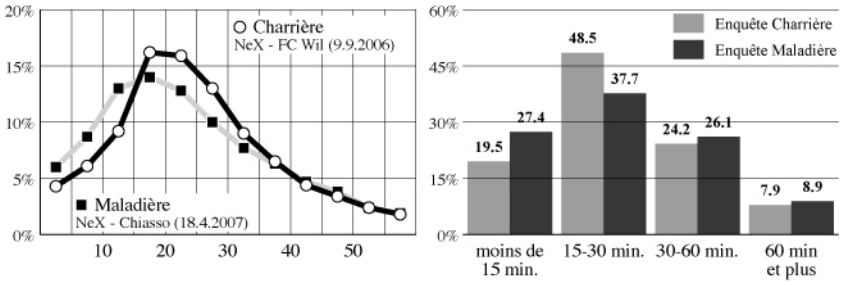
Les évolutions constatées ici sont confirmées par les réponses données par les spectateurs lors des enquêtes par questionnaire. Une personne sur cinq déclare être arrivée dans le dernier quart d'heure au stade de la Charrière, contre plus d'une personne sur quatre à la Maladière. Celles qui répondent entre 16 et 30 minutes forment respectivement 48%

[255] Les relevés ont été effectués avant la rencontre opposant Neuchâtel Xamax au FC Wil, au stade de la Charrière, le 9 septembre 2006.

[256] Les relevés ont été effectués avant la rencontre opposant Neuchâtel Xamax au FC Chiasso au stade de la Maladière, le 18 avril 2007.

et 38% des effectifs. Si les différences sont significatives[257], les spectateurs qui arrivent tôt représentent par contre des pourcentages comparables dans les deux cas.

Figure 82: Flux d'arrivée des spectateurs à la Charrière et à la Maladière



Un des éléments, directement lié à la modernisation des stades et qui facilite incontestablement une arrivée tardive est la numérotation des sièges. Avec cette nouveauté, il n'est en effet plus nécessaire de venir à l'avance pour s'assurer une bonne place. Comme nous l'avons déjà relevé, la possibilité de venir au dernier moment est d'ailleurs un des arguments que l'on retrouve chez ceux qui défendent la numérotation. A ce titre, on constate également une forte augmentation de la proportion d'abonnés qui déclarent venir au stade moins de 15 minutes avant le match (29% à la Maladière contre 16% à la Charrière).

Alors qu'un décompte du rythme des arrivées est relativement facile, le même exercice est beaucoup plus aléatoire pour les sorties en raison de la densité des flux et de l'ouverture simultanée de nombreuses voies d'issue. Néanmoins, il apparaît clairement qu'une très large majorité des spectateurs ne s'attarde pas, quittant le stade dans les dix minutes suivant le coup de sifflet final, et ce, autant à la Charrière qu'à la Maladière. De manière générale, il semble aussi que les habitudes d'après-match sont beaucoup moins prévisibles que celles d'avant-match. Aussi bien à la Chaux-de-Fonds qu'à Neuchâtel, l'activité des buvettes en fin de rencontre dépend beaucoup des résultats du match ou des conditions clima-

[257] $\chi 2=23.2$, dl=3, p=0.000, [**].

tiques. On reste évidemment bien plus volontiers sur place pour fêter une victoire ou une bonne performance. Si l'absence d'abri au stade de la Charrière est un élément rédhibitoire lorsqu'il pleut (ou qu'il neige), il semble que, malgré un confort dans l'ensemble nettement plus élevé, les travées de la Maladière, n'incitent pas beaucoup plus à s'attarder en cas de temps froid et venteux. Dès lors, certains spectateurs se plaignent d'une architecture en proie aux courants d'air, tandis que d'autres, comme cet homme de 61 ans, regrettent «l'absence de places assises dans un local fermé pour boire un verre à la mi-temps chez les populaires»[258].

En fin de compte, dans le cas neuchâtelois, le temps passé au stade après le match reste donc plutôt court, surtout en regard d'autres contextes où la troisième mi-temps est érigée en institution. A titre de comparaison, à la fin des matchs du club de hockey sur glace du SC Berne, des animations musicales sont même pafois organisées dans certaines travées de la patinoire.

Lorsque l'on s'intéresse à la durée que représente le fait d'aller à un match, il convient également de tenir compte du déplacement et de toutes les activités qui se trouvent sur le chemin du stade. Les trajets stimulent en effet les rencontres parfois même d'avantage que le stade lui-même. Ainsi comme l'explique [SP]:

> Je ne me suis jamais fait d'amis au stade. Pendant le match, on est tous trop concentrés sur le jeu. A l'époque, c'était surtout dans le bus en retournant vers Marin. Je retrouvais toujours les mêmes visages. Et on a fini par aller boire des verres ensemble pour discuter du match[259].

Paradoxalement, les efforts entrepris pour fluidifier et gérer de manière plus rationnelle les flux de spectateurs, en réduisant les temps de déplacement, pourraient donc même avoir un effet inverse au niveau des opportunités de rencontres. De même la propension à se rendre en avance au stade sera probablement plus élevée si des difficultés d'accès sont à

[258] Commentaire spontané mentionné par un spectateur lors de l'enquête réalisée au stade de la Maladière. Pour retenir une partie du public après le match, le club a d'ailleurs installé temporairement des chaufferettes au gaz. Ces systèmes ont toutefois été interdits en raison de leur caractère très polluant. Depuis aucune autre solution n'a été envisagée.
[259] Entretien avec SP, Neuchâtel, 5 avril 2006.

prévoir sur le chemin du stade. Comme nous l'avons relevé plus haut, les changements restent ici très limités dans le cas neuchâtelois.

Par ailleurs, si le déménagement à la Chaux-de-Fonds a pu inciter un certain nombre de personnes à renoncer aux matchs, il a également amené d'autres à se regrouper pour faire les trajets ensemble. Ainsi, les membres des Fanati'x, un des groupes de supporters sur lequel nous revenons plus loin, prennent l'habitude durant cette période de se retrouver sur un des parkings de la ville et se répartir parmi les véhicules disponibles. De manière générale, les déplacements collectifs, qui pour certains représentent un prolongement direct à la fréquentation du stade, jouent un rôle tout particulier en termes d'interactions. Du point de vue des groupes de supporters, les longs déplacements (comme ceux de Bellinzone ou de St-Gall) sont même particulièrement appréciés. Souvent festifs, ils jouent un rôle évident en matière de cohésion ou de dynamique collective.

3. Fréquence des matchs et assiduité des spectateurs

La modernisation des stades répond explicitement à des objectifs de rationalisation économique d'emplacements longtemps sous-exploités. Cette optimisation passe non seulement par la multifonctionnalité ou par l'exploitation de l'équipement dans le cadre de manifestations extra-sportives, mais suppose également dans l'idéal une activité plus intensive liée aux clubs résidents ou au football de manière générale.

De ce point de vue, il convient de relever que le nombre de matchs officiels à enjeu disputés à domicile par les équipes de football de la première division helvétique est stable depuis longtemps. Un club de Ligue National A jouait en moyenne 19.3 rencontres dans ses installations lors de la saison 1997/98, un chiffre tout à fait comparable à celui enregistré en Super League lors de la saison 2009/10 (20.0)[260].

[260] Ont été pris en compte, les matchs de championnat, de la coupe nationale ainsi que ceux des compétitions européennes. Les matchs amicaux n'ont en revanche pas été comptabilités. Disputés essentiellement durant les périodes de préparation en juillet et en

Tableau 1: Nombre de matchs officiels disputés à domicile par les équipes de première division suisse en 1997/98 et 2009/10.

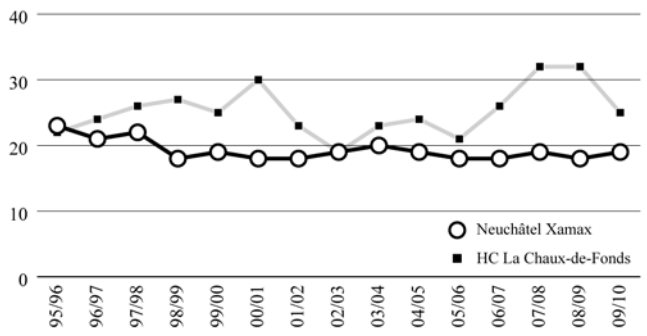
Saison 1997/98		**Saison 2009/10**	
FC Sion	22	FC Bâle	27
Neuchâtel Xamax	22	FC Zurich	23
Grasshoppers	21	BSC Young Boys	20
Etoile Carouge	19	FC Lucerne	19
FC Lucerne	19	FC Sion	19
FC St-Gall	19	FC St-Gall	19
Lausanne-Sports	19	Neuchâtel Xamax	19
FC Aarau	18	AC Bellinzone	18
FC Bâle	18	FC Aarau	18
FC Zurich	18	Grasshoppers	18
SC Kriens	18		
Servette FC	18		
moyenne	19.3	moyenne	20.0

En fait, en football, l'activité d'un stade liée à une équipe dépend étroitement des résultats qu'elle parvient à réaliser. Des succès permettent en effet d'avoir accès à des compétitions supplémentaires et de jouer davantage de matchs à domicile. En se qualifiant pour la Coupe d'Europe, et en atteignant la finale de la coupe de Suisse, le FC Bâle a par exemple pu disputer un total de 27 rencontres officielles dans ses installations toutes compétitions confondues en 2009/10. Cela représente 50% de plus qu'une équipe comme le FC Aarau qui, la même année, n'a pu se produire au Brugglifeld que dans le cadre du championnat national (18 matchs). De ce point de vue, l'activité à domicile de Neuchâtel Xamax n'a pas augmenté depuis l'inauguration du nouveau stade. Le club accueille ainsi de manière constante un peu moins d'une vingtaine de rencontres par années. Ce chiffre est non seulement inférieur à celui enregistré par des équipes plus performantes, mais il se situe également en-dessous de ce que l'on peut observer dans des sports qui disposent de modèles de compétition plus intensifs comme le hockey sur glace. A titre de comparaison, le HC Chaux-de-Fonds, l'autre représentant neuchâte-

janvier, ils se déroulent généralement sur terrain neutre et ne s'inscrivent que rarement dans la logique du sport spectacle

lois en Suisse dans les sports d'équipes de haut niveau, a disputé jusqu'à 32 matchs devant son public au cours d'une même saison (en 2007/08 et 2008/09), en raison notamment d'une compétition se terminant par un système de *play-offs*[261].

Figure 83: Evolution du nombre de matchs joués à domicile depuis 1995, Neuchâtel Xamax et HC La Chaux-de-Fonds.



L'activité d'un stade liée à une équipe dépend donc non seulement des performances mais également du fonctionnement plus général des championnats. Si la construction d'une nouvelle enceinte ne suffit pas à garantir par elle-même une augmentation du nombre de matchs, elle est par contre indispensable pour organiser des rencontres dans le cadre de certaines compétitions. C'est le cas en particulier pour les Coupes d'Europe dont les critères en termes d'infrastructures sont de plus en plus restrictifs. Ainsi, lors de sa campagne de Champions League en 2005, le FC Thoune a disputé toutes ses rencontres au Stade de Suisse qui venait d'être inauguré à Berne car ses installations n'étaient pas adaptées aux exigences de l'UEFA.

Comme le montre ce dernier exemple, en plus de l'activité associée à des clubs résidants, les promoteurs de nouveaux stades comptent aussi sur l'organisation de matchs impliquant d'autres équipes. Depuis son inauguration en 2001, le stade St-Jacques de Bâle accueille régulière-

[261] Dans le championnat suisse de hockey sur glace, les *play-offs* reposent sur des confrontations à élimination directe qui se jouent au meilleur des sept matchs.

ment la sélection nationale helvétique A, celle des moins de 21 ans, des finales de Coupe de Suisse ou d'autres matchs de gala. Si elles concernent a priori des publics différents[262], toutes ces rencontres contribuent à l'activité du lieu. Ainsi, durant les trois dernières années qui précédent sa démolition, 59 matchs ont été disputés dans l'ancien stade[263]. Au cours des trois premières années de fonctionnement de la nouvelle enceinte[264], on en compte 84, soit 25 de plus.

Depuis son inauguration, l'utilisation du stade de la Maladière dans le cadre de matchs de haut niveau ne suit pas la même progression. Au contraire, elle tend même à diminuer. Alors que le club neuchâtelois n'est plus parvenu à se qualifier pour des compétitions européennes, le terrain synthétique n'autorise plus l'organisation de matchs amicaux internationaux, ne fut-ce que de l'équipe Suisse des moins de 21 ans, chose qui était encore envisageable en 2003. Moyennant l'installation d'une pelouse naturelle provisoire, le stade a néanmoins pu accueillir les entraînements de l'équipe du Portugal, dans le contexte exceptionnel de l'Euro 2008, dont deux séances ont été ouvertes au public.

Si l'activité footballistique relevant du haut niveau n'a pas progressé[265], il s'agit de déterminer dans quelle mesure la modernisation des infrastructures s'accompagne d'une fréquentation plus stable. De ce point de vue, nos développements reposent sur deux types d'éléments: les premiers concernent l'évolution de la variabilité des affluences; les seconds reposent sur l'assiduité déclarée par les spectateurs à l'occasion des deux enquêtes par questionnaire réalisées au stade.

Dans certaines conditions, la variabilité des affluences peut refléter des pratiques de fréquentation plus ou moins régulières. Si une diminu-

[262] On peut toutefois logiquement penser que l'effet de proximité amène une part importante du public de l'équipe locale à se déplacer au stade par intérêt pour le football Ainsi, lors des rencontres de l'équipe nationale au stade St-Jacques, les joueurs du FC Bâle ont généralement droit à des encouragements soutenus.

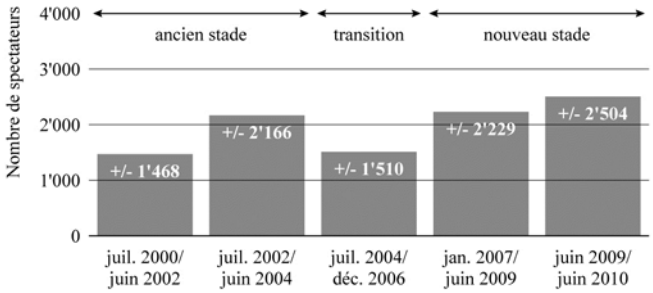
[263] Décompte du nombre de matchs organisés dans le stade St-Jacques entre le 14 décembre 1995 et le 13 décembre 1998 (date du dernier match).

[264] Décompte du nombre de matchs organisés dans le stade St-Jacques entre le 15 mars 2001 (date du match d'inauguration) et le 14 mars 2004.

[265] Le nouveau stade fait par contre l'objet d'une utilisation beaucoup plus intensive pour les entraînements de la première équipe et ceux des sections junior tandis qu'il accueille aussi des matchs de l'équipe des moins de 21 ans

tion de cette variabilité n'implique pas forcément des spectateurs plus assidus (elle peut en effet masquer des mécanismes de rotation des effectifs), une augmentation semble par contre un facteur impliquant des comportements qui se différencient de manière plus marquée selon le match. Pour réaliser des analyses sur la base d'un échantillon suffisamment large nous avons réparti toutes les rencontres de championnat disputées par Neuchâtel Xamax à domicile entre juillet 2000 et décembre 2010, en cinq périodes à peu près égales, en tenant compte des changements de stades[266].

Figure 84: Evolution de l'écart-type par rapport à l'affluence moyenne des matchs à domicile de Neuchâtel Xamax (2000-2010).



De manière générale, la variabilité des affluences évolue de manière significative d'une période à l'autre. Un test de Lévenne permet en effet de montrer ainsi que la variance d'au moins un des échantillons de nos analyses se distinguent des autres[267]. Plutôt faibles au début de la décennie, les écarts entre les affluences augmentent une première fois durant la

[266] La première période (de juillet 2000 à juin 2002) couvre intégralement les saisons 2000/01 et 2001/02. La deuxième (de juillet 2002 à juin 2004) est la période qui précède directement la démolition de l'ancien stade. La troisième (de juillet 2004 à décembre 2006) représente la période de transition durant laquelle le club évolue à la Charrière. La quatrième (de janvier 2007 à juin 2009) correspond à une période de deux saisons et demi suivant l'inauguration du nouveau stade. La dernière (de juillet 2009 à juin 2011) s'étend enfin jusqu'au terme de la saison 2010/11.

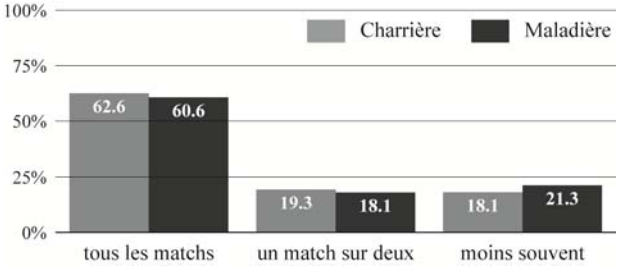
[267] Test de Lévenne: F=2.7, dl1=4, dl2=187, p=0.030, [*].

période qui précède la démolition de l'ancien stade, alors que le club réalise par ailleurs des performances inégales. Lors de la période de transition à la Chaux-de-Fonds, le public diminue mais se stabilise. Le nombre de spectateurs oscille alors en moyenne dans une fourchette allant de 2'700 (-1 écart-type) à 5'700 (+1 écart-type). Ce résultat montre que c'est un public plus fidèle qui effectue en temps normal le déplacement à la Charrière. Après l'inauguration du nouveau stade, la variabilité des affluences connaît alors un saut. Si l'évolution est significative par rapport à la période de transition[268], elle ne l'est par contre pas en comparaison des deux dernières années passées dans l'ancien stade[269]. Les écarts se renforcent enfin encore légèrement au tournant des années 2010. S'il semble difficile sur cette base de conclure avec certitude à une diminution de l'assiduité, il semble par contre que les choses n'évoluent pas dans l'autre sens. En d'autres termes, la modernisation des infrastructures à Neuchâtel ne semble pas s'accompagner de pratiques de fréquentation plus régulières.

Dans cette perspective, nous pouvons également comparer les réponses des spectateurs à la question «A quelle fréquence assister-vous au matchs de Neuchâtel Xamax à domicile?», obtenues lors des deux enquêtes réalisées au stade. Pour rappel, les deux enquêtes ont été réalisées dans des contextes sportifs comparables, l'objectif étant de cibler des matchs de milieu de saison sans enjeu particulier, se caractérisant par une présence présumée plus marquée de spectateurs réguliers. Cet élément se confirme si l'on analyse les réponses des spectateurs. Au stade de la Charrière, 63% du public affirme suivre tous les matchs à domicile tandis que ceux qui assistent à la moitié des rencontres et les spectateurs plus occasionnels représentent respectivement 19% et 18% des effectifs. Les résultats obtenus lors de la deuxième enquête sont d'un ordre de grandeur totalement équivalent: 61% des spectateurs suivent tous les matchs, 18% un match sur deux et 21% sont moins assidus. Malgré la très légère progression des spectateurs occasionnels, les différences restent non significatives[270].

[268] Test de F: F=2.2, dl1=46, dl2=36, p=0.017, [*].
[269] Test de F: F=1.1, dl1=46, dl2=35, p=0.869, [*].
[270] $\chi 2$=2.7, dl=2, p=0.260, [ns].

Figure 85: Assiduité des spectateurs lors des matchs à domicile



Ces résultats indiquent que l'on n'assiste en tous cas pas à une augmentation des rythmes de fréquentation du stade parmi les franges les plus fidèles du public[271]. De ce point de vue, le club semble donc pouvoir disposer d'une base relativement stable que l'on peut estimer à environ 1'500 à 2'000 personnes qui se rendent au stade de manière très régulière. La progression des écarts-types mesurés précédemment semble par conséquent indiquer une différenciation plus marquée des pratiques de fréquentation du stade avec des spectateurs très régulier et d'autres qui viennent de manière plus ponctuelle, en particulier pour les grands rendez-vous.

4. Des rythmes aux pratiques de fréquentation du stade

Dans les pages qui précèdent, l'analyse du contexte relatif à la temporalité de l'interaction apporte une réponse plutôt nuancée en ce qui concerne la modernisation des infrastructures. Tout d'abord, le contexte semble moins propice à une fidélisation des spectateurs sur le long terme. De ce point de vue, un des éléments défavorables est lié à l'augmentation très

[271] Si l'assiduité à domicile stagne, le nombre de supporters suivant l'équipe en déplacement diminue par contre très nettement. Lors de la première enquête, près de sept spectateurs sur dix affirment se rendre au moins occasionnellement à des matchs à l'extérieur. Le rapport n'est plus que de la moitié dans la nouvelle Maladière.

nette des prix pour les jeunes qui représentent justement un potentiel d'attachement plus élevé que la moyenne. En outre, l'environnement plus attractif lié au stade ne semble pouvoir compenser que de manière partielle l'effet des performances mitigées réalisées par le club lors des dernières saisons. On est bien loin des niveaux enregistrés dans les années 1980. Ensuite, malgré l'amélioration du confort, la durée de fréquentation du stade à l'occasion des matchs ne semble pas progresser significativement. On note même une légère augmentation des spectateurs qui viennent au dernier moment, tandis qu'une très large majorité du public continue de quitter les lieux dans les minutes qui suivent le coup de sifflet final. Enfin, contrairement à certaines attentes, le rythme d'activité du stade dans une configuration de type sport-spectacle n'a pas augmenté dans le cas neuchâtelois. Comme l'indique la progression de la variabilité des affluences, il semble par contre y avoir une augmentation de spectateurs occasionnels. Le club peut toutefois aussi compter sur une base de fidèles relativement stable qui fréquentent les lieux de manière beaucoup plus régulière, dessinant des pratiques de fréquentation très différentes.

La différenciation des pratiques de fréquentation

Après avoir envisagé la question des rythmes de fonctionnement du lieu, il s'agit de s'intéresser aux pratiques participatives associées à la fréquentation du lieu. Cette partie de l'analyse est abordée en deux étapes. La première consiste à décrire la diversité des rôles et des statuts des acteurs qui forment le public ainsi qu'à quantifier l'évolution de leur présence. Un contexte égalitaire où les individus en interaction ont des fonctions faiblement différenciées possède en théorie un potentiel d'intégration plus élevé. La seconde met en relation les types de spectateurs avec leur profil sociodémographique. Selon notre grille d'analyse, la modernisation du stade s'accompagne d'une augmentation de son potentiel d'intégration sociale si les pratiques de fréquentation qui accompagnent l'interaction tendent à s'uniformiser et à être socialement moins différenciées. La limite entre ceux qui contribuent au spectacle et ceux qui y assistent n'est pas toujours nette. Avant de catégoriser les composantes du public, il s'agit de revenir brièvement sur la diversité des acteurs qui converge vers le stade à l'occasion des matchs.

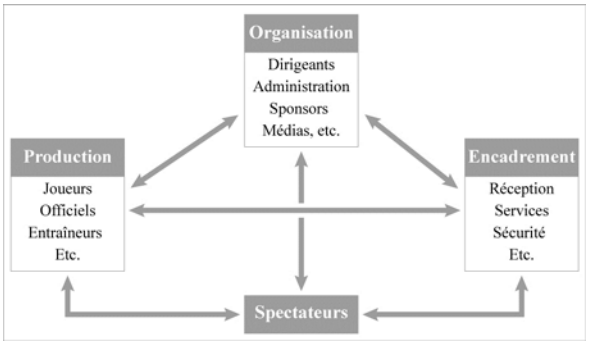
1. Le stade, le match et ses acteurs

Même si les «simples» spectateurs (nous verrons plus loin que ce terme peut être trompeur) composent la grande majorité de la population présente dans le stade, l'organisation d'un match implique de très nombreux acteurs qui occupent chacun des fonctions spécifiques et hiérarchisées.

Il y a tout d'abord ceux qui produisent directement le spectacle, c'est-à-dire les joueurs dans le cas du football. En Suisse, l'effectif d'une équipe en compte généralement 20 à 25 (du moins si l'on se limite à la première équipe) dont 18 au maximum peuvent être inscrits sur la feuille du match. Ceux-ci forment un ensemble très segmenté selon leur position dans le jeu (gardien, défenseur, milieu, etc.) ou leur importance (capitaine, titulaire, remplaçant, etc.). A côté des joueurs, il convient de

mentionner l'encadrement direct qui est lui-aussi très hiérarchisé et qui comprend pêle-mêle les directeurs sportifs, entraîneurs, entraîneurs adjoints, entraîneurs des gardiens, médecins, kinésithérapeutes ou autres soigneurs. Enfin le match ne peut se dérouler sans la présence des arbitres et des délégués représentant les fédérations qui chapeautent les compétitions.

Figure 86: Types d'acteurs impliqués dans le déroulement du spectacle sportif



Parmi les autres acteurs présents dans le stade, il y a ensuite tous ceux qui encadrent le match. Ceux-ci peuvent-être autant présents à titre bénévole que salariés. Cet encadrement comprend notamment des personnes qui gèrent les flux d'entrée au stade: vendeurs de billets, stadiers et placeurs, hôtes et hôtesses d'accueil, etc. Sont compris également ceux qui servent à boire et à manger dans les buvettes, bars et autres espaces de restauration. Avec là encore, des statuts parfois très compartimentés[272]. L'organisation d'un match nécessite par ailleurs des personnes responsables d'une kyrielle d'aspects techniques (éclairage, animation sonore, affichage, etc.), de même que la mise en place de mesures de sécurité impliquant notamment des entreprises du maintien de l'ordre, des forces de police, des services sanitaires, des pompiers, etc.

[272] A Neuchâtel, certaines sections du club gèrent des buvettes spécifiques: le FC Neuchâtel Xamax féminin s'occupe par exemple d'un des emplacements situés en secteur D.

Enfin, une troisième catégorie d'acteurs comprend tous ceux qui participent de manière directe ou indirecte à l'organisation du spectacle sportif: dirigeants du club et staff administratif, sponsors et investisseurs, intermédiaires (agents de joueurs, conseillers techniques, avocats, etc.), journalistes (presse écrite, radio et télévision) accompagnés de leur équipe technique, photographes, etc.

La liste que nous avons passée en revue, qui recouvre déjà un ensemble d'une grande diversité, n'est de loin pas exhaustive. Au final, ce sont au minimum plusieurs centaines de personnes qui, à chaque match, occupent clairement une fonction dans le stade qui les différencie du spectateur. La multiplicité des acteurs qui contribuent au spectacle sportif crée inévitablement des hiérarchies et des rapports de force entre eux. Dans cet ensemble, le statut du spectateur est ambigu. D'une part, il représente le «consommateur» pour qui le spectacle sportif est organisé. A ce titre, il devrait occuper le sommet de la pyramide en vertu de l'adage «le client est roi». D'autre part, il peut bien sûr contribuer au spectacle, voire aux résultats de l'équipe par ses encouragements[273] ou, au contraire, montrer son mécontentement en sifflant les joueurs ou les dirigeants. Cependant, son rôle reste alors secondaire. A ce titre, il se trouve relégué au bas de la hiérarchie fonctionnelle et symbolique que dessine le lieu. D'où le sentiment chez certains spectateurs de n'être que des «cochons de payants», comme nous l'avons parfois entendu. Quelle que soit la position réelle occupée par le spectateur, le schéma semble s'écarter ici du modèle du «troisième lieu» décrit par Oldenburg qui se caractériserait par un contexte égalitaire marqué par l'absence d'obligations réciproques telles qu'elles peuvent par exemple apparaître entre un hôte et son invité. Or, de ce point de vue, la tendance générale est très nettement à l'augmentation du nombre d'acteurs ayant un statut spécifique. Cette évolution n'est pas forcément liée au nouveau stade lui-même. Elle s'inscrit de manière plus générale dans le contexte marqué par la professionnalisation des structures du football suisse de haut ni-

[273] Il existe d'ailleurs de nombreuses études (notamment dans le champ de la psychologie sociale du sport) analysant l'avantage que représente pour une équipe le fait de jouer à domicile ou plus généralement de l'impact du public sur les sportifs (Jones, Bray et Lavallee 2008).

veau et par la croissance des enjeux, notamment économiques et sécuritaires, qui entourent les compétitions.

Le cas neuchâtelois n'échappe pas à cette tendance. Deux exemples très différents permettent de s'en convaincre. Le premier concerne la progression des effectifs nécessaires à la sécurité. Pour satisfaire aux règlements de la Swiss Football League, le club a l'obligation de disposer d'un service d'ordre à l'intérieur du stade dont la mission est par exemple d'encadrer les fouilles de spectateurs aux entrées[274]. En parallèle, des forces de police veillent à la sécurité à l'extérieur, notamment pour canaliser l'arrivée de supporters visiteurs et éviter d'éventuels affrontements. L'augmentation des effectifs mobilisés au cours des dernières années a provoqué une forte hausse des coûts pour la collectivité[275]. Les autorités cantonales ont dès lors remis en cause cette contribution en décidant de faire passer le club à la caisse. Celui-ci entame alors un bras de fer, rétorquant que les frais de sécurité intérieurs sont déjà intégralement à sa charge[276].

Un autre type d'acteurs dont l'emprise augmente au fil des ans dans le monde du football est celui des agents de joueurs, des recruteurs et autres observateurs. Dans un contexte où la mobilité des joueurs s'accélère au sein d'un marché des transferts de plus en plus globalisé et spéculatif, le championnat suisse fait figure de pays tremplin dans l'esprit de nombreux intermédiaires (Poli 2008). Il est logique dès lors qu'il constitue pour eux un terrain de chasse particulièrement intéressant. Même si elle reste difficile à évaluer (et incomparable en nombre absolu par rapport à la sécurité), la présence croissante de ces acteurs dans les gradins neuchâtelois au cours des dernières années semble d'autant plus évidente que le club connaît aussi une forte activité sur le marché des transferts.

Si l'augmentation du nombre d'acteurs n'est en majorité qu'indirectement liée à la modernisation des infrastructures, celle-ci génère néanmoins aussi directement de nouvelles fonctions qui concer-

[274] Après l'inauguration du nouveau stade, c'est la société AGS qui est en charge de l'intégralité de la sécurité à l'intérieur du stade.

[275] «La défense de Studer est infranchissable», *L'Express*, 8 novembre 2007.

[276] «Bras de fer entre Neuchâtel Xamax et les autorités neuchâteloises», *Le Temps*, 16 octobre 2008.

nent en particulier l'utilisation des nouveaux équipements techniques, comme la vidéosurveillance, dont l'ancien stade était dépourvu.

Dans certain cas, la limite entre l'acteur qui occupe une fonction précise et le spectateur est parfois très mince voire inexistante. Par exemple, le président d'un club ne peut pas faire grand-chose d'autre que d'assister à la rencontre. Il est donc lui aussi quelque part «simple» spectateur. De manière générale, la diversification des acteurs semble aller de pair avec l'apparition de statuts «hybrides», parfois même étonnants. Lors de nos observations effectuées au stade, nous avons par exemple constaté qu'en temps normal, l'activité des stadiers (du moins ceux qui ne sont pas en charge des secteurs visiteurs) est surtout importante en début et en fin de match ainsi qu'à l'approche de la mi-temps. En dehors de ces périodes, une partie d'entre eux redevient clairement membre du public, esquissant des gestes de joie lorsque l'équipe neuchâteloise inscrit un but[277].

Si des hiérarchies et des rapports de force se dessinent inévitablement entre les acteurs qui participent au spectacle sportif, le public peut lui aussi se différencier selon des modes de fréquentation et d'implication plus ou moins intenses. Il s'agit dès lors de déterminer dans quelle mesure l'interaction qui se produit entre les spectateurs est associée à des pratiques plus ou moins homogènes. Pour cela, un bref retour théorique relatif à la diversité des «pratiques partisanes» est nécessaire.

2. Catégoriser les spectateurs

Il existe différentes manières de catégoriser les spectateurs qui se rendent au stade. Un premier type de classification poursuit plus explicitement des objectifs liés à la gestion des événements sportifs. En tenant compte de l'ensemble du public, un critère simple s'appuie sur le camp que le spectateur choisit d'encourager. On distingue alors le public local, le public visiteur et le public neutre, ce dernier ne prenant parti pour aucune

[277] Ceux-ci ne font toutefois par partie des personnes sollicitées pour l'enquête.

des deux équipes. Dans une perspective sécuritaire, on différencie également les spectateurs selon le risque qu'ils représentent. Une classification, reconnue à l'échelle internationale et souvent utilisée par les organisateurs d'événements sportifs, discerne de ce point de vue ceux de type A qui ne posent aucun problème; ceux de type B qui constituent un danger potentiel (par exemple sous l'effet de l'alcool); et ceux de type C pour qui la violence est une fin en soi (Barbey 2006).

D'autres catégorisations relèvent d'une démarche scientifique visant à identifier, parmi ceux qui suivent une même équipe, des pratiques de fréquentation et d'investissement émotionnel, ainsi que des motivations plus générales qui poussent l'individu à aller au match (Wann, Melnick et al. 2001). Une distinction intuitive oppose schématiquement les «supporters» - fervents, assidus et expansifs -, très attachés à un club, dont ils connaissent tous les détails; aux spectateurs «lambdas», plus sélectifs dans le choix des matchs et moins enclins à s'investir ou à s'impliquer personnellement pour soutenir un club. Dans ce cas, le match constitue davantage un passe-temps occasionnel qu'un environnement familier et approprié. En suivant cette logique, Patrick Mignon discerne ainsi «ceux qui se voient comme les authentiques soutiens d'une équipe et qui organisent ce soutien», et «ceux qui se contentent d'assister passivement aux matchs de celle-ci» (1993: 73).

La distinction entre supporters et spectateurs suggérée par Mignon repose sur des éléments qui peuvent varier selon les auteurs. Pour Dominique Bodin, le principal critère renvoie à l'appartenance à des associations structurées (2002). Celles qui viennent à l'esprit en premier lieu, en raison de leur forte visibilité, sont les groupes qui, par leurs encouragements vocaux et visuels, contribuent à animer le stade. Il existe également d'autres formes d'associations dont la vocation première ne s'inscrit pas dans un registre démonstratif et émotionnel, mais plutôt financier. Souvent qualifiées de «clubs de soutien», elles constituent des structures aux caractéristiques très différentes des premières, notamment au niveau du profil des personnes qui en font partie (Berthoud 2007).

Ces différenciations mettent en évidence des modes très spécifiques et revendiqués de fréquentation du stade. Elles excluent néanmoins une partie importante des spectateurs qui, sans faire partie d'un groupe structuré, peuvent être plus ou moins investis et adopter des comportements différenciés à l'occasion des matchs. Certains chercheurs ont donc proposé d'autres critères qui reposent avant tout sur des pratiques et des

attitudes individuelles. C'est le cas de la typologie élaborée par Richard Giulianotti (2002). Dans un contexte où les enjeux économiques du football prennent de l'ampleur et où les logiques du sport spectacle s'intensifient, le sociologue anglais propose deux grands axes pour classer les spectateurs. Le premier renvoie aux modes d'expressions, plus ou moins expansifs, de l'attachement et de la loyauté envers l'équipe soutenue. Le second touche au fondement de l'investissement individuel. Il oppose le pur consommateur, dont le comportement répond à des logiques de marché, au spectateur qui défend des valeurs liées à l'histoire du football ou à l'ancrage territorial des clubs et pour qui aller au stade est un acte de tradition.

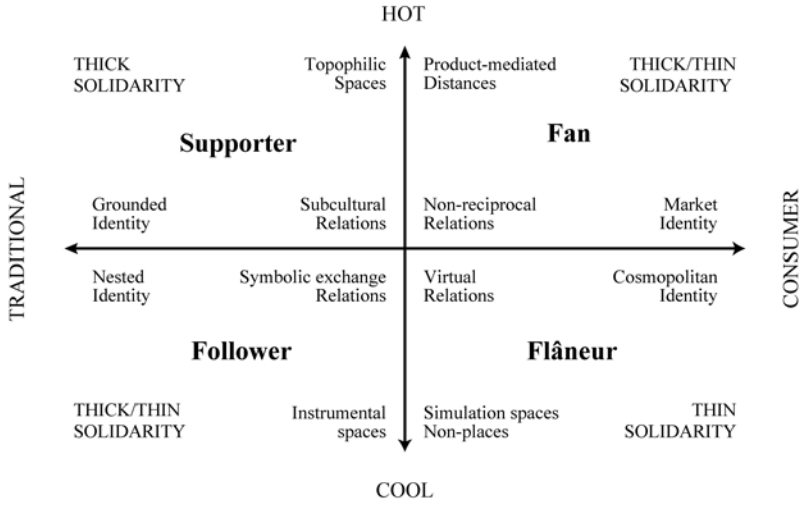
Le second des axes proposés par Giulianotti a fait l'objet d'un certain nombre de remises en cause (Williams 2007). En effet, les logiques consuméristes et historico-culturelles ne sont souvent pas exclusives. Un spectateur peut tenir un discours mettant l'accent sur les valeurs traditionnelles d'un club ou s'opposer au sport business, tout en achetant une vaste panoplie de produits dérivés faisant de lui un consommateur par excellence. La marchandisation croissante des identités consistant à construire des sentiments d'appartenance au travers d'objets de consommation (Bourgeois et Watson 1995, Ohl 2001, 2003) n'est par ailleurs de loin pas antinomique avec la référence à une origine territoriale ou avec des valeurs culturelles véhiculées par l'histoire des clubs (Pons et Richelieu 2004). A partir d'une étude menée sur le hockey sur glace britannique, Garry Crawford arrive même à la conclusion qu'être un «supporter» est en soi d'abord un acte de consommation avant d'être un signe d'attachement (2004). Il faut donc envisager cet axe de différenciation avec précaution. Il garde néanmoins toute sa pertinence si l'on s'en tient à une analyse des discours opposant ceux qui revendiquent l'importance des logiques liées à la tradition (le fait d'avoir des joueurs locaux par exemple) et ceux pour qui ces éléments ne rentrent pas en ligne de compte du moment que la performance et le spectacle sont au rendez-vous.

Au final, la double différenciation formulée par Giulianotti permet d'identifier quatre catégories de spectateurs: le supporter, le suiveur (*follower*), le fan et le flâneur. Le supporter affiche sans retenue son attachement et tient un discours qui met de l'importance sur les valeurs historiques et traditionnelles qu'un club cultive. Il entretient une relation affective étroite, construite sur du long terme, avec l'équipe soutenue.

Celle-ci constitue un objet familier qui fait partie intégrante de son quotidien. Soutenir un club traduit alors généralement aussi une appartenance à une communauté et aux valeurs locales auxquelles il s'identifie.

Le suiveur s'attache aussi au club selon des critères territoriaux ou historico-culturels (par tradition familiale par exemple). Il se distingue toutefois du supporter par une tendance beaucoup moins forte à afficher sa loyauté par des actes. Le suiveur se rend au stade surtout lorsque son équipe obtient de bons résultats. Il est moins chauvin que le supporter, ne porte que rarement les couleurs du club et ne chante généralement pas dans le stade. Plus détaché, il est aussi tout-à-fait capable de soutenir d'autres clubs.

Figure 87: Typologie des spectateurs selon Giulianotti (2002)



Pour Giulianotti, le fan représente une forme plus moderne de spectateur. Comme le supporter, il manifeste ostensiblement son soutien. Mais, contrairement à ce dernier, il s'investit d'abord par amour du jeu et du spectacle. Chez le fan, l'identification est d'abord fondée sur des éléments qui valorisent la performance et la réussite, comme les grands joueurs charismatiques. Le soutien affiché d'une équipe devient en quelque sorte un signe distinctif, voire un statut social. La relation entretenue avec le club est dès lors fortement liée à des actes de consommation, comme

l'achat de produits de merchandising qui permettent au fan de rendre sa passion visible aux yeux de tous. La situation se rapproche de l'attachement qui peut se développer chez des individus pour des groupes de musiques, pour des acteurs ou pour d'autres personnalités. Néanmoins, la forte loyauté du fan s'inscrit dans le présent et n'est pas indéfectible. Il peut assez facilement aller voir ailleurs lorsque la performance du club est moins bonne ou que le sport ne l'intéresse plus.

Enfin, le flâneur est la forme la plus distanciée de la consommation du spectacle sportif. Peu investi, le flâneur n'arbore que très rarement les couleurs d'une équipe et se rend au stade pour vivre des moments d'émotions en compagnie de ses amis. Il y va surtout à l'occasion de grands matchs lorsque sa présence au stade est socialement valorisée, permettant ainsi à l'individu d'accroître son capital symbolique.

3. Les structures collectives

Comme nous venons de le voir, le supportérisme s'inscrit nécessairement pour certains auteurs dans le cadre de collectifs structurés, les uns ayant pour vocation d'animer les tribunes, les autres ayant surtout pour objectif déclaré de soutenir le club au niveau financier. Lors de la période qui englobe le changement de stade, Neuchâtel Xamax compte sur le soutien de quatre groupes structurés: le Club des Amis, le Club des 200, les Tigers 95 et les Fanati'x 03. Ces groupes, officiellement reconnus par le club, apparaissent alors sous la rubrique «supporters» du site internet. Les deux premiers représentent un apport financier pour le club tandis que les deux derniers se posent comme les garants de l'animation des tribunes[278].

[278] Il y a par ailleurs d'autres petits groupes aux structures plus ou moins officielles qui apparaissent après l'inauguration du nouveau stade. Ainsi, la section Drynx est un groupe d'une quinzaine d'individus qui s'installe dans le secteur D3. Un autre club de soutien financier très sélectif, le Club Business est également créé sous l'impulsion du président du club. Celui-ci compte moins d'une dizaine de membres payant une cotisation de 40'000 francs par an.

Le Club des 200 est de loin la structure la plus ancienne. Sa date de création officielle (1968) précède même la fusion des clubs dont Neuchâtel Xamax est issu. En 2009, il compte un peu plus de 340 membres, parmi lesquels on trouve à la fois des entreprises et des particuliers qui s'acquittent d'une cotisation annuelle de 2'000 francs qui restreint l'accès à ce cercle à un public de privilégiés[279]. Ce montant donne droit à deux entrées au stade lors de chaque match de championnat à domicile ainsi que l'accès à différentes manifestations organisées par le Club des 200 lui-même. La raison d'être de cette structure est d'abord financière. Pour Neuchâtel Xamax, il représente en 2009 une manne de presque 700'000 francs de cotisations annuelles. La nature de l'investissement individuel semble toutefois plus complexe, dans la mesure où le Club des 200 représente en fin de compte un ensemble hétérogène où certains membres participent à titre privé tandis que d'autres le font au nom d'une enseigne ou d'une entreprise. Dans tous les cas, la fréquentation de l'association relève autant de logiques amicales (en particulier pour les membres les plus anciens) que professionnelles. Signe évident de distinction sociale, l'appartenance au Club des 200 offre une plateforme de rencontre où certaines branches d'activités (assurances, banques, régies immobilières) sont particulièrement présentes.

Cette logique de réseautage professionnel est encore plus marquée au sein du Club des Amis. Créée au début des années 1980, cette structure a également comme objectif déclaré d'apporter un soutien financier à Neuchâtel Xamax. A la fin de l'année 2008, le Club des Amis compte environ 120 adhérents. Pour les membres, quasi exclusivement des entreprises, il s'agit surtout de créer des synergies avec d'autres acteurs du tissu économique local. L'association invite par exemple les nouveaux venus à faire une présentation de leurs activités auprès des anciens. Dans un même ordre d'idées, les prestations auxquelles donne droit l'adhésion permettent aux entreprises de profiter des matchs de football pour inviter des clients et soigner leurs relations d'affaires. La cotisation annuelle de 10'000 francs donne droit, en plus des deux places par match dans la

[279] Au stade de la Maladière, sur les 46 personnes qui affirment appartenir à ce groupe, seules deux ont un niveau de formation élémentaire, les autres ayant tous poursuivi leurs études.

tribune principale, d'accéder à l'espace Facchinetti. En dehors des matchs, diverses activités sont également organisées pour les membres.

Les Tigers et les Fanati'x opèrent dans un registre tout à fait différent. Le principal rôle qu'ils s'attribuent est l'encouragement vocal et visuel, autant lors des matchs à domicile qu'en déplacement. Fondé en 1995, le groupe des Tigers est le plus ancien. Les Fanati'x existent quant à eux depuis 2003. Bien que plus ou moins indépendantes par rapport au club, ces deux structures sont reconnues par ce dernier. Les rapports avec les dirigeants ne sont pas toujours au beau fixe, en raison des débordements auxquels ils seraient – directement ou indirectement – mêlés. Par exemple, un message affiché sur les grillages après la défaite contre le FC Sion qui entraîne en juin 2006 la relégation de l'équipe en Challenge League, sert de prétexte à une mise au ban des Fanati'x pendant quelques mois[280]. En novembre 2006, la réconciliation débouche sur la signature d'une charte de collaboration avec le club, impliquant non seulement les Fanati'x mais également les Tigers.

Entre un club et ces groupes de supporters, il existe indiscutablement un grand intérêt pour une bonne entente mutuelle. Pour le club, ces relations garantissent un meilleur contrôle des risques de violence et une responsabilisation des leaders de ces structures qui s'engagent à éviter les débordements. En outre, l'ambiance créée dans les tribunes participe au spectacle et doit pouvoir influencer positivement les résultats de l'équipe. Pour les groupes, la coopération avec les dirigeants leur offre une plus grande liberté de manœuvre pour la réalisation de chorégraphies. Elle leur garantit un interlocuteur officiel permettant de formuler des revendications directes, comme celle d'avoir à disposition un secteur debout[281]. Enfin, le club offre aux membres de ces groupes des tarifs préférentiels pour les abonnements, ce qui, dans le contexte de l'augmentation du prix des places liée au nouveau stade, constitue un argument pour attirer de nouvelles recrues.

Sur la forme, les pratiques de fréquentation du stade des Tigers et des Fanati'x se ressemblent beaucoup. Les deux se placent côte à côte dans

[280] Construite en vitesse avec quelques bouts de papiers, celle-ci formait l'inscription «Vous êtes des merdes».

[281] Le club s'est montré favorable à cette idée qui a pour l'instant toujours été rejetée par la Ville de Neuchâtel, propriétaire des lieux.

la même tribune, ce qui leur permet, selon leurs propres termes, de «faire le nombre», de manière à ce que les chants, entonnés conjointement tout au long de la rencontre, «claquent» le mieux, c'est-à-dire aient le plus d'impact. S'il existe une certaine concurrence entre eux, c'est plutôt une relation d'entraide qui prévaut, notamment pour la mise en œuvre des chorégraphies réalisées pendant le match (les tifos) ou pour l'organisation de déplacements. Officiellement, la principale différence entre les deux groupes provient du fait que les Fanati'x revendiquent une appartenance au mouvement ultra, ce qui en soit n'a pas toujours une signification aussi claire, le mouvement ultra étant lui-même très diversifié[282] (Hourcade 2003). Au-delà de cette étiquette, les divergences proviennent surtout du fait qu'il s'agit en fin de compte de deux cercles d'amis élargis distincts, avec leur propre sensibilité[283]. Les membres respectifs n'ont en effet que peu de contacts avec ceux de l'autre groupe en dehors du football. Les jours de matchs, ils ont aussi chacun leurs habitudes et leurs lieux de ralliement.

A Neuchâtel, l'inauguration du nouveau stade s'accompagne d'une mise en avant d'une offre plus ciblée qui favorise clairement le développement des collectifs structurés que nous venons de passer en revue. Pour le Club des Amis et le Clubs des 200, ce sont les espaces VIP et l'augmentation générale du confort qui constituent les arguments de vente sur lesquels ils peuvent s'appuyer. Les Tigers et les Fanati'x y voient l'occasion d'investir un «vrai» virage, auquel leurs noms seront associés d'entrée de jeu. Avec une architecture configurée d'un seul tenant, la tribune D dans laquelle ils prennent place, facilite également la réalisation des tifos et des chorégraphies.

Le stade crée dès lors une dynamique positive du point de vue de ces associations, qui voient leurs effectifs augmenter après l'inauguration du stade. Le nombre de Tigers et de Fanati'x fait plus que doubler. En juin

[282] Les facteurs de diversité des groupes ultras reposent sur de nombreux éléments comme leur éventuelle coloration politique, leur attitude par rapport à la question de la violence ou encore le type de relations qu'ils entretiennent avec les dirigeants de clubs.

[283] Ainsi, les Fanati'x se disent apolitiques mais se présentent comme un groupe «composé de jeunes gens issus des milieux étudiants et ouvriers d'origines diverses» et affichent volontiers des symboles marxisants, libertaires et multiculturalistes à l'occasion des matchs.

2006, les deux comptaient moins d'une cinquantaine de membres chacun. Fin 2008, ils sont désormais entre 100 et 150. De même, le Club des Amis voit ses adhérents passer d'environ 60 lors de la saison 2005/06 à près de 130 pour la saison 2007/08. Avec ses 340 membres enregistrés en 2008 contre 260 deux ans plus tôt, le Club des 200 enregistre lui-aussi une croissance substantielle.

4. Du supporter au flâneur

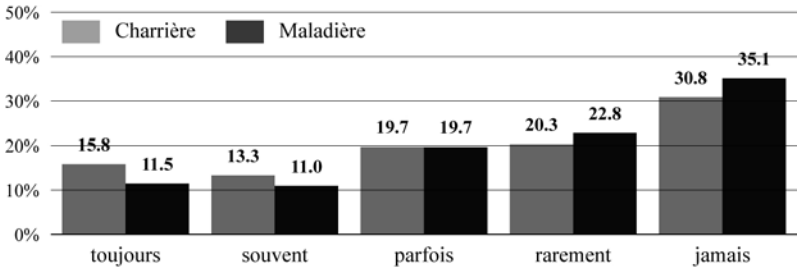
Si les groupes structurés voient leurs effectifs augmenter, ils ne représentent toujours qu'une partie du public. En outre, les pratiques partisanes réelles observées à l'intérieur du stade ne les différencient pas nécessairement de manière aussi nette des autres spectateurs. Par exemple, les Tigers et les Fanati'x ont des «sympathisants», qui sans appartenir à l'un des groupes, se placent dans le même secteur et participent aux chants. Pour mesurer le degré de convergence des pratiques de fréquentation associées à l'interaction, il convient aussi d'envisager l'investissement des spectateurs dans sa composante individuelle. Nous pouvons nous appuyer ici sur les résultats des deux enquêtes par questionnaire. Dans cette perspective, nous reprenons les deux axes de différenciation identifiés dans la typologie de Giulianotti[284]. Le premier, l'extériorisation de l'attachement, est mesuré d'après la propension déclarée par les spectateurs à afficher les couleurs du club. Le second, qui oppose des pratiques liées à la tradition à des pratiques de type consommateur rationnel, est envisagé sous l'angle d'une question concernant l'importance de la présence de joueurs locaux pour un club comme Neuchâtel Xamax.

[284] Une autre solution envisageable ici aurait pu être d'élaborer une typologie à partir d'une analyse exploratoire multivariée visant à classer les spectateurs selon les réponses données à certaines des questions abordées dans le formulaire. Une démarche reposant sur des critères définis «en amont», et validés par des recherches existantes, présente néanmoins l'avantage d'ouvrir de meilleures perspectives de comparaison au cas où un même type d'enquête devait être reproduit dans un autre contexte.

a. Le degré d'extériorisation

Pour situer les spectateurs sur le premier axe de différenciation, nous avons posé la question suivante lors des deux enquêtes: «Vous arrive-t-il d'afficher les couleurs de Neuchâtel Xamax (maillots, écharpes, drapeaux, casquettes, etc.) en allant au stade»? Au stade de la Maladière, plus d'un tiers déclare ne jamais le faire (35%), et près d'un quart «rarement» (23%). Au total, les pratiques peu expansives représentent près de 58% des réponses. Inversement, les spectateurs plus expressifs constituent 42% des échantillons. Par rapport à l'enquête réalisée à la Charrière, on constate une diminution significative de la propension à afficher les couleurs[285]. Les pratiques expressives (parfois, souvent et toujours) y représentent alors presque la moitié des effectifs (49%), soit en tout 7% de plus qu'à la Maladière.

Figure 88: propension à afficher les couleurs du club.



b. L'ancrage local d'un club

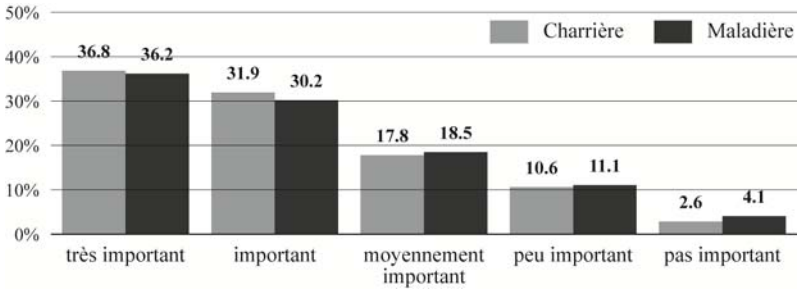
L'indice permettant de situer les spectateurs sur le deuxième axe repose sur la question: «selon vous, est-il important que l'équipe de Neuchâtel Xamax compte dans ses rangs des joueurs provenant du canton?»[286].

[285] Test de Mann-Whitney: U=310053, Espérance=338400, p=0.003, [**]. On compte de nombreux ex-aequo et les corrections appropriées ont été appliquées. Un test du $\chi 2$ réalisé sur les regroupements donne un résultat identique: $\chi 2$=7.529, dl=1, p=0.006, [**].

[286] Il convient de préciser que nous ne cherchons pas ici à mesurer un sentiment d'appartenance local, mais bien l'opinion des individus par rapport à un critère renvoyant

Dans le nouveau stade, ils sont près de 35% à considérer «très important» et 30% «important» la présence de ces joueurs. Les réponses plus nuancées (pas, peu ou moyennement important) forment ensemble un tiers des effectifs. Ils ne sont que 4% à cocher la case «pas important». Contrairement au critère renvoyant au premier axe, on ne constate pour cette question pas de changement par rapport aux réponses données lors de l'enquête réalisée à la Charrière, où les proportions respectives sont quasiment identiques. Les différences ne sont d'ailleurs pas statistiquement significatives[287].

Figure 89: Le joueur local, un élément important?



c. *Les types de spectateurs*

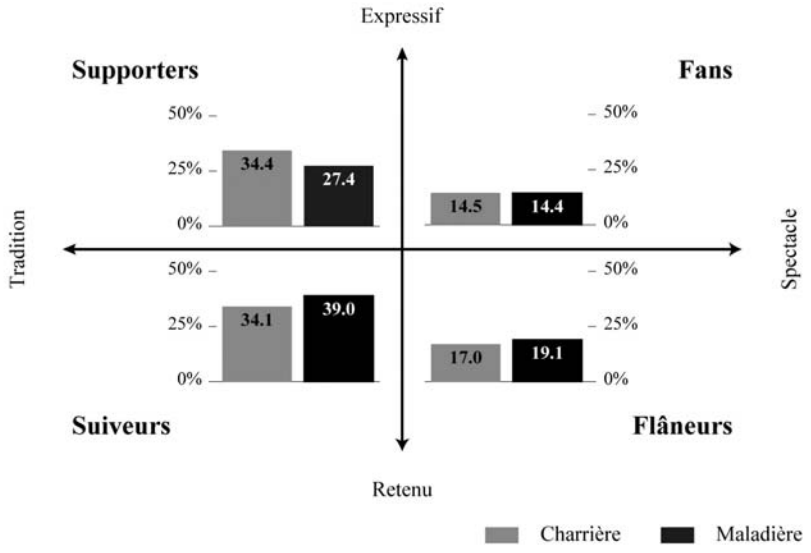
Sur la base des deux questions que nous venons de présenter, les spectateurs ont été répartis parmi les quatre types définis par Giulianotti de la manière suivante: les supporters sont ceux qui affichent les couleurs de manière régulière (parfois à très souvent) et qui adoptent un discours tranché en ce qui concerne la nécessité de disposer de joueurs locaux (important et très important); les suiveurs n'arborent (presque) jamais les

à la tradition et à la territorialité du football. Les pré-tests réalisés lors de la préparation des enquêtes par questionnaire montrent que, de ce point de vue, la question semble avoir bien été interprétée par les spectateurs. Au total, plus de la moitié (53%) des individus qui disent ne pas se sentir neuchâtelois attribuent d'ailleurs une importance marquée à la présence de joueurs locaux.

[287] $\chi 2=1.1$, dl=1, p=0.305, [ns].

couleurs du club mais accordent de l'importance à son ancrage territorial; les fans sont très expressifs mais se montrent plus nuancés en ce qui concerne l'importance des joueurs locaux; enfin, les flâneurs n'arborent pas les symboles du club et n'accordent que peu d'importance à la présence de footballeurs du cru.

Figure 90: Présence des types de spectateurs à la Charrière et à la Maladière



Lors de l'enquête menée dans la nouvelle Maladière, c'est nettement le profil du suiveur qui domine (39%). Les supporters représentent un peu plus d'un quart des spectateurs (27%), les flâneurs environ un cinquième (19%) tandis que les fans sont légèrement moins nombreux que les autres catégories (15%). Par rapport à la première enquête, on note une diminution assez marquée du supporter (-7%), celui-ci constituant alors le profil le plus répandu (34%). Inversement, le poids des suiveurs (+5%) et celui des flâneurs augmentent (+2%). Les différences observées entre la Charrière et la Maladière sont significatives[288]. Malgré la hausse

[288] $\chi 2=9.376$, dl=3, p=0.025, [*].

du nombre de suiveurs, la distribution des spectateurs parmi les différents types ne semble pas indiquer une uniformisation des pratiques à l'échelle du stade. Le calcul d'un indice de concentration[289] suggère même une distribution légèrement plus équilibrée entre les différentes catégories (l'indice passe de 0.18 à 0.16) ce qui signifie au contraire que la différenciation entre les spectateurs est plus marquée.

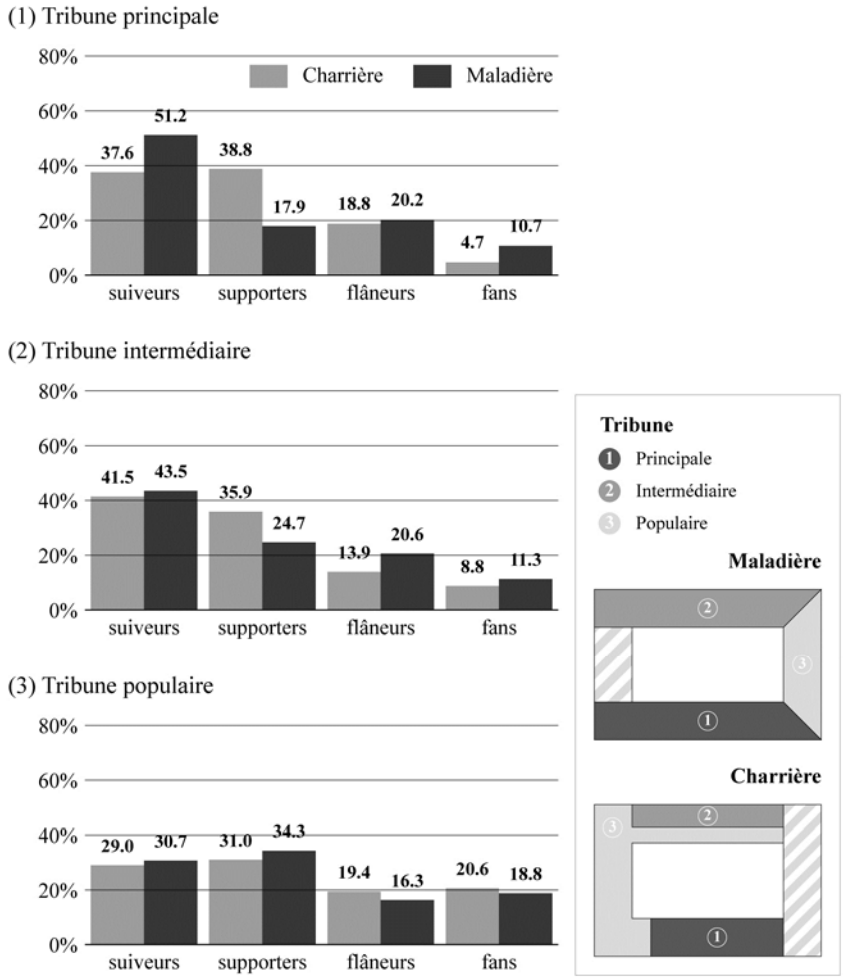
d. La répartition des types de spectateurs à l'intérieur du stade

Avant de comparer les types de spectateurs avec des caractéristiques sociodémographiques, il convient tout d'abord de mesurer leur présence dans les différentes parties du stade. Pour cela, nous reprenons la distinction proposée précédemment qui divise le stade en trois espaces (tribunes principales, intermédiaires et populaires).

A la Charrière, la présence des quatre types de spectateurs varie déjà de manière significative selon la partie du stade considérée[290]. La tribune intermédiaire est celle qui se caractérise par le profil le plus spécifique, avec une forte présence de suiveurs (42%) et de supporters (36%). Les flâneurs (14%) et les fans (9%) sont moins nombreux. On retrouve un schéma assez similaire en ce qui concerne la tribune principale où ce sont les supporters qui constituent le profil majoritaire (39%). Le secteur populaire et ses places debout accueillent par contre un public avec des pratiques plus hétérogènes. Si les supporters (31%) restent le type le plus important devant les suiveurs (29%), les flâneurs et les fans représentent chacun environ un cinquième des effectifs.

[289] Celui-ci compare la répartition des spectateurs entre les différents types avec une distribution théorique parfaitement équilibrée où chacun représenterait 25% du public.
[290] $\chi 2=31.8$, dl=6, p=0.000, [**]

Figure 91: Présence des types de spectateurs, selon la partie du stade

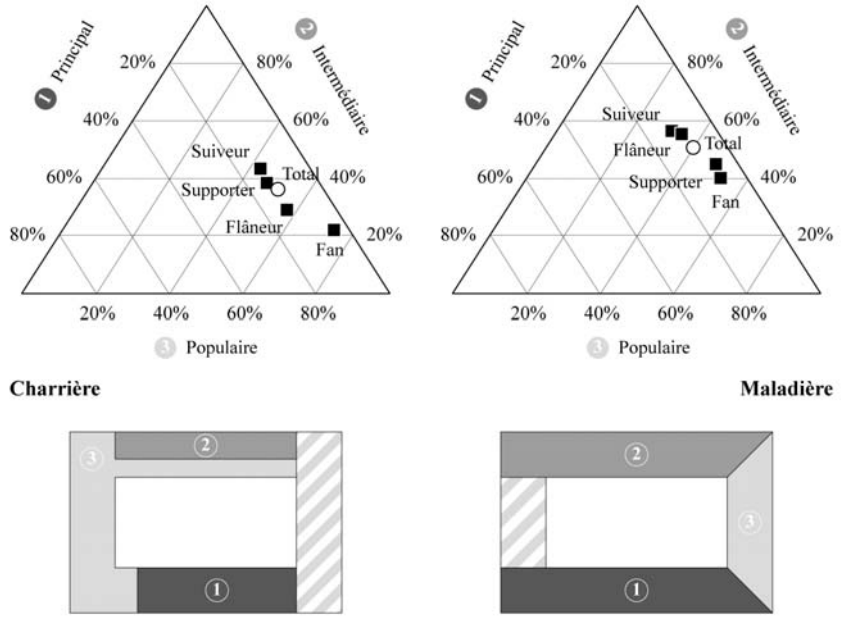


Au stade de la Maladière, les différences entre les portions du stade restent très significatives[291]. On note toutefois quelques changements importants par rapport à la situation enregistrée lors de la première enquête. C'est désormais la tribune principale qui présente la plus forte spécifici-

[291] $\chi 2=33.0$, dl=6, p=0.000, [**]

té. Les suiveurs y sont proportionnellement plus nombreux qu'avant (plus d'un spectateur sur deux), tandis que les supporters dont la présence a fortement diminué (18%, soit un recul de 20 points) y sont même moins fréquents que les flâneurs (20%). La différence de composition mesurée par rapport à la Charrière est significative[292]. Une tendance à la raréfaction du supporter au détriment des suiveurs et des flâneurs apparaît également dans la tribune intermédiaire. S'il elle semble moins marquée, l'évolution est également très significative[293].

Figure 92: Localisation des types de spectateurs dans le stade



Les tribunes populaires continuent quant à elles d'accueillir un public diversifié, l'évolution par rapport à la Charrière n'étant par contre pas

[292] $\chi 2=10.3$, dl=3, p=0.016, [*]
[293] $\chi 2=12.2$, dl =3, p=0.007, [**]

très fort. Les supporters et les fans y sont toutefois surreprésentés si bien que c'est désormais la seule partie du stade où les pratiques plus expressives de fréquentation sont majoritaires. Ce résultat n'a rien d'étonnant dans la mesure où c'est de cette partie du stade que provient la majorité des chants d'encouragement destinés à l'équipe locale.

La tendance semble donc être à une différenciation plus marquée des profils de spectateurs selon la partie du stade envisagée. Les flâneurs et les suiveurs choisissent comparativement moins souvent les secteurs populaires (35% des flâneurs à la Maladière contre encore 58% à la Charrière; 31% contre 43% pour les suiveurs). Les supporters n'optent presque plus jamais pour la tribune principale, où les pratiques sont trop retenues (6% contre 14%). Enfin, les fans sont les seuls dont la répartition dans le stade tend à s'équilibrer. Alors que les trois quarts d'entre eux suivaient le match dans les tribunes debout du stade de la Charrière, ils ne sont plus que la moitié à fréquenter le secteur D du stade de la Maladière.

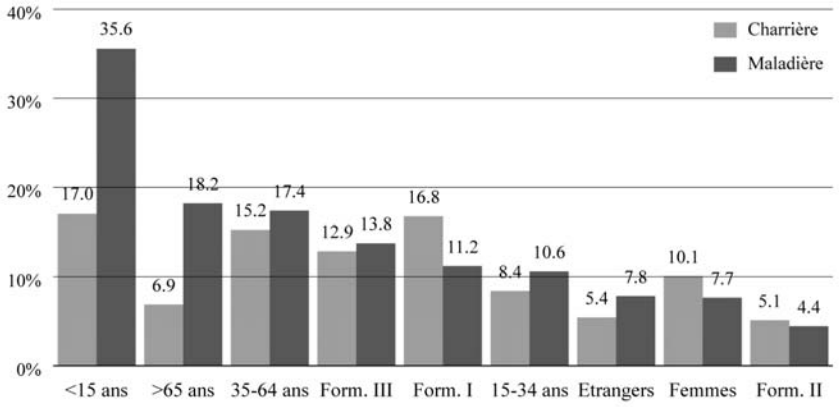
e. Types de spectateurs et profils sociodémographiques

L'indice de dissimilarité nous permet de résumer le degré de concentration des catégories sociodémographiques relatives à l'âge, au sexe, au niveau de formation et à l'origine, parmi les quatre types de spectateurs[294].

Un constat s'impose d'emblée. Les pratiques de fréquentation sont fortement liées à l'âge. Au stade de la Maladière, les indices suggèrent en effet des écarts particulièrement élevés pour les moins de 15 ans (35.6) et pour les plus de 65 ans (18.2). Par rapport à l'enquête réalisée à la Charrière où ces spécificités ressortent déjà, les écarts se renforcent même assez nettement.

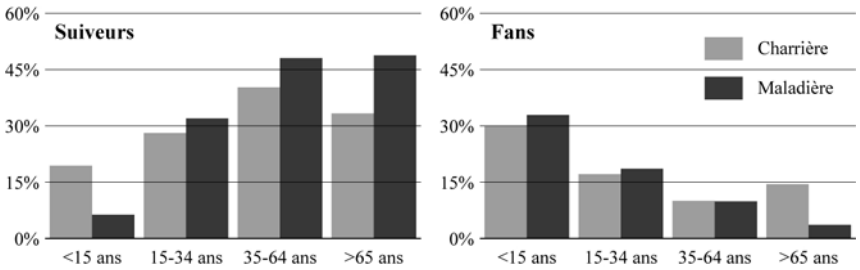
[294] Pour l'indice de dissimilarité, voir page 334.

Figure 93: Indice de dissimilarité selon le profil sociodémographique



Un examen plus attentif montre que les différences sont en premier lieu liées à deux types de spectateurs en particulier: les suiveurs et les fans. Les suiveurs sont rares parmi les moins de 15 ans (6%). Leur présence augmente ensuite pour atteindre près de la moitié des 35-64 ans et des plus de 65 ans (48%). A l'opposé, le modèle du «fan» est plus répandu parmi les jeunes. Un tiers des moins de 15 ans peut être rattaché à ce profil, et un peu moins d'un cinquième pour les 15-34 ans (19%). Ils ne sont que 4% chez les plus âgés.

Figure 94: Proportion de fans et de suiveurs selon la catégorie d'âge



Le lien entre l'âge et ces deux types de pratiques correspond à des logiques qui renvoient en grande partie au parcours biographique des individus. Ainsi les nouvelles générations adoptent plus facilement des pra-

tiques de fréquentation très expressives et ancrées dans l'immédiateté. Les anciennes générations montrent davantage de retenue, mais inscrivent cette fréquentation dans une perspective à plus long terme, et mettent de ce fait plus d'importance dans des facteurs liés à la tradition et à l'ancrage territorial du club.

Au stade de la Maladière, à côté des différences constatées au niveau de l'âge, on observe également, dans une moindre mesure, des écarts selon le niveau de formation, en particulier entre ceux qui ont fait des études supérieures (l'indice de dissimilarité vaut 13.8) et ceux qui n'ont, au mieux, achevé que la scolarité obligatoire (11.2). Les premiers comptent ainsi une proportion significativement plus élevée de flâneurs (25%) que ceux qui ont un niveau de formation intermédiaire (17%) ou élémentaire (15%)[295]. Inversement, à la Maladière, on compte deux fois plus de supporters parmi les «niveaux élémentaires» (34%) que parmi les «formations supérieures» (17%)[296]. Ce résultat montre que l'élitisation du stade, s'accompagne d'un développement de formes plus distanciées de consommation du spectacle sportif[297].

Dans l'ensemble, les différences sont beaucoup moins marquées si l'on envisage les critères du genre (entre hommes et femmes) et de l'origine (entre Suisses et étrangers). Une analyse multivariée révèle cependant que «toutes choses égales par ailleurs», ces deux critères jouent aussi un rôle significatif[298]. Ainsi, autant les femmes (par rapport aux hommes) que les étrangers (par rapport aux Suisses) sont plus enclins à adopter des pratiques qui les associent aux flâneurs. De ce point

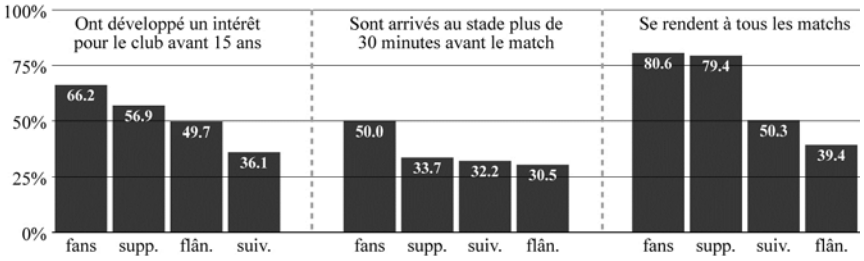
[295] $\chi 2=8.35$, dl=2, p=0.015, [*].
[296] $\chi 2=7.67$, dl=2, p=0.022, [*].
[297] En ce qui concerne le niveau de formation, l'évolution par rapport aux résultats enregistrés à la Charrière semble indiquer une légère diminution de la spécificité de la répartition entre les types de spectateurs, en particulier pour les personnes ayant un niveau de formation élémentaire.
[298] A ce titre, une analyse de régression logistique multinomiale permet de contrôler l'effet d'interaction entre les variables. Celle-ci mesure la propension réelle des différentes catégories sociodémographiques à adopter des pratiques correspondant aux quatre types de profils. Cette analyse confirme le rôle significatif joué par l'âge et le niveau de formation, autant à la Charrière qu'à la Maladière.

de vue, la spécificité des étrangers semble se renforcer légèrement entre les deux enquêtes[299].

f. Types de spectateurs et rythmes de fréquentation du stade

Pour terminer, la typologie que nous avons brossée renvoie aussi à des rythmes de fréquentation du stade différents. En premier lieu, selon l'enquête réalisée à la Maladière, l'âge de fidélisation du fan est comparativement plus précoce que celle des autres spectateurs. Les deux tiers d'entre eux (66%) déclarent en effet un intérêt pour le club antérieur à leur quinzième anniversaire contre 57% pour les supporters, 50% pour les flâneurs et 36% seulement pour les suiveurs. Notons que ces écarts reflètent en partie les structures par âge que nous avons décrites plus haut.

Figure 95: Rythmes de fréquentation du stade selon le type de spectateurs



Les fans sont également les spectateurs qui se rendent le plus tôt au stade. La moitié d'entre eux affirment en effet être arrivé plus de 30 minutes à l'avance. De ce point de vue, les réponses données par les trois autres catégories de spectateurs sont très similaires (environ un tiers). Selon nos observations, il semble néanmoins que le profil du supporter

[299] Au stade de la Charrière: genre: $\chi 2=20.84$, dl=3, p=0.000, [**]; origine: $\chi 2=6.80$, dl=3, p=0.079, [ns]. Au stade de la Maladière: genre: $\chi 2=12.79$, dl=3, p=0.005, [**]; origine: $\chi 2=9.36$, dl=3, p=0.025, [*].

ait davantage tendance à fréquenter des points de ralliement situés hors du stade avant le match.

On observe enfin de fortes différences au niveau de l'assiduité des types de spectateurs. Les fans et les supporters ne manquent que très rarement un rendez-vous: 80% d'entre eux déclarent se rendre à tous les matchs. En comparaison, les suiveurs (50%) et les flâneurs (40%) adoptent en moyenne des pratiques nettement moins assidues.

Au niveau des rythmes de fréquentation du stade, ce sont donc les fans et les supporters qui semblent adopter les pratiques traduisant un potentiel intégrateur plus élevé. Comme nous l'avons relevé, ce sont les deux catégories de spectateurs dont le poids diminue à l'échelle du stade.

5. Synthèse: des modes de fréquentation du stade aux modes de sociabilité

La construction d'un nouveau stade constitue pour un club une occasion de développer une offre plus ciblée par rapport à différents types de spectateurs. Dans le cas neuchâtelois, elle s'accompagne d'une différenciation plus marquée des pratiques de fréquentation du lieu. Les structures collectives, autant celles qui se placent derrière les buts pour soutenir l'équipe de manière colorée et bruyante, que celles qui occupent les espaces privilèges et apportent un soutien financier, ont vu leurs effectifs dopés par le nouveau stade. Pour le reste, la radicalisation de certaines pratiques va de pair avec une progression de modes plus distanciés de fréquentation du stade. Celles-ci correspondent en particulier à un public plus aisé. On ne peut en aucun cas conclure à une uniformisation des pratiques. La tendance est d'autant plus nette que l'on assiste également dans une certaine mesure à un changement de génération qui correspondrait à la diffusion de pratiques très expressives mais plus volatiles et moins ancrées dans la tradition ou dans le long terme. De manière générale les différenciations sont autant socialement que spatialement plus marquées. De ce point de vue, le contexte semble peu favorable à une augmentation du potentiel d'intégration sociale du lieu.

Les formes de sociabilité des spectateurs

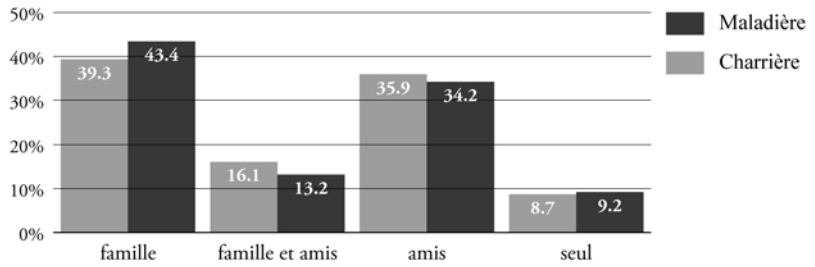
La dernière partie de cet axe fonctionnel et praxéologique se focalise sur l'interaction elle-même. Comme nous l'avons évoqué plusieurs fois, les promoteurs et les architectes des nouvelles infrastructures entendent faire des nouveaux stades des lieux propices aux rencontres. Or, les constatations que nous avons effectuées jusqu'ici au sujet de leur morphologie ou leur fonctionnement semblent montrer qu'ils ne représentent pas forcément des contextes plus favorables à l'interaction. Les délimitations internes sont plus nombreuses, les contraintes aux mouvements également. A Neuchâtel, si le nouveau stade dispose de plus de buvettes, avec une capacité d'accueil accrue, la durée de fréquentation d'un match n'a pas augmenté. Compte tenu de ces éléments, il s'agit maintenant, sur la base des deux enquêtes par questionnaires, d'analyser les modes de sociabilité et le nombre de relations interpersonnelles des individus qui fréquentent le stade. Sur ce point, l'analyse du rôle joué par cet espace soulève en fait deux séries de questions. Les premières concernent les formes de sociabilité préexistantes. Il s'agit en particulier d'identifier avec qui les personnes du public se rendent au stade et combien de connaissances elles y retrouvent. Les secondes envisagent le stade comme un lieu où l'on étoffe son réseau social en développant de nouvelles relations, qui peuvent se poursuivre au-delà du contexte des matchs de football. Sur ce point, la modernisation du stade s'accompagne d'une augmentation du potentiel d'intégration sociale si elle favorise des modes de sociabilité intenses caractérisées par un nombre plus élevé de relations interpersonnelles et le renouvellement des réseaux constitués autour des individus.

1. Avec qui assiste-t-on au match?

Lors de l'enquête par questionnaires réalisée dans la nouvelle Maladière, la majorité des personnes interrogées déclarent être accompagnée par des

membres de la famille (56%). Près d'une personne sur deux est également venue avec des amis (47%). Dans un petit nombre de cas, l'accompagnement se compose à la fois d'amis et de membres de la famille (13%). Les spectateurs qui se rendent au stade seuls constituent une nette minorité (9%). Les réponses données par les spectateurs lors de la première enquête sont pratiquement identiques. La très légère augmentation de la proportion de personnes se déplaçant uniquement avec des membres de la famille (de 39% à la Charrière à 43% à la Maladière) n'est pas statistiquement significative[300]. Le changement de stade n'a donc pas globalement modifié les habitudes en ce qui concerne l'accompagnement.

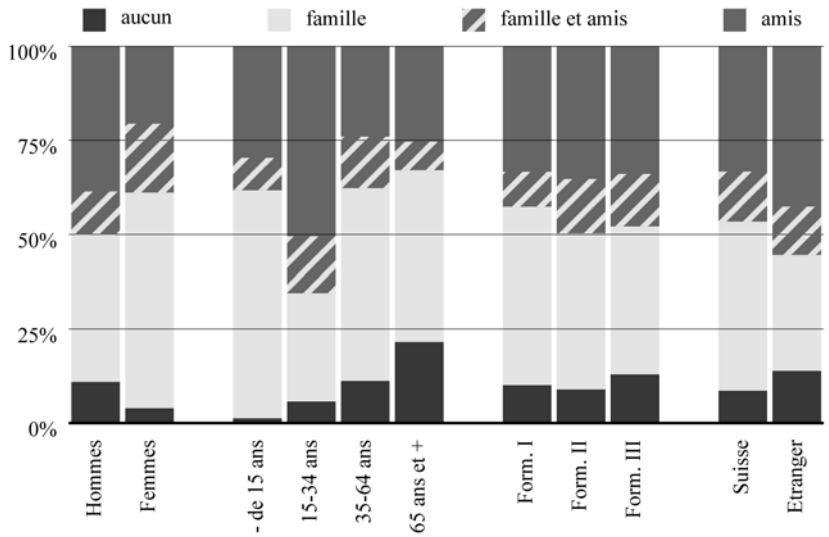
Figure 96: Accompagnement au stade



L'accompagnement diverge significativement entre hommes et femmes. Lors de l'enquête réalisée à la Maladière, le fait d'aller au stade s'inscrit plus souvent dans une logique familiale chez les femmes (76%) que chez les hommes (50%). La principale différence provient du fait que les femmes se déplacent dans un cas sur deux avec leur conjoint. En comparaison, seul un homme sur cinq est accompagné de sa partenaire. Les hommes vont par contre presque deux fois plus souvent seuls au stade (11%) ou uniquement entre amis (39%) que les femmes (respectivement 4% et 21%). De ce point de vue, les résultats obtenus à la Charrière sont totalement comparables.

[300] $\chi 2=2.4$, dl=1, p=0.119, [ns].

Figure 97: Accompagnement selon le profil sociodémographique (Maladière)[301]



A l'instar des femmes, la fréquentation du stade chez les jeunes de moins de quinze ans répond également plus fortement à une pratique familiale que la moyenne (69%). Ce constat explique d'ailleurs aussi la forte proportion de personnes de 35 à 64 ans déclarant être accompagnées par un membre de la famille (65%). Pour cette classe d'âge, il convient non seulement de tenir compte des spectateurs qui se déplacent avec leur(s) enfant(s), mais également de ceux qui viennent en couple. Les jeunes adultes (15-34 ans) se déplacent majoritairement avec des amis, sans membres de la famille (51%). Enfin, la proportion de personnes qui vont au stade seules augmente nettement avec l'âge. Chez les plus de 65 ans, elle représente plus d'un cinquième des effectifs (22%). D'une enquête à l'autre, les résultats restent stables, à deux exceptions près. Les plus de 65 ans ainsi que les moins de 15 ans semblent en effet plus souvent ac-

[301] Significativité des différences: sexe: $\chi 2$=45.0, dl=3, p=0.000, [**]; âge: $\chi 2$=98.3, dl=9, p=0.000, [**]; niveau de formation: $\chi 2$= 5.6, dl =3, p=0.469, [ns]; origine nationale: $\chi 2$=9.2, dl=3, p=0.027, [*].

compagnés uniquement par la famille lors de la deuxième enquête (la proportion passe de 31% à 45% pour les premiers, de 51% à 60% pour les seconds). Les effectifs concernés restent toutefois peu importants et les différences non significatives[302].

Les étrangers se rendent moins souvent au stade en famille (44%) que les Suisses (58%). Ils sont par contre légèrement plus nombreux à y aller seuls ou avec des amis. Ce résultat reflète le rôle moins important de la tradition familiale dans la fidélisation des spectateurs étrangers que nous avons discuté plus haut. Sur ce point, l'écart mesuré avec les Suisses reste stable d'une enquête à l'autre. Enfin, le niveau de formation n'apparaît quant à lui pas comme un critère de différenciation, et ce, autant à la Charrière qu'à la Maladière.

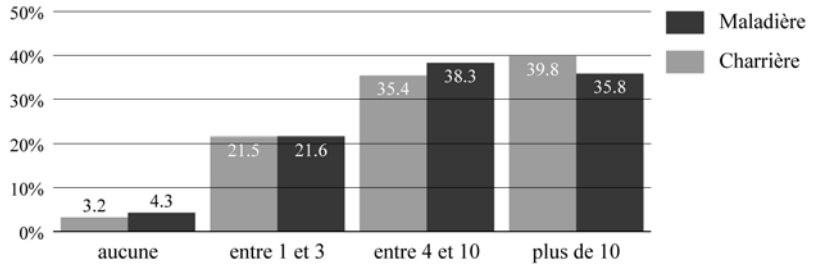
2. Combien de personnes connues retrouve-t-on au stade?

Les personnes qui se rendent au stade y retrouvent généralement de nombreuses connaissances. Lors de l'enquête menée à la Maladière, un bon tiers du public (36%) déclare rencontrer plus de dix personnes à l'occasion du match et près de 38% entre quatre et dix. Seuls 4% du public n'y retrouve aucune personne connue. Ce résultat montre que le stade est un lieu où le degré des interactions sociales est intense. Les réponses données lors de l'enquête menée à la Charrière indiquent un niveau d'interaction encore légèrement plus élevé. Les spectateurs qui connaissent plus de 10 personnes constituent le cas de figure le plus fréquent (40%), devant les spectateurs déclarant en connaître entre 4 et 9 (35%). Si elle reste forte, l'intensité de l'interaction sociale semble donc diminuer après le changement de stade. Toutefois, les différences entre les deux enquêtes restent faibles et ne sont pas significatives d'un point de vue statistique[303].

[302] Pour les plus de 65 ans: $\chi 2=0.6$, dl=1, p=0.440, [ns]; pour les moins de 15 ans: $\chi 2=1.3$, dl=1, p=0.263, [ns].
[303] Test de Mann-Whitney: p=0.145, [ns].

De manière plus générale, lors des deux enquêtes, les hommes ont davantage de contacts que les femmes. A la Maladière, ils sont presque 38% à rencontrer plus de dix personnes connues, contre 30% pour les femmes. Cette différence s'explique par le fait que ces dernières se rendent plus souvent en famille au stade que les hommes, notamment dans un rôle d'accompagnatrices. Le nombre de connaissances rencontrées au stade varie aussi en fonction de l'âge. Si 23% des moins de 15 ans retrouve plus de 10 personnes, la proportion est double chez les plus de 65 ans (49%)[304]. Les jeunes sont par contre beaucoup plus nombreux à rencontrer moins de quatre personnes connues.

Figure 98: Combien de personnes connues retrouve-t-on au stade?



Les tendances observées ici indiquent un lien entre l'intensité de l'interaction sociale et le type d'accompagnement. De manière générale, les personnes se rendant en famille au stade retrouvent moins de contacts que celles qui s'y rendent entre amis[305].

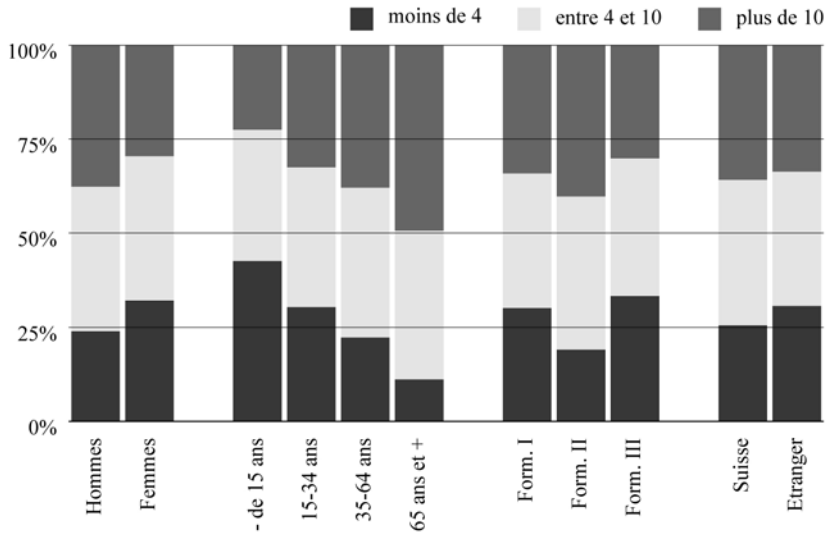
Des écarts significatifs apparaissent également en fonction du niveau de formation. Les catégories intermédiaires y ont un tissu social plus dense que les autres. Elles sont 40% à retrouver au moins dix personnes connues, contre 34% pour les personnes de niveau de formation élémentaire et 30% pour les formations supérieures. La nationalité n'apparaît

[304] Les plus de 65 ans sont la seule catégorie qui enregistre une progression notable de l'interaction sociale entre la Charrière et la Maladière. La part de ceux qui déclarent rencontrer plus de 10 connaissances passe en effet de 43% à 49%.

[305] Les premières sont par exemple près de deux fois moins nombreuses à retrouver plus de dix connaissances (25%) que les secondes (47%).

pas être un critère de différenciation. Les écarts enregistrés sont faibles et statistiquement non significatifs. Les étrangers sont presqu'aussi nombreux que les Suisses à rencontrer au stade plus de dix personnes connues (34% contre 36%).

Figure 99: Combien de personnes connues retrouve-t-on au stade? Répartition des réponses selon le profil sociodémographique (Maladière)[306]



Le nombre de connaissances rencontrées dépend donc avant tout de l'âge et du niveau de formation. Les différences entre les sexes sont aussi significatives. Par contre, l'origine nationale ne constitue pas un élément discriminant. Dans aucun cas, les réponses données par les étrangers ne laissent transparaître le stade comme un univers qui leur est moins accueillant ou familier que pour les Suisses.

A l'instar de ce que l'on peut mesurer pour l'ensemble du public, les différences qui apparaissent entre les catégories sociodémographiques

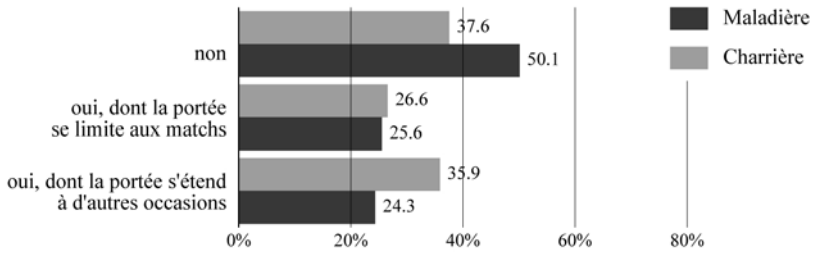
[306] Significativité des différences: test de Kruskal Wallis: sexe: $\chi 2=7.6$, dl=1, p=0.006, [**]; âge: $\chi 2=27.1$, dl=3, p=0.000, [**]; niveau de formation: $\chi 2= 16.2$, dl =2, p=0.000, [**]; origine nationale: $\chi 2=1.3$, dl=1, p=0.247, [ns].

restent stables entre les deux enquêtes. Le changement de stade ne semble donc pas modifier la donne de ce point de vue.

3. Fait-on de nouvelles rencontres au stade?

A la Maladière, plus d'un spectateur sur deux déclare avoir fait de nouvelles rencontres au stade. La moitié (24% du total) affirme en outre retrouver ces connaissances en dehors de ce lieu. Ce résultat montre que le stade peut être un lieu favorable à l'élargissement de son réseau social. La comparaison des deux enquêtes semble cependant indiquer un affaiblissement de cette logique après l'inauguration du nouveau stade. Les résultats obtenus à la Chaux-de-Fonds sont en effet plus marqués, puisque 63% des personnes interrogées déclarent avoir fait de nouvelles connaissances. Dans un tiers des cas (36%), ces nouvelles connaissances ont fini par dépasser le cadre des matchs de Neuchâtel Xamax, soit une différence de plus de 10% par rapport à la Maladière. Contrairement à la question portant sur le nombre de personnes rencontrées au stade, les écarts enregistrés ici sont statistiquement significatifs[307].

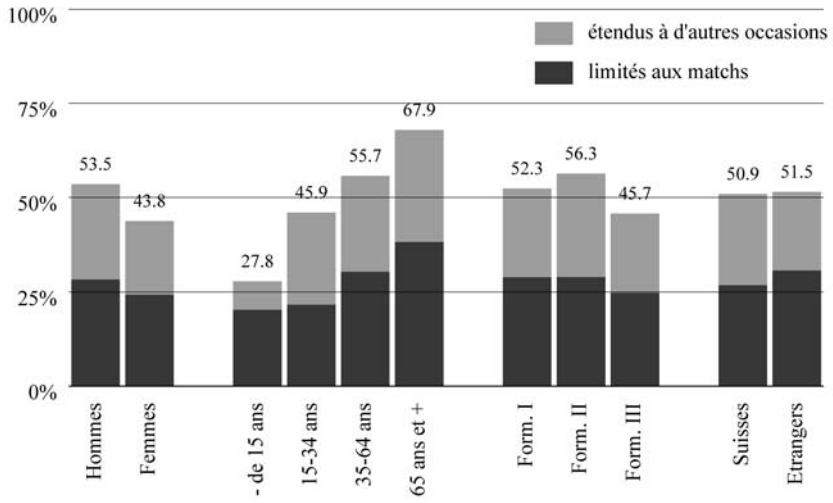
Figure 100: Fait-on de nouvelles rencontres au stade? Comparaison entre la Charrière et la Maladière.



[307] $\chi 2=32.6$, dl=2, p=0.000, [**].

Nous observons d'importantes différences dans le développement de nouvelles amitiés selon les catégories de population. Comme pour l'intensité de l'interaction sociale, l'âge est de loin le principal critère de différenciation. Au stade de la Maladière, près de sept spectateurs de plus 65 ans sur dix (68%) ont fait de nouvelles connaissances en se rendant au stade. Cette proportion n'est que de trois sur dix (28%) pour les jeunes de moins de 15 ans. En outre, pour cette catégorie, les nouvelles relations restent le plus souvent confinées au cadre des matchs de Neuchâtel Xamax. Les écarts entre catégories sont plus faibles lors de l'enquête menée à la Chaux-de-Fonds. La comparaison des résultats entre les deux enquêtes indique que le recul du rôle socialisant du stade est particulièrement marqué pour les 15-34 ans (59% déclarent avoir fait de nouvelle connaissances à la Charrière contre 46% à la Maladière)[308] et, plus encore, pour les 35-64 ans (de 71% à 56%)[309].

Figure 101: Personnes ayant fait de nouvelles rencontres au stade, selon le profil sociodémographique



[308] $\chi 2$=8.4, dl=1, p=0.004, [**].
[309] $\chi 2$=21.0, dl=1, p=0.000, [**].

Dans le nouveau stade, les différences sont significatives entre hommes et femmes. Si 53% des hommes ont fait de nouvelles connaissances, ce pourcentage est de 44% pour les femmes. De ce point de vue, les résultats obtenus à la Maladière se différencient de ceux obtenus à la Charrière. Dans l'ancien stade, les proportions d'hommes et de femmes qui déclarent avoir fait de nouvelles connaissances sont équivalentes (respectivement 63% et 64%). Le recul du rôle social joué par le stade est donc particulièrement net pour ces dernières (-20%)[310].

Les personnes ayant un niveau de formation intermédiaire nouent également davantage de contacts que celles qui ont un niveau de formation avancé et celles qui n'ont pas poursuivi leurs études après la scolarité obligatoire. Les écarts sont cependant plus faibles par rapport à ceux mesurés entre classes d'âge. Ce résultat rejoint celui de l'analyse du nombre de connaissances rencontrées au stade. Les différences entre ces trois catégories restent stables entre les deux enquêtes.

L'origine n'est pas un critère de différenciation. Le public issu de la migration ne se caractérise pas par des pratiques sociales moins fortes que le public de «locaux», et ce, autant à la Charrière qu'à la Maladière.

4. Vers un affaiblissement du rôle social du stade?

De manière générale, les trois éléments analysés dans ce chapitre – l'accompagnement, le nombre de connaissances rencontrées au stade et le développement de nouvelles relations – indiquent que le stade est un lieu qui favorise l'interaction sociale. Rares sont ceux qui vont au stade seuls ou qui n'y rencontrent aucune personne connue. A la Maladière, plus de la moitié du public a même développé de nouveaux liens et un quart des personnes a déclaré entretenir ces relations en dehors du cadre du stade. Le stade joue ainsi un rôle dans l'élargissement du réseau social des personnes qui le fréquentent. Le passage de la Charrière à la Maladière semble toutefois s'accompagner d'une diminution des interac-

[310] $\chi 2=15.7$, dl=1, p=0.000, [**].

tions, en particulier avec les personnes que l'on ne connaît pas au préalable.

Les analyses effectuées font ressortir différentes logiques selon le profil des personnes interrogées, en particulier selon les critères de l'âge et du sexe. La première différenciation oppose une pratique familiale, observée plus fréquemment pour les femmes et les enfants, à une pratique extra-familiale, associée aux jeunes adultes ou aux personnes âgées. Ces deux pratiques correspondent souvent à des formes de sociabilité différentes. Il existe en effet un lien entre l'accompagnement et le nombre de personnes rencontrées au stade. Ainsi, les personnes qui se rendent au stade uniquement avec des membres de la famille affichent un degré d'interaction plus faible avec les autres spectateurs.

La deuxième logique renvoie à l'ancienneté de la présence dans le stade. Elle se manifeste notamment par des pratiques sociales qui s'intensifient avec l'âge. Le fait de nouer des contacts et de retrouver des connaissances augmente en effet avec le temps. Le croisement des variables relatives à l'interaction sociale et à l'ancienneté de l'intérêt pour Neuchâtel Xamax confirme cette hypothèse. Ainsi, 69% de ceux qui suivaient déjà Neuchâtel Xamax dans les années 1970 ont fait des nouvelles connaissances au stade, contre 43% pour ceux dont l'intérêt s'est développé après 2000.

Bien que faible, la diminution de l'intensité des relations sociales dans le contexte du passage au nouveau stade semble appuyer deux hypothèses complémentaires. La première est liée à la présence plus forte au stade de la Charrière d'un public d'habitués fidèles se caractérisant par des réseaux plus denses. La seconde est celle du développement de formes participatives plus individuelles dictées en partie par la nouvelle configuration architecturale des lieux, où la circulation entre secteurs voire à l'intérieur de ceux-ci est devenue plus difficile.

Conclusion

Au terme de cette deuxième série d'analyse mettant en relation le fonctionnement du stade et ses pratiques de fréquentation, on ne peut tirer qu'un bilan mitigé de la modernisation des infrastructures à Neuchâtel.

L'inauguration des nouvelles installations ne s'accompagne pas d'une nouvelle vague de fidélisation de personnes qui ne s'étaient encore jamais intéressées au club jusqu'ici. Au contraire, les catégories d'âge sur lesquelles repose le renouvellement du public, sont particulièrement concernées par l'augmentation des prix des places. Malgré les efforts pour garantir des équipements plus confortables (notamment au niveau des buvettes), la durée passée au stade à l'occasion des matchs n'augmente pas de manière nette. Certaines options, comme la numérotation des places, en favorisent même une fréquentation accélérée. Enfin, il n'y a pas plus de matchs qu'auparavant et le public qui vient y assister n'est pas plus régulier. Au contraire, comme le suggèrent les résultats de nos deux enquêtes par questionnaire, l'assiduité semble diminuer tandis que la variabilité des affluences augmente, signe d'un public plus volatile.

La nouvelle configuration des lieux, formatée pour des pratiques spécifiques renforce la différenciation des modes de fréquentation de cet espace. Les groupes structurés enregistrent ainsi une forte augmentation de leurs effectifs. L'évolution de la présence relative des types de spectateurs (supporters, fans, suiveurs et des flâneurs) n'indique pas une tendance à la convergence des pratiques de fréquentation du lieu. Comme le montrent nos enquêtes, cette typologie est par ailleurs étroitement liée à des critères comme l'âge ou le niveau de formation, ce qui est de nature à entretenir des clivages sociodémographiques préexistants.

Par ailleurs, les spectateurs interrogés sur place n'affichent pas des pratiques sociales plus intenses qu'avant. Au contraire, il semble qu'avec le renforcement des segmentations internes de l'espace et la réduction de la liberté de mouvement, les interactions avec les personnes que l'on ne connaît pas au préalable sont moins nombreuses.

Au final, nos analyses confirment qu'il existe différentes manières de fréquenter un lieu comme le stade de football. Certaines d'entre elles

semblent porteuses d'un potentiel intégrateur plus élevé que d'autres. C'est le cas en particulier lorsqu'elles impliquent des pratiques durables, convergentes qui facilitent le développement de nouvelles relations avec des individus issus d'horizons différents. Dans le cas qui nous intéresse, ces conditions ne vont pas forcément de pair. A ce titre, la mesure du rôle social joué par un tel espace apparaît encore une fois comme un exercice délicat qui implique un discours nuancé.

Les discours des spectateurs

Introduction

Le troisième axe de la recherche empirique se focalise sur la dimension symbolique du lieu et sur les discours que les spectateurs formulent à son égard ou à l'égard de ses autres utilisateurs. A cet effet, nous exploitons davantage que dans les autres parties les données issues du forum de discussion, du travail d'observation et des entretiens personnalisés. Sur le modèle défini par la grille d'analyse du potentiel d'intégration sociale du lieu, trois pistes de réflexions sont successivement envisagées ici.

La première concerne les représentations que les spectateurs se font du stade. De ce point de vue, la modernisation des infrastructures s'accompagne d'une augmentation du potentiel d'intégration sociale si celle-ci favorise le développement de connotations positives associées au lieu (accueillant, confortable, etc.) et si ces dernières sont partagées par une proportion plus importante des acteurs en présence. A ce titre, il convient surtout de s'intéresser au regard que les spectateurs eux-mêmes portent sur les transformations du lieu, en passant en revue les attentes, les craintes ou les réactions qu'elles suscitent.

Le deuxième aspect abordé dans cette partie renvoie aux enjeux identitaires qui se cristallisent autour du lieu. L'analyse se concentre d'une part sur les logiques d'attachement à un stade ou à un club, et d'autre part sur la manière dont ces deux éléments stimulent la revendication d'une appartenance à une communauté plus large dont ils sont l'émanation symbolique. Sur ce point, le processus de modernisation contribue à augmenter le potentiel d'intégration sociale du lieu lorsque celui-ci met en valeur des référentiels unanimement reconnus qui permettent d'associer le stade et le club à une collectivité territoriale.

Ce potentiel se renforce également si les mécanismes d'adhésion individuels et collectifs dont il est le théâtre vont dans le sens d'une réduction des clivages et des mécanismes de mise à distance entre les spectateurs, et ceci, en faisant abstraction de leur profil ou de leur mode de fréquentation du lieu. Dans la foulée, la troisième et dernière piste de réflexion que nous abordons est donc celle des discours que les spectateurs développent par rapport à l'altérité.

Les discours sur la modernisation du stade

Dès le début, la construction d'un nouveau stade s'impose comme un sujet de discussion majeur pour la population neuchâteloise, et à plus forte raison encore, pour tous ceux qui suivent Neuchâtel Xamax. A ce titre, dans les pages qui suivent nous nous intéressons au regard que le public du club neuchâtelois porte sur la transformation du lieu et les principaux discours qu'il formule à son propos après l'inauguration. En d'autres termes, il s'agit de voir dans quelle mesure les connotations associées au nouveau stade divergent de celles exprimées pour l'ancien. Nous nous concentrons en particulier sur les éléments qui reflètent le degré d'appréciation et le sentiment de confort que procure le stade. A ce titre, l'interaction aura d'autant plus de valeur si elle se produit dans un environnement valorisé par un grand nombre de personnes qui par ailleurs s'y sentent bien.

1. Un projet fédérateur

La concrétisation du projet d'un nouveau stade entre 2002 et 2007 entraîne indiscutablement une vague d'enthousiasme largement partagée par le public de Neuchâtel Xamax. S'il ne fait pas l'objet d'une forte opposition à l'échelle de la population entière, qui aurait pu repousser sa réalisation[311], il n'est pas non plus contesté par ceux qui soutiennent l'équipe. Au contraire, les attentes de ces derniers sont d'autant plus fortes que le club traverse une période critique que ce soit sur le plan extra-sportif puisqu'il évite de peu la faillite à plusieurs reprises, ou sur le plan sportif où il ne semble plus en mesure de pouvoir retrouver le rang qu'il occupait dans les années 1990. Le nouveau stade semble donc

[311] Dans le même temps, à Neuchâtel, d'autres projets urbanistiques n'ont pas connu le même succès (celui des Jeunes Rives par exemple).

être perçu par une très large majorité des spectateurs non seulement comme une condition de survie pour le club, mais également comme un élément qui entre-ouvre l'espoir de rejouer véritablement dans la «cours des grands». Sur le forum [bitson69] résume alors assez bien le sentiment qui anime certains supporters à l'approche de la prise de décision par le Conseil général de la Ville de Neuchâtel de donner son feu vert au projet:

> Je ne sais plus comment faire pour penser à autre chose... C'est un rêve ce stade, et je peux vous dire que les images, je les trouve monstrueuses, magnifiques, no comment, ça fait rêver![312]

Plus tard, alors que la construction prend forme, les discussions s'associent souvent aux discours des nouveaux dirigeants, incarnés, par le président Bernasconi, qui entendent profiter des perspectives offertes par le nouveau stade, notamment sur le plan économique, pour viser le sommet de la hiérarchie sportive helvétique. Quelques mois avant l'inauguration, et malgré la relégation en Challenge League, les spectateurs se projettent dans un futur prometteur de participation à des compétitions européennes, comme l'illustrent les débats entre membres du forum concernant la taille optimale des installations[313].

Indépendamment des ambitions sportives, la principale attente d'une partie du public est de pouvoir disposer d'une construction qui ressemble enfin à un stade «digne de ce nom» qui apporte non seulement un plus grand confort, mais permet également d'en retirer de la fierté. De ce point de vue, le caractère valorisant du nouveau projet est d'autant plus fort que les anciennes installations sont généralement décrites, peu avant leur démolition, en des termes peu flatteurs, indiquant l'urgence d'un changement. Le panneau d'affichage, qui date pourtant des années 1990, devient un des symboles de la décrépitude de l'ancien stade et d'un club qui vit sur son passé. Comme l'explique SP,

> Dans l'ancienne Maladière, je crois que le pire à la fin c'était encore le totomat. On n'y voyait plus rien avec tous ces points blancs […] Et je ne parle même pas de la

[312] Sujet «Projet de la Maladière», 19 mai 2003.
[313] Voir page 242.

> musique des années 1980 qui allait avec […] Quand ils l'ont installé, on était fier, on était l'exemple à suivre […] C'est comme si presque rien n'avait changé en 15 ans[314].

Un autre concède, malgré tout son attachement à Xamax:

> quand je faisais visiter Neuchâtel à des amis de mon pays pendant l'Expo, j'étais presque gêné de leur montrer la Maladière. Pour eux, Neuchâtel, c'était encore un grand club et ils me demandaient presque toujours comment c'était possible de faire rentrer autant de monde là-dedans[315].

On retrouve le même type de discours dévalorisant sur le fait de devoir jouer à la Charrière, «même si c'est provisoire». Il faut dire que les événements n'aident pas non plus à s'en faire une image positive. Le problème récurrent des conditions climatiques qui perturbe plusieurs fois le calendrier des matchs et impose au club de chercher refuge à quatre reprises à Lausanne ne fait que concrétiser l'appréhension qui avait été formulée par certains à l'annonce du choix de l'option chaux-de-fonnière, que l'on retrouve par exemple chez [Dave]: «Trois ans c'est long et les hivers vont être rudes»[316]. Pour une partie du public neuchâtelois, le stade de la Charrière finit aussi par être associé à l'image de la rétrogradation en deuxième division. Celle-ci représente sans conteste un des souvenirs les plus tristes pour une partie du public, à l'instar du bilan final que [Vorlander] dresse de cette période de transition:

> Quand je pénètre dans cette enceinte la seule chose qui me revient c'est ce fichu barrage. C'est un peu comme le lieu de ta première rupture. Le cœur se serre immédiatement et tu te souviens directement comment était cette douleur. Tu te souviens du temps qu'il faisait, où tu étais parqué, tes habits, et de où tu t'es assis pour digérer ce coup dur[317].

Au fur et à mesure que l'échéance de la fin de la construction s'approche, l'attente s'amplifie. L'avancée des travaux fait l'objet de suivis de plus en plus réguliers sur le forum de discussion. Un sujet invite les utilisateurs à commenter tout ce qui porte sur l'évolution du chantier et à y joindre des photos. Celui-ci devient rapidement un des plus importants de la plateforme. Au total, près de 1'200 messages y sont postés pour un total d'environ 120'000 visites. Son activité est rythmée

[314] Entretien avec SP, Marin-Epagnier, 5 avril 2006.
[315] Entretien avec FB, Cormondrèche, 15 mai 2007.
[316] Sujet «Charrière, nous voilà», 29 juillet 2004.
[317] Sujet «Adieu à la Charrière», 6 décembre 2006.

par les principales étapes de la construction. Un des moments clés est l'édification des premières structures formant les gradins durant le mois d'octobre 2005, où de nombreux utilisateurs expliquent prendre conscience de l'aspect final du complexe. Les temps forts se multiplient alors avec l'apparition des structures composant le toit, la pose des premiers sièges, puis celle des poteaux d'éclairage, l'installation du gazon synthétique et finalement le déroulement du premier entraînement. De manière générale, la nouvelle construction exerce une réelle fascination pour de nombreux spectateurs. Dans ce contexte, on ne trouve pratiquement aucune trace de commentaires négatifs à propos du stade.

Quelques détails viennent néanmoins perturber (momentanément) le consensus ambiant parmi ceux qui soutiennent le club. Un premier sujet de débat concerne le nom du nouveau stade. L'évocation d'un éventuel changement laisse apparaître deux types de réactions divergentes. Si la quasi-totalité des spectateurs est intimement attachée au nom «Maladière», certains semblent plus ouverts que d'autres à la possibilité de rebaptiser le lieu du nom d'un sponsor, surtout si elle peut garantir des revenus supplémentaires au club. C'est le cas de [clashmann]: «Moi je suis pour… Si cela rapporte de l'argent tant mieux, nous l'appellerons toujours stade de la Maladière entre nous»[318]. Pour [djee-f], au contraire:

> Moi ça me gave tous ces stades en Europe qui portent des noms d'entreprises […] J'ai franchement de la peine pour les supporters […] Pour des gens qui viennent au stade depuis des années, c'est comme si on leur enlevait un morceau de leurs souvenirs[319].

La question ne se posera finalement pas puisque les promoteurs et le club décident chacun de préserver le nom d'origine.

Un deuxième point de divergence concerne les mâts d'éclairage dont la hauteur dépasse les plans initiaux de près de huit mètres. Comme nous l'avons expliqué, un comité du quartier avoisinant entame pour ce motif une procédure qui va jusqu'à laisser planer une menace sur le bon déroulement du match d'ouverture. La situation, qui semble presque surréaliste, provoque des réactions parfois très vives parmi certains supporters. Ainsi [libertade], qui y voit une atteinte directe contre le club, de clamer haut et fort:

[318] Sujet «Xamax cherche un sponsor pour baptiser son stade», 2 mai 2006.
[319] Sujet «Xamax cherche un sponsor pour baptiser son stade», 2 mai 2006.

> Les emmerdeurs au sujet de la hauteur des projecteurs de la Maladière persistent et signent! Ils sont déterminés à faire subir à Xamax et à leurs nombreux supporters un préjudice![320]

D'autres sont beaucoup plus nuancés comme [peps]: «moi je trouve par principe, ils ont raison […] Parce que c'est Xamax et par conséquent du football on devrait laisser passer? Non»[321]. La situation se décante toutefois rapidement et ce d'autant plus que le club n'est pas mis en cause et que le match peut avoir lieu. Sur le forum, les premiers essais de l'éclairage du stade mettent un terme aux discussions et créent un nouvel élan d'enthousiasme, à l'image de [David]: «Bravo pour les photos à tous! Avec le quatrième projecteur, ça donnera encore plus beau. En attendant, c'est tout simplement magnifique!»[322]. Par la suite, si la question continue à faire l'objet d'une bataille juridique, les projecteurs deviennent plutôt un sujet de dérision. Une grande partie des spectateurs semble par exemple apprécier la campagne orchestrée par une agence de communication de la région (kidsatwork), parodiant l'arrivé de l'équipe du Portugal à Neuchâtel à l'occasion de l'Euro 2008, dans laquelle des structures d'éclairage démesurées symbolisent à elles-seules la Maladière.

Figure 102: Page d'accueil de la campagne «noucastelch.ch» (kidsatwork.ch)

[320] Sujet «Projecteurs trop hauts: pas de matchs à la Maladière ce printemps?», 23 novembre 2006.
[321] Sujet «Projecteurs trop hauts: pas de matchs à la Maladière?», 24 novembre 2006.
[322] Sujet «Projecteurs trop hauts: pas de matchs à la Maladière?», 8 février 2007.

Un troisième objet de divergence parmi les spectateurs, qui ressort sur le forum de discussion, concerne la pelouse synthétique. Ce choix fait d'emblée quelques sceptiques, même si les problèmes de terrain à la Charrière sont un argument qui fait mouche, notamment pour [SeV]:

> En voyant la pelouse de la Charrière cet après-midi, je me demandais vraiment comment certains peuvent préférer une pelouse naturelle (et bosselée) à un bon synthé […] Ca m'échappe et vous?[323]

La pose des premiers rouleaux laisse provisoirement apparaître une certaine inquiétude concernant le rendu final, à l'image de [tuxicity]: «j'espère que ce n'est pas définitif… parce que ce vert clair c'est vraiment dégueulasse»[324]. Dans les faits, la question reste en suspens, bien après l'inauguration du stade et réapparaît de manière épisodique, notamment après une série de contre-performances du club ou pour expliquer des blessures à répétition de joueurs. Trois ans après l'inauguration du stade, les réactions à une motion déposée auprès du Conseil de la Ville de Neuchâtel pour rétablir un gazon naturel qui permettrait d'accueillir des matchs internationaux[325] montre que les positions sont plus tranchées qu'elles ne l'ont été dans un premier temps. D'un côté, une partie des spectateurs est «totalement contre cette proposition», car, comme l'explique [rafberger], «avec le naturel, pour moi la saison va se terminer mi-novembre pour reprendre fin mars. Parce que voir jouer l'équipe actuelle sur un champ à patate, pas trop pour moi[326]».

D'autres ne sont pas du même avis et regrettent même l'ancien stade, comme [Le Seelandais]:

> Je rêve tous les jours d'une pelouse naturelle à la Maladière […] Je ne sais pas vous mais, quand je repense à mes 20 ans dans l'ancienne Maladière, je sens encore l'odeur du gazon les soirs de match pluvieux. C'est con à dire, mais pour un footeux c'est important...[327]

Le débat concernant le type de pelouse préfigure en fait deux types de discours sur lesquels nous revenons plus loin, l'un accordant la priorité à

[323] Sujet «Pelouse synthétique à la Maladière?», 13 octobre 2006.
[324] Sujet «Pelouse synthétique à la Maladière?», 13 octobre 2006.
[325] «Ils veulent raser le gazon synthétique», *L'Express*, 27 novembre 2010.
[326] Sujet «Pelouse naturelle», 17 novembre 2010.
[327] Sujet «Pelouse naturelle», 17 novembre 2010.

la qualité du spectacle ou à la performance et l'autre mettant plus d'importance sur des valeurs traditionnelles.

Malgré les points de divergence que nous venons de mentionner, au moment de l'inauguration du stade, c'est un discours très positif et porteur d'espoir qui prévaut largement. Même s'il n'a pas encore investi les lieux, le spectateur semble déjà s'y sentir chez lui, à l'instar de [SeV] qui, à propos d'une photo aérienne de l'édifice, déclare: «c'est beau, on dirait une maquette du stade parfait, sauf que ce n'est pas une maquette[328]».

2. La prise de possession des lieux

Alors que l'attente est énorme, le premier match organisé dans le nouveau stade vient refroidir l'enthousiasme d'une partie du public. Il y a tout d'abord la polémique, évoquée plus haut, relative à la vente des billets qui laisse de nombreuses personnes sur le carreau au profit «d'officiels» en qui on ne reconnaît pas le vrai supporter[329]. L'ambiance du premier match est un autre élément de déception. La description de l'inauguration donne certes lieu à des messages très positifs comme celui, plein d'emphase, de [Fabio M]:

> pour ce qui est du stade et de la fête, j'estime que cette journée restera gravée à tout jamais dans les mémoires des neuchâtelois présents. C'était grandiose et l'astre jaune avait bien compris le message pour contribuer à rendre la fête encore plus belle et plus émouvante. Alors en avant pour de belles aventures grâce à cet extraordinaire outil de travail et de jeu[330].

Mais on trouve également beaucoup de commentaires plus nuancés, à l'instar de [cool]:

> Côté ambiance, c'était très pauvre dans le stade. Mais il fallait s'y attendre avec le nombre de costard-cravate simplement venus se montrer à l'événement populaire

[328] Sujet «Photos, évolution du chantier», 19 février 2007.
[329] Voir page 262.
[330] Sujet «Xamax-FCC», 19 février 2007.

> du mois de février. Maintenant que les festivités sont terminées, place aux supporters dans le stade j'espère![331]

Si l'on s'imagine d'abord que les choses vont forcément changer lors des matchs suivants, là aussi, une certaine déception est palpable, notamment parce que les affluences se situent en-dessous des attentes. Après le deuxième match, [Bosy] relève, à ce propos:

> Etant venu pour la première fois dans le stade de la nouvelle Maladière dimanche dernier, j'ai trouvé l'ambiance très spéciale et pas très agréable. D'accord, nous étions 4'000 spectateurs, mais il n'y avait vraiment pas d'ambiance […] Il faut profiter de ce nouveau stade pour montrer aux nouveaux spectateurs comment ça se passe[332].

Ce à quoi [D.nas.T.] réplique: «d'un côté, quand il y a plus de gens qui viennent pour voir l'ambiance que pour mettre l'ambiance, faudra pas s'attendre à ce qu'il y ait 12'000 personnes qui chantent…».

Enfin, lors de leurs premiers bilans concernant le nouveau stade, certains relèvent aussi toute une série d'aspects dont le fonctionnement n'est pas encore au point, comme les files d'attente aux caisses, sans non plus se faire trop d'inquiétude quant à une amélioration rapide de la situation. Dans ce contexte, le problème principal semble être une perte des repères, comme l'explique [chaps]:

> J'ai l'impression que la plupart des gens sont complètement déboussolés dans la nouvelle Maladière. J'imagine que beaucoup d'habitués se sont vus disséminés à travers le stade car ils ont sous-estimé l'importance de prendre leur abonnement ensemble ou de se consulter pour se retrouver dans le même secteur […] A défaut, inutile de penser se voir au match, si ce n'est à la fin quand toutes les barrières sont ouvertes […] Je pense que cela va se régler pour les prochaines locations pour 2007/08 et que la Maladière retrouvera son lustre d'antan[333].

Le ton reste donc plutôt optimiste et ce d'autant plus que, après avoir connu un passage à vide juste après l'inauguration du stade, le club enchaîne les victoires se replaçant ainsi dans la course à la promotion.

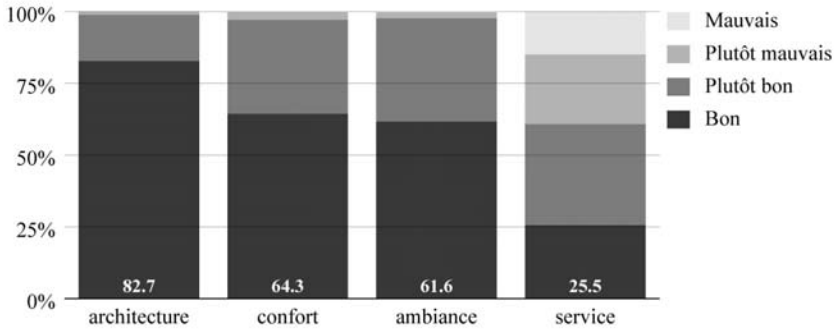
L'enquête réalisée dans la Maladière, trois mois après son inauguration, comporte des questions concernant le nouveau stade. Les réponses données à cette occasion nous permettent de nous faire une idée plus précise du degré d'appréciation des éléments en lien avec l'architecture

[331] Sujet «Xamax-FCC», 19 février 2007.
[332] Sujet «Premier bilan», 8 mars 2007.
[333] Sujet «Premier bilan», 8 mars 2007.

du site, le confort, l'ambiance ou la qualité du service. Comme c'est souvent le cas avec des questionnaires de satisfaction, les personnes interrogées se montrent globalement positives. Aucun item ne récolte une majorité de réponses défavorables. La comparaison des résultats relatifs aux différents attributs fait toutefois ressortir des nuances intéressantes, surtout lorsque l'on se focalise sur les opinions les plus tranchées.

Les réponses données aux quatre questions montrent des différences significatives[334]. L'architecture est nettement l'aspect le plus plébiscité. Environ 83% des personnes interrogées la juge de manière très positive; aucune ne la qualifie en revanche de mauvaise. L'ambiance et le confort obtiennent également de très bonnes évaluations. Les réponses les plus favorables représentent néanmoins des effectifs moins importants que pour l'architecture (respectivement 64% et 62%). Enfin, même si elle fait l'objet d'une évaluation globale plutôt positive, la qualité du service est le critère pour lequel les résultats sont les plus nuancés. Environ 39% des personnes juge même cet aspect (plutôt) mauvais. Ce résultat fait directement écho aux problèmes liés à la billetterie et la gestion des buvettes.

Figure 103: Appréciation des caractéristiques du nouveau stade

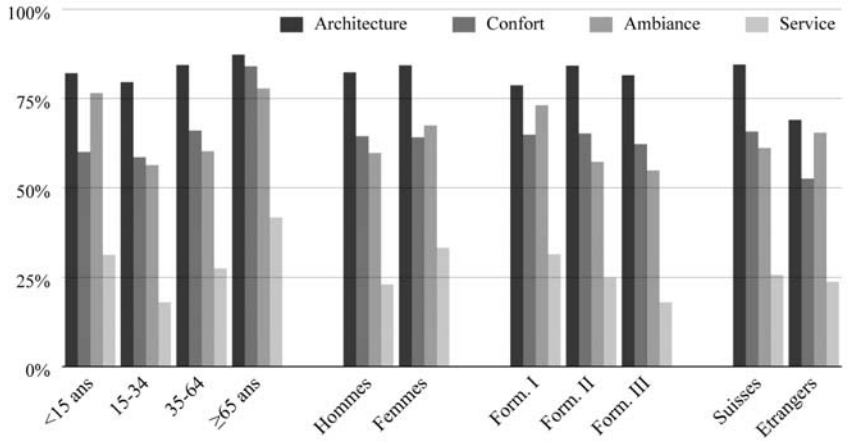


L'architecture est l'élément qui fait le plus l'unanimité pour tous les profils sociodémographiques. De ce point de vue, la catégorie qui fait exception est celle des étrangers, légèrement moins nombreux que les

[334] Test de Kruskall-Wallis, K=880.4, dl=3, p=0.000, [**].

Suisses à donner une réponse très positive (69% contre 84%)[335]. Pour les trois autres attributs du stade, on note des différences plus marquées d'un groupe à l'autre. Les résultats suggèrent par exemple que les jeunes adultes sont plus critiques que les personnes âgées[336]; que les femmes sont globalement plus enthousiastes que les hommes[337]; et que le niveau de satisfaction diminue avec le niveau de formation[338].

Figure 104: Proportion des spectateurs ayant une appréciation très positive des caractéristiques du nouveau stade, selon leur profil sociodémographique



Malgré le caractère plutôt positif de l'évaluation d'ensemble, les écarts qui ressortent entre les types des spectateurs suggèrent que les représentations que l'on se fait du lieu divergent et que les facteurs d'insatisfaction qui subsistent après les trois premiers mois de fonction-

[335] Pour l'origine: architecture: $\chi2=15.0$, dl=1, p=0.000, [**]; confort: $\chi2=6.7$, dl=1, p=0.010, [*]; ambiance: $\chi2=0.7$, dl=1, p=0.398, [ns]; service: $\chi2=0.2$, dl=1, p=0.667, [ns].

[336] Pour l'âge: architecture: $\chi2=4.4$, dl=3, p=0.224, [ns]; confort: $\chi2=19.7$, dl=3, p=0.000, [**]; ambiance: $\chi2=21.0$, dl=3, p=0.000, [**]; service: $\chi2=22.4$, dl=3, p=0.000, [**].

[337] Pour le sexe: architecture: $\chi2=0.5$, dl=1, p=0.481, [ns]; confort: $\chi2=0.0$, dl=1, p=0.923, [ns]; ambiance: $\chi2=4.4$, dl=1, p=0.036, [*]; service: $\chi2=9.4$, dl=1, p=0.006, [**].

[338] Pour le niveau de formation: architecture: $\chi2=2.4$, dl=2, p=0.302, [ns]; confort: $\chi2=0.6$, dl=2, p=0.757, [ns]; ambiance: $\chi2=12.6$, dl=2, p=0.002, [**]; service: $\chi2=7.4$, dl=2, p=0.024, [*].

nement sont encore nombreux. La plupart des points qui posent problème sont des éléments que nous avons déjà mentionnés précédemment. Parmi les facteurs d'insatisfaction, on évoque, autant dans les commentaires spontanés laissés dans les questionnaires que sur le forum ou lors des entretiens, toute une série de détails pratiques qui seront pour la plupart résolus à court ou moyen terme: l'absence d'un panneau d'affichage; le son trop fort ou mal réglé; les problèmes d'encombrement du parking, que ce soit pour y pénétrer, pour payer son ticket ou pour en ressortir après le match; la signalétique encore insuffisante, comme celle indiquant les numérotations des places; ou encore le problème de l'attente aux caisses à l'entrée du stade.

De manière plus générale, la configuration du lieu n'est pas toujours perçue comme idéale non plus. Les doléances s'inscrivent principalement ici dans deux registres différents. Le premier concerne les places: absence de tribunes debout, numérotation inutile et contre-productive dans certains secteurs, problèmes de visibilité à certains emplacements (à cause de la proximité du terrain ou de barrières et grillages obstruant la vue), éblouissement dû au soleil dans les gradins situés à l'Est, espace réduit entre les rangées de sièges rendant la circulation difficile, etc. Le second renvoie à tous les équipements annexes: buvettes mal agencées, peu chaleureuses et inconfortables où il peut faire très froid, accès encore insuffisant pour des personnes à mobilité réduite ou des handicapés, etc.

D'autres critiques portent sur le fonctionnement même du lieu. On regrette par exemple de ne plus pouvoir sortir du stade ou de ne plus pouvoir retrouver à la pause des personnes qui suivent le match depuis d'autres secteurs. On fustige également le renforcement des règles interdisant par exemple d'entrer au stade avec certains objets (sacs à dos, parapluie) ou avec ses propres consommations. Dans cet ensemble, le point le plus problématique, déjà évoqué plusieurs fois, est la question du prix des places, jugé très excessif par une partie importante des spectateurs, et ce d'autant plus que le club évolue encore en Challenge League à ce moment.

L'expression d'un sentiment d'insatisfaction est par ailleurs très liée aux prestations et aux performances réalisées par le club. Une défaite peut exacerber le regard critique porté sur le lieu. Une belle victoire permet d'en oublier tous les défauts. Après le match décisif remporté à la fin de la saison 2006/07 contre le FC Baulme, les réactions d'enthousiasme sont unanimes, à l'image de [FullMetal]:

> Quelle soirée punaise. Ca fait des lustres que je n'avais plus vibré autant, on se serait cru en Coupe d'Europe. Notre Chaudron est né, ce stade est une merveille lorsqu'il est en feu, du bruit, près des joueurs, on y est bien non? Je n'ose pas imaginer l'émeute si Delgado ou Rak marquaient sur leurs gestes de classe […] Les gens dansaient dans les tribunes mdr […] Un match culte, certainement la première fois que notre nouvelle Maladière à nous aura vraiment vibrée[339].

En fait, les critiques formulées ici et là à l'encontre du nouveau stade reflètent parfaitement les attentes parfois presque irrationnelles qui animent certains supporters. Celles-ci représentent une forme d'appropriation du lieu que l'on peut percevoir dans l'expression «notre Maladière à nous» de [FullMetal]. Elles soulignent le rapport passionnel qui se tisse avec tout ce qui touche au club et à son univers. L'implication personnelle qui se crée par rapport à tout ce qui concerne le nouveau stade contraste par ailleurs avec le détachement qui caractérise les dernières années de l'ancienne Maladière, puis celles de la Charrière, enceintes dont on n'attend plus grand-chose, à plus forte raison lorsque le nouveau projet est sur les rails.

3. Les discours sur l'ancien stade

Le discours formulé a posteriori à l'égard des deux anciennes infrastructures est toutefois plus nuancé, signe qu'une partie du public y étaient quand même très attachées. La position des spectateurs oscille alors entre deux tendances. La première est une vision «moderniste», résolument tournée vers l'avenir qui continue de vanter sans trop de retenue les vertus du changement de stade et qui ne voit pas en quoi on peut regretter les anciennes infrastructures. Ce discours se situe dans le prolongement du positionnement positif qui domine largement la période de gestation du projet. Derrière lui, il y a aussi le constat que le football de haut niveau a considérablement évolué au cours des dernières années. Devenu plus rapide et plus spectaculaire, il se caractérise par un environnement professionnalisé, que ce soit à l'échelle des joueurs ou de l'encadrement. Pour rivaliser avec les autres équipes, il faut un stade digne de ce nom.

[339] Sujet «Xamax-FC Baulmes», 20 mai 2007.

Malgré tous les succès que le club a remportés au cours de son histoire, l'ancien stade symbolise un football dépassé. La comparaison de celui-ci avec les nouvelles installations s'opère en premier lieu lors de la période difficile qui précède l'inauguration et qui constitue l'antithèse de la modernité. On associe alors à l'ancien stade des qualificatifs comme «ringard», «dépassé» ou «inconfortable». Le nouveau complexe constitue un véritable progrès et formalise le retour au sommet sur le plan sportif, avec la promotion obtenue au terme de la saison 2006/07. Avec lui, le club redevient crédible. C'est équipement habituellement réservé aux grandes agglomérations est en outre une chance unique pour une ville de taille modeste. A ce titre, le club dispose d'un outil formidable qui permet de produire un meilleur spectacle même par rapport à son prestigieux passé. C'est dans ce sens que [xamaxdaf] interpelle les membres du forum:

> je ne sais pas pour vous, mais moi, mon rêve se réalise tout simplement. Il y a cinq ou six ans […] je me disais que mon bonheur serait total si l'on avait un magnifique stade moderne. A l'époque, le FC Bâle me faisait rêver […] A présent le FC Bâle ne me fait plus rêver dès lors qu'on a exactement la même chose qu'eux […] Rappelez-vous que ce n'est pas donné d'avoir cela dans une ville de 32'000 habitants[340].

S'ils n'atteignent pas tous ce niveau d'emphase, de nombreux témoignages vont dans ce sens, en particulier chez les plus jeunes ou ceux qui n'ont pas vraiment connu les grandes années 1980.

En parallèle à ce point de vue «moderniste», se développe un discours nostalgique et plus traditionnaliste. En effet, une partie du public semble progressivement regretter certaines caractéristiques de l'ancienne Maladière ou même du stade de la Charrière. Au départ, cette vision ne s'exprime que rarement, complètement éclipsée par les attentes engendrées par le nouveau projet. Elle prend toutefois peu à peu de l'ampleur, comme par un effet de désenchantement lié autant aux facteurs d'insatisfaction mentionnés plus haut qu'à l'actualité sportive ou extrasportive du club qui n'est pas toujours aussi séduisante. Des performances en fin de compte souvent en-dessous des attentes de certains spectateurs et des erreurs flagrantes de gestion ou de communication que l'on impute à l'équipe dirigeante et au président Bernasconi, n'y sont

[340] Sujet «Le positivisme, une denrée rare», 26 juillet 2007.

vraisemblablement pas étrangers[341]. Dans cette perspective, malgré la nouvelle infrastructure et l'amélioration globale constatée sur le plan sportif par rapport aux années qui précèdent directement l'inauguration, la référence ultime redevient rapidement les années 1980. A ce titre, l'ancien stade symbolise une période bénie qui, on en prend conscience, ne se reproduira plus, et ce, autant au niveau des succès que de l'ambiance qui s'y dégageait. Cette idée est par exemple exprimée par [FullMetal] qui commente une vidéo d'un match de cette époque postée sur le forum:

> Magique! Purée, cette Maladière comme elle déchirait quand même […] ces vieux stades amenaient tout de même une atmosphère de fête et de bordel intégral qu'on ne retrouvera pas dans les stades modernes[342].

De manière générale, le stade d'ancienne génération apparaît en fait comme un espace de plus grande liberté, où les règles étaient moins contraignantes. Pour cette raison, [Section_NE] tire un bilan finalement plutôt positif de la période de la Charrière, enceinte tant décriée par certains:

> Moi j'aimais bien la Charrière, un bon vieux stade old school tout pourri, on pouvait y entrer en escaladant les grillages, y passer tout ce qu'on voulait, aller à la tente VIP ou au Macintosch [un bar situé à côté du stade]… bref c'était bien fendard quand même[343]!

L'atmosphère y apparassait conviviale et propice à une fréquentation moins formalisée. Un des membres du forum évoque par exemple les quelques bons souvenirs que lui a laissés la Chaux-de-Fonds «notamment le fait de pouvoir venir avec les gosses. Pas de problème avec la poussette ou pour laisser jouer ma fille en bas des gradins[344]». Dotées de délimitations internes plus perméables, les anciennes installations offraient en outre une incomparable liberté de mouvement, notamment dans les tribunes debout, comme le relève [stilik]: «J'aimais me promener au pesage avec ma saucisse et ma bière, debout et gueulant à chaque tacle de l'adversaire... Assis c'est plus la même chose[345]». Enfin, on

[341] Comme dans le cas de l'affaire du secteur C5, voir page 290.
[342] Sujet «Xamax Vintage», 26 juillet 2009.
[343] Sujet «Adieu à la Charrière», 7 décembre 2006.
[344] Sujet «Adieu à la Charrière», 7 décembre 2006.
[345] Sujet «Xamax Vintage», 15 mars 2010.

évoque encore aussi ici de manière très régulière le problème lancinant des prix d'entrée…

Sur le forum, les avantages de l'ancienne génération d'équipements ressortent également dans des sujets concernant les constructions en cours de stade dans d'autres villes en Suisse. Au cours d'une discussion, où l'on commente l'abandon par Christian Constantin de son projet de stade à Riddes, au profit d'une série de réaménagement de Tourbillon, les réactions neuchâteloises sont loin d'être aussi moqueuses que celles auxquelles on pourrait s'attendre, compte tenu de la rivalité qui existe avec le FC Sion. Ainsi, le commentaire posté par [PapyCesc] condense à peu près toutes les idées que viennent d'être évoquées plus haut:

> Je dois avouer que j'ai plus de plaisir à me rendre dans ces stades vétustes qu'à Berne ou Bâle... Et franchement, je pense que niveau affluence notre nouveau et joli stade nous pénalise, car plus cher et parce qu'il est plus difficile de s'y déplacer pour retrouver du monde. Par conséquent les gens peinent à y trouver leurs marques […] ça n'est pas juste un discours passéiste, c'est qu'objectivement je trouve les nouveaux stades moins accueillants que les anciens[346].

En fin de compte, ce qui semble le plus manquer au nouveau stade aux yeux de certains, c'est une «âme» – c'est à dire une forme d'aura symbolique qui cristalliserait autant des valeurs régionales que les exploits du passé – comme l'explique [SeV]: «certes la Maladière est magnifique, mais malgré les efforts des groupes, elle manque encore d'âme. Une âme que possédait l'ancienne Maladière ou que possède Tourbillon[347]». De ce point de vue, le nouveau stade est aussi perçu comme un environnement aseptisé, vierge de toute histoire. Pire, à part le nom, rien dans sa configuration n'y évoque ne fût-ce que de manière indirecte (par une stèle commémorative par exemple) l'ancienne installation. Ce type de constat rejoint alors un discours qui s'érige, plus généralement, contre un football business dominé par l'argent, peu vertueux et qui privilégie les intérêts économiques à l'histoire ou à l'identité du club. C'est la même logique qui, dans l'esprit de ceux qui expriment une vision plus traditionaliste, conduit les dirigeants à mener un recrutement spéculatif de joueurs auxquels on ne s'identifie plus plutôt que d'opter pour la stabilité, la formation et les jeunes du cru.

[346] Sujet «Le théâtre de Tourbillon», 29 juillet 2010.
[347] Sujet «Le théâtre de Tourbillon», 24 juin 2010.

4. Du discours sur le stade au discours sur l'appartenance

Le stade n'est pas un objet qui laisse indifférent. Au contraire, en tant que prolongement direct du club, on en parle souvent en des termes passionnels. Avant l'inauguration, il y a indiscutablement une très forte adhésion autour d'un projet dans lequel on place de nombreuses attentes. Inversement, l'ancien stade ne conserve que peu de partisans pour le défendre, et ce d'autant plus qu'il suscite un sentiment d'inconfort, qu'on l'associe au déclin sportif du club et qu'il n'est symboliquement plus très valorisant.

Paradoxalement, après l'inauguration, les opinions sont plus nuancées. Tout moderne qu'il soit, le nouveau stade révèle de nombreux défauts qui ne relèvent pas forcément de l'erreur de jeunesse. Les facteurs d'insatisfactions peuvent de ce fait aussi créer un sentiment d'inconfort, surtout si l'on considère la manière dont on avait imaginé les lieux auparavant. Par ailleurs, le nouveau stade n'apparaît pas non plus toujours comme le remède miracle sur le plan sportif. De ce fait, les spectateurs oscillent entre deux discours, qui bien que opposés finissent par se combiner dans des proportions variables. L'un voit le nouveau stade comme une nécessité et considère que c'est un lieu où l'on est bien plus à son aise. L'autre porte un regard nostalgique et reconnaît volontiers que l'ancienne installation offrait finalement toute une série d'avantages que l'on ne retrouve plus dans la nouvelle. L'ancien stade formait en outre un environnement plus familier, en raison du temps que l'on y avait passé et était, contrairement à son successeur, doté d'une histoire riche d'exploits.

Du point de vue des représentations, l'évolution du potentiel intégrateur du lieu est donc lui aussi plus nuancé que ne semblait l'indiquer dans un premier temps le soutien unanime au nouveau projet. On constate par ailleurs des divergences selon le profil sociodémographique ou selon le type de spectateurs qui impliquent que les connotations positives du lieu ne sont pas partagées par toutes les catégories avec la même intensité.

Les discours sur l'appartenance

Le rôle joué par un stade comme celui de la Maladière dans la formulation d'une identité locale est en fait une question qui ouvre deux perspectives distinctes. La première envisage le projet dans sa dimension urbanistique et la manière dont il participe à des objectifs de valorisation ou de promotion régionale concernant l'ensemble de la population. La seconde s'inscrit directement dans une analyse relative au spectacle sportif. C'est cette voie que nous privilégions ici. En introduction de ce chapitre, nous revenons toutefois brièvement sur la première perspective.

Les discussions portant sur le stade que nous avons décrites dans les pages qui précèdent reflètent non seulement le sens que l'on peut donner à ce lieu, mais également des mécanismes d'appropriation. Il s'agit de poursuivre les réflexions sur les logiques qui accompagnent l'attachement à ce dernier, en décrivant le rôle que le football peut jouer dans l'expression d'une appartenance à une collectivité territoriale. Dans cette perspective, nos analyses se concentrent plus particulièrement sur deux questions.

La première cherche à déterminer à quelle échelle territoriale les spectateurs associent un club comme Neuchâtel Xamax. Dans cette optique, il s'agit également d'analyser dans quelle mesure la fréquentation des matchs répond à des critères liés à des rivalités territoriales. La deuxième question tente de situer dans le discours des spectateurs, la place occupée par le club dans la formulation d'une appartenance locale. Ainsi, la modernisation du stade aura un bilan positif au niveau du potentiel d'intégration sociale du lieu si elle favorise la diffusion de pratiques et de discours qui suggèrent un sentiment convergent d'appartenance territoriale qui dépasse d'autres formes de clivages liés par exemple au profil sociodémographique. Avant de poursuivre nos développements concernant les spectateurs, arrêtons-nous néanmoins brièvement sur la portée symbolique plus générale qu'un tel projet peut revêtir.

1. Le projet urbanistique, un objet de fierté locale

Compte tenu de son ampleur, la réalisation du complexe de la Maladière s'inscrit nécessairement dans le cadre d'un grand projet urbain associant, comme nous l'avons vu plus haut, partenaires publics et privés. D'un budget dépassant les 200 millions de francs, il constitue pour la région un des chantiers les plus importants des dernières décennies. Etant donnée sa concrétisation rapide, le projet devient tout naturellement un symbole de dynamisme et de savoir-faire local qui doit servir à des fins de mise en valeur de la région toute entière. Dans cette perspective, à l'occasion de l'ouverture du centre commercial du complexe, le conseiller communal Pascal Sandoz salue l'exceptionnelle réussite du partenariat qui a permis au projet d'aboutir et qui rejaillit dès lors sur toute la collectivité: «Neuchâtel est l'un des seuls endroits de Suisse où l'on peut concevoir et construire avec diligence[349]». De ce fait, la réalisation du complexe de la Maladière revêt également une importante dimension politique. Lors de l'inauguration du stade, une grande partie de la classe dirigeante neuchâteloise est d'ailleurs présente autour de Didier Burkhalter, un des fers de lance du projet. Chacun y va alors de sa déclaration, à l'instar de la conseillère d'Etat Sylvie Perrinjaquet: «quoiqu'il arrive sur la pelouse, les Neuchâtelois seront assurément les vainqueurs[350]». Après l'inauguration, l'image du stade est abondamment utilisée dans des publications ou des brochures produites par des acteurs liés au tourisme ou à la promotion économique. Le complexe devient également un lieu à visiter qui, comme nous l'avons relevé, attire même des délégations d'autres agglomérations désireuses de suivre l'exemple neuchâtelois en menant un projet du même acabit. De ce point de vue, il semble évident que l'ancien stade n'avait pas le même statut. Par ailleurs, durant la phase de gestation du projet et après sa très rapide concrétisation, les détracteurs restent peu nombreux[351]. La construction du complexe, pré-

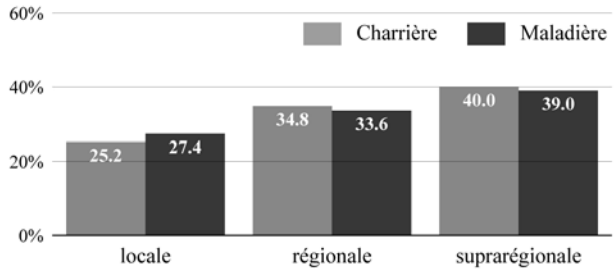
[349] «Naissance d'un deuxième centre», *L'Express*, 15 octobre 2006.
[350] «Le bonheur d'une foule bon enfant», *L'Express*, 19 février 2007.
[351] Parmi eux, on peut notamment citer les commerçants du centre-ville, inquiets de la concurrence engendrée par l'implantation d'un deuxième centre urbain ou certains riverains, en raison de la polémique concernant les poteaux d'éclairage. Certaines voix se sont aussi élevées contre les dépassements du budget que représente le stade pour les

senté comme un objet de fierté locale, a sans doute un impact positif sur les représentations que la population en générale se fait de la ville ou de la région et la manière dont elle s'y attache. Cet aspect mériterait toutefois une analyse beaucoup plus approfondie que nous n'envisageons pas ici, notre perspective se focalisant sur les spectateurs.

2. La portée symbolique du club et les rivalités territoriales

Pour commencer, lors des enquêtes par questionnaire, nous avons demandé aux spectateurs à quel espace ils associent Neuchâtel Xamax en premier lieu. A la Maladière, la réponse la plus fréquente attribue au club une portée suprarégionale (39%)[352]. Un tiers des personnes l'associent avec le canton (34%) tandis qu'un quart lui prête une dimension plus locale (27%).

Figure 105: Territoire que représente Neuchâtel Xamax d'après les spectateurs



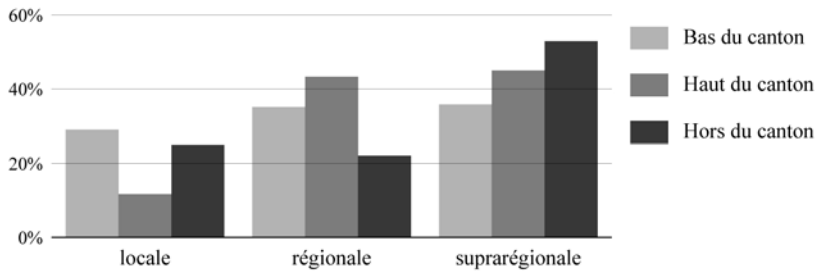
collectivités locales (voir page 223) ou sur le caractère pas toujours avantageux de l'accord conclu entre la ville et les partenaires privés, par exemple en ce qui concerne les coûts de location de la caserne des pompiers. On reste toutefois très loin des nombreuses polémiques nées autour du projet du stade de Genève.

[352] Dans les pages qui suivent, la catégorie «locale» se rapporte à la ville ou à une partie du canton de Neuchâtel, la catégorie «régionale» renvoie au canton tandis que la catégorie «suprarégionale» fait référence aux réponses désignant une région plus étendue que le canton.

Les résultats enregistrés à la Maladière ne se différencient pas de ceux obtenus lors de l'enquête réalisée dans l'ancien stade de la Charrière[353]. La dispersion des réponses suggère donc qu'il n'existe pas de consensus concernant le territoire que représente le club et que les opinions à ce sujet restent stables après l'inauguration de la nouvelle infrastructure.

Bien évidemment, parmi les spectateurs, la portée de Neuchâtel Xamax est appréciée de manière différente selon le lieu de résidence. Plus de la moitié des personnes provenant de l'extérieur du canton lui associent une portée suprarégionale (53%). Celles qui habitent dans le Haut du canton sont une minorité à ne lui attribuer qu'une dimension locale (11%). Les réponses données par les spectateurs du Bas du canton se répartissent quant à elles de manière plus équitable entre les trois catégories (29% de local, 35% de régional et 36% de suprarégional).

Figure 106: Territoire que représente Neuchâtel Xamax d'après les spectateurs, selon leur provenance géographique (Maladière)



Malgré l'influence possible du déménagement à La Chaux-de-Fonds sur l'appréciation de la zone d'influence du club, les résultats apparaissent totalement comparables d'une enquête à l'autre, à l'exception des personnes habitant dans les districts du Haut. Celles-ci sont presque trois fois plus nombreuses lors de la première enquête à reconnaître en Neuchâtel Xamax une émanation locale que lors de l'enquête réalisée à la Maladière (28% contre 11%)[354]. Cette différence est probablement liée à

[353] $\chi 2$= 1.0, dl=2, p=0.612, [ns].

[354] $\chi 2$=9.2, dl=2, p=0.010, [**]. En comparaison, pour les spectateurs provenant du Bas du canton: $\chi 2$=1.2, dl=2, p=0.561, [ns]; pour les spectateurs provenant de l'extérieur du canton: $\chi 2$=3.3, dl=2, p=0.189, [ns].

la présence, au stade de la Charrière, de spectateurs du Haut du canton qui ne se reconnaissent pas dans le club et qui se rendent aux matchs uniquement par effet de proximité.

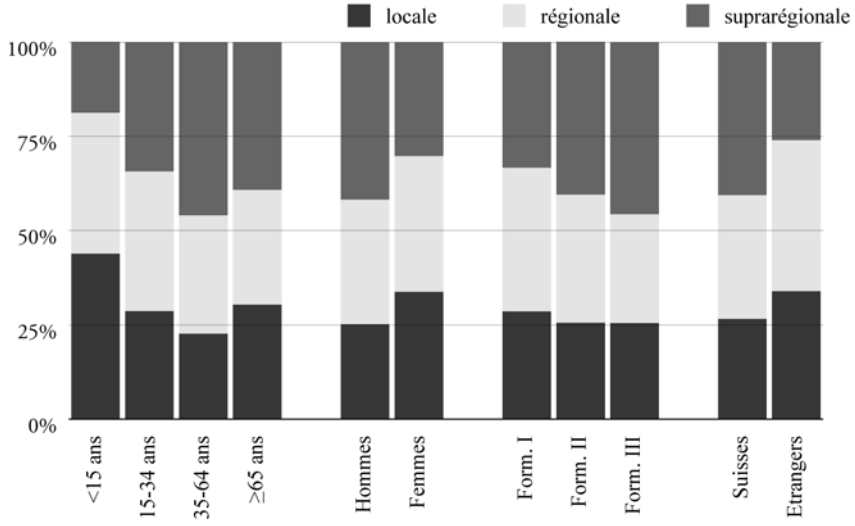
Les réponses données à la question concernant la portée géographique de Neuchâtel Xamax montre aussi de fortes variations selon le profil sociodémographique des personnes interrogées. Premier constat, l'aire géographique à laquelle on associe le club s'étend de manière significative avec l'âge[355]. Les plus jeunes (moins de 15 ans) lui attribuent majoritairement une dimension locale (44%) tandis que les 35-64 ans et les plus de 65 ans lui prêtent le plus souvent une dimension suprarégionale (respectivement pour 46% et 39% d'entre eux). Pour les spectateurs les plus âgés, le fait d'avoir vécu la grande époque des années 1980 semble avoir laissé une empreinte durable sur l'appréciation de la portée du club. De ce point de vue, la tendance à associer Neuchâtel Xamax avec une aire géographique plus large doit aussi être interprétée comme le reflet d'un passé au cours duquel il a plus facilement pu être décrit comme le représentant du football romand. En comparaison, les plus jeunes qui durant leur existence ont plutôt connu un club en proie aux difficultés lui attribuent une dimension géographique plus modeste et, dans ce cas aussi, moins valorisante.

Le genre est un autre facteur de différenciation sur cette question. Les femmes ont en effet tendance à associer le club avec des territoires moins étendus que les hommes[356]. Ainsi, 30% des spectatrices lui confèrent une dimension suprarégionale contre 42 % des spectateurs. Le même type de logique oppose également les étrangers et les Suisses, les premiers voyant dans le club l'émanation d'une entité géographique de taille plus réduite que les seconds (respectivement 26% et 41% l'associent à une région plus étendue que le canton)[357]. On ne constate par contre pas de différence significative selon le critère du niveau de formation[358]. En ce qui concerne le profil sociodémographique, la comparaison des réponses données lors des deux enquêtes montre une très forte stabilité. Aucune des catégories que nous avons passées en revue

[355] $\chi 2$=30.0, dl=6, p=0.000, [**].
[356] $\chi 2$=10.9, dl=2, p=0.004, [**].
[357] $\chi 2$=8.1, dl=2 p=0.018, [*].
[358] $\chi 2$=5.2, dl= 4, p=0.268, [*].

n'affiche des résultats significativement différents entre la Charrière et la Maladière.

Figure 107: Territoire que représente Neuchâtel Xamax d'après les spectateurs, selon leur profil sociodémographique (Maladière)



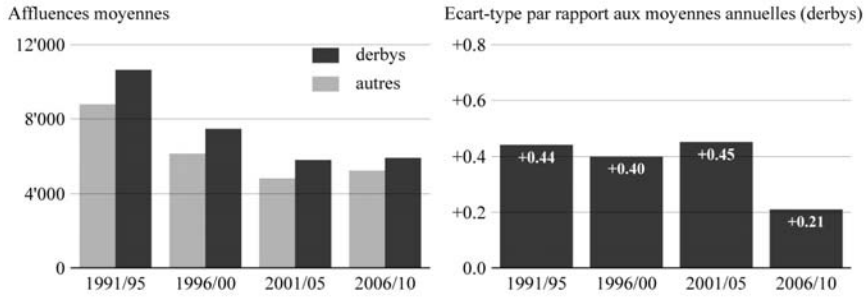
Les descriptions que nous venons d'effectuer montrent qu'il existe différentes manières de concevoir la portée de l'équipe et que celles-ci varient fortement selon le profil des spectateurs. Les nombreux points de divergence suggèrent qu'il n'y a de loin pas un discours convergent au sujet de l'identité géographique du club et du territoire qu'il peut représenter.

Si le discours des spectateurs ne permet pas d'associer clairement Neuchâtel Xamax à une aire géographique précise, on peut tenter de déterminer dans quelle mesure la fréquentation du stade reflète des rivalités liées à certains ensembles territoriaux dont le club serait le représentant symbolique. A ce sujet, une analyse des affluences enregistrées à l'occasion des «derbys» apporte quelques éléments supplémentaires à notre réflexion.

Comme le relèvent de nombreux auteurs, les derbys[359] sont des rencontres entre des équipes qui appartiennent à une même entité géographique et entre lesquelles il existe un «contentieux» sportif historique (Ravenel 1998, Charroin 2004). Ces matchs au cours desquels la suprématie régionale est en jeu, exacerbent les stéréotypes locaux et permettent d'exprimer des rivalités territoriales entre «voisins».

Dans le cas de Neuchâtel Xamax, il existe une rivalité particulière avec les trois autres grandes équipes romandes qui se disputent un titre symbolique de porte-drapeau de la partie occidentale de la Suisse: le Servette FC, le FC Sion et le Lausanne-Sport[360].

Figure 108: Evolution des affluences de Neuchâtel Xamax en championnat: comparaison entre les derbys romands et les autres matchs



Les statistiques relatives au public indiquent a priori que les derbys amènent dans le cas neuchâtelois des affluences légèrement supérieures à la moyenne. Sur l'ensemble des saisons 2006/07 à 2010/11, un match joué

[359] Bromberger rappelle que le terme «derby» désigne historiquement des rencontres de football qui opposent, en Angleterre, deux équipes de la ville de Derby (1995: 45). Pour cette raison, il est généralement réservé à des matchs entre des clubs d'une même agglomération. Par extension, il est de plus en plus courant de l'utiliser, notamment dans les médias, pour désigner des rencontres opposant des représentants appartenant à des mêmes entités géographiques régionales.

[360] Neuchâtel Xamax est également concerné par toute une série d'autres derbys, à commencer par ceux contre le FC La Chaux-de-Fonds (le rival cantonal) ou contre Yverdon-Sport (le «derby du lac»). Ces rencontres n'ont toutefois pas le passif historique ni l'enjeu réel des matchs contre les équipes genevoise, sédunoise ou lausannoise. En outre, leur présence au haut niveau n'a été que très ponctuelle au cours des dernières années. Pour cette raison, nous ne les prenons pas en compte ici.

contre un de ces trois adversaires dans le nouveau stade de la Maladière attire en effet quelque 700 spectateurs de plus qu'un autre match. Exprimée dans des valeurs standardisées qui optimisent la comparabilité des statistiques entre les saisons, l'affluence d'une telle rencontre se situe à +0.21 écart-type de la moyenne annuelle[361]. Le plus grand engouement pour ces matchs semble confirmer des mécanismes d'expression d'une identité locale qui s'affirmerait avec plus de vigueur lorsque des rivalités territoriales régionales sont en jeu. Un test statistique comparant les moyennes des matchs «normaux» et celles des derbys ne confirme cependant pas le caractère significatif de l'écart[362]. En outre, lors d'un tel match, le critère de la proximité géographique est un élément qui favorise aussi une présence plus marquée de supporters adverses et explique de ce fait partiellement des affluences supérieures à la norme, brouillant quelque peu l'interprétation de l'attractivité réelle de la rencontre sur le public local. Compte tenu de ces deux remarques, l'effet derby semble donc finalement plutôt limité dans le cas neuchâtelois.

Si l'on compare les résultats de la période qui suit l'inauguration du nouveau stade avec celle qui la précède, on constate par ailleurs que l'impact de ces matchs sur les affluences a diminué. Entre 2001 et 2006, un derby romand attire en effet, que ce soit dans l'ancienne Maladière ou au stade de la Charrière, environ 1'000 spectateurs de plus qu'un autre type de match, ce qui le situe alors à +0.45 écart-type au-dessus de la moyenne. Les valeurs enregistrées pour les années 1990 sont encore plus fortes. Aux cours des saisons 1991/92 à 1995/96, pendant lesquelles les affluences sont dans l'ensemble aussi plus fortes, un derby romand attire à Neuchâtel en moyenne presque 2'000 spectateurs de plus qu'un autre match (+0.44 écart-type). Les différences sont alors très significatives[363].

[361] Une analyse visant à déterminer l'effet d'un type de rencontre sur les affluences nécessite certaines précautions. A l'échelle d'un match, les facteurs qui influencent le public présent au stade sont très nombreux qu'ils soient en rapport direct avec le contexte sportif du match (forme de l'équipe, enjeu, etc.) ou liés à des paramètres extra-sportifs (jour et horaire du match, conditions climatiques, etc.). C'est pour maîtriser l'impact de tous ces facteurs ponctuels de variation, que nous nous basons ici sur des périodes couvrant cinq saisons de compétition. La standardisation des données à l'échelle de chaque saison permet quant à elle de limiter l'impact des fluctuations annuelles.

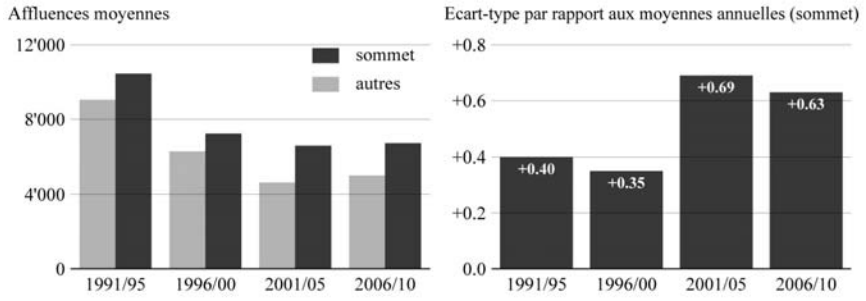
[362] Test T: t=-0.89 dl=87, p=0.393, [ns].

[363] Test T: t=-2.76, dl=88, p=0.007, [**].

Les résultats tendent à indiquer que le rôle joué par les clubs et par le football dans l'expression des rivalités régionales s'affaiblit, laissant la place à d'autres logiques de fréquentation du stade. On pourrait rétorquer ici que cette évolution correspond aussi plus généralement au déclin que le football romand a connu au début des années 2000, suite notamment aux mises en faillites du Servette FC ou du Lausanne-Sport et aux difficultés que connaissent aussi autant Neuchâtel Xamax que le FC Sion. Cette objection se heurte néanmoins à un décalage chronologique dans le mesure où c'est précisément durant la deuxième moitié de la décennie, au moment où la situation des équipes en question s'améliore que l'effet derby apparaît comme étant le plus faible.

A titre de comparaison, les affluences enregistrées à l'occasion des rencontres disputées chaque année contre les deux meilleures équipes du moment dessinent une évolution très différente[364]. Durant les saisons 2006/07 à 2010/11, ces matchs enregistrent en moyenne 1'700 entrées de plus que les autres (+0.69 écart-types). Cet écart est significatif, contrairement à celui des derbys[365]. Lorsque l'on remonte aux années 1990, on constate par ailleurs que les différences étaient moins nettes. L'évolution observée ici est donc l'inverse de celle qui concerne les derbys.

Figure 109: Evolution des affluences de Neuchâtel Xamax en championnat: comparaison entre les «matchs au sommet» et les autres matchs



[364] Pour chacune des saisons, nous comparons les affluences enregistrées à l'occasion des matchs disputés contre le futur champion ou son dauphin (les «matchs au sommet») avec celles des autres rencontres. Notons qu'un derby peut tout-à-fait entrer en ligne de compte. Lorsque Neuchâtel Xamax termine à la première ou à la deuxième place du classement, seuls les matchs contre le champion ou son dauphin sont utilisés.

[365] Test T: t=-2.69, dl=87, p=0.008, [**].

Au cours des dernières années, la variabilité de la fréquentation du stade du public neuchâtelois semble donc moins fortement répondre à des enjeux liés à des rivalités territoriales qu'à des logiques renvoyant au spectacle et à la performance. Cette évolution pourrait être interprétée comme un indice de la diminution du rôle joué par le club dans la revendication d'un attachement local. Ce point est abordé plus frontalement à l'occasion des enquêtes par questionnaire réalisées au stade.

3. Le rôle de Neuchâtel Xamax dans la formulation d'une identité locale

Si l'évolution des affluences suggère une diminution du rôle joué par le football dans l'expression de rivalités régionales, il reste à analyser le lien que les spectateurs font entre leur attachement au club et leur attachement local. Le potentiel d'intégration sociale du lieu sera d'autant plus fort qu'il se produit dans un environnement que l'on identifie comme étant important par rapport à la communauté territoriale dont il est la représentation symbolique.

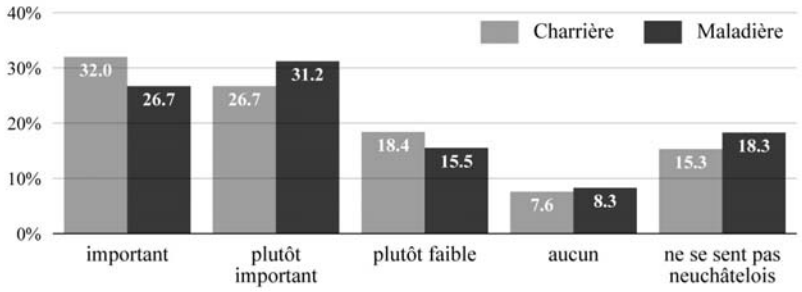
Une double question posée aux spectateurs à la Maladière et à la Charrière nous permet de nous faire une idée plus précise à ce sujet: «vous sentez-vous Neuchâtelois?» et «si oui, Neuchâtel Xamax joue-t-il un rôle par rapport à ce sentiment?». Les réponses données par les personnes interrogées permettent notamment de distinguer celles qui s'affirment «Neuchâteloises» et qui reconnaissent l'importance du football de ce point de vue.

Au stade de la Maladière, la plupart des spectateurs déclarent une appartenance neuchâteloise (82%). Parmi eux, une majorité accorde au club un rôle «important» ou «plutôt important» dans ce sentiment (71%). Au total, ce sont donc près de trois personnes sur cinq qui expriment une identité locale à travers le football (58%). Les résultats enregistrés lors de la première enquête semblent tout à fait comparables. Ils sont alors 85% à se déclarer neuchâtelois et 59% du total à associer le club à ce sentiment.

L'utilisation du terme «neuchâtelois» peut être ambiguë, dans la mesure où il n'est pas précisé s'il désigne la ville ou le canton dans son

ensemble. Or, comme nous l'avons vu plus haut, l'appréciation de la portée du club varie selon le lieu de résidence. Par conséquent, lors de l'enquête réalisée à la Chaux-de-Fonds, cet élément est susceptible d'avoir entraîné une sous-estimation du nombre de réponses indiquant la formulation d'une appartenance locale à travers le club. Ceci constitue un premier élément qui nous oblige à nuancer la relative stabilité des résultats entre les deux enquêtes.

Figure 110: Formulation d'une identité et rôle attribué à Neuchâtel Xamax



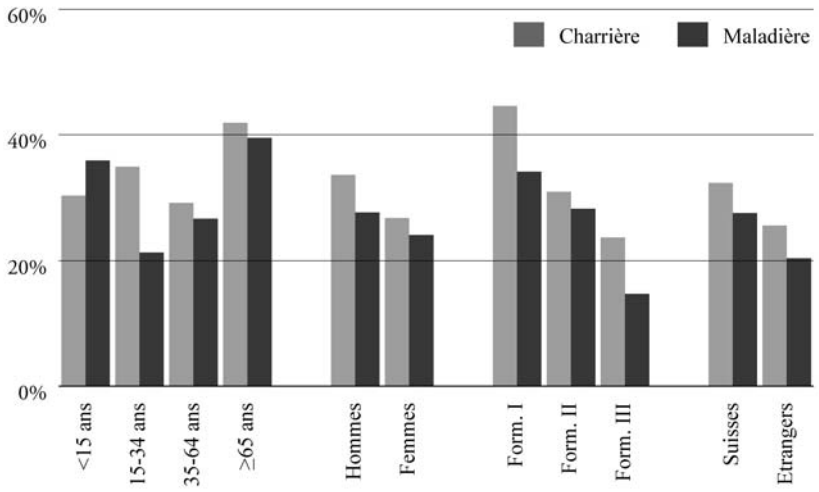
Par ailleurs, lorsque l'on détaille les réponses de manière plus approfondie, on remarque une diminution de la proportion de spectateurs qui adoptent une position tranchée – «important» passe de 32% à 27% – et une augmentation du même ordre de ceux qui se montrent plus mesurés – «plutôt important» passe de 27% à 31%. L'agencement des réponses entre les deux enquêtes est significativement différent[366]. Il semble donc au final y avoir une tendance allant dans le sens d'une distanciation des spectateurs par rapport à la dimension locale du club.

La formulation de cet attachement par le football varie selon le profil des spectateurs. Au niveau de l'âge, ce sentiment est plus répandu chez les moins de 15 ans et les plus de 65 ans. Si on se limite à la réponse la plus tranchée, 36% des premiers et 39% des seconds déclarent se sentir neuchâtelois tout en estimant le rôle du club comme important. A l'inverse, les jeunes adultes (15-34 ans) revendiquent presque deux fois moins souvent une appartenance territoriale par le football de manière aussi prononcée (21%)[367]. En comparaison de l'enquête réalisée à la

[366] $\chi 2$=11.4, dl=4, p=0.023, [*].
[367] $\chi 2$=14.7, dl=3, p=0.002, [**].

Chaux-de-Fonds, c'est précisément pour cette catégorie d'âge que l'évolution est la plus forte, le même type de réponses concernant alors plus du tiers de l'échantillon (35%, soit une diminution de 14%). Pour les autres catégories d'âge, les différences entre les deux enquêtes ne sont par contre pas significatives[368].

Figure 111: Pourcentage des spectateurs se sentant Neuchâtelois et jugeant le rôle du club comme important, selon le profil sociodémographique



Des réponses contrastées s'observent également en fonction du niveau de formation. A la Maladière, seules 15 % des personnes qui ont effectué des études supérieures attribuent une grande importance au club dans un sentiment d'appartenance locale. Ce résultat est près de deux fois plus faible que celui enregistré pour les spectateurs ayant un niveau de formation intermédiaire (28%) et pour ceux qui n'ont fait que la scolarité obligatoire (34%)[369]. D'une enquête à l'autre, l'affaiblissement de l'expression du sentiment d'appartenance par le football est particuliè-

[368] Différences selon l'âge: Moins de 15 ans: $\chi 2$=0.5, dl=1, p=0.478, [ns]; 15-34 ans: $\chi 2$=12.3, dl=1, p= 0.000, [**]; 35-64 ans: $\chi 2$= 0.6, dl=1, p=0.436, [ns]; 65 ans et plus: $\chi 2$= 0.1, p=0.763, p=0.000, [ns].
[369] $\chi 2$=17.8, dl=2, p=0.000, [**].

rement fort pour les formations supérieures (-9%) et les formations élémentaires, même si chez ces derniers les différences ne sont pas significatives[370].

Les Suisses sont plus nombreux à reconnaître le rôle important du club dans leur sentiment d'appartenance (27%) que les étrangers (20%). En raison d'effectifs relativement faibles, les différences ne sont toutefois pas significatives[371]. Ce résultat semble néanmoins logique dans la mesure où les étrangers sont moins nombreux à se sentir «neuchâtelois» que les ressortissants helvétiques (66% contre 84%), point sur lequel les écarts sont cette fois significatifs[372]. Par contre, si on limite l'analyse à tous ceux qui revendiquent une appartenance locale, le rôle du club se révèle tout à fait comparable au sein des deux populations[373].

Enfin, à la Maladière, les écarts entre hommes et femmes sur cette question sont faibles et non significatifs[374]. De ce point de vue, la situation n'a pas évolué d'une enquête à l'autre.

Comme nous venons de le voir, la modernisation du stade s'accompagne donc d'un recul de la dimension territoriale de l'identité exprimée à travers un club comme Neuchâtel Xamax. Celle-ci s'opère à des rythmes variables selon le profil sociodémographique des individus. Par ailleurs, les différences qui apparaissent entre les catégories de spectateur sont aussi le reflet des conceptions extrêmement différentes de ce que peut représenter le fait de se sentir «neuchâtelois». Cette question est en effet très loin de faire l'objet d'un consensus. Rien qu'à l'occasion des quelques entretiens que nous avons menés avec des spectateurs «issus de la migration», au moins quatre types de discours ont pu être identifiés à ce sujet.

Pour les uns, se sentir neuchâtelois s'inscrit d'abord dans le cadre d'une participation à la vie locale, à l'instar de FN qui précise:

[370] Form. I: $\chi 2$=2.6, dl=1, p=0.109, [ns]; Form. II: $\chi 2$= 0.8, dl=1 , p=0.359, [ns]; Form. III: $\chi 2$=4.9, dl=1, p=0.026, [**].
[371] $\chi 2$=2.2, dl=1, p=0.134, [ns].
[372] $\chi 2$=19.6, dl=1, p=0.000, [**].
[373] Respectivement 33% des Suisses et 31% des étrangers qui se sentent «Neuchâtelois» jugent le rôle de Neuchâtel Xamax comme important.
[374] $\chi 2$=1.1, dl=1, p=0.287, [ns].

> Etre Neuchâtelois, c'est se sentir concerné par ce qui se passe à Neuchâtel. Moi, je me sens plus concerné par ce qui se passe à Neuchâtel que ce qui se passe ailleurs […] Et être concerné, c'est aussi s'impliquer et être proche des gens[375].

D'autres y voient d'abord une question de mentalité ou d'état d'esprit. C'est le cas de TDB qui reconnaît être «Neuchâteloise au niveau politique, dans tous les engagements que l'on peut faire pour la ville. Par contre se sentir Neuchâtelois dans l'âme, ça veut dire être comment eux se comportent […] ça je ne peux pas», en se référant au côté très réservé de la population locale: «Des gens qui sont très heureux ou tristes mais qui ne l'expriment pas […] taire mes sentiments, je ne pourrai jamais le faire[376]».

Pour d'autres encore, être neuchâtelois est étroitement lié au fait d'être accepté, reconnu et plus simplement de s'y sentir bien. Ainsi, YK nous explique:

> Je me sens neuchâtelois parce que je n'ai jamais senti de différence entre ici et là-bas. Ici je me sens chez moi […] Tant qu'il y a une communication saine, tant qu'il y du respect […] Et je n'ai jamais eu de problème de racisme[377].

Enfin, s'attacher à toute une série de détails qui appartiennent à la vie locale, ou avoir ses habitudes peut aussi conduire au développement de ce sentiment. Pour SG, c'est tout simplement, «bien connaître la ville, et ses environs […] y avoir ses repères», ce qui implique du temps: «et comme j'ai fait toute ma scolarité ici, quand on en rediscute […] il y avait ci et ça […] les noms des discothèques, les endroits où on se retrouvait […] c'est ça être neuchâtelois[378]».

Malgré la difficulté évidente à cerner ce sentiment qui varie en outre nécessairement selon les populations ciblées, autant les discussions sur le forum en ligne que nos entretiens formels et informels semblent indiquer que le rôle du club s'inscrit ici dans deux registres différents. Le premier renvoie à des mécanismes de valorisation collective et individuelle. Le second se fonde sur les caractéristiques des pratiques participatives qui accompagnent la fréquentation du stade.

[375] Entretien avec FN, Neuchâtel, 21 juin 2007.
[376] Entretien avec TDB, Neuchâtel, 18 juin 2007.
[377] Entretien avec YK, Neuchâtel, 6 février 2007.
[378] Entretien avec SG, Neuchâtel, 20 avril 2006.

a. Le club, un symbole valorisant

Le caractère valorisant du soutien affiché à un club se fonde sur deux logiques différentes. L'une met l'accent sur la performance et les victoires qui rejaillissent sur la communauté ou sur ses membres. L'autre accorde de l'importance en priorité à la tradition et à l'ancrage local d'un club qui symbolise des valeurs et des savoir-faire régionaux. Ces deux logiques rappellent indiscutablement les discours «modernistes» et «traditionnalistes» que nous avons identifiés plus haut en ce qui concerne les représentations associées au stade. Elles ressurgissent aussi tout particulièrement autour de la question du profil et de l'origine des joueurs, acteurs qui se trouvent au centre de l'attention des spectateurs et qui représentent un facteur important de l'identification au club.

De ce point de vue, les uns soutiennent un recrutement efficace et de qualité sans trop se préoccuper de l'origine des joueurs, puisque ce qui compte en premier ce sont les résultats. Le *mercato*[379] représente en ce sens une des périodes les plus fascinantes de la saison. Sur le forum, certains réclament alors toujours plus de nouveaux joueurs, espèrent l'arrivée de grands noms permettant au club de se positionner en vue du championnat. Ceux qui adoptent ce discours sont aussi les premiers à prôner des changements radicaux quand les résultats n'ont pas été au rendez-vous.

Les autres mettent la priorité sur une présence stable de joueurs qui ont une attache régionale plutôt que la victoire à tout prix, à l'image de cet homme de 34 ans qui ajoute spontanément dans la partie commentaires du questionnaire distribué au stade: «un noyau de joueurs régionaux me paraît indispensable, il faut laisser la chance aux jeunes». Précisons ici que le joueur «local» ou «régional» est un qualificatif à géométrie très variable. Une large majorité semble toutefois accorder un rôle fondamental au lieu de formation. Un footballeur qui a fait toutes ses classes dans les équipes de jeunes de Neuchâtel Xamax apparaît indiscutablement comme un produit régional indépendamment de sa nationalité par exemple. Dans certains commentaires, le joueur local représente également celui qui est resté fidèle au club pendant plusieurs années. Au moment de nos enquêtes, c'est le cas notamment du Sénéga-

[379] Le terme désigne la période de l'année durant laquelle les transferts de joueurs sont autorisés.

lais Kader Mangane qui, en 2007, en est à sa sixième saison avec le club neuchâtelois, ce qui en fait alors, malgré ses 23 ans, un des plus «anciens». A ce titre, ce qui pose problème, ce sont surtout les arrivées et les départs incessants de joueurs auxquels on n'a plus le temps de s'identifier. Les changements de la composition de l'équipe accentuent par ailleurs le contraste entre ceux qui suivent de près l'actualité du club et qui peuvent malgré tout s'attacher à certains joueurs et ceux qui se rendent au stade de manière plus occasionnelle et qui finissent par se dire, comme nous l'avons entendu à maintes reprises: «je ne sais même plus trop bien qui il y a dans l'équipe».

Au niveau des joueurs, la modernisation du stade et les nouvelles ambitions qu'elle ouvre a deux conséquences contradictoires. D'une part, elle permet au club d'attirer, du moins dans un premier temps, des joueurs plus charismatiques à l'image du gardien de but Pascal Zuberbühler. Celui-ci satisfait autant ceux qui veulent du spectacle et des résultats que ceux qui mettent l'accent sur le «local», dans la mesure où, par sa présence en équipe nationale, c'est un footballeur compétitif qui fait partie depuis longtemps de l'univers du spectateur neuchâtelois. Adopté d'entrée de jeu, il arrive en deuxième position des joueurs préférés lors de l'enquête par questionnaire réalisée à la Maladière[380].

D'autre part, les perspectives sportives conduisent rapidement le club, surtout après la promotion en Super League, à de nouvelles vagues successive de modification de la composition de l'équipe, ce qui se fait notamment au détriment de certains joueurs du cru. A l'échelle du championnat suisse, Neuchâtel Xamax devient alors une des équipes qui compte le plus d'expatriés et où la stabilité de l'effectif est la plus faible (Besson, Poli et Ravenel 2011). Comme les résultats se révèlent finalement inférieurs aux attentes des plus ambitieux, l'évolution finit par laisser sur leur faim autant ceux qui veulent une équipe performante que ceux qui prônent de manière inconditionnelle la présence de «Neuchâtelois» sur le terrain. La revendication d'une appartenance locale à travers le club n'en est que moins forte.

[380] L'attaquant et meilleur buteur Moreno Merenda arrive alors en tête, presque à égalité avec le gardien Pascal Zuberbühler (20%). Suivent Nicolas Geiger (12%), Massimo Lombardo (9%) et Raphaël Nuzzolo (7%). Il convient de remarquer que tous ces joueurs sont suisses. Le premier expatrié, Kader Mangane, un «ancien» de l'équipe, n'arrive qu'à la huitième position (4%).

b. L'attachement local par la fréquentation du stade

Le second mécanisme par lequel un sentiment d'appartenance local peut se développer dans le contexte d'un match est directement lié à l'acte de fréquenter le stade. Celui-ci repose sur différents leviers. Pour certains, aller au stade est en soi une forme de participation à la vie sociale de la communauté. Le stade est un lieu où l'on retrouve d'autres personnes qui peuvent avoir un profil différent mais avec lesquelles il y a au moins toujours deux dénominateurs communs: l'intérêt pour le football et l'intérêt pour Neuchâtel Xamax. La fréquentation du stade et les discussions très régulières qui se tissent autour du club (le forum de discussion en ligne en est un parfait exemple) représentent alors un point de référence qui finit, à des degrés divers, par faire partie intégrale de l'univers quotidien du spectateur. Pour d'autres, le stade apparaît également comme un espace de plus grande liberté où les différences individuelles s'estompent provisoirement, en raison d'un esprit de corps qui peut unir les spectateurs pris dans leurs émotions, comme le relève TDB:

> Dans le stade, je peux me différencier et m'exprimer sans avoir à me soucier d'être cataloguée… parce que, comment dire, je prends beaucoup de place […] dans le stade, tu ne remarques pas [les critiques] parce que tu es prise dans l'euphorie, tu le relativise, donc au pire tu les ignore. C'est peut-être un des seuls moments où je pourrais dire que je me sens neuchâteloise[381].

Paradoxalement, on associe souvent ce sentiment à des modes spécifiques de fréquentation du lieu. La même TDB explique par exemple que: «c'est pour ça que je descendais au pesage […] c'est mieux de voir le match debout». Or, comme nous l'avons vu, il n'y a de loin pas une manière standard de «vivre» le match, mais des pratiques diversifiées qui reflètent des attentes ou des motivations spécifiques. De ce point de vue, on ne peut que constater l'éclatement des logiques d'adhésion. On ne se reconnaît pas seulement dans le fait d'aller au match, mais surtout de le faire en y adoptant des comportements spécifiques. Ainsi, FN, qui voit pourtant dans la fréquentation du stade une forme de participation collective à la vie locale revendique cette différence:

[381] Entretien avec TDB, Neuchâtel, 18 juin 2007.

> Moi, je n'irais pas en A. Pour moi, ce n'est pas une question de moyens, mais là-bas, c'est froid et il n'y a pas d'ambiance. Je ne m'y reconnais pas. Nous, là où je suis, on chante, on crie[382].

Cet exemple montre toute l'ambiguïté des mécanismes qui conduisent à formuler un sentiment d'appartenance local à travers le football. D'un côté en s'attachant au club on s'associe à tous les spectateurs et de l'autre, en revendiquant des pratiques spécifiques, on s'en distancie. Cette double logique brouille la lecture d'un processus amenant le développement d'une identité partagée par l'ensemble du stade. Le cas est particulièrement flagrant pour les supporters organisés en collectifs structurés. Les groupes comme les Fanati'x ou les Tigers constituent des repères identitaires essentiels pour leurs membres qui peuvent égaler, voire dépasser l'attachement au club lui-même. Ils possèdent par exemple leur propre identité visuelle, leurs propres signes distinctifs et organisent des activités en dehors du football. A l'occasion des matchs, il ne s'agit pas seulement de soutenir le club mais aussi surtout de se mettre en scène, en particulier lors des chorégraphies ou des tifos. Dans une certaine mesure, la performance du club sur le terrain est même secondaire, l'important étant la prestation réalisée par le groupe en tribune. La mise en avant de soi s'accompagne d'un discours de distanciation par rapport à l'autre groupe («ils n'ont pas le même profil») et plus encore, par rapport aux autres spectateurs. L'adhésion au groupe est par exemple conditionnée à des règles internes ou au respect de certains critères (comme un certain état d'esprit). Ainsi, à une question posée sur le forum par [cool] au sujet des abonnements au prix préférentiel que peuvent acquérir les membres Fanati'x: «vous n'avez pas peur d'avoir nombre de personnes qui souscrivent un abo pour le prix et qui une fois au stade se mettront dans le haut de la tribune et ne chanterons pas?», [El Presidente], un des leader répond de manière explicite: «tout est filtré on ne carte pas de mec qui n'ont pas le profil du groupe…[383]». A un degré moindre, on retrouve le même type de logique de différenciation chez les membres des clubs de soutien financier (Club des Amis et Clubs des 200). La revendication d'une appartenance au groupe est un signe distinctif d'un statut social que l'on affiche et que l'on cherche à exprimer par différents canaux. Le Club des Amis possède par exemple son propre

[382] Entretien avec FN, Neuchâtel, 21 juin 2007.
[383] Sujet «Offre demi-saison FanatiX», 22 décembre 2006.

site internet[384], dont l'objectif est autant de présenter ses activités que de servir de trait d'union entre les membres.

Comme nous l'avons vu plus haut, la modernisation du stade s'accompagne d'une tendance à une différenciation plus marquée du public entre des «types» de spectateurs et à une radicalisation de certaines pratiques partisanes. Un tel contexte semble dès lors propice au développement d'identités moins fortement orientées vers un club ou le territoire qu'il représente que vers des formes spécifiques de fréquentation du lieu. Dans cette perspective, il s'agira maintenant d'analyser l'évolution des discours qui peuvent être formulés à l'égard des autres spectateurs.

4. Synthèse: du discours sur soi au discours sur l'Autre

Du point de vue politique, la construction d'un nouveau stade contribue incontestablement à véhiculer une image positive et dynamique de la ville et de la région. Du point de vue du spectateur, l'évolution du rôle joué par le club dans la formulation d'une appartenance locale reste toutefois beaucoup plus difficile à interpréter. L'aire géographique à laquelle il est associé continue de donner lieu à des appréciations très différentes qui ne sont de loin pas uniquement dictées par le seul lieu de résidence du spectateur. De manière générale, comme l'indique l'évolution des affluences enregistrées à l'occasion des derbys, il semble que les rivalités territoriales qui pourraient refléter des logiques d'appartenance locale aient moins d'importance dans la fréquentation du stade que par le passé. Les réponses données par les spectateurs à l'occasion des enquêtes par questionnaire montrent également une érosion de la propension à exprimer une identité neuchâteloise par le football. Dans les saisons qui suivent l'inauguration du stade, le caractère valorisant du soutien affiché envers le club tend lui aussi à décliner, en raison d'une part d'un contexte sportif qui ne répond pas aux attentes des spectateurs qui mettent de l'importance dans les résultats, et d'autre part

[384] www.clubdesamis.ch.

d'une diminution de l'ancrage local du club qui se lit notamment à travers la moins forte présence ressentie de joueurs du cru sur le terrain. En favorisant des pratiques plus segmentées, le contexte est par ailleurs propice à des revendications identitaires plus spécifiques. Fréquenter le stade en adoptant certaines pratiques n'est pas seulement une forme d'attachement à une collectivité locale dans son ensemble, mais devient aussi surtout un signe distinctif d'un statut social. Cette évolution peut donc amener les spectateurs à se démarquer davantage les uns des autres.

L'autre spectateur dans le contexte du match

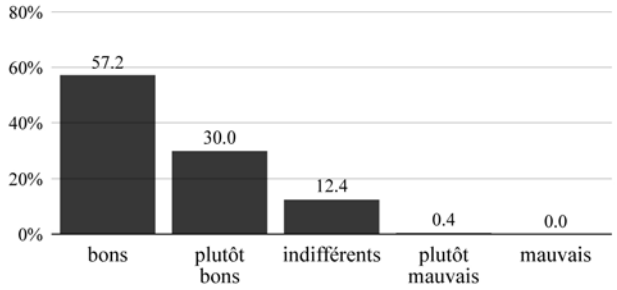
Pour en terminer avec cette troisième partie empirique, après avoir envisagé les discours sur le stade et sur l'appartenance, un dernier aspect doit encore être abordé. Celui-ci interroge la manière dont on se représente les «autres» dans le contexte d'un match. A ce titre, nous cherchons à déterminer dans quelle mesure la modernisation des installations renforce, ou au contraire affaiblit, des attitudes ou des opinions positives par rapport à autrui. Dans cette optique, nous nous focalisons sur le discours que les spectateurs adoptent à l'égard du public. L'altérité s'inscrit ici dans deux types de registres complémentaires. Le premier renvoie aux rapports de proximité immédiate et aux personnes avec lesquelles on se trouve en contact direct, à l'occasion du match. La deuxième porte sur les modes différenciés de fréquentation du stade et les types de pratiques partisanes.

1. Les rapports de proximité immédiate

Dans l'ensemble, l'enquête par questionnaire réalisée dans la nouvelle Maladière, montre que les relations que l'on entretient avec les personnes que l'on côtoie au stade sont globalement perçues de manière positive. Une majorité juge ses rapports avec les autres spectateurs comme «bons» (57%) ou «plutôt bons» (30%). Seule une personne sur dix les qualifie d'«indifférents» (12%) tandis qu'une infime minorité les considère comme étant «plutôt mauvais» (moins de 1%)[385].

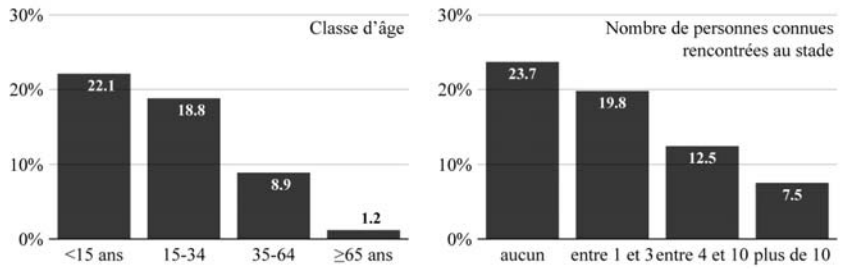
[385] Cette question n'a pas été posée lors de l'enquête réalisée à la Chaux-de-Fonds. L'analyse de l'évolution n'est pas possible sur ce point.

Figure 112: Appréciation des rapports avec les autres spectateurs (Maladière)



Sur ce point, les différences selon le profil sociodémographique sont faibles et non significatives, à l'exception de l'âge. Si plus du cinquième des spectateurs de moins de 15 ans juge ses relations avec les autres comme indifférentes ou plutôt mauvaises (22%), la question fait l'objet d'un très large consensus pour les plus de 65 ans (1%)[386]. L'appréciation des rapports que l'on entretient avec autrui dépend aussi de la sociabilité que l'on y développe. Elle est en effet quatre fois moins souvent mitigée parmi ceux qui déclarent y retrouver beaucoup d'amis (8%) que parmi ceux qui n'ont aucune connaissance au stade (24%)[387].

Figure 113: Appréciation mitigée de ses rapports avec les autres spectateurs, selon l'âge et le nombre de connaissances rencontrées au stade (Maladière)



[386] En distinguant la réponse la plus positive des autres: âge: chi2=32.2, dl=3, p=0.000, [**]; sexe: chi=0.9, dl=1, p=0.343, [ns]; origine: chi2=0.3, dl=1, p=0.569; niveau de formation: chi2=5.4, dl=2, p=0.067, [ns].
[387] chi2=21.1, dl=3, p=0.000, [**].

Un match de football constitue donc a priori un événement festif qui offre de très nombreuses opportunités de «fraterniser» avec ceux qui se trouvent à côté de soi. Durant la rencontre, un but, une action spectaculaire ou au contraire un joueur à côté du sujet, sont autant de faits de jeu qui peuvent amener une entame de conversation amicale entre des personnes qui ne se connaissent pas. Toutefois, la promiscuité de spectateurs qui adoptent des comportements différenciés dans un espace à forte densité, est bien évidemment aussi un élément susceptible d'entraîner des problèmes de «voisinage» plus ou moins gênants. La multiplication des petites contrariétés auxquels on se trouve confronté peut alors ternir le confort psychologique offert par le lieu et susciter des commentaires critiquant les attitudes de l'Autre.

Un des points de frictions les plus fréquents oppose des spectateurs exubérants qui souhaitent vivre le match de manière intense et d'autres qui au contraire préfèrent le suivre dans des conditions plus tranquilles. Ainsi, à l'occasion d'un match opposant Neuchâtel Xamax au FC Sion, [van basten] fustige

> le manque d'encouragements du public neuchâtelois pour Xamax […] Il y avait pas mal de gens autour de moi qui s'énervaient quand je criais pour encourager l'équipe ou contester les décisions de l'arbitre

et se demande «ils viennent pourquoi au stade ces gens-là[388]?» De même, en dressant la liste des aspects négatifs d'une autre rencontre, [gollum11] s'en prend au

> gros con derrière moi […] qui m'engueule parce que je réponds aux «NEU-CHATEL» avec enthousiasme, me lève sur les «DEBOUT DEBOUT»… Même sympathique quinquagénaire qui ne participait pas à la «ola» et qui n'est à coup sûr qu'un spectateur opportuniste de passage[389].

Dans un registre identique, nous avons parfois assisté à des discussions animées entre des spectateurs en raison de drapeaux brandis pendant le match, élément important contribuant à l'ambiance pour les uns, objet obstruant la vision du terrain pour les autres. La vulgarité et les propos de ses voisins (notamment ceux à caractère xénophobe) sont d'autres attitudes gênantes dont certains cherchent à se démarquer. [FC Cantonal] explique par exemple avoir sa place en

[388] Sujet «4ème journée: Xamax-Sion», 1 août 2009
[389] Sujet «Xamax-FC Baulmes», 20 mai 2007

> D3, en haut, avec le record de mégots au sol, l'hurleur à la voie du parrain pas très loin et une vieille raciste un peu en-dessous! Dernière sortie en date, hier: «ces noirs, ils passent jamais leurs ballons…[390] »

Certains spectateurs se plaignent aussi d'incivilités ou de marques d'irrespect (voisin qui prend trop de place, étend ses jambes sous la chaise de la personne placée devant, etc.) quand ce ne sont pas carrément des provocations (moqueries entre jeunes et vieux, etc.) qui, parfois débouchent sur de véritables altercations.

Du point de vue des rapports entre les individus, l'inauguration de la nouvelle enceinte constitue l'occasion d'une remise en cause de règles établies depuis longtemps. Le stade apparaît en effet comme un espace de libertés où certains comportements sont tolérés quand bien même ils représentent aussi une atteinte à la liberté d'autres personnes. La redéfinition des règles du lieu ne va pas sans provoquer des tensions entre spectateurs. La question de la fumée en est une illustration parfaite. Dans l'ancien stade, il n'a que rarement été question d'interdire la cigarette. Alors que les législations anti-tabac sont, de manière générale, de plus en plus restrictives, certaines voix s'élèvent après l'inauguration du stade pour y interdire la fumée. Un courrier des lecteurs paru dans la presse allant dans ce sens suscite des réactions très contrastées sur le forum de discussion[391]. Certains y voient une contrainte supplémentaire dans un environnement de plus en plus coercitif, à l'instar de [El Presidente] qui «en lisant cet article ce matin [se] demande quand est-ce que le chant au stade sera interdit[392]» ou de [péa] qui exprime aussi son ras-le-bol:

> pas de pression sur l'adversaire, pas de bruit, pas d'alcool, pas de fumée, assis s'il vous plait, on est observé, filmé, fiché, tout ça pour 50 francs la place. On a meilleur temps d'aller à la basilique, là au moins, c'est anonyme, on peut chanter, on est de temps en temps debout et à la fin on a droit à un petit coup de rouge…[393]

Il semble néanmoins que la question se pose avec d'autant plus d'acuité dans le nouveau stade car, comme le relève [sugarfree],

[390] Sujet «Quelle est votre tribune préférée à la Maladière?», 29 mars 2010.
[391] «Un peu d'air pur...», *L'Express*, 23 février 2007.
[392] Sujet «L'Express, édition spéciale», 23 février 2007.
[393] Sujet «L'Express, édition spéciale», 23 février 2007.

> il y a une proximité maximale entre les sièges et on n'a pas la possibilité de choisir de se décaler plus loin ou même de positionner sa tête différemment pour éviter la fumée, surtout lorsque que le fumeur tient sa cigarette sur les genoux[394].

En outre, [AZ] rappelle à ce propos que «nouvelles normes obligent, tous les abonnés occupent dorénavant à l'année un siège dûment choisi, réservé et payé[395]», ce qui rend pour eux un changement d'emplacement plus difficile.

Les problèmes de relations qui peuvent survenir entre fumeurs et non-fumeurs, tous comme d'autres types de facteurs de mésentente ne sont bien évidemment pas exclusifs au football. Ils se posent dans tout espace public et se posaient déjà dans l'ancien stade. La généralisation des places assises numérotées rend toutefois le spectateur plus facilement captif d'une position précise, et donc de ses voisins. Or, comme l'explique LS lors d'un de nos entretiens, dans l'ancienne Maladière «il est arrivé d'être à côté de gens qui ne nous correspondaient pas […] des gens vulgaires, des gens violents et vulgaires. C'est comme partout. Donc là on se déplaçait[396]». Cette solution semble moins souvent envisageable dans le nouveau stade, que ce soit au cours d'un même match ou d'un match à l'autre pour les abonnés. On peut également supposer que le niveau de tolérance envers ses voisins a également diminué dans la mesure où les places assises numérotées contribuent à renforcer des mécanismes d'appropriation d'un emplacement précis dans le stade.

2. Les discours sur les autres types de spectateurs

Après avoir analysé les réactions que peuvent entraîner dans le stade les rapports de proximité immédiate, il s'agit également d'envisager les discours que l'on formule à propos des autres composantes du public, même si l'interaction s'opère ici de manière plus indirecte. Au niveau du potentiel d'intégration sociale du lieu, deux éléments sont en jeu. D'une part, un environnement où l'on comprend l'action des autres et où, en

[394] Sujet «L'Express, édition spéciale», 23 février 2007.
[395] Sujet «L'Express, édition spéciale», 23 février 2007.
[396] Entretien avec LS, Cortaillod, 6 mars 2007.

retour, on se sent valorisé procure en théorie un plus grand confort. D'autre part, une reconnaissance de l'altérité dans le contexte du match peut aussi représenter un premier pas vers des mécanismes plus généraux de tolérance et d'ouverture à la différence.

Au sein du public, les discours sur les autres types de spectateurs sont souvent ambigus. D'une part, ils témoignent d'une reconnaissance mutuelle du rôle que chacun peut jouer dans le déroulement d'un match et dans le soutien à l'équipe. D'autre part, ils se caractérisent par des formes de distanciation en raison des caractéristiques et des actions que l'on s'attribue respectivement. De manière générale, les descriptions que l'on fait des autres spectateurs, même s'ils font partie d'un univers qui semble familier, peuvent en effet être très caricaturales. Elles se fondent presque toujours en premier lieu sur une logique qui consiste à associer des pratiques particulières avec les différentes parties du stade.

Au stade de la Maladière, le public parle souvent des «supporters» en désignant le secteur D et plus particulièrement les personnes qui se situent autour des deux groupes que sont les Fanati'x et les Young Tigers. Si tout le monde ne perçoit pas forcément la différence qu'il existe entre ces derniers, une majorité des spectateurs s'accorde sur le rôle important qu'ils jouent au niveau de l'ambiance, notamment par leurs chants et leurs encouragements vocaux. Pour cette raison, on trouve de très nombreuses marques de sympathie et des remerciements, comme ceux de [Bobby Sands] qui, dans un commentaire d'après-match se dit

> impressionné par le kop neuchâtelois qui n'a rien lâché et surtout n'a absolument pas interrompu son chant quand Delémont a marqué à la troisième minute […] c'était beau, splendide, c'est le truc qui à mon avis pouvait le plus rendre service à nos joueurs[397].

Les chorégraphies et les tifos organisés au début des rencontres, dont les photos sont presque toujours reprises sur le forum, suscitent aussi des réactions d'encouragement par lesquels on rend hommage à la créativité de certaines animations et aux heures de travail que représente leur mise sur pied. Pour bon nombre de spectateurs, ils font même partie intégrante du «spectacle» qui entoure le match. Nous avons d'ailleurs maintes fois entendu des personnes s'interroger avant l'entrée des deux équipes sur le terrain, «qu'est-ce qu'ils nous préparent aujourd'hui les supporters»?

[397] Sujet «Xamax-SR Delémont», 16 mars 2007.

Figure 114: Tifo organisé par les Tigers 95 (10 avril 2010)

Photo: Tigers 95

Malgré cette reconnaissance, l'action partisane des groupes ne fait de loin pas l'unanimité. Certains spectateurs trouvent tout d'abord leurs chants, repris à longueur de match, répétitifs, monotones, trop ressemblants à ceux des adversaires et en décalage par rapport au rythme de l'action qui se déroule sur le terrain. D'autres souhaiteraient plus souvent des formes d'encouragements spontanés, simples à reprendre par l'ensemble du stade, à l'instar de [lascases] qui «regrette les simples cris scandant ‹xamax, xamax, xamax›, ça avait de la gueule quand toute la Maladière le criait[398]». On ne comprend pas non plus toujours le crédo du soutien inconditionnel à l'équipe affiché par ces groupes. C'est le cas de [xamaxforlife] qui explique:

> à la fin du match contre YF Juventus, je me suis demandé si j'étais bien sur terre. On perd sur notre terrain contre la lanterne rouge du championnat. Les YT et les FX n'ont rien trouvé de mieux que d'applaudir à tout rompre notre équipe ?!? Sur ce coup-là je n'ai pas compris,…[399]

Certaines actions de protestation menées par les deux groupes de supporters suscitent également de l'incompréhension voire du mépris. C'est ce

[398] Sujet «Banderolles YT & Fana», 10 mars 2008.
[399] Sujet «premier bilan», 5 mars 2007.

qu'illustrent les réactions qui suivent une opération «grève des supporters» réalisée en mars 2008. Pour manifester contre les mauvais résultats, la faible implication des joueurs et le manque de reconnaissance que ces derniers leur témoignent (après une défaite lors d'un match précédent à l'extérieur, les joueurs ne s'étaient pas donné la peine d'aller les saluer), les groupes décident de boycotter les quinze premières minutes d'une rencontre et de «fermer» symboliquement la tribune qu'ils occupent. Malgré la distribution de flyers à l'entrée du stade expliquant leur démarche, l'action suscite de nombreuses critiques. Les circonstances du match ne jouent d'ailleurs pas en leur faveur. L'équipe marque au moment précis où les groupes font leur réapparition dans les tribunes. Une partie du stade interprète cette arrivée comme une forme d'opportunisme et se met à siffler copieusement les «manifestants». En réaction, quelques doigts d'honneur sont brandis en direction du secteur C. Après le match, la tension reste palpable dans les discussions sur le forum où un débat s'amorce sur la place occupée par les différents types de supporters[400].

Figure 115: Action de protestation des groupes de supporters (9 mars 2008)

[400] Un premier sujet est même simplement supprimé par un des modérateurs.

Dans cette perspective, [El presidente] commente les événements:

> La latérale qui se permet de siffler 400 personnes… bravo et respect à eux. Quand je vois cette tribune qui se vide cinq minutes avant la fin du match, je me demande qui ils sont pour nous donner des leçons […] les prochaines banderoles seront pour eux. Chantez au lieu de siffler les plus actifs et les plus fidèles[401].

Ce qui semble au centre de la discussion c'est en quelque sorte le statut du «vrai» supporter, ce qui fait immédiatement réagir d'autres utilisateurs, à l'instar de [unihoc] qui répond: «Alors maintenant faut chanter pour être considéré comme fidèle de xamax? Les petits vieux de 80 ans, ça fait 50 ans pour certains qu'ils soutiennent xamax. Ne venez pas me dire que ce ne sont pas des fidèles[402]». Dans le même ordre d'idées, [viking78] ajoute: «je vous respecte énormément pour tout le travail accompli avant chaque match, mais nous aimons autant le club que vous, vous n'en avez pas le monopole du soutien[403]». Ce qui ressort des discussions, c'est finalement la méconnaissance que l'on a des autres spectateurs présents dans le stade. Dès lors, comme le relève [renard27]:

> une guerre des tribunes serait le pire pour un club comme le nôtre qui vit de petits noyaux […] si l'incident d'aujourd'hui reste anecdotique, c'est peut-être aussi l'occasion d'une mise au clair entre personnes fréquentant le stade[404].

Il reste qu'au niveau des encouragements, la passivité des spectateurs de la tribune C (et plus encore de ceux de la A) fait aussi réagir. Les supporters du secteur D, qui se présentent comme le «douzième homme», leur imputent même souvent la responsabilité du manque d'ambiance à l'échelle du stade. A certaines occasions, ils essaient de lancer des chants que les autres secteurs doivent en principe reprendre en écho. Ces tentatives n'atteignent pas toujours le succès escompté, signe que le déroulement du match n'est pas ressenti de la même manière, ce qui peut renforcer encore les clivages et les incompréhensions. Ainsi, dans un des commentaires d'après-match, [xmijanx] décerne une «mention spécialement honteuse au C (on n'attend plus rien du A à ce niveau-là) muet sur le dernier NEU-CHA-TEL», précisant que «à titre de comparaison, les Ost et West Kurven zurichoises ont répondu à la Sud Kurve mercredi à

[401] Sujet «Banderolles YT & Fana», 10 mars 2008.
[402] Sujet «Banderolles YT & Fana», 9 mars 2008.
[403] Sujet «Banderolles YT & Fana», 9 mars 2008.
[404] Sujet «Banderolles YT & Fana», 10 mars 2008.

la 87e minute, alors que le FC Zurich était mené 3-2 en qualifs de Champions League par un adversaire risible[405]».

Si la question de l'ambiance divise, il en va de même pour une série de débordements que l'on a facilement tendance à imputer aux groupes de supporters et à leurs sympathisants. De ce point de vue, il y a tout d'abord la question des dérapages verbaux et des insultes proférées à l'encontre des supporters adverses. Ceux-ci surviennent en particulier lors de matchs où des rivalités spécifiques sont en jeu, comme dans les derbys. A l'occasion des rencontres contre le FC Sion, il est fréquent d'entendre des Neuchâtelois entonner «Nous chions sur le FC Sion» en réponse à un chant scandant «Neuchâtelois, fils de pute» repris par les sédunois. Ce type d'insultes n'est pas du goût d'une partie du public, qui non seulement y voit «l'expression de la bêtise humaine» mais également un très mauvais exemple pour les plus jeunes et une atteinte à leur propre image. Ainsi, après un derby contre le FC Sion particulièrement houleux au niveau des tribunes, de nombreuses réactions d'indignation s'expriment sur le forum de discussion, à l'instar de [xixi], un utilisateur qui sort de sa réserve et verse à son tour dans la vulgarité:

> Lamentable! Comment voulez-vous qu'un derby se déroule sainement lorsqu'avant le match les chants d'envie de sodomiser les valaisans résonnent déjà […] Bel exemple pour les enfants quand ils vont entonner «et nous allons enculer les profs» s'inspirant des fans clubs. Même si les chants de ces derniers sont incessants, importants et animent le stade […] remplacer leurs envies fanatiques de chier et d'enculer tigressement par des encouragements serait de meilleur goût[406].

Par ailleurs, à l'occasion de ce match les supporters du FC Sion brandissent une banderole visant un joueur neuchâtelois connu pour son caractère bien trempé: «Varela, une pute chez les putes…». Plutôt que de souder les spectateurs neuchâtelois, ce message a l'effet inverse et conduit une partie du public à mettre les groupes de supporters visiteurs et locaux dans le même panier. Et ce, d'autant plus qu'à la fin du match, l'arbitre assistant est la cible d'un projectile lancé depuis le secteur neuchâtelois tandis que des troubles ont lieu à l'extérieur du stade, faisant dire à [moulou]: «Je pense que niveau nullité des fans des deux camps, on a atteint un sommet d'intelligence! Affligeant![407]».

[405] Sujet «Xamax-Sion», 5 août 2009.
[406] Sujet «Xamax-FC Sion», 2 août 2009.
[407] Sujet «Xamax-FC Sion», 2 août 2009.

Les critiques sont d'ailleurs particulièrement fortes quand des violences et des bagarres se produisent en marge des rencontres. Une partie du public place alors directement les groupes de supporters sur le banc des accusés même lorsque ceux-ci clament leur non-implication. D'autres sont plus nuancés sur la responsabilité de ces derniers, à l'instar de [fullmetal] qui admet que «les groupes font du bon boulot mais restent gangrénés par quelques connards[408]». Ce qui est en jeu, ce n'est pas seulement l'image du club ni celle de son public, mais aussi surtout ses intérêts sportifs et économiques. Comme le relève [billou], à propos de violences survenues en marge d'une rencontre:

> le comportement des apprentis hools va coûter bien plus en termes financiers qu'en termes d'image. Ils ont donné tout le crédit qu'il manquait au Conseiller d'Etat Studer pour pouvoir enfin envoyer ses factures. En dix minutes, ils ont justifié l'engagement des forces de police durant les trois dernières années[409].

Dans notre réflexion, nous avons surtout mis l'accent ici sur les discours que l'on entend dans le public à propos des groupes de supporters ou de leurs sympathisants. Compte tenu de leur grande visibilité et leur propension à se mettre en scène, ils font parler d'eux et s'exposent plus souvent à des commentaires sur une plateforme comme le forum de discussion. De manière plus générale, les opinions exprimées à leur égard trahissent toutefois des processus de distanciation qui peuvent s'opérer dans d'autres directions au sein du public. A ce titre, on retrouve des logiques de différenciation au moins aussi marquées lorsque l'on s'intéresse à la manière dont les membres des groupes de supporters se représentent le reste du public. Comme le relève Hourcade, les ultras recourent en effet fréquemment à toute une série de stéréotypes pour décrire le spectateur qui n'appartient pas à leur mouvement (2003). Les supporters «lambda» ou les «mastres» représentent ainsi les archétypes du beauf ringard et dépassé. La caricature en est le spectateur qui s'assied en C, habillé de manière ridicule avec tout l'attirail (casquette, écharpe, pins, etc.), ne participe qu'à des chants simples quand l'enthousiasme gagne tout le stade, suit l'équipe en déplacement avec le «car des Jacky» organisé par le club et n'inspire aucun respect aux supporters adverses.

[408] Sujet «Xamax-FC Sion», 2 août 2009.
[409] Sujet «Xamax-FC Sion», 4 août 2009.

D'autres clichés existent aussi à propos du secteur A et de ses VIP, autant chez les spectateurs présents en tribune D qu'en tribune C. Considérés par certains, comme un «mal nécessaire» dans la mesure où ce sont en partie eux qui font vivre le club au niveau financier, on les accuse quand ils font l'honneur de leur présence de plomber l'ambiance des matchs voire de porter préjudice aux résultats de l'équipe. Ainsi, comme le relève [péa]:

> Ca fait drôle de se retrouver en secteur A […] et d'être pratiquement le seul à se lever sur les De-bout ou à crier Neuchâtel en écho. Les «pincés» mais néanmoins Amis du club ne sont pas, mais alors pas du tout démonstratifs! Certains arrivent un quart d'heure en retard avec leur boutique de mode aux chaussures à pointes et te cachent la vue du match pour essayer de trouver leurs places…[410]

Les nombreux stéréotypes véhiculés à l'égard des autres spectateurs reflètent incontestablement des mécanismes de distanciation. Les clichés sont étroitement liés à la revendication par les spectateurs de modes spécifiques de fréquentation du stade, qui constituent des signes distinctifs de statuts sociaux. De ce point de vue, les facteurs de différenciation ne sont pas nouveaux. Les deux groupes de supporters existaient bien avant l'inauguration du stade. Les clubs de soutien sont encore plus anciens. Toutefois, la situation semble propice à une radicalisation des discours, dans la mesure où l'hétérogénéité des types de spectateurs augmente. Dans un contexte qui favorise une segmentation plus marquée des pratiques de fréquentation des matchs, les formes de distanciation ne peuvent en être que renforcées. A ce titre, certains spectateurs développent d'ailleurs une vision nostalgique d'un ancien stade plus convivial et où les gens se critiquaient moins…

[410] Sujet «Xamax-FC Baulmes», 20 mai 2007.

Conclusion

Au terme de cette troisième série d'analyse, qui s'est concentrée sur le discours des spectateurs, le bilan de la modernisation sur le potentiel d'intégration social du lieu est encore une fois plutôt mitigé.

D'entrée, le nouveau stade apparaît comme un projet fédérateur qui suscite une très large adhésion et qui contraste avec une vision souvent péjorative de la vieille Maladière. Une fois l'enceinte devenue réalité, les opinions exprimées par les spectateurs à son sujet semblent toutefois plus mesurées. En effet, le nouveau stade ne présente pas que des avantages. Certains spectateurs semblent regretter l'ancien qui offrait davantage de libertés, une plus grande convivialité et qui possédait un historique dont le nouveau est dépourvu. Formalisant une certaine désillusion par rapport aux attentes, voire un sentiment d'insatisfaction ou d'inconfort, des propos nostalgiques, exprimant une préférence pour l'ancienne génération d'équipements, viennent alors se combiner au discours «moderniste» qui louait jusque-là et sans trop de retenue les avantages d'un stade moderne.

A sa construction, le complexe de la Maladière véhicule incontestablement une image positive et dynamique qui est utilisée par la collectivité dans une optique de promotion économique et de mise en valeur de la région, auprès des spectateurs. Au sein du public, le passage de l'ancien stade de la Charrière à la nouvelle Maladière ne renforce toutefois pas la propension à formuler une identité locale à travers le football. Il n'y a pas un plus grand consensus sur l'échelle géographique représentée par le stade et son club La fréquentation du lieu semble quant à elle moins dictée par des critères reflétant des rivalités territoriales qu'à des critères liés à la qualité du spectacle et de l'adversaire.

Si, au début, le stade est clairement un facteur qui valorise le soutien au club, et partant de là, une forme d'adhésion à la communauté locale, cet effet s'affaiblit assez rapidement. Ceux qui mettent de l'importance sur la performance et le caractère «spectaculaire» du football sont déçus par les résultats mitigés que le club parvient à obtenir tandis que le niveau reste perçu comme nettement plus modeste que celui des compétitions qui sont diffusées à la télévision. Les spectateurs qui mettent

l'accent sur les valeurs traditionnelles et l'ancrage régional que le club est censé représenter ont souvent l'impression que le club a perdu son identité, point auquel la démolition complète de l'ancien stade n'est pas totalement étranger.

Par ailleurs, on voit d'autres formes de revendications identitaires s'accentuer, moins fortement orientées vers le club et la communauté que vers des modes spécifiques de fréquentation du stade qui deviennent en quelque sorte des signes distinctifs d'un statut social. Ce mécanisme s'accompagne d'une distanciation plus marquée par rapport aux autres types de spectateurs présents dans le stade, envers lesquels on se montre plus critique. La question des rapports avec les autres spectateurs se pose alors avec d'autant plus d'acuité que, compte de tenu de la moins forte liberté de mouvement qui caractérise cet espace, on se trouve plus rapidement confronté à des conflits de «voisinage». Ces tensions contribuent à des mécanismes de redistribution des spectateurs selon des affinités fondées sur des pratiques de fréquentation spécifiques, renforçant encore les critères de distinction, et contribuant du coup à affaiblir le potentiel d'intégration sociale de cet espace.

Conclusion

Dans les sciences sociales, attribuer un rôle intégrateur plus élevé à certains «lieux» plutôt qu'à d'autres n'est pas une démarche novatrice. A ce titre, l'école ou le travail ont pendant très longtemps été présentés comme les principaux leviers pour consolider un «vouloir vivre ensemble» garant de stabilité, de paix sociale ou de développement économique. De nombreux travaux ont néanmoins montré que ces institutions contribuaient autant à créer du lien social qu'à reproduire ou à renforcer des clivages sociaux existants. L'intérêt s'est alors porté sur d'autres catégories de lieux dont le caractère informel, festif ou participatif pouvait stimuler la mise en réseau d'individus issus de toutes les couches de la société. Comme nous avons pu le voir, ce type de question a été traité par une littérature relativement disparate et fragmentée, proposant des angles d'approches spécifiques comme ceux relatifs aux espaces publics, aux *free spaces* ou aux «troisièmes lieux».

Malgré leurs différences, ces corpus partagent néanmoins deux similitudes. La première est la volonté d'identifier une série de propriétés théoriques pouvant conférer aux lieux une valeur intégrative comme le degré d'ouverture social, le statut des personnes qui le fréquentent ou le confort psychologique qu'il procure.

Le deuxième point de convergence est de placer indirectement l'interaction entre les individus au centre du propos. Ce type d'approche a connu un fort regain d'intérêt depuis quelques années, dans le sillage notamment des recherches menées par Robert Putnam sur le «capital social». Chez le politologue américain, cette «propriété collective quantifiable» reposerait sur des relations interpersonnelles nombreuses et sur les mécanismes de confiance et de réciprocité qu'elles sont sensé accompagner, processus dont la forme la plus aboutie serait contenu dans le modèle de l'association. Pour cette raison, les reculs des pratiques associatives et de l'engagement civique constitueraient les indices de la crise du lien social affectant aujourd'hui les sociétés occidentales. Face à l'augmentation des facteurs contribuant à l'érosion du capital social et aux dangers que cela implique pour l'avenir, les conclusions de Putnam sont plutôt pessimistes. Ce constat l'amène alors à s'intéresser à des exemples de contextes dont le fonctionnement pourrait réactiver le lien social d'une autre manière. Des alternatives aux modèles associatifs classiques semblent en effet exister à condition de stimuler des mécanismes de coprésence dans la durée. Certains lieux dont la fréquentation tend aujourd'hui à progresser – notamment ceux dédiés à des loisirs po-

pulaires, récurrents et rassembleurs – offriraient ainsi des perspectives particulièrement intéressantes.

Il reste que l'étude du rôle intégrateur réel de ces espaces n'est pas un exercice facile. La seule mise en présence régulière d'individus en un lieu ne suffit bien évidemment pas à générer de l'interaction ni à rendre cette dernière porteuse d'attributs créant de la confiance ou de la réciprocité de manière généralisée. Le hall de gare est l'exemple parfait d'un espace fréquenté au quotidien par un grand nombre de personnes qui, le plus souvent, ne se parlent pas et n'ont aucun contact entre eux.

La démarche visant à mesurer le rôle intégrateur d'un lieu soulève en fait deux questions essentielles auxquelles nous avons tenté de répondre tout au long de cette recherche. La première s'interroge sur les conditions qui permettent à l'interaction de se transformer en «intégration». Putnam lui-même propose de distinguer un capital social de type «bonding» et un autre de type «bridging» selon qu'il implique des individus qui se ressemblent ou se différencient en fonction du point de vue retenu. A l'échelle de la communauté, les relations qui créent des ponts entre des groupes distincts auraient ainsi plus de valeur que celles qui n'impliquent que des membres d'un même groupe. Selon cette logique, un contexte caractérisé par une forte mixité sociale et stimulant des interactions transversales apparaîtra dès lors comme porteur d'un potentiel intégrateur plus élevé. En nous inspirant d'un schéma défini par Janine Nahapiet et Sumantra Goshal qui prolonge la réflexion sur le capital social, nous avons en fin de compte identifié trois composantes permettant de prêter un caractère intégrateur à l'interaction: une structurelle qui renvoie au profil des individus mis en présence; une praxéologique qui dépend notamment du caractère plus ou moins convergent et fédérateur des pratiques associées à l'interaction; et une cognitive qui reflète les mécanismes d'identification et de reconnaissance mutuelle que les interrelations permettent d'initier.

Dans le fond, définir des critères qualitatifs valorisant l'interaction revient à combiner une approche strictement relationnelle avec une approche différencialiste de l'intégration sociale. Alors que la première centre son propos sur les mécanismes de mise en présence, la seconde s'intéresse en priorité à des processus d'homogénéisation et de ressemblance croissante. La principale limite de la perspective différencialiste est son caractère potentiellement très normatif, dans la mesure où le choix et la formulation de critères d'hétérogénéité reste un exercice sub-

jectif. Nous avons essayé de contourner cet écueil, autant sur le plan théorique qu'empirique, en multipliant les angles d'analyse et en cherchant à décrypter les processus sociaux dans toute leur complexité.

De ce point de vue, la démarche visant à mesurer le potentiel d'intégration sociale d'un lieu soulève une deuxième réflexion essentielle: celle qui renvoie à la manière de conceptualiser des relations entre les composantes du lien social et les caractéristiques de l'espace concerné. Si la plupart des recherches qui étudient le rôle social joué par certains lieux se contente de définir en amont un nombre d'attributs théoriques, rares sont celles qui développent une perspective mettant en relation de manière plus systématique l'espace et l'intégration sociale. Or, étant donnée la complexité des processus envisagés, il semble aller de soi qu'un environnement donné peut très bien être qualifié d'intégrateur sur un plan et pas sur un autre. Envisagé comme une «plateforme d'interaction sociale», le lieu possède à ce titre des caractéristiques morphologiques, fonctionnelles et symboliques qui en font un espace unique et identifiable pour un ensemble d'acteurs sociaux. La prise en compte de chacune de ces trois dimensions conditionne alors des lectures potentiellement très divergentes des processus sociaux qui s'y produisent.

Dans cette perspective, nous avons construit une grille d'analyse croisant les trois composantes de l'intégration sociale avec les trois dimensions qui caractérisent le lieu. Celle-ci nous a conduit à formaliser une stratégie de recherche s'articulant autour de trois grands axes de réflexion. Le premier se focalise sur la population qui fréquente le lieu et sur la manière dont la morphologie de cet espace structure l'interaction. Cet axe renvoie lui-même à trois attributs en particulier: le nombre d'interactions possibles; l'ouverture sociale du lieu définie autant par ses conditions d'accès que par le profil de ses usagers; et une mixité sociale réelle tenant compte de sa plus ou moins forte différenciation interne. La deuxième piste se concentre sur l'activité du lieu et comprend des éléments relatifs à son fonctionnement ou aux pratiques de fréquentation qui lui sont associées. Elle aborde successivement les questions relatives aux rythmes d'activité du lieu; au statut et au comportement des acteurs en présence; et aux formes de sociabilité dont il est le théâtre. Le troisième axe confronte la dimension symbolique du lieu avec la composante cognitive de l'intégration en s'attachant aux discours que les per-

sonnes qui le fréquentent formulent à son égard, à l'égard d'eux-mêmes ou à l'égard des autres utilisateurs.

Pour déterminer le potentiel d'intégration sociale d'un lieu donné, il s'agit alors de passer en revue, un à un, chacun des aspects que nous venons de mentionner. A ce titre, aucun d'entre eux n'est jamais suffisant à lui seul. Ce n'est que lorsqu'ils sont mis en balance simultanément qu'ils permettent de dresser un bilan – nécessairement nuancé – du rôle social joué par cet espace.

***

Dans l'absolu, un stade de football peut condenser bon nombre des caractéristiques «intégratives» répertoriées par notre grille d'analyse, ce que confirment les enquêtes réalisées à Neuchâtel. Tout d'abord, à l'occasion des matchs, le stade rassemble un public nombreux qui se compte en milliers d'individus. Il se caractérise ensuite par une ouverture sociale plutôt élevée, dans la mesure où il n'existe pas, du moins dans le cas neuchâtelois, de normes sociales contraignantes limitant son accès à des groupes spécifiques d'individus. On y recense certes une forte présence de jeunes hommes, tandis que certaines catégories comme les femmes ou les migrants y sont comparativement moins nombreuses. Mais, le plus souvent, ces sur/sous-représentations ne sont pas le résultat de processus d'exclusion. Ainsi, dans le cas des étrangers, elle est en grande partie la conséquence d'effets structurants liés au rôle privilégié joué par la famille ou l'enfance dans les mécanismes d'attachement à un club de football. Du point de vue de la morphologie du lieu, le principal bémol que l'on peut mentionner ici se situe dans le caractère cloisonné du stade qui constitue un espace au sein duquel la répartition des individus selon leur profil sociodémographique n'est de loin pas aléatoire. Ainsi, les jeunes se placent préférentiellement dans les secteurs populaires situés derrière les buts. Les adultes issus des catégories sociales aisées optent quant à eux bien plus souvent pour des places assises situées dans les tribunes principales à la hauteur du rond central. Ces mécanismes de différenciation interne de l'espace limitent alors en partie la mixité sociale réelle qui le caractérise.

Au niveau de son fonctionnement, un stade et son club forment une institution qui représente, par sa relative ancienneté, un élément de la tradition locale et suppose une fréquentation relevant du long terme. Le

rythme d'activité du lieu, bien que tributaire du déroulement des compétitions, offre une cadence intéressante au niveau du lien social. Celle-ci se situe à mi-chemin entre l'échelle du «quotidien» propice surtout à des interactions entre des individus dont les réseaux de relations sont largement redondants, et l'échelle de l'«exceptionnel» qui ne permet à l'individu ni d'approfondir les nouveaux contacts créés ni de se familiariser avec l'environnement en question. Du point de vue de l'activité qu'il génère, le match permet la diffusion de pratiques codifiées partagées simultanément par un grand nombre d'individus. La coexistence de «types» de spectateurs qui adoptent des modes de fréquentation différenciés du lieu constitue toutefois un facteur plutôt négatif, en particulier quand les pratiques recoupent des profils sociodémographiques distincts. Dans l'ensemble, le stade apparaît par contre comme un lieu qui stimule réellement les rela-tions interpersonnelles. Ainsi, on se rend rarement au stade sans être accompagné et on retrouve généralement de nombreuses connaissances sur place. Comme le montrent les enquêtes menées à Neuchâtel, le stade apparaît également comme un environnement propice à de nouvelles rencontres avec des personnes que l'on ne connaissait pas auparavant et permet d'étoffer durablement son réseau de relations.

Dans le registre symbolique, le stade est un espace qui stimule des rapports passionnels à l'instar d'ailleurs de tout ce qui touche au club qui lui est associé. Il constitue en quelque sorte un point de ralliement familier où l'on se sent facilement chez soi. Ce sentiment est d'ailleurs très bien synthétisé par la formule «jouer à domicile». Comme nous l'avons également constaté dans le cas neuchâtelois, la fréquentation du stade stimule également l'expression de sentiments d'appartenance qui, s'ils varient d'un individu à l'autre, témoignent tout de même d'un fort ancrage local. Le déroulement d'un match de football occasionne encore toute une série de réactions comme des manifestations collectives de joie ou de déception. Celles-ci reflètent des mécanismes de communion émotionnelle permettant, même un court instant, de rassembler des individus que tout pourrait opposer.

***

Au final, malgré quelques réserves, le stade de football est donc porteur d'un potentiel social plutôt élevé. Or, en Suisse, ce type d'espace est concerné depuis une dizaine d'années par un processus de modernisation

qui a conduit à la réalisation de nouvelles enceintes comme celle qui a été inaugurée à Neuchâtel en 2007. Rendues souhaitables par la vétusté des anciennes installations et par l'évolution des impératifs liés à la sécurité des manifestations sportives, ces constructions répondent aussi à une volonté affichée d'accroître la valeur sociale du lieu, en réduisant les facteurs d'inconfort, en attirant un public familial et diversifié et, de manière encore plus générale, en en faisant un «lieu de vie» dont l'activité dépasse le cadre du football. Toutefois, derrière ce discours de façade, se concentrent d'évidents enjeux économiques directement ou indirectement liés au sport. A ce titre, la vague de modernisation actuelle marque la fin d'une période où les infrastructures étaient bricolées au coup par coup, selon des logiques adaptatives, en fonction des ambitions du club ou des besoins immédiats de son public. A la place, ce sont désormais des stratégies «proactives» qui prédominent. Financées par des partenaires publics et privés extérieurs au monde du football (et souhaitant le rester), les nouvelles installations doivent contribuer à une mise en valeur et à une exploitation plus rationnelle d'un espace qui, d'une part, se caractérise généralement par une situation géographique très prisée et qui, d'autre part, possède une forte valeur symbolique. Dès lors, la construction des stades de nouvelle génération, comme celui de la Maladière, s'inscrit généralement dans des complexes multifonctionnels où le sport ne constitue plus qu'une des pièces du puzzle.

Pour les clubs suisses dont les moyens économiques sont limités, ces projets laissent miroiter de belles perspectives d'avenir. En leur offrant l'occasion de redynamiser leur image auprès des sponsors et de proposer des prestations destinées à un public plus aisé, les constructions ouvrent de nouvelles possibilités de retombées financières. En théorie, les projets doivent donc initier un «cercle vertueux» débouchant sur une professionnalisation des structures et sur des ambitions sportives revues à la hausse qui, en cas de succès, doivent à leur tour générer des profits supplémentaires. Cependant, la transformation du lieu présente aussi certains dangers. Ainsi, les spectateurs se trouvent désormais à l'extrémité d'une longue chaine de décision. Ne participant que de manière très indirecte au devenir du stade, leur statut s'apparente de plus en plus à celui d'un simple consommateur. Réagissant comme tel, ils pourraient développer des modes de fréquentation versatiles et délaisser plus facilement les gradins lorsque les prestations sur le terrain ne répondent pas à leurs attentes. En outre, la multiplicité des acteurs impliqués confère une très

forte inertie à ses projets. Il peut alors être très difficile de procéder à des ajustements permettant de répondre à certains desiderata ou à des changements dans les modes de fréquentation du spectacle sportif. De manière plus générale, se pose alors la question de l'évolution du potentiel social que représente le stade de football. Pour nous en faire une idée plus précise, nous pouvons nous appuyer sur la grille de lecture que nous avons mise sur pied.

***

Dans le cas neuchâtelois, l'inauguration du nouveau stade ne s'accompagne pas d'une augmentation nette et durable des affluences. La taille des installations formalise au contraire une réduction du nombre de places disponibles, suivant un processus initié au niveau national une dizaine d'années auparavant en raison des nouvelles contraintes de sécurité. Cette plus faible capacité d'accueil peut alors provoquer des mécanismes de saturation lorsque l'engouement populaire est plus important, créant un filtre sélectif à sa fréquentation qui n'existait pas auparavant et qui réduit le potentiel intégrateur du lieu.

L'évolution de la composition du public se caractérise par le renforcement de la présence relative de certaines catégories déjà surreprésentées dans l'ancien stade, comme celle des jeunes adultes. Malgré une volonté affichée par les dirigeants de diversifier leur public, facteur pouvant renforcer le potentiel d'intégration sociale du lieu, ce dernier n'est pas devenu plus représentatif de la population locale après l'inauguration des nouvelles installations. Le plus grand confort du lieu n'attire pas un nombre significativement plus élevé de femmes, celles-ci étant d'ailleurs déjà comparativement très présentes dans les gradins de l'ancien stade. Le décor et le contexte sportif légèrement plus attractif n'ont qu'un effet très modeste sur les étrangers. Le nouveau stade constitue par contre un attrait pour une clientèle plus aisée, grâce notamment à des prestations haut de gamme. A ce titre, la présence relative de personnes ayant un niveau de formation élevé augmente. Cette tendance à l'élitisation des tribunes s'accompagne d'un mécanisme d'éviction d'autres catégories de spectateurs sous l'effet de la forte hausse des prix d'entrée, particulièrement sensible pour les places les moins chères. Aller au match en famille peut dès lors représenter une dépense excessive pour un ménage ayant

un budget modeste. Le caractère plus sélectif des conditions d'accès se fait dès lors au détriment de l'ouverture sociale du lieu.

Le nouveau stade constitue par ailleurs un espace plus segmenté, doté de délimitations physiques et symboliques plus nombreuses, dans lequel les possibilités de mouvement du spectateur sont réduites d'autant. Dans l'enceinte, la spécificité de la répartition des spectateurs entre les secteurs selon leur profil sociodémographique se renforce. De manière générale, la mixité sociale réelle au sein de cet espace tend donc à s'affaiblir.

Les enquêtes ne permettent pas d'identifier une véritable vague de fidélisation de spectateurs après l'inauguration du nouveau stade. De ce point de vue, on reste très loin de l'intérêt que le club neuchâtelois a pu faire naître dans les années 1980, lors de sa «grande» période. Par ailleurs, les catégories sociales parmi lesquelles le club pourrait recruter de nouveaux spectateurs (en particulier les plus jeunes) sont celles qui sont les plus touchées par l'augmentation des prix des places, facteur qui contribue donc à menacer sa pérennité à plus long terme. Malgré la volonté exprimée de faire du stade un lieu de rencontre où l'on reste plus longuement avant et après les matchs, le temps que l'on y passe dans le contexte du football n'a pas augmenté. Certains spectateurs profitent au contraire du fait que l'accès au stade et à sa place a été fluidifié pour s'y rendre au dernier moment et repartir dès le coup de sifflet final. Le calendrier des compétitions auxquelles Neuchâtel Xamax prend part ne compte pas davantage de matchs tandis que les spectateurs semblent même moins assidus qu'avant, comme l'indique l'évolution de la variabilité des affluences. Les critères qui s'inscrivent dans le registre des rythmes d'activité et de fréquentation ne permettent donc pas de conclure à une augmentation du potentiel d'intégration sociale de ce lieu, et plaident au mieux pour le statut quo.

On constate en outre une différenciation plus prononcée des pratiques participatives. Les spectateurs très expressifs ou au contraire plus détachés, qui fréquentent le stade par tradition ou plutôt pour la qualité de son spectacle constituent un ensemble plus hétérogène qu'avant. La segmentation est particulièrement nette si l'on regarde l'évolution des effectifs des groupes de supporters et des clubs de soutien. Cette progression coïncide d'ailleurs avec la politique suivie par le club visant à promouvoir des offres plus ciblées qui contribuent à leur tour à renforcer la spécificité des différentes formes de fréquentation du lieu. Les types

de supporters correspondent par ailleurs davantage à des profils sociodémographiques donnés et se distribuent de manière plus inégale dans le stade qu'auparavant. Cette évolution contribue à reproduire certains clivages sociodémographiques et ne correspond pas au principe de convergence sur lequel le potentiel d'intégration sociale du lieu devrait se fonder.

Enfin, le nouveau stade n'amène pas des formes de sociabilité plus intenses. Il faut dire que le niveau d'interaction entre les spectateurs semble dès le départ assez élevé. L'enquête réalisée dans le nouveau stade indique qu'on n'y rencontre pas plus de monde. Au contraire, le nombre (et la portée) des nouvelles connaissances que l'on s'y fait tend à diminuer. Cette évolution fait d'ailleurs directement écho à la moindre liberté de mouvement offerte par le lieu et à sa plus grande fragmentation, facteurs d'insatisfaction pour une partie du public.

A ce titre, durant la phase de gestation du projet, la perspective du nouveau stade crée d'abord indiscutablement un élan d'enthousiasme partagé par l'ensemble du public. Les très fortes attentes qu'il suscite accentuent l'image vieillissante et dépassée des anciennes installations auxquelles on prête des connotations négatives et que l'on associe facilement au déclin sportif du club. Le «prise de possession» du lieu amène une partie des spectateurs à revoir leur position dans la mesure où le nouveau stade n'offre de loin pas que des avantages et crée même des problèmes auxquels on ne s'attendait pas. Certains finissent pas regretter les attributs des anciennes installations, plus conviviales, où il régnait une meilleure ambiance et qui, contrairement au stade moderne, possédaient une histoire. Dans leur discours, les spectateurs combinent alors des arguments «modernistes» et des arguments «traditionnalistes», par lesquels ils marquent leur préférence respectivement pour le nouveau et l'ancien stade. La prise d'importance du second type de discours témoigne d'un sentiment d'inconfort grandissant, né autant d'une perte des repères que d'une forme de désillusion quant au devenir du club, laissant la place à un bilan beaucoup plus mitigé que ne laissait supposer le consensus ambiant avant la rénovation.

Le public de la nouvelle Maladière exprime par ailleurs moins fortement une identité locale à travers le club. Après l'inauguration du stade, sa portée géographique reste l'objet d'interprétations variées qui dépendent de nombreux facteurs individuels comme le lieu de résidence ou le profil sociodémographique, signe que l'attachement à un club peut ré-

pondre à des logiques très différentes. En outre, si le nouveau stade constitue un objet qui contribue à rendre plus valorisant l'attachement au club et, partant de là, à la communauté, cet effet semble s'estomper. Pour les uns, ce sont les résultats sportifs tout compte fait inférieurs aux attentes qui sont en cause. Pour les autres, le problème se situe plutôt dans la perte d'identité d'un club que l'on ressent comme étant moins soucieux de ses valeurs traditionnelles ou de son ancrage local. Par ailleurs, le caractère valorisant de la fréquentation du stade est de plus en plus lié à des pratiques spécifiques qui deviennent pour certains spectateurs des signes distinctifs d'un statut social, notamment pour ceux qui font partie des clubs de soutien ou des groupes de supporters. Dans cette perspective, l'identification au club s'affaiblit au détriment d'autres formes éclatées d'appartenance.

Cette évolution va de pair avec une forme plus marquée de mise à distance de l'Autre dans le contexte du match. A ce titre, les rapports entre les spectateurs sont ambigus dans la mesure où, d'une part, il existe toujours un «plus petit commun dénominateur» qui contribue à une reconnaissance mutuelle (le soutien affiché pour le club), et d'autre part, les facteurs de différenciation et d'incompréhension sont en augmentation. Dans le contexte du nouveau stade, les discours que l'on formule à propos des autres composantes du public, riches en clichés et en amalgames, semblent se radicaliser. Les tensions sont d'autant plus fortes que la transformation du lieu amène une redistribution des règles tacites de fonctionnement de cet espace. Par ailleurs les problèmes de «voisinage» semblent également se poser avec d'autant plus d'acuité que l'on est plus facilement «fixé» à une place définie en raison de la sectorisation croissante ou de la généralisation des places assises numérotées. Il en résulte des mécanismes de redistribution progressive des spectateurs au gré de leurs affinités (d'un match à l'autre, ou d'une saison à l'autre selon qu'ils soient abonnés ou non), qui renforcent encore les clivages et la différenciation des tribunes.

Au final, l'utilisation de la grille d'analyse que nous avons construite nous amène à tirer un bilan nuancé du processus de modernisation. Si le stade n'a pas non plus perdu tout son potentiel intégrateur du jour au lendemain, celui-ci est en recul sur une très large majorité des aspects qui ont été passés en revue au cours de cette recherche. Alors que l'on vante facilement les vertus sociales des nouvelles infrastructures, il semble que cet objectif n'ait de loin pas été atteint dans le cas neuchâte-

lois. A ce titre, le problème ne se situe pas tant dans la conception initiale du lieu que dans son fonctionnement et l'exploitation qui en a été faite. Il y a là probablement un élément d'explication de l'échec répété à stimuler un réel engouement au sein de la population, annonçant par ailleurs les difficultés auxquelles l'équipe finira par se trouver confrontée un jour ou l'autre.

***

Arrivée à son terme, cette recherche apporte des enseignements théoriques intéressants qui s'inscrivent dans trois registres complémentaires. Nous avons d'abord mis en évidence tout au long du travail le rôle crucial que peut jouer l'espace dans des processus sociaux, en particulier ceux qui impliquent de l'interaction. Celle-ci se produit en effet dans des «lieux» qui dessinent nécessairement un contexte dynamique. En ce sens, une approche géographique s'avère d'autant plus enrichissante qu'elle nous amène à conceptualiser des outils servant à étudier de manière systématique les rapports complexes entre les caractéristiques des espaces concernés et les conditions qui définissent un processus créateur de lien social.

En deuxième lieu, la prise en compte du contexte dans lequel se produisent les interactions entre les individus ouvre la voie à une lecture plus fine de ce qui peut contribuer à l'intégration. Celle-ci alimente alors les débats actuels autour du «capital social» tel que le définit Putnam. Pour ce dernier, la crise du lien social qui toucherait les Etats-Unis s'illustrerait parfaitement par la forte diminution de la pratique du bowling dans un cadre associatif et institutionnalisé. Or, cette diminution s'accompagnerait d'une augmentation des pratiques informelles. Plus flexibles, plus accessibles et moins contraignantes, celles-ci pourraient aussi conduire à une interprétation plus optimiste de l'évolution du potentiel social des salles dédiées au bowling. Nos réflexions démontrent d'ailleurs que toute généralisation qui conduirait à attribuer une fois pour tout un rôle définitif à certains lieux est impossible. Dans le cas neuchâtelois, le stade semble dans l'absolu porteur d'un potentiel social plutôt élevé, notamment en raison de l'absence de normes sociales lourdes restreignant l'accès à des groupes de population donnés. Un tel constat n'est évidemment pas de mise dans des pays comme l'Iran ou l'Arabie Saoudite où les femmes ne sont pas tolérées dans les gradins. Il en va de

même lorsque les pratiques des supporters reposent sur une réelle animosité à l'égard de catégories sociales données. Certains clubs, comme le Zenith St. Petersbourg en Russie, sont connus pour le racisme ouvertement affiché par une partie de leurs supporters. Se rendre au stade en étant une personne de couleur peut y être déconseillé, ce qui est bien sûr totalement incompatible avec l'idée d'intégration sociale.

Un troisième enseignement de notre réflexion est de montrer que la mesure du rôle intégrateur du lieu ne se limite pas seulement à quantifier l'interaction, mais aussi à prendre en compte toute une série d'attributs accompagnant les relations entre les individus. A ce titre, il faut d'emblée rejeter un point de vue manichéen qui consisterait à dire qu'un lieu est intégrateur ou ne l'est pas. L'analyse du rôle intégrateur d'un lieu ne peut d'ailleurs aboutir qu'à des bilans nuancés. La grille de lecture que nous avons construite fournit alors un outil permettant d'identifier des défauts ponctuels qui limitent le rôle social joué par un tel espace. Compte tenu de la complexité des processus analysés, elle n'offre toutefois jamais de solution miracle. Ainsi, notre étude de cas met en évidence l'impact négatif de la hausse des prix sur l'ouverture sociale du lieu. De ce point de vue, un club pourrait assez rapidement modifier sa position et baisser ses tarifs pour permettre à des catégories sociales moins aisées de venir aux matchs. Cependant, cela peut le conduire à revoir ses ambitions sportives à la baisse en raison d'une entrée d'argent plus faible. Il risque alors aussi de perdre une partie de son attractivité pour certaines franges du public, ce qui n'est pas optimal non plus au niveau du potentiel d'intégration sociale du lieu.

Comme nous venons de le relever, un lieu totalement intégrateur ne peut jamais exister à l'état pur. Dès lors, même si nous avons aussi tenté de mesurer le potentiel social d'un lieu dans l'absolu, cet objectif est surtout pertinent quand on se place dans une perspective comparative. Malgré nos efforts, la démarche que nous avons poursuivie tout au long de ce travail reste encore insatisfaisante et présente de nombreuses faiblesses qui nécessiteraient de poursuivre les réflexions plus en avant. Au niveau théorique, une première série de réserves concerne la construction même de la grille de lecture du potentiel d'intégration du lieu. Ainsi, en confrontant les dimensions d'un tel espace avec les composantes d'un processus d'intégration, nous avons identifié neuf croisements possibles. Nous avons alors organisé l'analyse autour de trois points d'ancrages prioritaires. Ce choix, motivé par des considérations pratiques et par la

volonté d'éviter des développements potentiellement redondants, reste toutefois très discutable. Il en va de même pour la sélection des critères plus précis qui composent les axes de la recherche comme ceux relatifs à l'ouverture sociale ou au rythme d'activité du lieu. Il y a là matière à approfondir la réflexion, en particulier en vue de valider un outil qui pourrait s'appliquer à d'autres études de cas que celui que nous avons abordé ici. A ce titre, il reste difficile de dire en l'état dans quelle mesure la grille de lecture, calibrée en fonction des besoins immédiats de notre recherche, pourrait réellement servir à comparer le potentiel d'intégration sociale d'un stade football avec d'autres types d'espaces aussi divers qu'un parc public, une fête foraine ou un aéroport.

Dans le même ordre d'idées, le flou méthodologique concernant la manière d'associer les composantes de l'intégration – qui forment un ensemble très hétérogène – pour déterminer le rôle intégrateur d'un lieu, constitue une deuxième grande limite de notre démarche. Il est bien évidemment impossible d'«additionner» des éléments aussi disparates que la mixité sociale, le discours sur l'Autre ou le rythme d'activité du lieu en vue de créer un indicateur global. Si la grille de lecture nous permet de lister un certain nombre de caractéristiques pouvant nourrir une argumentation de manière plus ou moins systématique, elle ne permet en aucun cas d'aboutir à un bilan définitif résumant l'ensemble de l'activité sociale d'un tel espace. En d'autres termes, ce n'est que quand un faisceau d'indices va dans un même sens que l'on peut attribuer un rôle intégrateur au lieu. A ce titre, notre étude de cas offre un terrain plutôt favorable, puisque la comparaison entre le stade d'ancienne et de nouvelle génération aboutit à des conclusions convergentes sur une majorité des critères passés en revue. L'élaboration d'un bilan aurait été beaucoup plus délicate si les différents attributs répertoriés amenaient des interprétations contradictoires.

Une troisième grande limite à notre réflexion théorique concerne les rapports parfois très ambigus qui se dessinent tout au long de la recherche entre les échelles collectives et individuelles. Notre approche envisage le lien social comme une propriété associée à des ensembles sociaux. Néanmoins, pour toute une série d'analyses, nous nous sommes contentés d'agréger des caractéristiques mesurées à l'échelle d'individus. Cette démarche est nécessairement réductrice car un ensemble social doit d'abord être envisagé comme la résultante de processus dynamiques complexes impliquant les individus qui la composent et avec lesquels il

interagit. Le problème est d'ailleurs d'autant plus important que, même à l'échelle individuelle, notre réflexion possède encore un caractère inabouti. Il serait judicieux de tenir compte des caractéristiques des réseaux qui se dessinent autour des individus ou des rapports de pouvoirs multiples qui se tissent entre eux. A ce titre, le défi visant à opérationnaliser une approche qui combine les registres collectifs et individuels – en superposant par exemple la définition du capital social de Putnam à celle de Bourdieu – reste sans doute plus ouvert que jamais.

Pour terminer, il convient encore de relever toute une série de problèmes directement liés au volet empirique de la recherche. Une première réserve concerne le caractère ambigu du rapport entre le travail de terrain et la réflexion théorique. En effet, nous avons construit la grille de lecture du potentiel d'intégration sociale du lieu en parallèle avec nos enquêtes. Les analyses et les observations effectuées au fur et à mesure nous ont ainsi plus d'une fois amené à reformuler les éléments théoriques. De cette manière, certains aspects auraient sans doute été abordés de manière différente si le cadre théorique avait été posé de manière définitive en amont. Dans les enquêtes réalisées au stade, il aurait par exemple pu être judicieux de formuler des questions plus précises concernant la qualité des rapports que l'on entretient avec les autres spectateurs (par exemple, comment on juge l'action des groupes de supporters). A ce titre, il serait évidemment particulièrement intéressant de reconduire des enquêtes calibrées à la version finalisée de l'outil que nous avons développé.

Dans le même ordre d'idées, nous avons été confrontés à toute une série de contraintes liées aux caractéristiques du terrain de recherche qui peuvent introduire des biais dans l'interprétation des résultats. La comparaison entre la situation de l'ancien et du nouveau stade pose d'entrée de jeu des problèmes de calendrier. En effet, il ne nous a pas été possible de réaliser une enquête par questionnaire dans l'ancien stade de la Maladière, celui-ci ayant déjà été démoli lorsque nous avons commencé notre recherche. Une partie des analyses repose de ce fait sur une approximation basée sur la période de transition durant laquelle le club s'est produit à La Chaux-de-Fonds. Bien que le stade de la Charrière possède des attributs qui le rapprochent très nettement de l'ancienne Maladière, cette contrainte induit inévitablement un biais, ne fut-ce que pour des raisons de localisation ou d'accessibilité. En outre, certaines données sur lesquels nous construisons nos analyses posent aussi des questions de fiabi-

lité à l'instar des statistiques sur les affluences qui dans les faits ne donnent qu'une indication très imprécise de la fréquentation réelle du lieu. De même, si le forum de discussion en ligne est une plateforme où se retrouvent des personnes qui correspondent à des profils très différents, il n'existe aucune garantie concernant la représentativité des discours qui y sont exprimés.

De manière plus générale, nos choix méthodologiques initiaux, dictés par des considérations visant à appréhender le lien social dans sa dimension collective, présente en soit d'évidentes limites. Nos analyses appellent dès lors des prolongements que nous n'avons que partiellement envisagés compte tenu du temps et des moyens à disposition. Trois pistes en particulier pourraient venir enrichir notre démarche. La première repose sur des entretiens qualitatifs qui permettraient de mieux cerner des éléments comme l'historique individuel des pratiques de fréquentation du stade ou la structure des réseaux de relations que le stade contribue à entretenir et à développer (notamment au moyen d'outils relevant de la sociométrie). Un certain nombre d'interviews ont été menés avec des spectateurs «issus de la migration», mais ceux-ci représentent une population assez particulière. Sans rechercher obligatoirement la représentativité des réponses, il serait intéressant d'interroger plus en détails d'autres catégories de personnes. Des entretiens ciblés sur les «anciens» offriraient par exemple l'avantage de pouvoir dessiner sur le long terme les trajectoires biographiques expérimentées au gré des parcours de vie et de la transformation physique des infrastructures.

Un deuxième prolongement envisageable se fonde sur l'approfondissement du travail d'observation effectué à l'occasion des matchs. De ce point de vue, de nouvelles techniques d'investigation semblent se profiler, notamment celles qui reposent sur l'utilisation de la vidéo. Alors que, dans les stades modernes, le public est filmé en permanence par des caméras quadrillant tout le périmètre, ce type de matériel pourrait aussi être exploité pour saisir des informations traduisant des volumes ou des rythmes d'interaction. Si les perspectives sont prometteuses, elles ouvrent néanmoins d'évidentes questions éthiques. La vidéo-surveillance est d'ailleurs en soi un acteur qui alimente les recherches menées récemment sur la sécurisation de ce type d'espace (Giulianotti et Klauser 2011).

Dans un registre analogue, les sources iconographiques offrent une troisième piste à explorer. Images et photographies restent en effet des

éléments encore très peu exploités lorsqu'il s'agit d'analyser l'évolution de la consommation du spectacle sportif. Ils offrent pourtant la possibilité d'identifier sur un temps plus ou moins long des changements relatifs à la présence dans les tribunes de catégories «visibles» ou facilement identifiables (les femmes, les jeunes, etc.) ainsi que ceux relatifs à certaines pratiques (propension à afficher les couleurs du club, tenues vestimentaires, etc.).

Pour terminer, le fait de s'être restreint à la composante sportive du stade constitue une autre limite importante à l'analyse du potentiel intégrateur de ce stade. Le nouveau complexe offre en effet toute une série d'équipements qui n'existaient pas auparavant (salles de sport, centre commercial, etc.), qui produisent de l'interaction et dont il faudrait aussi tenir compte. Ces autres activités soulèvent d'ailleurs des enjeux spécifiques. A titre d'exemple, on peut se demander si le centre commercial stimule une interaction «nouvelle» ou s'il se substitue à des espaces existant (comme le centre-ville) ayant potentiellement d'autres propriétés en termes d'intégration sociale.

De manière plus générale, notre recherche soulève d'ailleurs un problème lié à la délimitation du lieu. Comme nous l'avons évoqué dans les discussions conceptuelles, la définition d'un tel espace a nécessairement un caractère subjectif puisqu'il varie selon les individus. «Aller au stade» peut de ce fait avoir des significations très différentes. Pour les uns, cet espace représentera l'édifice proprement dit. D'autres y verront quelque chose de plus étendu incluant le périmètre environnant. Certains y associeront même le trajet ainsi que toutes les activités pouvant suivre la fin de la rencontre qu'ils sont allés voir. Pour des raisons pragmatiques évidentes, il nous a été nécessaire de circonscrire le terrain d'investigation au préalable. A ce titre, même s'il suscite des acceptations variables, le stade reste un environnement clos qui offre un cadre plutôt aisé à manipuler, en particulier lorsqu'il s'agit de préparer et réaliser des enquêtes. Pour cette raison, notre étude de cas fonctionne aussi comme une sorte de laboratoire grâce auquel il est possible de tester la grille de lecture que nous avons formalisée. Si les résultats semblent assez concluants, la démarche soulève néanmoins une réflexion sur la capacité de généralisation offert par cet outil, et en particulier son adaptabilité à des espaces «ouverts» (parcs publics, rues, etc.) pour lesquels la question de l'identification d'un périmètre se pose avec d'autant plus d'acuité. Comme nous pouvons l'entrevoir, cette recherche soulève bien

plus de questions qu'elle n'apporte de réponses. Elle confirme néanmoins l'idée selon laquelle les lieux représentent des acteurs essentiels pour comprendre des processus d'intégration sociale.

Bibliographie

Abdallah, M. H., 2000: «L'effet Zidane, ou le rêve éveillé de l'intégration par le sport», *Hommes et Migrations*, 1226: 4-14.

Adams, P. C., 1992: «Television as gathering place», *Annals of the Association of American Geographers*, 82 (1): 117-135.

Aitchinson, C., 1999: «New cultural geographies: the spatiality of leisure, gender and sexuality», *Leisure studies*, 18 (1): 19-39.

Alba, R et Nee, V., 1997: «Rethinking Assimilation Theory for a New Era of Immigration», *International Migration Review*, 31: 826-874.

Anderson, B. (éd), 2003: *Imagined Communities: Reflections on the Origins and. Spread of Nationalism*, Londres, New York: Verso.

Andreff W. et Szymanski, S., (éds) (2006): *Handbook on the economics of sport*, Cheltenham: Edward Elgar Publishing Limited.

Andreff, W. et Nys, J.F., (2001): *Economie du sport*. Paris: PUF.

Angell, R.C., 1974: «The Moral Integration of American Cities II», *The American Journal of Sociology*, 80: 607-629.

Ariès, P., 1977: «The family and the city», *Daedalus*, 106 (2): 227-235.

Arnaud, J.C. et Guillou, S., 2004: «Immigrés, le sport pour l'identité», *En jeu, une autre idée du sport*: 381: 9-14.

Arnaud, L., 1999: «L'Idéologie sportive au service des politiques d'intégration des minorités ethniques de Lyon et de Birmingham: analyse d'une ressource politique efficace», in Basson, J.-C. (éd), *Sport et ordre public*, 109-123.

Arnaud, L., 1999: «Penser l'intégration par le sport des populations issues de l'immigration: une analyse comparée Lyon-Birmingham», *Staps*, 20: 87-98.

Arnaud, L., 1999: *Politiques sportives et minorités ethniques: le sport au service des politiques sociales à Lyon et à Birmingham*, Paris: L'Harmattan.

Arnaud, P., 1996: «Sport et intégration: un modèle français», *Spirales*, 10: 7-19.

Audier S., 2006: «Tocqueville, notre contemporain?», *Etudes*, 404 (4): 487-496

Augé, M., 1992: *Non-lieux: introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Evreux: Edition du seuil.

Augé, M., 2010: «Retour sur les non-lieux: les transformations du paysage urbain», *Communications*, 87: 171-178.

Australian Bureau of Statistics (ABS), 2006: *Aspects of social capital. Australia*, Camberra: ABS.

Bailly, A. et Béguin, H., 2003: *Introduction à la géographie humaine*, Paris: Masson.

Bale, J., 1993: «The spatial development of the modern stadium», *International Review for the sociology of sport*, 28: 121-133.

Bale, J., 1994: *Landscapes of modern sport*, Leicester: Leicester University Press.

Bale, J., 1995: «The Stadium as Theatre: a Metaphor for our Time», in Bale, J. et Moen, O. (éds), *The Stadium and the City*, 311-322.

Bale, J., 1996: «Space, place and body culture: Yi-Fu Tuan and a geography of sport», *Geografiska Annaler*: 163-171.

Bale, J., 2000: «The changing face of football: stadiums and communities», in Garland, J., Malcolm, D. et Rowe, M. (éds), *The future of football: challenges for the twenty-first century*, 91-101.

Bale, J., 2001: *Sport, space and the city*, Caldwell, New Jersey: The Blackburn Press.

Bale, J., 2005: «Stadien als Grenzen und Überwachungsraüme», in Marschik, M., Müllner, R., Spitaler, G. et Zinganel, M. (éds), *Das Stadion. Geschichte, Architektur, Politik, Ökonomie*, 31-48.

Banos V. et Candau J., 2007: «Recomposition des liens sociaux en milieur rural. De la fréquentation d'espaces à la production de normes collectives?», *Espaces et Sociétés*, 127: 97-112.

Barbey, B., 2005: *Hooliganisme et territoires, l'exemple des rencontres au Stade de Genève*, Mémoire de Licence: Université de Genève.

Barr, S., 2010: «Climate forums: virtual discourses on climate change and the sustainable lifestyle», *Area*, 34 (1): 14-22.

Bassand M., Compagnon A., Joye D., Stein V. et Güller P.: 2001: *Vivre et créer l'espace public*, Lausanne: PPUR.

Bekkers, R. et Veldhuizen, I., 2008: «Geographical differences in blood donation and philanthropy in the Netherlands - What role for social capital?», *Tijdschrift coor Economische and Sociale Geografie*, 99: 483-496.

Benko G. et Strohmayer U., (éds): *Horizons géographiques*, Paris: Bréal.

Berdoulay V., 1988: «Géographie: lieux de discours», *Cahiers de géographie du Québec*, 32: 245-252.

Berdoulay, V., 1997: «Le lieu et l'espace public», *Cahiers de Géographique du Québec*, 114 (41): 301-309.

Berque, A., 2000: *Logique de l'espace et dépassement de la modernité*, Bruxelles: Ousia.

Berque, A., 2003: «Lieu», in Lévy, J. et Lussault, M. (éds), *Dictionnaire de la géographie [et de l'espace des sociétés]*.

Berthoud, J., 2007: «Les groupes ultras du FC Sion: entre rivalités et luttes communes», *Bulletin de la Société Neuchâteloise de Géographie*, 50-51: 99-113.

Besnard, P., 1984: «Modes d'emploi du Suicide: intégration et régulation dans la théorie durkheimienne», *Année sociologique*, 34, 127-163.

Besson, R. et Poli, R., 2007: «Des étrangers dans le stade? Composition du public de Neuchâtel Xamax et interaction sociale», *Bulletin de la Société Neuchâteloise de Géographie*, 50-51: 9-26.

Besson, R., 2004: *Performances sportives, hiérarchies territoriales: une géographie du sport d'élite en Suisse (1991-2000)*, Neuchâtel: Université de Neuchâtel.

Besson, R., Poli, R. et Ravenel, L., 2011: Demographic Study of Footballers in Europe, Neuchâtel: CIES.

Best, S., et Krueger, B., 2006: «Online interactions and social capital. Distinguishing between new and existing ties», *Social Science Computer Review*, 24 (4): 395-410.

Blanchard, P. et Bancel, N., *Culture post-coloniale 1961-2006: traces et mémoires coloniales en France*, Paris: Autrement.

Bodin, D., 2002: «La déculturation du public comme facteur du hooliganisme. Mythe ou réalité?», *STAPS*, 57: 85-106.

Bodin, D., 2003: *Le hooliganisme*, Paris: PUF.

Bodin, D., Robène, L., et Héas, S., 2005: «Hooliganisme entre genèse et modernité», *Vingtième siècle. Revue d'Histoire*, 85: 61-83.

Bolz, D., 2008, *Les arènes totalitaires. Hitler, Mussolini et les jeux du stade*, Paris: CNRS.

Bonnin, P., 2010: «Pour une topologie sociale», *Communications*, 87: 43-64.

Boucher, M. (éd), 2002: *Les théories de l'intégration entre universalisme et différentialisme: des débats sociologiques et politiques en France: analyse de textes contemporains*, Paris: L'Harmattan.

Bourdieu, P., 1980: «Le capital social. Notes provisoires», *Actes de la recherche en sciences sociales*, 31: 2-3.

Bourg, J.-F. et Gouguet, J.J., 2005: Economie du sport, Paris: La Découverte.

Bourg, J.-F., 2001: *Economie du sport*, Paris: La Découverte.

Bourgeois, N., et Whatson, D., 1995: «Le sport, les médias et la marchandisation des identités», *Sociologie et sociétés*, 23: 151-163.

Bouvier-Daclon, N. et Sénécal, G., 2001: «Les jardins communautaires de Montréal: un espace social ambigu», *Loisir et Société*, 24 (2): 507-531.

Bozon, M. et Héran, F., 1987: «La découverte du conjoint: I. Evolution et morphologie des scènes de rencontre», *Population*, 42 (6): 943-985.

Bozon, M. et Héran, F., 1988: «La découverte du conjoint: II. Les scènes de rencontre dans l'espace social», *Population*, 43 (1): 121-150.

Bradley, J. M., 1996: «Integration or assimilation? Scottish society, football and irish immigrants», *International Journal of the History of Sport*, 13: 61-79.

Brocard, B., 2002: *Les jeunes footballeurs étrangers sont-ils bien intégrés? Le football a-t-il favorisé cette intégration? Le cas des jeunes footballeurs étrangers du Nord vaudois*, Macolin Haute école spécialisée fédérale de sport.

Brochot, A. et de la Soudière, M., 2010: «Pourquoi le lieu ?», *Communications*, 87: 5-16.

Brohez, J.-P. 1996. «Sport et intégration en région de Bruxelles-Capitale», *Sport*, 39: 24-29.

Bromberger, C., 1996: *Le match de footbal: ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris: Edition de la maison des sciences de l'homme.

Bromberger, C., 2006: «De la notion de patrimoine sportif», *Les Cahiers Espaces*, 88: 8-12.

Brown, S., 2007: «Commonality amongst diversity: modernization and soccer fans», *Soccer and Society*, 8 (2/3): 163-168.

Brown, A. et Walsh, A., 2001: «Football Supporters' Relations with Their Clubs: A European Perspective», *The Changing Face of the Football Business: Supporters Direct*, 88-101.

Brunckhorst, D., Coop, P. et Reeve, I., 2006: «Eco-civic optimisation: A nested framework for planning and managing landscapes», *Landscapes and Urban Planning*, 75: 265-281.

Buraimo, B., et Simmons, R., 2006: *Market Size and attendance in English Premier League football*, Lancaster University: Management School Working Paper.

Burkhalter, D., (2007): *La Maladière: un sentiment d'éternité*, Hauterive: Gilles Attinger.

Burt R. S., 1992: *Structural holes. The Social Structure of Competition*, Cambridge: Harvard University Press.

Busset, T., Gander, T., Pfister R. et Poli, R., (2007): «Le localisme ou le bricolage identitaire des supporters de football en Suisse», *Bulletin de la Société Neuchâteloise de Géographie*, 50-51: 67-80.

Busset, T., Gander, T., Pfister R. et Poli, R., 2005: *Fussball, Gewalt und Rechtextremismus in der Schweiz*, Neuchâtel: CIES.

Busset, T., Jaccoud, C., Dubey, J.-P. et Malatesta, D., 2008: *Le football à l'épreuve de la violence et de l'extrémisme*, Lausanne: Antipodes.

Cannone, M., 2009: «Searching for Social Capital», in Häkli, J. et Minca, C. (éds), *Social Capital and Urban Networks of Trust*, 37-65.

Camenzind, M., 2002: *Fussball als Integrationsfaktor: Realität oder Wunschdenken: eine kritische Beurteilung anhand des Konzepts der körperlichen Fremdheit von Bernd Bröskamp auf der Grundlage der Sozialtheorie Pierre Bourdieus*, Mémoire de Licence: Université de Berne.

Casamassima, G., 2000: «Il pubblico dell'Adriatico e lo stadio del futuro», *Quaderni del Master in Management delle Organizzazioni Sportive*, 2: 125-145.

Castells, M., 1998: *La Société en réseau*, Paris: Fayard.

Castles, S. et Miller, M. J., 2009: *The age of migration: international population movements in the modern world*, New York: The Guilford Press.

Castree, N., 2003: «Place: Boundaries and Connections in an Interdependent World», in Holloway, S., (éd): *Key Concepts in Geography*, 252-282.

Cesari Lusso, V., 2002. «Tu es pour quelle équipe? Sentiment d'appartenance nationale et compétitions sportives internationales», in Sabatier, C., Malewska, H. et Tanon, F. (éds), *Identités, Acculturation et Altérité*, 57-67.

Chamboredon, J., et Lemaire, M., 1970: «Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement», *Revue française de sociologie*, 11 (1): 3-33.

Chapoulie, J.-M., 2001: «Comment écrire l'histoire de la sociologie: l'exemple d'un classique ignoré, Le paysan polonais en Europe et en Amérique, *Revue d'histoire des sciences humaines*, 5: 143-169.

Chapoulie, J.-M., 2002: «La tradition de Chicago et l'étude des relations entre les races», *Revue européenne des migrations internationales*, 18 (3): 9-24.

Charrier, D. et Jourdan, J., 2005: «Pratiques sportives et jeunes en difficulté: 20 ans d'innovations et d'illusions… et des acquis à capitaliser», in Falcoz, M. et Koebel, M (éds), *Intégration par le sport: représentations et réalités*, 17-37.

Charrier, D., 2007. «Les politiques publiques de prévention et d'insertion par le sport en France: bilan et perspectives», *Bulletin de la Société Neuchâteloise de Géographie*, 50-51: 57-65.

Charroin, P., 2004: «Le derby Lyon-Saint-Étienne: les Gones contre les Gagas ou les enjeux d'une lutte identitaire», in Michon, B. et Terret, T. (eds), *Pratiques sportives et identités locales*, 301-315.

Chazaud, P., 2006: «La notion de patrimoine sportif. Regard historique et politique», *Les Cahiers Espaces*, 88: 13-15.

Chovaux, O., 2001: «Football minier et immigration: les limites de l'intégration sportive dans les années trente», *Staps*, 22: 30-36.

Clapp, C. et Hakes, J., 2005: «How long a honeymoon? The effets of new stadiums on the attendance in Major League Baseball», *Journal of Sports Economics*, 6 (3): 237-263.

Clastres, P., 2005: «Inventer une élite. Pierre de Coubertin et la «chevalerie sportive», *Revue Française d'Histoire des Idées Politiques*, 22: 275-296.

Claval, P., 1998: *Histoire de la géographie française de 1870 à nos jours*, Paris: Nathan.

Claval, P., 2004: *Histoire de la géographie*, Paris: PUF.

Claval, P., et Entrikin, N., 2004: «Lieu et paysage entre continuité et changement: perspectives sur l'approche culturelle», in Benko G., et Strohmayer, U. (éds), *Horizons géographiques*, 241- 289.

Cloke, P., Philo, C. et Sadler, D., 2004: *Approaching human geography: an introduction to contemporary theoretical debates*, Londres: P. Chapman.

Coates, D., 2007: «Ticket Prices, Concessions and Attendance at Professional Sporting Events», *International Journal of Sport Finance*, [en ligne], findarticles.com/p/articles/mi_7583/is_200708/ai_n32236589/.

Coleman, J. C., 1994: *Foundations of Social Theory*, Cambridge: Harvard University Press.

Coleman, J. S., 1988: «Social Capital in the Creation of Human Capital», *American Journal of Sociology*, 94, 95-120.

Colomb, V., Niemeyer, K. et Ramoneda, T., 2009: «Le stade, la star et le spectateur: architecture, starification et mise en scène de soi - finale du Mondial 2006», *Les Cahiers du journalisme*, 19, 100-117.

Colye, J., 2002: «Floodlighting», in Cox, R., Russell, D. et Vamplew, W. (éds), *Encyclopedia of british football*, 122-124.

Conte, R., et Tabeaud, M. (éds), 2002: *A vos marques! Sport, Art et Architecture*, Paris: Publications de la Sorbonne.

Courty, P., 2000: «An economic guide to ticket pricing in the entertainment industry», *Recherches Economiques de Louvain*, 66 (1): 167-192.

Cox, R., Russell, D. et Vamplew, W. (éds), 2002: *Encyclopedia of british football*, Londres: Franck Cass.

Crabbe, T. et Brown, A., (2004): «You're Not Welcome Anymore: the football crowd, class and social exclusion», in Wagg, S. (éd), *British Football and Social Exclusion*, 26-46.

Crawford, G., 2001: «Characteristics of a British ice hockey audience: major findings of the 1998 and 1999 Manchester Storm ice hockey supporters surveys», *International Review for the Sociology of Sport*, 36 (1): 71-81.

Crawford, G., 2004: *Consuming Sport: Fans, Sport and Culture*, Londres: Routledge.

Cressell, T., 2004: *Place: a short introduction*, Oxford: Blackwell Publishing.

Cronin, M., et David M., 1998: «Sport and ethnicity: some introductory remarks», *Immigrants and minorities*, 17 (1): 1-13.

Csikos, P., 2009: *Les stratégies foncières des grands propriétaires fonciers: Etude de cas du complexe immobilier «La Maladières» à Neuchâtel*, Chavannes-près-Renens: Working paper de l'IDHEAP.

Cusset, P.-Y., 2007: *Le lien social*, Paris: Armand Colin.

Dahinden, J., 2009: «La transnationalisation des réalités sociales: quand une petite ville devient ‹transnationale», *Geo-regards: revue neuchâteloise de géographie*, 2: 39-56.

De Filippis, J., 2001: «The myth of social capital in community development», *Housing Policy Debate*, 12: 781-806.

De Knop, P., and Theebom, M., 1996: «Le sport organisé, un moyen d'intégration? Rétrospective parmi les immigrés de haut-niveau et les sportifs immigrés moyens», *Sport*: 30-36.

De Knop, P., et Agnès, E., 2000: «Sport et égalité des chances», *Société et Sport*, 12-.

De Knop, P., Van Engeland, L., Van Puymbroeck, M., Theeboom, et De Martelaar., K., 1993: «Enquête sur les possibilités d'intégration par le sport pour les jeunes immigrés», *Sport Belgique*, 227-246.

De La Barre, J., 2006: *Identités multiples en Europe, Le cas des lusodescendants en France*, Paris: L'Harmattan.

De Rosnay, 1975: *Le macroscope: vers une vision globale*, Paris: Seuil.

De Rosnay, J., 2006: *La révolte du pronétariat*, Paris: Fayard.

De Rudder, V., 2002: «De l'urbain au social: le ‹cycle des relations raciales», *Revue européenne des migrations internationales*, 18 (3): 41-54.

De Witte, P. (éd) 1999: *Immigration et intégration: l'état des savoirs*, Paris: La Découverte.

Debarbieux, B., 1995: «Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique», *L'Espace géographique*, 24 (2): 97-112.

Dejonghe T., 2008: «The market potential of a club as an indicator for the size of a new relocated football arena: the case KAA Gent», *Revue belge de géographie*, 2: 193-215.

Dejonghe, T., 2004: «Restructuring the Belgian professional football league: a location-allocation solution», *Tijdschrift voor economische en sociale geografie*, 95 (1) 73-88.

Delaplace, M., 1996: «Sport et identités régionales», in Sagnes, J. (éd), *Le sport dans la France contemporaine*, 55-65.

Denton, N., et Massey, D. (éds), 1995: *American apartheid*, Paris: Descartes & Cie.

Deshaies, L., and Gilles S., 1997: «Postmodernité et territoire: vers de nouvelles territorialités?», *Cahiers de géographie du Québec*, 41: 279-283.

Dewitte, P. (éd), 1999: *Immigration et intégration: l'état des savoirs*, Paris: La Découverte.

Di Méo, G., 1999. «Géographies tranquilles du quotidien: une analyse de la contribution des sciences sociales et la géographie à l'étude des pratiques spatiales», *Cahiers de géographie du Québec*, 43: 75-93.

Di Méo, G., 2001: *La géographie en fête*, Pau: Ophrys.

Diener, S., et Partecka, I., 2006: *Faszination Stadion 2006. Die WM-Stadien. Geschichte*, Brühl: Stadionwelt.

Dobson, S. et Goddard, J., 1996: «The Demand for Football in the Regions of England and Wales», *Regional Studies*, 30 (5): 443-453.

Dobson, S., et Goddard., J.-A., 2001: *The economics of football*, Cambridge: Cambridge University Press.

Dochartaigh, N., 2002: *The Internet research book: a practical guide for students and researchers in the social sciences*, Londres: Sage.

Donald, L. A. et Kern, W., 2004: «The Economic Determinants of Professional Sports Franchise Values», *Journal of Sports Economics*, 5 (1): 51-66.

Doors, J., Sotireli, T. et Van Hoof, S., 2008: «Distant friends online? Rural and urban adolescents' communication on the internet», *Tijdschrift voor Economische and Sociale Geografie*, 99 (3): 293-302.

Ducret, J., 1994, *Le livre d'or du football suisse*, Lausanne: L'age d'homme.

Duke, V., 1994: «The drive to modernization and the supermarket imperative: who needs a new football stadium?», in Giulianotti, R. et Williams, J. (éds), *Game without frontier: football, identity and modernity*, 129-149.

Duke, V., 2002: «Local tradition versus Globalisation. Resistance to the McDonaldisation and Disneysation of Professional Football in England», *Football Studies*, 5: 5-23.

Duncan, O.D. et Duncan, B., 1955: «A Methodological Analysis of Segregation Indexes», *American Sociological Review*, 41: 210-217.

Dunning, E. et Elias, B., 1994: *Sport et civilisation : la violence maîtrisée*, Paris: Fayard.

Dunning, E., 2002: *Fighting fans : football hooliganism as a world phenomenon*, Dublin : University of Dublin Press

Dunning, E., Murphy, P. et Williams., J., 1988: *The roots of football hooliganism: an historical and sociological study*. Londres, New York: Routledge & Kegan Paul.

Dunning, E., Murphy, P., Waddington., I. et Astrinakis, A. E, 2002: *Fighting fans: football hooliganism as a world phenomenon*, Dublin University College Dublin Press.

Dupuis, G., 2006: *La fracture numérique*, Paris: Ellipses.

Durand, C., Helleu, B., et Ravenel., L., 2005.: *Basket proffessionnel en France: approche stratégique et géomarketing*, Voiron: Presse universitaire du sport.

Durkheim, E., 1893: *De la division du travail social*. Paris: Alcan.

Durkheim, E., 1967 [1893]: *De la division du travail social*, Paris: Presses universitaires de France.

Durkheim, E., 1995 [1897]: *Le suicide: étude de sociologie*, Paris: Presses universitaires de France.

Eggenberger, H., 1994: *Fascination hockey sur glace*, Zurich: Ligue Suisse de Hockey sur Glace.

Ehrenberg, Alain, 1980: «Aimez-vous les stades? Architecture de masse et mobilisation», *Recherches*, 43: 25-54.

Eichhorn, C. et Sahm, M., 2010: «Ticket underpricing and public support for mega-events», In Sussmuth, B. (éd), *Hosting mega-events: a regional perspective Hosting mega-events*, 37-46.

Elias, N., 1991: *La société des individus*, Paris: Fayard.

Elias, N., 1994: *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris: Fayard.

Eloi, L., 2007: «Robert Putnam et la nouvelle indifférence américaine», [en ligne], laviedesidees.fr.

English Premier League (EPL), 2007: *National Fan Survey. Summary Report 2006/07*, Londre: The Football Association Premier League.

Entrikin N. 1997: «Place and region 3», *Progress in Human Geography*, 21 (2): 263-268.

Entrikin N. 2003: «Lieu», in Lévy, J. et Lussault, M. (éds), *Dictionnaire de la géographie [et de l'espace des sociétés]*.

Entrikin, N., 1994: «Place and region», *Progress in Human Geography*, 18 (2): 227-233.

Entrikin, N., 1996: «Place and region 2», *Progress in Human Geography*, 20 (2): 215-221.

Estlund, C., 2003: *Working together: how workplace bonds strengthen a diverse democracy*, New York: Oxford.

Evans, S. et Boyte, H., 1992: *Free Spaces. The Sources of Democratic Change in America*, Chicago: University of Chigao.

Fakih, A., 1996: «Le sport et l'intégration: expérience à Saint-Josse (Bruxelles)», Sport Belgique: 45-49.

Falcoz, M., et Koebel, M. (éds), 2005: *Intégration par le sport: représentations et réalités*, Paris: L'Harmattan.

Fantasia, R., et Hirsch, E., 1995: «Culture in rebellion: The appropriation and transformation of the veil in the Algerian revolution», in Johnston, H. et Klandermanse, B., (éds): *Social Movements and Culture*, 144-162.

Faroldi, E., Allegri, D., Chierici, P. et Vettori, M. P., 2006: *Paesaggi Tecnologici. Gli stadi per il calcio: progettazione costruzione, gestione di strutture multifunzionali integrate*, Milan: Facoltà di Architettura e Società.

Farred, G., 2002: «Long distance love. Growing up a Liverpool Football Club fan», *Journal of Sport & Social Issues*, 26 (1): 6-24.

Feddersen, A. et Maennig, W., 2009: «Arenas vs. Multifunctional Stadia: which Do Spectator Prefer?», *IASE/NAASE Working Paper Series*, 8-15.

Feehan, P., 2006: «Attendance at sports évents», in Andreff, V., et Szymanski, S. (éds), *Handbook on the economics of sport*, 90-99.

Feehan, P., Forrest, D. et Simmons, R. (2003): «Premier league soccer: normal or inferior good?», *European Sport Management Quarterly*, 3 (1), 31-45.

Ferguson, D. G, 1991: «The Pricing of Sports Events: Do Teams Maximize Profit?», *The Journal of Industrial Economics*, 39 (3): 1991.

Ferréol, G., and Guy, J., 2004: *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles*, Paris: Armand Colin.

Fielding, N., Lee, R. et Blank, G., 2010: *The SAGE handbook of online research*, Los Angeles: Sage.

Fine, B., 2001: *Social Capital versus Social Theory: Political Economy and Social Science at the Turn of the Millennium*. Londre: Routledge.

Fischer, J., 2009: *Der Hardturm: Erinnerungen an ein aussergewöhnliches Stadion*, Baden: Hier und jetzt, Verlag für Kultur und Geschichte.

Flacher, B., 2008: *Travail et intégration sociale*, Paris: Bréal.

Forrest, D. et Simmons, R., 2006: «New issues in attendance demand: the case of the English Football League Series», *Journal of Sports economics*, 7 (3): 247 - 266.

Forrest, D., Simmons, R. et Feehan, P., 2002: «A spatial cross-sectional analysis of the elasticity of demand for soccer», *Scottish Journal of Political Economy*, 336-355.

Fort, R. et Quirk, J., 2010: «Optimal competitive balance in single-game ticket sports leagues», *Journal of Sports Economics*, 11 (6): 587-601.

Foucault, M., 1975: *Surveiller et punir, naissance de la prison*, Paris: Gallimard.

François, J.-C., Grasland, C. et Le Goix, R., 2002: «L'espace compte. Intégration spatiale et intégration sociale dans la ville», *L'Espace géographique*, 4: 355-356.

Franke, S., 2005: *La mesure du capital social. Document de référence pour la recherche, l'élaboration et l'évalutation de politiques publiques*, Ottawa: Gouvernement du Canada.

Freeman, G., 2004: «Immigrant Incorporation in Western Democracies», *International Migration Review*, 38 (3): 945-969.

Frémont, A., 1976: *La région, espace vécu*, Paris: Presse Universitaire de France.

Frémont, A., 2010: «Etat des lieux : à propos de l'espace vécu», *Communications*, 87: 161-169.

Frogner, E., 1985: «On ethnie sport among turkish migrants in the Federal Republic of Germany», *International review of sociology of sport*, 20: 75-86.

Gaffney, C., 2009: «Stadiums and Society in twenty-first century Buenos Aires», *Soccer and Society*, 10 (2): 160-182.

Gans, H. J., 1973: *Ethnic Identity and Assimilation: the Polish Community*, New York: Praeger.

Garzunel, R., Dumars, R., Coulomb, F., Travert, M. et Therme, P., 1993: «Le football, pratique intégrative des populations marginales des quartiers nord de Marseille», in *Du stade au quartier: le rôle du sport dans l'intégration sociale des jeunes; actes du colloque organisé par l'IDEF, 28-29 janvier 1992*, 123-131.

Gasparini, W. et Cometti, A. (éds), 2010: *Le sport à l'épreuve de la diversité culturelle: intégration et dialogue interculturel en Europe: analyse et exemples de pratique*, Strasbourg: Conseil de l'Europe.

Gasparini, W., 2002: «Le sport favorise-t-il l'intégration sociale?», in *Sociologie*, 70-79.

Gasparini, W., 2005: «Les contradictions de l'intégration par le sport», Falcoz, M. et Koebel, M. (éds), *Intégration par le sport: état des recherches*, 243-260.

Gasparini, W., 2007: «Sport, lien social et affirmations identitaires», *Bulletin de la Société Neuchâteloise de Géographie*, 50-51: 27-41.

Gastault, Y., 2004: «L'intégration par le sport: réalités et illusions», *Cahiers français*, 320: 58-63.

Gastaut, Y., 2008: Le sport comme révélateur des ambiguïtés du processus d'intégration des populations immigrées: le cas du match de football France, *Sociétés contemporaines*, 69: 49-72.

Geddes, A. 2003: *The Politics of Migration and Immigration in Europe*, Londre, Sage.

Gehrmann, S., 1997: *Football and regional identity in Europe*, Münster: LIT.

Genestier, P., 2006: «L'expression ‹lien social›, un syntagme omniprésent, révélateur d'une évolution paradigmatique», *Espaces et Sociétés*, 126 (3): 19-34.

Geraint, J., 2002: «Stadia and tourism», in Gammon, S. et Kurtzmann, J. (éds), *Sport tourism: principles and practice*, 53-59.

Geraint, J., Sheard, R. et Vickery, B., 2007: *Stadia: A Design and Development Guide*, Oxford: Elsevier.

Ghorra-Gobin, C. 2001: «Les espaces publics, capital social», *Géocarrefour*, 76 (1): 5-11.

Giess-Stüber, P., 2010: «Le développement de la compétence interculturelle par le sport et l'éducation physique en Europe», in Gasparini, W. et Cometti, A (éds), *Le sport à l'épreuve de la diversité culturelle*, 25-35.

Gill, D., 2003: «Comment déterminer l'achalandage d'un stade, condition essentielle à l'analyse économique», in Lefebvre, S. (éd): *Sports et villes. Enjeux économiques et socioculturels*, 109-135.

Gillon, P. et Poli, R., 2007: «Naturalisation de sportifs et fuite des muscles. Le cas des Jeux Olympiques de 2004», in Oswald, D. (éd), *La nationalité dans le sport. Enjeux et problèmes*, 47-72.

Giulianotti, R., 2002: «Supporters, Followers, Fans, and Flaneurs: a taxonomy of spectator identities in football», *Journal of Sport and Social Issues*, 26: 25-46.

Giulianotti, R., 2005: «Sport spectators and the social consequences of commodification», *Journal of Sport and Social Issues*, 29: 386-410.

Giulianotti, R. et Klauser, F., 2011: « Security and Surveillance at Sport Mega Events», *Urban Studies*, 48: 3157-3168.

Glazer, N., et Moynihan, O., 1963: *Beyond the melting pot: the Negroes, Puerto Ricans, Jews, Italians, and Irish of New York City*, Cambridge: MIT Press.

Glover, T. D., Parry, D. C. et Shinew, K. J., 2005: «Building relationships, accessing resources: Mobilizing social capital in community garden contexts», *Journal of Leisure Research*, 37: 450-474.

Goffman, E., 1973 [1959]: *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris: Les Editions de Minuit.

Gordon, M., 1964: *Assimilation in American Life*, New York: Oxford University Press.

Gould, P. et Strohmayer, U., 2004: «Visions géographiques: l'évolution de la pensée en géographie humaine du XIXe au XXIe siècle», in Benko G., et Strohmayer, U. (éds), *Horizons géographiques*, 15-74.

Graham, S., 1998: «The end of geography or the explosion of place? Conceptualizing space, place and information technology», *Progress in Human Geography,* 22: 165-185.

Granovetter, M. S., 1973: «The strenght of weak ties», *American Journal of Sociology*, 78 (6), 1360-1380.

Groeneveld, M., Houlihan, B. et Ohl, F. (éds), 2010: *Social capital and sport governance in Europe*, New York: Routledge

Guay, D., 1993: *La culture sportive*, Paris: Presses Universitaires de France.

Guillou, S., et Arnaud, J., 2004: «Immigrés, le sport pour l'identité», *En jeu, une autre idée du sport*: 9-14.

Habermas, J., 1988 [1962]: *L'espace public: archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris: Payot.

Hachleitner, B., 2005: «Das Stadion als Gefängnis», in Marschik, M., Müllner, R., Spitaler, G. et Zinganel, M. (éds), 2005: *Das Stadion. Geschichte, Architektur, Politik, Ökonomie*, 258-281.

Haesbaert, R., 2001: «Le mythe de la déterritorialisation», *Géographie et Cultures*, 40: 53-75.

Häkli, J. et Minca, C., 2009: *Social Capital and Urban Networks of Trus*t, Londres: Ashgate.

Häkli, J., 2009: «Geography of trust», In Häkli, J. et Minca, C. (éds): *Social Capital and Urban Networks of Trus*t, 13-66.

Hamil, S., Michie, J., Oughton, C. et Warby, S. (éds), 2001: *The Changing Face of the Football Business: Supporters Direct*, Londres, Portland: Frank Cass.

Hamil, S., Michie, J., Oughton, C. et Warby, S., 2001: «Recent Developments in Football Ownership», *The Changing Face of the Football Business: Supporters Direct*, 1-10.

Hampton, K. et Wellmann, B., 2002: «The not so global village of netville», in Wellman, B. et Haythonthwaite, C. (éds), *The Internet in Everyday Life*, 343-368.

Hanifan, L. J., 1916: «The Rural School Community Centre», *Annals of the American Academy of Political and Social Sciences*, 67: 130-38.

Hanifan, L., (1916): «The rural school community center», *American Academy of Political and Social Science*, 67: 130-138.

Hansen, K. M., 2006: «The Effects of incentives, interview lenght, and interviewer characteristics on response rates in a CATI-study», *International Journal of Public Opinion Research*, 19: 112-121.

Heatley, M., 2007: *European Football Stadium*, [S.l.]: Compendium.

Hewson, C., Yule P., Laurent D. et Vogel, C., 2003: *Internet research methods: a practical guide for the social and behavioural sciences*, Londres: Sage.

Hine, C. (éd), 2005: *Virtual Methods: Issues in Social Research on the Internet*. Oxford: Berg.

Hognestad, H. K. 2006: «Transnational passions: a statistical study of norwegian football supporters», *Soccer and Society*, 7 (4): 439-462.

Hognestad, H. K., 2003: «Long-distance football support and liminal identities among Norwegian fans», in Dyck, N. et Archetti, E. (éd), *Sport, dance and embodied identities*, 97-114.

Horak, R., 2004: «Ein Spiel ist viele Spiele - Fussball im Stadion und als mediales Spekta-kel», in Rothauer, D. (éd), *Third Places: Fussball, Videospiele, Musikvideos in Graz-West*, 56-63.

Houard, J. et Jacquemain, M., 2006: *Capital social et dynamique régionale*, Bruxelles: De Boeck.

Hourcade, N., 2003: «L'émergence des supporters ‹ultras› en France.». in Boucher, M. et Vulbeau, A. (éds), *Emergences culturelles et jeunesse populaire. Turbulences ou médiations?*, 75-89.

Hourcade, N., 2004: «Les groupes de supporters ultras», *Agora Débats/Jeunesse*, 37: 32-42.

Houston, S., Wright, R., Ellis, M., Holloway, S. et Hudson, M., 2005: «Places of possibility: where mixed-race partners meet», *Progress in Human Geography*, 29 (6): 700-717.

Howard, D. R. et Crompton, J. L., 2003: «An empirical review of the stadium novelty effect», *Sport Marketing Quarterly*, 12 (2): 111-116.

Huber, N., 2008: *Stades suisses. Des origines à l'Euro 2000*, Genève: Slatkine.

Hugonie, G., 2007: «La géographie, de l'étude des lieux à celle de l'action des hommes sur la Terre», *Education & formations*, 67: 59-66.

Inglis, S., 1990: *The football grounds in Europe*, Londres: Harper Collins Willow.

Inglis, S., 2005: *Engineering Archie. Archibald Leitch - football ground designer*, Londres: English Heritage.

Intégration par le sport: représentations et réalités: 17-37.

Jaccoud, C. et Malatesta, D., 2009: «La régulation de la violence des supporters en Suisse: sens et limites d'une action publique sociologisée», *Science et football*, 45-58.

Jaccoud, C., 2009: *Approche socio-historique du sport : sociologie du sport*, cours du semestre d'automne, Université de Neuchâtel.

Jacke, C., 2009: «Locating Intermediality: Socialization by Communication and Consumption in the Popular Cultural Third Places of the Music Club and Football Stadium», *Culture Unbound, Journal of Current Cultural Research*, 1: 332-348.

Jacquemain, M., 2005: «Le capital social: essai de cartographie wallonne», *Fédéralisme, Régionalisme, Volume 6: 2005-2006 Affiliations, engagements, identités: l'exemple wallon*, [en ligne], popups.ulg.ac.be/federalisme/document.php?id=361).

Jacquemain, M., et Houard, J., 2006: *Capital social et dynamique régionale*, Bruxelles: De Boeck.

Jame, M. et Osborn G., 2009: «Tickets, policy and social inclusion: can the European White Paper on Sport deliver?», *The International Sports Law Journal*, 1-2: 61-64.

Jan, A., 1999: *Economie du sport en Suisse*, Lausanne: Les Editions Pro Management Organisation.

Jobert, B., 2002: «Une Troisième voie très britannique», *Revue Française de Sociologie*, 43 (2): 407-422.

Johnes, M., 2004: «Heads in the sand: football, politics and crowds disasters in twentieth-century Britain», *Soccer and Society*, 5(2): 134-151.

Joinson, A. N., 2005: Internet behaviour and the design of virtual methods, in Hine, C. (éd), *Virtual methods: Issues in social research on the Internet*, 21-34.

Jones, M. V., Bray, S. R., et Lavallee, D., 2008: «Le monde est un théâtre: l'impact du public sur les sportifs», in Jowett, S. et Lavallee, D. (éds), *Psychologie sociale du sport*, 113-124.

Jorgensen, B. 2009: «Subjective mapping methodologies for incorporating spatial variation in research on social capital and sense of place», *Tijdschrift voor Economische en Sociale Geografie*, 101 (5): 545-567.

Jutzi, C., Käser, S. et Lüthi, K., 2000: *Integration und Fussball: die Integration ausländischer Junioren in Fussballvereinen der Stadt und Agglomeration*, Berne: Haute Ecole de Travail Social.

Kakou, C. N., 2008: *Conquêtes coloniales et intégration des peuples: cas des Kabiyè au Togo (1898-1940)*, Paris: L'Harmattan.

Katz, J. et Rice, R., 2002: «Syntopia. Access, civic involvement and social interaction on the Net», in Wellman B. et Haythornthwaithe, C. (éds), *The Internet in everyday life*, 114-135.

Kelle, R., 2007: «L'analyse de discours comme sociologie de la connaissance. Présentation d'un programme de recherche», *Langage et société*, 120: 55-76.

Kevin G. Q., Bursik, P. B., Borick, C. P. et Raethz, L., 2003: «Do New Digs Mean more Wins?: The Relationship between a New Venue and a Professional Sports Team's Competitive Success», *Journal of Sports Economics*, 4 (3): 167-182.

Khellil, M., 1991: *L'intégration des maghrébins en France*, Paris: PUF.

Khellil, M., 2005: *Sociologie de l'intégration*, Paris: PUF.

King, A., 2003: *The European ritual*, Aldershot: Ashgate.

Knobé, S., 2005: «Peut-on acquérir le goût de l'effort? L'exemple de Strasbourg en matière d'insertion sociale par le sport», in Falcoz, M. et Koebel, M (éds), *Intégration par le sport: représentations et réalités*, 172-185.

Krautmann, A. et Berri D., 2007: «Can We Find It at the Concessions? Understanding Price Elasticity in Professional Sports», *Journal of Sports Economics*, 8: 183-191.

Lajous, M., 2007: «Globalisation et territorialisation du sport: l'exemple du changement de nationalité de sportifs en France», Bulletin de la Sociétété Neuchâteloise de Géographie, 50-51: 133-148.

Landauer, P., 2001: «La sécurisation des grandes enceintes sportives: la part de l'architecture: l'exemple du stade de France», In Basson, J.-C. (éd), *Sport et ordre public*, 189-201.

Landecker, W., 1951: «Types of integration and their measurement.» *The American Journal of Sociology*, 56: 332-340.

Lanfranchi, P., 2004: «La consommation du spectacle sportif. Une comparaison entre l'Allemagne, l'Italie et la France dans l'entre-deux-guerres», *Le mouvement social*, 206: 115-125.

Lanfranchi, P., 2007: «Grands stades et Coupe du monde», in Wahl, A. (éd), *Aspects de l'histoire de la Coupe du monde de football: actes du Colloque organisé à Metz les 1er et 2 juin 2006*, 211-220.

Laporte, R., 2005: «Pratiques sportives et sociabilité», *Mathematics and Social Sciences*, 79-94.

Latané, B. et Darley, J., 1970: *The unresponsive bystander: Why doesn't he help?*, New York: Appleton-Century-Croft.

Le Bossé, M., 1999: «Les questions d'identité en géographie culturelle», *Géographie et Cultures*, 115-126.

Leadley J. C. et Zenon X. Z. 2005: «When Is the Honeymoon Over? National Basketball Association Attendance 1971-2000», *Journal of Sports Economics*, 6 (2): 203-221.

Leamer, E. et Storper, M, 2005: «La géographie économique à l'ère d'internet», *Géographie, Économie, Société*, 7: 381-404.

Lechner, F., 2007: «Imagined communities in the global game: soccer and the development of Dutch national identity», *Global networks*, 7 (2): 193-229.

Leeds, E., Leeds, M. et Pistolet, I., 2007: «A stadium by any other name: the value of naming rights», *Journal of Sports Economics*, 8 (6): 581-595.

Lefebvre, S., 2003: *Sports et villes: enjeux économiques et socioculturels*, Sainte-Foy: Presses Universitaires du Québec.

Legros, D., 1995: *Colombes*, Rennes: Alan Sutton.

Lestrelin, L. et Basson, J.-C., 2009: «Les territoires du football: l'espace des supporters à distance», *L'espace géographique*, 38 (4): 345-358.

Lestrelin, L., 2005: «Décalages identitaires dans le supportérisme à distance, entre illégitimité et authenticité: le cas de l'Olympique de Marseille», *Revue européenne de management du sport*, 14: 35-52.

Lestrelin, L., 2006: *L'autre public des matches de football. Sociologie du supportérisme à distance. Le cas de l'Olympique de Marseille*, Thèse de doctorat, Université de Rouen.

Lévy, J. et Lussault, M. (éds), 2003, *Dictionnaire de la géographie [et de l'espace des sociétés]*, Paris: Belin.

Lévy, J. et Lussault, M., 2000: *Logiques de l'espace, esprit des lieux*, Paris: Belin.

Lévy, J., 2003: «Lieu», in Lévy, J. et Lussault, M. (éds), *Dictionnaire de la géographie [et de l'espace des sociétés]*.

Li, Y., Savage, M. et Pickles, A., 2003: «Social Change, Friendship and Civic Participation», *Sociological Research Online*, 8 (4).

Ligue de Football Professionnel (LFP), 2008: *Nouveaux stades: top départ*, Paris: LFP.

Llorella, A., 2006: *Stadium Design*, Cologne: Daab.

Lock, D., 2006: *The development of social identity in fans of a new sports team: Sydney FC*, a case study, Copenhague: Paper presented at the International summer school for young researchers: Sport, Globalisation and Cultural Diversity.

Lock, D., 2008: «Fan perspectives of change in Australia's A-League», *Soccer & Society*, 10(1): 109-123.

Loret, A., 2003: «L'intégration par le sport au risque de l'innovation sportive», *EMPAN, prendre de la mesure de l'humain*, 51: 39-47.

Lussault, M., 2003: «Lieu», in Lévy, J. et Lussault, M. (éds), *Dictionnaire de la géographie [et de l'espace des sociétés]*.

Madalozzo, R. et Berber V. R., 2009: «Brazilian Football: What Brings Fans to the Game?», *Journal of Sports Economics*, 10 (6): 639-650.

Maguire, J., 1995: «Sport, the Stadium and Metropolitan Life», in Bale, J. (éd), *The Stadium and the City*, 45-57.

Maillat, D., Crevoisier, O. et Lecoq, B., 1993: «Réseaux d'innovation et dynamique territoriale: le cas de l'arc jurassien», in Maillat, D. et Quévit, M. (éds), *Réseaux d'innovation et milieux innovateurs: un pari pour le développement régional*, 17-50.

Malatesta, D. et Jaccoud, C., 2005: «Insérer par des projets sportifs sans référentiel sportif: petite production sportive et action publique en Suisse», in Falcoz, M. et Koebel, M. (éds), *Intégration par le sport: représentations et réalités*, 75-90.

Malcolm, D., Jones, I. et Waddington, I., 2000: «The People's Game? Football Spectatorship and Demographic Change», *Soccer and Society*, 1 (1): 129-143.

Mangan, T., 1999: *Sport in Europe: politics, class, gender*, Londres: Frank Cass.

Mangematin, M., Nys, P. et Younes, C. (eds), 1996: *Le sens du lieu*, Bruxelle: Ousia.

Mangin, C., 2001: «Les lieux du stade, modèles et médias géographiques», *Mappemonde*, 64 (4): 36-40.

Mann, C. et Stewart, F., 2000: *Internet Communication and Qualitative Research: A Handbook for Researching Online*, Londres: Sage.

Marcacci, M., 2002: «Les violences sur les stades suisses dans une perspective historique», *Revue internationale de criminologie et de police technique et scientifique*, 3: 266-276.

Marcellini A., De Leseleuc, E. et Gleyse, J., 2003: «L'intégration sociale par le sport des personnes handicapées», *Revue Internationale de Psychosociologie*, 20: 59-72.

Marchesi, A., 2006: «New Stadiums: A Strategic Approach», in Manfredi, F. (éd), *Football and its future. Trends and Issues on Football Management*, 293-303.

Marengo, M., 1998: «Les lieux de l´interculturalité: une image de la complexité urbaine», *Cybergeo: European Journal of Geography*, [En ligne], http://cybergeo.revues.org/index1114.html.

Marengo, M., 2000: «Interculturality: a prefential path in the search for a new urban social equilibrium», in Schnell I. (éd), *Urban segregation and de-segregation*, 87-103.

Margalit, A., 2008: «You'll never walk alone: on property, community and football fans», *Theoretical Inquiries in Law*, 10 (1): 217-240.

Markham, A., 2004: «Internet communication as a tool for qualitative research», in Silverman, D. (éd), *Qualitative research: theory, method and practice*, 95-124.

Marschik, M., Müllner, R., Spitaler, G. et Zinganel, M. (éds), 2005: *Das Stadion. Geschichte, Architektur, Politik, Ökonomie*, Vienne: Turia/Kant.

Massey, D., 1994: «A global sense of place», in Massey, D., Space, place and gender, 146-156.

Massey, D., 1995: «The conceptualisation of place», in Massey, D. et Jess, P. (eds): *A Place in the World*, 46-79.

Massey, D., et Denton, N., 2001: *American apartheid: segregation and the making of the underclass*, Londres: Harvard University Press.

Matthey, L. et Steiner, B., 2009: *Nous, moi, les autres. Les associations de migrants et la formation de l'identité: une approche internaliste*, Berne: Commission fédérale pour les questions de migration.

Mayhew, S. 1997: *A dictionnary of geography*, Oxford: Oxford University Press.

McFarland, A., 2007: «Building a mass activity: fandom, class and business in early spanish football», *Soccer and Society*, 8 (2/3): 205-220.

Méda, D., 2002: «Le capital social: un point de vue critique», *Alternatives économiques, L'Économie Politique*, 14 (2): 36-47.

Merle, S., 2004: «Le stade de Geoffroy Guichard, un monument du sport local?», *Géocarrefour*, 78: 213-221.

Middleton, A., Murie, A. et Groves, R., 2005: «Social capital and neighbourhoods that work», *Urban Studies*, 42 (10): 1711-1738.

Mignon, P., 1993: *La société du samedi: supporters, ultras et hooligans - étude comparée de la Grande-Bretagne et de la France*, Paris: Institut des Hautes Etudes de la Sécurité Intérieure.

Mignon, P., 2000: «Sport, insertion et intégration», *Hommes et Migrations*, 1226: 15-26.

Mignon, P., 2006: «De l'identification des publics du patrimoine sportif», *Les Cahiers Espaces*, 88: 16-22.

Millward, P., 2006: «We've all got the bug for Euro-aways», *International Review for the Sociology of Sport*, 41 (3): 375-393.

Moen, O., 1995: «Scales and Values in Stadium Development: A Tale of Two Ullevis», in Bale, J. (éd), *The Stadium and the City*, 197-218.

Mohan, G. et Mohan, J., 2002: «Placing social capital», *Progress in Human Geography*, 26 (2): 191-210.

Moine, A., 2004: *Comprendre et observer les territoires: l'indispensable apport de la systémique*, Mémoire présenté dans le cadre de l'Habilitation à diriger des recherches, Université de Besançon.

Moine, A., 2006: «Le territoire comme un système complexe: un concept opératoire pour l'aménagement et la géographie», *L'Espace géographique*, 2: 115-132.

Moine.

Molina Luque, F., 2002: «Le profil sociologique des amateurs de football. Adhésions identitaires et fidélisation», *STAPS*, 57: 69-84.

Monod, C., 1999: *L'intégration des étrangers par le sport: le cas des sportifs professionnels étrangers des clubs de Lausanne et environs*, Mémoire de Licence, Université de Lausanne.

Moor, L., 2007: «Sport and Commodification: A Reflection on Key Concepts», *Journal of Sport and Social Issues*, 31 (2): 128-142.

Nahapiet, J. et Ghoshal, S., 1998: «Social capital, intellectual capital and the organizational advantage», *The Academy of Management Review*, 23 (2): 242-266.

Nicholson, M. et Hoye, R. (éds), 2008: *Sport and social capital*, Amsterdam: Butterworth-Heinemann.

Nie, N., Hillygus, S. et Erbring, L., 2002: «Internet use, interpersonal relations and sociability», in Wellman, B. et Haythornthwaithe, C. (éds), *The Internet in everyday life*, 215-243.

Nuytens, W., 2005: «Le supporter de football et la règle: entre la faire et la défaire», *Déviance et Société*, 29 (2): 155-156.

Nuytens, W., 2011: Violences des tribunes, violences des stades, Rennes: Presses Universitaires de Rennes.

Office Fédéral de la Statistique (OFS), 2011: Catégories socioprofessionnelles 2010, OFS: Neuchâtel,

Ohl, F., 2001: «Les usages sociaux des objets: paraître sportif en ville», *Society and Leisure*, 24 (1): 111-136.

Ohl, F., 2003: «Les objets sportifs: comment des biens banalisés peuvent constituer des référents identitaires», *Anthropologie et sociétés*, 27 (2): 167-184.

Ohnmacht, T., 2009: *Mobilitätsbiografie und Netzwerkgeografie: Kontaktmobilität in ego-zentrierten Netzwerken*, Dissertation zur Erlangung der Würde eines Doktors der Philosophie, Université de Bâle.

Ohnmacht, T., Frei A. et Axhausen, K. W., 2008: «Mobilitätsbiografie und Netzwerkgeografie: Wessen soziale Beziehungen sind räumlich dispers?», *Schweizerische Zeitschrift für Soziologie*, 34 (1): 131-164.

Oldenburg, R., 2007: «The character of third places», in Carmona, M. et Tiesdell, S. (éds), *Urban Design Reader*, 163-169.

Oldenburg, Ray., 1989: *The Great Good Places. Cafes, Coffee Shops, Bookstores, Bars, Hair Salons, and Other Hangouts at the Heart of a Community*, New York: Paragon House.

Olsson, G., 1974. «Servitude and inequality in spatial planning: ideology and methodology in conflict», *Antipode*, 6:16-21.

Oppenhuisen, J. et Van Zoonen, L., 2006: «Supporters or customers? Fandom, marketing and the political economy of dutch football», *Soccer and society*, 7 (1): 62-75.

Organisation des Nations Unies (ONU), 2007: *Seminaire sur la mesure du capital social: aller au-delà des mesures traditionnelles*.

Paccagnella, L., 1997: «Getting the seats of your pants dirty: strategies for ethnographic research on virtual communities», *Journal of Computer Mediated Communication*, 3, [En ligne], jcmc.indiana.edu/vol3/issue1/paccagnella.html.

Palmié, S., 2006: «Creolization and its discontents», *Annual Review of Anthropology*, 35: 433-56.

Pan Ké Shon, J.-L., 1998: «D'où sont mes amis venus?», *INSEE Première*, 613.

Paramio, J. L., Buraimo, B. et Campos, C., 2008: «From modern to postmodern: the development of football stadia in Europe», *Soccer and Society*, 11 (5): 517-534.

Parenteau, X., 2006: «Le stade de France. Un monument qui se visite», *Les Cahiers Espaces*, 88: 63-69.

Parisot, D. (éd), 1992: *Sport et insertion sociale, actes du colloque organisé par UNSLL et l'UFRAPS de Lyon, tenu à Villeurbanne les 6 et 7 décembre 1992*, Paris: [sn].

Park, R. E. et Burgess, E. W., 1966 [1921]: *Introduction to the Science of Sociology*, Chicago: University of Chicago Press.

Paturel, R., Richomme-Huet, K., De Freymann, J., 2005: «Du capital social au management relationnel», *XIVe Conférence Internationale de Management Stratégique*, Angers.

Paxton, P., 2002: «Social capital and democracy: an interdependent relationship», *American Sociological Review*, 67 (2): 254-277.

Penninx, R., et Vermeulen, H., 2000: *Immigrant integration: the dutch case*, Amsterdam: Het Spinhuis.

Perelman, M., 2010: *L'ère des stades. Genèse et structure d'un espace historique*, Gollion: Infolio.

Pflieger, G., 1997: *De la ville aux réseaux. Dialogues avec Manuel Castells*, Lausanne: PPUR.

Pieth, J., 2010: «La politique d'intégration par l'activité physique et le sport: l'exemple de la Suisse», in Gasparini, W. et Cometti, A (éds), *Le sport à l'épreuve de la diversité culturelle*, 85 - 89.

Piguet, E. (éd), 2004: *L'immigration en Suisse: cinquante ans d'entrouverture*, Lausanne: Presses polytechniques et universitaires romandes.

Piguet, E. et Dahinden, J., 2004: *Immigration und Integration in Liechtenstein*, Zurich: Seismo.

Piguet, E., 2005: *L'immigration en Suisse depuis 1948. Une analyse des flux migratoires*, Zurich: Seismo.

Poli, R. (éd), 2005: *Football et identités: les sentiments d'appartenance en question*, Neuchâtel: CIES.

Poli, R. et Besson, R. (éds), 2007: *Sport, intégration et territoires*, Neuchâtel: Société neuchâteloise de géographie.

Poli, R., 2004: *Les migrations internationales des footballeurs. Trajectoires des joueurs camerounais en Suisse*, Neuchâtel: CIES.

Poli, R., 2008: *Production de footballeurs, réseaux marchands et mobilités professionnelles dans l'économie globale. Le cas des joueurs africains en Europe*, Thèse de doctorat, Universités de Neuchâtel et de Franche-Comté

Poli, R., 2010: Le marché des footballeurs. Réseaux et circuits dans l'économie globale, Berne: Peter Lang.

Poli, R., Berthoud, J., Busset, T. et Kaya B. 2011: *Football amateur, clubs de migrants et intégration sociale. Le cas des équipes portugaises et albanaises en Suisse*, Projet de recherche financé par la Commission fédérale du sport.

Polletta, F., 1999: «Free spaces in collective action», *Theory and Society*, 28: 1-38.

Pons, F. et Richelieu, A., 2004: «Marketing stratégique du sport. Le cas d'une franchise de la Ligue nationale de hockey», *Revue française de gestion*, 150: 161-175.

Ponthieux, S., 2004: «Le concept de capital social, analyse critique», Contribution au 10ème Colloque de l'ACN, Paris, 21-23 janvier 2004.

Porte, P. (éd), 2006: *Patrimoine sportif et tourisme, Les Cahiers Espaces n°88*, Paris : Les Editions touristiques européennes.

Portes, A. et DeWind, J., 2007: *Rethinking migration: new theoretical and empirical perspectives*, New York: Berghahn Books.

Proulx, S., 2007: «Les communautés virtuelles: ce qui fait lien», in Proulx, S., Poissant, L. et Sénécal, M. (éds): *Communautés virtuelles: penser et agir en réseau*, 13-26.

Provoost, M., 2000: *The stadium. The architecture of mass sport*, Rotterdam: NAI Publishers.

Putnam, R., 2000: *Bowling alone: the collapse and revival of American community*, New York, London [etc.]: Simon & Schuster.

Putnam, R., 2003: *Better together. Restoring the American Community*, New York, London [etc.]: Simon & Schuster.

Putnam, R., 2007: «E Pluribus Unum: Diversity and Community in the Twenty-First Century. The 2006 Johan Skytte Prize Lecture», *Scandinavian Political Studies*, 30 (2): 137-173.

Quirk, J., 1974: «Stadium capacities and attendance in professional sports», *Social Science Working Paper*, 54.

Racine, J.-B., 2000: «Migrations, places and intercultural relations in cities Revisiting our research. Critical reflections, methodological and normative lessons», in Schnell, I. (éd), *Urban Segregation and De-segregation*, 67-85.

Raffestin, C., 1997: «Le rôle des sciences et des techniques dans les processus de territorialisation», *Revue européenne des sciences sociales*, 35: 93-106.

Raffestin, C., 1998. «Permancence et changement en géographie.» *Revue européenne des sciences sociales*, 36: 45-52.

Rascher, D., McEvoy, C., Nagel, M. et Brown, M., 2007: «Variable ticket pricing in Major League Baseball», *Journal of Sport Management*, 21 (2): 407-437.

Raspaud, M., 2001: «Le patrimoine sportif: un capital touristique méconnu», in Damien, M. H. et Sobry, C. (éds), *Le tourisme industriel, le tourisme du savoir-faire?*, 93-118.

Raspaud, M., 2006: «Mise en tourisme du patrimoine sportif bâti», *Les Cahiers Espaces*, 88: 24-35.

Ravenel, L., 1998: *La géographie du football en France*, Paris: Presses universitaires de France.

Ravenel, L., 2009: *L'analyse des espaces sportifs: l'apport du géomarketing*, Mémoire présenté dans le cadre de l'Habilitation à Diriger des Recherches, Université de Franche-Comté.

Relph, E., 1976: *Place and placeness*, Londres: Pion Limited.

Reynaud, A. (éd), 1981: *Société, espace et justice: inégalités régionales et justice socio-spatiale*, Paris: Presses universitaires de France.

Rhein, C., 2002: «Intégration sociale, intégration spatiale», *L'Espace géographique*, 3: 193-207.

Robin, N., 1994: *Villes nouvelles et intégration spatiale des familles maghrébines en Ile-de-France*, Paris: ORSTOM.

Rothauer, D., 2004: «There Is No Place Like Third Place», in Rothauer, D. (éd), *Third Places: Fussball, Videospiele, Musikvideos in Graz-West*, 8-13.

Ryu, E., Couper, M. P. et Marans, R. W., 2006: «Survey Incentives: Cash vs. In-Kind; Face-to-Face vs. Mail; Response Rate vs. Nonresponse Error», *International Journal of Public Opinion Research*, 18: 89-106.

Sabetti, F., 1996: «Path Dependency and Civic Culture: Some Lessons from Italy About Interpreting Social Experiments», *Politics and Society*, 24: 19-44.

Salant, D., 1992: «Price Setting in Professional Team Sports», in Singell, L. (éd), *Diamonds are For Ever: The Business of Baseball*, 77-90.

Sam, M. et Scherer, J., 2008: «Stand up an be counted: numerical storylines in a stadium debate», *International Review for the Sociology of Sport*, 43 (1): 53-70.

Sandvoss, C., 2003: *Football, Television and Globalisation: A Game of Two Halves*, Londres: Routledge.

Sansot, P., 1990: «Autour de l'accessibilité aux espaces publics», *Espaces et Sociétés*, 62-63: 77-82.

Scalia, V., 2009: «Just a few rogues? Football ultras, clubs and politics in contemporary Italy», *International Review for the Sociology of Sport*, 44: 41-53.

Schiendorfer, A., 2001: «De nouveaux stades pour le pays», *Bulletin du Crédit Suisse*, 74-77.

Schmidt, M. et Berri, D., 2002: «Competitive Balance and Market Size in Major League Baseball: A Response to Baseball's Blue Ribbon Panel», *Review of Industrial Organization*, 21, 41-54.

Schnapper, D. (éd), 1998: *La relation à l'autre: au coeur de la pensée sociologique*, Paris: Gallimard.

Schnapper, D., 2007: *Qu'est-ce que l'intégration?*, Paris: Gallimard.

Servet, M., 2010: «Les bibliothèques, troisièmes lieux», *Bulletin des bibliothèques de France*, 4: 56-65.

Shibutani, T. et Kwan, K. M., 1965: *Ethnic stratification: a comparative approach*, New York: Macmillan. .

Siisiäinen, M., 2009: «New and old associations as trusting networks: tracing social capital in Jyväskylä», in Häkli, J. et Minca, C. (éd), *Social Capital and Urban Networks of Trust*, 267-294. .

Simmons, R., 2006: «The demand for spectator sports», in Andreff, V. et Szymanski, S. (éds), *Handbook on the economics of sport*, 77-89.

Sinatti, G., 2008: «The Polish Peasant Revisited. Thomas and Znaniecki's Classic in the Light of Contemporary Transnational Migration Theory», *Sociologica*, 1-19.

Singer, E, 2006: «Nonresponse bias in houshold surveys», *Public Opinion Quarterly*, 70: 637-645.

Sloane, P. J., 1971: «The Economics of Professional Football: The Football Club as a Utility Maximizer», *Scottish Journal of Political Economy*, 17, 121-146.

Snel, E., Engsbergen, G. et Leerkes, A., 2006: «Transnational involvment and social integration», *Global Networks*, 6: 258-308.

Social Issues Research Centre (SIRC), 2008: *Football passions. Passion, emotion and the beautiful game: a pan-European study of football fans*, Oxford: SIRC.

Solberg, H. A. et Gratton, C., 2004: «Would European soccer clubs benefit from playing in a Super League?», *Soccer and society*, 5: 61-81.

Soriani, S., 2009: «Networks and Trust in Venice: the Port as Social Agent», in Häckli, J. et Minca, C. (éds), *Social Capital and Urban Networks of Trust*, 147-169.

Spoonley, P. et Peace, R., 2005: «La cohésion sociale et les cadres des indicateurs en Nouvelle-Zélande», *Bulletin mondial Metropolis*, [en ligne], canada.metropolis.net/pdfs/social_cohesion_spoonley_f.pdf.

Stevenson, T. B. et Alaug, A.-K., 1997: «Football in Yemen: rituals of resistance, integration an identity», *International review of sociology of sport*, 32: 251-265.

Stone, C., 2007: «The role of football in everyday life», *Soccer and Society*, 8 (2/3): 169-184.

Stouffer, S. A., 1949: *The American Soldier. Studies in Social Psychology in World War II*, Princeton: Princeton University Press.

Suter, C., Renschler, I. et Joye, D., 2004: *Rapport social*, Zurich: Seismo.

Swyngedouw, E., 1989: «The heart of a place», *Geografiska Analer*, 71, 31-42.

Talleu, C. et Weiss, P., 2007: «Sociabilités sportives et immigration: la contribution du football à l'intégration des migrants turcs d'Alsace-Moselle», *Bulletin de la Société Neuchâteloise de Géographie*, 50-51: 115-131.

Tarrow, S., 1996: «Making Social Science Work Across Space and Time: A Crítical Reflection on Robert Putnam's ‹Making Democracy Work», *American Political Science Review*, 2: 389-397.

Ténier, J. (éd), 2003: *Intégrations régionales et mondialisation: complémentarité ou contradiction*, Paris: La Documentation française.

Thiébault, J.-L., 2003: «Les travaux de Robert D. Putnam sur la confiance, le capital social, l'engagement civique et la politique comparée», *Revue internationale de politique comparée*, 10 (3), 341-355.

Thrane, C., 2001: «Sport spectatorship in Scandinavia», *International Review for the Sociology of Sport*, 36 (2): 149-163.

Tolleneer, J., 1997: «Football and the dual identity of the flemish in Belgium», Gehrmann, S. (éd), *Football and Regional Identity in Europe*, 169-17.

Touchais, L., 2000: «Sport spectacle et contrôle de gestion: utopie ou réalité? Etude des clubs de football professionnel», *XXIème Congrès National de l'Association Française de Comptabilité*, 940-960.

Toy, E., 2006: «Whose Frontier? The Survey of Race Relations on the Pacific Coast in the 1920s», *Oregon Historical Quarterly*, 107 (1), 36-63.

Tröscher, A., Marschik, M. et Schütz, E., 2007: *Das grosse Buch der Österreichischen Fussballstadien*, Göttingen: Die Werkstatt.

Trumpbour, R. C., 2007: *The new cathedrals. Politics and media in the history of stadium construction*, Syracuse, New York: Syracuse University Press.

Uslaner, E., 2004: «Trust, civic engagement and the Internet», *Political Communication*, 21: 223-242.

Uzunidis, D., 2010: «Milieu innovateur, relations de proximité et entrepreneuriat. Analyse d'une alchimie féconde», *Revue canadienne des sciences régionales*, 33: 91-106.

Van Dam, F., 1996: «Stad en stadion in Engeland: een tweeslachtige verhouding», *Geografie*, 14-18.

Van Dam, F., 2000: «Refurbishment, redevelpment or relocation? The changing shape and location of football stadiums in the Nederlands», *Area*, 133-143.

Vandenberghe, F., 2001: *La sociologie de Georg Simmel*, Paris: La. Découverte.

Varheim, A., 2007: «Social capital and public libraries: the need for research», *Library & Information Research*, 29: 416-428.

Varheim, A., 2008: «Theoretical approaches on public libraries as places creating social capital», *World Library and Information Congress: 74th IFLA General Conference and Council, 10-14 August 2008*, [en ligne], www. Ifla.org/IV/ifla74/index.htm.

Varheim, A., 2009: «Public libraries: places creating social capital?», *Library Hi Tech*, 27 (3): 372 - 381.

Venturini, T. et Latour, B., 2010: «The Social Fabric: Digital Traces and Quali-quantitative Methods», *Proceedings of Future En Seine*, [en ligne], www.tommasoventurini.it/web/uploads/tommaso_venturini/TheSocialFabric.pdf).

Vermersch, S., 2006: «Liens territoriaux, liens sociaux: le territoire, support ou prétexte?», *L'Espace géographique*, 126 (3): 53-68.

Vertovec, S., 1999: *Migration and social cohesion*, Cheltenham [etc.]: Elgar.

Vetter, R., 1998: *Integration von jugendlichen Ausländern in den Fussballvereinen. Zahlen, Probleme, Chancene, Ideen*, [s.n.].

Vidal de la Blache, P., 1913: «Des caractères distinctifs de la géographie», *Annales de Géographie*, 22: 289-299.

Vigneau, F., 1998: *Les espaces du sport*, Paris: Presses Universitaires de France.

Villar, J. G. et Guerrero, P. R., 2009: «Sports attendance: a survey of the literature 1973-2007», *Rivista di diritto ed economia dello sport*, 5 (2): 111-151.

Von Wright, G. H., 1983: «A modal logic of place», in Von Wright G. H. (éd), *Philosophical logic*, 132-140.

Waddington, I., Malcolm, D.,et Horak, R., 1998: «The social composition of football crowds in Western Europe», *International Review for the sociology of sport*, 33 (2): 155-169.

Wagg, S. (éd), 2004: *British football and social exclusion*, Londres: Routledge.

Wagner, P. L., 1981: «Sport: culture and geography», in Karlqvist, A. et al. (éds), *Space and Time in Geography: essays dedicated to Torsten Hägerstrand*, 85-108.

Walter, C., 1933: *Die zentralen Orte in Süddeutschland. Eine ökonomisch-geographische Untersuchung über die Gesetzmäßigkeit der Verbreitung und Entwicklung der Siedlungen mit städtischen Funktionen*, Iéna: Fischer.

Wann, D., Melnick, M. et Russel, G., 2001: *Sport fans: the psychology and social impact of spectators*, Londres, New York: Routledge.

Wanner, P., Neubauer, A. et Moret, J., 2002: *Caractéristiques de vie et d'intégration des populations issues de l'immigration: une analyse des données du Panel suisse des ménages 1999-2000*, Neuchâtel: Forum suisse pour l'étude des migrations et de la population.

Warner, W. L. et Srole, L., 1945: *The Social System of American Ethnic Groups*, New Haven: Yale University Press.

Weed, M., 2007: «The pub as a virtual football fandom venue: an alternative to being there?», *Soccer and Society*, 8 (2/3): 399-414.

Weiss, P., 2007: *Football et immigration: la contribution du football associatif à l'intégration des migrants turcs dans le bassin rhénan: rapport d'étude*, Joao Havelange scholarship, [s.n].

Wellman, B. et Haythonthwaite, C. (éds), 2002: *The Internet in Everyday Life*, Oxford: Blackwell.

Werbner, P. et Modood T. (éds), *Debating cultural hybridity: multi-cultural identities and the politics of anti-racism*, Londres: Zed Books.

Williams, J., 1995: «English Football Stadiums after Hillsborough», in Bale, J. (éd), *The Stadium and the City*, 219-253.

Williams, J., 2000: *FA Premier League Fan Survey*, Leicester: Sir Norman Chester Centre for Football Research.

Williams, J., 2007: «Rethinking sports fandom: the case of European soccer», *Leisure Studies*, 26 (2): 127-146.

Wimmer, A., 2003: «Etrangers établis et outsiders indigènes. Formation de catégories sociales et réseaux de relations dans trois quartiers d'immigrants», Wicker, H.-R., Fibbi, R. et Haug, W. (éds), *Les migrations et la Suisse*, 197-226.

Wimmer, A., 2007: «How (not) to think about ethnicity in immigrant societies: A boundary making perspective», *ESRC Centre on Migration, Policy and Society, Working Paper*, 44.

Woolcock, M. et Narayan, D., 2000: «Social capital: Implications for development theory, research, and policy», *The World Bank Research Observer*, 15: 225-249.

Woolcock, M., 1998: «Social capital and economic development: Towards a theoretical synthesis and policy framework», *Theory and Society*, 27: 151-208.

Wright, J. K., 1947: «Terrae incognitae: the place of imagination in geography», *Annals of the Association of American Geographers*, 37: 1-15.

Zinganel, M. et Zillner, C., 2005: «Stadien des Auflösung. Ephemere Stadien oder die Auflösung des Stadions in des Eventgesellschaft», in Marschik, M., Müllner, R., Spitaler, G. et Zinganel, M. (éds), *Das Stadion. Geschichte, Architektur, Politik, Ökonomie*, 365-394.

Annexes

Annexe 1: Questionnaire distribué au stade de la Maladière (21 avril 2007)

QUESTIONNAIRE : durée approximative : 10 minutes

1. **Année de naissance :** ☐☐☐☐

2. **Sexe :** 1 ☐ Homme 2 ☐ Femme

3. **Nationalité(s) :** _____
(indiquez toutes les nationalités que vous possédez)

4. **Commune de domicile :** _____ Code postal : _____
(le cas échéant, indiquer le lieu où vous résidez le plus souvent)

5. **Où avez-vous vécu le plus longtemps entre l'âge de 6 et 15 ans ?**
1 ☐ dans le canton de Neuchâtel
2 ☐ ailleurs en Suisse ⟶ dans quel canton ? _____
3 ☐ à l'étranger ⟶ dans quel pays ? _____

6. **Où vos parents ont-ils vécu la plus grande partie de leur enfance (entre 6 et 15 ans) ?**
(a) votre père : 1 ☐ dans le canton de Neuchâtel 2 ☐ dans un autre canton 3 ☐ à l'étranger
(b) votre mère : 1 ☐ dans le canton de Neuchâtel 2 ☐ dans un autre canton 3 ☐ à l'étranger

7. **Quelle est la dernière formation que vous avez terminée ?**
1 ☐ école primaire ou secondaire 2 ☐ apprentissage, école professionnelle
3 ☐ bac ou maturité 4 ☐ Université, Haute école
5 ☐ Autre : _____

8. **Quelle est votre situation dans la vie active ?**
1 ☐ en formation (écolier/ère, étudiant/e, apprenti/e) 2 ☐ à la recherche d'un emploi, au chômage
3 ☐ rentier/ère, retraité/e (AVS, AI, etc.) 4 ☐ femme / homme au foyer
5 ☐ actif/ve occupé/e
⟶ profession : _____

9. **Pour quelle équipe êtes vous aujourd'hui ?**
1 ☐ Neuchâtel Xamax 2 ☐ l'équipe adverse 3 ☐ aucune des deux

10. **Dans quel secteur du stade assistez-vous au match aujourd'hui ?** _____
(exemple : D4)

11. **Avec qui assistez-vous au match aujourd'hui ?** (cocher toutes les réponses qui conviennent)
   - 1 ❑ seul
   - 2 ❑ avec des amis
   - 3 ❑ avec des membres de votre famille → préciser : 1 ❑ conjoint/e, partenaire 2 ❑ parent(s) 3 ❑ enfant(s) 4 ❑ autres (ex: frère)

12. **Combien de temps avant le début du match êtes vous arrivé au stade aujourd'hui ?**
   1 ❑ - de 15 minutes 2 ❑ 16 - 30 minutes 3 ❑ 31 - 60 minutes 4 ❑ 60 minutes et +

13. **Vous intéressez-vous régulièrement aux résultats de Neuchâtel Xamax ?**
   - 1 ❑ non
   - 2 ❑ oui → (a) depuis quelle année environ ? ☐☐☐☐ (indiquer l'année)
   - (b) au départ, d'où provient cet intérêt ? (plusieurs réponses possibles)
     - 1 ❑ de la famille 2 ❑ de la présence de certains joueurs
     - 3 ❑ des amis 4 ❑ de l'intérêt pour le football
     - 5 ❑ des succès de l'équipe 6 ❑ autres

14. **Possédez-vous un abonnement à Neuchâtel Xamax ?**
   1 ❑ non 2 ❑ oui

15. **A quelle fréquence environ assistez-vous aux matchs de Neuchâtel Xamax ?**

	tous les matchs (ou presque)	1 match sur 2	moins souvent	jamais
(a) à domicile :	1 ❑	2 ❑	3 ❑	
(b) à l'extérieur :	1 ❑	2 ❑	3 ❑	4 ❑

16. **En général, combien de personnes que vous connaissez rencontrez-vous au stade ?**
   1 ❑ aucune 2 ❑ entre 1 et 3 3 ❑ entre 4 et 10 4 ❑ plus de 10

17. **Avez-vous déjà fait de nouvelles connaissances au stade ?**
   - 1 ❑ non
   - 2 ❑ oui → avez-vous ensuite fréquenté ces personnes en dehors du stade ? 1 ❑ non 2 ❑ oui

18. **Quels sont en général vos rapports avec les autres spectateurs présents dans le stade ?**
   1 ❑ bons 2 ❑ plutôt bons 3 ❑ indifférents 4 ❑ plutôt mauvais 5 ❑ mauvais

19. **Etes-vous membres d'un club ou d'un groupe de supporters de Neuchâtel Xamax ?**
   - 1 ❑ non
   - 2 ❑ oui → lequel ? 1 ❑ Club des Amis 2 ❑ Club des 200 3 ❑ Young Tigers 95 4 ❑ Fanati'x 03 5 ❑ autre

20. **Vous arrive-t-il d'afficher les couleurs de Neuchâtel Xamax (maillots, écharpe, drapeaux, casquette, etc.) en allant au stade ?**

1 ❑ toujours 2 ❑ souvent 3 ❑ parfois 4 ❑ rarement 5 ❑ jamais

21. **Combien de joueurs de l'équipe actuelle de Neuchâtel Xamax pouvez-vous citer de mémoire ?**

1 ❑ aucun
2 ❑ entre 1 et 5
3 ❑ entre 6 et 10 ⟶ quel est votre joueur préféré ? _____
4 ❑ plus de 10

(une seule réponse possible)

22. **Selon vous, est-il important que l'équipe de Neuchâtel Xamax compte dans ses rangs des joueurs provenant du canton ?**

très important 1 ❑ | important 2 ❑ | plutôt important 3 ❑ | peu important 4 ❑ | pas important 5 ❑

23. **Pour vous, Neuchâtel Xamax, c'est le club :**

1 ❑ d'une ville
2 ❑ d'une partie du canton
3 ❑ d'un canton
4 ❑ d'une région plus étendue que le canton

24. **Vous sentez-vous "Neuchâtelois" ?**

1 ❑ non
2 ❑ sans opinion
3 ❑ oui ⟶ Neuchâtel Xamax joue-t-il un rôle dans cet attachement ?
1 ❑ important 2 ❑ plutôt important 3 ❑ plutôt faible 4 ❑ aucun

25. **Etes-vous (ou avez-vous été) actifs dans le football ?** (cocher toutes les réponses qui conviennent)

1 ❑ non
2 ❑ oui ⟶ en tant que : 1 ❑ joueur 2 ❑ arbitre 3 ❑ bénévole
4 ❑ entraîneur 5 ❑ dirigeant 6 ❑ autre

26. **Etes-vous supporter d'autres clubs de football que Neuchâtel Xamax, évoluant :**

(a) en Suisse ?
1 ❑ non
2 ❑ oui ⟶ le(s)quel(s) ? _____

(b) à l'étranger ?
1 ❑ non
2 ❑ oui ⟶ le(s)quel(s) ? _____

28. **Suivez-vous régulièrement des matchs et des émissions sur le football à la télévision ?**

1 ❑ non

2 ❑ oui ⟶ quelles compétitions en particulier ? (cocher toutes les réponses qui conviennent)

1 ❑ championnat suisse	2 ❑ coupes d'Europe
3 ❑ championnat de France	4 ❑ championnat d'Italie
5 ❑ championnat d'Allemagne	6 ❑ championnat du Portugal
7 ❑ championnat d'Angleterre	8 ❑ autres championnats
9 ❑ championnat d'Espagne	10 ❑ Coupe du Monde, Euro, etc.

29. **Dans le nouveau stade de la Maladière, comment jugez-vous ?**

	bon(ne)	plutôt bon(ne)	plutôt mauvais(e)	mauvais(e)
(a) l'ambiance	1 ❑	2 ❑	3 ❑	4 ❑
(b) la convivialité	1 ❑	2 ❑	3 ❑	4 ❑
(c) l'architecture	1 ❑	2 ❑	3 ❑	4 ❑
(d) le confort	1 ❑	2 ❑	3 ❑	4 ❑
(e) la numérotation des places	1 ❑	2 ❑	3 ❑	4 ❑
(f) le service (caisses, buvettes, etc.)	1 ❑	2 ❑	3 ❑	4 ❑

30. **Avez-vous participé au premier volet de cette enquête (le 22 octobre 2006, lors du match Neuchâtel Xamax - FC Locarno) ?**

1 ❑ non 2 ❑ oui

Souhaitez-vous ajouter un commentaire ?

Merci pour votre participation !

FACULTATIF

Seriez-vous prêt à participer à un entretien permettant d'approfondir les résultats de cette enquête ?
Si oui, laissez-nous vos coordonnées:

NOM: **PRÉNOM:**

NUMÉRO DE TÉLÉPHONE OU ADRESSE E-MAIL :

Annexe 2: Questionnaire distribué au stade de la Charrière (22 octobre 2006)

n°1000-00001

Université de Neuchâtel unine — CIES

Questionnaire à remplir : durée approximative : 10 minutes

1. **Année de naissance :** ☐☐☐☐

2. **Sexe :** 1 ☐ Homme 2 ☐ Femme

3. **Nationalité(s) :** _____
(indiquez toutes les nationalités que vous possédez)

4. **Commune de domicile :** _____ Code postal : _____
(le cas échéant, indiquer le lieu où vous résidez le plus souvent)
Habitez-vous dans le canton de Neuchâtel ?
1 ☐ non
2 ☐ oui ⟶ depuis combien de temps ? 1 ☐ depuis la naissance
2 ☐ depuis l'année ☐☐☐☐ (indiquer l'année)

5. **Où avez-vous vécu le plus longtemps entre l'âge de 6 et 15 ans ?**
1 ☐ j'ai moins de 15 ans
2 ☐ dans le canton de Neuchâtel
3 ☐ ailleurs en Suisse ⟶ dans quel canton ? _____
4 ☐ à l'étranger ⟶ dans quel pays ? _____

6. **Où vos parents ont-ils vécu la plus grande partie de leur enfance (entre 6 et 15 ans) ?**
(a) votre père : 1 ☐ dans le canton de Neuchâtel 2 ☐ dans un autre canton 3 ☐ à l'étranger
(b) votre mère : 1 ☐ dans le canton de Neuchâtel 2 ☐ dans un autre canton 3 ☐ à l'étranger

7. **Quelle est la dernière formation que vous avez terminée ?**
1 ☐ école primaire ou secondaire
2 ☐ bac ou maturité
3 ☐ apprentissage, école professionnelle
4 ☐ Université, Haute école
5 ☐ Autre : _____

8. **Quelle est votre situation dans la vie active ?**
1 ☐ en formation (écolier/ère, étudiant/e, apprenti/e)
2 ☐ rentier/ère, retraité/e (AVS, AI, etc.)
3 ☐ à la recherche d'un emploi, au chômage
4 ☐ actif occupé
⟶ profession : _____

9. **Pour quelle équipe êtes vous aujourd'hui ?**
   1 ❑ Neuchâtel Xamax 2 ❑ l'équipe adverse 3 ❑ aucune des deux

10. **Avec qui assistez-vous au match aujourd'hui ?** (cocher toutes les réponses qui conviennent)
   1 ❑ seul
   2 ❑ avec des amis
   3 ❑ avec des membres de votre famille ⟶ préciser : 1 ❑ parent(s)
   2 ❑ conjoint/e, partenaire
   3 ❑ enfant(s)

11. **Combien de temps avant le début du match êtes vous arrivé au stade aujourd'hui ?**
   1 ❑ moins de 15 minutes
   2 ❑ entre 16 et 30 minutes
   3 ❑ entre 31 et 60 minutes
   4 ❑ plus d'une heure

12. **Dans quelle partie du stade allez-vous suivre le match aujourd'hui ?**
   1 ❑ debout, derrière le but
   2 ❑ debout, en tribune latérale
   3 ❑ assis, dans la tribune VIP (Abegglen)
   4 ❑ assis, dans la tribune Est (Antennen) 5 ❑ Autre : _____

13. **Possédez-vous un abonnement annuel à Neuchâtel Xamax ?**
   1 ❑ non
   2 ❑ oui

14. **Suivez-vous régulièrement les résultats de Neuchâtel Xamax ?**
   1 ❑ non
   2 ❑ oui ⟶ (a) depuis quelle année environ ? ☐☐☐☐ (indiquer l'année)
   (b) au départ, d'où provient cet intérêt ? (plusieurs réponses possibles)
   1 ❑ de la famille 2 ❑ de la présence de certains joueurs
   3 ❑ des amis 4 ❑ de l'intérêt pour le football
   5 ❑ des succès de l'équipe ❑ autres

15. **A quelle fréquence environ assistez-vous aux matchs de Neuchâtel Xamax en général ?**

	tous les matchs (ou presque)	1 match sur 2	moins souvent	jamais
(a) à domicile :	1 ❑	2 ❑	4 ❑	
(b) à l'extérieur :	1 ❑	2 ❑	4 ❑	5 ❑

16. **En général, combien de personnes que vous connaissez rencontrez-vous au stade ?**
1 ❑ Aucune 2 ❑ Entre 1 et 3 3 ❑ Entre 4 et 10 4 ❑ Plus de 10

17. **Avez-vous déjà fait de nouvelles connaissances au stade ?**
1 ❑ non
2 ❑ oui ⟶ si oui, avez-vous ensuite fréquenté ces personnes en dehors du stade ? 1 ❑ non 2 ❑ oui

18. **Etes-vous membres d'un club ou d'un groupe de supporters de Neuchâtel Xamax ?**
1 ❑ non
2 ❑ oui ⟶ lequel ? [ ]

19. **Vous arrive-t-il d'afficher les couleurs de Neuchâtel Xamax (maillots, écharpe, casquette, fanions, autocollants, etc.) ?**

	toujours	souvent	parfois	rarement	jamais
(a) en allant au match :	1 ❑	2 ❑	3 ❑	4 ❑	5 ❑
(b) dans la vie de tous les jours :	1 ❑	2 ❑	3 ❑	4 ❑	5 ❑

20. **Combien de joueurs de l'équipe actuelle de Neuchâtel Xamax pouvez-vous citer de mémoire ?**
1 ❑ aucun
2 ❑ entre 1 et 5
3 ❑ entre 6 et 10 ⟶ quel est votre joueur préféré ? [ ]
4 ❑ plus de 10

21. **Selon vous, est-il important que l'équipe de Neuchâtel Xamax compte dans ses rangs des joueurs provenant du canton ?**

très important	important	plutôt important	peu important	pas important
1 ❑	2 ❑	3 ❑	4 ❑	5 ❑

22. **Pour vous, Neuchâtel Xamax, c'est le club :**
1 ❑ d'une ville
2 ❑ d'une partie du canton
3 ❑ du canton
4 ❑ d'une région plus étendue que le canton
5 ❑ sans opinion

23. **Vous sentez-vous "Neuchâtelois" ?**
1 ❑ non
2 ❑ sans opinion
3 ❑ oui ⟶ si oui, Neuchâtel Xamax joue-t-il un rôle dans cet attachement ?
1 ❑ important 2 ❑ plutôt important 3 ❑ plutôt faible 4 ❑ aucun

24. **Jouez-vous (ou avez-vous joué) au football dans un club ?**

1 ❑ non
2 ❑ oui

25. **Etes-vous supporter d'autres clubs de football que Neuchâtel Xamax, évoluant :**

(a) en Suisse ?

1 ❑ non
2 ❑ oui ⟶ le(s)quel(s) ? [ ]

(b) à l'étranger ?

1 ❑ non
2 ❑ oui ⟶ le(s)quel(s) ? [ ]

26. **Suivez-vous des matchs et des émissions sur le football à la télévision ?**

1 ❑ non
2 ❑ oui ⟶ quelles compétitions en particulier ? (cocher toutes les réponses qui conviennent)

1 ❑ championnat suisse
2 ❑ coupes d'Europe
3 ❑ championnat d'Allemagne
4 ❑ championnat d'Angleterre
5 ❑ championnat d'Espagne
6 ❑ championnat de France
7 ❑ championnat d'Italie
8 ❑ championnat du Portugal
9 ❑ autres championnats
10 ❑ rencontres entre équipes nationales

Souhaitez-vous ajouter un commentaire ?

Merci pour votre participation !

FACULTATIF

Seriez-vous prêt à participer à un entretien permettant d'approfondir les résultats de cette enquête ?
Si oui, laissez-nous vos coordonnées:

NOM: **PRÉNOM:**

NUMÉRO DE TÉLÉPHONE OU ADRESSE E-MAIL :